VICTORIA AVEYARD

GLASS SWORD

Le deuxième tome de la saga Red Queen



Victoria Aveyard

GLASS SWORD

Tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alice Delarbre

Roman



Éditions du Masque
17, rue Jacob 75006 Paris

Du même auteur dans la collection MsK :

Red Queen, 2015

Titre original

GLASS SWORD

Publié par HarperTeen,
un département de HarperCollins Publishers

I

Couverture : Sarah Nichole Kaufman Conception graphique : Design Visuel | Sara Baumgartner

À mes grands-parents,
ici et là-bas. Je suis
toujours à la maison,
chez vous.

1.

Le bout de tissu qu'elle me tend est propre, mais il a gardé l'odeur du sang. Je ne flanche pas. Mes vêtements en sont déjà couverts. Le rouge m'appartient, bien sûr. L'argent est celui de nombreux autres. Evangeline, Ptolemus, Lord Osanos le nymphus, tous ceux qui ont essayé de me tuer dans l'arène. Il y a sans doute celui de Cal, aussi. Il en a versé quantité dans le sable, blessé et meurtri par ceux qui voulaient être nos bourreaux. À présent il est assis en face de moi, les yeux rivés sur ses pieds, et attend que le lent processus de guérison naturelle agisse. J'observe à la dérobée l'une des nombreuses plaies sur mes bras, sans doute l'œuvre d'Evangeline. Encore à vif et assez profonde pour me laisser une cicatrice. Une part de moi se réjouit à cette pensée. Cette entaille irrégulière ne disparaîtra pas, comme par magie, sous les mains froides d'un guérisseur. Cal et moi ne sommes plus dans le monde des Argents, où l'on peut effacer les balafres bien méritées. Nous nous sommes enfuis. En tout cas moi. Les menottes de Cal sont un rappel constant de sa captivité.

Farley me pousse la main avec une douceur surprenante.

— Cache ton visage, la faiseuse d'éclairs. C'est ce qui les intéresse.

Pour une fois, j'obéis. Les autres m'imitent, dissimulant leur nez et leur bouche sous un foulard rouge. Cal est le seul encore exposé, et il ne le reste pas longtemps. Il ne résiste pas lorsque Farley le masque, le transformant en l'un des nôtres.

Si seulement il l'était réellement…

Un bourdonnement électrique embrase mon sang, rappelant à mon souvenir le pouls du Sous-Train et ses crissements. Il nous entraîne inexorablement vers cette ville qui était autrefois un havre. Le train gémit sur les vieux rails, filant aussi vite qu'un fulgurant argent dans une clairière. Je me concentre sur les discordances métalliques, les ressens au plus profond de mes os où une douleur glaciale s'établit. La rage, la puissance que j'ai connues dans l'arène ne me semblent plus que des souvenirs lointains, qui ont cédé la place à la souffrance et à la peur. Je peine à me figurer les pensées de Cal. Il a tout perdu, tout ce qu'il a toujours chéri. Un père, un frère, un royaume. Comment fait-il pour ne pas s'effondrer, pour rester immobile, à l'exception du bercement du train ? Je l'ignore.

Personne n'a besoin de m'expliquer pourquoi nous sommes pressés. La présence de Farley et des hommes qui l'accompagnent, aussi tendus que des ressorts, parle d'elle-même. *Nous sommes toujours en fuite.*

Maven connaît cette voie souterraine et il l'empruntera à nouveau. Porté, cette fois, par la fureur de ses soldats et de sa mère, par son tout nouveau trône. Hier il était prince, aujourd'hui roi. Je le croyais mon ami, mon promis, et j'ai ouvert les yeux. J'ai appris à le haïr, à le redouter. Il a pris part à l'assassinat de son père pour récupérer la couronne et fait accuser son frère à la place. Il sait que les prétendues radiations de la Cité des Ruines sont un mensonge, une ruse, et il sait où ces rails conduisent. Le sanctuaire que Farley a établi n'est plus un lieu sûr pour nous. *Pour toi*. Si ça se trouve, nous fonçons déjà dans un piège.

Un bras m'étreint par les épaules, désireux d'apaiser mon inquiétude si criante. *Shade*. Je n'arrive toujours pas à croire que mon frère est là, vivant et, surtout, que nous sommes semblables. Rouge et argent à la fois – et surpassant les deux.

— Je ne les laisserai jamais te reprendre, me murmure-t-il, si bas que je l'entends à peine. Je te le promets.

Je suppose qu'il n'est pas permis de jurer fidélité à quiconque en dehors de la Garde écarlate, même à sa famille. Sa proximité me réconforte, me ramène dans le passé. Avant sa conscription, en ce printemps pluvieux où nous pouvions encore jouer à être des enfants. L'existence se bornait pour nous à la boue et au village, à cette habitude insensée de ne pas songer à l'avenir. Désormais l'avenir occupe toutes mes pensées : je me demande sur quelle route dangereuse mes actes nous ont placés.

— Que va-t-on faire maintenant ?

J'adresse ma question à Farley, pourtant mes yeux trouvent Kilorn. Il se tient à côté d'elle, Garde dévoué à la mâchoire serrée et aux bandages ensanglantés. Et dire qu'il était apprenti pêcheur il n'y a pas si longtemps. Comme Shade, il ne me paraît pas à sa place ici, fantôme surgi d'un temps antérieur à tous ces événements.

— Il y a toujours un endroit où aller, me répond Farley, qui concentre son attention sur Cal.

Elle s'attend à ce qu'il se batte, à ce qu'il résiste, mais il ne fait ni l'un ni l'autre.

— Ne la lâche pas d'une semelle, dit-elle en se tournant vers Shade après un silence interminable. On ne peut pas la perdre.

Mon frère hoche la tête, sa main pèse sur mon épaule. Je ne suis ni un général d'armée, ni une tacticienne chevronnée, toutefois le raisonnement de Farley est limpide. Je suis la petite faiseuse d'éclairs. Les gens connaissent mon nom, mon visage, mon don. Je suis précieuse, je suis puissante, et Maven sera prêt à n'importe quoi pour m'empêcher de contre-attaquer. Quant à savoir comment mon frère pourrait me protéger de ce nouveau roi tordu, même s'il a un pouvoir lui aussi, même si je n'ai jamais vu personne se déplacer aussi vite, mystère… Pourtant je dois y croire, bien que cela semble tenir du miracle. Après tout, j'ai vu tellement de choses impossibles… Une autre évasion serait presque la moins inimaginable.

Le son métallique des pistolets que l'on arme résonne dans le train : les Gardes se préparent. Kilorn vient se poster à côté de moi, légèrement déstabilisé par le mouvement du train, agrippant de toutes ses forces le fusil posé en travers de son torse. Il me considère d'un air attendri. Il tente de m'adresser un sourire moqueur, de me faire rire, mais ses yeux vert vif sont graves, effrayés.

Par contraste, Cal est calme, presque paisible. Alors que c'est lui qui a le plus de raisons d'avoir peur – menotté, entouré d'ennemis, traqué par son propre frère –, il semble serein. Je ne suis pas surprise. C'est un soldat-né. La guerre n'a pas de secrets pour lui, et il ne fait aucun doute que nous sommes en guerre.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de les affronter, dit-il, ouvrant la bouche pour la première fois depuis de longues minutes.

Son attention est fixée sur moi, toutefois la morsure de ses paroles est destinée à Farley.

— J'espère que vous avez l'intention de fuir, ajoute-t-il.

— Ne gaspille pas ta salive, l’Argent, rétorque-t-elle avant de redresser les épaules. Je sais ce que nous devons faire.

Les mots m’échappent sans que je puisse les retenir.

— Lui aussi !

Elle me gratifie d’un regard assassin. J’ai déjà subi bien pire, et je ne bronche pas.

— Cal sait comment ils se battent, il sait ce qu’ils feront pour nous arrêter. Utilise-le.

Me reviennent alors aussitôt en mémoire les mots qu’il m’a crachés au visage dans la cellule sous le Caveau des Os : « Qu’est-ce que ça fait d’avoir été manipulée ? » Des mots qui m’avaient donné envie de mourir. Aujourd’hui, ils me touchent à peine. Farley ne répond pas, et il n’en faut pas davantage à Cal.

— Ils auront des gueules-de-loup, dit-il d’un ton résolu.

Kilorn éclate de rire.

— Des fleurs ?

— Des avions, reprend Cal, les traits empreints de dégoût. Ailes orange, fuselage argenté, un seul pilote. Des appareils faciles à manœuvrer, parfait pour mener un assaut en ville. Chacun est équipé de quatre missiles. Soit pour un escadron quarante-huit, sans oublier les armes plus légères. Vous pouvez faire face ?

Pour toute réponse, il se heurte au silence. *Non, nous ne pouvons pas.*

— Et les gueules-de-loup sont le cadet de nos soucis. Les appareils se contenteront de tourner dans le ciel pour défendre un périmètre, pour nous contenir jusqu’à l’arrivée des forces terrestres.

Il baisse les yeux, réfléchit rapidement. Il se demande ce qu’il ferait s’il était dans l’autre camp. S’il était roi à la place de Maven.

— Ils vont nous encercler et nous exposer leurs conditions. Mare et moi contre votre liberté.

Encore un sacrifice. Lentement, je gonfle mes poumons. Ce matin, hier, avant toute cette folie, j’aurais été heureuse de me livrer pour sauver Kilorn et mon frère. Mais aujourd’hui… aujourd’hui je sais que je suis spéciale. Aujourd’hui je dois protéger d’autres vies. Aujourd’hui je représente un enjeu trop important.

— On ne peut pas l’accepter, dis-je.

Une vérité amère. Le regard de Kilorn m’écrase de son poids, et je n’arrive pas à l’affronter. Je ne supporterai pas le jugement que j’y lirai.

Cal est moins sévère. Il acquiesce d'un signe de tête, partageant ma conclusion.

— Le roi ne s'attend pas à ce que nous nous soumettions à ses conditions, explique-t-il. Les avions feront tomber les ruines sur nous, et les autres se chargeront de liquider les survivants. On se dirige vers un vrai massacre.

Alors même qu'elle est acculée, Farley n'écoute que son amour-propre.

— Et tu suggères quoi ? demande-t-elle en se penchant vers lui, la voix dégoulinante de dédain. Une capitulation sans conditions ?

Une expression qui ressemble à du mépris se peint sur les traits de Cal.

— Maven vous tuera de toute façon. Que ce soit dans une cellule ou sur le champ de bataille. Il ne laissera survivre aucun d'entre nous.

— Alors autant mourir au combat.

La voix de Kilorn tonne plus fort que d'habitude, et je remarque que ses doigts tremblent. Mon ami a beau ressembler aux autres rebelles, prêts à tout pour la cause, il continue à avoir peur. C'est encore un gamin d'à peine dix-huit ans, avec trop de raisons de tenir encore à la vie, et trop peu de mourir.

Cal trouve cette déclaration forcée ridicule, pourtant il n'ajoute rien. Il est conscient qu'une description plus détaillée du sort qui nous attend n'aidera personne. Farley ne partage pas son analyse et agite la main d'un geste catégorique, balayant les positions de Cal et de Kilorn. Derrière moi, mon frère affiche la même détermination qu'elle. Ils savent quelque chose que nous ignorons, quelque chose dont ils ne parleront pas encore. Maven nous a appris à tous le prix de la confiance trahie.

— Ce n'est pas nous qui mourrons aujourd'hui, se contente-t-elle de dire.

Elle se dirige alors vers l'avant du train. Ses bottes martèlent le sol tels deux enclumes, exprimant chacune une résolution entêtée. Mes nerfs sentent, avant le reste de mon corps, que la rame ralentit. Le courant électrique diminue, s'affaiblit, alors que nous entrons dans la station souterraine. Ce qui nous attend dans le ciel, brouillard blanc ou avions aux ailes orange, je n'en sais rien. Les autres ne semblent pas s'en préoccuper, descendant du train d'un air déterminé. Dans leur mutisme, les Gardes armés et masqués évoquent de véritables soldats, mais je ne suis pas dupe. Ils ne sont pas de taille à affronter ce qui les attend.

— Prépare-toi.

La voix de Cal, qui siffle à mon oreille, me fait frissonner. Elle me rappelle ces jours révolus où nous dansions au clair de lune.

— Rappelle-toi l'étendue de ton pouvoir, insiste-t-il.

Kilorn joue des épaules pour me rejoindre et nous sépare avant que je n'aie pu répondre à Cal que mon pouvoir et ma puissance sont les seules certitudes que je possède à cet instant. L'électricité qui court dans mes veines est peut-être bien la seule chose à laquelle je peux me fier dans ce monde.

Je voudrais croire à la Garde écarlate, à Shade et à Kilorn évidemment, mais je refuse de céder à cette tentation. Pas après la situation inextricable dans laquelle je nous ai mis, à cause de la confiance aveugle que j'avais placée en Maven. Et Cal n'est pas un allié plus fiable. C'est un prisonnier, un Argent, un ennemi qui nous trahirait s'il le pouvait, s'il avait un autre endroit où fuir… et pourtant, je continue à ressentir une forme d'attirance pour lui. Je continue à me souvenir du garçon tourmenté qui m'a donné une pièce d'argent quand je n'étais rien. Il a changé le cours de mon existence, et détruit la sienne. Sans oublier que nous sommes alliés – une alliance précaire, conclue dans le sang et la trahison. Nous restons liés, unis contre Maven, contre tous ceux qui nous ont trompés, contre le monde prêt à se déchirer.

Dehors, le silence nous accueille. Une brume grise et humide pèse sur les ruines de Naercey, ramenant le ciel si bas, si près que je pourrais presque le toucher. Il fait froid, une fraîcheur automnale, la saison du changement et de la mort. Rien ne hante encore le ciel, pas d'avions pour faire pleuvoir la destruction sur une ville déjà détruite. Farley ouvre la marche d'un bon pas, abandonnant la station pour rejoindre la large avenue à l'abandon. Les décombres béants évoquent un canyon, plus gris et plus abîmé que dans mon souvenir.

Nous descendons l'artère vers l'est, en direction du front de mer englouti par le brouillard. Les bâtiments hauts, à demi écroulés, s'inclinent au-dessus de nous, leurs fenêtres comme autant d'yeux qui observent notre passage. Des Argents pourraient nous guetter parmi ces débris, dans ces renfoncements ou sous ces arcades obscures, déterminés à éradiquer la Garde écarlate. Maven pourrait d'ailleurs me forcer à le regarder éliminer les rebelles un par un. Il ne m'offrira pas le luxe d'une mort propre et rapide. *Pire*, songé-je, *il ne me tuera peut-être même pas.* Cette pensée me

glace autant le sang que le contact d'un frissonneur argent. Maven a beau m'avoir servi un tissu de mensonges, une petite partie de son cœur me reste familière. Je me rappelle qu'il m'a empoignée à travers les barreaux de ma cellule, serrant mes vêtements de ses doigts tremblants. Et je me rappelle le poids qu'il porte, celui qui me convainc qu'un cœur bat toujours dans sa poitrine. *Il s'appelait Thomas et je l'ai vu mourir.* Il n'a pas pu sauver ce garçon. Mais il peut me sauver, moi, à sa façon tordue.

Non. Je ne lui donnerai jamais une telle satisfaction. Je préfère tirer un trait sur la vie. En dépit de tous mes efforts, je n'arrive pas à oublier celui pour qui je le prenais, le prince perdu et oublié vivant dans l'ombre. Je regrette que ce garçon-là ne soit pas réel. Je regrette qu'il n'existe que dans mes souvenirs.

Les ruines de Naercey sont parcourues d'échos étranges, plus silencieuses qu'elles ne le devraient. Dans un sursaut, je comprends soudain pourquoi : les réfugiés sont partis. La femme qui balayait des montagnes de cendres, les enfants qui se cachaient dans les égouts, les silhouettes de mes frères et sœurs rouges, tous ont levé le camp. Il ne reste que nous.

— Tu peux penser ce que tu veux de Farley, mais sache qu'elle n'est pas idiote, me dit Shade, répondant à ma question sans que j'aie eu le temps de la poser. Elle a donné l'ordre d'évacuer la ville hier soir, après s'être enfuie d'Archeon. Elle pensait que Maven ou toi parleriez sous la torture.

Elle se trompait. Nul besoin de torturer Maven : il a donné libre accès à cette information, et à son esprit, de son plein gré. Il l'a ouvert à sa mère, l'autorisant à jouer avec tout ce qu'elle y voyait. Le Sous-Train, la cité secrète, *la liste*. Tout cela appartient désormais à Elara. Et son fils lui a toujours appartenu.

La file formée par la Garde écarlate s'étire derrière nous, foule désorganisée d'hommes et de femmes armés. Kilorn se trouve juste derrière moi, sur le qui-vive, tandis que Farley reste en tête. Deux soldats massifs forcent Cal à la talonner, le tenant fermement par les bras. Avec leurs foulards rouges, on les dirait tout droit sortis d'un cauchemar. Nous ne sommes qu'une poignée à présent, une trentaine peut-être, tous blessés. Si peu ont survécu…

— Il n'y a pas assez de rebelles pour poursuivre la révolte, même si nous en réchappons encore, murmuré-je à mon frère.

La brume assourdit ma voix, ce qui n'empêche pas Shade de m'entendre. Un coin de sa bouche frémit, animé d'une envie de sourire.

— Ne t’en fais pas pour ça.

Je n’ai pas le temps de lui tirer les vers du nez : le Garde devant nous s’arrête. Il n’est pas le seul. À la tête de la file, Farley a levé un poing et fouille d’un regard menaçant le ciel ardoise. Les autres l’imitent, à l’affût de ce que nous ne pouvons voir. Seul Cal garde les yeux rivés sur le sol. Il connaît déjà le visage de notre destin funeste.

Un hurlement distant et inhumain transperce le brouillard. Un bourdonnement mécanique et régulier, qui tourne au-dessus de nos têtes. Et il n’est pas seul. Douze ombres en forme de flèches filent dans le ciel, leurs ailes orange apparaissant et disparaissant entre les nuages. Je n’ai jamais eu le loisir d’observer un avion, pas de si près ni en plein jour, et je ne peux empêcher ma mâchoire de se décrocher. Farley aboie des ordres, mais je ne l’entends pas. Je suis trop occupée à fixer ces agents de la mort ailés. Comme la mobylette de Cal, ces machines volantes sont belles, créatures de verre et d’acier aux courbes impossibles. Je suppose qu’un magnetron a participé à leur construction – comment le métal pourrait-il voler autrement ? Des moteurs auréolés d’étincelles bleues crépitent sous leurs ailes, signe évident de la présence d’électricité. Je sens à peine son picotement, comme une brise sur ma peau. Les avions sont trop loin pour que je puisse prendre leur contrôle. Il me reste à assister à ce spectacle, impuissante. Horrifiée.

Ils tournoient au son de cris perçants, sans jamais interrompre leur ronde autour de Naercey, transformée en île. Je réussirais presque à prétendre qu’ils sont inoffensifs, oiseaux curieux venus voir les restes d’une révolte étouffée. Soudain un projectile de métal gris suivi d’une traîne de fumée file dans le ciel, si rapide qu’il en est presque invisible. Il percute un bâtiment plus bas dans l’avenue et s’engouffre par une fenêtre cassée. Une explosion d’un rouge orangé fleurit un quart de seconde plus tard, détruisant l’étage entier d’un immeuble déjà en ruine. Celui-ci s’effondre sur lui-même et les fondations millénaires se brisent tels des cure-dents. La structure tout entière s’incline et bascule si lentement que ce spectacle paraît irréel. Quand il atteint la chaussée et nous coupe la route, je ressens le grondement jusque dans mes os. Un nuage de fumée et de poussière nous assaille de plein fouet mais je ne flanche pas. Il en faut plus pour m’effrayer dorénavant.

Comme moi, Cal reste debout dans le nuage gris et brun, alors que les deux Gardes s’accroupissent. Nos regards se croisent un instant et ses épaules s’affaissent. C’est le seul signe de défaite qu’il trahit.

Farley empoigne la femme la plus proche d’elle et la relève.

— Dispersion ! hurle-t-elle en désignant les rues de part et d’autre. Allez vers le nord ! Vers les tunnels !

Elle donne des instructions à ses seconds tout en les désignant.

— Shade, le parc !

Le message est clair pour mon frère, qui hoche la tête. Un autre missile fonce vers un bâtiment voisin et couvre la voix de Farley. On devine pourtant facilement ce qu’elle crie.

Courez !

Une part de moi aspire à tenir ma position, à me dresser, à me battre. Mes éclairs violets et blancs me changeront sans doute en cible, ils détourneront les avions de la Garde en déroute. Je réussirai même peut-être à entraîner un ou deux avions dans ma chute. Mais c’est impossible. J’ai plus de valeur que tout cela, plus de valeur que les masques rouges et les bandages. Shade et moi devons survivre, sinon pour la cause, au moins pour les autres. Pour les cent autres de notre espèce, qui mourront sans doute si nous échouons.

Shade le sait aussi bien que moi. Il me prend par le bras, d’un geste si ferme qu’il me laissera sans doute des bleus. C’est presque trop facile de courir à son rythme, de le laisser m’entraîner à l’écart de la large avenue, de nous engouffrer dans l’enchevêtrement de feuillage gris-vert des arbres ayant repris leurs droits sur le bitume. Plus nous nous enfonçons, plus la végétation devient épaisse, plus les troncs noueux s’entremêlent tels des doigts déformés. Mille années d’abandon ont métamorphosé cette petite parcelle en jungle morte. Elle nous protège du ciel et bientôt nous ne pouvons plus voir les avions qui tournent de plus en plus bas. Kilorn nous suit de près. L’espace d’un instant, je peux m’imaginer que nous sommes de retour chez nous, que nous écumons Pilotis, en quête d’amusements et d’ennuis. Apparemment, nous n’avons trouvé que les ennuis.

Shade finit par s’arrêter brusquement, ses talons creusant une balafre dans la terre. J’en profite pour hasarder un regard alentour. Kilorn s’immobilise à notre hauteur, son fusil pointé vers le ciel, en vain. Personne d’autre ne nous a suivis. Je ne vois même plus l’avenue, ni les guenilles rouges se déplaçant à travers les ruines.

Mon frère scrute les branches d’un œil noir, attendant que les avions s’éloignent.

— On va où ? lui demandé-je, à bout de souffle.

C’est Kilorn qui me répond.

— Le fleuve. Puis l'océan. Tu peux nous emmener ? ajoute-t-il.

Il pose brièvement les yeux sur les mains de Shade, comme s'il pouvait voir son don inscrit dans sa chair. Pourtant le pouvoir de mon frère reste, à l'image du mien, enfoui. Invisible tant que celui-ci n'a pas décidé de le dévoiler. Il secoue la tête.

— Pas en un seul saut, c'est trop loin. Et je préfère courir, économiser mes forces.

Son regard s'assombrit.

— Pour quand on en aura vraiment besoin.

Je partage son avis. Je suis bien placée pour connaître la fatigue qui suit l'utilisation de mon pouvoir, une fatigue jusque dans les os, qui interdit presque tout mouvement, sans parler de se battre.

— Où emmènent-ils Cal ?

Ma question arrache une grimace à Kilorn.

— Ça ne pourrait pas m'être plus égal !

— Eh bien ça ne devrait pas ! rispoté-je d'une voix que l'incertitude rend tremblante.

Non, il a raison. Et tu devrais l'imiter. Si le prince est parti, tu ne dois pas le retenir.

— Il peut nous aider à sortir de cette situation. Il peut combattre à nos côtés.

— Il s'échappera ou nous tuera à l'instant où on lui en fournira l'occasion, cingle-t-il en arrachant son foulard pour montrer sa colère.

Je vois aussitôt, dans mon esprit, le feu de Cal. Il détruit tout sur son passage, du métal à la chair.

— Il aurait déjà pu vous tuer.

Je n'exagère pas, et Kilorn le sait.

— J'avais imaginé que vous vous seriez, par je ne sais quel miracle, lassés de vos chamailleries, lance Shade en s'interposant. Quelle naïveté de ma part !

Kilorn marmonne une excuse entre ses dents serrées, pas moi. Je suis trop concentrée sur les avions, laissant leurs cœurs électriques battre contre le mien. Ils s'affaiblissent à chaque seconde, de plus en plus distants.

— Ils s'éloignent. Si on veut y aller, c'est maintenant.

Mon frère et Kilorn me considèrent avec la même perplexité, pourtant ni l'un ni l'autre ne proteste.

— Par ici, dit Shade, pointant le doigt en direction d'un fourré.

Un ruelle, presque invisible, s’insinue entre les arbres ; la terre a été balayée pour révéler la pierre et l’asphalte dessous. Une fois de plus, Shade me prend par le bras, et Kilorn s’élance devant nous, à une cadence soutenue.

Les branches nous griffent, elles débordent au-dessus du chemin qui s’étrécit à tel point qu’il nous est bientôt impossible de courir côte à côte. Au lieu de me lâcher, Shade me serre plus fort que jamais. Soudain, je me rends compte qu’il ne me touche plus. C’est l’air tout autour qui se raréfie. Le monde se comprime le temps d’une seconde brûlante, noire. Puis, en un clin d’œil, nous nous retrouvons de l’autre côté du fourré, et nous nous retournons pour voir Kilorn émerger du massif gris.

— Mais il était devant…, murmuré-je, déconcertée.

Nous avançons au milieu d’une rue, le ciel et la fumée dérivent au-dessus de nos têtes.

— Tu…

Shade me sourit. Sa joie semble inconvenante dans ce contexte, avec le hurlement distant des réacteurs.

— Disons que j’ai… sauté. Tant que tu ne me lâcheras pas, je pourrai t’emmener, précise-t-il avant de m’entraîner dans une ruelle voisine.

Mon pouls se précipite à l’idée que je viens de me téléporter. Il serait presque possible d’en oublier notre situation critique. Les avions ne tardent pas à me la rappeler. Un autre missile explose au nord, abattant un bâtiment dans un fracas de tremblement de terre. Une vague de poussière s’engouffre dans la ruelle, nous recouvrant d’une nouvelle couche de gris. La fumée et le feu me sont devenus si familiers que je sens à peine leur odeur, même lorsque la cendre se met à tomber comme de la neige. Nos pieds y déposent des empreintes. Peut-être nos dernières traces…

Shade sait où il se rend et il y va à un bon rythme. Kilorn n’a aucune difficulté à nous suivre, malgré le fusil qui le ralentit. Le détour nous a ramenés à l’avenue. À l’est, un tourbillon de lumière pénètre la poussière et la brume, apportant avec elle une bouffée d’air marin salé. À l’ouest, le premier immeuble touché par un missile évoque un géant écroulé et nous interdit toute retraite vers la station. Bris de verre, squelettes d’acier et étranges panneaux d’un blanc délavé se dressent tout autour de nous : un véritable palais en ruine.

Qu’était-ce donc ? me demandé-je vaguement. *Julian aurait la réponse.* Le simple fait de penser à son nom m’est douloureux, et je repousse cette

sensation. Quelques guenilles rouges filent dans l'atmosphère cendrée, et je guette une silhouette familière. Cal demeure pourtant invisible, ce qui me terrifie.

— Je ne pars pas sans lui.

Shade ne prend pas la peine de me demander de qui je parle. Il le sait déjà.

— Le prince vient avec nous, je t'ai donné ma parole.

Ma propre réaction me lacère le ventre.

— Je ne te fais pas confiance.

Shade est un soldat. Sa vie a été tout sauf facile et la souffrance lui est familière. Ce qui n'empêche pas ma réponse de le blesser profondément. Je le lis sur son visage.

Je m'excuserai plus tard, me rassuré-je. S'il y a un plus tard… Un autre missile passe au-dessus de nos têtes, atteignant sa cible à quelques rues de là. Le coup de tonnerre de l'explosion ne masque pas le bruit plus effrayant qui monte tout autour de nous.

Le martèlement rythmé de mille pieds.

2.

Le manteau de cendres qui épaissit l'air nous donne le loisir d'observer, quelques secondes, le sort fatal venant à notre rencontre. Les silhouettes des soldats qui descendent les rues en provenance du nord s'assombrissent. Je ne distingue pas encore leurs armes ; de toute façon, une armée argent n'en a pas besoin pour tuer.

Des Gardes fuient sous nos yeux, dévalant l'avenue à toutes jambes. Il paraît possible qu'ils en réchappent, mais pour aller où ? Il n'y a que le fleuve, et l'océan au-delà. Aucun refuge, aucune cachette. L'armée progresse à une lenteur déconcertante, traînant les pieds. Je plisse les paupières, m'efforce de les apercevoir à travers le nuage de poussière. Et soudain je comprends ce qui se passe, ce que Maven a fait. La surprise provoque une étincelle en moi, et celle-ci m'échappe. Shade et Kilorn sont contraints de reculer.

— Mare ! s'écrie mon frère, mi-surpris mi-irrité.

Kilorn ne décroche pas un mot et me regarde frémir de la tête aux pieds. Ma main se referme sur son bras et il ne bronche pas – mon électricité a déjà disparu, il sait que je ne le blesserai pas.

— Regardez, leur soufflé-je en pointant le doigt.

Nous savions que des soldats viendraient. Cal nous l'avait dit, il nous avait mis en garde : Maven enverrait une légion après les avions. Pourtant, même Cal ne pouvait anticiper ceci. Seul un cœur aussi vicieux que celui de Maven pouvait concevoir ce cauchemar.

Les silhouettes au premier rang ne portent pas le gris terne des soldats argents qui ont suivi l'entraînement sévère de Cal. Ce ne sont même pas des soldats, mais des esclaves en rouge – manteaux, châles, tuniques, pantalons, chaussures. Une telle quantité de rouge qu'on pourrait croire qu'ils saignent. Et à leurs chevilles, claquant sur le bitume, des chaînes d'acier. Le son m'écorche les oreilles, noyant le vacarme des réacteurs, des missiles et même celui des ordres âpres qu'aboient les officiers argents, réfugiés derrière leur mur rouge. Les chaînes, je n'entends rien d'autre.

Kilorn pousse un grognement d'irritation. Il fait un pas en avant, pointe son fusil pour tirer, mais celui-ci tremble dans ses mains. L'armée est toujours de l'autre côté de l'avenue, trop loin pour un tir ciblé même sans bouclier humain. La situation est pire qu'impossible.

— On doit repartir, marmonne Shade.

Son regard a beau briller de colère, il sait ce qu'il faut faire, et sur quoi il faut fermer les yeux pour rester en vie.

— Kilorn, viens avec nous tout de suite ou on t'abandonne.

Les paroles de mon frère, cinglantes, me tirent de ma transe horrifiée. Comme Kilorn ne bouge toujours pas, je le prends par le bras et lui murmure à l'oreille, espérant couvrir le fracas des chaînes :

— Kilorn…

J'adopte la même voix qu'avec ma mère lorsque mes frères partaient à la guerre, lorsque mon père n'arrivait plus à respirer, lorsque rien n'allait plus :

— Kilorn, on ne peut rien pour eux.

Il crache sa réponse entre ses dents :

— Ce n'est pas vrai.

Me toisant par-dessus son épaule, il ajoute :

— Tu dois faire quelque chose. Tu peux les sauver…

À ma honte infinie, je secoue la tête.

— Non, je ne peux pas.

Nous repartons en courant. Et Kilorn nous emboîte le pas.

De nouveaux missiles explosent, plus rapides et plus proches à chaque seconde qui s'écoule. Je suis presque assourdie par le bourdonnement dans mes oreilles. L'acier et le verre vacillent tels des roseaux dans le vent, ployant et cédant alors qu'une pluie d'argent tranchante s'abat sur nous. Bientôt, avancer devient trop dangereux et la poigne de Shade se resserre encore. Il agrippe aussi Kilorn, nous emporte d'un bond alors que le monde

s'effondre. Mon ventre se retourne chaque fois que l'obscurité se referme sur nous et, chaque fois, la cité assaillie se rapproche. Cendres et poussière de béton brouillent notre vision, rendent notre respiration difficile. Le verre éclate en une tempête éblouissante, laissant des coupures superficielles sur mon visage et mes mains, déchiquetant mes vêtements. Kilorn est dans un état plus critique, ses bandages rougis par du sang frais, ce qui ne l'empêche pas de continuer, tout en veillant à ne pas nous devancer. Les doigts de mon frère ne desserrent jamais leur étau, cependant il commence à fatiguer, pâlissant à chaque nouveau saut. Je ne reste pas passive et utilise mes étincelles pour dévier les éclats métalliques dentelés que Shade ne peut pas éviter. Ça n'est pas suffisant pour nous sauver tous les trois.

— C'est encore loin ?

Ma voix paraît minuscule, étouffée par le raz-de-marée de la guerre. La brume m'empêche de voir à plus d'un ou deux mètres, mais mes sensations, elles, restent à l'affût. Et je perçois des ailes, des réacteurs, l'électricité qui crépite au-dessus de nos têtes, de plus en plus proche. Nous pourrions aussi bien être des souris attendant que des faucons viennent nous cueillir.

Shade s'arrête soudain, ses yeux miel fouillant le paysage alentour. L'espace d'une seconde de panique, je crains qu'il ne soit perdu.

— Attendez, dit-il.

Il a une longueur d'avance sur Kilorn et moi. Son regard remonte vers le ciel, le long de la carcasse d'une bâtisse autrefois grandiose. Énorme, plus immense que la flèche la plus haute de la Résidence du Soleil, plus vaste que la fameuse place César à Archeon. Un frisson me parcourt l'échine quand je comprends… l'armature bouge. D'avant en arrière, d'un côté à l'autre, elle vacille sur ses fondations déformées, déjà usées par des siècles de négligence. Sous nos yeux, elle bascule, lentement d'abord, tel un vieillard s'asseyant dans son fauteuil. Puis de plus en plus vite, se précipitant vers nous.

— Tenez-vous à moi ! hurle Shade par-dessus le tumulte, nous serrant contre lui.

Il me prend par les épaules, me comprime si fort que c'en est à peine supportable. Je guette la sensation désagréable de la téléportation qui n'arrive jamais. À la place, un son bien plus familier résonne à mes oreilles. Des coups de feu.

Et cette fois, Shade ne me sauve pas la vie avec son pouvoir, mais avec son sang. La balle qui m'était destinée se fiche dans la chair de son bras,

tandis qu'une seconde lui effleure la jambe. Il rugit de douleur, manque de s'effondrer sur la terre craquelée. Je ressens les vibrations de l'impact, cependant je n'ai pas le temps de m'apesantir sur ces sensations. D'autres balles fendent l'air, trop rapides et trop nombreuses pour y faire face. Il ne nous reste qu'à courir, à fuir la bâtisse et l'armée. Les deux obstacles devraient s'annuler, l'acier déformé devrait tomber entre la légion et nous. *Devrait*. Si les lois de la gravité et l'explosion ont fait chanceler la carcasse, la puissance des magnetrons l'empêche de s'abattre et de former un rempart. Je les aperçois derrière nous, avec leurs chevelures argentées et leurs armures noires, une douzaine d'entre eux, qui écartent la moindre poutre, le moindre support d'acier. Je ne suis pas assez près pour discerner leurs visages, mais je connais suffisamment la Maison Samos pour deviner qu'Evangeline et Ptolemus ont pris la tête de leur famille. Ils nettoient l'avenue pour que la légion puisse poursuivre sa route. Pour qu'elle puisse terminer ce qu'ils ont commencé et nous tuer tous.

Si seulement Cal avait détruit Ptolemus dans l'arène, si seulement j'avais eu pour Evangeline aussi peu de bienveillance qu'elle en a eu pour moi, alors nous aurions peut-être une chance. Notre clémence a un prix, et cela pourrait bien être celui de nos vies.

C'est à mon tour de soutenir mon frère de mon mieux, même si Kilorn assume l'essentiel de la charge. Le traînant pour ainsi dire, il se réfugie dans un cratère encore fumant créé par l'explosion. Nous plongeons à l'intérieur, trop heureux d'avoir trouvé un moyen de nous abriter de la tempête de balles. Pourtant nous ne tiendrons pas longtemps, nous le savons.

Kilorn halète et la transpiration perle à son front. Il arrache une de ses manches pour en envelopper la jambe de Shade. Le bandage ne tarde pas à s'imbiber de sang.

— Tu peux sauter ?

Mon frère fronce les sourcils, sondant non pas sa douleur mais ses forces. Je ne le comprends que trop bien. Lentement, il secoue la tête, tandis que son regard s'assombrit.

— Pas encore.

Kilorne jure dans sa barbe, puis ajoute :

— On fait quoi alors ?

Il me faut une seconde pour comprendre que la question s'adresse à moi, et non à mon frère aîné. Non au soldat qui connaît le champ de bataille mieux que nous deux. Cependant Kilorn ne m'interroge pas vraiment non

plus. En tout cas pas Mare Barrow de Pilotis, la voleuse, la menteuse, l’amie. Kilorn s’en remet à quelqu’un d’autre maintenant, à celle qui s’est formée dans les salles d’un palais et sur le sable de l’arène.

Il s’adresse à la faiseuse d’éclairs.

— Mare, on fait quoi ?

— Vous partez sans moi, voilà ce que vous faites ! gronde Shade, mâchoire serrée, sans me donner le temps de répondre. Vous courez au fleuve, vous trouvez Farley. Je sauterai dès que je pourrai.

— Tu crois que je ne sais pas reconnaître un mensonge ? rétorqué-je en réprimant de mon mieux mes frissons.

Mon frère vient tout juste de m’être rendu, un fantôme revenu d’entre les morts. Je ne le laisserai pas me glisser entre les doigts une nouvelle fois, pour rien au monde.

— On partira d’ici ensemble. Tous les trois.

La légion en marche fait trembler le sol. Un regard par-dessus le rebord du cratère m’apprend qu’ils sont à moins de cent mètres et qu’ils avancent vite. J’aperçois les Argents dans les interstices de la ligne rouge, avec leurs uniformes gris terne. Certains ont également revêtu une armure, aux plaques arborant les couleurs de leurs Maisons Nobles. Je vois du bleu, du jaune, du noir, du marron et que sais-je encore. Nymphus, télépathes, soyeux, mains-de-fer, soit les combattants les plus redoutables que les Argents puissent nous envoyer. Pour eux, Cal est l’assassin du roi, et moi une terroriste. Ils réduiront la ville en cendres pour nous détruire.

Cal…

Seul le sang de mon frère et la respiration saccadée de Kilorn m’empêchent de bondir hors du cratère. Je dois le retrouver, je n’ai pas le choix. Sinon pour moi, pour la cause. Pour protéger notre repli. Il vaut cent bons soldats. Il représente un bouclier en or. Mais il est sans doute parti, s’échappant après avoir fait fondre ses menottes pour fuir la cité qui se désagrégeait.

Non, jamais il ne fuierait. Jamais il ne fuierait devant cette armée, devant Maven ou devant moi. J’espère que je ne me trompe pas.

J’espère qu’il n’est pas mort.

— Relève-le, Kilorn.

Dans la Résidence du Soleil, la défunte Lady Blonos m’a appris à m’exprimer en princesse. D’une voix froide, inflexible, qui n’autorise

aucun débat. Si Kilorn s'exécute, Shade, lui, ne s'avoue pas aussi facilement vaincu.

— Je ne ferai que vous ralentir.

— Tu pourras nous demander pardon plus tard, rétorqué-je en le soutenant, même si je lui prête à peine attention, mon esprit étant accaparé ailleurs.

— Courez.

— Mare, si tu t'imagines qu'on va te laisser…

Quand je pivote vers Kilorn, mes mains sont pleines d'étincelles, et mon cœur de détermination. La fin de sa phrase meurt sur ses lèvres. Il jette un regard derrière moi à l'armée qui progresse de seconde en seconde. Télépathes et magnetrons chassent les débris de l'avenue, déblayant le passage dans un crissement de métal sur le bitume.

— *Courez !*

De nouveau, Kilorn obtempère et Shade n'a d'autre choix que de le suivre en boitant, et m'abandonner. Tandis qu'ils se hissent hors du cratère et se ruent vers l'ouest, je me dirige à pas comptés en direction de l'est. L'armée s'arrêtera lorsqu'elle me verra. Forcément.

Au terme d'une seconde éprouvante, les Rouges ralentissent dans un cliquetis de chaînes. Derrière eux, les Argents portent des fusils noirs sur l'épaule, comme si ceux-ci ne pesaient que quelques grammes. Les véhicules blindés, énormes machines aux pneus sculptés, s'immobilisent en grinçant quelque part derrière l'armée. Le courant électrique qui les anime vrombit dans mes veines. L'armée est assez proche maintenant pour que je puisse entendre les officiers aboyer leurs ordres.

— La faiseuse d'éclairs ! Serrez les rangs et ne cédez pas de terrain !

— Mettez-la en joue !

— Ne tirez pas !

Le pire de ces ordres est le dernier, résonnant dans l'avenue soudain silencieuse. Je reconnais la voix de Ptolemus, vibrante de haine et de rage.

— Faites place au roi ! hurle-t-il.

Je recule d'un pas chancelant. Je m'attendais à l'armée de Maven, pas à Maven en personne. Contrairement à son frère, il n'est pas un soldat, sa place n'est pas à la tête d'une légion. Et cependant le voici qui apparaît, alors que les troupes s'écartent sur son passage, talonné par Ptolemus et Evangeline. Lorsqu'il émerge de la ligne rouge, mes genoux manquent de se dérober. Son armure est d'un noir brillant, sa cape cramoisie.

Étrangement, il paraît plus grand que ce matin. Il porte toujours la couronne de son père, avec les flammes, alors que celle-ci n'a pas sa place sur un champ de bataille. Je suppose que Maven veut montrer au monde ce qu'il a gagné grâce à ses mensonges, quelle grande récompense il a volée. Malgré la distance qui nous sépare, je sens son regard cuisant, sa colère qui bouillonne. Elle me brûle de l'intérieur.

Il n'y a plus que le sifflement des avions au-dessus de nos têtes, seul bruit au monde.

— Je vois que tu restes courageuse ! lance Maven.

Sa voix qui dévale l'avenue se réverbère sur les ruines, railleuse.

— Et insensée ! ajoute-t-il.

Comme dans l'arène, je me refuse à lui donner la satisfaction de m'abandonner à la colère et à la peur.

— On devrait plutôt te surnommer la petite muette.

Il éclate d'un rire froid, imité par son armée. Les Rouges restent silencieux, les yeux rivés sur le sol. Ils ne veulent pas voir ce qui est sur le point de se produire.

— Eh bien, la muette, dis à tes amis les rats que c'est terminé. Ils sont encerclés. Demande-leur de te rejoindre, et je leur offrirai une belle mort.

Même si j'avais le pouvoir de donner un tel ordre, je ne le ferais pas.

— Ils sont déjà partis.

On ne ment pas à un menteur, et Maven est le plus doué de tous.

Et pourtant, il semble hésiter. La Garde écarlate s'est échappée si souvent déjà, sur la place César, à Archeon. Peut-être pourrait-elle réussir encore. Dans quel embarras se retrouverait-il… Quel début désastreux pour son règne !

— Et le traître ?

Son ton devient plus tranchant, et Evangeline se rapproche de lui. Sa chevelure argentée luit telle une lame de rasoir, plus éblouissante que son armure dorée. Maven s'éloigne d'elle, néanmoins, comme un chat se désintéressant d'un jouet.

— Et mon misérable frère, le prince déchu ?

Il n'entendra pas ma réponse, car je n'en ai pas.

Maven part d'un nouvel éclat de rire qui, cette fois, me transperce le cœur.

— Il t'a abandonnée, toi aussi ? Il s'est enfui ? Ce lâche tue notre père, il essaie de voler mon trône, tout ça pour partir en douce et se cacher ?

Il marque son indignation, jouant la comédie pour les nobles et les soldats. À leurs yeux, il doit rester le fils au destin tragique, le roi qui n'était pas destiné au trône, qui n'aspire qu'à rendre justice pour les morts.

Je lève le menton dans un geste de défi.

— Tu crois que Cal ferait une chose pareille ?

Maven est loin d'être imbécile. Vicieux, mais pas idiot, et il connaît son frère mieux que n'importe qui. Cal n'est pas lâche, il ne le sera jamais. Mentir n'y changera rien. Les yeux de Maven trahissent son cœur. Il observe à la dérobée les rues et ruelles perpendiculaires à l'avenue défigurée par les combats. Cal pourrait se terrer dans n'importe laquelle d'entre elles, guettant le bon moment pour frapper. Je pourrais même être le piège, l'appât destiné à attirer cette fouine que j'ai prise, autrefois, pour mon promis, mon ami. Lorsque Maven tourne la tête, sa couronne glisse, trop grande pour lui. Même le métal sait qu'il n'est pas à sa place sur ce crâne.

— J'ai bien l'impression que tu es seule, Mare, reprend-il d'un ton radouci.

En dépit de tout ce qu'il m'a fait subir, entendre mon nom dans sa bouche ne me laisse pas indifférente, réveillant le souvenir de jours passés. À une époque, il le prononçait avec gentillesse et affection. À présent, on dirait qu'il récite une malédiction.

— Tes amis sont partis. Tu as perdu. Et tu es une abomination, un abject spécimen unique en son genre. Ta disparation sera un bienfait pour ce monde.

Encore des mensonges, et nous le savons tous deux. Je lui renvoie son rire glacial. L'espace d'une seconde, nous ressemblons de nouveau à des amis. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité.

Un avion passe au-dessus de nos têtes, ses ailes effleurent presque le sommet d'une ruine voisine. Il est si proche. *Trop proche.* Je sens son pouls électrique, le vrombissement de ses réacteurs qui lui permettent, je ne sais comment, de voler. Je m'efforce d'établir une connexion avec le courant, comme je l'ai fait si souvent déjà, avec les lumières, les caméras, les fils et les circuits depuis que je suis devenue la faiseuse d'éclairs… Je m'en empare et je le stoppe.

L'avion plonge, planant un instant sur ses lourdes ailes avant de piquer du nez. Sa trajectoire initiale devait le conduire au-dessus des légions dans l'avenue, très haut, pour protéger le roi. À présent il file vers eux tête la

première, survole la ligne rouge pour entrer en collision avec des centaines d'Argents. Les magnetrons Samos et les télépathes Provos ne réagissent pas assez vite pour retenir l'avion qui laboure l'artère, projetant asphalte et corps tout autour. Le *boum* tonitruant de l'explosion me repousse en arrière, manquant de me faire perdre l'équilibre. La détonation assourdissante et douloureuse me déboussole. *Pas le temps d'avoir mal.* Voilà ce qui tourne en boucle dans ma tête. Je ne perds pas de précieuses secondes à observer l'armée de Maven en déroute. Je cours déjà, et mes éclairs m'accompagnent.

Des étincelles violettes et blanches forment un bouclier dans mon dos, arrêtent les fulgurants qui essaient de me neutraliser. Quelques-uns entrent en contact avec mon paravent électrique, voulant le franchir. Ils s'effondrent en tas de chair fumante et d'os agités de convulsions. Heureusement, je ne vois pas leurs visages, autrement je risquerais de rêver d'eux plus tard. Les balles viennent ensuite, mais ma trajectoire en zigzag fait de moi une cible difficile. Les quelques projectiles qui s'approchent suffisamment sont pulvérisés dans un hurlement – c'est ce qu'il aurait dû advenir de mon corps quand je suis tombée sur la toile électrisée lors du Choix de la Reine. Ce jour me paraît si lointain… Dans le ciel, les avions vagissent à nouveau, veillant cette fois à garder leurs distances. Leurs missiles sont moins respectueux, eux.

Les ruines de Naercey se dressent depuis des milliers d'années, toutefois elles ne survivront pas à cette journée. Bâtiments et rues se désagrègent, détruits par les pouvoirs argents et les missiles. Toutes les forces, humaines et mécaniques, se déchaînent. Les magnetrons tordent et brisent les poutres d'acier, pendant que les télépathes et les mains-de-fer projettent les décombres dans le ciel de cendre. De l'eau jaillit des égoûts, alors que les nymphus tentent d'inonder la cité, de contraindre les derniers Gardes terrés dans les tunnels à sortir. Les bourrasques mugissent avec la violence d'un ouragan, sous l'action des tisseurs de vent. L'eau et les gravats me piquent les yeux, les tornades sont si vives qu'elles m'aveuglent presque. Les explosions des oblitérateurs font trembler le sol sous mes pieds et je trébuche, désorientée. Je ne tombe pas en temps normal. Pourtant le bitume m'égratigne le visage et j'y laisse des traînées de sang. Un sirenus me percute dès que je me relève. Je me bouche les oreilles, de crainte que son cri ne fasse éclater mes tympans. Celles-ci se mettent néanmoins à saigner, un filet épais qui goutte entre mes doigts plaqués dessus. Je devrais sans

doute remercier ce sirenus. Alors que je suis aplatie au sol, un missile explose au-dessus de ma tête, si près que je perçois les vibrations dans l’air.

La chaleur de la détonation infiltre mon bouclier d’étincelles, convoqué un instant trop tard. Étourdie, je me demande si je vais mourir sans sourcils. Au lieu de me consumer, pourtant, la chaleur demeure constante, pénible mais pas insupportable. Des mains puissantes me relèvent sans égard. Je remarque des cheveux blonds qui luisent à la lumière des flammes. J’ai juste le temps de distinguer un visage dans la tempête cinglante. *Farley*. Elle n’a plus de fusil, ses vêtements sont déchirés et ses muscles tremblent, cependant elle continue à me soutenir.

Derrière elle, une grande silhouette familière se découpe en ombre chinoise sur l’incendie. Cal le contrôle d’une main tendue. Ses menottes ont disparu, qu’elles aient fondu ou aient été brisées. Lorsqu’il pivote, les flammes grandissent, léchant le ciel et l’avenue détruite, sans jamais s’approcher de nous. Il sait ce qu’il fait, dessinant un cercle, comme de l’eau entourant un rocher. Il érige le même mur que dans l’arène, en travers de l’avenue, nous protégeant de son frère et de la légion. Sauf qu’ici, son feu intense se nourrit d’oxygène et de rage. Celui-ci bondit dans l’atmosphère, si brûlant que sa base est d’un bleu fantomatique.

De nouveaux missiles pleuvent mais, une fois de plus, Cal absorbe leur puissance, s’en sert pour alimenter la sienne. C’est presque beau de voir les arcs que décrivent ses longs bras, métamorphosant à un rythme constant la dévastation en paravent.

Farley tente de m’attirer à l’écart. Elle est plus forte que moi. Protégée par les flammes, je concentre mon attention sur le fleuve, à une centaine de mètres. J’aperçois même les ombres massives de Kilorn et de mon frère, qui boitillent en direction d’une supposée sécurité.

— Allez, Mare, grogne-t-elle en traînant à moitié mon corps affaibli et contusionné.

L’espace d’une seconde, je m’abandonne. J’ai trop mal pour avoir les idées claires. Il me suffit néanmoins d’un regard en arrière pour comprendre ce que Farley a l’intention de faire, ce qu’elle a l’intention de me forcer à faire.

— Je ne partirai pas sans lui ! crié-je pour la seconde fois de la journée.

— Je suis sûre qu’il s’en sortira très bien tout seul, rétorque-t-elle alors que le feu se reflète dans ses yeux bleus.

À une époque, je pensais comme elle. Que les Argents étaient invincibles, des dieux sur Terre, indestructibles. Seulement j'en ai tué trois rien que ce matin : Arven, le main-de-fer Rhambos et Lord Osanos, un nymphus. Sans oublier mon orage, qui a sans doute fait davantage de victimes. Et eux ont bien failli nous tuer, Cal et moi. Nous avons dû sauver notre peau dans cette arène. Aujourd'hui, nous devons recommencer.

Si Farley est plus grande que moi, plus forte, je suis plus agile. Même blessée, et à moitié sourde. Un petit mouvement de la cheville, une poussée bien calculée et elle chancelle en arrière. Dans la foulée, je fais volte-face, paumes ouvertes, en quête de ce qui me manque. Naercey dispose de bien moins d'électricité qu'Archeon ou même Pilotis, mais je n'ai plus besoin d'absorber autant de courant qu'autrefois. Je génère ma propre énergie.

La première vague déclenchée par les nymphus percute les flammes avec la violence d'un raz-de-marée. L'essentiel se disperse aussitôt, changé en vapeur, cependant le reste atteint le mur et étouffe les immenses langues de feu. Je réponds à l'eau par l'électricité, visant l'onde qui s'enroule et déferle dans les airs. Derrière, la légion argent continue sa progression et fonce vers nous. Au moins les Rouges enchaînés ont-ils été écartés, relégués en dernière ligne par décision de Maven : il ne veut pas qu'ils le ralentissent.

Ses soldats se heurtent à mes éclairs, tandis que le feu de Cal renaît de ses cendres.

— Recule lentement, me dit-il avec un geste de la main.

J'imite ses pas mesurés, sans détourner mon regard du sort funeste qui nous attend. Nous alternons les attaques pour protéger notre retraite. Dès que ses flammes retombent, mes étincelles prennent le relais, et ainsi de suite. Ensemble, nous avons une chance.

Il lâche de brèves instructions : quand avancer, quand ériger un bouclier, quand le laisser retomber. Je ne l'ai jamais vu aussi éreinté, ses veines d'un bleu-noir sous sa peau pâle, ses yeux bordés de cernes gris. Je sais que je dois être dans un état bien pire. Le rythme qu'il nous impose nous interdit d'abandonner complètement, nous permet de récupérer un peu entre deux attaques.

— Encore quelques petits mètres, nous crie Farley.

Elle se tient légèrement à l'écart mais n'a pas pris la fuite. Elle reste avec nous, même si elle n'est qu'humaine. *Elle a plus de courage que je ne le pensais.*

— Avant quoi ? grogné-je entre mes dents serrées, projetant un nouvel écran électrique.

Malgré les injonctions de Cal, mes attaques sont plus lentes et un morceau de béton franchit notre mur. Il s'écrase à quelques mètres, réduit en poussière. Nous allons bientôt avoir épuisé nos ressources.

Mais Maven aussi.

L'odeur du fleuve me parvient, et au-delà celle de l'océan. Il m'appelle de ses notes âpres et salées. Vers quoi, je l'ignore. Je sais seulement que Farley et Shade sont persuadés qu'il nous tirera des griffes de Maven. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et ne vois rien d'autre que l'avenue, qui se termine en cul-de-sac à l'aplomb du fleuve. Postée près du bord, Farley attend, ses cheveux courts ébouriffés par le vent brûlant. *Sautez*, articule-t-elle en silence, avant de s'élancer depuis la chaussée défoncée.

D'où lui vient cette mauvaise habitude de se jeter dans le vide ?

— Elle veut qu'on saute, dis-je à Cal, me retournant juste à temps pour remplacer son feu par mes éclairs.

Il grogne, trop concentré pour parler. Comme mes étincelles, ses flammes faiblissent. On peut presque voir au travers à présent, discerner les soldats de l'autre côté. Les langues vacillantes déforment leurs traits, transforment leurs yeux en charbons ardents, leurs bouches en crocs grimaçants, les hommes en démons.

L'un d'eux s'approche du mur, assez près pour s'enflammer. Pourtant ce n'est pas ce qui arrive. Il écarte le brasier tel un rideau. Une seule personne a ce pouvoir.

Maven chasse les braises de sa cape ridicule. La soie se consume déjà tandis que son armure le protège. Il a le culot de sourire.

Et, je ne sais par quel miracle, Cal a la fermeté de se détourner. Au lieu de réduire Maven en pièces, il enserre mon poignet dans l'étau brûlant de son poing. Nous piquons un sprint ensemble, sans prendre la peine de défendre nos arrières. Maven n'est pas de taille à nous affronter, même séparément, et il le sait. Il choisit de hurler. Malgré sa couronne et le sang sur ses mains, il reste un enfant…

— Fuis, assassin ! Fuis, la faiseuse d'éclairs ! Fuyez vite et loin !

Son rire se répercute sur les ruines qui s'écroulent, venant me tourmenter.

— Il n'existe pas un seul endroit où je ne pourrai pas vous débusquer !

J'ai vaguement conscience que mes éclairs vacillent, disparaissant à mesure que je m'éloigne. Les flammes de Cal s'évanouissent à leur tour, nous exposant au reste de la légion. Sauf que nous avons déjà sauté dans le vide, vers le fleuve, trois mètres plus bas.

Nous atterrissons non pas avec un *plouf !* mais avec un bruit métallique retentissant. Je me laisse rouler sur le dos pour éviter de me briser les chevilles, et une douleur cuisante irradie dans mes os. *Qu'est-ce que c'est ?* Farley nous attend, de l'eau froide jusqu'aux genoux, à côté d'un cylindre métallique percé d'un tube ouvert. Sans un mot, elle s'y engouffre, disparaissant à l'intérieur de ce qui se trouve sous nos pieds. Nous n'avons pas le temps de discuter ou de poser des questions, et nous lui emboîtons le pas aveuglément.

Cal a la bonne idée de refermer le tube derrière nous, nous protégeant du fleuve et de la guerre qui rugit au-dessus. La trappe se scelle dans un sifflement, devenant parfaitement hermétique. Ça ne suffira pourtant pas à nous protéger longtemps, pas contre la légion.

— Encore des tunnels ? demandé-je à Farley, pantelante.

Des taches dansent devant mes yeux et je dois prendre appui contre le mur, les jambes tremblantes.

Comme elle l'a fait dans l'avenue, Farley passe un bras sous mes aisselles pour me soutenir.

— Non, ce n'est pas un tunnel, dit-elle avec un sourire intrigant.

Soudain, je sens quelque chose. Une sorte de batterie qui bourdonnerait quelque part, mais plus grosse. Plus puissante. Elle pulse tout autour de nous, dans ces étranges couloirs ponctués de boutons qui clignotent et de faibles lumières jaunes. J'aperçois des foulards rouges qui masquent les visages des Gardes. Leurs contours sont flous ; on dirait des ombres pourpres. Dans un gémissement, le couloir tout entier frémit et s'incline vers le bas. Il plonge sous l'eau.

— Un navire… Un sous-marin, lâche Cal.

Sa voix est lointaine, tremblante, faible. Exactement à l'image de ce que je ressens.

Nous ne faisons pas, ni lui ni moi, plus de quelques pas avant de nous effondrer contre les murs penchés.

3.

En l’espace d’à peu près vingt-quatre heures, je me suis réveillée dans une cellule, puis dans un train. Maintenant, c’est un sous-marin. *Où vais-je ouvrir les yeux demain ?*

Je commence à me demander s’il ne s’agit pas d’un rêve depuis le début, d’une hallucination, ou pire. Mais peut-on éprouver de la fatigue dans un rêve ? Parce que c’est bien ce que je ressens. Un épuisement jusque dans les os, jusque dans le moindre muscle, le moindre nerf. Mon cœur n’est plus qu’une plaie béante, qui saigne encore sous l’effet de la trahison et de l’échec. Quand je soulève les paupières sur des murs et des boulons gris, tout ce que je veux oublier m’assaille de plein fouet. C’est comme si la reine Elara s’était de nouveau introduite dans ma tête, me contraignant à revivre mes pires souvenirs. Malgré mes efforts, je ne peux pas les stopper.

Mes femmes de chambre, si discrètes, ont été exécutées pour s’être rendues coupables du seul crime d’avoir camouflé ma peau. Tristan, lui, a été transpercé d’une lance tel un cochon. Walsh. Elle avait l’âge de mon frère, une servante de Pilotis, mon amie… *l’une d’entre nous.* Et elle a connu une mort cruelle, qu’elle s’est donnée elle-même, pour protéger la Garde et notre cause, pour me protéger, moi. Bien d’autres sont tombés dans les tunnels sous la place César, tués par les soldats de Cal, tués par notre plan irréfléchi. Si le souvenir du sang rouge versé m’est douloureux, celui du sang argent l’est tout autant. Lucas, un ami, un protecteur, un Argent au cœur bon, assassiné à cause de ce que Julian et moi l’avons contraint à faire. Lady Blonos, décapitée pour m’avoir appris à m’asseoir

selon les règles de l’art. Le colonel Macanthos, Reynald Iral, Belicos Lerolan. Sacrifiés pour la cause. Je dois retenir un haut-le-cœur lorsque je pense aux jumeaux de Lerolan, âgés de quatre ans, tués dans l’explosion qui a suivi la fusillade. Maven a parlé d’accident – une conduite de gaz perforée –, mais je ne suis pas stupide. Sa cruauté a des racines trop profondes pour qu’une telle coïncidence soit possible. Je doute que ça l’ait dérangé d’ajouter quelques cadavres au brasier, ne serait-ce que pour convaincre le monde que la Garde était constituée de monstres. Il tuera Julian aussi, et Sara. Ils sont sans doute déjà morts. Je ne peux pas penser à eux, c’est trop pénible. Mon esprit retourne vers Maven, vers ses yeux d’un bleu glacial et vers cet instant où j’ai compris que son sourire charmant cachait une bête.

La couchette sur laquelle je suis allongée est dure, les couvertures fines, l’oreiller pour ainsi dire inexistant, et pourtant une part de moi ne rêve que de se rendormir. Déjà mon mal de crâne se ranime, battant en rythme avec le pouls électrique de ce navire miraculeux. La douleur m’empêche de l’oublier : je ne connaîtrai pas de répit, pas encore, pas alors qu’il reste tant à accomplir. *La liste. Les noms. Je dois les trouver. Je dois les protéger de Maven et de sa mère.* Un picotement se répand sur mon visage, ma peau rougissant au souvenir du petit livre de Julian, rempli de secrets durement acquis. Un registre de mes semblables, affectés par cette étrange mutation qui nous dote d’un sang rouge et du pouvoir des Argents. Cette liste est l’héritage de Julian. Et le mien.

Je fais basculer mes jambes dans le vide et manque de me cogner la tête sur la couchette du dessus. Des vêtements soigneusement pliés m’attendent par terre. Un pantalon noir trop long, un tee-shirt rouge foncé aux coudes usés et des chaussures montantes sans lacets. Rien à voir avec les habits luxueux que j’ai découverts dans ma cellule argent, néanmoins leur contact est agréable sur ma peau.

J’ai à peine enfilé le tee-shirt que la porte de ma cabine s’ouvre en grand sur ses immenses gonds d’acier et révèle Kilorn. Il ne cache pas son impatience, un sourire contraint et sévère aux lèvres. Il ne devrait pas rougir – il m’a vue plus dévêtue de nombreux étés –, pourtant ses joues se colorent.

— Ça ne te ressemble pas de dormir aussi longtemps.

Je perçois aussitôt l’inquiétude dans sa voix. Je refuse de m’en soucier et prends appui sur mes jambes faibles.

— Je devais en avoir besoin.

Un étrange bourdonnement résonne dans mes tympans, perçant mais supportable. Je secoue la tête pour m'en débarrasser, ce qui me donne l'air d'un chien en train de s'ébrouer.

— Ça doit être le cri du sirenus.

Il s'approche pour prendre délicatement ma tête entre ses mains calleuses. Je me soumets à son examen avec un soupir d'agacement. Il la fait tourner d'un côté puis de l'autre, étudiant mes oreilles où le sang a coulé il y a peu.

— Tu as de la chance qu'il ne t'ait pas frappé de plein fouet.

— On peut dire un tas de choses sur moi, mais pas que j'ai de la chance.

— Tu es en vie, Mare, riposte-t-il d'un ton sec en s'écartant. Beaucoup ne peuvent pas en dire autant.

Son regard noir me ramène à Naercey, où j'ai dit à mon frère que je ne lui faisais pas confiance. Tout au fond de mon cœur, je sais que ça n'a pas changé.

— Désolée, m'empressé-je de marmonner.

Bien sûr que d'autres sont morts pour la cause et pour moi, je le sais. Mais je suis morte aussi. Mare de Pilotis a disparu le jour où elle est tombée sur un bouclier électrique. Mareena, la princesse argent perdue, est morte dans le Caveau des Os, elle. Et j'ignore sous quels traits je me suis réveillée dans le Sous-Train. Je sais seulement qui j'ai été autrefois et ce que j'ai perdu. Le poids de ce fardeau est presque écrasant.

— Tu comptes me dire où nous allons, ou c'est encore un secret ?

Je voudrais cacher mon amertume mais j'échoue lamentablement. Kilorn a l'élégance de ne pas relever. S'adossant à la porte, il répond :

— On a quitté Naercey il y a cinq heures et on se dirige vers le nord-est. Je promets que je ne sais rien de plus.

— Et ça ne te dérange pas ?

Il hausse les épaules.

— Qu'est-ce qui te fait penser que les chefs me font confiance, ou te font confiance, d'ailleurs ? Tu sais mieux que personne qu'on a été imprudents. Et tu connais le prix qu'on a payé.

À nouveau, je ressens la morsure du passé.

— Tu l'as dit toi-même, reprend-il, tu ne peux pas faire confiance à Shade. Je doute que quiconque soit prêt à partager ses secrets avant un moment.

La pique est moins douloureuse que je ne l'aurais cru.

— Comment va-t-il ?

Kilorn incline la tête en direction du couloir.

— Farley a monté un petit hôpital de campagne pour les blessés. Il s'en sort mieux que les autres. Il jure beaucoup, mais son état s'est nettement amélioré.

Son regard vert s'assombrit.

— Sa jambe…

Je retiens mon souffle.

— Une infection ?

À Pilotis, c'était la garantie d'une amputation. Nous n'avions presque pas de médicaments et une fois que le sang était contaminé il ne restait qu'à couper, de plus en plus haut, dans l'espoir de mettre un terme à la fièvre et aux veines noircies. À mon grand soulagement, Kilorn secoue la tête.

— Non, Farley l'a bourré de cachets et les Argents utilisent des balles propres. Ce qui est très généreux de leur part.

Il pousse un rire grinçant, s'attendant à ce que je l'imite. Au lieu de quoi je frissonne. Il fait si froid ici…

— Enfin, il boitera pendant un moment.

— Tu m'emmènes le voir, oui ? Ou je dois me débrouiller toute seule pour trouver le chemin ?

Avec un nouveau rire amer, il m'offre son bras. Je ne tarde pas à me rendre compte que j'ai besoin de son soutien pour marcher. De toute évidence, Naercey et le Caveau des Os ont fait des dégâts.

Mersif. C'est le nom que Kilorn donne à l'étrange bateau sous-marin. Quant au fait qu'il puisse naviguer sous la surface de l'océan, cela dépasse notre entendement à tous les deux, même si je suis convaincue que Cal, lui, saura percer ce mystère. C'est le prochain sur ma liste. Je le trouverai une fois que j'aurai la certitude que mon frère respire encore. Je me souviens que, comme moi, Cal était à peine conscient lorsque nous avons réchappé à l'armée de Maven. Mais je doute que Farley l'ait installé dans l'hôpital de campagne, pas quand la Garde compte autant de blessés. Les tensions sont trop importantes et personne n'a envie de faire des étincelles dans un tube de métal hermétique.

Le cri du sirenus continue à résonner dans mon crâne, gémissement assourdi que je m'efforce d'ignorer. À chaque pas, je découvre de nouvelles douleurs, de nouveaux bleus. Aucune de mes grimaces n'échappe à Kilorn,

qui ralentit et me laisse prendre appui sur son bras. Il ignore ses propres blessures, plaies profondes cachées sous de nouveaux bandages. Il a toujours eu les mains abîmées, entamées par les hameçons et les cordes, mais c'étaient des lésions familières. Elles signifiaient qu'il était en sécurité grâce à son travail, à l'abri de la conscription. Si son maître pêcheur n'était pas mort, ces petites cicatrices auraient été son seul tourment.

À une époque, cette pensée m'aurait attristée. À présent, je n'éprouve que de la rage.

La principale coursive du mersif est longue et étroite, coupée par plusieurs portes d'acier épaisses qui permettent de pressuriser les différents sas. D'isoler des parties du navire si besoin, afin d'éviter que le bâtiment entier soit inondé et coule. Pourtant ces portes ne m'apportent aucun réconfort. Je n'arrête pas d'imaginer ma mort au fond de l'océan, enfermée dans ce cercueil aquatique. Même Kilorn, élevé sur l'eau, n'a pas l'air à son aise. Les faibles lumières du plafond projettent une étrange lueur, elles découpent sur son visage des ombres qui lui donnent l'air âgé et fatigué.

Les autres Gardes paraissent moins éprouvés, ils vont et viennent d'un air décidé. Leurs foulards et châles rouges baissés dévoilent des visages empreints d'une détermination sévère. Ils sont munis de cartes, de plateaux chargés de matériel médical, de bandages, de nourriture, ou même parfois d'un fusil, toujours pressés, toujours en pleine conversation. Ce qui ne les empêche pas de s'arrêter quand ils m'aperçoivent, de se plaquer contre les parois pour me ménager le maximum d'espace dans le couloir étroit. Les plus audacieux me regardent dans les yeux, étudient ma démarche claudicante, mais la plupart fixent leurs chaussures.

Quelques-uns semblent avoir peur. Peur de moi.

Je voudrais les remercier, trouver le moyen d'exprimer ma dette infinie envers chaque homme, chaque femme à bord de cet étrange vaisseau. *Merci d'avoir combattu.* La formule m'échappe presque et je serre la mâchoire pour la retenir. *Merci d'avoir combattu…* C'est ce qui est imprimé sur les affiches, sur les lettres envoyées aux parents, pour leur annoncer que leurs enfants ont trouvé la mort dans une guerre inutile. Combien en ai-je vu verser des larmes sur ces mots ? Combien d'autres encore les recevront, maintenant que les Mesures vont envoyer des jeunes au front ?

Aucun, me dis-je intérieurement. *Farley doit avoir un plan, et nous allons trouver le moyen de dénicher les sangs-neufs, ceux de mon espèce. Nous agirons. Nous devons agir.*

Plusieurs Gardes échangent des messes basses à mon passage. Même ceux qui n’osent pas me regarder parlent en chuchotant, sans chercher à être discrets. Je suppose qu’ils ont l’impression de me flatter.

« La faiseuse d’éclairs » résonne d’une bouche à l’autre, rebondissant sur les surfaces métalliques. J’ai le sentiment d’être cernée, que les maudits murmures d’Elara s’infiltrent une fois de plus dans mon cerveau. *La petite faiseuse d’éclairs, c’est le nom qu’elle m’a choisi, le nom qu’ils reprennent à leur compte.*

Non. Non ce n’est pas vrai.

Malgré la douleur, je me redresse, me tenant le plus droite possible.

Je ne suis plus petite.

Les murmures nous suivent jusqu’à l’hôpital de campagne. Deux Gardes sont postés devant la porte close. Ils surveillent aussi la lourde échelle métallique qui monte jusqu’au plafond. L’unique issue, et l’unique entrée, de ce navire escargot en forme de projectile. L’un des Gardes a des cheveux roux foncé qui me rappellent ceux de Tristan, mais il est loin d’être aussi grand. L’autre est taillé comme un bloc de pierre, avec une peau noisette, des yeux tombants, un large torse et des mains si immenses qu’on les imaginerait volontiers sur une main-de-fer. Ils inclinent la tête en me voyant et, à mon soulagement, ne m’accordent qu’un coup d’œil. Ils s’intéressent davantage à Kilorn, lui souriant tels de vieux camarades.

— Déjà de retour, Warren ? glousse le rouquin en remuant les sourcils d’un air chargé de sous-entendus. Lena a terminé son tour de garde.

Lena ? Je sens Kilorn se crisper, même s’il se contente de rire avec les autres. Je le connais mieux que quiconque, toutefois, assez pour percevoir l’agacement derrière son sourire. Quand je pense qu’il faisait le joli-cœur alors que j’étais inconsciente, alors que les blessures de Shane saignaient encore.

— Il a assez à faire sans courir après les jolies infirmières, lance le bloc de pierre.

Sa voix grave résonne dans la coursive, portant sans doute jusqu’à la cabine de Lena.

— Farley est toujours de garde, si c’est elle que vous cherchez, dit-il en pointant un pouce en direction de la porte.

— Et mon frère ? demandé-je en me libérant du bras de Kilorn. Shade Barrow ?

Mes genoux menacent de se dérober, mais je garde mon équilibre. Leurs sourires s'évanouissent, remplacés par une expression plus raide, plus officielle. J'ai presque l'impression d'être de retour à la cour argent. Le bloc de pierre agrippe l'énorme volant qui permet d'ouvrir la porte pour éviter de me regarder.

— Il se remet bien, miss, euh, maîtresse.

Mon estomac se serre en entendant ce titre. Je croyais en avoir terminé avec ces bêtises.

— S'il vous plaît, appelez-moi Mare.

— Bien sûr, répond-il sans aucune conviction.

Nous avons beau appartenir tous deux à la Garde écarlate, nous battre pour la même cause, nous ne sommes pas semblables. Cet homme, et bien d'autres, ne m'appelleront jamais par mon prénom, quelle que soit mon insistance.

Il nous adresse un petit signe de tête en ouvrant grand la porte sur une immense cabine en longueur, tapissée de couchettes. Sans doute un dortoir à une époque. À présent les lits superposés sont tous occupés par des patients. Dans l'unique allée qui traverse la salle, des hommes et des femmes en blanc s'affairent. Les vêtements de beaucoup sont éclaboussés de sang cramoisi, ils sont trop occupés à soigner une jambe ou administrer un traitement pour remarquer que je me suis immiscée parmi eux en boitant.

Kilorn garde une main à proximité de ma hanche, prêt à me soutenir en cas de besoin. Je préfère m'appuyer sur les couchettes. Puisque je risque d'attirer l'attention de tout le monde, autant marcher seule.

La tête de Shade est posée sur un mince oreiller, mais c'est plutôt le mur d'acier incurvé qui lui sert de support. Ça ne doit pas être confortable, pourtant ses yeux sont fermés et le mouvement lent de sa poitrine m'apprend qu'il est endormi. À en juger par sa jambe, suspendue au lit du dessus par une écharpe de fortune, et par son épaule bandée, il a dû recevoir une bonne dose de médicaments. Le découvrir si mal en point, alors qu'hier encore je le croyais mort, m'est étonnamment pénible.

— On ferait mieux de le laisser dormir, murmuré-jedans le vide, n'attendant aucune réponse.

— Oui, s'il vous plaît, dit Shade sans soulever les paupières.

Ses lèvres se plissent toutefois en un sourire narquois et familier. Son visage a beau être amoché, je ne peux retenir un rire. C'est un de ses plus vieux tours. Petit, Shade faisait semblant de dormir à l'école ou pendant que

nos parents échangeaient des confidences à mi-voix. Ce souvenir en particulier redouble mon hilarité : combien de secrets mon frère a-t-il recueillis grâce à cette technique unique ! J'étais peut-être faite pour être voleuse, Shade lui est un espion dans l'âme. Pas étonnant qu'il ait atterri dans la Garde écarlate.

— On surveille les infirmières ?

Mon genou craque quand je m'assieds au bord de sa couchette, veillant à ne pas le bousculer.

— Tu as appris combien de bandages elles gardent en réserve ?

Au lieu de s'amuser de ma plaisanterie, Shade soulève soudain les paupières. Il nous fait signe d'approcher, Kilorn et moi.

— Elles en savent plus long que vous ne le pensez, souffle-t-il alors que ses yeux se fixent au loin.

Suivant son regard, je découvre Farley, s'affairant au-dessus d'un lit. Une femme sans connaissance l'occupe, sans doute bourrée de tranquilisants. Farley surveille son pouls de près. Sous cet éclairage, la cicatrice sur son visage prend un relief singulièrement cruel, déformant un coin de sa bouche et lui donnant un air menaçant. Une partie, rouverte, a été recousue à la hâte. À présent, le seul rouge qu'elle porte est une traînée de sang sur sa blouse blanche. Et les taches mal lavées qui lui remontent des poignets aux coudes. Un infirmier est posté derrière elle, mais sa blouse à lui est immaculée. Il lui parle à l'oreille avec animation. Elle hoche la tête de temps à autre, et la colère crispe ses traits.

— Qu'as-tu appris ? demande Kilorn, qui se déplace alors de sorte à masquer entièrement Shade.

Un observateur extérieur aura l'impression que nous ajustons ses bandages.

— Nous faisons route vers une autre base, au large cette fois. En dehors du territoire de Norta.

Je m'efforce de me rappeler la vieille carte de Julian, malheureusement j'ai surtout retenu la côte.

— Une île ?

Shade opine du chef.

— Du nom de Tuck. Elle ne doit pas être grande, parce que les Argents n'y ont même pas établi d'avant-poste. Ils l'ont pour ainsi dire oubliée.

La peur se diffuse dans mon ventre. La perspective de m'isoler sur une île sans aucun moyen d'évasion m'effraie encore plus que le mersif.

— Mais ils savent qu'elle existe. C'est suffisant.

— Farley semble avoir confiance en cette base.

Kilorn ne se cache pas pour ricaner.

— Si je me souviens bien, elle pensait aussi que Naercey était sûr.

— Elle n'y est pour rien si on a perdu Naercey, répliqué-je.

C'est ma faute.

— Maven nous a tous piégés, Mare, proteste Kilorn en me donnant un petit coup d'épaule. Il nous a eus, toi, moi, et Farley. On l'a tous cru.

Avec le soutien de sa mère, capable de lire dans nos esprits et de façonner Maven à l'image de nos espoirs, pas étonnant que nous ayons tous été bernés. Et maintenant il est roi. Maintenant il va duper, et contrôler, notre monde. *Et quel monde, avec un monstre pareil à sa tête…* Je repousse ces pensées moroses, elles peuvent attendre.

— Farley a-t-elle ajouté autre chose ? Et la liste ? Elle l'a toujours, n'est-ce pas ?

Après avoir jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, Shade répond, en veillant à parler tout bas :

— Oui, oui. Dans l'immédiat, elle s'inquiète surtout pour les autres, ceux que nous allons rejoindre à Tuck, notamment nos parents.

Une vague de chaleur m'envahit, une onde revigorante de joie. Shade s'illumine en voyant mon sourire, petit mais sincère, et il me prend la main.

— Gisa sera là aussi, et les empotés qui nous servent de frères.

Un nœud d'angoisse dont je n'avais pas remarqué la présence se défait dans ma poitrine, bientôt remplacé par un autre. Je serre mes doigts autour des siens et hausse un sourcil interrogateur.

— Les autres ? Qui ? Comment est-ce possible ?

Après le massacre sous la place César et l'évacuation de Naercey, je ne croyais pas qu'il restait encore du monde. Kilorn et Shade, qui ne partagent pas ma perplexité, échangent des regards furtifs. Une fois de plus, on me maintient dans l'ignorance et je n'aime pas ça du tout. Sauf que cette fois, les secrets sont détenus par mon frère et mon meilleur ami, pas par une reine maléfique et un prince conspirateur. C'est bien plus douloureux. Me renfrognant, je les considère tour à tour d'un air sévère jusqu'à ce qu'ils comprennent que j'attends des réponses.

Kilorn a l'intelligence d'afficher un air penaud. Il fait signe à Shade, rejetant la faute sur lui.

— Tu en sais plus que moi.

— La Garde préfère cacher son jeu, à juste titre…

Shade ajuste sa position, se redresse légèrement. Le mouvement lui arrache un petit cri et il agrippe son épaule blessée mais me repousse quand je veux l'aider.

— Nous voulons paraître faibles, détruits, désorganisés…

Je n'arrive pas à retenir un ricanement.

— Eh bien, vous vous en tirez comme des chefs.

— Ne sois pas cruelle, Mare, riposte Shade d'un ton qui me rappelle notre mère. J'essaie de te dire que la situation n'est pas aussi critique qu'elle en a l'air. Naercey n'était pas notre seule forteresse, et Farley n'est pas notre seule meneuse. À vrai dire, elle n'est même pas à proprement parler à la tête du mouvement. Elle n'est qu'un simple capitaine. Ils sont nombreux… et nombreux au-dessus d'elle aussi.

À en croire sa façon de régenter les soldats autour d'elle, j'avais pris Farley pour une impératrice. Hasardant un regard dans sa direction, je constate qu'elle est occupée à refaire un bandage tout en réprimandant l'infirmière qui en était l'auteur. Il m'est pourtant impossible d'ignorer ce que mon frère vient d'affirmer. Il en sait bien plus long que moi sur la Garde écarlate, et je suis tentée de croire ce qu'il me dit. Cette organisation a beaucoup plus de ramifications que celles que je vois. C'est encourageant… et terrifiant.

— Les Argents pensent avoir deux longeurs d'avance sur nous, mais ils ignorent notre situation réelle, poursuit Shade avec ferveur. Nous paraissons faibles, parce que nous le voulons.

Je fais volte-face vers lui.

— Vous paraissez faibles parce vous l'êtes. Parce que Maven vous a manipulés, piégés, assassinés et chassés de votre propre repaire. À moins que tu n'aies l'intention de me convaincre que ça faisait aussi partie du plan ?

— Mare…

Kilorn colle son épaule à la mienne pour me manifester son réconfort, et je le repousse. Il doit écouter ce que j'ai à dire, lui aussi.

— Je me fiche de savoir de combien de tunnels, de bateaux et de bases secrètes vous disposez. Vous ne gagnerez jamais contre lui, pas comme ça.

Alors que je croyais les avoir toutes épuisées, des larmes me brûlent les yeux au souvenir de Maven. C'est dur d'oublier celui qu'il était. Non…

Celui qu'il prétendait être. Le garçon gentil et abandonné. L'ombre de la flamme.

— Que suggères-tu alors, la faiseuse d'éclairs ?

La voix de Farley me fait l'effet d'une décharge électrique, aussi forte qu'une de mes étincelles, et me met tous les nerfs à vif. L'espace d'une brève seconde étouffante, je fixe mes mains serrées sur les draps de Shade. Peut-être que si je ne me retourne pas elle partira. Peut-être qu'elle me laissera tranquille.

Ne sois pas si bête, Mare Barrow.

— Combattre le mal par le mal, lui réponds-je en me redressant.

Sa taille m'intimidait à une époque. Aujourd'hui, la toiser m'est à la fois naturel et familier.

— C'est de l'humour argent ? raille-t-elle en croisant les bras.

— J'ai l'air de plaisanter ?

Son silence est éloquent. Je constate alors que l'ensemble de la cabine s'est tu. Même les blessés ravalent leur douleur pour regarder la faiseuse d'éclairs défier leur capitaine.

— Vous vous efforcez de paraître faibles pour frapper plus fort, je me trompe ? Eh bien eux, ils font leur possible pour sembler invicibles. Mais dans l'arène, j'ai démontré qu'ils ne l'étaient pas.

Encore une fois, plus fort, pour que tout le monde entende. Je convoque ma voix ferme, celle que Lady Blonos a forgée.

— Ils ne sont pas invincibles.

Farley n'est pas idiote, elle n'a aucun mal à comprendre où je veux en venir.

— Tu es plus puissante qu'eux, dit-elle sur le ton de l'évidence.

Elle observe Shade, qui s'est crispé dans son lit.

— Et tu n'es pas la seule, ajoute Farley.

Je hoche sèchement la tête, heureuse de constater qu'elle sait déjà ce que je souhaite.

— Des centaines de noms, des centaines de Rouges avec des pouvoirs. Plus puissants, plus rapides, en un mot meilleurs qu'eux, avec un sang aussi rouge que l'aube.

Le souffle me manque, comme si mon corps sentait qu'il se tient au bord d'un gouffre, le gouffre de l'avenir.

— Maven tentera de les tuer, ajouté-je. D'un autre côté, si nous arrivons les premiers, ils pourraient constituer…

— La plus grande armée que ce monde ait jamais connu.

Le regard de Farley s’absente à cette idée.

— Une armée de sangs-neufs, ajoute-t-elle.

Lorsqu’elle sourit, les points récents de sa cicatrice menacent de se défaire à nouveau. Son sourire s’élargit. La douleur ne l’inquiète pas.

Mais moi, si. Et je doute que ça change un jour.

4.

Farley n’est pas aussi grande que Kilorn, mais son pas est plus vif, plus déterminé, et plus difficile à suivre. Je fais de mon mieux, courant presque pour tenir la cadence dans la coursive du mersif. Comme précédemment, les Gardes s’écartent d’un bond sur notre passage, sauf que maintenant ils la saluent, mains jointes sur la poitrine ou doigts sur la tempe. Je dois reconnaître que Farley a fière allure, arborant ses cicatrices et ses plaies tels des joyaux. Elle ne semble guère se soucier du sang sur sa blouse, sur laquelle elle essuie ses mains d’un air absent. C’est en partie celui de Shade. Elle a extrait la balle de son épaule sans sourciller.

— On ne l’a pas enfermé, si ça peut te rassurer.

Elle parle d’un ton aussi léger que si l’évocation de l’emprisonnement de Cal était un vulgaire ragot. Je ne suis pas assez bête pour mordre à l’hameçon, pas tout de suite. Elle tâte le terrain, teste mes réactions, mon allégeance. Mais je ne suis plus la fille qui a imploré son aide. Je ne suis plus aussi transparente. J’ai vécu sur le fil du rasoir, jonglant avec les mensonges, dissimulant. Il ne m’en coûte rien de faire la même chose maintenant, d’enfouir ce que je pense au plus profond de moi.

J’éclate donc de rire et affiche le sourire que j’ai perfectionné à la cour d’Elara.

— Je m’en doutais. Rien n’a fondu, ajouté-je avec un geste en direction des murs métalliques.

Je lis en elle moi aussi, elle n’est pas la seule à pouvoir s’y employer. Elle cache bien sa réaction, néanmoins une étincelle de surprise allume son

regard. De surprise et de curiosité.

Je n’ai pas oublié le traitement qu’elle a réservé à Cal dans le train : les menottes, les Gardes armés et le dédain. Et lui a tout encaissé en vrai chien battu. Après la trahison de son frère et l’assassinat de son père, il n’avait plus la force de se battre. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Contrairement à moi, Farley ne connaît pas le cœur de Cal, ni sa force. Elle ignore le danger qu’il représente. Et celui que je représente, d’ailleurs. Rien qu’à cet instant, malgré mes innombrables blessures, je sens mon pouvoir vibrer, appelant l’électricité qui crépite dans le mersif. Je pourrais la contrôler si je le voulais. Je pourrais tout arrêter. Nous noyer, tous. Cette idée criminelle me fait rougir. De telles pensées m’embarrassent… tout en me réconfortant. Je suis l’arme la plus puissante d’un navire rempli de guerriers, et ils ne semblent pas en avoir conscience.

Nous paraissons faibles, parce que nous le voulons. Shade parlait de la Garde lorsqu’il a prononcé ces mots, il expliquait leurs motivations. À présent je me demande s’il n’essayait pas également de faire passer un message. Comme celui dissimulé dans sa lettre autrefois.

La cabine de Cal est à l’autre extrémité du mersif, loin de l’agitation du reste du navire. Sa porte est presque cachée derrière un enchevêtrement de tuyaux et de caisses vides sur lesquelles sont tamponnés les noms : *Archeon*, *Haven*, *Corvium*, *baie de la Rade*, *Delphie*, et même *Belleum* du Montpied, au sud. Ce que ces caisses ont pu contenir, je l’ignore, mais à la lecture de ces noms argents, un petit frisson me parcourt l’échine. Elles ont été volées. Farley, qui a remarqué la direction de mon regard, ne prend pas la peine de me fournir d’explications. En dépit de notre accord précaire sur ce qu’elle appelle les « sangs-neufs », je n’ai pas encore été admise dans son cercle restreint d’initiés. Je suppose que ma relation avec Cal n’y est pas étrangère.

L’énorme générateur, qui alimente le bateau si je me fie à mes sensations, gronde sous mes pieds, vibre jusque dans mes os. Je plisse le nez de dégoût. Farley n’a peut-être pas enfermé Cal, elle ne lui a pas non plus réservé un traitement de faveur. Entre le bruit et les tremblements, je me demande s’il a pu fermer l’œil un instant.

— Je suppose qu’il n’y avait aucun autre endroit où l’installer ? lancé-je d’un ton furibond.

Elle hausse les épaules, cogne à la porte.

— Le prince ne s’en est pas plaint.

Nous ne patientons pas longtemps, pas assez pour que je puisse me préparer à ce qui va suivre. Le volant s'anime quelques secondes plus tard, tournant à une vitesse folle. Les gonds grincent et Cal ouvre la porte.

Je ne suis pas surprise de le voir se dresser de toute sa hauteur, ignorant ses blessures. Quand on se prépare depuis toujours à devenir un guerrier, on s'habitue aux plaies et autres contusions. Les blessures intérieures, en revanche, il ne sait pas les camoufler. Il évite mon regard pour se concentrer plutôt sur Farley, qui ne remarque pas le cœur brisé du prince – à moins qu'elle n'y soit insensible. Soudain, mes propres plaies me paraissent un peu plus supportables.

— Capitaine Farley, dit-il du ton de celui qu'on dérange en plein dîner.

La contrariété lui sert à masquer ses souffrances. Farley ne la tolère pas, bien sûr. Elle rejette ses cheveux courts avec un petit ricanement et fait même mine de refermer la porte.

— Oh, vous ne voulez pas recevoir de visites alors ? Quelle grossièreté de ma part.

Je me réjouis en silence d'avoir refusé que Kilorn nous accompagne. Il serait encore plus cruel avec Cal, qu'il a détesté dès leur première rencontre à Pilotis.

— Farley, protesté-je entre mes dents serrées tout en retenant la porte d'une main.

Avec un plaisir mêlé de dégoût, je constate que mon contact provoque chez elle un mouvement de recul. Elle rougit terriblement, honteuse de sa propre peur. Elle a beau jouer les dures, elle ressemble à ses soldats. Terrifiée par la faiseuse d'éclairs.

— Je crois qu'on n'a plus besoin de toi.

Un muscle de son visage se contracte, trahissant une irritation dirigée autant contre elle-même que contre moi. Elle hoche la tête, heureuse d'être débarrassée de ma personne. Avec un dernier regard noir en direction de Cal, elle tourne les talons et s'éloigne dans la coursive. Les ordres qu'elle aboie sur son passage résonnent un moment, incompréhensibles, déterminés.

Après l'avoir suivie des yeux, Cal et moi observons les murs, le sol et enfin nos pieds, redoutant de nous retrouver face à face. De nous rappeler nos souvenirs communs. La dernière fois que nos regards se sont croisés à travers une porte, il s'en est suivi des leçons de danse et un baiser volé. Ça pourrait aussi bien avoir eu lieu dans une autre existence. *Parce qu'il*

s’agissait d’une autre existence. Cal a dansé avec Mareena, la princesse perdue, et Mareena est morte.

Son image demeure. Quand je m’engouffre dans la cabine, effleurant le bras musclé de Cal, toutes les sensations me reviennent : son toucher, son odeur et son goût. Chaleur, feu de bois et lever de soleil ont disparu. Cal a l’odeur du sang, sa peau est glaciale et je me persuade que je ne veux plus jamais connaître son goût.

— Ils se sont bien occupés de toi ?

J’ouvre la conversation sur un sujet facile. Un coup d’œil dans sa cabine, petite mais propre, me suffit à connaître la réponse, pourtant je préfère remplir le silence.

— Oui, dit-il, s’attardant toujours près de la porte ouverte.

Il hésite à la refermer. Mes yeux se posent sur le mur : un panneau a été retiré, révélant les fils et commutateurs cachés derrière. Je ne peux retenir un petit sourire. Cal a fait du bricolage.

— Tu crois que c’est malin ? Un mauvais fil…

Je réussis à faire naître un demi-sourire sur ses lèvres, contenu et cependant rassurant.

— J’ai trituré des circuits électriques la moitié de ma vie. Ne t’inquiète pas, je sais ce que je fais.

J’ai l’impression qu’il pourrait parler d’autre chose, mais aucun de nous deux ne relève. Il finit par repousser la porte même s’il ne tire pas le verrou. Il pose une main, doigts écartés, sur le mur : il a besoin de soutien. Le bracelet allume-flamme clignote toujours à son poignet, d’un argent étincelant qui contraste avec le gris terne de la cabine. Suivant mon regard, Cal rabat sa manche tachée dessus. Apparemment, personne n’a pensé à lui proposer des vêtements de rechange.

— Tant que je reste dans mon coin, on ne vient pas m’embêter, dit-il avant de retourner jouer avec les fils électriques. C’est plutôt plaisant.

Sa blague tombe à plat.

— Je veillerai à ce que ça ne change pas. Si c’est ce que tu veux, m’empressé-je d’ajouter.

En réalité, je n’ai pas la moindre idée de ce que Cal désire. À part la vengeance. La seule chose que nous avons toujours en commun. Il hausse un sourcil, presque amusé.

— Oh, tu veux dire que la petite faiseuse d’éclairs a pris les commandes ?

Il ne me laisse pas le temps de répondre à sa pique, couvrant la distance qui nous sépare d'une seule enjambée.

— J'ai l'impression que tu es aussi acculée que moi.

Il plisse les yeux, puis ajoute :

— Sauf que tu n'as pas l'air de t'en rendre compte.

Je rougis, à la fois en colère… et gênée.

— Acculée ? Ce n'est pas moi qui me terre dans un placard.

— Non, tu es trop occupée à parader devant eux.

Il se penche vers moi, et la chaleur familière circule à nouveau entre nous.

— Une fois de plus, ajoute-t-il.

Une part de moi voudrait le gifler.

— Mon frère ne ferait jamais…

— J'étais convaincu que le mien ne ferait jamais rien, et tu as bien vu où ça nous a menés ! tempête-t-il.

Il écarte les bras et les extrémités de ses doigts se heurtent aux parois de la cabine, sa prison. *La prison dans laquelle je l'ai mis.* Et il m'y a enfermée avec lui, qu'il s'en rende compte ou non.

Une chaleur brûlante émane de son corps, et je dois reculer. Ma réaction, qui ne lui a pas échappé, le déroute.

— Désolé, lâche-t-il en dégageant une mèche brune de son front.

— Tu n'as pas à me présenter d'excuses. Je ne les mérite pas.

Il m'observe à la dérobée, ouvrant de grands yeux noirs, mais ne proteste pas. Poussant un soupir, je m'adosse au mur le plus éloigné. L'espace entre nous m'évoque une gueule béante.

— Tu as déjà entendu parler de Tuck ?

Heureux de changer de sujet, il se ressaisit et endosse l'attitude d'un prince. Même sans couronne, il a une allure régalienne, avec son maitien parfait et ses mains croisées dans le dos.

— Tuck ? répète-t-il tout en se creusant les méninges.

Son front se plisse et une ride apparaît entre ses épais sourcils bruns. Plus il lui faut de temps pour poursuivre, plus je reprends courage. S'il ignore l'existence de cette île, alors peu doivent la connaître.

— C'est là que nous allons ?

— Oui.

Enfin, je crois. Une pensée glaçante me traverse, réminiscence des leçons de Julian dûrement acquises à la cour et dans l'arène. *N'importe qui peut*

trahir n'importe qui.

— D'après Shade, ajouté-je.

Cal laisse le doute que je viens d'introduire flotter dans l'air. Il a la bonté de ne pas insister.

— Je crois qu'il s'agit d'une île, finit-il par lâcher. L'une des nombreuses îles au large de la côte. Située en dehors du territoire de Norta. Rien qui puisse faire office de colonie ou de base, même pour se défendre. Il n'y a que l'océan là-bas.

Le poids qui pèse sur mes épaules s'allège un peu. Nous sommes en sécurité pour le moment.

— Bien, bien…

— Ton frère, il est comme toi.

Ce n'est pas une question.

— Différent, précise Cal.

— En effet.

Que puis-je dire d'autre ?

— Et il va bien ? Il a été blessé.

Même sans armée, Cal reste un général, il s'inquiète pour les soldats.

— Il s'en tirera, merci. Il a pris quelques balles pour me protéger, mais il se remet.

À la mention des balles, les yeux de Cal se posent sur moi : il s'autorise enfin à me regarder. Il s'attarde sur mon visage égratigné et sur le sang séché autour de mes oreilles.

— Et toi ?

— J'ai vu pire.

— Oui, on a vu pire.

Le silence s'installe, nous n'osons pas en dire davantage. Nous continuons néanmoins à nous dévisager. Soudain, la présence de Cal est difficile à supporter. Je n'ai pourtant aucune envie de partir. Le mersif a d'autres projets.

Sous mes pieds, le générateur est parcouru d'un frisson, son pouls tonitruant change de rythme.

— Nous y sommes presque, grommelé-je, sentant l'électricité croître et décroître dans différentes parties du vaisseau.

Cal ne perçoit pas encore le changement, il ne le peut pas, mais il ne remet pas en question mon instinct. Il connaît mon pouvoir, mieux que quiconque à bord de ce navire. Mieux que ma propre famille. Pour le

moment, en tout cas. Ma mère, mon père, Gisa, les garçons, tous m'attendent sur l'île. Je les verrai bientôt. Ils sont là. Sains et saufs.

Combien de temps resterai-je avec eux ? Je l'ignore. Je ne pourrai pas rester sur l'île, pas si je veux faire quelque chose pour les sangs-neufs. Il faudra que je retourne à Norta, que j'utilise toutes les forces matérielles et humaines que Farley pourra mettre à ma disposition pour essayer de les trouver. La tâche me paraît déjà impossible. Je ne veux même pas y penser. Pourtant mon esprit est en effervescence, et concocte déjà un plan.

Une alarme résonne au-dessus de nos têtes, synchronisée avec la lumière jaune qui se met à clignoter au-dessus de la porte de Cal.

— Incroyable…

Il est distrait, un instant, par la formidable machine qui nous transporte. Je ne doute pas qu'il rêve de l'explorer. Il n'y a cependant plus de place en lui pour le prince curieux. Le garçon qui se plongeait dans des manuels et construisait des mobylettes de toutes pièces n'a pas droit de cité dans ce monde. *Je l'ai tué, tout comme j'ai tué Mareena.* En dépit des connaissances mécaniques de Cal, et de mes perceptions électriques, nous ne prévoyons ni l'un ni l'autre ce qui suit. Lorsque le mersif s'incline, s'extirpant des profondeurs de l'océan, la cabine tout entière bascule. La surprise nous fait perdre l'équilibre. Nous heurtons le même mur ensemble, nos corps s'emmêlent. Nos blessures ne sont pas épargnées dans le choc, et des cris étouffés nous échappent à tous deux. Toucher Cal est plus douloureux que le reste, un coup de poignard du passé, et je me hâte de rétablir la distance entre nous. Avec une grimace, je frictionne l'un de mes nombreux bleus.

— Jamais là quand on a besoin d'elle, cette Sara Skonos, grommelé-je, en pensant à la guérisseuse de peau qui pourrait nous soigner, chasser la douleur d'un simple contact et nous remettre sur pied en un rien de temps.

La souffrance qui se peint alors sur les traits de Cal ne provient pas de ses plaies. *Bien joué, Mare. Super idée d'évoquer la femme qui savait que sa mère avait été assassinée par la reine. La femme que personne ne croyait.*

— Pardon, je ne voulais pas…

Il balaie mes excuses d'un revers de la main, tout en se tenant au mur.

— Ce n'est rien. Elle…

Ces mots semblent lui coller au palais ; ils manquent de naturel.

— J'ai décidé de ne pas l'écouter. J'ai refusé de le faire. Je suis le seul responsable.

Je n’ai eu qu’une seule occasion de rencontrer Sara Skonos, le jour où Evangeline a failli révéler mon secret lors d’une séance d’entraînement. Julian avait appelé son amie – son amour – et sous ses yeux elle a guéri mon visage ensanglanté ainsi que mon dos contusionné. Elle avait un regard triste, des joues creuses, et sa langue lui avait été arrachée. Sa punition pour avoir dit du mal de la reine, pour avoir énoncé une vérité à laquelle personne ne croyait. *Elara a tué la mère de Cal, Coriane, la reine chantante. La propre sœur de Julian, la meilleure amie de Sara. Et personne n’a voulu y ajouter foi. C’était tellement plus simple de détourner les yeux.*

Maven était présent lui aussi, il haïssait Sara de tout son être. Je sais maintenant qu’il s’agissait d’une fissure dans son bouclier, trahissant sa véritable nature derrière les discours étudiés et les sourires trompeurs. Comme Cal, je n’ai pas vu ce qui se trouvait sous mon nez.

Soudain, les murs de métal, le bruit, le bourdonnement dans mes oreilles sont plus que je n’en peux supporter.

— Je dois sortir de cet engin.

Malgré l’angle incongru de la pièce et le vrombissement continu dans mon crâne, mes pieds savent ce qu’ils doivent faire. Ils n’ont pas oublié la boue de Pilotis, les nuits dans les ruelles, ni les courses d’obstacles de l’entraînement. J’ouvre la porte, avalant de grandes goulées d’air, telle une noyée. L’atmosphère recyclée du mersif, viciée, ne m’apporte aucun réconfort. J’ai besoin de l’odeur des arbres, de l’eau, des pluies d’automne, et même de la chaleur d’été ou de la neige d’hiver. Tout ce qui pourrait me rappeler le monde au-delà de cette boîte de conserve où je suffoque.

Cal me laisse une longueur d’avance avant de me suivre d’un pas lourd et lent. Il ne cherche pas à me rattraper, il a compris que j’avais besoin d’espace. Si seulement Kilorn pouvait avoir la même délicatesse.

Il vient à ma rencontre dans la coursive, se sert des poignées et des volants pour progresser malgré l’inclinaison du vaisseau. Son sourire s’évanouit lorsqu’il découvre Cal, remplacé non par une grimace mais par une indifférence froide. Il pense, je suppose, qu’ignorer le prince mettra celui-ci davantage en rogne qu’une hostilité ouverte. À moins que Kilorn n’ait aucune envie d’affronter un lance-flammes humain dans un endroit si réduit.

— On remonte à la surface, dit-il en me rejoignant.

Je me retiens à une grille voisine.

— Sans blague !

Avec un sourire, Kilorn s’adosse au mur face à moi. Il plante ses pieds de part et d’autre des miens, me défiant comme jamais. Je sens la chaleur de Cal à proximité, pourtant le prince semble avoir opté pour le détachement lui aussi et ne décroche pas un mot.

Je refuse d’être un pion dans leur petit jeu, quel qu’il soit. J’ai joué ce rôle bien assez longtemps déjà.

— Comment va… j’ai oublié son nom… Lena ?

Le prénom fait l’effet d’une gifle à Kilorn. Son sourire disparaît et un côté de sa bouche s’affaisse.

— Bien, je crois.

— Tant mieux, Kilorn.

Je lui donne une petite tape amicale et condescendante sur l’épaule. Ma parade marche à merveille.

— C’est bien de se faire des amis.

Le mersif se positionne à l’horizontale, et aucun de nous ne vacille. Pas même Cal, qui n’a ni mon sens de l’équilibre ni le pied marin de Kilorn, durement acquis sur un bateau de pêche. Prêt à bondir, il attend que je prenne la direction des opérations. Je devrais trouver ça tordant qu’un prince s’en remette à moi, mais j’ai trop froid et je suis trop épuisée pour faire autre chose que continuer à avancer.

Et donc j’avance. Dans la coursive, suivie par Cal et Kilorn, vers la foule de Gardes qui attendent au pied de l’échelle par laquelle nous sommes descendus là. Les blessés sortent les premiers, attachés à des brancards de fortune et hissés sous le ciel nocturne. Farley supervise leur évacuation, sa blouse plus ensanglantée que jamais, silhouette sinistre qui resserre des bandages, une seringue entre les dents. Les plus gravement atteints reçoivent une piqûre au passage, un antalgique qui les aidera à supporter ce trajet pénible dans le tube étroit. Shade est le dernier des patients de l’hôpital de campagne. Il s’appuie de tout son poids sur les deux Gardes qui ont taquiné Kilorn au sujet de l’infirmière. Je me fraierais un passage jusqu’à lui si la foule n’était pas aussi dense. Je n’ai pas envie d’attirer davantage l’attention aujourd’hui. Trop faible pour pouvoir se téléporter, il doit se contenter de se débrouiller avec une seule jambe. Il pique un fard de rage lorsque Farley le ficèle à un brancard. Je n’entends pas ce qu’elle lui souffle à l’oreille, mais elle réussit à le calmer. Il repousse néanmoins la seringue et crispe la mâchoire pour encaisser la douleur fulgurante qui

l’assaille. Une fois que Shade est en sécurité à l’extérieur, l’évacuation s’accélère. L’un après l’autre, les Gardes gravissent l’échelle, et la coursive se vide peu à peu. Il reste principalement des infirmiers et des infirmières, aux blouses plus ou moins tachées de sang.

Je ne perds pas de temps à céder le passage aux autres, à feindre d’avoir les manières d’une aristocrate. Nous allons tous au même endroit. Cal me suit, et notre présence conjointe repousse les Gardes avec autant d’efficacité qu’un couteau. Ils s’empressent de reculer, certains trébuchant même pour nous faire de la place. Seule Farley ne bouge pas d’un pouce, une main sur l’échelle. À ma surprise, elle nous gratifie d’un signe de tête. Qui s’adresse autant à lui qu’à moi.

Ça devrait me mettre la puce à l’oreille.

Chaque échelon gravit provoque une brûlure dans mes muscles, encore éprouvés par Naercey, l’arène et mon arrestation. Un étrange ululement me parvient d’en haut, mais il ne me dissuade pas une seule seconde. Je dois sortir du mersif, et le plus vite possible.

D’un dernier coup d’œil par-dessus mon épaule, j’aperçois Farley et, derrière elle, l’hôpital. Des blessés s’y trouvent encore, immobiles sous leurs couvertures. Non, pas des blessés, *des morts.*

À mesure que j’approche de la sortie, j’entends le vent et reçois un peu d’eau. Rien d’inquétant, décidé-je, jusqu’à ce que j’atteigne le cercle de ciel noir. La tempête qui se déchaîne est si puissante que les torrents de pluie tombent de biais, pénétrant à peine dans le tube. Les trombes d’eau fouettent mon visage égratigné et en moins de quelques secondes je suis trempée. Un ouragan automnal. Même si je n’ai pas souvenir d’en avoir jamais connu d’aussi violent. Il s’engouffre en moi, emplissant ma bouche de pluie et d’embruns cinglants. Heureusement, le mersif est soigneusement arrimé à un quai que je distingue à peine, et il tient bon face aux assauts des vagues grises démontées.

— Par ici ! me crie une voix familière, me guidant sur la coque luisante de pluie et d’eau de mer.

Dans l’obscurité, je peux à peine voir le soldat qui me guide, mais sa carrure imposante et sa voix ne laissent aucune place au doute.

— Bree !

Je lui prends la main et reconnais aussitôt les callosités de mon frère aîné. Sa démarche lui donne l’aspect d’une ancre, lourde et lente. Il m’aide à gagner le ponton. Celui-ci, en métal mangé par la rouille, n’est pas

beaucoup plus praticable, cependant il mène à la terre ferme et c'est tout ce qui m'importe. La terre et la chaleur, répits bienvenus après les profondeurs froides de l'océan et de ma mémoire.

Personne n'aide Cal, qui se débrouille très bien tout seul. À nouveau, il veille à garder ses distances, marchant à quelques pas derrière nous. Je suis sûre qu'il n'a pas oublié sa première rencontre avec Bree à Pilotis : ce jour-là, mon frère s'était montré tout sauf poli. À vrai dire, aucun des Barrow n'avait fait grand cas de Cal, si ce n'est ma mère, et peut-être Gisa. Ils ignoraient qui il était alors. Les retrouvailles promettent d'être intéressantes.

Avec la tempête, difficile de discerner Tuck, cependant je devine que l'île est petite, couverte de dunes et de hautes herbes aussi agitées que les vagues. Un éclair au large illumine la nuit un instant, révélant le chemin devant nous. Maintenant que nous sommes en plein air, hors des murs étroits du mersif ou du Sous-Train, je constate que, contrairement à ce que je croyais, nous sommes moins d'une trentaine en comptant les blessés. Nous nous dirigeons vers deux bâtiments de béton bas, à l'endroit où le ponton rejoint la terre. Quelques bâtisses se dressent sur la petite colline au-dessus de nous, des bunkers ou des casernes. Ce qui se trouve au-delà, je l'ignore. Un nouvel éclair, plus proche cette fois, déclenche un délicieux frisson dans mon système nerveux. Croyant, à tort, que j'ai froid, Bree m'attire contre lui et passe un bras massif autour de mes épaules. Son poids me ralentit, mais je me tais.

L'extrémité du ponton n'arrive pas assez vite. Bientôt je serai à l'intérieur, au sec, sur la terre ferme, et les Barrow seront réunis au complet après une séparation bien trop longue. Cette perspective me permet de supporter l'agitation ambiante et le mauvais temps. Des infirmiers chargent les blessés sur un vieux camion, au plateau recouvert d'une bâche imperméable. Il a sans doute été volé, comme le reste. Les deux bâtiments sont des hangars et à travers leurs portes entrouvertes j'aperçois d'autres camions. Il y a même quelques bateaux amarrés au ponton, qui dansent sur les vagues. Tout est mal assorti – les vieux camions de toutes tailles, les bateaux flambant neufs, argent, noirs et même un vert. Volés, détournés, ou les deux. Sur l'un d'eux, je reconnais l'association de gris terne et de bleu, les couleurs de la marine argent. Tuck serait une version agrandie du vieux wagon de Will Whistle, où se retrouvaient toutes sortes d'objets, volés ou issus de la contrebande.

Le camion contenant les blessés s'éloigne en cahotant avant que nous l'ayons rejoint, affrontant la pluie pour remonter la route sablonneuse. Seule la nonchalance de Bree m'empêche de presser le pas. Il ne s'inquiète pas pour Shade, ni pour ce qui l'attend au sommet de la colline, et je m'efforce de l'imiter.

Cal ne partage pas mon calme, lui, et il finit par forcer l'allure pour arriver à ma hauteur. Que ce soit la tempête ou l'obscurité, ou plus simplement son sang argent, il me paraît pâle et inquiet.

— Ça ne peut pas durer, chuchote-t-il assez bas pour que je sois la seule à l'entendre.

— Qu'y a-t-il, prince ? s'enquiert Bree, sa voix pareille à un rugissement.

Je lui décoche un coup dans les côtes, et je ne réussis qu'à récolter un bleu sur le coude.

— Aucune importance, ajoute-t-il. Nous le découvrirons bientôt.

Son ton est bien pire que ses paroles. Froid, brutal, il ressemble si peu au frère rieur d'autrefois. La Garde l'a transformé, lui aussi.

— Bree, de quoi parles-tu ?

Cal a déjà compris et il s'arrête, les yeux rivés sur moi. Le vent l'ébouriffe, avant de lui plaquer les cheveux sur le front. La peur assombrit son regard bronze, et mon ventre se noue. *Pas encore*, imploré-je en silence. *Dites-moi que je ne suis pas tombée dans un autre piège…*

L'un des hangars se dresse derrière nous, ses portes grandes ouvertes sur des gonds étonnamment silencieux. Des soldats, en nombre trop grand pour que je puisse les compter, fusil au poing et œil luisant sous la pluie, avancent en cadence, aussi disciplinés que n'importe quelle légion argent. Leur lieutenant pourrait être un frissonneur, avec ses cheveux d'un blond platine et son naturel glacial, toutefois son sang est aussi rouge que le mien – l'un de ses yeux est recouvert d'un voile écarlate, dû à un saignement derrière le cristallin.

— Bree, qu'est-ce qui se passe ? hurlé-je avant qu'un grognement viscéral ne m'échappe.

Il m'attrape les deux mains sans ménagement et me tient fermement, usant de sa force supérieure pour m'empêcher de me dégager. Si c'était quelqu'un d'autre, n'importe qui, je lui enverrais une belle décharge électrique. Sauf que c'est mon frère. Je ne peux pas lui infliger ça, je m'y refuse.

— Bree, lâche-moi !

— On ne lui fera aucun mal. On ne lui fera aucun mal, je te le promets, répète-t-il en boucle.

Ce n'est donc pas moi qu'ils comptent enfermer… Ce qui n'apaise en rien ma colère. Ma rage et mon désespoir en sont même démultipliés. Quand je me tourne vers Cal, je constate que ses poings sont enflammés et qu'il a écarté les bras pour affronter l'homme à l'œil de sang.

— Alors ? grogne-t-il sur le ton du défi.

Il m'évoque davantage une bête qu'un être humain. Une bête prise au piège. Il y a trop de fusils, même pour Cal. Ils l'abattront s'il le faut. C'est peut-être même ce dont ils rêvent. Un prétexte pour tuer le prince déchu. Une part de moi, l'essentielle, sait qu'ils auraient toutes les raisons de le faire. Cal a pourchassé la Garde écarlate, et il est en quelque sorte à l'origine de la mort de Tristan, du suicide de Walsh et des tortures subies par Farley. Des soldats ont tué sous ses ordes, décimant les forces rebelles. Et qui peut dire combien il en a envoyé mourir au front, échangeant des soldats rouges contre quelques kilomètres désertiques de la Région des Lacs. Il n'a aucune raison de faire allégeance à la cause. Il représente un danger pour la Garde écarlate.

Et malgré tout, il constitue une arme aussi dangereuse que moi, une arme qui pourrait nous servir dans les prochains jours. Pour sauver les sangs-neufs, contre Maven, un flambeau pour nous aider à dissiper les ténèbres.

— Il ne sera jamais assez fort, Mare.

C'est Kilorn, qui a choisi le pire moment pour approcher. Il me parle tout bas à l'oreille, convaincu que sa proximité pourra m'influencer.

— Il mourra s'il essaie.

Difficile d'ignorer son raisonnement.

— À genoux, Tiberias, ordonne l'homme à l'œil de sang avant d'avancer d'un pas assuré vers le prince embrasé.

De la vapeur se dégage de ses flammes, comme si la tempête essayait de le neutraliser.

— Les mains derrière la tête.

Cal, qui a bronché en entendant son prénom officiel, ne se plie à aucune des deux injonctions. Il se dresse de toute sa hauteur, puissant, fier, même s'il sait la bataille perdue d'avance. À une époque, il aurait pu déposer les armes pour tenter de sauver sa peau. Aujourd'hui, il est convaincu que cette peau ne vaut rien. Je suis visiblement la seule à penser le contraire.

— Cal, obéis-lui.

Le vent porte ma voix et tous les soldats du hangar m’entendent. J’ai peur qu’ils entendent aussi mon cœur, qui bat la chamade.

Lentement, à contrecœur, statue tombant en poussière, Cal s’agenouille et ses flammes s’éteignent en crépitant. Il a fait la même chose hier, à côté du cadavre décapité de son père.

L’homme à l’œil de sang sourit, ses dents bien régulières luisent. Il se délecte de la situation, de voir un prince à ses pieds. Il se délecte du pouvoir que cela lui confère.

Mais je suis la faiseuse d’éclairs, et il ignore tout du véritable pouvoir.

5.

Leurs excuses minables ne parviennent pas à m’attendrir. Kilorn et Bree font de leur mieux pour me convaincre, épuisant rapidement tous les arguments qu’on leur a soufflés. *Il représente un danger pour toi aussi.* Je sais mieux que quiconque que Cal ne me ferait jamais aucun mal. Même lorsqu’il avait toutes les raisons de s’en prendre à moi, je n’ai jamais eu peur de lui. *Il est l’un d’entre eux, on ne peut pas lui accorder notre confiance.* Après le sort que Maven a réservé à son héritage et à sa réputation, Cal n’a plus rien ni personne à part nous désormais, même s’il refuse de l’admettre. *Il est précieux. Un général, prince de Norta, et l’homme le plus recherché du royaume.* Cet argument-là me donne à réfléchir, et il fait vibrer la corde de la peur au plus profond de moi. Si l’homme à l’œil de sang décide de se servir de Cal pour exercer une pression sur Maven, de l’échanger ou de le sacrifier, rien ne sera de trop pour l’arrêter. J’utiliserai toute mon influence, tout mon pouvoir… et je ne sais pas si ce sera suffisant.

Pour l’heure, je me contente de hocher lentement la tête, faisant mine d’acquiescer. Faisant mine d’être sous leur contrôle. D’être faible. J’avais raison : Shade cherchait bien à me mettre en garde plus tôt. Une fois de plus, il a senti que le vent tournait bien avant que cela ne soit visible. Cal est puissant, le feu fait homme, un être à craindre et à abattre. Et je suis l’éclair. À quel traitement aurai-je droit si je ne joue pas mon rôle ?

La porte de ma nouvelle cellule reste encore ouverte pour le moment, mais je devine que la clé est déjà dans la serrure, menaçant de tourner. Une

chance que j'aie des doigts de fée…

L'homme à l'œil de sang et ses soldats escortent Cal dans le hangar. Ils ne commettent pas l'erreur de vouloir lui attacher les mains. Ils ne baissent jamais leurs armes et ne relâchent jamais leur vigilance, soucieux de garder leurs distances – hors de question d'être brûlés vifs parce qu'ils auraient été trop audacieux. Je dois me contenter de suivre la scène, les yeux écarquillés et la bouche fermée, quand la porte du hangar se referme, nous séparant l'un de l'autre. Ils ne le tueront pas, pas tant qu'il ne leur donnera aucune raison de le faire. Il me reste à espérer que Cal saura se tenir.

— Ne soyez pas trop durs, murmuré-je avant de me blottir contre Bree.

Malgré la pluie d'automne glaciale, il demeure une vraie fournaise. De longues années de combats sur le front du nord l'ont immunisé contre l'humidité et le froid. *La guerre ne s'efface jamais.* Un vieux dicton de papa… J'ai appris la leçon à mes dépens, même si ma guerre est très différente de la sienne.

Faisant mine de ne pas m'entendre, Bree m'entraîne à l'écart. Kilorn nous suit de près, ses chaussures accrochent mon talon à une ou deux reprises. Je résiste à l'envie de lui donner un coup de pied et me concentre sur l'escalier en bois menant aux casernes, sur la colline. Les marches sont usées, foulées par un nombre incalculable de pieds. *Combien sont passés par ici ? Combien se trouvent là-haut à cette heure ?*

Bien trop, comprends-je en grimpant au sommet de la colline.

L'île se déploie devant nous, révélant une base militaire plus importante que ce à quoi je m'attendais. Le bâtiment sur la crête n'est qu'une caserne parmi la douzaine, au moins, que j'aperçois, disposées en deux rangées régulières séparées par une longue courette bétonnée. Le sol est parfaitement plat et bien entretenu, à l'inverse de l'escalier ou du ponton. Une ligne blanche peinte au milieu de la cour, parfaitement rectiligne, disparaît dans la nuit orageuse. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle conduit, pourtant je suis certaine que je finirai par le découvrir. Une impression d'immobilité émane de l'île tout entière, semblant figée par la tempête. Au matin, une fois les pluies calmées et la nuit dissipée, je découvrirai, je suppose, la base dans toute sa gloire… et je comprendrai enfin à qui j'ai affaire. J'ai la mauvaise habitude de sous-estimer les autres, en particulier la Garde écarlate.

Les apparences sont sans doute aussi trompeuses à Tuck qu'à Naercey.

Le froid que j’ai éprouvé dans le mersif et sous la pluie persiste, même lorsqu’on me pousse sous le porche d’une unité – sur laquelle a été tracé, à la peinture noire, un « 3 ». Le froid pénètre mes os et mon cœur, un froid tel que la simple perspective de revoir ma famille fendille à peine la couche de glace. Cependant je ne peux pas laisser mes parents s’en rendre compte. Je leur dois bien ça. Ils doivent me croire saine et sauve, indifférente à l’emprisonnement de Cal, aux épreuves que j’ai traversées dans ce palais et dans cette arène. Et la Garde doit me croire de son côté.

Mais n’est-ce pas le cas ? N’ai-je pas prêté serment devant Farley et la Garde écarlate ?

Ils croient, tout comme moi, à la fin des rois argents et des esclaves rouges. Ils ont sacrifié des soldats pour moi, à cause de moi. Ils sont mes alliés, mes camarades, mes frères et sœurs d’armes… Pour autant l’homme à l’œil de sang m’inquiète. Il n’est pas Farley. Elle est peut-être brusque, acharnée, elle sait ce que j’ai traversé. Il est possible de la raisonner. Or je doute qu’il y ait de la place pour la raison dans le cœur de l’homme à l’œil de sang.

Kilorn est étrangement silencieux. Ça ne nous ressemble pas du tout. Nous sommes habitués à emplir l’atmosphère d’insultes, de taquineries ou, dans son cas, de bêtises insensées. Il n’y a jamais de silence entre nous. Ce n’est pas dans notre nature d’être aussi calmes en présence l’un de l’autre, simplement nous n’avons rien à nous dire. Il savait ce qu’ils avaient l’intention de faire à Cal et il l’a accepté. Pire, il ne m’a même pas prévenue. Je serais en colère si je ne grelottais pas autant. Le froid grignote mes émotions, les émousse pour les confondre avec le bourdonnement électrique dans l’air.

Bree ne remarque pas la gêne entre Kilorn et moi. Il n’a jamais été fin psychologue. Surtout, il est parti quand j’étais encore une adolescente dégingandée de treize ans qui volait pour s’amuser, pas par nécessité, et une adolescente loin d’être aussi cruelle que celle que je suis devenue. Bree ne me connaît plus, il a raté presque cinq ans de ma vie. Et puis mon existence a plus changé au cours de ces deux derniers mois qu’auparavant. Seules deux personnes m’ont accompagnée durant cette transformation. Le premier est en prison et le second porte une couronne de sang. Kilorn les appellerait mes ennemis.

C’est drôle. Mes ennemis me connaissent mieux que ma famille.

L'intérieur de la caserne est merveilleusement sec, vibrant de l'électricité des lumières et des fils qui courent au plafond. Les épais murs de béton transforment le couloir en labyrinthe, sans la moindre indication pour se repérer. Toutes les portes sont fermées, en acier gris quelconque, même si certaines trahissent une présence humaine derrière : graminées tressées décorant une poignée, collier cassé suspendu à un cadre, *etc.* Cet endroit n'accueille pas uniquement des soldats redoutables mais aussi les réfugiés de Naercey et qui sait d'autre. Après la promulgation des Mesures, édictées par ma propre bouche, de nombreux Rouges, Gardes comme civils, ont fui le continent. *Comment auraient-ils pu rester alors qu'ils étaient menacés par la conscription et la peine de mort ?Comment ont-il réussi à partir ? Et à arriver jusqu'ici ?*

Ces nouvelles questions s'ajoutent à la liste qui ne cesse de s'allonger.

J'ai beau avoir l'esprit accaparé, je prends soin de retenir les détails du chemin tarabiscoté emprunté par mon frère. À droite, une, deux, trois intersections, à gauche, à la hauteur de la porte où le mot « PRAIRIE » est gravé. Une part de moi se demande si mon frère a fait un détour exprès… Bree n'est pas assez intelligent pour ça. Je devrais d'ailleurs m'estimer heureuse. Shade n'aurait eu aucun mal à se prêter à ce genre de ruse, pas Bree. Une force de la nature, un bloc de pierre facile à esquiver. Un Garde aussi, qui a rejoint une armée à peine après avoir été libéré d'une autre. Et si j'en crois la façon dont il m'a retenue sur le quai, son allégeance est tout entière à la Garde. Tramy sera sans doute pareil, toujours pressé de suivre, et plus rarement de guider, notre grand frère. Seul Shade a le bon sens de garder les yeux ouverts, d'attendre de voir quel destin nous sera réservé, à nous les sangs-neufs.

La porte devant nous est entrouverte, à croire qu'on nous guettait. Bree n'a pas besoin de me préciser que c'est le dortoir familial : un bout de tissu pourpre est noué à la poignée. Il s'effiloche et s'orne de broderies maladroites : des éclairs. Un symbole qui n'est ni rouge ni argent, un symbole qui m'appartient. Une combinaison des couleurs de la Maison Titanos, de mon masque et des étincelles que je fais surgir.

À notre approche, j'identifie le bruit d'une roue derrière la porte et une bouffée de chaleur me traverse. Je reconnaîtrais le son de la chaise roulante de mon père entre mille.

Bree ne frappe pas. Il sait que tout le monde veille encore dans l'attente de mon retour.

Il y a plus de place que dans le mersif, pourtant la pièce reste petite et encombrée. Au moins y a-t-il assez d'espace pour se mouvoir et assez de lits pour tous les Barrow, avec même un petit coin salon près de la porte. Une seule fenêtre, percée haut dans le mur du fond, est fermée pour empêcher la pluie d'entrer. Le ciel semble s'être quelque peu éclairci. L'aube n'est sans doute plus très loin.

Oui, elle approche, pensé-je en remarquant la quantité écrasante de rouge. Foulards, chiffons, fichus, banderoles, étendards, le rouge occupe la moindre surface et est accroché au moindre mur. J'aurais dû deviner qu'on en arriverait là. Gisa confectionnait des robes pour les Argents autrefois. Dorénavant, elle fabrique péniblement des drapeaux pour la Garde écarlate, décorant tout ce qui lui tombe sous la main du soleil déchiré de la résistance. L'ouvrage n'est pas soigné : les points sont irréguliers et le motif d'une simplicité enfantine. Rien en comparaison des œuvres d'art que ma sœur brodait autrefois. Je suis aussi responsable de ce changement.

Elle est assise à une petite table métallique, figée, une aiguille dans la serre que forme sa main mal guérie. L'espace d'un instant, elle me dévisage, elle aussi. Ma mère, mon père, Tramy : ils fixent la fille qu'ils ne reconnaissent pas. La dernière fois qu'ils m'ont vue, je n'ai pas réussi à me contrôler. J'étais prise au piège, faible, désorientée. À présent je suis blessée, meurtrie par les contusions et les trahisons, mais je sais ce que je suis, et ce que je dois faire.

Je suis devenue beaucoup plus que ce dont nous aurions jamais pu rêver. Et ça m'effraie.

— Mare.

J'entends à peine la voix de ma mère. Mon nom tremble sur ses lèvres. À l'instar de ce jour où, à Pilotis, mes étincelles ont menacé de détruire notre maison, elle est la première à venir me serrer dans ses bras. Après une étreinte qui se termine bien trop vite, elle m'entraîne vers une chaise vide.

— Assieds-toi, mon bébé, assieds-toi.

Je sens ses mains frémir sur mon corps. *Mon bébé.* Elle ne m'a pas appelée ainsi depuis des années. C'est étrange que ce surnom resurgisse maintenant, au moment où je suis tout sauf une enfant. Ses doigts effleurent mes nouveaux vêtements, tâtent les hématomes qui se cachent dessous. À croire qu'elle voit à travers le tissu.

— Tu es blessée, marmonne-t-elle en secouant la tête. Je n'arrive pas à croire qu'ils t'ont laissée marcher, après… eh bien après tout ça.

Je me félicite intérieurement qu'elle n'évoque pas Naercey, l'arène, ni les événements qui ont précédé. Je ne crois pas être assez forte pour les revivre, pas aussi tôt. Mon père pousse un ricanement sombre.

— Elle peut faire ce qu'elle veut. Elle n'a pas besoin d'autorisation.

Il change de position et je remarque que ses cheveux sont plus gris que jamais. Il a maigri aussi, paraît tout petit dans sa chaise.

— Comme Shade, ajoute-t-il.

C'est un sujet facile à aborder avec eux, un point que nous avons en commun.

— Vous l'avez vu ? demandé-je en m'abandonnant contre le dossier en métal froid.

Ça fait du bien d'être assise. Tramy se lève de sa couchette, sa tête effleure presque le plafond.

— Je vais à l'infirmerie. Je voulais juste m'assurer que tu allais…

Bien ne fait plus partie de mon vocabulaire.

— Que tu tenais toujours sur tes deux jambes.

Je ne peux que répondre d'un signe de tête. Si j'ouvre la bouche, je risque de tout leur déballer. La douleur, le froid, le prince qui m'a trahie, le prince qui m'a sauvée, les gens que j'ai tués. Et même s'ils sont peut-être déjà au courant, je me sens incapable d'avouer ce que j'ai fait. Lire sur leurs visages la déception, le dégoût, la peur. C'est plus que je ne peux en supporter pour ce soir.

Bree me décoche une tape bourrue dans le dos avant de sortir avec Tramy. Kilorn reste, lui, toujours silencieux, adossé au mur comme s'il voulait que celui-ci l'absorbe.

— Tu as faim ? me demande ma mère, qui s'affaire devant un placard si minuscule qu'il ne mérite même pas ce nom. On a mis quelques rations de côté.

Même si je n'ai rien avalé depuis je ne sais combien de temps, je secoue la tête. L'épuisement m'empêche de penser à autre chose qu'au sommeil. Gisa le remarque, qui m'observe de ses yeux brillants. Elle repousse une mèche de ses cheveux d'un roux sombre, rouge sang.

— Tu devrais dormir, me dit-elle d'un ton si autoritaire que je me demande laquelle de nous deux est réellement l'aînée. Laissez-la se coucher.

— Bien sûr, tu as raison.

Une fois de plus, ma mère m’entraîne, cette fois pour me conduire de la chaise à une couchette qui contient plus d’oreillers que les autres. Elle joue la maman poule, arrange les couvertures minces, m’impose son rythme. Je n’ai pas la force de résister, ne proteste pas quand elle me borde sans doute pour la première fois de ma vie.

— Et voilà, mon bébé, dors.

Bébé…

Je n’ai pas été autant en sécurité depuis des jours, entourée par les êtres que j’aime le plus au monde, pourtant je n’ai jamais eu autant envie de pleurer. Par égard pour eux, je retiens mes larmes. Je me recroqueville à l’intérieur de moi-même, pour saigner toute seule, sans que personne ne puisse rien voir.

Il ne me faut pas longtemps pour être emportée par le sommeil malgré les lumières vives au-dessus de ma tête et les murmures. La voix grave de Kilorn résonne : il a retrouvé sa langue maintenant que je suis hors jeu. « Surveillez-la » sont les derniers mots que j’entends avant de sombrer dans l’obscurité.

Bien plus tard, alors que j’oscille entre conscience et inconscience, mon père me prend la main. Pas pour me réveiller, juste pour me toucher. L’espace d’un instant je crois qu’il n’est qu’un rêve et que je suis de retour dans une cellule sous le Caveau des Os. Que la fuite, l’arène, les exécutions étaient un cauchemar que je devrai bientôt revivre. Je referme quand même les doigts sur sa main chaude, noueuse et familière. Il est bien réel.

— Je sais ce que c’est de tuer quelqu’un, chuchote-t-il, les yeux perdus au loin, deux petits points de lumière dans l’obscurité de notre dortoir.

Sa voix est différente, tout comme lui est différent. Le reflet d’un soldat qui a survécu trop longtemps dans les entrailles de la guerre.

— Je sais ce que ça fait.

J’essaie de parler, je suis sûre que j’essaie.

Mais je ne le retiens pas quand il s’éloigne, et replonge dans le sommeil.

Le goût puissant de l’air marin me réveille le lendemain matin. Quelqu’un a ouvert la fenêtre, laissant entrer une fraîche brise d’automne et un soleil éblouissant. La tempête est passée. Avant d’ouvrir les yeux, j’essaie de faire semblant. Je suis sur mon lit de camp, à la maison, la brise monte du fleuve et la seule question qui se pose est de savoir si j’irai ou non

à l'école. Cette rêverie ne m'apporte aucun réconfort. Cette existence avait beau être plus simple, je ne la retrouverais pour rien au monde.

J'ai à faire. Je dois m'occuper de la liste de Julian, entamer les préparatifs de ce gigantesque projet. Et si j'ai besoin de Cal, qui sont-ils pour me refuser son aide ? Qui pourrait dire non face à cette possibilité d'arracher autant de monde au gibet de Maven ?

Quelque chose me dit que l'homme à l'œil de sang en serait bien capable, mais je repousse cette idée.

Gisa est allongée sur la couchette en face de la mienne. De sa main valide, elle tire sur les fils d'un morceau de tissu noir. Elle ne se tourne pas vers moi quand je m'étire et fais craquer mes os.

— Bonjour, mon *bébé*, dit-elle, sans cacher un sourire sarcastique.

Elle reçoit un oreiller en pleine figure.

— Ne commence pas, marmonné-je, alors qu'en secret sa taquinerie me réjouit.

Si seulement Kilorn pouvait en prendre de la graine, et redevenir un peu l'apprenti pêcheur dont j'ai gardé le souvenir.

— Tout le monde est au mess. Le petit déjeuner n'est pas encore terminé.

— Où est l'infirmerie ? demandé-je, pensant à Shade et à Farley.

Pour l'heure, ma sœur est l'une des meilleures alliées que j'aie ici.

— Tu dois manger, Mare, rétorque-t-elle d'un ton sec, s'asseyant enfin. Je suis sérieuse.

L'inquiétude dans son regard m'interpelle. Je dois être plus amochée que je ne le pensais pour que Gisa me traite avec autant de douceur.

— Bon, il est où ce mess ?

Elle soupire en se levant et jette son ouvrage sur sa couchette.

— Je savais que je serais obligée de jouer la baby-sitter, grommelle-t-elle, feignant aussi bien que notre mère l'exaspération.

Cette fois, elle esquive l'oreiller.

Le labyrinthe de la caserne me paraît plus court cette fois. Je me souviens du trajet et remarque les différentes portes au passage. Certaines sont ouvertes sur des dortoirs vides ou des Rouges désœuvrés. Ces visions me racontent l'histoire de l'unité 3, qui semble donc dédiée aux « familles ». Les gens que je croise ne ressemblent pas à des soldats et je doute que, pour l'essentiel, ils aient jamais posé le pied sur un champ de bataille. Certains détails révèlent la présence d'enfants, et même de quelques bébés, qui ont fui avec leurs familles, ou ont été emmenés à Tuck. Une chambre en

particulier déborde de jouets, vieux ou cassés. Ses murs ont été peints, à la hâte, d'un jaune blafard, dans une volonté d'égayer le béton. La porte n'indique rien, cependant je devine à qui cette pièce est destinée. *Les orphelins.* Je détourne aussitôt les yeux ; je ne veux pas voir cette cage pour fantômes vivants.

Des fils courent tout le long du plafond, animés du pouls lent et régulier de l'électricité. Je ne sais pas ce qui alimente cette île, mais ce bourdonnement grave est une source de réconfort, il me rappelle qui je suis. Une chose, au moins, dont personne ne peut me priver ici, loin d'Arven, qui a emporté dans la tombe son pouvoir de silentus. Hier, il a bien failli me tuer en étouffant mon pouvoir, en me faisant redevenir cette fille rouge sans rien d'autre que de la crasse sous les ongles. Dans l'arène, j'ai à peine eu le temps d'avoir peur de cette réalité. À présent elle me hante. Mon pouvoir est mon bien le plus précieux, même s'il creuse un fossé entre moi et le reste du monde. Pour ce don qui n'appartient qu'à moi, je suis prête à payer ce prix.

— C'est comment ? me demande Gisa, qui a suivi mon regard vers le plafond. L'électricité ?

Elle se concentre sur les fils en essayant d'éprouver les mêmes sensations que moi, sans y parvenir. Je ne sais pas comment lui répondre. Julian, lui, aurait une explication élaborée, il se livrerait sans doute à un débat à haute voix, tout en détaillant à Gisa l'histoire des différents pouvoirs. Seulement Maven m'a appris avant-hier que mon ancien professeur n'avait pas réussi à fuir. Il a été arrêté. Et connaissant Maven, sans parler d'Elara, Julian est selon toute probabilité mort, exécuté pour l'aide qu'il m'a apportée, et pour des crimes anciens. Celui d'être le frère de la seule reine que le défunt roi ait réellement aimée.

— Comme son nom l'indique, finis-je par dire en ouvrant la porte sur le monde extérieur. Électrisant.

L'air marin se presse contre moi, joue dans mes cheveux sales. Gisa n'est pas du genre à abandonner aussi facilement. Pourtant, elle se mure dans le silence. Je n'ai pas envie de répondre à ses questions, elle le sent.

À la lumière du jour, Tuck est à la fois moins et plus menaçante. Le soleil qui brille dans le ciel réchauffe l'air automnal et, derrière la caserne, les graminées sont remplacées par quelques spécimens d'arbres. Rien qui ressemble aux chênes et aux pins de chez nous, je devrai m'en contenter un temps. Je suis Gisa, qui traverse la courette bétonnée, zigzagant entre les

gens qui s'affairent. Des Gardes avec leurs ceintures rouges déchargent des véhicules et entassent des caisses comme celles que j'ai aperçues dans le mersif. Je ralentis un peu mon pas, espérant découvrir leur contenu, mais des soldats vêtus d'uniformes inhabituels retiennent mon attention. Ils portent du bleu, pas celui éclatant de la Maison Osanos, non, un bleu froid et sombre. Il ne m'est pas inconnu, pourtant je n'arrive pas à le resituer. Les hommes ressemblent à Farley, grands, le teint pâle, avec des cheveux blond clair coupés si court qu'ils en sont agressifs. *Des étrangers…* Ils sont postés autour des marchandises et les protègent fusil à la main.

Contre qui les protègent-ils donc ?

— Ne les dévisage pas, me souffle Gisa en m'attrapant par la manche et en m'entraînant, impatiente de s'éloigner des soldats bleus.

— Pourquoi ça ? Qui sont-ils ?

Elle secoue la tête, tire à nouveau sur ma manche.

— Pas ici.

Bien entendu, j'ai envie de m'arrêter, de soutenir le regard du soldat jusqu'à ce qu'il réalise qui je suis, ce que je représente. Mais c'est ridicule et puéril. Je dois conserver mon masque, je dois passer pour la pauvre jeune fille détruite. Je laisse Gisa me conduire à l'écart.

— Les hommes du Colonel, murmure-t-elle dès que nous sommes à l'abri des oreilles indiscrètes. Ils sont descendus avec lui du nord.

Le nord.

— Des habitants de la Région des Lacs ? rétorqué-je en retenant un cri de surprise.

Elle me répond d'un hochement de tête stoïque. À présent les uniformes, couleur de lac glacial, s'expliquent. Ce sont les soldats d'une autre armée, d'un autre roi, et pourtant ils sont ici, avec nous. Norta est en guerre contre la Région des Lacs depuis un siècle, les deux royaumes se disputent terres, nourriture et gloire. Les rois du feu contre les rois de l'hiver, avec du sang rouge et argent entre les deux. Mais l'aube, apparemment, se lève pour eux tous.

— Le Colonel est originaire de cette région. Après les incidents d'Archeon…

La douleur se peint sur son visage, alors qu'elle connaît à peine la moitié des épreuves que j'ai dû subir.

— … il est venu « régler les problèmes », selon Tramy.

Il y a quelque chose qui cloche, quelque chose qui agace mon cerveau comme Gisa m'agace en tirant sur ma manche.

— Qui est le Colonel, Gisa ?

Il me faut quelques instants pour me rendre compte que nous avons atteint le mess, un bâtiment bas, semblable aux casernes. Le tumulte du petit déjeuner résonne derrière la porte que nous ne franchissons pas encore. L'odeur de la nourriture a beau provoquer des grognements dans mon estomac, j'attends la réponse de Gisa.

— L'homme à l'œil de sang, finit-elle par répondre en pointant un doigt vers son propre visage. Il a repris la direction des opérations.

La tête du mouvement. Ce sont les mots que Shade a prononcés tout bas dans le mersif, et auxquels je n'ai pas accordé assez d'importance. Était-ce ce qu'il voulait dire ? Cherchait-il à me mettre en garde contre le Colonel ? Après le traitement sinistre qu'il a réservé à Cal l'autre nuit, je finis par le penser. Et savoir qu'un tel homme commande cette île, et tous ceux qui s'y trouvent, ne m'apporte aucun réconfort, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Farley est au chômage alors.

Gisa hausse les épaules.

— Le capitaine Farley a échoué. Ça ne lui a pas plu.

Dans ce cas, il va me haïr.

Elle tend sa petite main vers la porte. L'autre a mieux cicatrisé que je ne l'aurais pensé, seuls son annulaire et son auriculaire restent déformés, repliés vers la paume. Des os brisés pour la punir d'avoir fait confiance à sa grande sœur.

— Gisa, où ont-ils emmené Cal ?

J'ai posé la question si bas que je crains qu'elle ne m'entende pas. Son bras se fige pourtant.

— Ils ont parlé de lui l'autre nuit, quand tu t'es couchée. Kilorn ne le savait pas, mais Tramy est allé le voir, lui. Il est allé regarder.

Une douleur fulgurante me transperce le cœur.

— Regarder *quoi ?*

— Il a dit qu'on lui posait simplement des questions pour le moment. Il ne s'agit pas de lui faire mal.

Au fond de moi, je frémis. Je pense à des tas de questions qui feraient plus de mal à Cal que n'importe quelle blessure.

— Où ? répété-je avec une inflexion plus sévère, m'exprimant en vraie princesse de sang argent.

— Dans l’unité numéro 1, souffle-t-elle. Je les ai entendus dire ça.

Tandis qu’elle ouvre la porte du mess, j’observe la rangée de casernes qui défilent vers les arbres. Les chiffres sont parfaitement lisibles, tracés à la peinture noire sur le béton décoloré par le soleil : *2, 3, 4…*

Un frisson me parcourt soudain l’échine.

Il n’y a pas d’unité 1.

6.

La nourriture est pour l’essentiel insipide : bouillie grise arrosée d’eau au vague goût de produits chimiques. Seul le poisson est bon, de la morue pêchée en mer. Elle a le même goût de sel et d’océan que l’air ici. Kilorn s’en émerveille, et se demande quel genre de filet les Gardes utilisent pour les prendre. *C’est nous qui sommes dans un filet, imbécile !* voudrais-je lui hurler. Le mess n’est pas le bon endroit pour de tels propos. Il y a des habitants de la Région des Lacs, impassibles dans leurs uniformes bleu foncé. Alors que les Gardes rouges mangent avec le reste des réfugiés, ils ne s’asseyent jamais, constamment en mouvement. Ils me rappellent les gardes du palais et un tressaillement familier m’étreint. Tuck n’est pas différent d’Archeon. Diverses factions s’opposent pour obtenir le contrôle, et je me retrouve au beau milieu. Quant à Kilorn, mon ami, mon plus vieil ami, il ne croit sans doute pas que cela constitue un danger. Ou pire, il le comprend… et il s’en fiche.

Je m’entête dans mon silence, avale régulièrement des bouchées de poisson. Ils m’observent de près, ainsi qu’ils en ont reçu l’instruction. Ma mère, mon père, Kilorn, Gisa, tous s’efforcent d’être discrets sans y parvenir. Les garçons sont absents, toujours au chevet de Shade. Comme moi, ils le pensaient mort et rattrapent le temps perdu.

— Alors, comment êtes-vous arrivés ici ?

Les mots se collent à ma langue et je les expulse de force. Mieux vaut être celle qui pose les questions tant qu’ils n’ont pas encore osé s’attaquer à moi.

— En bateau, me répond mon père d'un ton bourru sans prendre la peine d'avaler sa bouchée de bouillie.

Il ricane de sa bonne blague, content de lui. J'esquisse un sourire pour lui faire plaisir. Ma mère lui donne un coup de coude et fait claquer sa langue d'irritation.

— Tu sais ce qu'elle veut dire, Daniel.

— Je ne suis pas bête, grogne-t-il en enfournant une autre cuillerée. Il y a deux jours, vers minuit, Shade a déboulé sur notre perron. Et quand je dis « déboulé », je n'exagère pas.

Il claque des doigts pour exprimer la vitesse à laquelle mon frère se déplace.

— Tu es au courant, non ? ajoute-t-il.

— Je suis au courant.

— Il a bien failli nous coller à tous une crise cardiaque ! D'abord cette entrée et puis, eh bien, le fait qu'il soit en vie !

— J'imagine…, murmuré-je, me rappelant ce que j'ai éprouvé en revoyant Shade.

Je nous ai crus morts tous les deux, dans un endroit loin de toute cette folie. Et pourtant, comme moi, Shade était simplement devenu quelqu'un d'autre, quelque chose d'autre, pour survivre.

Mon père est lancé, littéralement : sa chaise roule d'avant en arrière sur des roues qui grincent, agitée par ses gestes amples.

— Bon, et une fois que ta mère a cessé de pleurer, il s'est mis au boulot. Il a commencé à fourrer des trucs dans un sac, des affaires sans intérêt. Le drapeau au-dessus de la porte, les photos, ta boîte à lettres. Ça n'avait aucun sens, franchement, mais c'est difficile de réclamer des explications à un fils revenu d'entre les morts. Lorsqu'il a décrété qu'on devait partir, *immédiatement*, j'ai compris qu'il ne plaisantait pas. On l'a donc suivi.

— Et le couvre-feu ?

Je connais encore les Mesures sur le bout des doigts, elles sont gravées dans mon esprit, clouées sur mon crâne. Comment les oublier alors que j'ai été obligée de les annoncer au pays moi-même ?

— Vous auriez pu vous faire tuer !

— On avait Shade et son… son…

Mon père cherche le terme exact en gesticulant. Gisa lève les yeux au ciel, lassée par la bouffonnerie paternelle.

— Il parle de « sauts », tu sais bien.

— Voilà, acquiesce-t-il en opinant du chef. Shade nous a fait sauter par-dessus les patrouilles, directement dans les bois. De là, on a gagné le fleuve où nous attendait un bateau. Les transports de marchandises sont encore autorisés à naviguer de nuit, vois-tu, on s'est donc retrouvés assis sur un cageot de pommes pendant je ne sais combien de temps.

Ma mère grimace à ce souvenir.

— Des pommes pourries, précise-t-elle.

Gisa pousse un petit gloussement. Notre père sourit presque. Un instant, la bouillie grise devient le mauvais ragoût de notre mère, les murs de béton du bois grossier, et les Barrow sont réunis autour de la table familiale. Nous sommes de retour chez nous, et je suis redevenue tout simplement Mare.

Je laisse les secondes s'égrener, j'écoute en souriant. Ma mère jacasse à propos de tout et n'importe quoi, si bien que je n'ai pas besoin de parler et peux me concentrer sur mon repas. Elle traque même les regards indiscrets qui se dirigent vers moi, de ces yeux noirs que je connais si bien. Gisa joue son rôle elle aussi, distrayant Kilorn avec des nouvelles de Pilotis. Il l'écoute avec attention, et elle se mordille la lèvre, enchantée de l'intérêt qu'il lui porte. On dirait bien que son petit coup de cœur pour lui n'a pas entièrement disparu. Il ne reste que mon père, qui engloutit sa deuxième ration de bouillie d'avoine avec délectation. Il m'observe par-dessus le rebord de son bol, et j'entrevois l'homme qu'il était. Grand, fort, un soldat fier, une personne dont je n'ai gardé presque aucun souvenir, si éloignée de celui qu'il est aujourd'hui. Comme moi, comme Shade, comme la Garde, mon père n'est pas le vieux type fini pour lequel il veut se faire passer. Malgré la chaise roulante, la jambe en moins et l'appareil qui cliquète dans son torse, il a vu plus de batailles et survécu plus longtemps que la plupart. Il a perdu sa jambe et son poumon trois mois seulement avant d'être démobilisé, au terme d'un service de près de vingt ans. Combien survivent aussi longtemps ?

Nous paraissons faibles, parce que nous le voulons. Ce ne sont peut-être pas les mots de Shade après tout, mais ceux de notre père. Même si je viens seulement de découvrir la puissance qui se cachait en moi, je sais qu'il a dissimulé la sienne depuis son retour à la maison. Je me souviens de ce qu'il m'a soufflé quand je dormais, les paroles se mêlant à mes rêves. *Je sais ce que c'est de tuer quelqu'un.* Je n'en doute pas une seconde.

Bizarrement, c'est la nourriture qui me rappelle Maven. Pas son goût, simplement le fait de manger. Mon dernier repas, je l'ai passé à ses côtés,

dans le palais de son père. Nous avons bu dans des verres en cristal et ma fourchette avait un manche en nacre. Nous étions entourés de serviteurs, et pourtant nous nous sentions seuls. Nous ne pouvions pas parler de la nuit à venir, et je l'observais constamment à la dérobée, croisant les doigts pour ne pas perdre mon sang-froid. Il m'avait donné tant de force à ce moment-là…

Je croyais que Cal nous choisirait, moi et ma révolution. Je croyais que Maven était mon sauveur, une bénédiction. Je croyais en ce qu'il pouvait nous aider à accomplir.

— Demain ça ira mieux, avait-il dit en souriant.

Ses yeux étaient si bleus, animés d'une autre sorte de feu. Une flamme avide, tranchante et étrangement froide, teintée de peur. Je m'imaginais que nous tremblions ensemble, pour notre cause, pour l'autre. Je me trompais tellement…

Je lui avais répondu avec toute la détermination dont j'étais capable.

— Demain ça ira mieux.

Je l'avais cru.

Lentement, je repousse l'assiette de poisson. *Assez*. Le raclement de la vaisselle agit comme une alarme et attire aussitôt le regard de Kilorn.

— Terminé ? demande-t-il en constatant que je n'ai mangé que la moitié de mon petit déjeuner.

Pour toute réponse, je me lève et il bondit aussitôt sur ses pieds. On dirait un chien obéissant au doigt et à l'œil. Mais ce ne sont pas mes ordres qu'il suit.

— Tu pourrais m'emmener à l'infirmerie ?

Pourrais. M'emmener. Les mots sont choisis avec soin, un écran de fumée pour le pousser à oublier celle que je suis dorénavant. Il hoche la tête en souriant.

— L'état de Shade s'améliore de seconde en seconde. Alors, les Barrow, ça vous dit ? ajoute-t-il à l'intention de sa famille d'adoption.

Je n'en reviens pas ! Je dois parler à Shade, découvrir où Cal se trouve et connaître les intentions du Colonel à son égard. Ma famille a beau m'avoir manqué, elle ne servira qu'à me faire perdre du temps. Par chance, mon père le comprend. D'un geste prompt, il interrompt ma mère avant qu'elle n'ait pu ouvrir la bouche, communiquant avec elle en silence. Elle affiche un sourire contrit qui ne se reflète pas dans ses yeux.

— Nous vous rejoindrons plus tard, je crois, dit-elle. C'est l'heure d'un changement de batterie, non ?

— Mince ! peste mon père en jetant sa cuillère dans son bol de bouillie.

Gisa devine ce dont j'ai besoin : du temps, de l'espace, une occasion de commencer à démêler cet imbroglio.

— J'ai d'autres étendards à repriser, soupire-t-elle. Vous les usez à une vitesse impressionnante.

Kilorn balaie la pique voilée d'un éclat de rire, suivi d'un sourire en coin, ainsi que je l'ai déjà vu faire un millier de fois.

— Comme vous voulez. Par ici, Mare.

Aussi condescendante que soit mon attitude, je le laisse me guider. Je veille même à en rajouter, feignant de boiter et gardant les yeux baissés. Je résiste à l'envie de dévisager tous ceux qui m'observent, les Gardes, les soldats de la Région des Lacs, les réfugiés. Les semaines passées à la cour du défunt roi me sont aussi utiles sur une base militaire, où une fois de plus je dois dissimuler ma véritable nature. Là-bas, je me faisais passer pour une Argent stoïque et intrépide, un pilier solide et puissant du nom de Mareena. Cependant cette fille devrait être avec Cal, séquestrée dans la caserne manquante, l'unité 1. Alors je dois redevenir rouge, la faiseuse d'éclairs humiliée. Une certaine Mare Barrow, une fille que personne ne devrait craindre ni soupçonner, dépendant d'un garçon rouge et pas d'elle-même. Les avertissements de mon père et de Shade ne m'ont jamais parus aussi limpides.

— Ta jambe te gêne toujours ?

Je suis si concentrée sur mon personnage de composition que j'entends à peine la question inquiète de Kilorn.

— Ce n'est rien, finis-je par répondre en pressant les lèvres pour feindre la douleur. J'ai vu pire.

— Comme sauter du perron d'Ernie Wick.

Son regard s'illumine à ce souvenir. Je me suis cassé la jambe ce jour-là, et j'ai porté pendant des mois un plâtre qui nous a coûté, à tous les deux, la moitié de nos économies.

— Je n'y étais pour rien, me défends-je.

— Je me rappelle, moi, que tu as choisi de sauter.

— On m'avait lancé un défi.

— Oh, et qui avait bien pu faire une chose pareille ?

Il s'esclaffe aussitôt, poussant des portes battantes. Elles ouvrent sur un autre couloir bétonné qui appartient visiblement à une extension. La peinture n'a pas encore fini de sécher partout. Et les plafonniers clignotent.

Mauvaise installation électrique, en déduis-je aussitôt, percevant les endroits où le courant s'effiloche et s'interrompt. Il est toutefois ininterrompu dans l'un des fils, qui court sur la gauche du couloir. Malheureusement, Kilorn prend à droite.

— Il y a quoi, là-bas ? demandé-je en désignant la direction opposée.

— Aucune idée.

Il ne ment pas.

L'infirmerie de Tuck n'est pas aussi déprimante que celle du mersif. Grâce aux hautes fenêtres étroites ouvertes, elle est baignée d'air frais et de soleil. Des infirmiers en blanc passent d'un patient à un autre. Les bandages sont merveilleusement dépourvus de toute trace de sang rouge. Des bruits de conversation discrète, quelques quintes de toux sèche ou un éternuement ponctuent le silence. Pas un seul cri de douleur ou craquement d'os pour interrompre ce doux brouhaha. Personne ne meurt ici. *Ou plutôt, il est trop tard pour les morts.*

Shade n'est pas difficile à repérer, et cette fois il ne fait pas semblant de dormir. Sa jambe est toujours surélevée, maintenue par un support plus professionnel, et son bandage à l'épaule est propre. Il est incliné vers la droite, face au lit voisin, une expression neutre sur le visage. Je ne vois pas encore à qui il parle. Un rideau entoure le lit des deux côtés, cachant son occupant au reste de l'infirmerie. Tandis que nous approchons, la bouche de Shade s'anime à toute allure, murmurant des mots que je ne peux pas déchiffrer.

Il s'arrête dès qu'il m'aperçoit, et je me sens aussitôt trahie.

— Tu viens de rater les brutes épaisses, lance-t-il en se décalant pour que je puisse m'asseoir sur son lit.

Un infirmier s'approche pour l'aider, et Shade le chasse d'une main couverte de bleus.

Les brutes épaisses, son vieux surnom pour nos frères. Shade est longtemps resté petit et il a souvent servi de punching-ball à Bree. Tramy était plus gentil, mais il a suivi les traces de notre aîné, s'inspirant de sa brutalité. Shade a fini par devenir assez intelligent et rapide pour réussir à les semer tous les deux, et il m'a appris à l'imiter. Je ne doute pas qu'il les aura chassés de son chevet pour pouvoir parler tranquillement avec moi… et la personne qui se terre derrière ce rideau.

— Tant mieux, ils me tapent déjà sur le système, réponds-je avec un sourire avenant.

De l’extérieur, on ressemble à un frère et une sœur qui discutent. Mais Shade n’est pas dupe. Son regard s’assombrit dès que j’atteins son lit. Il a remarqué que je boitais pour de faux et m’adresse un signe de tête presque imperceptible, auquel je réponds. *J’ai bien reçu ton message, Shade. Cinq sur cinq.* Avant d’avoir eu le temps de faire la moindre allusion à Cal, je suis interrompue par une voix familière qui me donne de l’urticaire. Je tente de garder mon calme.

— Tuck te plaît, la faiseuse d’éclairs ? m’interroge Farley, qui occupe le fameux lit.

Elle s’assied au bord du matelas pour me fixer droit dans les yeux, agrippant les draps des deux mains. La douleur déforme son joli visage balafré. La question est facile à éviter.

— Je n’ai pas encore arrêté mon jugement.

— Et le Colonel ? Il te plaît ? poursuit-elle en abaissant la voix.

Son ton est prudent, indéchiffrable. Impossible de savoir ce qu’elle veut entendre. Je hausse donc les épaules et ajuste la couverture de Shade pour me donner une contenance. Une ébauche de sourire se dessine sur les lèvres de Farley.

— Il aime produire une forte impression. Il a besoin de prouver qu’il contrôle la situation, surtout en présence de gens de votre espèce.

En un éclair, je viens me planter entre Farley et mon frère. Dans l’énervement, j’ai oublié de boiter.

— C’est pour cette raison qu’il a enfermé Cal ?

Les mots se bousculent sur mes lèvres, acérés.

— Il ne supporte pas l’idée de laisser un guerrier de sa trempe en liberté ? Il a peur que Cal lui fasse de l’ombre ?

Elle baisse les yeux, piteuse.

— Non, murmure-t-elle. Ce n’est pas pour cette raison qu’il a emprisonné le prince.

On dirait une excuse, mais je ne comprends pas encore pourquoi. La peur se déploie dans ma poitrine.

— Pourquoi, alors ? Qu’a-t-il fait ?

Elle n’a pas l’occasion de me répondre.

Un silence inhabituel s’abat sur l’infirmerie, faisant taire les infirmiers, mon cœur et les paroles de Farley. Le rideau nous cache la porte, pas le

martèlement de pieds à une cadence militaire. Personne n'ouvre la bouche, même si quelques soldats saluent le nouveau venu. Je peux apercevoir les bottes par l'interstice entre le tissu et le sol. En cuir noir, recouvertes d'une couche de sable humide, elles se rapprochent à toute allure. Farley elle-même frissonne en les découvrant, enfonce ses ongles dans son matelas. Kilorn recule, me cachant à moitié tant il est imposant. Quant à Shade, il s'efforce de s'asseoir dans son lit.

J'ai beau être dans une infirmerie remplie de Rouges blessés et de soi-disant alliés, une petite part de moi en appelle à mes étincelles. L'électricité frémit dans mes veines, à ma portée si besoin.

Le Colonel contourne le rideau, son œil rouge exprimant une colère constante. À ma grande surprise, celui-ci se pose sur Farley, m'ignorant pour le moment. Son escorte, des soldats de la Région des Lacs à en juger par leurs uniformes, m'évoquent des versions pâles et lugubres de mon frère Bree. Des boules de muscles. Aussi grands que des arbres, et dociles. Ils sont habitués à couvrir les arrières de leur supérieur et vont se poster au pied des lits de Shade et de Farley. Le Colonel se dresse entre les deux, nous coupant la route à Kilorn et à moi. *Il prouve qu'il contrôle la situation.*

— On se cache, capitaine ? lance-t-il en jouant avec le rideau.

Le titre et l'insinuation font frémir Farley. Quand il exprime son mécontentement d'un claquement de langue, elle se recroqueville.

— Vous êtes pourtant assez intelligente pour savoir qu'un public ne vous protégera pas.

— J'ai essayé de suivre tous vos ordres, ceux qui étaient difficiles et ceux qui étaient impossibles, riposte-t-elle.

Ses mains tremblent sur les draps, mais c'est l'effet de la rage, pas de la terreur.

— Vous m'avez laissé une centaine de soldats pour renverser Norta, un pays tout entier. À quoi vous attendiez-vous, Colonel ?

— À ce que vous rentriez avec plus de vingt-six d'entre eux.

La réplique est violente.

— À ce que vous vous montriez plus maligne qu'un petit prince de dix-sept ans. À ce que vous protégiez vos soldats, et non à ce que vous les jetiez dans un repaire de loups argents. Je m'attendais à bien plus de ta part, Diana, à bien plus que ce que tu as fait.

Diana. Le coup final. *Son véritable prénom*.

Les tremblements de colère se métamorphosent en honte, réduisant Farley à une coquille vide. Elle fixe ses pieds et le sol dessous. Je connais bien cette expression, celle d'une âme brisée. Si elle parle, si elle bouge, elle s'effondrera. Déjà, elle commence à s'effriter, écrasée par le Colonel, par ses paroles et par son propre prénom.

— C'est moi qui l'ai convaincue, Colonel.

Une part de moi regrette de parler sans trémolos : cet homme aurait pu s'imaginer que je le redoutais. Sauf que j'ai affronté bien pire qu'un soldat avec un œil qui saigne et un caractère de chien. Bien, bien pire. Doucement, j'écarte Kilorn et avance vers lui.

— Je me suis portée garante de Maven et de son plan. Sans moi, vos hommes et femmes seraient en vie. Leur sang salit mes mains, pas les siennes.

À mon étonnement, mon coup d'éclat n'arrache qu'un petit ricanement au Colonel.

— Tout ne tourne pas autour de vous, miss Barrow. Le monde ne vous obéit pas au doigt et à l'œil.

Ce n'est pas ce que je voulais dire. La réplique me paraît ridicule, même dans ma tête.

— Ces erreurs lui sont imputables, et à personne d'autre, poursuit-il en reportant son attention sur Farley. Je te démets de tes fonctions de commandement, Diana. Tu t'y opposes ?

Durant un bref instant de tension extrême, j'ai l'impression qu'elle pourrait s'y opposer. Elle baisse pourtant la tête, se repliant en elle-même.

— Non, mon Colonel.

— Ta meilleure décision depuis des semaines, cingle-t-il avant de tourner les talons.

Elle n'en a pas terminé, néanmoins. Elle relève une dernière fois la tête.

— Et ma mission ?

— Ta mission ? Quelle mission ?

Le Colonel paraît plus déconcerté que furieux, son bon œil roulant dans son orbite.

— Je n'ai pas été informé de nouveaux développements.

Farley pose les yeux sur moi et je me sens soudain étonnamment proche d'elle. Même à terre, elle continue le combat.

— Mare Barrow a fait une proposition intéressante, que je compte mettre en œuvre. Je pense que le Conseil sera d'accord.

Je me retiens de sourire à Farley, enhardie par sa déclaration face à un tel opposant.

— Et quelle est cette proposition ? s’enquiert le Colonel en redressant les épaules.

Je suis si près de lui que je peux discerner les tourbillons de sang dans son œil, qui se meuvent avec lenteur, véritables nuages poussés par un vent invisible.

— On m’a confié une liste de noms. Des Rouges comme mon frère et moi, nés avec cette mutation génétique qui nous a dotés de… pouvoirs.

Je dois le convaincre, je le dois.

— Ils peuvent être retrouvés, protégés, formés. Des êtres de notre sang, mais dotés de la puissance des Argents, capables de les affronter. Peut-être même assez solides pour gagner la guerre.

Un souffle frémissant secoue ma poitrine, réveillé par le souvenir de Maven.

— Le roi est au courant de l’existence de cette liste et les tuera sans doute tous si nous ne les retrouvons pas les premiers. Il ne laissera pas filer une arme si redoutable.

Le Colonel reste silencieux un instant, remuant la mâchoire tandis qu’il réfléchit. Il se met même à triturer une chaîne fine, cachée sous son col. J’aperçois les maillons d’or entre ses doigts, bien trop précieux pour être portés par un soldat. Je me demande à qui il a volé ce collier.

— Et qui vous a donné ces noms ? finit-il par lâcher d’un ton égal, difficile à interpréter.

Pour un rustre, il se révèle particulièrement doué quand il s’agit de cacher ses pensées.

— Julian Jacos.

Des larmes me montent aux yeux à ce nom, des larmes que je refuse de laisser couler.

— Un Argent, raille le Colonel.

— Un sympathisant, réponds-je du tac au tac, hérissée par son ton. Il a été arrêté pour avoir sauvé le capitaine Farley, Kilorn Warren et Ann Walsh. Il a aidé la Garde écarlate, il a pris notre parti. Ce qui lui a sans doute coûté la vie.

Le Colonel bascule sur ses talons sans se départir de son air renfrogné.

— Oh, votre Julian est bien vivant.

— Vivant ? m’écrié-je, sous le choc. Maven avait juré de le tuer…

— Surprenant, n’est-ce pas ? Que le roi Maven sauve la vie d’un traître pareil ?

Il se délecte de mon ébahissement.

— De mon point de vue, votre Julian n’a jamais rejoint votre camp. Il vous a remis cette liste dans l’espoir que vous nous la transmettriez et que la Garde se lancerait dans cette chasse inutile qui la conduirait tout droit dans un autre piège.

N’importe qui peut trahir n’importe qui. Je refuse d’appliquer ce précepte à Julian. Je le connais assez pour savoir à quelles causes il est dévoué. La mienne, celle de Sara et de tous ceux qui s’opposeraient à la reine ayant tué sa sœur, au roi ayant détruit son neveu.

— Et même si, je dis bien *si*, cette liste est fiable et que les noms nous conduisent à d’autres…

Il cherche le bon terme, sans s’encombrer de pincettes.

— D’autres *créatures* comme vous, à quoi cela nous avance-t-il ? Réussirons-nous à déjouer les meilleurs agents du royaume, des chasseurs plus rapides que nous, pour les retrouver ? Organiserons-nous un exode massif de ceux que nous pourrons sauver ? Fonderons-nous l’Académie Barrow pour Anomalies de la nature ? Consacrerons-nous des années à les former au combat ? Pour eux, nous ignorerions donc tout le reste, la souffrance, les jeunes soldats, les exécutions ?

Il secoue la tête et les muscles épais de son cou se tendent.

— Cette guerre sera terminée et nos cadavres froids avant que nous n’ayons pu gagner un seul pouce de terrain si l’on suit votre plan.

Il jette un regard courroucé à Farley.

— Le reste du Conseil partagera mon opinion, Diana, alors, à moins que tu ne souhaites te ridiculiser à nouveau, je te suggère de garder ce plan pour toi.

Chacun de ses arguments me fait l’effet d’un coup de marteau me remettant à ma place. Il a raison sur certains points. Maven enverra ses meilleurs éléments traquer et tuer les Rouges de la liste. Nous avons évidemment du pain sur la planche, mais s’il existe une chance de recruter un autre soldat comme moi, comme Shade, le jeu n’en vaut-il pas la chandelle ?

J’ouvre la bouche pour défendre ma position, et il m’arrête d’un geste de la main.

— J'en ai assez entendu, miss Barrow. Et avant que vous ne fassiez un commentaire narquois sur mon impuissance face à votre pouvoir, rappelez-vous votre serment. Vous avez juré de servir la Garde écarlate, pas vos intérêts égoïstes.

D'un large geste, il englobe les patients de l'infirmerie, qui ont tous été blessés en se battant pour moi.

— Et si leurs visages ne suffisent pas à vous convaincre de rentrer dans le rang, pensez à votre ami et à sa position ici.

Cal.

— Vous n'oserez pas lui faire de mal.

Son œil de sang s'assombrit, parcouru de tourbillons furieux, rouge sombre.

— Pour protéger les miens, je n'hésiterai pas.

Les coins de ses yeux se retroussent, trahissant son mépris.

— Ainsi que vous l'avez fait. Ne vous trompez pas, Miss Barrow, vous avez blessé des gens pour servir vos propres objectifs, à commencer par le prince.

Un instant, j'ai l'impression que mon champ de vision s'est voilé de sang lui aussi. Je vois rouge. Des étincelles affluent dans mes doigts, dansant sous ma peau. Je serre les poings pour les retenir. Quand ma vision s'éclaircit, les lumières du plafond faiblissent, seul signe de ma rage. Et le Colonel est parti, nous laissant nous échauffer tout seuls.

— Du calme, la faiseuse d'éclairs, murmure Farley avec une douceur que je ne lui connais pas. Tout n'est pas mauvais.

— Ah bon ? cinglé-je sans décrisper les dents.

Je ne veux rien tant qu'exploser, permettre à ma nature véritable de s'exprimer, de montrer à ces hommes faibles à qui ils ont affaire. Mais ça me vaudrait au mieux d'être enfermée dans une cellule, au pire de prendre une balle. Et dans ce cas je mourrais en sachant que le Colonel a raison. J'ai déjà causé tant de dégâts, tant de peine aux gens les plus proches de moi… *À cause de ce que je croyais juste*, me dis-je. *Pour une vie meilleure.*

Au lieu de s'apitoyer sur son sort, Farley s'assied bien droite et me regarde bouillir de rage. L'enfant honteux qu'elle était disparaît avec une facilité déconcertante. *Un autre masque.* Sa main s'aventure vers son cou et en sort une chaîne en or identique à celle du Colonel. Je n'ai pas le temps de m'interroger sur cette coïncidence… un pendentif est accroché au collier.

Une clé en acier. Et je n’ai pas besoin de lui demander quelle porte elle ouvre. *Celle de l’unité 1*.

Elle me la lance avec insouciance, un sourire indolent aux lèvres.

— Tu apprendras que je suis extrêmement douée pour donner des ordres. Et particulièrement mauvaise pour les suivre.

7.

Kilorn grommelle tout le long du trajet de l'infirmerie à la courette bétonnée. Il marche si lentement qu'il me force à ralentir. Je tente de l'ignorer, par égard pour Cal, pour la cause, mais quand je surprends le mot « folle » pour la troisième fois, je m'arrête net.

Il me percute.

— Désolé, dit-il d'un ton tout sauf contrit.

— Non, c'est moi qui suis désolée, m'écrié-je en faisant volte-face.

Une petite partie de la colère que m'a inspirée le Colonel déborde et mes joues s'échauffent.

— Je suis désolée que tu ne puisses pas arrêter deux minutes de te conduire comme un imbécile pour voir ce qui se passe réellement ici.

Je m'attends à ce qu'il m'incendie à son tour, à ce qu'il rende coup pour coup à son habitude. Au lieu de quoi il inspire à pleins poumons et recule, se démenant pour retrouver son calme. Il m'évoque un animal acculé.

— Tu me crois aussi bête que ça ? S'il te plaît, Mare, instruis-moi. Éclaire-moi, bon sang !

Ses mots appellent la dispute, pourtant la cour est trop exposée, envahie des soldats du Colonel, de Gardes, de réfugiés qui vont et viennent. Et s'il n'y a pas de chuchoteurs pour lire dans mes pensées, aucune caméra pour suivre le moindre de mes mouvements, ma vigilance ne doit pas faiblir. Kilorn suit mon regard, repère une troupe de Gardes qui trottinent à quelques mètres de nous.

— Tu crois qu'ils t'espionnent ?

Son ton est presque méprisant. Il l’abaisse à un murmure moqueur qui me donne envie de le gifler :
— Allez, Mare. On est tous dans le même camp ici.
— Ah oui ?
Je marque une pause pour l’effet.
— Tu as entendu comment le Colonel a parlé de moi. Une créature. Une anomalie de la nature.
Kilorn rougit.
— Il ne le pensait pas.
— Oh, parce que tu le connais aussi bien ?
Heureusement, il n’a rien à me rétorquer.
— Il me considère comme si j’étais l’ennemie, une sorte de bombe à retardement.
— Il…
Kilorn bredouille, il n’a pas l’air entièrement convaincu par les mots qui franchissent ses lèvres :
— Il n’a pas tout à fait tort, si ?
Je me retourne d’un geste si brutal que mes talons laissent des traces noires sur le béton. Si seulement cette marque pouvait se retrouver sur le visage ridicule, bafouillant de Kilorn.
— Arrête, Mare, lance-t-il avant de me rattraper en quelques enjambées.
Je continue néanmoins à marcher, et lui à me suivre.
— Attends-moi, insiste-t-il. Ce n’est pas ce que je voulais dire…
— Tu es bête, Kilorn Warren, lui asséné-je par-dessus mon épaule.
Les sentinelles postées devant l’unité 3 m’ont aperçue et se lèvent.
— Bête, aveugle et cruel.
— Ouais, eh bien tu n’es pas une partie de plaisir non plus ! riposte-il, redevenant enfin le crétin ergoteur que je connais si bien.
Voyant que je ne réponds pas, me précipitant presque vers la porte de la caserne, sa main se referme sur mon bras et me stoppe net. Je tente de me dégager, cependant mes ruses n’ont pas de secret pour Kilorn. Il m’entraîne à l’écart, dans la ruelle ombragée entre les unités 3 et 4.
— Lâche-moi, lui ordonné-je, outrée.
J’entends une petite part de Mareena ressusciter dans mon intonation froide et princière.
— Et voilà, grogne-t-il en pointant un index sur mon visage. Ça ! Elle !

Le repoussant à deux mains, je réussis à me libérer. Il soupire, exaspéré, et se gratte la tête, ébouriffant ses cheveux d'un fauve doré.

— Tu as traversé beaucoup d'épreuves, je le sais. On le sait tous. Ce que tu as dû faire pour rester en vie parmi eux, tout en nous aidant, et en découvrant ce que tu étais… C'est un miracle que tu en sois ressortie entière. Mais ça t'a changée.

Quelle perspicacité, Kilorn !

— Ce n'est pas parce que Maven t'a trahie que tu ne dois plus accorder ta confiance à personne.

Il baisse les yeux, se tord les mains.

— Surtout à moi, reprend-il. Je ne suis pas juste là pour te servir d'écran, je suis ton ami, et je veux t'aider, autant que je le pourrai. Je t'en prie, aie confiance.

Si seulement je pouvais…

Ma réponse est si cinglante qu'il frémit.

— Grandis un peu, Kilorn. Tu aurais dû m'informer de leurs projets. Au lieu de quoi tu m'as rendue complice, tu m'as forcée à regarder quand ils l'ont tenu en joue et emmené. Et aujourd'hui tu me demandes de te croire ? Quand tu es si proche de ces gens qui attendent le premier prétexte pour m'enfermer ? Tu me prends vraiment pour une idiote ?

Quelque chose s'allume dans ses yeux, la vulnérabilité qui se cache derrière le masque de décontraction qu'il s'efforce tant de maintenir. C'est le garçon qui a pleuré au pied de ma maison et qui a failli briser son poing contre un mur. Le garçon d'alors qui refusait de se battre et de mourir. En voulant le préserver je l'ai, sans le savoir, poussé vers le danger, vers la Garde écarlate et vers sa perte.

— Je vois, finit-il par lâcher.

Il recule de plusieurs pas rapides, jusqu'à ce que la ruelle constitue un gouffre entre nous.

— C'est logique, ajoute-t-il en haussant les épaules. Je ne suis que le petit pêcheur. Un minable comparé à toi, je me trompe ? Comparé à Shade, et à lui…

— Kilorn Warren !

J'emploierais le même ton avec un enfant, le ton qu'employait sa mère avant de l'abandonner. Elle hurlait lorsqu'il s'écorchait les genoux ou parlait sans demander l'autorisation. Je ne me souviens pas de grand-chose

d’autre la concernant, à part de sa voix et des regards cinglants qu’elle réservait à son fils unique.

— Tu sais bien que ce n’est pas vrai, ajouté-je.

Sa repartie fuse, grognement viscéral. Il redresse les épaules, les poings serrés le long de ses flancs.

— Prouve-le.

Je n’ai pas de réponse à sa requête. Je n’ai pas la moindre idée de ce qu’il attend de moi.

— Je suis désolée, dis-je d’une voix étranglée, sincère cette fois. Je suis désolée d’avoir…

— Mare.

Posant une main réconfortante sur mon bras, il interrompt mes balbutiements. Il se dresse au-dessus de moi, assez proche pour que je puisse sentir son odeur. Dieu merci, celle du sang a disparu, remplacée par le sel. *Il s’est baigné.*

— Tu n’as pas à t’excuser pour ce qu’ils t’ont fait, marmonne-t-il. Tu n’auras jamais à t’excuser pour ça.

— Je… je ne pense pas que tu sois bête.

— Je crois bien que tu ne m’as jamais dit un truc aussi gentil.

Au bout d’un long silence, il se met à ricaner. Puis il clôt la conversation :

— Je suppose que tu as un plan ?

— Oui. Tu comptes m’aider ?

Il ouvre les bras, désignant le reste de la base.

— Il n’y a pas grand-chose d’autre à faire pour un apprenti pêcheur.

Je lui donne un coup de coude, et fais naître un sourire sincère. Il ne dure pas.

Au moment de me confier la clé, Farley m’a aussi donné des instructions détaillées pour me rendre à l’unité 1. Comme sur le continent, la Garde écarlate entretient son goût pour les tunnels, et la prison de Cal se trouve, bien entendu, sous terre. Techniquement, elle est même sous l’eau. *Le lieu parfait pour un brûleur.* Construite sous le quai, cachée par l’océan, protégée par les vagues bleues et les hommes du Colonel aux uniformes tout aussi bleus. Cet endroit n’abrite pas seulement la prison de l’île, mais aussi l’arsenal, les dortoirs des soldats de la Région des Lacs et les quartiers du Colonel. On accède à l’entrée principale par un tunnel partant des

hangars sur la plage, cependant Farley m'a garanti l'existence d'un autre chemin. *Tu risques de te mouiller*, m'a-t-elle prévenue avec un sourire ironique. Si la perspective de plonger dans l'océan me met mal à l'aise, même aussi près de la plage, Kilorn, lui, conserve un calme exaspérant. En réalité, il est sans doute emballé à la perspective de mettre en pratique ses longues années d'apprentissage sur le fleuve.

Le rempart que constitue l'océan émousse la vigilance de la Garde, et même les soldats du Colonel relâchent leur attention. Ils se concentrent davantage sur les marchandises et les hangars que sur les patrouilles. Les rares à rester en poste arpentent, fusil à l'épaule, la courette bétonnée d'un pas lent, détendu, et s'arrêtent souvent pour discuter.

Je prends le temps de les observer, faisant mine d'écouter ma mère ou Gisa qui jacassent tout en travaillant. Avec d'autres réfugiés, elles trient des couvertures et des vêtements qui proviennent de caisses non libellées, en deux piles distinctes. Je suis censée leur donner un coup de main, mais mon attention est clairement accaparée ailleurs. Bree et Tramy sont retournés à l'infirmerie avec Shade, et mon père est assis à côté. Il ne peut pas vider les caisses, ce qui ne l'empêche pas de distribuer des ordres. Lui qui n'a jamais plié de vêtements de sa vie…

Il croise mon regard à une ou deux reprises, remarque mes doigts nerveux et mes coups d'œil à la dérobée. J'ai toujours eu l'impression qu'il devinait ce que je manigançais, et ça n'a pas changé. Il recule même sa chaise roulante pour m'offrir une vue plus dégagée sur la courette. Je lui adresse un signe de tête, un remerciement silencieux.

Les Gardes me rappellent les Argents à Pilotis, avant les Mesures, avant le Choix de la Reine. Ils étaient paresseux, contents dans leur village paisible où les insurrections étaient rares. Comme ils se trompaient ! Ces hommes et femmes étaient aveugles à mes larcins, au marché noir, à Will Whistle et à la progression lente de la Garde écarlate. Et ces Gardes sont tout aussi aveugles, ce qui m'arrange bien.

Ils ne remarquent pas que je les surveille, ils ne remarquent pas Kilorn qui nous rejoint avec du ragoût de poisson. Ma famille l'accueille volontiers, surtout Gisa. Elle entortille sa chevelure et la laisse retomber en une cascade rubis sur son épaule.

— La pêche du jour ? lui demande-t-elle en indiquant le plat.

Il fronce le nez et considère les morceaux de chair grisâtre avec une grimace.

— Pas la mienne, Gisa. Le vieux Cully n'aurait jamais accepté de vendre ça. Sauf peut-être à des rats.

Il part d'un éclat de rire et je l'imite, par habitude, une demi-seconde plus tard. Pour une fois, ma sœur fait preuve de moins de retenue que moi et s'esclaffe ouvertement, joyeusement. Autrefois j'étais jalouse de ses manières travaillées, parfaites. Aujourd'hui, je regrette d'avoir été conditionnée, j'aimerais pouvoir me débarrasser avec autant de facilité qu'elle de mes manières guindées.

Nous nous forçons à avaler le déjeuner, et mon père vide son bol par terre, se croyant discret. Pas étonnant qu'il mincisse. Avant que je puisse le gronder, ou pire ma mère, il passe la main sur une couverture pour éprouver la qualité du tissu.

— Elles ont été fabriquées au Montpied. Du coton de qualité, qui coûte cher, explique-t-il en se rendant compte que je suis juste à côté.

Même à la cour, le coton du Montpied était très recherché, remplaçant souvent la soie, réservée aux gardes de haut rang, aux Sentinelles et aux uniformes militaires. Je me souviens que Lucas en portait, y compris le jour de sa mort. Je constate soudain que je ne l'ai jamais vu sans son uniforme. Je n'arrive même pas à l'imaginer en civil. Et son visage s'estompe déjà. Quelques jours et je l'aurai oublié, cet homme que j'ai envoyé à sa mort.

— Volées ?

Je m'interroge tout haut, en tâtant la couverture du dessus, ne serait-ce que pour me donner une contenance. Mon père poursuit son enquête et laisse courir une main sur le flanc d'une caisse. De larges planches de bois robustes, fraîchement repeintes en blanc. La seule marque distinctive est un triangle vert, plus petit que ma main, tamponné dans le coin. J'ignore sa signification.

— Ou données, rétorque mon père.

Il n'a pas besoin de le dire pour que je le comprenne : nous pensons à la même chose. Si des soldats de la Région des Lacs se trouvent ici avec nous, sur cette île, alors la Garde écarlate pourrait très bien avoir des amis ailleurs, dans différents pays et royaumes. *Nous paraissons faibles, parce que nous le voulons.*

Avec une vivacité dont je l'ignorais capable, mon père me prend la main.

— Sois prudente, ma grande.

S'il a peur, moi j'éprouve de l'espoir. La Garde écarlate a des racines plus profondes que je ne le soupçonnais, que n'importe quel Argent ne

pourrait l'imaginer. Et le Colonel n'est qu'un parmi la centaine d'officiers du Conseil. Une opposition, certes, mais que je peux renverser. Après tout, il n'est pas roi. J'ai eu plus que mon compte de rois…

Comme mon père, je verse ma part de ragoût dans une fissure du béton.

— J'ai terminé.

Kilorn se lève d'un bond. Il a entendu le signal. Nous allons rendre visite à Shade, du moins c'est ce que nous annonçons à la cantonade, pour toutes les oreilles présentes. Ma famille n'est pas dupe, même ma mère. Elle m'envoie un baiser tandis que je m'éloigne et je le garde au chaud dans mon cœur.

Dès que je relève mon col, je me fonds dans la foule de réfugiés. Quant à Kilorn, il n'est personne. Les soldats ne nous accordent pas la moindre attention. Nous traversons la cour sans aucune difficulté, tournant le dos aux quais et à la plage, suivant l'épaisse ligne blanche.

À la lumière de midi, je vois dans cette bande de béton qui s'étire vers les collines une route large ne conduisant nulle part. La ligne de peinture se prolonge, mais une seconde, plus fine, plus usée, s'en éloigne à angle droit. Elle relie cet axe central à une autre structure, installée à l'extrémité de l'alignement de casernes et surplombant toute l'île. On dirait une version agrandie des hangars de la plage, assez haute et large pour contenir six camions empilés les uns sur les autres. Je me demande ce que ce bâtiment contient – je sais que la Garde se livre à ses propres larcins. Les portes sont fermées à clé et quelques soldats sont regroupés dans les ombres. Ils discutent ensemble, leurs armes à portée de main. Ma curiosité devra attendre, peut-être à tout jamais.

Nous prenons à droite, Kilorn et moi, en direction de la ruelle entre les unités 8 et 9. Leurs hautes fenêtres sont noires, ces casernes-là sont vides. Elles attendent d'autres soldats, d'autres réfugiés ou, pire, d'autres orphelins. Je frissonne lorsque nous pénétrons dans ces ténèbres.

La plage n'est pas difficile d'accès. Après tout, nous sommes sur une île. Et si la base principale est étendue, le reste de Tuck est vide, constitué uniquement de dunes, de collines tapissées de hautes herbes et de quelques bosquets de vieux arbres. Il n'y a même pas de sentiers dans les herbes – les bêtes ne sont pas assez grosses pour laisser des traces de leur passage. Nous disparaissons sans un bruit, nous frayant un chemin à travers la végétation ondulante jusqu'à atteindre la plage. Le quai se trouve à quelques centaines de mètres de là, immense couteau qui s'avance entre les vagues. À cette

distance, les soldats ne sont plus que des taches bleu foncé qui vont et viennent. La plupart concentrent leur attention sur le bateau de marchandises à l'approche. Ma mâchoire se décroche devant la taille de ce navire visiblement contrôlé par les Rouges. Kilorn ne se laisse pas distraire aussi facilement.

— La diversion parfaite, dit-il avant de retirer ses chaussures.

Je me débarrasse à mon tour de mes bottines sans lacets et de mes chaussettes usées. Quand il enlève son tee-shirt, néanmoins, exposant des muscles longs et familiers, façonnés par la manipulation des filets, je n'ai plus très envie de l'imiter. Je m'imagine mal courir dans un bunker secret à moitié nue. Il pose son tee-shirt plié sur ses chaussures, s'agite un peu.

— Il ne s'agit pas d'une mission de sauvetage, si ?

Une mission de sauvetage ? Il n'y a nulle part où aller.

— Il faut juste que je le voie. Que je le tienne au courant pour Julian. Que je l'informe de ce qui se trame.

Kilorn se renfrogne mais hoche malgré tout la tête.

— On entre, on ressort. Ça ne devrait pas être trop difficile, surtout qu'ils ne s'attendront pas à une intrusion côté océan.

Il s'étire, échauffe ses orteils et ses doigts en vue de la baignade, tout en se récitant les instructions de Farley. Le bunker est pourvu d'un puits, qui donne sur un laboratoire de recherche. Autrefois, celui-ci servait à étudier la biologie marine, et désormais il accueille les quartiers du Colonel, même si ce dernier ne s'y rend jamais de jour. Le sas sera fermé de l'intérieur, facile à ouvrir, et les couloirs suivent un plan très simple. À cette heure de la journée, les cabines seront vides, le tunnel conduisant au quai fermé, et seule une poignée de gardes présents sur les lieux. Nous avons vu bien pire quand nous étions gosses, Kilorn et moi, la fois où nous avons volé une caisse de piles pour mon père dans un poste de sécurité.

— Essaie de ne pas faire trop de remous dans l'eau, me dit-il avant de plonger les pieds dans le ressac.

La température automnale de l'océan lui donne la chair de poule, mais il semble à peine le sentir. Ce qui n'est pas mon cas. Le temps que l'eau me monte à la taille, je claque des dents. Avec un dernier coup d'œil en direction du quai, je plonge sous une vague qui me glace jusqu'aux os.

Kilorn fend l'eau sans aucune difficulté, il ne fait presque aucun bruit avec ses mouvements de grenouille. Je tente de l'imiter, suivant sa cadence alors que nous nageons vers le large. L'eau décuple mes sensations

électriques et me permet de suivre les fils qui partent du rivage. Je pourrais dessiner leur parcours du bout du doigt, si je le voulais, les suivre sous l'eau jusqu'à l'unité 1. Kilorn finit par tourner dans sa direction, d'abord en diagonale avant de suivre une trajectoire parallèle au rivage. Il maîtrise à la perfection notre parcours : il veille à nous maintenir sous la surface, et les bateaux volés, à l'ancre, nous cachent. À une ou deux reprises, il me touche le bras sous les vagues, communiquant par légères pressions. Stop. Avance. Lentement. Plus vite. Sans jamais détacher ses yeux du quai devant nous. Par chance, le cargo est en train de se vider de son chargement, retenant l'attention de tous les soldats qui auraient pu repérer nos têtes émergeant des flots. Encore des caisses blanches avec le triangle vert. *Des vêtements ?*

Je constate mon erreur lorsque l'une des caisses se renverse. Des armes s'éparpillent sur le quai. Fusils, pistolets, munitions. Sans doute une douzaine dans une seule caisse. Ces armes luisent au soleil, elles sont neuves. Un autre cadeau pour la Garde écarlate, aux ramifications encore plus étendues que je ne le pensais.

Cette prise de conscience me pousse à nager plus vite, à dépasser Kilorn alors même que mes muscles me brûlent. Je plonge sous le quai, à l'abri de tout regard, et il me suit.

— C'est juste en dessous.

Ses murmures se prolongent par un écho étrange, réverbérés par le métal du quai et l'eau alentour.

— Je le touche, précise-t-il.

Je dois me retenir d'éclater de rire en le voyant s'étirer, le front plissé par la concentration tandis qu'il tente d'effleurer des orteils le bunker secret.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? marmonne-t-il.

— Ton efficacité inégalable, répliqué-je avec un sourire taquin.

C'est bon de l'avoir retrouvé, de partager à nouveau un plan secret avec lui. Même si, aujourd'hui, nous nous introduisons dans une unité militaire, pas chez quelqu'un qui aurait mal fermé la porte de sa maison.

— Là, finit-il par dire avant de disparaître sous l'eau.

Il remonte à la surface, bras écartés pour flotter.

— On est au bord.

Le plus dur est à venir. La plongée dans une obscurité suffocante. Kilorn déchiffre sans mal la peur sur mes traits.

— Accroche-toi à ma jambe, c'est tout ce que tu as à faire.

J'arrive à peine à hocher la tête.

— D’accord.

Le puits est au fond du bunker, à moins de huit mètres de profondeur. « Rien du tout », a souligné Farley. *Facile à dire*, pensé-je en sondant l’eau noire sous mes pieds.

— Maven sera vraiment déçu si l’océan me tue avant lui.

N’importe qui trouverait la blague de mauvais goût. Kilorn, lui, glousse. Son sourire est réconfortant.

— Même si j’adorerais énerver le roi, soupire-t-il, essayons d’éviter la noyade, d’accord ?

Un clin d’œil et il plonge, tête la première. J’empoigne sa jambe.

Le sel me pique les yeux, mais il fait moins noir que je ne le craignais. Le soleil pénètre dans l’eau et perturbe l’ombre projetée par le quai au-dessus. Kilorn évolue rapidement, nous entraînant le long de l’unité. La lumière diffractée mouchète son dos nu et lui donne l’aspect d’une créature marine. Je me concentre sur mes mouvements, battant des jambes dès que possible et veillant à ne pas m’accrocher à quoi que ce soit. *Il y a plus de huit mètres*, peste mon esprit quand le tiraillement du manque d’oxygène commence à se faire ressentir.

J’expire lentement, laissant les bulles d’air glisser le long de mon visage et remonter vers la surface. Le souffle de Kilorn forme un petit courant dans l’eau, seul signe de son effort. Lorsqu’il atteint le fond de la caserne, je sens que ses muscles se crispent. D’une poussée des jambes, il nous conduit tous deux sous le bunker. Indistinctement, je me demande si le puits central est muni d’un sas et s’il sera fermé. Ce serait une très mauvaise blague…

Je n’ai pas le temps de réaliser ce qui se passe, Kilorn remonte brusquement et m’emmène avec lui. L’air frappe mon visage de plein fouet, de l’air merveilleux malgré son odeur de renfermé, et j’en avale de grandes goulées avides. Déjà assis sur le rebord du puits, les jambes dans l’eau, Kilorn me sourit.

— Tu ne tiendrais pas une matinée à démêler des filets, dit-il en secouant la tête. Ce n’était rien à côté de ce que ce vieux Cully me faisait faire.

— Tu sais comment me blesser dans mon amour-propre, rétorqué-je avec sécheresse avant de me hisser dans les quartiers du Colonel.

Un compartiment froid, faiblement éclairé et si bien rangé que c’en est agressif. Le vieux matériel, repoussé avec soin contre le mur de droite, prend la poussière, tandis qu’un bureau occupe toute la longueur de celui de gauche. Des piles de dossiers et de papiers encombrent sa surface en

rangées régulières et dominent la pièce. Je ne repère pas tout de suite le lit, une couchette étroite qui coulisse sous le bureau. À l'évidence, le Colonel ne dort pas beaucoup.

Kilorn a toujours été esclave de sa curiosité, et ça n'a pas changé. Dégoulinant d'eau, il se dirige vers le bureau, prêt à explorer son contenu.

— Ne touche à rien ! lui soufflé-je tout en essorant mes manches et les jambes de mon pantalon. Il suffira d'une seule goutte sur ses papiers pour qu'il comprenne que quelqu'un est venu.

Il acquiesce d'un signe de tête et écarte sa main.

— Tu devrais voir ça, dit-il d'un ton grave.

Je le rejoins un instant plus tard, redoutant le pire.

— Quoi ?

Prudemment, il pointe le doigt sur le seul objet décorant les murs de la pièce. Une photographie, abîmée par le temps et l'humidité, mais aux sujets encore identifiables. Quatre personnes, toutes blondes, qui prennent la pose d'un air franc quoique sévère. Le Colonel est là, presque méconnaissable sans son œil de sang, enlaçant une grande femme au visage bien structuré. Sa main est posée sur l'épaule d'une petite fille. Leurs vêtements tachés de boue suggèrent des paysannes, ce que les chaînes en or autour de leurs cous démentent pourtant. En silence, je sors celle qui se trouve dans ma poche et compare le métal d'une grande finesse avec les colliers de la photo. À l'exception de la clé mal assortie qui accompagne le mien, ils sont identiques. D'un geste délicat, Kilorn prend la clé dans ma paume, s'interrogeant sur le sens de ce qu'il vient de découvrir.

La quatrième personne détient la solution de l'énigme. Une adolescente avec une longue tresse dorée, qui se tient à côté du Colonel, un sourire suffisant aux lèvres. Elle a l'air si jeune, si différente sans ses cheveux courts et ses cicatrices. *Farley.*

— C'est sa fille, observe Kilorn tout haut, trop estomaqué pour se contrôler.

Je résiste à l'envie de toucher la photographie pour m'assurer qu'elle est bien réelle. Impossible d'y croire quand je repense à la façon dont il l'a traitée à l'infirmerie… Pourtant il l'a appelée Diana. Il connaissait son véritable prénom. *Et ils portaient tous deux le même collier, offert par une sœur, offert par une épouse.*

— Viens, murmuré-je en m'arrachant à la contemplation du cliché. Ce n'est pas le moment de s'embêter avec ça.

— Pourquoi n’a-t-elle rien dit ?

Dans son intonation, je reconnais un peu du sentiment de trahison que j’éprouve depuis des jours.

— Je n’en sais rien.

Je l’entraîne vers la porte de la cabine. *À gauche, descendre les marches, à droite sur le palier, puis encore à gauche.*

La porte pivote sur des gonds bien huilés et révèle un couloir vide rappelant ceux du mersif. Vide et propre, avec des parois métalliques et des tuyaux qui courent au plafond. Le courant afflue au-dessus de ma tête, se déversant dans un réseau de veines électriques. Il provient du rivage, alimente les lumières et la machinerie.

Comme Farley nous l’avait annoncé, il n’y a personne à cet étage. Personne pour nous arrêter. Et elle est sans doute bien placée pour le savoir, étant la fille du Colonel. À pas de loup, nous suivons le trajet qu’elle nous a indiqué, surveillant chacun de nos mouvements. Je repense aux cellules de la Résidence du Soleil, où Julian et moi avons neutralisé une troupe de Sentinelles masquées de noir pour libérer Kilorn, Farley et la pauvre Walsh. Ça me paraît si loin, alors que ça ne remonte qu’à quelques jours. *Une semaine. Pas plus d’une semaine.*

Je frissonne en me demandant où je serai dans sept jours.

Enfin, nous atteignons un couloir plus court, qui se termine en cul-de-sac, avec trois portes de chaque côté, et autant de fenêtres d’observation entre elles. Elles sont toutes noires, à l’exception de la dernière. Le verre tremble légèrement et laisse filtrer une lumière crue, blanche. Un poing percute la vitre et je tressaille, m’attendant à la voir se fissurer sous l’assaut de Cal. Elle tient bon pourtant, résonnant d’un écho sourd à chacun de ses coups, et ne portant aucune autre trace que celles de sang argent. Il m’entend approcher, je n’en doute pas, et pense que je suis l’une d’entre eux.

Au moment où je me poste devant la fenêtre, il se pétrifie en plein mouvement, un poing ensanglanté prêt à frapper. Dans l’élan, son bracelet allume-feu glisse sur son poignet. C’est un réconfort : ils n’ont pas eu assez de jugeote pour lui retirer son arme la plus puissante. Mais alors pourquoi est-il encore enfermé ? Ne pourrait-il pas simplement faire fondre le verre et en finir une bonne fois pour toutes ?

L’espace d’un instant, nos regards ardents se croisent à travers la vitre et je me demande si celle-ci va résister à toute cette chaleur. Un épais filet de sang argent coule à l’endroit du dernier impact et se mêle à des taches déjà

sèches. Cal se livre à cet exercice depuis un moment, meurtrissant ses poings dans l'espoir de sortir… ou de libérer une partie de sa rage.

— C'est fermé, dit-il d'une voix assourdie par le verre.

— Sans blague, répliqué-je.

À côté de moi, Kilorn brandit la clé. Cal sursaute, il semble seulement remarquer la présence de mon ami. Il lui adresse un sourire reconnaissant auquel Kilorn ne répond pas. Celui-ci refuse même de croiser son regard.

Des cris éclatent soudain dans le couloir. Des bruits de pas. Ils sont suivis d'échos étranges dans ce bunker sous-marin, mais se rapprochent à chaque battement de cœur. Ils viennent pour nous.

— Ils sont au courant, souffle Kilorn en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

D'un geste vif, il enfonce la clé dans la serrure et la tourne. Rien ne se passe et je me jette contre la porte, écrasant mon épaule contre le métal froid et impitoyable.

Kilorn insiste, agite la clé dans tous les sens. Cette fois je suis assez près pour entendre le cliquetis du mécanisme. La porte s'ouvre vers l'intérieur alors que le premier soldat apparaît au détour du couloir. Je n'ai pourtant qu'un objectif : Cal. Il semblerait bien que les princes m'aveuglent.

Un rideau invisible s'abat à l'instant où Kilorn me pousse dans la cellule. Une sensation familière que je ne parviens pas à identifier. Je l'ai déjà éprouvée, je le sais… où ça ? Je n'ai pas le temps de me poser de questions. Cal bondit, un cri étranglé aux lèvres, ses longs bras tendus devant lui. Il ne se jette pas vers moi ni vers la fenêtre. Non, c'est la porte qu'il vise. La porte qui se referme en claquant.

Le bruit de la serrure résonne dans mon crâne, encore et encore.

— Quoi ? lancé-je dans l'atmosphère lourde et confinée de la cellule.

La réponse se trouve sur le visage de Kilorn, qui me fixe de l'autre côté de la vitre. La clé pend de son poing serré, il affiche une grimace entre la colère et le sanglot. *Désolé*, articule-t-il en silence alors que le premier soldat apparaît à ses côtés. D'autres suivent, qui flanquent le Colonel. Son sourire satisfait me rappelle celui de sa fille, sur la photographie, et je commence à comprendre ce qui vient de se passer. Le Colonel a même l'audace de rire.

Cal se projette contre la porte, en vain, heurtant le blindage de son épaule. La douleur lui arrache un juron, il nous maudit, Kilorn, moi, cet endroit, lui. Je l'entends à peine à cause de la voix de Julian dans ma tête.

N’importe qui peut trahir n’importe qui.

Sans réfléchir, j’en appelle à mes éclairs. Mes étincelles me libéreront, elles transformeront le rire du Colonel en cri.

Sauf qu’ils ne viennent pas. Il n’y a rien. Un vide morne.

Comme dans les cellules, comme dans l’arène.

— La pierre du silence, lâche Cal en s’affalant contre la porte.

De ses doigts ensanglantés, il indique les angles de la pièce, au sol et au plafond.

— Ils ont de la pierre du silence, répète-t-il.

Pour te rendre faible. Pour te rendre comme eux.

C’est mon tour d’abattre mes poings contre la vitre, de viser la tête de Kilorn. Mais je ne rencontre que du verre, pas de la chair, et je n’entends que le craquement de mes articulations au lieu de celui de son crâne stupide. Malgré le mur entre nous, il tressaille. Il ose à peine poser les yeux sur moi. Il se recroqueville lorsque le Colonel pose une main sur son épaule et lui murmure quelque chose à l’oreille. Kilorn me regarde rugir ma frustration, et mon sang se joint à celui de Cal sur la fenêtre.

Le rouge qui coule dans l’argent, pour former un liquide hybride. Plus sombre.

8.

Les pieds de la chaise en métal raclent le sol. C’est le seul bruit dans la cellule carrée. Je laisse la seconde chaise renversée, bosselée à force d’avoir percuté le mur. Cal s’en est donné à cœur joie avant mon arrivée avec les deux chaises et la table cabossée. Il y a une seule entaille sur le mur, juste en dessous de la fenêtre, provoquée par le coin de la table. Se défouler sur le mobilier ne servira à rien. Je préfère économiser mon énergie et m’assieds au centre de la pièce. Cal fait les cent pas devant la fenêtre, plus animal qu’homme. La moindre fibre de son corps appelle le feu.

Kilorn est parti depuis longtemps, en compagnie de son nouvel ami, le Colonel. J’ai l’impression d’être un poisson particulièrement idiot qui passe de hameçon en hameçon sans jamais retenir la leçon. À cela près que, en comparaison de la Résidence du Soleil, d’Archeon et du Caveau des Os, je suis presque en vacances ici : le Colonel n’est qu’un petit joueur face à la reine ou une rangée de bourreaux.

— Tu devrais t’asseoir, dis-je à Cal, finissant par me lasser de sa vigueur vengeresse. À moins que ton objectif ne soit de creuser un tunnel dans le sol ?

Il se renfrogne, irrité, mais s’immobilise. Au lieu de relever la chaise, il s’adosse au mur dans une posture de défi puérile.

— Je commence à penser que tu aimes les prisons, lâche-t-il en cognant sans force contre le métal. Et que tu as vraiment mauvais goût en matière d’hommes.

Sa remarque m’atteint plus que je ne le voudrais. Oui, j’ai tenu à Maven, j’ai tenu à lui bien plus que je ne suis prête à l’admettre, et Kilorn est mon meilleur ami. Deux traîtres.

— Tu n’es pas non plus très doué pour choisir tes amis, riposté-je sans réussir mon effet. Et je n’ai pas…

Je ne contrôle plus les mots qui se bousculent sur mes lèvres et ne produisent pas l’effet recherché.

— … je n’ai pas de goût en matière d’hommes. Ça n’a rien à voir avec ce qui se passe.

— Rien ? ricane-t-il, presque amusé. Eh bien, les deux dernières personnes à nous avoir enfermés en prison se trouvent être des garçons dont tu étais très proche. Soit c’est le fruit d’une coïncidence très étrange, soit tu as du mal à dissocier ton cœur et ta tête.

Je me relève si brusquement que la chaise bascule en arrière avec fracas.

— Ne fais pas comme si tu n’aimais pas Maven. Comme si tu n’avais pas écouté ton cœur quand il était concerné.

— C’est mon frère ! Évidemment que j’ai été aveugle ! Évidemment que je ne pouvais pas imaginer qu’il assassinerait notre… notre père.

Sa voix se brise à ce souvenir, me laissant apercevoir l’enfant détruit sous le guerrier de façade.

— J’ai commis des erreur à cause de lui. Et, ajoute-t-il plus bas, à cause de toi.

Moi aussi. La pire ayant été de prendre sa main et de quitter ma chambre pour aller danser avec lui. Le début d’une spirale infernale. J’ai permis à la Garde de tuer des innocents pour Cal, pour l’empêcher d’aller au front. Pour le garder près de moi.

— On ne peut plus continuer à commettre des erreurs ainsi… à cause de l’autre, murmuré-je, tournant autour du pot.

Il y a plusieurs jours que j’essaie d’affronter la vérité maintenant. Cal ne peut pas être l’objet d’un choix ou d’un désir. Cal n’est qu’une arme dont je peux me servir… ou dont les autres peuvent se servir contre moi. Je dois me préparer aux deux éventualités.

Au bout d’un long moment, il hoche la tête. J’ai le sentiment qu’il me perçoit de la même façon.

L’humidité du bunker sous-marin commence à me pénétrer, s’ajoutant au froid qui me reste chevillé au corps. Je devrais frissonner… J’ai dû m’habituer à cette sensation. Je suppose qu’il va falloir que je me fasse

aussi à l'idée d'être seule. Pas seule au monde, non, seule ici. Dans mon cœur.

Une part de moi a envie de rire de notre situation. Une fois de plus, je me retrouve dans une cellule avec Cal, attendant de découvrir ce que le sort nous réserve. Cette fois, pourtant, ma peur est tempérée par une colère aveugle. Ce n'est pas Maven qui viendra exulter mais le Colonel, et rien que pour cela j'ai envie de rendre grâce. Je ne veux plus jamais avoir à endurer les sarcasmes de Maven. Le simple fait de penser à lui reste douloureux.

Le Caveau des Os était sombre, vide, une prison bien pire que celle-ci. Maven tranchait sur l'obscurité avec sa peau pâle et ses yeux brillants. Il a tendu ses doigts vers les miens. Dans ma mémoire empoisonnée, ils oscillent entre la caresse soyeuse et les griffes cruelles. Avec un seul objectif : me saigner.

Je t'ai conseillé de cacher ton cœur, un jour. Tu aurais dû m'écouter.

Ce sont les derniers mots qu'il m'a adressés, avant de nous condamner à mort. J'aurais aimé que ce ne soit pas un si bon conseil.

J'expire lentement, espérant chasser ces souvenirs. Ça ne fonctionne pas.

— Alors, que fait-on maintenant, général Calore ? demandé-je en désignant les quatre murs qui nous retiennent prisonniers.

À présent j'arrive à distinguer les pierres dans les angles, les blocs massifs un peu plus sombres que le reste, insérés dans les panneaux de métal. Au bout d'un long moment, Cal s'extrait de ses réflexions, aussi pénibles que les miennes. Heureux d'avoir trouvé une distraction, il redresse d'un geste vif la chaise renversée et la pousse dans un coin. Il monte dessus et manque de se cogner la tête contre le plafond. Il passe une main sur la pierre du silence. Celle-ci représente un plus grand danger pour nous que tout ce qui peut se trouver sur cette île. Elle pourrait causer plus de dégâts que n'importe quelle arme.

— Par les couleurs de ma Maison, comment s'en sont-ils procuré ? marmonne-t-il, tandis que ses doigts cherchent une faille.

Le bloc est régulier, parfaitement incrusté dans le mur. Avec un soupir, il saute de la chaise et se poste face à la fenêtre.

— Notre meilleure option est de réussir à briser la vitre. On ne contournera jamais l'effet de ces pierres.

— Elles sont moins puissantes, observé-je en fixant un bloc de pierre du silence. Dans le Caveau des Os, j’avais l’impression d’étouffer. Rien à voir avec ici.

Cal hausse les épaules.

— Ils n’en ont pas autant que là-bas. Mais ça suffit.

— Ils les ont volées ?

— Je ne vois pas d’autre explication. Les pierres du silence ne sont pas monnaie courante, et seul le gouvernement est autorisé à les utiliser. Pour des raisons qui se passent de commentaires.

— Ça, c’est valable… à Norta.

Il incline la tête, perplexe.

— Tu penses qu’elles viennent d’ailleurs ?

— Des marchandises de contrebande arrivent de partout. Montpied, Région des Lacs, et je ne sais d’où encore. Tu n’as pas remarqué les uniformes des soldats ?

—Je n’en ai pas vu un seul depuis que cette ordure à l’œil rouge m’a conduit ici hier.

— Ils l’appellent le Colonel, c’est le père de Farley.

— J’aurais de la peine pour elle si ma famille n’était pas cent fois pire.

Je pousse un gloussement, mi-amusé, mi-méprisant.

— Ils viennent de la Région des Lacs, Cal. Farley, le Colonel et tous les soldats. Ce qui signifie qu’il y en a d’autres là-bas.

La confusion trouble ses traits.

— C’est… c’est impossible. J’ai été au front, il n’y a aucun moyen de franchir les lignes.

Il observe ses mains, trace une carte dans le vide. Si ces gestes demeurent mystérieux pour moi, lui connaît la géographie des lieux par cœur.

— Les lacs sont en état de blocus sur les deux rives. Le Goulot est absolument exclu. Déplacer des marchandises, c’est une chose, des gens, non ! Pas à cette échelle. Il leur faudrait des ailes pour franchir les lignes.

L’oxygène afflue dans mes poumons, produisant le même choc que la prise de conscience. La courette de béton, l’immense hangar à l’extrémité de la base, la route large qui ne conduit nulle pas.

Pas une route… une piste.

— Je crois bien que c’est le cas.

À ma grande surprise, un large sourire sincère fend le visage de Cal. Il se tourne vers la fenêtre et perd son regard dans le couloir vide.

— Leurs manières laissent à désirer, mais la Garde écarlate va donner de sacrées maux de tête à mon frère.

Son sourire est communicatif. Si le Colonel traite ainsi ses alliés, j'ai hâte de voir le sort qu'il réserve à ses ennemis.

L'heure du dîner passe, marquée seulement par la visite d'un réfugié grisonnant de la Région des Lacs, qui nous apporte un plateau. Il nous fait signe de reculer et de nous placer face au mur du fond le temps qu'il glisse notre repas par une fente dans la porte. Aucun de nous deux ne réagit et nous restons obstinément plantés devant la fenêtre. Après un long affrontement muet, il s'éloigne, savourant notre dîner en souriant. Ça ne me dérange pas le moins du monde. J'ai déjeuné il n'y a pas si longtemps. Et puis je connais la faim depuis que je suis toute petite. Je peux tenir plusieurs heures sans manger. Cal, de son côté, se décompose en voyant la nourriture s'éloigner, ses yeux suivant l'assiette de poisson grisâtre.

— Si tu voulais ton dîner, il fallait le dire, grommelé-je en me rasseyant. Un affamé ne me servira à rien.

— C'est ce que je veux leur faire croire, répond-il, une lueur dans le regard. Je pensais m'évanouir après le petit déjeuner demain, histoire de voir comment leurs médecins encaissent les coups.

Un plan risqué, au mieux. Je plisse le nez.

— Tu as une meilleure idée ?

— Non, me renfrogné-je.

— C'est bien ce que je pensais.

— Hmmm…

La pierre du silence a un drôle d'effet sur nous deux. En nous privant de ce sur quoi nous comptons le plus, nos pouvoirs, la cellule nous force à devenir des personnes différentes. Pour Cal, ça signifie être plus intelligent, plus réfléchi. Ne pouvant compter sur ses flammes, il s'appuie sur son esprit. Même si, à en juger par sa stratégie d'évanouissement, celui-ci mériterait d'être un peu affûté. Le changement en moi est moins évident. Après tout, j'ai vécu dix-sept ans dans ce silence, sans soupçonner le pouvoir que je portais en moi. Aujourd'hui, je me souviens de cette fille, cette fille égoïste et sans cœur, prête à n'importe quoi pour sauver sa peau. Si le type de la Région des Lacs revient avec un autre plateau, il a intérêt à être prêt, parce qu'il va sentir mes mains autour de son cou et, si nous réussissons à sortir de cette cellule, mes éclairs dans ses os.

— Julian est en vie.

Je ne sais pas d'où sortent ces mots, mais soudain ils flottent dans l'air, aussi fragiles que des flocons de neige. Cal relève brusquement la tête, les yeux brillants. Penser que son oncle respire encore lui apporte presque autant de réconfort que la perspective de la liberté.

— Qui te l'a dit ?

— Le Colonel.

— Hmmm…

— Tout me porte à le croire.

Sans me laisser déstabiliser par l'expression dubitative de Cal, j'insiste :

— Le Colonel est convaincu que Julian était un complice de Maven, un autre Argent chargé de me trahir. C'est pour cette raison qu'il refuse de croire à la liste.

Cal opine du chef, le regard perdu au loin.

— Ceux qui sont comme toi.

— Farley les appelle… nous appelle les « sangs-neufs ».

— Eh bien, soupire-t-il, si tu ne sors pas rapidement d'ici, ils seront surtout morts. Maven les traquera tous.

Brutal mais vrai.

— Pour se venger ?

À mon étonnement, il secoue la tête.

— Il vient de monter sur le trône après l'assassinat de son père. Ce ne sont pas les conditions les plus stables pour débuter son règne. Les Maisons Nobles, en particulier les Samos et les Iral, sauteront sur l'occasion pour l'affaiblir. Et la découverte des sangs-neufs, alors qu'il t'a dénoncée publiquement, aura certainement aussi cet effet.

Cal a beau avoir été élevé comme un soldat, formé dans les casernes d'une guerre constante, il est aussi né pour devenir roi. Il n'est peut-être pas aussi convaincant que Maven, mais il maîtrise l'art politique bien mieux que la majorité des gens.

— Alors tous ceux que nous sauverons lui feront du tort sur le champ de bataille, et dans son palais aussi.

Il appuie sa tête contre le mur, esquisse un sourire en coin.

— Tu emploies bien souvent la première personne du singulier…

— Ça t'embête ? demandé-je pour tâter le terrain.

Si je peux convaincre Cal de traquer les sangs-neufs avec moi, nous pourrions avoir une chance de prendre Maven de vitesse. Un muscle de sa

joue se contracte, seul indice de son hésitation. Il n’a pas le temps de répondre, interrompu par le martèlement de chaussures, et grommelle tout bas. La visite du Colonel l’agace. Il veut se lever et ma main jaillit pour le forcer à se rasseoir.

— Ne lui fais pas ce plaisir, soufflé-je en me carrant dans ma chaise.

Cal obtempère et croise les bras sur son torse puissant. Au lieu de bourrer la fenêtre de coups de poing et de lancer des meubles contre les murs, il apparaît stoïque, serein, une boule de muscles prête à écraser quiconque osera s’approcher trop près. Si seulement il le pouvait… Sans la pierre du silence, il serait une torche vivante, plus brûlante et plus éblouissante que le soleil. Et moi, un orage. Au lieu de quoi, nous sommes réduits à nos carcasses, deux adolescents broyant du noir dans une cage.

Je fais de mon mieux pour rester calme lorsque le Colonel surgit derrière la vitre. Je ne veux pas lui donner la satisfaction de mon emportement, cependant, quand Kilorn se profile derrière son épaule, une expression grave au visage, mon corps est parcouru d’une décharge. C’est au tour de Cal de me retenir, exerçant une petite pression de la main sur ma cuisse pour m’empêcher de bondir.

Le Colonel nous observe un moment, semblant désireux de graver dans sa mémoire ce tableau : le prince et la faiseuse d’éclairs emprisonnés. Je suis saisie d’une envie de cracher sur le verre taché de sang, mais je me retiens. Puis il se détourne de nous et fait un mouvement de ses longs doigts recourbés. Ils s’agitent une, deux fois, invitant quelqu’un à avancer. De gré ou de force.

Farley se débat comme une lionne, force les hommes du Colonel à la soulever du sol. Son poing rencontre la mâchoire de l’un d’eux, et il s’étale à terre, lui libérant le bras. Elle envoie l’autre valser contre le mur et lui coince le cou entre son coude et la fenêtre d’une autre cellule. Ses attaques sont violentes, conçues pour causer le maximum de dégâts et des contusions violacées fleurissent déjà sur les deux hommes. Ceux-ci veillent pourtant à ne pas la blesser, cherchant simplement à la contenir.

Ordres du Colonel, je suppose. Il est prêt à jeter sa fille en prison, pas à la couvrir de bleus.

À ma consternation, Kilorn ne reste pas les bras croisés. Lorsque les hommes la plaquent contre un mur, la tenant chacun par une jambe et une épaule, le Colonel lui fait signe. D’une main tremblante, l’apprenti pêcheur sort une boîte gris terne. Des seringues luisent à l’intérieur.

Je ne peux pas entendre Farley à travers la vitre, mais je n'ai aucun mal à lire sur ses lèvres. *Non. Ne faites pas ça.*

— Kilorn, arrête !

Je sens soudain la fenêtre, froide et lisse, sous ma paume. Je frappe le verre afin d'attirer son attention.

— Kilorn !

Au lieu de m'écouter, il redresse les épaules et me tourne le dos pour que je ne voie pas son visage. Le Colonel adopte l'attitude inverse, me fixant moi plutôt que l'aiguille qui se fiche dans le cou de sa fille. Une émotion étrange vacille dans les tréfonds de son œil valide : du regret peut-être ? Non, ce n'est pas un homme habité par le doute. Il fera ce qu'il faut, à qui il le faut.

Kilorn s'écarte après avoir accompli sa mission, la seringue vide à la main. Il attend, observe Farley qui continue à se débattre. Mais ses mouvements sont ralentis, et ses paupières deviennent lourdes : la drogue commence à agir. Elle finit par s'effondrer contre ses assaillants, inconsciente, et ils la traînent dans la cellule en face de la nôtre. Ils l'allongent par terre avant de l'enfermer à clé, comme ils l'ont fait avec Cal. Et avec moi.

Notre porte s'ouvre.

— La décoration n'était pas à votre goût ? lâche le Colonel en reniflant.

Il a avisé la table cabossée dès son entrée. Kilorn le talonne et range les seringues dans son manteau. C'est un avertissement. *Pour vous, si vous ne vous tenez pas tranquilles.* Il évite mon regard noir, se concentrant sur la boîte tandis que la porte se referme derrière eux. Les deux hommes du Colonel se chargent de surveiller le couloir.

Cal, qui n'a pas quitté sa chaise, affiche une expression assassine. Il imagine, à n'en pas douter, tous les moyens qu'il pourrait employer pour tuer le Colonel, surtout les plus douloureux. Ce dernier le sent et sort un pistolet, petit et non moins mortel, de son étui. L'arme luit dans sa main, serpent enroulé sur lui-même, prêt à attaquer.

— Veuillez vous asseoir, Miss Barrow, dit-il en agitant l'arme.

Obtempérer revient à capituler, cependant je n'ai pas d'autre choix. Je m'installe sur ma chaise, permets à Kilorn et au colonel de nous dominer de toute leur hauteur. Sans le pistolet et les gardiens dans le couloir, sur le qui-vive, nous aurions peut-être une chance. Le Colonel est grand, mais vieux, et les mains de Cal trouveraient une bonne prise autour de son cou. Il

faudrait que je me charge de Kilorn, que je m'appuie sur ma connaissance de ses plaies pas encore cicatrisées pour me débarrasser du traître. Et malgré tout, une fois que nous les aurions éliminés, la porte resterait close, les gardiens seraient toujours dans le couloir. En venir aux mains ne nous avancerait à rien.

Le Colonel se rengorge comme s'il lisait dans mes pensées.

— Je vous conseille de rester assise.

— Vous avez besoin d'une arme pour contrôler deux gosses ? répliqué-je.

Pas un être sur terre n'oserait traiter Cal de gosse, même sans ses pouvoirs. Son entraînement militaire à lui seul en fait quelqu'un de dangereux, et le Colonel le sait pertinemment. Il ignore mon insulte et plante ses deux pieds devant moi avant de vriller son œil de sang dans le mien.

— Estimez-vous heureuse que j'aie une vision progressive des choses. À ma place, peu lui laisseraient la vie sauve…

Il incline la tête en direction de Cal, puis reporte son attention sur moi.

— Et certains en profiteraient pour vous tuer aussi.

Je jette un regard à Kilorn, espérant qu'il va enfin comprendre dans quel camp il s'est rangé. Il gesticule comme un petit garçon. Si nous étions encore des enfants, de la même taille, je lui collerais mon poing dans le ventre.

— Vous ne me gardez pas pour le plaisir de profiter de ma compagnie, lance Cal, sabordant la petite mise en scène du Colonel. Contre quoi comptez-vous m'échanger ?

La réaction du Colonel est la seule confirmation dont j'ai besoin. Sa mâchoire se crispe sous l'effet de la colère. Il voulait prononcer les mots lui-même, et Cal lui a coupé l'herbe sous le pied.

— Un échange…

J'ai presque craché les mots.

— Vous allez échanger une de vos meilleures armes ? ajouté-je. Vous êtes encore plus bête que je le croyais !

— Pas assez bête pour m'imaginer qu'il se battra à nos côtés, rétorque le Colonel. Non, je vous laisse cet espoir insensé, la faiseuse d'éclairs.

Ne mords pas à l'hameçon. C'est ce qu'il attend. Il m'en coûte un effort surhumain pour réussir à garder mon masque impassible, à ne pas me tourner vers Cal. En toute honnêteté, j'ignore à qui va sa loyauté, pour qui il se bat. Je sais seulement contre qui il se battra. Maven. Certains en

déduiraient que ça nous place dans le même camp. Je ne suis pas née de la dernière pluie, malgré tout. La vie et la guerre ne sont pas aussi simples.

— Très bien, colonel Farley.

Il réagit en entendant son nom de famille. Sa tête pivote légèrement, il résiste à l'envie de regarder sa fille, inconsciente dans sa cellule. *C'est un sujet douloureux*. J'enregistre cette information, elle pourrait me servir plus tard. Le Colonel rend coup pour coup.

— Le roi a proposé un marché, dit-il, ses mots pareils à un couteau désireux de faire couler le sang. En échange du prince exilé, le roi Maven a accepté de réinstaurer l'âge habituel pour la conscription. Dix-huit ans au lieu de quinze.

Il baisse les yeux, et la voix. L'espace d'un bref instant, j'entrevois le père sous la brute épaisse. Il pense aux jeunes envoyés à la mort.

— C'est un bon marché.

— Trop bon, m'empressé-je de souligner, d'un ton assez ferme pour masquer la peur. Maven n'honorera jamais sa part du contrat. Jamais.

Sur ma gauche, Cal souffle lentement. Il joint ses mains par le bout des doigts et j'aperçois les innombrables plaies accumulées ces derniers jours. Ils frémissent l'un après l'autre et il les observe pour éviter de considérer cette réalité à laquelle il voudrait se dérober.

— Mais vous n'avez pas le choix, dit-il alors que ses mains s'immobilisent enfin. Refuser le marché les condamne tous.

Le Colonel confirme d'un signe de tête.

— Exactement. Courage, Tiberias. Votre mort sauvera des milliers d'enfants innocents. C'est grâce à eux que vous respirez encore.

Des milliers. Sans doute valent-ils autant que Cal. Au fond de mon cœur, pourtant, dans cette partie froide et dévoyée de mon être que je commence à connaître trop bien, je rencontre une opposition. *Cal est un combattant, un meneur, un tueur, un chasseur. Et tu as besoin de lui. À plus d'un égard.*

Une lueur s'allume dans l'œil de Cal. Sans cette pierre du silence, ses mains se couvriraient de flammes, je le sais. Il se penche légèrement en avant et ses lèvres se retroussent sur ses dents blanches et régulières. Le rictus est si agressif, si bestial que je m'attends à voir des crocs.

— Je suis votre roi légitime. De sang argent depuis des siècles, ajoute-t-il, bouillonnant de rage. Si vous respirez encore, ce n'est que pour une seule raison : je ne peux pas brûler l'oxygène de cette pièce.

Je n’ai jamais entendu Cal formuler une telle menace, si viscérale qu’elle me lacère le ventre. Le Colonel, d’habitude calme et stoïque, éprouve aussi sa violence. Il a un mouvement de recul trop vif, bouscule presque Kilorn. Comme Farley, sa propre peur l’embarrasse. L’espace d’un instant, son teint s’accorde à son œil de sang, le métamorphosant en tomate géante. Mais le Colonel est d’une autre trempe et retrouve sa maîtrise de soi en un battement de cil. Il lisse en arrière ses cheveux blond platine, les aplatissant sur son crâne, et range son pistolet avec un soupir de satisfaction.

— Votre navire lève l’ancre ce soir, votre altesse royale, dit-il en faisant craquer les vertèbres de sa nuque. Je vous conseille de dire au revoir à Miss Barrow. Je doute que vous le revoyiez un jour.

Ma main agrippe l’assise de ma chaise, et mes doigts pressent le métal froid, rugueux. Si seulement je m’appelais Evangeline Samos… Je pourrais entortiller cette chaise autour du cou du Colonel, jusqu’à ce qu’il sente le goût de l’acier, jusqu’à ce que le sang voile ses deux yeux.

— Qu’allez-vous faire de Mare ?

Alors qu’il vient d’être condamné à mort, Cal est suffisamment idiot pour s’inquiéter de moi ?

— Elle sera surveillée, répond Kilorn, qui prend la parole pour la première fois depuis son entrée dans la cellule.

Sa voix tremble, naturellement. Ce lâche a toutes les raisons d’avoir peur, surtout de moi.

— Gardée. Mais il ne lui sera fait aucun mal.

La révulsion se dessine sur les traits du Colonel. Je suppose qu’il souhaite ma mort aussi. Qui pourrait l’empêcher de parvenir à ses fins, je l’ignore. Le mystérieux Conseil évoqué par Farley, peut-être, quels que soient ceux qui le composent.

— C’est ce que vous ferez aux gens de mon espèce ? m’emporté-je en bondissant de ma chaise. Les sangs-neufs ? Vous allez aussi amener Shade ici et le mettre en cage comme un animal de compagnie ? Pour nous dresser ?

— Ça dépend de lui, répond le Colonel d’un ton égal, chaque mot aussi percutant qu’un coup bien appliqué dans le ventre. Il a été un bon soldat... jusqu’à présent. À l’instar de votre ami ici présent, ajoute-t-il en posant le plat de la main sur l’épaule de Kilorn.

Il dégouline de fierté paternelle, ce dont ce dernier a toujours été privé. Après avoir été orphelin si longtemps, avoir un père de substitution, même

aussi cruel que le Colonel, doit être une source de réconfort.

— Sans lui, je n'aurais jamais trouvé le prétexte, ou l'occasion, de vous enfermer.

Je ne peux que foudroyer Kilorn du regard, espérant réussir à lui faire autant de mal qu'il m'en a fait.

— Vous devez être tellement fier de lui…

— Pas encore, répond l'apprenti pêcheur.

Sans la force de l'habitude, ces nombreuses heures consacrées à voler, à nous faufiler dans les ruelles de Pilotis tels des rats, son geste m'aurait échappé. Mais je lis en Kilorn comme dans un livre ouvert. Lorsqu'il pivote de côté, tout en cambrant le dos et avançant les hanches, son mouvement paraît naturel. Pourtant, ce qu'il s'apprête à faire est tout sauf naturel. La boîte de seringues s'échappe de sa poche.

— Oh ! s'exclame-t-il, en s'écartant du Colonel alors que la boîte tombe.

Le couvercle se soulève et les seringues s'envolent avant de se briser sur le sol, nous éclaboussant les orteils. Un observateur lambda les croirait toutes cassées… Mon œil de lynx en repère pourtant une, intacte, à demi cachée dans le poing serré de Kilorn.

— Bon sang, mon garçon ! peste le Colonel, qui s'accroupit sans réfléchir.

Il ramasse la boîte, espérant sauver quelque chose, et pour sa peine reçoit une aiguille dans le cou. L'effet de surprise fournit à Kilorn la seconde dont il a besoin pour vider le liquide dans les veines du Colonel. Comme Farley, il se débat, plantant son coude dans le visage de Kilorn, qui est projeté contre le mur du fond.

Avant que le Colonel ait pu esquisser un nouveau mouvement, Cal bondit de sa chaise et le plaque contre la fenêtre. Les deux soldats observent la scène, impuissants, leurs pistolets ne leur servent à rien. Ils ne peuvent tout de même pas ouvrir la porte… et prendre le risque de laisser sortir les monstres.

Entre l'anesthésiant et la force du coup de Cal, le Colonel a perdu connaissance. Ses genoux se dérobent et il glisse le long de la vitre, s'affalant sans la moindre dignité. Les yeux fermés, il paraît beaucoup moins menaçant. Presque normal.

Un « aïe » retentissant résonne du côté de Kilorn, qui se masse la joue. Drogué ou non, le Colonel fait des dégâts. Un hématome se profile déjà. Sans réfléchir, je me précipite vers lui.

— Ce n’est rien, Mare, ne t’inquiète pas…

Je ne suis pas là pour le réconforter. Mon poing rencontre son autre joue, mes articulations s’écrasant contre l’os. Il hurle, déstabilisé par la violence de l’attaque, et manque de perdre l’équilibre. Ignorant la douleur qui irradie dans mes doigts, je me frotte les mains.

— Maintenant, c’est équilibré.

Puis je le serre dans mes bras, l’enlaçant par la taille. Il se fige, s’attendant à souffrir davantage, et s’abandonne bientôt à mon étreinte.

— Ils t’auraient emmenée ici de toute façon. J’ai pensé que je te serais plus utile en n’étant pas enfermé avec toi.

Un soupir lui échappe.

— Je t’avais dit de me faire confiance. Pourquoi tu ne m’as pas cru ?

Je n’ai pas de réponse à cette question.

Posté devant la fenêtre, Cal souffle ostensiblement, nous ramenant à la situation présente.

— Loin de moi l’idée de critiquer ton petit plan très courageux, mais est-ce que tu as prévu autre chose à part chanter une berceuse à cette pourriture ?

Il remue le corps du Colonel du bout du pied tout en pointant son pouce vers les gardes qui continuent à nous observer.

— Ce n’est pas parce que je ne sais pas lire que je suis débile, rétorque Kilorn, sur la défensive. Ouvre bien les yeux, ça devrait arriver d’une seconde à l’autre.

Dix secondes précisément. Nous fixons la vitre pendant précisément dix secondes avant qu’une silhouette familière ne surgisse, ses contours flous se précisant d’un coup. Shade, bien plus en forme que lorsque je l’ai vu à l’infirmerie ce matin. Il tient sur ses deux jambes – avec l’aide d’une orthèse pour celle qui est blessée – et ne porte rien d’autre qu’un bandage à l’épaule. Se servant de sa béquille comme d’un club de golf, il assomme les gardes sans qu’ils aient une chance de comprendre ce qui se passe. Ils s’écroulent sur le sol, tels deux sacs de patates.

La serrure produit un cliquetis joyeux, et Cal se jette aussitôt sur la porte pour l’ouvrir. Il s’engouffre dans le couloir et gonfle les poumons. Je me précipite derrière lui, pousse un lourd soupir en sentant le poids de la pierre du silence se soulever. Avec un sourire, je fais apparaître des étincelles au bout de mes doigts, qui crépitent et zèbrent ma peau.

— Vous m’avez manqué, murmuré-je à mes amies les plus précieuses.

— Tu es un sacré numéro, la faiseuse d'éclairs !

Je suis surprise de découvrir Farley adossée au chambranle de sa cellule ouverte, d'un calme olympien. Il semblerait que la piqûre n'ait eu aucun effet sur elle.

— Voilà l'intérêt de faire ami-ami avec les infirmières, explique Kilorn en me donnant un coup d'épaule. Un petit sourire a suffi à distraire Lena, et j'en ai profité pour glisser une seringue inoffensive dans la boîte.

— Elle aura le cœur brisé quand elle découvrira que tu es parti, souligne Farley en esquissant une moue du bout des lèvres. La pauvre…

Kilorn balaie sa remarque.

— Ce n'est pas mon problème.

— Et maintenant ? s'enquiert Cal alors que le militaire en lui se réveille.

Ses épaules se raidissent, tendues sous ses vêtements élimés, et il tourne sans arrêt la tête, gardant un œil sur le moindre centimètre carré du couloir.

Shade écarte les bras, paumes ouvertes vers le plafond.

— Maintenant, on saute, dit-il.

Je suis la première à agripper son bras d'une main. Même si je doute encore de Kilorn, de Cal, et de tous les autres, je sais que je peux me fier aux pouvoirs. À ces forces. Ces puissances. Avec le feu de Cal, mes éclairs et la vitesse de Shade, rien ni personne ne nous atteindra.

Tant que nous resterons ensemble, je ne serai plus jamais prisonnière.

9.

Le bunker défile, tout en éclats de lumière et de couleur. Je ne l’aperçois que par bribes, quand Shade relâche la tension entre deux sauts. Ses mains et ses bras sont partout, nous offrant à tous assez de prises. Il est suffisamment fort pour nous emmener tous les quatre. Personne ne reste sur le carreau.

J’entrevois une porte, un mur, le sol qui penche vers moi. Des soldats nous prennent en chasse à chaque instant, hurlant, tirant, mais nous ne restons jamais assez longtemps au même endroit. À un moment, nous nous posons dans une pièce bondée, hérissée d’électricité, tapissée d’écrans vidéo et d’équipement radio. Je repère même des caméras entassées dans un coin avant que les gardes ne remarquent notre présence et que nous ne disparaissions à nouveau. Puis je suis éblouie par la lumière sur le quai. Cette fois les soldats s’approchent assez pour que je puisse voir leurs visages pâles, qui tranchent sur le ciel de fin de journée. Ensuite, je sens du sable sous mes pieds. Un autre bond et c’est du béton. Nous continuons à sauter à découvert, nous posant à une extrémité de la piste avant de nous téléporter jusqu’au hangar. Shade grimace sous l’effort, tous ses muscles sont bandés, ceux de son cou saillent particulièrement. Un dernier saut nous conduit à l’intérieur de ce hangar, dans une atmosphère fraîche et relativement silencieuse. Lorsque le monde extérieur cesse ses torsions et compressions, je suis à deux doigts de tomber dans les pommes. Ou de vomir. Kilorn me soutient et je découvre la raison de notre long trajet.

Deux avions trônent dans le hangar, leurs larges ailes déployées et sombres. L'un d'eux, plus petit que l'autre, ne peut accueillir qu'un seul pilote. Son fuselage est argenté, ses ailes bordées d'orange. Un gueule-de-loup, me rappelé-je en songeant à Naercey et aux appareils qui nous ont arrosés de leur feu. Le plus grand appareil est d'un noir d'encre, menaçant, avec un habitacle plus important et aucune couleur distinctive. Je n'ai jamais rien vu de tel, et je me demande si Cal, oui. Après tout, c'est lui qui va le piloter, à moins que Farley ait encore un tour dans son sac. Au regard ébahi qu'elle pose sur l'avion, j'en doute.

— Que faites-vous ici ?

Le hangar déforme la voix, qui résonne. L'homme qui émerge sous l'aile du gueule-de-loup n'a pas l'allure d'un soldat. Il porte une combinaison grise et non l'uniforme de la Région des Lacs. Ses mains, noires d'huile, nous apprennent qu'il est mécanicien. Son regard scrutateur avise les joues contusionnées de Kilorn et la béquille de Shade.

— Je… je vais devoir faire un rapport à vos supérieurs.

— Inutile, aboie Farley, qui a retrouvé toute sa superbe de capitaine.

Entre sa cicatrice et sa mâchoire crispée, je suis surprise que le mécanicien ne s'évanouisse pas sur-le-champ.

— Nous avons reçu des ordres du Colonel.

D'un geste vif, elle oriente Cal vers l'avion noir.

— Maintenant ouvrez cette porte.

Le mécanicien continue à bredouiller tandis que Cal nous entraîne vers l'arrière de l'appareil. Au moment de passer sous l'aile, il effleure le métal froid de sa paume.

— Un Oiseau noir, observe-t-il tout bas. Grand et rapide.

— Et volé, ajouté-je.

Il hoche la tête, stoïque, parvenu à la même conclusion que moi.

— Sur le terrain d'aviation de Delfie.

Un exercice, voilà l'explication qu'a fournie la reine Elara lors d'un déjeuner, il y a longtemps maintenant. Elle a écarté la rumeur d'avions subtilisés d'un mouvement de sa fourchette à salade, humiliant feu le Colonel Macanthos devant sa petite cour ridicule. Je me doutais qu'elle mentait à l'époque, dissimulant les coups d'éclat de la Garde écarlate, et pourtant ça me paraissait impossible. Qui pouvait dérober un avion, sans parler de deux ? Apparemment la Garde écarlate.

L’arrière de l’Oiseau noir, sous la queue, s’ouvre telle une bouche béante, formant une rampe pour accueillir son chargement. En l’occurrence, nous. Shade monte le premier, il s’appuie de tout son poids sur sa béquille, le visage livide et moite d’épuisement. Les trop nombreux sauts ont laissé des séquelles. Kilorn le suit en m’entraînant. Cal nous talonne. J’entends encore l’écho de la voix de Farley lorsque nous nous engouffrons dans le ventre de l’avion, navigant dans la pénombre.

Des sièges longent les deux parois incurvées, dotés de sangles ultra-résistantes. De quoi transporter deux douzaines d’hommes au moins. Je me demande où s’est déroulée la dernière mission de cet appareil, et qui étaient ses passagers. Ont-ils survécu ? Sont-ils morts ? Connaîtrons-nous le même sort ?

— Mare, j’ai besoin de ton aide, me lance Cal au moment de me dépasser pour rejoindre la cabine à l’avant.

Il s’affale de tout son poids au poste de pilote, face à un tableau de bord composé de boutons, leviers et instruments insondables. Tous les voyants, toutes les jauges sont à zéro, et seuls les battements de nos cœurs pulsent à l’intérieur de l’habitacle. À travers le verre épais du cockpit, j’aperçois la porte du hangar – toujours close – et Farley, en pleine discussion avec le mécanicien.

Avec un soupir, je m’assieds à côté de Cal et attache ma ceinture.

— Qu’est-ce que je peux faire ?

Chaque boucle produit un petit *clic* quand je l’enclenche. Si nous décollons, je n’ai aucune envie d’être ballottée à droite et à gauche.

— Les batteries ont besoin d’une décharge initiale pour démarrer, or je doute que ce mécanicien accepte de la donner, m’explique-t-il, l’œil brillant. Fais ce que tu fais le mieux.

— D’accord.

La détermination qui me traverse est aussi invincible que mes étincelles. *C’est comme allumer une lampe, ou une caméra,* me dis-je. *Sauf que l’appareil est beaucoup plus gros et compliqué. Et que je n’ai pas droit à l’erreur.* Brièvement, je me demande si cette tâche est à ma portée, si je vais réussir à démarrer l’immense avion. Le souvenir des éclairs puissants, violets et blancs, qui zébraient le ciel au-dessus du Caveau des Os, m’apportent la réponse : oui, je vais réussir. Si je peux déclencher un orage, je peux ramener cet engin à la vie.

Bras tendus, paumes sur le tableau de bord, j’ignore quelle sensation je dois trouver ; je n’en éprouve aucune. Mes doigts dansent sur le métal, à la recherche d’un déclic, d’une démangeaison qui me servira de point de départ. Les étincelles crépitent sous ma peau, prêtes à jaillir.

— Cal, soufflé-je, dents serrées pour retenir le cri qui menace de s’échapper.

Il comprend aussitôt le message et s’affaire rapidement, plongeant la main sous le tableau. Le métal cède dans un crissement assourdissant sous ses flammes. Il retire le panneau qu’il vient de découper et sort un entrelacs de fils électriques formant des paquets emmêlés. Ils m’évoquent aussitôt des veines humaines. Il faut juste que j’arrive à les alimenter. D’instinct, je plonge une main à l’intérieur de l’enchevêtrement et libère mes étincelles. De leur propre initiative, elles cherchent un endroit où se faufiler. Quand mes doigts effleurent un fil particulièrement épais, un câble lisse qui s’insère parfaitement dans ma paume, je ne peux retenir un sourire. Mes paupières se baissent pour m’aider à me concentrer. Je donne plus d’intensité au courant qui émane de moi, l’invitant à s’engouffrer dans le réseau électrique de l’avion. Le courant se disperse dans l’ensemble de l’appareil, se ramifiant suivant les divers embranchements, et je continue à produire des étincelles. Lorsqu’elles atteignent le moteur et les gigantesques batteries, ma prise se resserre, mes ongles s’enfoncent dans ma peau. *Allez !* Je sens que je déverse mon pouvoir dans les batteries, les inonde, jusqu’à trouver l’énergie accumulée en elles. Ma tête s’incline, prend appui sur le tableau et laisse le métal froid apaiser ma peau en feu. Une dernière poussée et le barrage de l’avion cède, mes étincelles jaillissant dans les fils. Je ne vois pas l’Oiseau noir s’animer, mais je le sens pulser tout autour de moi.

— Bien joué, me dit Cal, qui prend une seconde pour me presser l’épaule.

Il ne s’attarde pas, respectant notre accord. Nous devons éviter les sources de distraction, surtout maintenant. J’ouvre les yeux et découvre ses mains qui s’agitent sur le tableau de bord, actionnant, me semble-t-il au hasard, des interrupteurs et réglant des boutons.

Quand je m’abandonne contre le dossier de mon siège, une autre main se pose sur mon épaule. Kilorn prolonge ce contact, à la douceur surprenante. Ce n’est même pas moi qu’il regarde mais l’avion, hésitant entre fascination et effroi. Avec sa bouche ouverte et ses yeux écarquillés, il a presque un air enfantin. Je me sens toute petite moi-même, assise dans le ventre de cet

appareil, sur le point de faire ce dont je n'aurais jamais rêvé. *L'apprenti pêcheur et la faiseuse d'éclairs, sur le point de voler.*

— Elle espère que je vais défoncer la porte ou quoi ? grommelle Cal, qui a perdu son sourire depuis longtemps.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Shade ?

Mon frère paraît prêt à s'évanouir et secoue la tête à contrecœur.

— Je ne peux pas téléporter des trucs aussi gros… et aussi compliqués. Même les bons jours.

Un tel aveu lui coûte, alors qu'il n'a aucune raison d'avoir honte. Shade est un Barrow, et nous n'aimons pas reconnaître nos faiblesses.

— Je peux toujours aller chercher Farley, poursuit-il en triturant les boucles de sa ceinture.

Kilorn, qui connaît mon frère aussi bien que moi, le plaque contre le dossier de son siège.

— Mort, tu ne nous serviras à rien, Barrow, dit-il avec un sourire forcé. Je m'occupe d'ouvrir cette porte.

— Pas la peine ! crié-je, les yeux fixés droit devant moi.

Je dirige mon pouvoir à travers la vitre du cockpit et, dans un crissement retentissant, la porte du hangar se soulève d'un mouvement fluide et régulier. Alors que le mécanicien observe, déconcerté, la porte qui se meut toute seule, Farley file vers l'avion, pour disparaître avant que le hanger ne soit ouvert. Une traînée de coucher de soleil la prend en chasse, parsemée des ombres étirées de plusieurs silhouettes. Une vingtaine de soldats se découpent en ombre chinoise et bloquent le passage. Ils ne sont pas tous de la Région des Lacs, je reconnais aussi les Gardes de Farley, identifiables à leurs écharpes et foulards. Tous tiennent en joue l'Oiseau noir mais hésitent : ils ne sont pas prêts à faire feu. À mon soulagement, je ne reconnais ni Bree ni Tramy parmi eux.

L'un des soldats de la Région des Lacs avance, un capitaine ou un lieutenant à en juger par les bandes blanches sur son uniforme. Il crie un ordre, une main tendue. Sur ses lèvres, je lis : *Stop*. Le rugissement des réacteurs nous empêche de l'entendre.

— Décollage ! hurle Farley, qui surgit à l'arrière de l'avion.

Elle se jette sur le fauteuil le plus proche et s'attache d'une main tremblante. Cal n'a pas besoin de se le faire répéter. Ses doigts se déplacent deux fois plus vite, tournant et poussant, comme s'ils avaient l'habitude de

ce ballet. Je l'entends néanmoins parler tout bas, réciter une sorte de prière, se remémorant les différentes étapes à suivre. L'Oiseau noir s'ébranle, tandis que la rampe pousse un sifflement. Elle se referme, et l'habitacle est scellé dans un petit cliquetis satisfaisant. *Impossible de reculer maintenant.*

— Très bien, allons-y, dit Cal en se carrant dans son siège avec ce qui ressemble à de l'excitation.

Sans prévenir, il empoigne un levier sur le tableau et le pousse en avant. L'avion réagit aussitôt.

Il s'élance, filant droit vers la ligne de soldats. Je serre les dents, m'attendant à un carnage, pourtant ils se dispersent déjà, fuyant devant l'Oiseau noir et son pilote vindicatif. Nous laissons le hangar dans notre dos, prenant de la vitesse à chaque seconde écoulée… et découvrons le chaos qui règne sur la piste. Des camions longent les casernes en trombe, se dirigeant droit sur nous, alors qu'une troupe de soldats audacieux tire depuis le toit du hangar. Les balles rebondissent sur la coque métallique sans jamais la transpercer. L'Oiseau noir a la peau trop épaisse. Il poursuit sur sa lancée, prenant un virage serré sur la droite qui nous plaque tous contre l'accoudoir de nos sièges. Kilorn, qui ne s'est pas attaché correctement, est le plus touché de nous tous. Sa tête heurte la paroi et il lâche un juron en tâtant sa joue endolorie.

— Tu es sûr que tu sais piloter cet engin ? grogne-t-il, déversant sa colère sur Cal.

Avec un petit ricanement, celui-ci met les gaz, poussant l'avion à sa vitesse maximum. Par la vitre, je vois que nous avons semé les camions, incapables de tenir le rythme. Devant nous, la piste, ce ruban d'un gris terne, se termine bientôt. Les collines ondoyantes et les arbres chétifs ne m'ont jamais paru aussi menaçants.

— Cal, soufflé-je dans l'espoir qu'il m'entendra malgré le fracas des réacteurs. Cal !

Derrière moi, Kilorn se démène avec sa ceinture, essaie de défaire les autres boucles. Ses doigts tremblent si fort qu'ils ne lui répondent plus.

— Barrow, tu te sens capable de faire un dernier saut ? crie-t-il à mon frère.

Shade ne semble pas l'entendre. Son regard reste rivé sur le vide, ses traits sont décomposés par la peur. Les collines se rapprochent, elles ne sont plus qu'à quelques secondes. J'imagine l'avion les survolant, stable un

instant avant de devenir incontrôlable et d'exploser, remplacé par une épave enflammée. *Cal survivrait à un tel accident, lui.*

Mais il ne nous laissera pas mourir. Pas aujourd'hui. Il se penche de tout son poids sur un autre levier, les veines de son poing se gonflent sous la peau. Soudain les collines disparaissent, aussi vite qu'une nappe que l'on retirerait d'une table d'un coup. Ce n'est plus l'île que je vois, mais le ciel automnal d'un bleu sombre. Mon souffle s'évanouit avec la terre ferme, pulvérisé par la sensation de m'élever dans les airs. La pression me plaque contre mon siège et produit un effet presque douloureux dans mes tympans, qui se bouchent. Derrière moi, Kilorn bâille et Shade égrène des insultes. Farley ne trahit aucune réaction. Elle est pétrifiée, les yeux exorbités par le choc.

J'ai vécu beaucoup de choses étranges ces derniers mois, mais rien en comparaison de ce vol. Je suis terrifiée par le contraste entre la poussée gigantesque de l'avion qui décolle – par les réacteurs qui, à chaque seconde, nous emmènent un peu plus haut dans le ciel – et mon propre corps, si impuissant, si passif, si dépendant de l'appareil autour de lui. C'est pire qu'une accélération sur la mobylette de Cal, et à la fois meilleur. Me mordant la lèvre, je m'interdis de fermer les yeux.

Nous grimpons, encore et encore, n'entendant rien d'autre que le grondement des moteurs et le tambourinement de nos propres cœurs. Des filaments de nuages dérivent le long de la vitre, s'écartant au passage du cockpit tels des rideaux blancs. Je ne peux pas m'en empêcher, je me penche en avant, collant presque mon nez à la vitre pour avoir une meilleure vue. L'île, d'un vert terne qui contraste avec le bleu acier de l'océan, diminue de seconde en seconde, et bientôt je ne peux plus discerner la piste ou les casernes.

Quand l'avion se stabilise, ayant atteint l'altitude choisie par Cal, celui-ci se retourne sur son siège. Son expression méprisante ferait pâlir de jalousie Maven.

— Alors, lance-t-il à Kilorn, je sais piloter cet engin, ou pas ?

Cal n'obtient qu'un faible « oui », mais ça lui suffit. Il reporte son attention devant lui, les mains posées sur un outil en forme de U. L'avion répond à son contact, pivotant légèrement lorsqu'il l'actionne. Quand Cal est satisfait, il presse quelques boutons supplémentaires et se laisse aller contre son dossier – il a dû activer le pilote automatique. Il défait même son harnais de sécurité et écarte les lanières pour être plus à son aise.

— On a une idée de l’endroit où on va ? lance-t-il à la cantonade. Ou on improvise ?

La pique me fait grimacer. Kilorn attire notre attention en frappant son genou avec une liasse de papiers.

Des cartes.

— Celles du Colonel, explique-t-il avec un regard appuyé, chargé d’un message. Il y a une piste d’atterrissage près de la Rade.

Cal secoue déjà la tête, enseignant agacé par un élève de plus en plus déraisonnable.

— Tu veux parler du Fort des Patriotes ? ironise-t-il. Vous voulez que je me pose au milieu d’une base aérienne de Norta ?

Farley est la première à jaillir de son siège, arrachant presque les attaches. Elle manipule les cartes avec des gestes vifs et précis.

— Oui, nous sommes complètement idiots, Votre Altesse, rétorque-t-elle froidement.

Elle déplie une carte avant de la lui fourrer sous le nez.

—La parcelle 95.

Ravalant la repartie qui lui brûle les lèvres, Cal étudie avec circonspection la carte, le réseau de lignes colorées. Il finit par partir d’un éclat de rire franc.

— Qu’y a-t-il ?

Je n’attends pas sa réponse pour lui prendre le document des mains. Contrairement à l’ancienne carte, immense et indéchiffrable, qui se trouvait dans la salle de cours de Julian, celle-ci indique des noms et des endroits qui me sont familiers. La baie de la Rade, et la ville qui s’y trouve, occupe l’essentiel de la côte, au sud, et le Fort des Patriotes se trouve sur une presqu’île faisant saillie dans l’eau. Une large bande brune entoure la ville, trop uniforme pour être naturelle. Il doit encore s’agir d’une plantation d’arbres-barrière. Comme à Archeon, les gardiens de la nature ont créé cette étrange forêt pour protéger la côte de la pollution. Dans ce cas précis, sans doute celle en provenance de Ville Neuve, la zone qui ceinture la barrière végétale et forme un mur autour des faubourgs de la Rade.

Un autre bidonville. À l’image de la Ville grise, où des citoyens rouges vivent et meurent sous un ciel opaque de fumée, contraints de construire des camions, des ampoules, des avions et même des mécanismes que les Argents ne comprennent pas. Les techniciens ne sont pas autorisés à sortir de leurs prétendues villes, même pour rejoindre l’armée. Leurs compétences

sont trop précieuses pour être sacrifiées sur un champ de bataille, ou livrées à leur libre-arbitre. Le souvenir de la Ville grise reste cuisant, mais découvrir que ce n'est pas la seule horreur de ce genre est encore pire. Combien vivent dans les entrailles de ce bidonville ? Ou de cet autre ? Combien de mon espèce, même ?

Je sens la bile me brûler la gorge et je la ravale, me détournant. J'observe les terres alentour, des villes industrielles pour l'essentiel, quelques bourgs par-ci par-là, et une forêt dense parsemée de quelques ruines décrépites. Nulle part je ne trouve la trace de cette parcelle 95. Un secret sans doute, comme tout ce qui touche à la Garde écarlate.

Ma confusion n'échappe pas à Cal, qui s'autorise un dernier ricanement.

— Tes amis veulent que je pose un Oiseau noir sur une foutue ruine, finit-il par lâcher en tapotant la carte.

Son doigt se pose sur une ligne poitillée, symbolisant l'une des anciennes artères principales. J'en ai vu une, un jour où je m'étais perdue avec Shade dans les bois près de Pilotis. La route était craquelée par la glace d'un millier d'hivers et décolorée par des siècles de soleil, évoquant davantage des fragments de pierres qu'une vieille voie de communication. Quelques arbres avaient pris racine au beau milieu de l'asphalte. À la perspective d'atterrir sur une surface pareille, j'ai l'estomac qui se soulève.

— C'est impossible, bredouillé-je, imaginant déjà toutes les façons dont nous pourrions nous écraser et mourir.

Cal acquiesce d'un signe de tête avant de me prendre la carte des mains. Il la déplie entièrement. Ses doigts valsent de ville en ville, de fleuve en fleuve, tandis qu'il poursuit ses recherches.

— Avec Mare, rien ne nous force à nous poser là. Nous pouvons prendre notre temps, recharger les batteries dès que besoin et voler aussi longtemps que nous le voulons, aussi loin.

Puis, avec un haussement d'épaules, il ajoute :

— Ou jusqu'à ce que les batteries nous lâchent.

Un nouvel éclair de panique me frappe.

— Et ça pourrait arriver dans combien de temps ?

Il me répond d'un sourire en coin.

— Les Oiseaux noirs ont été mis en service il y a deux ans. Au pire, ce petit gars en a encore deux autres sous le capot.

— Ne me fais pas des frayeurs pareilles, grommelé-je, même si je ne peux retenir un soupir de soulagement.

Deux ans. Nous pourrions faire le tour du monde. Voir Prairie, Tiraxes, Montfort, Ciron, des terres qui se résument à des noms sur une carte pour moi. Nous pourrions tout voir.

Mais c'est un rêve. J'ai une mission à accomplir, des sangs-neufs à protéger, et un compte à régler avec un roi.

— Et vous proposez de commencer par où, alors ? s'enquiert Farley.

— On laisse la liste décider. Tu l'as sur toi, non ?

Je fais de mon mieux pour dissimuler mes craintes. Si elle a oublié le livre de Julian à Tuck, alors cette petite balade sera terminée avant d'avoir vraiment débuté. Parce que je n'irai pas un kilomètre plus loin sans. C'est Kilorn qui tire le carnet de sous sa chemise. Il me le lance et je le rattrape avec adresse. Je sens la chaleur que celui-ci a accumulée contre la peau de mon ami.

— Je l'ai emprunté au Colonel, dit-il, s'efforçant d'adopter un ton détaché, qui n'empêche pas sa fierté de poindre.

— Dans ses quartiers ? demandé-je en repensant au bunker sous l'océan.

Kilorn secoue la tête.

— Il est plus malin que ça. Il le gardait enfermé dans l'arsenal, et portait la clé sur lui, passée à son collier.

— Et tu… ?

D'un air satisfait, il écarte le col de sa chemise, révélant la chaîne en or autour de son cou.

— Je ne suis peut-être pas aussi doué que toi pour faire les poches, mais…

Farley approuve d'un mouvement de tête.

— On avait l'intention de le voler à un moment ou à un autre, on a dû improviser quand ils t'ont enfermée. Et vite.

— Oh…

Voilà à quoi ont servi mes quelques heures en prison. *Tu peux me faire confiance*, m'a dit Kilorn avant de me pousser dans une cage. Maintenant je comprends qu'il agissait ainsi en pensant à la liste, aux sangs-neufs et à moi.

— Bien joué.

Kilorn a beau feindre l'humilité, son sourire trahit son contentement.

— Oui, d'ailleurs, je vais récupérer le collier si ça ne te dérange pas, dit Farley d'une voix plus douce que jamais.

Elle n’attend pas la réponse de Kilorn pour lui retirer la chaîne d’un geste leste. L’or scintille brièvement au creux de sa paume puis disparaît dans une poche. Un léger frémissement agite sa bouche, seul indice de l’émotion qu’elle éprouve en touchant le collier de son père. *Non, pas de son père, si je me fie à la photographie*. C’est la mère ou la sœur de Farley qui portait cette chaîne et qui, pour une raison ou une autre, ne la porte plus.

Quand elle redresse la tête, elle a retrouvé son air buté.

— Alors, la faiseuse d’éclairs, qui est le plus près de la 95 ? demande-t-elle en inclinant le menton vers le livre.

— On ne se posera pas sur la 95, affirme Cal d’un ton impérieux.

Sur ce point, je partage son avis. Shade, silencieux jusqu’alors, grogne dans son siège. Il n’est plus livide mais verdâtre. C’est presque comique : il peut se téléporter, et il est malade en avion.

— La 95 n’est pas une ruine, dit-il en retenant un haut-le-cœur. À moins que vous n’ayiez déjà oublié Naercey ?

Cal souffle tout en se frottant le menton. Une barbe a commencé à y pousser et ombre le bas de son visage.

— Vous l’avez repavée.

Farley hoche lentement la tête avec un sourire.

— Et tu ne pouvais pas le dire tout de suite ? m’emporté-je, chassant aussitôt son sourire vaniteux. Tu sais que tu ne gagneras pas de points supplémentaires pour ta mise en scène, Diana. Chaque seconde gaspillée à te rengorger pourrait signifier la mort d’un autre sang-neuf.

— Et chaque seconde gaspillée à nous questionner, Kilorn, Shade et moi, sur tout et n’importe quoi a exactement le même effet, la faiseuse d’éclairs, rétorque-t-elle en couvrant la distance qui nous sépare.

Elle me domine de toute sa hauteur, pourtant je ne me sens pas petite. Et si j’ai visiblement touché un point sensible en l’appelant par son prénom, son « faiseuse d’éclairs » ne sert qu’à renforcer ma détermination, me rappelant mon pouvoir. Grâce à l’assurance froide forgée par Lady Blonos et la cour argent, je soutiens son regard sans broncher.

— Donne-moi une raison de te faire confiance, et je ne douterai plus.

Un mensonge.

Ça la calme un peu et elle recule.

— La 95 était une ruine, explique-t-elle. Et elle reste, aux yeux d’un curieux, une route abandonnée. Un kilomètre et demi d’asphalte qui n’a simplement pas éclaté.

Elle se met à indiquer d'autres routes détruites sur la carte.

— Et elle n'est pas la seule.

Un réseau hétéroclite maille la carte, toujours dissimulé parmi les anciennes ruines, suffisamment proche des bourgs et villages néanmoins. D'après elle, c'est une *zone protégée*, parce que la surveillance y est réduite, et que les Rouges de la campagne sont enclins à regarder ailleurs. Peut-être moins maintenant, avec l'instauration des Mesures, mais avant certainement. Avant que le roi ne décide de leur prendre encore plus d'enfants.

— L'Oiseau noir et le gueule-de-loup sont les premiers avions volés, d'autres suivront, ajoute-t-elle avec un orgueil contenu.

— Je ne m'avancerai pas autant, réplique Cal sans hostilité, simplement pragmatique. Après leur disparition de Delphie, l'accès aux bases est devenu plus difficile, sans parler de l'accès aux cockpits.

Une fois de plus, Farley sourit, sûre des secrets qu'elle a durement acquis.

— À Norta, oui. Mais les terrains d'aviation du Montpied sont à peine surveillés.

— Le Montpied ?

Nous nous étonnons, Cal et moi, à l'unisson. La nation alliée au sud est lointaine, bien plus que la Région des Lacs. Elle devrait être hors d'atteinte des agents de la Garde écarlate. Que la contrebande soit possible dans cette région ne m'étonne pas, j'ai vu les caisses de mes propres yeux… De là à envisager une vraie infiltration… Ça relève de l'impossible !

Farley ne semble pas partager cet avis.

— Les princes du Montpied sont convaincus que la Garde écarlate est le problème de Norta. Heureusement pour nous, ils se trompent. C'est un serpent à plusieurs têtes.

Je dois me mordre la lèvre pour retenir un cri de surprise, et maintenir ce qu'il reste de ma façade. *La Région des Lacs, Norta, et maintenant le Montpied ?* Je suis déchirée entre émerveillement et terreur face à une organisation assez importante et assez patiente pour infiltrer non pas une mais trois nations gouvernées par des rois et des princes argents.

Ce n'est pas la simple association de partisans disparates que j'imaginais. Dans quoi ai-je mis le doigt ?

Pour empêcher ces émotions d'embuer mes yeux, je feuillette le livre de Julian. Une étude portant sur des reliques, émaillée des noms et adresses de

tous les sangs-neufs de Norta. Je retrouve un peu mon calme. Si je peux les recruter, les former et prouver au Colonel que nous ne sommes pas des Argents, que nous ne représentons aucun danger et que nous devons au contraire être réunis, nous pourrions avoir une chance de changer le monde.

Et Maven n'aura pas le plaisir de tuer quiconque en mon nom. Je refuse de porter le poids d'une autre pierre tombale.

Cal se penche vers moi, mais il n'observe pas les pages. Il s'intéresse à mes mains, à mes doigts qui parcourent la liste. Son genou effleure le mien, brûlant à travers son pantalon déchiré. Et malgré son silence, je comprends le message qu'il cherche à communiquer. Comme moi, il sait qu'il ne faut pas s'en tenir aux apparences. Que nous ne voyons que la partie émergée de l'iceberg.

Reste sur tes gardes, me dit-il.

Je réponds d'un petit mouvement du genou.

Je sais.

— Coraunt, dis-je tout haut en suspendant soudain mon index. Coraunt est à quelle distance de la piste d'atterrissage 95 ?

Farley n'a pas besoin de chercher le village sur la carte.

— Assez proche.

— Pourquoi Coraunt, Mare ? me demande Kilorn en se faufilant jusqu'à moi.

Il veille à garder ses distances avec Cal, je sers de paravent entre eux deux. Les mots me pèsent quand je les prononce, et c'est normal. Mes actions pourraient libérer cet homme. Ou le condamner.

— À cause de Nix Marsten.

10.

L’Oiseau noir était l’avion personnel du Colonel, pour naviguer entre Norta et la Région des Lacs le plus rapidement possible. C’est bien plus qu’un moyen de transport pour nous, une malle au trésor, contenant des armes, du matériel médical et même des rations de nourriture datant du dernier vol. Farley et Kilorn se chargent de trier les réserves, séparant les pistolets des bandages, pendant que Shade change son pansement à l’épaule. À cause de son orthèse, il est obligé de garder sa jambe tendue, ce qui rend ses mouvements maladroits, pourtant il ne montre aucun signe de douleur. Même s’il est plus petit que mes autres frères, il a toujours été le plus résistant de la famille, derrière mon père, qui affronte sans broncher ses souffrances ininterrompues.

Ma respiration se précipite soudain, me brûlant la gorge, me déchiquetant les poumons. *Papa, maman, Gisa, les garçons.* Dans la panique de l’évasion, je n’ai pas pensé un seul instant à eux. Exactement comme lorsque je suis devenue Mareena, que le roi Tiberias et la reine Elara m’ont retiré mes guenilles pour me donner de la soie. Il m’a fallu des heures pour repenser à mes parents sous leur toit, attendant une fille qui ne reviendrait pas. Et aujourd’hui je leur inflige le même tourment. Mes actes pourraient bien les avoir mis en danger, leur valoir la colère du Colonel. Lentement, j’abandonne ma tête entre mes mains en jurant tout bas. *Comment ai-je pu les oublier ? Je viens seulement de les retrouver. Comment ai-je pu les abandonner ainsi ?*

— Mare ?

Cal m'appelle tout bas, pour éviter d'attirer l'attention sur moi. Les autres n'ont pas besoin de me voir dans cet état, de sentir que je me maudis à chaque inspiration.

Tu es égoïste, Mare Barrow. Une petite fille égoïste et stupide.

Le bourdonnement discret des moteurs, qui m'apportait jusqu'alors du réconfort par sa régularité, se métamorphose en poids écrasant. Il m'assaille comme les vagues sur la plage de Tuck, sans relâche m'engloutit, me noie. Un instant je suis tentée de me laisser absorber par lui. Alors je ne ressentirai plus rien d'autre que mes éclairs. Ni douleur, ni mémoire. De la puissance à l'état brut.

La main qui se pose à l'arrière de mon crâne m'apporte un léger apaisement, chaleur qui vient contrer mon froid intérieur. Un pouce dessine de lents cercles réguliers sur un point de pression dont j'ignorais l'existence. Le soulagement se fait ressentir.

— Il faut que tu te calmes, poursuit Cal, d'une voix beaucoup plus proche cette fois.

Du coin de l'œil, je le vois se pencher vers moi, ses lèvres effleurant presque mon oreille.

— Les avions sont quelque peu sensibles aux orages.

— Oui… d'accord.

Ces mots me coûtent tant. Cal ne retire pas sa main.

— Inspire par le nez, expire par la bouche, me conseille-t-il d'un ton aussi apaisant que s'il s'adressait à un animal effrayé.

Ce qui n'est sans doute pas très loin de la réalité. Je me fais l'impression d'une gamine, ce qui ne m'empêche pas de suivre son conseil. À chaque respiration, je me libère d'une autre pensée, toutes plus pesantes les unes que les autres. *Tu les as oubliés.* Inspirer. *Tu as tué des gens.* Expirer. *Tu en as laissé mourir d'autres.* Inspirer. *Tu es seule.* Expirer.

La dernière n'est pas vraie. Cal en est la preuve, ainsi que Kilorn, Shade et Farley. Je ne parviens cependant pas à me défaire de l'impression que, s'ils sont présents, aucun d'entre eux n'est avec moi. Même soutenue par une armée, je reste isolée. Peut-être que les sangs-neufs changeront la donne. Je dois le découvrir à tout prix.

Lentement, je me redresse et la main de Cal accompagne mon mouvement. Il ne la retire qu'au bout d'un long moment, quand il est sûr que je n'ai plus besoin de lui. Ma nuque me paraît soudain glaciale sans sa chaleur, mais j'ai bien trop de fierté pour le lui dire. Je décide donc de me

concentrer sur les nuages qui défilent devant mes yeux, sur le soleil couchant et l'océan en dessous. Des vagues ourlées d'écume blanche viennent s'échouer contre une longue chaîne d'îles, reliées les unes aux autres par une bande de sable, un marécage ou un pont détruit. Quelques villages de pêcheurs et quelques phares ponctuent l'archipel, en apparence innocents, pourtant mes poings se serrent quand je les découvre. *Il pourrait y avoir un vigile au sommet de l'un d'eux. Nous pourrions être repérés.*

La plus grande des îles possède un port où sont amarrés plusieurs bateaux, de la marine à en juger par leur taille et les bandes bleues et argentées ornant leurs coques.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais ? demandé-je à Cal, sans cesser de scruter les îles.

Qui sait combien d'Argents sont en bas, à notre recherche ? Et ce port qui grouille de navires pourrait cacher nombre de choses. Ou de personnes. *Comme Maven.* Aucune de ces perspectives ne semble inquiéter Cal. Il gratte sa barbe naissante, ses ongles crissant sur les poils drus.

— On survole actuellement les îles Bahrn, elles ne représentent aucun danger. Le Fort des Patriotes, en revanche… ajoute-t-il en indiquant la direction du nord-ouest.

Je distingue à peine la côte du continent, baignée d'une brume dorée.

— Je resterai hors de portée de leurs détecteurs le plus longtemps possible.

— Et quand tu ne pourras plus ?

Kilorn se dresse soudain derrière nous, prenant appui sur le dossier de mon siège. Ses yeux vont et viennent à toute allure entre Cal et les îles.

— Tu penses réussir à leur échapper ?

Le visage de Cal exprime calme et confiance.

— Je sais que j'en suis capable.

Je cache mon sourire dans ma manche, consciente que sa réponse ne servira qu'à exaspérer davantage Kilorn. Même si je n'ai jamais pris l'avion avec Cal avant aujourd'hui, je l'ai vu sur une mobylette, machine infernale à deux roues. Et si ses talents d'aviateur sont comparables à ses talents de conducteur, sans forcément les égaler, alors nous sommes en très bonnes mains.

— Mais je n'aurai même pas à le faire, poursuit-il, encouragé par le silence de Kilorn. Tous les avions possèdent un indicatif d'appel, pour permettre aux forts de savoir exactement où se dirige chaque appareil.

Lorsque nous arriverons à leur portée, je leur enverrai un vieil indicatif et, avec un peu de chance, personne n'aura l'idée de procéder à une vérification.

— Ça m'a tout l'air d'un coup de poker, marmonne Kilorn, en quête de failles dans le plan de Cal.

L'apprenti pêcheur n'est malheureusement pas de taille.

— Ça marche, lance Farley, assise par terre. C'est ce que fait le Colonel quand il n'arrive pas à passer entre les mailles du filet.

— Ça aide sans doute que personne ne soupçonne les rebelles d'être capables de voler, dis-je pour tenter de réduire la gêne de Kilorn. Ils ne cherchent pas les avions volés dans le ciel.

À ma vive surprise, Cal se raidit aussitôt. Il quitte son siège d'un mouvement brusque, et celui-ci décrit plusieurs tours sur lui-même.

— Les instruments ne répondent pas bien, grommelle-t-il en guise d'explication hâtive.

Un mensonge peu convaincant à en juger par sa mine sombre et renfrognée.

— Cal ?

Il ne se retourne pas lorsque je l'appelle, ne m'adresse même pas un signe, s'éloignant déjà à grandes enjambées vers l'arrière de l'appareil. Les autres le suivent d'un air soupçonneux qui me peine. *Et maintenant ?*

Je vais m'agenouiller à côté de Shade, toujours par terre. Sa jambe semble guérir plus vite que prévu grâce à l'orthèse, mais il continue à avoir besoin d'une béquille. Après tout, il a reçu deux balles à Naercey, et nous n'avons pas de guérisseur de peau pour le remettre sur pied d'un simple contact.

— Je peux t'apporter quelque chose ?

— Je ne dirais pas non à un peu d'eau, répond-il à contrecœur. Et à un dîner.

Contente de pouvoir enfin m'occuper de lui, je vais récupérer une gourde et prélève deux rations de nourriture dans les réserves de Farley. Je m'attends à ce qu'elle me fasse la leçon sur la nécessité d'économiser notre stock, or elle m'accorde à peine un regard. Elle a pris ma place dans le cockpit et observe le paysage, captivée par le monde qui se déploie sous elle. Kilorn s'attarde près d'elle sans jamais effleurer le siège vide de Cal. Il ne veut pas être réprimandé par le prince et veille à garder ses distances

avec le tableau de bord. Il m'évoque un enfant entouré d'éclats de verre, brûlant d'envie de les toucher et conscient que c'est interdit.

J'hésite à prendre une troisième ration, Cal n'ayant rien avalé depuis que le Colonel l'a enfermé. Un coup d'œil vers le fond de l'appareil me retient cependant. Cal s'y trouve, seul, et triture des fils à l'intérieur d'une trappe, faisant semblant de réparer une chose qui n'est pas cassée. Il a enfilé l'une des combinaisons de vol stockées à bord, noir et argent. Il a abandonné les guenilles qu'il portait dans l'arène. Il est davantage redevenu lui-même, un prince de feu, un guerrier-né. Sans le cadre singulier de l'Oiseau noir, je nous croirais de retour dans un palais, à nous tourner autour tels des papillons de nuit attirés par une bougie. Un insigne est brodé sur son cœur, un emblème noir et rouge flanqué d'une paire d'ailes argentées. Même à cette distance, je reconnais les pointes sombres qui s'enroulent pour former des flammes. *La Couronne flamboyante.* Celle de son père, de son grand-père. Celle qui lui revenait de droit, en tant que fils aîné. Au lieu de quoi, la couronne lui a été prise de la pire façon qui soit, au prix du sang de son père et de l'âme de son frère. Et malgré toute la haine que j'éprouvais pour le roi, le trône et tout ce qu'il représentait, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la peine pour Cal. Il a tout perdu – son existence entière, même si elle reposait sur une conception erronée du monde.

Sentant que je l'observe, il relève les yeux vers moi, se fige un instant. Puis sa main se porte sur son insigne, suit les contours de son royaume perdu. D'un geste si vif que j'en frémis, il l'arrache et le jette par terre. La rage luit dans son regard derrière la façade de calme. Il a beau essayer de la cacher, sa colère remonte toujours à la surface en bouillonnant, scintillant à travers les fissures de son masque usé. Je l'abandonne à ses affaires, consciente que triturer les entrailles de l'avion le calmera bien plus efficacement que tout ce que je pourrais dire.

Shade s'écarte pour me ménager une place à côté de lui, et je me laisse choir à terre sans grâce. Le silence pèse sur nous comme un nuage sombre tandis que la gourde passe de l'un à l'autre. Nous partageons un dîner de famille des plus étranges dans cet Oiseau noir volé à deux reprises.

— On a fait ce qu'il fallait, hein ? murmuré-je, espérant une forme d'absolution.

Même si nous n'avons qu'un an d'écart, je me suis toujours appuyée sur les conseils de Shade. À mon soulagement, il hoche la tête.

— Ce n’était qu’une question de temps, ils m’auraient enfermé avec toi. Le Colonel ne sait pas quoi faire de gens comme nous. On l’inquiète.

— Il n’est pas le seul, observé-je, morose, en repensant aux regards baissés, aux murmures de tous ceux que j’ai croisés jusqu’à présent.

Déjà, à la Résidence du Soleil, où j’étais entourée d’Argents aux pouvoirs incroyables, j’étais différente. Et à Tuck, je suis devenue la faiseuse d’éclairs. Respectée, reconnue et *crainte*.

— Au moins les autres sont normaux.

— Tu veux parler des parents ?

Je hoche la tête, grimaçant à leur évocation.

— Et de Gisa aussi, des garçons. De vrais Rouges. Il ne pourra pas… il ne leur fera rien.

Mon affirmation a les accents d’une question. Shade mord d’un air pensif dans son dîner, une barre compacte et friable d’avoine qui fait beaucoup de miettes.

— S’ils nous avaient aidés, ce serait une autre histoire… Mais ils ne savaient rien de notre évasion, alors je ne m’en ferais pas. Partir ainsi…

Il doit reprendre son souffle, et moi aussi.

— … ça valait mieux pour eux. Papa aurait voulu nous prêter main-forte. Maman aussi. Bree et Tramy sont suffisamment loyaux à la cause pour être au-dessus de tout soupçon, au moins. Sans oublier qu’aucun d’eux n’est assez intelligent pour réussir à monter une opération pareille.

Il s’interrompt, songeur.

— Je doute que les hommes du Colonel aient envie de jeter une vieille femme, un handicapé et la petite Gisa en prison.

Sa réponse me procure un léger réconfort.

— Tant mieux.

Soulagée d’un poids, je chasse les miettes sur son tee-shirt.

— Je n’aime pas que tu les appelles comme ça, « normaux », ajoute-t-il en agrippant mon poignet.

Il a baissé la voix soudain.

— Nous n’avons rien d’anormal. Nous sommes différents, d’accord, mais pas anormaux. Et certainement pas meilleurs.

Nous sommes tout sauf normaux, voudrais-je lui répondre. Je n’ose pas.

— Tu as raison, Shade, affirmé-je en hochant la tête, dans l’espoir qu’il ne percera pas à jour mon piètre mensonge. Tu as toujours raison.

Il éclate de rire et termine son dîner en une énorme bouchée.

— Tu peux m’écrire ça ? s’esclaffe-t-il en me lâchant le poignet.

Son sourire m’est si familier que c’en est douloureux. Je me force à y répondre, pour lui faire plaisir. Le pas lourd de Cal ramène aussitôt un air grave sur mon visage. Il ne se laisse pas arrêter par les jambes étendues de Shade et décrète, les yeux rivés sur le cockpit :

— Nous ne devrions pas tarder à entrer dans le rayon de détection des radars.

Sa remarque ne s’adresse à personne en particuliermais nous pousse tous à l’action. Kilorn quitte le cockpit avec autant de précipitation qu’un gamin qu’on viendrait de chasser. Cal l’ignore superbement. Il se concentre sur l’avion et sur rien d’autre. Pour le moment, en tout cas, leur animosité passe au second plan. Trop d’obstacles nous attendent.

— Je mettrais ma ceinture à votre place, ajoute-t-il par-dessus son épaule.

Il croise mon regard au moment de s’asseoir dans son siège. Il boucle son harnais avec une précision froide, resserrant chaque sangle d’un geste sec et vif. À côté de lui, Farley l’imite, s’appropriant ma place sans un mot. Ce qui ne me dérange pas. Le décollage était terrifiant… je n’ose imaginer l’atterrissage.

Shade est fier, pas idiot, et il ne proteste pas quand je lui propose mon aide. Kilorn vient se placer de l’autre côté et, ensemble, nous le relevons rapidement. Une fois debout, Shade n’a plus aucun mal à se débrouiller seul. Il se ficelle dans son siège en coinçant sa béquille sous un bras. Je m’assieds entre Kilorn et lui. Cette fois, mon ami ajuste bien sa ceinture et agrippe les lanières avec une sombre appréhension.

Je me concentre sur les miennes, éprouvant une étrange sensation de sécurité lorsqu’elles se resserrent autour de moi. Être sanglée à l’intérieur d’un bout de métal fonçant vers le sol ne devrait pas être rassurant, pourtant c’est le cas. Sans doute parce que je n’ai plus aucun contrôle sur la situation, au moins pour les quelques minutes à venir. La vie et la mort dépendent uniquement du pilote, et je ne suis qu’une passagère.

Dans le cockpit, Cal s’affaire, manipulant une douzaine d’interrupteurs et de leviers afin de préparer l’avion à ce qui va suivre. Il plisse les paupières, détourne les yeux du coucher de soleil et de son flamboiement. Celui-ci l’embrase, l’illuminant de ses doigts d’un rouge orangé qui pourraient être ses propres flammes. Je repense à Naercey, au Caveau des Os, même à nos duels lors des entraînements, quand Cal cessait d’être prince pour devenir brasier. À l’époque j’étais sous le choc, étonnée chaque fois qu’il révélait

cette part brutale de lui-même. Plus aujourd'hui. Je ne pourrai plus jamais oublier ce qui brûle sous sa peau, la rage qui l'alimente, et Sa puissance. N'importe qui peut trahir n'importe qui, et Cal ne fait pas exception à cette loi.

Je sens alors qu'on me touche l'oreille et sursaute – mon harnais restreint l'amplitude du mouvement. La main de Kilorn est suspendue à quelques centimètres de mon visage et un sourire amusé étire ses lèvres.

— Tu les as gardées, dit-il en faisant un geste vers moi.

Oui, Kilorn, j'ai gardé mes oreilles, suis-je tentée de riposter. Mais je comprends alors de quoi il parle. Quatre pierres, rose, rouge, violet foncé et vert. Mes boucles d'oreilles. Les trois premières me viennent de mes frères, elles faisaient partie d'une paire que nous avons partagée, Gisa et moi. Des cadeaux teintés d'amertume, offerts au moment où mes frères, enrôlés dans l'armée, quittaient notre famille, peut-être pour toujours. La dernière est un présent de Kilorn, fait au seuil de la mort, juste avant que la Garde écarlate n'attaque Archeon, juste avant la trahison qui continue à tous nous hanter. Les boucles d'oreilles m'ont accompagnée tout du long, depuis la conscription de Bree à la trahison de Maven, et chacune d'entre elles me paraît chargée du poids des souvenirs.

Le regard de Kilorn s'attarde sur la pierre verte, assortie à ses yeux. Cette vision l'apaise, arrondit les angles sévères qui sont apparus sur ses traits au cours des derniers mois.

— Bien sûr. Elles me suivront dans ma tombe.

Je n'avais aucune intention de faire de l'humour noir, et pensais que c'était évident, pourtant mes paroles assombrissent l'expression de Kilorn.

— Évitons de parler de tombe, surtout en ce moment, marmonne Kilorn.

De mon siège, j'ai une vue imprenable sur son visage contusionné. Un œil au beurre noir de la part du Colonel, une joue violacée de la mienne.

— Désolée pour tout, dis-je, m'excusant à la fois pour mes paroles et la blessure.

— Tu as fait pire ! s'esclaffe-t-il.

Il n'a pas tort. Le sifflement strident et discordant de la radio vient troubler cet échange paisible. Je me tourne vers Cal : penché en avant, une main sur le manche, il serre le microphone dans l'autre.

— Tour de contrôle du Fort des Patriotes, ici BB18-72. Origine Delphie, destination Fort Lencasser.

Son débit calme et constant résonne dans l'avion. Rien dans sa voix ne peut mettre la puce à l'oreille ni même susciter le moindre intérêt. Avec un peu de chance la tour de contrôle du Fort des Patriotes partagera cet avis. Cal répète son message, veillant même à feindre l'ennui la seconde fois. Son corps est pourtant une boule de nerfs et il se mordille la lèvre d'un air inquiet en attendant une réponse.

Les secondes semblent se transformer en heures tandis que, l'oreille tendue, nous ne percevons qu'un grésillement à l'autre bout de la ligne. À côté de moi, Kilorn resserre ses sangles, se préparant au pire. Sans bruit, je l'imite.

Quand la radio crépite, annonçant une réponse, mes mains empoignent mon siège, mes ongles se plantent dans le rembourrage. Si j'ai confiance dans les talents de pilotage de Cal, ça ne signifie pas pour autant que j'ai envie de les voir éprouver jusqu'à leurs dernières limites.

— Reçu cinq sur cinq, BB18-72, finit par répondre une voix stricte et autoritaire, où transparaît aussi l'ennui, l'envie pressante de se débarrasser de nous. Prochain contrôle à Cancorda. Bien reçu ?

Cal libère lentement son souffle, sans parvenir à retenir un sourire. Ses épaules s'affaissent elles aussi, signe qu'elles se défont d'une grande tension. Mes mains suivent le mouvement et viennent se poser sur mes cuisses.

— Reçu cinq sur cinq, Fort des Patriotes.

La radio grésille à nouveau, et la mâchoire de Cal se crispe aussitôt. Il s'empare du manche et resserre ses doigts sur les deux extrémités sans que sa concentration ne vacille. Ce geste suffit à nous effrayer tous, même Farley. Dans le siège voisin, elle suit la scène les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, comme si elle pouvait sentir le goût des mots qui vont suivre. Shade l'imite, fixant la radio, sa béquille serrée contre lui.

— Il y a des orages au-dessus de Lencasser, soyez prudents, annonce la voix après un long instant de panique.

Le ton continue à exprimer conscience professionnelle et désintérêt total pour nous.

— Bien reçu ?

Cette fois, la tête de Cal se relâche et ses paupières se ferment à moitié sous l'effet du soulagement. Je dois me retenir de faire pareil.

— Reçu cinq sur cinq, répète-t-il dans le microphone.

La friture sur la ligne disparaît dans un *clic* rassurant, signalant la fin de la transmission. *C'est terminé.*

Personne ne prend la parole avant Cal. Avec un sourire en coin, il lance par-dessus son épaule :

— Aucun problème !

Il essuie pourtant soigneusement le film de sueur sur son front. Je ne peux m'empêcher de ricaner devant cette vision : un prince de feu qui transpire. Cal ne semble pas s'en offusquer. Et son sourire s'élargit d'ailleurs lorsqu'il reporte son attention sur les commandes. Même Farley s'autorise un semblant de gaieté, et Kilorn secoue la tête, libérant ma main, qu'il a empoignée.

— Bien joué, Votre Altesse, observe Shade.

Si, dans la bouche de Kilorn, ce titre prend des intonations d'insulte, dans celle de mon frère il est parfaitement respectueux. Il a l'intelligence, lui, de ne pas contrarier notre pilote. Je suppose que ça explique la réaction de ce dernier.

— Je m'appelle Cal, dit-il en secouant la tête. Tout court.

D'un bruit de gorge que je suis la seule à entendre, Kilorn exprime son mépris. Je lui plante mon coude dans les côtes.

— Ça te tuerait d'être un peu plus poli ?

Il s'écarte pour éviter un nouveau bleu.

— Je ne suis pas prêt à courir ce risque, souffle-t-il, avant d'ajouter, plus fort : Je suppose qu'on ne contactera pas Cancorda, *Votre Altesse ?*

Cette fois, je lui plante mon talon dans le pied, lui arrachant un cri satisfaisant.

Vingt minutes plus tard, le soleil s'est couché et nous avons dépassé la baie de la Rade, le bidonville de Ville Neuve, perdant de l'altitude de seconde en seconde. Farley a du mal à tenir en place, se dévissant le cou pour en voir le plus possible. Nous survolons des arbres à la densité croissante, cette forêt massive qui occupe l'essentiel de Norta. Ça ressemble presque à chez nous et je pourrais croire que Pilotis nous attend juste derrière la prochaine colline. Notre village se trouve pourtant à l'ouest, à plus de cent cinquante kilomètres. Les rivières ici me sont inconnues, ainsi que les routes et les villages blottis au bord des cours d'eau. Le sang-neuf Nix Marsten vit dans l'un d'entre eux, ignorant ce qu'il est ou le danger qu'il court. *S'il est toujours en vie*.

Je devrais craindre un piège, et ce n'est pas le cas. Je ne peux pas. Une seule chose me pousse à avancer, la perspective de trouver d'autres sangs-neufs. Pas seulement pour la cause, mais pour moi, pour me prouver que je ne suis pas la seule à avoir subi cette mutation, avec mon frère. Et je me fiche de ce que le Colonel a dit au sujet de Julian. Je me suis peut-être trompée en accordant ma confiance à Maven, pas à Julian Jacos. Je le connais mieux que la plupart des gens, et Cal aussi. Comme moi, il se fie à cette liste, et si les autres ont des doutes, ils ne le montrent pas. Je suis convaincue qu'ils veulent y croire aussi. Cette liste leur offre l'espoir d'une arme, d'une perspective, d'une issue à la guerre. Cette liste est un point d'ancrage pour nous tous, et chacun s'y raccroche.

Pendant que l'avion se dirige vers la forêt, je concentre mon attention sur la carte entre mes mains afin de me distraire, ce qui ne m'empêche pas de sentir mon ventre se soulever.

— Sérieusement ? marmonne Cal en jetant un coup d'œil dehors, sans doute sur les ruines transformées en piste.

Il actionne un nouvel interrupteur et les panneaux sous mes pieds se mettent à vibrer au moment précis où un vrombissement puissant se réverbère dans l'habitacle de l'avion.

— Préparez-vous pour l'atterrissage.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement ? demandé-je, les dents serrées, en me tournant pour découvrir, à travers la vitre, non pas le ciel mais la cime des arbres.

L'avion tout entier se met à trembler avant que Cal ne puisse réagir et heurte un obsctacle. Nous sommes secoués dans nos sièges, les doigts crispés sur nos ceintures, alors que les cahots nous projettent d'avant en arrière. La béquille de Shade lui échappe et cogne le dossier du siège de Farley. Elle ne semble rien remarquer, trop occupée à agripper ses accoudoirs de ses doigts blanchis par la tension. Ses yeux, eux, restent grands ouverts et ne cillent même pas.

— On est à terre, souffle-t-elle, si bas qu'on l'entend à peine avec le rugissement assourdissant des moteurs.

La nuit tombe sans bruit sur les fameuses ruines, troublée seulement par le chant d'un oiseau distant et le gémissement discret de l'avion. Ses réacteurs tournent au ralenti puis s'arrêtent. La teinte bleue surprenante créée par l'électricité sous chaque aile s'estompe, jusqu'à ce que la seule

lumière provienne de l’habitacle et des étoiles dans le ciel. Ça sent l’automne, un parfum de feuilles mortes et d’humidité apporté par des tempêtes lointaines. J’en emplis mes poumons au pied de la rampe. Le silence n’est ponctué que par les ronflements de Kilorn, qui profite d’un sommeil bien mérité. Farley est déjà partie en éclaireuse, arme au poing, pour explorer le reste de la piste cachée. Elle a emmené Shade avec elle, au cas où. Pour la première fois depuis des semaines, des mois même, je ne suis pas placée sous surveillance rapprochée. Je suis ma propre maîtresse.

Bien sûr, ça ne dure pas longtemps.

Cal dévale la rampe, un fusil sur l’épaule, un pistolet à la ceinture, et un sac à la main. Entre ses cheveux noirs et sa combinaison foncée, on le dirait composé d’ombres, et il compte bien utiliser ce fait à son avantage.

— Tu comptes aller où ? lui demandé-je en le retenant par le bras.

Il pourrait se libérer en une seconde, mais ne le fait pas.

— Ne t’inquiète pas, je n’ai pas pris grand-chose, dit-il en désignant le sac. Je peux voler ce dont j’ai besoin, l’essentiel en tout cas.

— Toi ? Voler ?

Je me gausse en imaginant un prince doté d’une force aussi brutale jouant les pickpockets.

— Au mieux, tu y perdras les doigts. Au pire, la tête.

Il hausse les épaules, feignant de ne pas être inquiet.

— De toute façon, tu t’en fiches, non ?

— Pas du tout, dis-je tout bas en m’efforçant de ne laisser transparaître aucune peine dans ma voix. On a besoin de toi ici, tu le sais.

Le coin de sa bouche frémit sans s’étirer en sourire.

— Et qu’est-ce qui te fait penser que je ne m’en fiche pas ?

J’ai envie de lui remettre les idées en place, cependant Cal n’est pas Kilorn. Il arrêterait mon poing avec un sourire et poursuivrait sa route. Le prince doit être raisonné, convaincu. *Manipulé*.

— Tu l’as dit toi-même, chaque sang-neuf que nous sauvons est un coup contre Maven. Ça reste vrai, non ?

Il ne partage pas mon avis mais ne proteste pas. Il m’écoute, au moins.

— Tu sais ce dont je suis capable, ce dont Shade est capable. Et Nix est peut-être encore plus fort, meilleur que nous deux. Je me trompe ?

Un nouveau silence.

— Je sais que tu veux sa mort.

Malgré l’obscurité, une étrange lumière luit dans les yeux de Cal.

— C’est aussi ce que je veux, lui dis-je. Serrer mes mains autour de sa gorge. Voir son sang couler pour ce qu’il a fait, pour toutes les personnes qu’il a tuées.

J’éprouve un tel soulagement à formuler cet aveu tout haut, à confesser ce qui m’effraie le plus, à la seule personne qui comprend. *Je veux le faire souffrir de la pire façon qui soit. Je veux que ses os crépitent sous mes éclairs jusqu’à ce qu’il ne puisse même plus crier.* Je veux détruire le monstre que Maven est devenu. Pourtant, quand je pense à le tuer, une part de mon esprit se rappelle le garçon pour qui je le prenais. Je ne cesse de me répéter qu’il n’était pas réel. Ce Maven-là, auquel j’ai tenu, était un fantasme, taillé sur mesure pour moi. Elara a modelé son fils pour que je l’aime, et elle a fait du très bon travail. Étonnamment, cette personne qui n’a jamais existé pour de bon m’obsède bien plus que mes autres fantômes.

— Il n’est pas à notre portée, dis-je, m’adressant autant à Cal qu’à moi-même. Si nous nous lançons à ses trousses aujourd’hui, il nous enterrera tous les deux. Tu le sais, Cal.

Autrefois général, aujourd’hui encore guerrier averti, Cal comprend la guerre. Et en dépit de sa rage, en dépit du fait que la moindre parcelle de son corps crie vengeance, il a conscience de ne pas pouvoir remporter cette bataille. Pas encore.

— Ce n’est pas ma révolution, murmure-t-il d’une voix qui se perd presque dans la brise nocturne. Je ne suis pas un rebelle. Je n’appartiens pas à la Garde écarlate. Je ne suis pas à ma place ici.

Je m’attends presque à le voir frapper la terre du pied en signe d’exaspération.

— Où le serais-tu, alors, Cal ?

Il ouvre la bouche, s’attendant à ce qu’une repartie se matérialise spontanément. Rien ne se passe. C’est troublant, mais pas inattendu. Cal a été élevé pour devenir tout ce que je combats, et il ignore comment être un autre. Surtout maintenant, parmi des Rouges, traqué par les siens, trahi par son sang. Pas étonnant qu’il ne sache pas qui il est réellement, ou comment il doit agir.

Après un long moment éprouvant, il tourne les talons et remonte dans l’avion. Il abandonne son sac, ses armes et sa détermination. Je libère lentement mon souffle, soulagée par sa décision. Il reste.

Pour combien de temps ?

11.

D’après la carte, Coraunt se situe à six kilomètres et demi au nord-est, à l’intersection du fleuve Regent et de la route du Port, artère importante. Ça ressemble à une simple antenne commerciale, l’un des derniers villages avant que la route ne s’enfonce dans les terres, serpentant à travers les marais inondés et impraticables jusqu’à la frontière au nord. Des quatre grands axes de Norta, la route du Port est la plus fréquentée, reliant Delphie, Archeon et la baie de la Rade. Ce qui fait qu’elle est aussi la plus dangereuse, même à cette latitude. Quantité d’Argents, militaires ou autres, pourraient l’emprunter – et même s’ils ne sont pas activement à notre recherche, il n’existe pas un Argent du royaume qui ne reconnaîtrait pas Cal. La plupart essaieraient de l’arrêter. Certains seraient sans doute prêts à tirer à vue.

Et ils pourraient le tuer. Cette certitude devrait m’effrayer, pourtant elle me revigore. Maven, Elara, Evangeline et Ptolemus Samos… En dépit de leur puissance, de leurs pouvoirs, tous sont vulnérables. Ils peuvent être vaincus.

Cette pensée m’aide à oublier les blessures des derniers jours. Mon épaule n’est plus aussi douloureuse et dans le silence de la forêt je constate que le bourdonnement dans mes tympans s’est estompé. Encore quelques jours et le cri du sirenus ne sera même plus un souvenir. Quant à mes articulations, meurtries à cause du coup donné à Kilorn plus tôt, elles ne me font presque plus mal.

Shade saute parmi les arbres, sa silhouette apparaissant et disparaissant comme la lumière des étoiles à travers les nuages. Il reste à proximité, ne nous prend jamais par surprise et veille à réguler la vitesse de sa téléportation. À une ou deux reprises il nous indique, dans un murmure, un virage sur le sentier ou un ravin dissimulé, surtout pour Cal. Si Kilorn, Shade et moi avons grandi dans les bois, il a été élevé, lui, dans des palais et des casernes militaires. Ni les uns ni les autres ne l'ont préparé à la traversée nocturne d'une forêt, témoins ses pieds qui brisent les branches bruyamment et manquent parfois de trébucher. Il est habitué à dégager la voie avec son feu, à se frayer un chemin en dépit des obstacles et des ennemis. Il est habitué à avancer au moyen de sa force, de sa force seule. Les dents de Kilorn luisent chaque fois que le prince bute sur le sentier, et son sourire a un éclat cruel.

— Attention, dit-il en écartant Cal d'un bloc de roche dissimulé dans les ombres.

Cal repousse vivement l'apprenti pêcheur. Par chance, il en reste là… jusqu'à ce que nous atteignions un cours d'eau.

Les branches des arbres des deux rives se rejoignent pour former un arc, leurs feuilles s'effleurant au-dessus de l'étendue d'eau. Les étoiles clignotent à travers ce dais, éclairant le cours d'eau qui sinue dans la forêt avant de rejoindre le Regent. Il est étroit, pourtant rien ne nous permet de deviner sa profondeur. Au moins le courant semble-t-il faible.

Kilorn, sans doute plus à l'aise sur l'eau que sur la terre, pose un pied près de la rive. Il jette une pierre au milieu et étudie son *plop*.

— Un mètre quatre-vingts, deux maximum, conclut-il au bout d'un moment, bien au-dessus de ma tête. Vous voulez un radeau ? ajoute-t-il en me souriant.

La première fois que j'ai nagé dans le Capital, le principal fleuve du pays, trois fois plus profond et dix fois plus large au moins, j'avais quatorze ans. Je n'ai donc aucun mal à plonger sous l'eau noire et froide. Aussi près de l'océan, elle a un vague goût de sel.

Kilorn me suit sans hésiter. Il nage bien, depuis longtemps, et traverse en quelques secondes. Je suis surprise qu'il ne fasse pas davantage étalage de ses talents, qu'il n'exécute pas des pirouettes ou ne retienne pas sa respiration plusieurs minutes d'affilée. C'est au moment d'atteindre l'autre rive que je comprends pourquoi.

Shade et Farley, toujours de l'autre côté, sur une hauteur, observent le prince à leurs pieds. Leurs deux visages sont agités de tics nerveux : ils retiennent des sourires moqueurs. L'eau enserre les chevilles de Cal, aussi douce qu'une caresse maternelle, pourtant il est livide au clair de lune. Il croise aussitôt les bras pour cacher le tremblement de ses mains.

— Cal ? l'appelé-je en veillant à ne pas parler trop fort. Qu'y a-t-il ?

Déjà allongé sur un tronc d'arbre, Kilorn ricane dans le noir. Il retire sa veste et l'essore d'un geste expert.

— Alors, Calore, tu peux piloter un avion mais tu ne sais pas nager ? le provoque-t-il.

— Je sais nager, rétorque Cal, sur la défensive.

Il se force à avancer jusqu'à avoir de l'eau aux genoux.

— C'est juste que je n'aime pas ça.

Ça tombe sous le sens. Cal est un brûleur, il maîtrise le feu et rien ne l'affaiblit autant que l'eau. Elle le laisse sans défense, impuissant, soit tout ce qu'on lui a appris à haïr, redouter et à combattre. Je me souviens de lui dans l'arène, lorsqu'il a failli mourir. Pris au piège par Lord Osanos, acculé par un globe liquide qu'il ne pouvait pas dissoudre avec ses flammes. Il a dû avoir la sensation d'être enfermé dans un cercueil, une tombe liquide. Je me demande s'il y pense aussi, si ce souvenir transforme pour lui le cours d'eau tranquille en océan bouillonnant et infini.

Mon premier réflexe est de retraverser à la nage, pour l'aider, mais je ne veux pas prendre le risque de provoquer le fou rire de Kilorn : Cal ne pourrait pas l'encaisser. Et une bagarre au milieu des bois, c'est la dernière chose dont nous avons besoin dans l'immédiat.

— Inspire par le nez, Cal.

Quand il relève la tête, nos regards se croisent et je lui adresse un petit signe de tête encourageant. *Expire par la bouche*. Je lui retourne simplement son conseil, et ça réussit à l'apaiser.

Il fait un pas de plus en avant, suivi d'un deuxième et d'un troisième, son torse se soulevant à chaque respiration. Puis il s'élance, pataugeant dans l'eau comme un gros chien. Kilorn est agité d'un rire silencieux, une main sur la bouche. Je lui jette quelques pierres. Ça le fait taire le temps que Cal reprenne pied. Il rejoint la terre ferme en courant. Un voile de vapeur, produit par sa honte cuisante, enveloppe sa peau.

— J'ai froid, marmonne-t-il en secouant la tête.

Ses cheveux noirs sont plaqués d'un côté de son visage argent, où l'embarras ne produit aucun rougissement. Sans réfléchir, j'écarte les mèches pour lui redonner plus d'allure. Il ne me quitte pas des yeux, agréablement surpris par mon geste. C'est à mon tour de piquer un fard. *On était censés éviter les distractions…*

— Ne me dites pas que vous avez aussi peur de l'eau ? lance Kilorn d'une grosse voix trop forte.

Farley se contente d'un éclat de rire avant d'agripper le poignet de mon frère. Un quart de seconde plus tard, ils se tiennent à nos côtés, secs et hilares. Ils ont sauté, bien sûr. Shade tord mes cheveux mouillés d'un geste taquin.

— Imbéciles, dit-il avec tendresse.

S'il n'avait pas une béquille, je n'hésiterais pas une seconde à le pousser dans l'eau.

Le temps d'atteindre l'éminence qui surplombe Coraunt, mes cheveux ont presque eu le temps de sécher. Des nuages se sont amoncelés devant la lune et les étoiles, mais les lumières du village nous éclairent suffisamment. Depuis notre position privilégiée, je peux constater que ce village ressemble beaucoup à Pilotis, construit à la confluence du fleuve Regent et à un carrefour. La route pavée avec soin et qui domine légèrement les marais salants est forcément celle du port. L'autre va d'est en ouest et se transforme en chemin de terre compacte à la sortie du village. Une tour de guet sur la rive se dresse vers le ciel, son sommet illuminé par un phare rotatif. Je me recroqueville lorsque son faisceau nous balaie.

— Tu crois qu'il est en bas ? souffle Kilorn, songeant à Nix.

Il parcourt du regard les maisons cubiques blotties à l'ombre de la tour.

— Nix Marsten. Vivant. De sexe masculin. Né le 20/12/271 à Coraunt, sur la côte des marais, État de Regent, Norta. Résidence actuelle : lieu de naissance. La liste ne spécifiait rien d'autre.

Je répète de mémoire les mots gravés dans mon esprit. J'ai omis la dernière section, celle qui me marque au fer rouge. *Type sanguin : néant. Mutation génétique, lignée inconnue.* Ces mots suivent chaque nom de la liste, y compris le mien. Ce fameux marqueur dont Julian s'est servi pour retrouver les gens dans la base de données sanguines, comparant mon sang au leur. Maintenant il m'appartient d'utiliser cette information… et j'espère que je n'arrive pas trop tard.

Je plisse les paupières pour fouiller l'obscurité, voir dans la nuit. Une chance, le Regent semble paisible, noir et calme. Les routes sont désertes. Même l'océan est une vraie mer d'huile. Le couvre-feu bat son plein, ainsi que l'exigent ces maudites Mesures toujours en place.

— Je ne vois aucun navire de la flotte. Et personne sur la route du Port.

Cal marque son assentiment d'un hochement de tête, et mon cœur se gonfle de joie. Les chasseurs de Maven ne se déplaceraient jamais sans renforts militaires, ce qui les rendra faciles à repérer. Il reste deux options : ils ne sont pas encore venus chercher Nix, ou ils sont repartis depuis longtemps.

— Ça ne devrait pas être trop compliqué, même avec le couvre-feu.

Les yeux de Farley passent au crible le village, repérant chaque toit, chaque angle de rue. J'ai le sentiment que ce n'est pas une première pour elle.

— Une ville calme, des officiers nonchalants. Dix tétrarques qu'ils ne se sont même pas donné la peine de placer les archives de la ville sous surveillance.

— Pari relevé, rétorque Shade en lui donnant un petit coup d'épaule.

— On vous retrouve là-bas, ajoute Cal, qui indique un bosquet à moins d'un kilomètre de là.

Difficile de voir dans la nuit, entre les marais et les herbes hautes. La couverture idéale, pourtant je secoue la tête.

— Hors de question de se séparer.

— Tu préfères qu'on débarque ensemble, et qu'on mène l'assaut, toi et moi ? Pourquoi est-ce que je ne ferais pas tout simplement sauter le poste de sécurité ? De ton côté, tu pourrais faire frire tous les officiers venant à ta rencontre ?

Cal a beau s'efforcer de conserver son calme, il a de plus en plus l'intonation d'un enseignant exaspéré. *Comme son oncle Julian*.

— Bien sûr que non…

— On ne peut pas poser le pied dans ce village, Mare. À moins que tu n'aies l'intention de tuer chaque personne qui aura vu nos visages. Chaque personne.

Son regard vrille le mien, il cherche à me faire comprendre. Chaque personne. Pas seulement des gardes, pas seulement des soldats, pas seulement des civils argents. *Tout le monde.* Un seul murmure, la moindre rumeur et Maven accourra. Accompagné de Sentinelles, de soldats, de

légions, de tout ce à quoi son pouvoir lui donnera accès. Notre seule défense est de rester cachés, tout en conservant un coup d'avance. Nous ne pourrons faire ni l'un ni l'autre si nous lui permettons de remonter notre piste.

— D'accord.

Ma voix trahit mon sentiment de petitesse.

— Mais Kilorn reste avec nous.

Mon ami hésite.

— Ça ira beaucoup plus vite si tu arrêtes de jouer les mères poules, Mare.

Mère poule. Il a sans doute raison. Pourtant il est assez grand pour réfléchir, se battre, et se débrouiller tout seul. Si seulement il n'était pas aussi imprudent, si déterminé à refuser ma protection.

— Maven connaît ton nom, lui dis-je. On serait bêtes de penser que ta photo d'identité n'a pas été transmise à tous les officiers et postes de surveillance du pays.

Un rictus boudeur déforme sa bouche.

— Et Farley…

— Je viens de la Région des Lacs, mon grand, lui rétorque-t-elle.

Au moins, nous sommes sur la même longueur d'ondes, elle et moi.

— Votre roi n'a pas accès à mon dossier. Il ne connaît même pas mon véritable nom.

— Tout le monde me croit mort, intervient Shade, qui s'appuie sur sa béquille.

Il pose une main réconfortante sur l'épaule de Kilorn, qui le repousse d'un mouvement d'épaule.

— Très bien, grommelle-t-il tout bas.

Sans un regard en arrière, il se met en route vers le bosquet, aussi rapide et discret qu'un mulot. Cal le considère avec colère, un coin de sa bouche frémissant.

— Aucune chance qu'on réussisse à le semer ?

— Ne sois pas cruel, Cal, répliqué-je avec sécheresse juste avant de m'élancer derrière Kilorn.

Je m'arrange pour bousculer le prince au passage, avec mon épaule valide. L'objectif n'est pas de lui faire mal mais de transmettre un message. *Laisse-le tranquille.* Cal me suit de près, abaisse sa voix à un murmure. Des doigts chauds m'effleurent le bras, cherchant à m'amadouer.

— Je plaisantais, c'est tout.

Je sais que ce n'est pas vrai. Pas vrai du tout. Et le pire, c'est que je me demande s'il n'a pas raison. Kilorn n'est pas un soldat, il n'est pas non plus un érudit ou un scientifique. Je ne connais personne capable de fabriquer un filet aussi vite que lui, seulement quelle peut bien être l'utilité de ce talent quand on cherche à attraper des gens, pas des poissons ? J'ignore quel type de formation il a reçu dans la Garde, mais elle a duré à peine plus d'un mois. Il n'a survécu à l'attaque de la Résidence du Soleil que grâce à moi et a réchappé du massacre de la place César par un coup de chance. Sans pouvoir, sans réel entraînement et surtout sans jugeote, comment peut-il réussir à faire autre chose que nous ralentir ?

Ce n'est pas pour ça que je l'ai sauvé de la conscription. Pas pour qu'il mène une autre guerre. Une part de moi aimerait le renvoyer à la maison, à Pilotis, au bord de notre fleuve, retrouver la vie que nous connaissions. Il y vivrait pauvre, accablé par le travail, isolé, mais il vivrait. Cette existence, coincée entre les bois et la rive du fleuve, n'est plus possible pour moi… Or elle pourrait l'être pour lui. C'est ce que je veux pour lui.

Il ne doit pas rester ici… Comment le faire partir ?

N'ayant de réponse à aucune de ces deux questions, je chasse Kilorn de mon esprit. Ces pensées peuvent attendre. Quand je me retourne pour dire au revoir à Shade et Farley, je constate qu'ils sont déjà partis. Un frisson de peur me parcourt l'échine tandis que je fantasme une embuscade à Coraunt. Des coups de feu imaginaires résonnent à mes oreilles, leur souvenir restant vivace dans ma mémoire. *Non.* Entre le don de Shade et l'expérience de Farley, rien ne peut les arrêter ce soir. Et sans moi, sans la faiseuse d'éclairs à cacher, personne n'aura à mourir.

Kilorn est une ombre dans les hautes herbes, il écarte les tiges vertes de ses mains adroites. Il laisse à peine une trace dans son sillage, même si c'est vain. Avec Cal qui ferme la marche et écrase tout ce qui croise sa route de son pas lourd, rien ne sert de masquer notre présence. Et nous serons repartis bien avant le matin. Accompagnés de Nix, espérons-le. Si nous avons de la chance, personne ne remarquera l'absence d'un Rouge, ce qui nous permettra de prendre de l'avance sur Maven, le temps qu'il comprenne ce que nous faisons.

Quoi exactement ? La voix dans ma tête est un mélange de celles de Julian, de Kilorn, de Cal, et dans une moindre mesure de Gisa. Elle m'aiguillonne, appuie précisément sur ce que j'ai trop peur d'admettre. *La*

liste n'est que la première étape. Nous comptons repérer les sangs-neufs… et ensuite, que ferons-nous d'eux ? Que ferai-je, moi ?

La frustration me pousse à forcer l'allure, tant et si bien que je dépasse Kilorn. Je remarque à peine qu'il ralentit pour me permettre de passer, d'ouvrir la voie. Le bosquet se rapproche de seconde en seconde, enveloppé de ténèbres, et j'aimerais en effet être seule. Je n'ai pas connu un seul moment de paix depuis que je me suis réveillée seule dans le mersif. Et même alors il n'a été que fugace, Kilorn l'ayant rapidement fait voler en éclats. J'étais heureuse de le voir, alors, et aujourd'hui je regrette de ne pas avoir eu plus de temps pour moi. Du temps pour réfléchir, pour construire un plan, pour éprouver ma peine. Pour assimiler ce qu'était devenue ma vie.

— On lui donne le choix, dis-je tout haut, sachant pertinemment que Cal et Kilorn se tiennent à portée de voix.

J'ai beau avoir besoin d'espace, ils ne sont pas assez idiots pour me laisser m'isoler entièrement.

— Soit il vient avec nous, poursuis-je, soit il reste ici.

Cal s'adosse à un arbre voisin, le corps détendu, mais ses yeux restent rivés sur l'horizon. Rien n'échappe à son attention.

— Est-ce qu'on lui expose les conséquences de son choix ?

— Si tu veux le tuer, tu devras m'éliminer d'abord. Hors de question de condamner un sang-neuf à la mort parce qu'il aurait refusé de nous suivre. De toute façon, s'il voulait prévenir un officier de ma présence ici, il devrait expliquer pourquoi. Ce qui reviendrait, pour Nix Marsten, à se condamner tout seul.

La lèvre supérieure du prince se retrousse, il s'efforce de retenir un grognement. Se disputer avec moi ne l'avancera à rien, dans l'immédiat en tout cas. Il n'a, à l'évidence, pas l'habitude de suivre des ordres autres que les siens.

— On lui parle de Maven ? On lui dit qu'il mourra s'il reste ? Que d'autres mourront si Maven te retrouve ?

Je baisse la tête.

— On lui dit tout ce qu'on peut dire, et on le laisse choisir qui il veut être. Quant à Maven…

Je cherche les bons mots, qui se dérobent un peu plus à chaque seconde qui s'écoule.

— On garde une longueur d'avance sur lui. Je crois qu'on ne peut pas faire plus.

— Pourquoi ? intervient Kilorn. Pourquoi lui donner le choix ? Tu l’as dit toi-même, on a besoin d’un maximum de personnes. Si ce Nix ne t’arrive ne serait-ce qu’à la cheville, on ne peut pas se permettre de repartir sans lui.

La réponse est si évidente qu’elle me transperce jusqu’à l’os.

— Parce que personne ne m’a jamais donné le choix.

Je me convaincs que j’aurais emprunté le même chemin – sauver Kilorn de la conscription, découvrir mon don, prendre toutes les décisions qui m’ont conduite à cette nouvelle vie en tant que faiseuse d’éclairs. Mais j’ignore si c’est vrai. Je n’en sais sincèrement rien.

Une heure peut-être s’écoule dans un silence lourd et tendu. Ça me laisse du temps pour penser. Quant à Cal, il se délecte de ce calme. Après ces derniers jours, il est aussi avide de repos que moi. Même Kilorn n’ose pas plaisanter. Il ne demande pas mieux que s’asseoir sur une racine noueuse et tisser de longs brins d’herbe en un filet cassant qui ne servira à rien. Le sourire qui flotte sur ses lèvres trahit le plaisir qu’il prend à cette ancienne activité familière.

Je pense à Nix, en bas, dans le village… Arraché de son lit probablement, bâillonné peut-être, sans le moindre doute piégé dans un filet de ma propre fabrication. Farley ira-t-elle jusqu’à menacer sa femme, ses enfants, pour le faire venir ? Ou Shade le prendra-t-il simplement par le poignet avant de sauter, les projetant tous deux dans l’étau écœurant de la téléportation, émergeant dans ce bosquet ? *Né le 20 décembre 271*. Nix a presque quarante-neuf ans, l’âge de mon père. Nix est-il comme lui, blessé et brisé ? Ou est-il intact, et allons-nous nous charger de le détruire ?

Alors que je suis sur le pointd’être aspirée par une spirale de questions sombres et accablantes, les hautes herbes remuent. *Quelqu’un approche…*

On dirait que l’interrupteur de Cal vient de basculer en position « alerte maximale ». Il bande tous ses muscles, se tenant prêt à affronter ce qui risque d’émerger des fourrés. Je m’attends presque à voir du feu au bout de ses doigts, cependant, après ses longues années d’entraînement militaire, Cal sait se maîtriser. Dans l’obscurité, sa flamme aurait le même effet que le phare de la tour de garde, alertant tous les officiers de notre présence. À ma grande surprise, Kilorn semble aussi vigilant. Il lâche ses herbes tressées et les écrase sous son pied en se levant. Il sort même un poignard caché dans sa chaussure, une petite lame large et affûtée dont il se servait autrefois pour vider les poissons. Je grince des dents. J’ignore depuis quand ce couteau est

devenu une arme, ou quand Kilorn a commencé à le glisser dans sa chaussure. *Sans doute à l'époque où les gens se sont mis à lui tirer dessus.*

Je possède mon propre arsenal. Le vrombissement sourd dans mes veines est tout ce qu'il me faut, plus tranchant que n'importe quelle lame, plus brutal que n'importe quelle balle. Les étincelles dessinent des nervures sous ma peau, se tenant prêtes en cas de besoin. Mon pouvoir possède une subtilité qui manque à celui de Cal.

Le cri d'un oiseau déchire la nuit, résonnant à travers les herbes. Kilorn lui répond en sifflant un air plus grave. Il imite les grives qui nichent dans les maisons sur pilotis de notre village.

— Farley, murmure-t-il.

Elle est la première à émerger des ombres, mais pas la dernière. Deux silhouettes la suivent. L'une appartient à mon frère, appuyé sur sa béquille, l'autre est plus trapue, avec des membres musclés et ce ventre rond que les hommes acquièrent avec l'âge. *Nix*.

La main de Cal se referme sur mon bras, où il exerce une légère pression. Il m'attire doucement vers les ombres plus denses du bosquet. Je le suis sans hésitation, consciente que nous ne serons jamais trop prudents. Je regrette presque de ne pas avoir un morceau de tissu écarlate pour me cacher le visage, comme à Naercey.

— Vous avez eu des problèmes ? demande Kilorn, qui s'avance vers Farley et Shade.

Il paraît plus mature, plus maître de la situation que je n'en ai l'habitude. Il garde les yeux rivés sur Nix, guettant le moindre tressaillement des petits doigts potelés du sang-neuf. Farley écarte sa question d'un geste agacé.

— Un jeu d'enfants. Même avec celui-là et sa béquille, ajoute-t-elle en pointant le pouce vers Shade.

Elle se tourne alors vers Nix.

— Il ne s'est pas débattu.

L'obscurité ne parvient pas à masquer le vif rougissement qui gagne le visage de Nix.

— Oui, ben, je ne suis pas idiot, si ?

Il parle d'un ton bourru, sans détour. Un homme qui n'a rien à faire des secrets. *Même si son sang contient le plus grand de tous.*

— Vous appartenez à la Garde écarlate. Les policiers me pendraient si je vous avais accueillis chez moi. Même sans vous avoir invités.

— Bon à savoir, marmonne Shade.

Il me jette un regard appuyé et ses yeux brillants s'assombrissent. *Notre simple présence pourrait condamner cet homme.*

— Alors, monsieur Marsten…

— Nix, proteste-t-il.

Une lueur allume son œil et il suit le regard de Shade. Il me trouve dans les ténèbres et plisse les paupières pour tenter de discerner mes traits.

— Enfin, je crois que vous le savez déjà.

Kilorn fait un pas de côté pour me protéger. Le mouvement a beau paraître innocent, Nix se renfrogne, décelant le sens caché de ce message. Il se crispe, prêt à tenir tête à Kilorn. Mon ami à beau le dominer, Nix ne trahit pas une seule once de peur. Il pointe un doigt rougeaud vers son torse.

— Vous m'avez traîné ici après le couvre-feu. C'est un crime passible de pendaison. Maintenant vous allez me dire pourquoi, sinon je rentre chez moi et j'essaie de ne pas mourir en chemin.

— Tu es différent, Nix.

Ma voix me paraît trop aiguë, trop jeune. *Comment lui expliquer ? Comment lui dire ce que j'aurais aimé entendre ? Ce que je ne saisis pas parfaitement ?*

— Tu sais qu'il y a une part de toi que tu ne peux pas expliquer. Il se pourrait même que tu penses que quelque chose… cloche chez toi.

Mes derniers mots font mouche. Le petit homme bougon frémit et des pans de sa colère s'évanouissent. Il sait parfaitement de quoi je veux parler.

— Oui, dit-il.

Sans quitter la protection du bosquet je fais signe à Kilorn de s'écarter. Il s'exécute, s'effaçant devant Nix qui me rejoint dans les ombres. Mon pouls se précipite, il bat à mes oreilles, un tambourinement nerveux et impatient. Cet homme est un sang-neuf, comme moi, comme Shade. Quelqu'un qui comprend.

Nix Marsten ne ressemble en rien à mon père, pourtant ils ont les mêmes yeux. Je ne parle ni de la couleur ni de leur forme, mais d'autre chose. De cette expression absente qui trahit un vide, une perte que le temps ne pourra pas guérir. À mon horreur, la blessure de Nix est encore plus profonde que celle de mon père. C'est un homme qui peut à peine respirer, sans parler de marcher. Je le vois dans ses épaules affaissées, dans ses cheveux gris négligés et dans ses vêtements. Si j'étais encore une voleuse, une ordure, je ne me donnerais pas la peine de détrousser cet homme. Il ne reste rien à lui prendre.

Il soutient mon regard, scrutant mon visage et mon corps. Ses yeux s'écarquillent quand il comprend qui je suis.

— La faiseuse d'éclairs…

Lorsqu'il reconnaît Cal à mes côtés, son étonnement cède à la rage. Pour un homme de près de cinquante ans, Nix est d'une rapidité surprenante. Dans le noir, je remarque à peine qu'il s'élance, épaule en avant, pour atteindre Cal en plein ventre. Même s'il fait la moitié de la taille du prince, il l'emporte avec la puissance d'un taureau, les projetant tous deux contre un arbre robuste. Un craquement retentissant agite ce dernier, qui tremble des racines aux branches. Je devrais peut-être intervenir. Cal a beau être celui qu'il est, nous n'avons pas la moindre idée de la nature de Nix, de ce dont il est capable.

Ce dernier a le temps de décocher un coup de poing, si violent que Cal pourrait bien avoir la mâchoire cassée, avant que je ne puisse placer mes bras autour de son cou.

— Ne me force pas à faire ça, Nix, lui soufflé-je à l'oreille. Ne m'y force pas.

— Essaie un peu, crache-t-il en tentant de planter son coude dans mes côtes.

Je tiens bon et enserre son cou. Sa chair me paraît aussi dure que de la pierre. *Très bien.*

Je lui envoie une décharge suffisante pour le maîtriser. Avec le choc, ses cheveux devraient se dresser sur sa tête. Mes étincelles violettes frappent sa peau et je m'attends à ce qu'il recule, agité d'un léger frémissement peut-être, et reprenne ses esprits. Pourtant il ne semble rien ressentir. À part un léger agacement, comme un cheval embêté par une mouche. Je libère une nouvelle dose d'électricité, plus puissante, et toujours rien. Il profite de ma surprise pour se débarrasser de moi et mon dos heurte violemment un arbre.

Cal s'en sort mieux, évitant le maximum de coups. Mais chacun d'entre eux lui arrache une grimace de douleur, même quand ils rebondissent sur son bras. L'allume-flamme à son poignet finit par lancer des étincelles, et une boule de feu apparaît dans sa main. Elle se brise sur l'épaule de Nix telle de l'eau sur un rocher, brûlant ses vêtements et laissant la chair intacte. *Peau-de-roche* résonne dans ma tête, cependant cet homme est autre chose. Sa peau reste lisse et rosée, elle n'est ni grise ni faite de roche. Elle est tout simplement *impénétrable*.

— Arrête ça ! grogné-je en m'efforçant de parler tout bas.

Mais la bagarre, ou devrais-je dire la boucherie, se poursuit. Du sang argent coule de la bouche de Cal et tache les doigts de Nix, noirs dans la nuit.

Kilorn et Farley se précipitent ensemble. Je ne sais pas très bien ce qu'ils pourront faire contre ce boulet de démolition humain et je lève une main pour les retenir. Mais Shade atteint Nix le premier, se plaçant d'un bond dans son dos. Il l'agrippe par le cou, comme je l'ai fait, et ils disparaissent tous deux… avant de ressurgir trois mètres plus loin, un quart de seconde plus tard. Nix s'écroule par terre, le visage verdâtre. Il tente de se relever et Shade le retient avec sa béquille, plaquée contre son cou.

— Un seul geste et je recommence.

Son regard alerte est menaçant. Nix lève une main éclaboussée de sang argent en signe de reddition. L'autre se porte sur son estomac, qui ne s'est pas encore remis de la surprise et de la téléportation. Je compatis.

— C'est bon, halète-t-il.

Un film de sueur luit sur son front, révélateur de son épuisement. *Impénétrable, pas imbattable.*

Kilorn se laisse à nouveau choir sur sa souche d'arbre et ramasse les restes de son filet. Il sourit, se retenant de rire au nez de Cal, malmené.

— Ce type me plaît, décrète-t-il. Il me plaît beaucoup.

En lutte contre mon propre corps et les vieilles douleurs qui se sont réveillées dans mes os, je me force à me relever.

— Le prince est avec nous, Nix. Il est ici pour aider, comme moi.

Mes paroles ne parviennent pas à l'apaiser. Nix s'accroupit et découvre des dents jaunes. Son souffle saccadé possède quelque chose de sauvage.

— Aider ? ricane-t-il. Ce salopard argent a aidé mes filles à rejoindre leur tombe prématurément.

Cal fait de son mieux pour rester poli en dépit du sang qui goutte de son menton.

— Monsieur…

— Dara Marsten. Jenny Marsten, crache Nix.

Son regard noir me transperce, poignard dans la nuit.

— La Légion Marteau, poursuit-il. La bataille des Chutes. Elles avaient dix-neuf ans.

Mortes à la guerre. Une tragédie, sinon un crime, mais en quoi Cal est-il responsable ?À en juger par l'expression de honte pure qui traverse ses

traits, ce dernier semble partager l'opinion de Nix. Quand il parle, sa voix est épaisse, étouffée par l'émotion.

— Nous avons gagné… nous avons gagné.

Nix serre un seul poing et résiste à la tentation de se jeter sur Cal.

— C'est vous qui avez gagné. Elles se sont noyées dans la rivière et leurs corps ont été entraînés vers les Chutes des Demoiselles. Les fossoyeurs n'ont même pas retrouvé leurs chaussures. Que disait la lettre déjà ? insiste-t-il, faisant naître une grimace sur les traits Cal. Ah oui, que mes filles « étaient mortes pour la victoire ». Pour « défendre le royaume ». Et il y avait de jolies signatures en bas. Celle du défunt roi, du gérénal de Marteau et du tacticien de génie qui avait décidé qu'une légion entière devait traverser le fleuve.

Cal devient la cible de tous les regards et se décompose. Son visage pâlit, envahi par le sang et la honte. Je me rappelle sa chambre à la Résidence du Soleil, les marges des livres et manuels remplies de notes et de tactiques. Elles m'ont dégoûtée à l'époque et elles me dégoûtent encore aujourd'hui, de Cal et de moi. Parce que j'ai oublié celui qu'il était en réalité. Pas seulement un prince, ni un soldat, mais un assassin. Dans une autre vie, c'est moi qu'il aurait pu envoyer à la mort, ce sont mes frères ou Kilorn.

— Je suis désolé, exhale-t-il.

Il se force à relever la tête, à affronter les yeux de ce père endeuillé et enragé. Je suppose qu'on lui a appris à le faire.

— Je sais que ça n'a aucun sens. Vos filles… tous les soldats… méritent de rester en vie. Et vous aussi, monsieur.

Les genoux de Nix craquent lorsqu'il se relève, pourtant il ne semble rien remarquer.

— C'est une menace, mon garçon ?

— Un avertissement, répond Cal en secouant la tête. Vous êtes comme Mare, comme Shade.

Il nous désigne tour à tour.

— Différents. Ce que nous appelons un sang-neuf. Rouge et argent à la fois.

— Ne me traite jamais plus d'argent, grogne Nix.

Ça n'empêche pas Cal de poursuivre :

— Mon frère va traquer les gens de votre espèce. Il a le projet de vous tuer tous et de faire croire que vous n'avez jamais existé. Il a le projet de vous effacer de l'histoire.

Une boule se forme dans la gorge de Nix et la perplexité trouble ses yeux. Il se tourne vers moi.

— Il y en a… d'autres ?

— Beaucoup d'autres, Nix.

Cette fois, lorsque je le touche, je n'ai aucune intention de lui envoyer une décharge. Même si ça n'aurait aucune importance.

— Des filles, des garçons, jeunes et vieux. Dans tout le pays. Et nous comptons les trouver.

— Et quand vous les aurez trouvés, nous… Alors quoi ?

J'ouvre la bouche pour répondre et aucun son ne sort. *Je n'ai pas encore réfléchi aussi loin.* Farley fait un pas vers lui quand moi j'en suis incapable. Elle tend une main. Un foulard rouge s'y trouve, déchiré mais propre.

— La Garde écarlate les protégera. Et les entraînera s'ils le désirent.

Je manque de me cabrer en entendant ces mots, qui me rappellent le Colonel. La dernière chose qu'il semble souhaiter, c'est d'avoir des sangs-neufs autour de lui. Pourtant Farley paraît si sûre d'elle, si convaincante. Comme toujours, je suis certaine qu'elle a plus d'un tour dans son sac et que je ne devrais pas douter d'elle. Pas encore.

Lentement, Nix lui prend le foulard et le retourne dans ses mains tachées.

— Et si je refuse ? demande-t-il d'un ton léger, qui laisse transparaître sa force de caractère.

— Shade te ramènera dans ton lit et tu n'entendras plus jamais parler de nous, lui dis-je. Mais Maven viendra. Si tu ne veux pas nous accompagner, je te conseille de partir.

Son poing se crispe sur le tissu rouge.

— Autrement dit, je n'ai pas vraiment le choix.

— Si, bien sûr.

J'espère qu'il sait que je suis sincère. Je l'espère pour moi-même, pour mon âme.

— Tu peux choisir de rester ou de venir. Tu sais mieux que personne combien nous avons perdu… et tu peux nous aider à en récupérer une partie.

Nix conserve le silence un long moment. Il fait les cent pas, le foulard à la main, jetant de temps à autre un coup d'œil à travers les branches, en direction du phare de la tour de guet. Celui-ci nous balaie trois fois avant que Nix ne reprenne la parole.

— Mes filles sont mortes, ma femme aussi et j’en ai ma claque de ces marais pestilentiels, déclare-t-il en venant se poster devant moi. J’en suis.

Puis il jette un regard noir par-dessus mon épaule et je n’ai pas besoin de me retourner pour savoir qu’il fixe Cal.

— Mais empêchez celui-là de m’approcher.

12.

Nous retraversons les bois sans encombre, seulement suivis par la brise marine et les nuages. Toutefois, je ne parviens pas à chasser ce sentiment de terreur qui enserre mon cœur. Même si Nix a failli fendre le crâne de Cal, son recrutement m'a semblé facile. Trop facile. Et si j'ai appris quelque chose au cours des dix-sept années passées, au cours du mois écoulé, c'est que rien n'est facile. Tout a un prix. Si Nix n'est pas là pour nous piéger, il représente sans doute un danger. *N'importe qui peut trahir n'importe qui.*

Alors même s'il me rappelle mon père, même s'il est un peu plus que sa barbe grise et son chagrin, même s'il est comme moi, je ferme mon cœur à l'homme de Coraunt. Je l'ai sauvé de Maven, je lui ai dit qui il était et je l'ai laissé choisir. À présent, je dois poursuivre ma route, faire la même chose pour un autre, un autre et encore un autre. Tout ce qui compte, c'est le prochain nom.

Les étoiles éclairent suffisamment les bois pour que je puisse y voir clair et je feuillette les pages désormais familières de la liste de Julian. Il n'y en a que très peu dans les environs, rassemblés autour de la Rade. Deux dans la ville même, et un dans le bidonville de Ville Neuve. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont nous allons pouvoir les atteindre. La ville est sans doute entourée de murailles, à l'instar d'Archeon et de Summerton, et les restrictions pesant sur les faubourgs technologiques sont encore pires que celles instaurées par les Mesures. Soudain je me souviens. Les murailles et les restrictions n'ont aucun effet sur Shade. Par chance, sa jambe va mieux d'heure en heure, et il ne devrait plus avoir besoin de sa béquille d'ici

quelques jours. Alors nous serons invulnérables. Alors nous pourrons peut-être même gagner.

Cette pensée me trouble autant qu'elle me réjouit : à quoi ressemblerait un monde pareil ? Je ne peux qu'imaginer l'endroit où je vivrais. Chez moi peut-être, sans doute avec ma famille, un endroit dans les bois d'où je pourrais entendre un cours d'eau. Avec Kilorn à proximité bien sûr. Et Cal ? J'ignore où il choisira de s'établir, au bout du compte.

Dans les ténèbres nocturnes, l'esprit divague facilement. Je suis habituée aux forêts et je n'ai pas besoin de me concentrer pour éviter de trébucher sur les racines et les feuilles. Alors je rêve en marchant, je fantasme le monde tel qu'il pourrait être. Une armée de sangs-neufs, Farley à la tête de la Garde écarlate. Un véritable soulèvement rouge, depuis les tranchées du Goulot aux ruelles de la Ville grise. Cal a toujours affirmé qu'une guerre totale serait un prix trop lourd à payer, qu'un trop grand nombre de Rouges et d'Argents y perdraient la vie. J'espère qu'il a raison. J'espère que Maven verra ce que nous sommes, ce que nous pouvons faire, et qu'il comprendra l'impossibilité pour lui de gagner. Il n'a pas pu perdre sa raison tout entière. Même lui saura s'avouer vaincu. En tout cas, je l'espère. Parce que, à ce que j'en sais, Maven n'a jamais été vaincu. Pas dans les moments réellement importants. Cal a gagné le cœur de leur père, et de ses soldats, mais Maven, lui, a gagné la couronne. Il est sorti victorieux de toutes les batailles cruciales.

Et avec un peu de temps… il aurait aussi gagné mon cœur.

Je le vois dans l'ombre de chaque arbre, fantôme qui se dresse sous l'orage du Caveau des Os. L'eau ruisselle entre les pointes de sa couronne de fer, dans ses yeux et sa bouche, à l'intérieur de son col, dans l'abysse glacial que constitue son cœur affaibli. Elle vire au rouge, se transforme en mon sang. Il ouvre la bouche pour le goûter, et les dents qui apparaissent sont aiguisées et luisantes, petits rasoirs blancs.

Je cligne des paupières pour chasser cette image et effacer le souvenir du prince traître.

Farley murmure dans le noir, exposant dans le détail la véritable mission de la Garde. Nix est un homme intelligent, cependant, comme tous les autres sujets soumis à la loi de la Couronne flamboyante, il a été gavé de mensonges. Terrorisme, anarchie, soif de sang, voilà les mots que les médias utilisent pour décrire la Garde. Ils ont montré les enfants tués lors du « massacre du Soleil », les décombres inondés du pont d'Archeon, en

somme tout ce qui pourra convaincre le pays du prétendu mal que nous représentons. Et pendant ce temps-là, le véritable ennemi jubile sur son trône.

— Et elle ? murmure Nix en me considérant d'un œil sévère. C'est vrai qu'elle a séduit le prince pour le convaincre de tuer le roi ?

La question de Nix me fait l'effet d'un coup de poignard, et je regarde ma poitrine, croyant presque en trouver un. Mais ma douleur peut attendre. Devant moi, Cal se fige. Ses larges épaules s'agitent, signe qu'il inspire profondément pour se calmer. Je pose une main sur son bras dans l'espoir de réussir à l'apaiser autant qu'il m'apaise. Sa peau brûle sous mes doigts et je peux à peine la toucher.

— Non, ce n'est pas vrai, dis-je à Nix en insufflant à ma voix toute l'intransigeance dont je suis capable. Ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

— Alors la tête du roi est tombée toute seule ? glousse-t-il, s'attendant à déclencher une crise de rire généralisée.

Même Kilorn a le bon sens de rester silencieux. Il n'esquisse pas de sourire. Il connaît trop bien la peine d'avoir perdu son père.

— C'était Maven, grogne-t-il finalement, à la surprise générale.

Un feu pur brûle dans ses yeux.

— Maven et sa mère, la reine, poursuit-il. Elle peut prendre le contrôle des esprits et…

Il flanche, incapable d'aller jusqu'au bout. La mort du roi a été horrible, même si nous le haïssions.

— Et ? insiste Nix, en risquant quelques pas dans la direction de Cal.

Je l'arrête d'un regard cuisant et, heureusement, il n'insiste pas. Ses sentiments ne font aucun doute, néanmoins, il est impatient de voir le prince souffrir. Je sais qu'il a des raisons de torturer Cal, ce qui ne signifie pas que je doive le laisser faire.

— Continue, murmuré-je si bas que seul Cal peut m'entendre.

Au lieu de quoi, il se retourne, ses muscles se contractent sous mes doigts. Ceux-ci m'évoquent des vagues brûlantes déferlant sur une mer de béton.

— Elle m'a forcé à le faire, Marsten.

Ses iris bronze croisent ceux de Nix, le mettant au défi d'avancer d'un pas supplémentaire.

— Elle s'est insinuée dans mon esprit et a pris le contrôle de mon corps. Mais elle s'est arrangée pour que je reste conscient. Pour que je voie mes bras prendre l'épée et séparer la tête des épaules. Puis elle a dit au monde que c'était ce que je désirais depuis toujours.

Enfin, plus doucement, comme pour se le rappeler à lui-même :

— Elle m'a forcé à tuer mon père.

Une partie de la malveillance de Nix se dissipe, assez pour que perce son humanité dessous.

— J'ai vu les images, marmonne-t-il, presque sur un ton d'excuse. Elles étaient partout, sur tous les écrans de la ville. J'ai cru… on aurait dit…

Le regard de Cal se perd en direction des arbres. Il ne regarde pas les feuilles, non, c'est le passé qu'il observe, un souvenir encore plus douloureux.

— Elle a tué ma vraie mère aussi… Et elle nous tuera tous si nous la laissons faire.

Les mots jaillissent, durs et âpres, lame rouillée entamant la chair. Ils ont un goût merveilleux dans ma bouche.

— Pas si je la tue la première.

En dépit de tous ses dons, Cal n'est pas violent. Il peut tuer de mille façons, prendre la tête d'une armée, brûler un village, mais il n'y trouvera aucun plaisir. Voilà pourquoi ce qu'il dit alors me surprend.

— Le moment venu, me lance-t-il, on tirera à pile ou face.

Sa flamme si lumineuse s'est assombrie.

Au moment d'émerger de la forêt, un bref frisson de peur me parcourt. Et si l'Oiseau noir a disparu ? Et si nous avons été pistés. *Et si, et si, et si*… L'avion se trouve à l'endroit exact où nous l'avons laissé. Il est presque invisible dans le noir, se confondant avec le gris foncé de la piste. Je résiste à la tentation de courir me réfugier à l'intérieur et me force à régler mon pas sur celui de Cal. Pas trop près néanmoins. *Pas de distraction.*

— Garde les yeux ouverts, chuchote-t-il, une mise en garde discrète mais ferme.

Il ne lâche pas l'avion du regard, à l'affût de la moindre trace d'un piège.

Je l'imite, scrutant la rampe toujours abaissée, exposée à l'air nocturne. La voie m'a l'air libre, pourtant les ombres amassées dans le ventre de l'Oiseau noir sont si sombres que je ne peux pas les scruter à cette distance.

S'il m'a fallu beaucoup d'énergie et de concentration pour faire démarrer l'avion entier, c'est une autre histoire pour les ampoules à l'intérieur. Même à une dizaine de mètres, il m'est facile de me connecter au réseau et de leur communiquer l'étincelle qui éclairera l'intérieur de l'avion d'une lueur vive et subite. Aucun mouvement. Les autres réagissent, surpris par l'explosion lumineuse. Farley dégaine même son pistolet – l'étui est fixé à sa jambe.

— Ce n'est que moi, lui dis-je avec un geste de la main. L'avion est vide.

Je presse l'allure, impatiente d'être enveloppée par ce courant électrique dont l'intensité grandit à chaque pas. Dès que je pose le pied sur la rampe, j'ai l'impression d'être prise dans une étreinte chaleureuse. Je passe une main sur la paroi, suis le contour d'un panneau métallique. Mon pouvoir continue à circuler, se déversant des ampoules, courant le long des fils électriques jusqu'aux énormes batteries sous mes pieds, fixées sous chacune des ailes. Elles bourdonnent à l'unisson, projetant leur énergie, allumant ce que je n'ai pas pu contrôler. L'Oiseau noir se réveille.

Nix retient un cri derrière moi, impressionné par l'énorme avion. Il n'en a sans doute jamais vu un d'aussi près, sans parler de monter à l'intérieur. Je me retourne, m'attendant à le voir fixer les sièges ou le cockpit, mais ses yeux sont rivés sur moi. Il rougit et baisse la tête dans une sorte de révérence intimidée. Avant que je n'aie eu le temps de lui dire combien ce genre d'attitude m'horripile, il se traîne jusqu'à un siège et se débat avec le harnais de sécurité.

— J'ai droit à un casque ? lance-t-il pour rompre le silence. Si on doit voler, je veux un casque.

Hilare, Kilorn s'assied à côté de lui et les attache tous deux de ses doigts vifs, agiles.

— Nix, je crois que tu es le seul, ici, à ne pas en avoir besoin.

Ils gloussent ensemble, échangent des sourires complices. Sans moi, sans la Garde écarlate, Kilorn serait sans doute devenu comme Nix. Un homme buriné, avec pour seul bien sa carcasse. À présent j'espère qu'il aura une chance de vieillir, d'avoir mal aux genoux et de se laisser pousser une barbe grise. Si seulement Kilorn acceptait que je le protège. Si seulement il n'insistait pas pour aller à la rencontre de toutes les balles qui filent dans sa direction.

— Alors c'est bien la faiseuse d'éclairs. Et lui, c'est un…

Il désigne Shade, assis en face, à court de mots pour décrire son pouvoir.

— Un sauteur, suggère mon frère avec un signe de tête respectueux.

Il serre sa ceinture au maximum, pâlissant déjà à la perspective d’un autre vol. Farley n’a pas l’air aussi ébranlée et observe avec détermination les vitres du cockpit.

— Sauteur, d’accord. Et toi, mon grand ?

Il donne un coup de coude à Kilorn, ne remarquant pas que son sourire s’estompe.

— Quel est ton pouvoir ? insiste-t-il.

Je m’affale dans le siège du cockpit pour éviter de lire la souffrance sur le visage de Kilorn. Mais je ne suis pas assez rapide. J’aperçois le rouge de la honte sur ses joues, la rigidité de ses épaules, l’expression perçante de ses yeux plissés. La raison m’en apparaît avec une évidence frappante. La jalousie s’insinue dans la moindre de ses fibres, se répandant aussi vite qu’une maladie. L’intensité de cette émotion me surprend. Pas une seule fois je n’ai pensé que Kilorn voulait être comme moi, comme un *Argent*. Il est fier de son sang, l’a toujours été. Il s’est même déchaîné contre moi quand il a découvert ce que j’étais devenue. *Tu veux dire que tu es l’une d’entre eux ?* a-t-il grogné d’une voix dure. Il était si furieux… Mais alors pourquoi l’est-il à présent ?

— J’attrape des poissons, dit-il en se forçant à sourire.

Il y a de l’amertume dans son ton, et nous la laissons s’aigrir dans notre silence. Nix est le premier à parler, tapant sur l’épaule de Kilorn.

— Moi, c’est les crabes, dit-il en remuant les doigts. J’ai attrapé des crabes toute ma vie.

Une partie de la gêne de Kilorn se dissipe, se réfugie derrière un sourire en coin. Il se tourne pour regarder Cal actionner les différentes commandes du tableau de bord, préparant l’Oiseau noir à un autre vol. Je sens l’avion lui répondre, son énergie affluant vers les moteurs sous les ailes. Ils se mettent à ronronner, prenant de la vitesse à chaque seconde qui s’écoule.

— Ça a l’air bon, déclare Cal, qui perfore enfin le silence gêné. Quelle est notre prochaine destination ?

Il me faut une seconde pour comprendre que sa question s’adresse à moi.

— Oh…, bafouillé-je. Les personnes les plus proches se trouvent à la Rade. Deux dans la ville même, un dans les faubourgs.

Je m’attends à des protestations à la perspective de s’introduire dans une ville fortifiée, pourtant Cal se contente de hocher la tête.

— Ça ne sera pas facile, prévient-il, alors que les lumières clignotantes du tableau de bord se reflètent dans ses yeux bronze.

— Une chance que tu sois là pour nous dire ce que nous ne savons pas ! Farley, tu crois qu'on peut réussir ?

Elle opine du chef, et j'aperçois une fissure dans son masque habituellement stoïque, révélant l'émotion qui se cache dessous. De l'excitation. Ses doigts tambourinent sur sa cuisse, seule indication de son impatience. J'ai l'impression écœurante qu'elle prend tout ça pour un jeu.

— J'ai assez d'amis à la Rade. Les fortifications ne représenteront pas un problème.

— Alors direction la Rade, lance Cal.

Son intonation sinistre n'est pas rassurante. Pas plus que la sensation au creux de mon estomac quand l'avion s'ébranle. Il cahote sur le kilomètre et demi de piste de fortune. Cette fois, quand l'appareil s'incline pour le décollage, je ferme mes paupières de toutes mes forces. Entre le bourdonnement rassurant des moteurs et la certitude de ne pas être utile, je m'endors avec une facilité déconcertante.

J'alterne entre sommeil et veille, ne succombant jamais réellement à l'obscurité paisible que mon esprit réclame si désespérément. Quelque chose dans l'avion me tient en suspens : si mes yeux restent clos, mon cerveau ne se met jamais complètement au repos. J'ai l'impression d'être comme Shade, faisant mine d'être endormie pour récolter les secrets échangés à voix basse. Les autres demeurent silencieux et, à en juger par les ronflements crépitants de Nix, ils se sont tous abandonnés aux bras de Morphée. Seule Farley reste éveillée. Je l'entends défaire sa ceinture et rejoindre le cockpit, alors qu'il est presque impossible d'entendre ses pas avec le bruit des moteurs. Je m'assoupis alors réellement, grapillant quelques instants nécessaires d'un sommeil superficiel, avant que sa voix ne me ramène, tout bas, à la conscience.

— Nous sommes au-dessus de l'océan, murmure-t-elle d'un air perplexe.

Cal fait craquer les vertèbres de son cou. Il ne l'a pas entendue approcher, trop concentré sur l'avion.

— Quelle perspicacité, dit-il une fois remis de sa surprise.

— Pourquoi survolons-nous l'eau ? La Rade est au sud, pas à l'est…

— Parce qu'on a assez d'électricité pour faire ce détour et qu'ils ont besoin de dormir.

Une forme de peur imprègne sa voix. *Cal hait l'eau. Ça doit le mettre au supplice.* Farley marque son mépris d'un raclement de gorge.

— Ils pourront dormir lorsque nous atterrirons. La piste est dissimulée, comme la précédente.

— Pas elle, dit-il en parlant de moi. Pas alors que des sangs-neufs sont concernés. Elle continuera tant qu'elle ne s'écroulera pas, et on ne peut pas la laisser faire.

Un long silence. Il doit chercher à convaincre Farley du regard plutôt qu'avec ses mots. Je suis bien placée pour savoir combien ses yeux peuvent se montrer persuasifs.

— Et quand dors-tu, Cal ?

Sa voix descend d'un ton, non pas en volume mais en humeur.

— Je ne dors pas. Je ne dors plus.

J'ai envie de soulever les paupières. De lui dire de faire demi-tour, de se dépêcher. Nous perdons du temps sur l'océan, nous gaspillons de précieuses secondes qui pourraient avoir une incidence sur la vie ou la mort des sangs-neufs de Norta. Ma colère est tempérée par l'épuisement. Et le froid. Même à côté de Cal, véritable fournaise ambulante, je sens un froid glacial envahir ma chair. J'ignore d'où il vient, simplement qu'il monte dans les moments de tranquillité, quand je suis immobile, quand je m'absorbe dans mes pensées. Quand je me rappelle tout ce que j'ai fait, et ce qu'on m'a fait. La glace se fige à l'endroit où devrait se trouver mon cœur, menaçant de fendre ma poitrine en deux. Mes bras s'enroulent autour d'elle pour tenter d'arrêter la douleur. Ça marche un peu, la chaleur me pénètre à nouveau. Mais lorsque la glace fond, il ne reste plus que le vide. Un abîme. Et je ne sais pas comment le combler.

Je guérirai cependant, je le dois.

— Je suis désolé, murmure Cal, si bas que je l'entends à peine, mais assez fort pour m'empêcher de sombrer dans le sommeil.

Ses mots ne me sont pas destinés. Quelque chose me cogne le bras. Farley, qui s'approche pour mieux l'entendre.

— Pour ce que je t'ai fait. Avant. Dans la Résidence du Soleil.

Sa voix se brise presque… Cal porte son propre fardeau. La souvenir du sang glacé, de la torture subie par Farley dans les cellules du palais. Elle a refusé de trahir les siens, et pour cela Cal lui a arraché des hurlements.

— Je ne m'attends pas à ce que tu acceptes mes excuses, et tu ne devrais pas d'ailleurs…

— Je les accepte, dit-elle, d'un ton brusque mais sincère. J'ai commis des erreurs moi aussi ce soir-là. Comme nous tous.

Mes yeux ont beau être fermés, je sais qu'elle me regarde. Je sens son regret… et sa résolution.

Les cahots des roues sur le béton me réveillent en sursaut, me faisant tressauter sur mon siège. J'ouvre les yeux et les referme aussitôt pour me protéger du rayon de soleil qui me transperce à travers les vitres du cockpit. Les autres, parfaitement réveillés, discutent tout bas à l'arrière. L'avion a beau être encore en mouvement, Kilorn se précipite vers moi. Je suppose que c'est utile d'avoir le pied marin : les secousses de l'avion ne semblent pas le gêner.

— Mare Barrow, si je te reprends à piquer du nez encore une fois, je fais un rapport aux autorités.

Il imite notre ancien professeur, celui que nous avons eu en commun jusqu'à ce que, l'année de ses sept ans, il quitte l'école pour entrer en apprentissage chez un pêcheur. Je lève la tête vers lui, souriant à ce souvenir.

— Dans ce cas, je dormirai sur le pilori, Miss Vandark.

Ma réponse provoque l'hilarité de mon ami. Reprenant peu à peu mes esprits, je constate que je suis recouverte de quelque chose. Un tissu sombre, doux et usé. *La veste de Kilorn.* Il la récupère avant que je n'aie pu protester, et je me surprends à frissonner.

— Merci.

Il hausse les épaules.

— Tu tremblais.

— Il va y avoir un sacré trajet jusqu'à la Rade, annonce Cal d'une voix forte pour couvrir les moteurs qui continuent à rugir.

Il ne quitte jamais la piste des yeux et garde les commandes de l'avion jusqu'à son arrêt complet. Comme la piste 95, cette prétendue ruine est entourée de bois et totalement déserte.

— Seize kilomètres dans la forêt et les faubourgs, ajoute-t-il en inclinant la tête vers Farley. À moins que tu n'aies un petit tour en réserve.

Elle éclate d'un rire satisfait tout en détachant sa ceinture.

— Ça finit par entrer, alors ?

D'un geste vif, elle deplie la carte du Colonel sur ses genoux.

— On peut ramener la distance à dix kilomètres si on emprunte les vieux tunnels. Et éviter les faubourgs.

— Un autre Sous-Train ?

Cette pensée m'emplit d'un mélange d'espoir et de terreur.

— N'est-ce pas dangereux ? ajouté-je.

— Un quoi ? grommelle Nix d'une voix distante.

Je ne compte pas perdre de temps à expliquer le fonctionnement du vieux train métallique que nous avons laissé à Naercey. Farley l'ignore, elle aussi.

— Il n'y en a aucun stationné dans la Rade, pas encore, mais le tunnel passe juste en dessous de la route du Port. Enfin, s'il n'a pas été fermé…

Elle jette un coup d'œil à Cal, qui secoue la tête.

— Ils n'ont pas eu le temps. Il y a encore quatre jours, on croyait que les tunnels s'étaient effondrés ou qu'ils étaient à l'abandon. Aucune carte n'a pu être établie en si peu de temps. Même avec l'aide de toutes les mains-de-fer dont il dispose, Maven ne pourrait pas avoir neutralisé l'ensemble des tunnels.

Sa voix fléchit, accablée de souvenirs. Je sais à quoi il pense.

Quatre jours seulement se sont écoulés. Quatre jours depuis que Cal et Ptolemus ont découvert Walsh dans les tunnels du train sous Archeon. Quatre jours depuis qu'elle s'est donnée la mort pour protéger les secrets de la Garde écarlate.

Pour chasser de mon esprit l'image des yeux vitreux de Walsh, je me lève et étire tous mes muscles.

— En route, alors !

Ma déclaration ressemble plus à un ordre que je ne le voudrais.

Comme avec Nix, j'ai mémorisé la prochaine salve de noms. *Ada Wallace. Née le 01/06/290 à la Rade, Fanal, État de Regent, Norta. Résidence actuelle : lieu de naissance.* Et le second, également établi à la Rade. *Wolliver Galt, né le 20/01/302.* Il est né le même jour que Kilorn, la même année. Mais il n'est pas mon ami. Un sang-neuf, un autre hybride, rouge et argent, que Kilorn jalousera.

Il m'apparaît étrange soudain que Kilorn ne montre aucune animosité envers Nix. À dire vrai, il est même plus amical que de coutume, suivant son aîné à la trace tel un chiot docile. Ils discutent calmement, liés par l'expérience commune d'une enfance pauvre, rouge et sans espoir. Quand Nix met sur le tapis le sujet des filets et des types de nœuds, sujet assommant qui passionne Kilorn, je fais la sourde oreille à leurs échanges et me concentre sur tout le reste. Une part de moi aimerait pouvoir se joindre à leur discussion, débattre des mérites du double nœud de pêcheur plutôt que de la meilleure stratégie d'inflitration. Ça me donnerait l'impression d'être

normale. Parce que Shade peut bien prétendre le contraire, je suis tout sauf normale.

Farley se prépare déjà : elle enfile une veste marron foncé et cache son foulard rouge à l'intérieur, puis récupère des rations dans notre stock. Il n'a pas encore beaucoup baissé, mais je note dans un coin de ma tête de rafler tout ce sur quoi, si l'occasion se présente, je pourrai mettre la main lors de cette expédition. Les armes sont un autre problème : nous n'en avons que six en tout, et en voler davantage ne serait pas une tâche aisée. Trois fusils, trois pistolets. Farley est déjà équipée d'un de chaque : le long canon du fusil en travers de son épaule et le pistolet sur sa hanche. Elle a dormi avec, comme s'ils étaient des prolongements d'elle-même. Je suis surprise de la voir se défaire des deux, pour les ranger dans l'armoire fixée à la paroi de l'avion.

— Tu sors sans ? proteste Cal, son fusil à la main.

Elle remonte la jambe de son pantalon et révèle un long couteau glissé dans sa bottine.

— La Rade est une grande ville. On mettra toute la journée à trouver les compatriotes de Mare, et peut-être toute la nuit à les faire sortir. Je ne veux pas prendre le risque de me trimballer avec une arme à feu qui n'a pas été enregistrée. Je serais exécutée sur-le-champ. Je veux bien prendre ce risque dans les villages, pas à la Rade. Je suis surprise que tu ne connaisses pas tes propres lois, Cal.

L'argent lui monte aux joues et la pointe de ses oreilles vire au blanc sous l'effet de l'embarras. En dépit de ses efforts, Cal n'a jamais été fait pour la législation et la politique. C'était le domaine de Maven, depuis toujours.

— De toute façon, poursuit Farley, nous scrutant tour à tour, je considère que vous constituez, la faiseuse d'éclairs et toi, des armes bien plus efficaces que les fusils.

Je peux presque entendre Cal grincer des dents sous l'effet de la colère et de l'impuissance.

— Je te l'ai dit, on ne peut pas…, commence-t-il.

Je n'ai pas besoin d'écouter la suite pour connaître ses arguments. *Nous sommes les personnes les plus recherchées du royaume, considérées par tous comme dangereuses, nous risquerions de compromettre la mission*. Si mon premier réflexe me pousse à écouter Cal, le second, plus constant, m'invite à me défier de lui. Parce que se déplacer sans se faire remarquer n'est pas sa spécialité, c'est la mienne. Tandis qu'il discute avec Farley, je

me prépare mentalement aux tunnels et à la Rade. Tout en ravivant les souvenirs de ce que j'ai lu dans les ouvrages de Julian, je subtilise la carte de Farley. Mon geste est si discret qu'elle ne remarque rien, trop occupée à harceler Cal. Shade les rejoint et prend le parti de Farley. Leur bavardage à tous les trois me permet de planifier la suite en silence.

La carte de la Rade dont nous disposons est plus récente que celle que Julian m'a montrée, et plus détaillée. Tout comme Archeon était bâti autour de l'immense pont que la Garde écarlate a détruit, la Rade se concentre tout naturellement autour de sa rade, ce grand bassin circulaire. Il est essentiellement artificiel, permettant à l'océan de découper une courbe trop parfaite sur la côte. Des gardiens de la nature et des nymphus ont participé à la construction de la ville et du port, ensevelissant et inondant les ruines des bâtiments qui s'y dressaient autrefois. Et cette anse est divisée en deux par une route qui avance droit vers l'océan, ponctuée de barrages, de patrouilles militaires et de goulots d'étranglement. Elle sépare le port civil, Aquarien, du bien nommé Port Guerrier, et conduit au Fort des Patriotes, perché sur un rectangle de terre plate et fortifiée, au milieu de la rade. Ce fort a la réputation d'être le plus précieux du pays, unique base militaire à servir les trois branches de l'armée. Il accueille les soldats de la Légion Fanal, ainsi que les escadrons de la flotte aérienne. Le Port Guerrier est suffisamment profond pour accueillir les navires les plus imposants, constituant un point de repli essentiel de la marine de Norta. Rien que sur la carte, le fort est intimidant – espérons qu'Ada et Wolliver n'ont aucun lien avec lui, qu'ils se trouvent en dehors de son enceinte.

La ville elle-même se répartit tout autour du port et fourmille entre les différents quais. La Rade, plus ancienne qu'Archeon, a incorporé les ruines qui l'ont précédée. Le tracé des rues, sinueux et erratique, les rend imprévisibles. Comparé au quadrillage régulier de la capitale, la Rade évoque un enchevêtrement de fils pleins de nœuds. L'idéal pour des filous de notre acabit. Certaines rues plongent même sous terre, rejoignant le réseau de tunnels que Farley semble connaître sur le bout des doigts. S'il ne sera pas facile d'arracher deux sangs-neufs à la Rade, ça ne semble en rien impossible. Surtout si une série de coupures de courant se produisent pile au bon moment.

— Tu peux attendre ici, Cal, dis-je en sortant le nez de la carte, mais moi je ne resterai pas sur la touche.

Il s’interrompt avant d’ouvrir la bouche. L’espace d’un instant, je me fais l’impression d’un tas de petit bois sur le point d’être enflammé.

— Dans ce cas j’espère que tu es prête à faire le nécessaire.

Autrement dit, tuer tous ceux qui m’auront reconnue. N’importe qui.

— Oui.

Je mens de mieux en mieux.

13.

Nous n’avons aucun mal à convaincre Nix de ne pas nous suivre. Même avec son pouvoir d’invulnérabilité, il reste un pêcheur de crabes qui n’a jamais été plus loin que les marais salants de son village. Une mission de sauvetage dans l’enceinte d’une ville fortifiée n’est pas pour lui, et il le sait. Kilorn nous oppose plus de résistance. Pour qu’il accepte de demeurer à bord de l’avion, je dois lui rappeler que Nix a besoin de compagnie. Il sait combien c’est important pour moi. Et combien je tiens à ce qu’il reste en vie.

Lorsqu’il m’étreint contre lui pour me dire au revoir, je m’attends à ce qu’il me chuchote une mise en garde à l’oreille, un conseil peut-être. Au lieu de quoi, je récolte des encouragements, plus réconfortants qu’ils ne le devraient.

— Tu vas les sauver, murmure-t-il. Je n’ai aucun doute.

Les sauver. Les mots résonnent dans ma tête, me suivent jusqu’au pied de la rampe et dans la forêt baignée de soleil. *Je vais réussir*, me dis-je, le répétant encore et encore, pour y croire autant que Kilorn. *Je vais réussir, je vais réussir, je vais réussir.*

Les bois plus clairsemés nous contraignent à nous tenir en permanence sur nos gardes. En plein jour, Cal n’a pas à s’inquiéter d’être repéré à cause de ses flammes et il se tient prêt, chacun de ses doigts allumés comme la mèche d’une bougie. Shade ne touche pas terre, sautant d’arbre en arbre. Il fouille la forêt avec une précision militaire, son regard perçant balaie les alentours dans toutes les directions jusqu’à ce qu’il soit satisfait. Tous mes

sens sont en alerte, eux aussi, à l’affût de la moindre impulsion électrique émanant d’un camion ou d’un avion au vol rasant. Un bourdonnement sourd me parvient du sud-est à l’approche de la Rade, ce qui n’est pas plus surprenant que le flux et reflux de la circulation sur la route du Port. Nous sommes trop loin de la chaussée pour entendre les véhicules, mais ma boussole interne m’informe que nous nous en rapprochons à chaque pas.

Je sens avant de voir. C’est tout petit, une légère pression sur mon esprit aux aguets. L’électricité s’écoule d’une minuscule pile qui alimente sans doute une montre ou une radio.

— À l’est, murmuré-je en désignant l’origine de la source d’énergie.

Farley fait volte-face dans cette direction sans même prendre la peine de s’agenouiller. Contrairement à moi, qui pose un genou dans le feuillage, laissant les premières couleurs de l’automne servir de camouflage à ma chemise rouge sombre et à mes cheveux foncés. Cal est juste à côté, des flammes rasent sa peau – il les contrôle pour ne pas mettre le feu à la forêt. Sa respiration est régulière, tandis que ses yeux bronze scrutent les arbres.

Je tends un doigt en direction de la source d’énergie. Une seule étincelle parcourt ma main et disparaît, appelant l’électricité qui se rapproche.

— Farley, baisse-toi, grogne Cal, si bas que sa voix se perd presque dans le bruissement des feuilles.

Au lieu d’obéir, elle s’appuie contre un arbre et se fond dans les ombres du tronc. Le soleil qui filtre à travers le feuillage mouchète sa peau, et elle est si immobile qu’elle semble appartenir à la forêt. Immobile, pas silencieuse. Ses lèvres s’entrouvrent et un chant d’oiseau discret s’éleve à travers les branches. Le même que celui auquel elle a eu recours à la sortie de Coraunt, pour communiquer avec Kilorn. *Un signal.*

La Garde écarlate.

— Farley, soufflé-je sans desserrer la mâchoire. Que se passe-t-il ?

Elle ne me prête aucune attention, trop occupée à observer les arbres. À attendre. À écouter. Un instant plus tard, quelqu’un répond d’une trille, semblable mais pas identique. Lorsque Shade, perché au-dessus de nos têtes, répond à son tour, ajoutant sa propre partition à cet étrange chant, une part de ma peur se dissipe. Farley pourrait me conduire dans un piège, pas Shade. *Je l’espère.*

— Capitaine, on vous croyait coincée sur cette fichue île, lance une voix mal dégrossie, émergeant d’un épais fourré d’ormes.

L’accent, tout en voyelles nasales et *r* escamotés, est prononcé : c’est celui de la Rade.

Farley sourit en entendant ces sons, et repousse le tronc d’un mouvement souple.

— Crance, dit-elle, saluant la silhouette qui se fraie un chemin à travers le sous-bois. Où est Melody ? Depuisquand sers-tu de messager à Egan ?

Dès qu’il émerge de la végétation, je m’efforce de le jauger, m’attachant aux petits détails que j’ai appris à remarquer il y a longtemps. Il incline son corps en avant, compensant le poids d’un objet lourd qu’il a laissé derrière lui. Un fusil, ou une matraque peut-être. *Un messager en effet.* Il a l’allure d’un docker ou d’un castagneur, avec des bras massifs et un torse large comme un tonneau, caché sous d’épais vêtements en coton usé et une veste matelassée. Celle-ci, rapiécée de toutes parts, crée un patchwork bigarré de divers tissus de récupération, tous dans les tons rouges. Le contraste est d’autant plus étrange avec ses chaussures en cuir, qui paraissent neuves, cirées avec soin. Volées sans doute. *Mon genre d’homme.*

Crance hausse les épaules pour toute réponse, un petit tic nerveux qui agite son visage basané.

— Elle a du boulot sur les docks. Et je préfère « bras droit », si ça te va, ajoute-t-il, tandis que le tic se métamorphose en sourire.

Il exécute alors une révérence fluide et exagérée.

— Chef Egan vous souhaite la bienvenue, capitaine.

— J’ai perdu mon grade, marmonne Farley d’un air renfrogné en lui agrippant l’avant-bras (sa version de la poignée de main je suppose). Et je suis sûre que tu es déjà au courant.

Il se contente de secouer la tête.

— Tu ne trouveras pas grand-monde ici pour entériner cette situation. Les Marins sont sous les ordres d’Egan, pas de ton Colonel.

Les marins ? Sans doute une autre division à l’intérieur de la Garde écarlate.

— Tes amis comptent rester planqués dans les buissons ? ajoute-t-il en m’observant à la dérobée.

Son regard bleu m’électrise, rendu encore plus acéré par sa peau chocolat. Il ne suffit néanmoins pas à me distraire du problème plus pressant : je continue à sentir le pouls d’une pile et Crance ne porte pas de montre.

— Et les tiens, d’amis ? dis-je en me redressant.

Cal suit mon mouvement et je devine qu'il examine Crance lui aussi. Lequel n'est pas en reste, soldat en toisant un autre. Puis il découvre d'un large sourire des dents luisantes.

— Voilà pourquoi le Colonel fait autant d'histoires, ricane-t-il avant d'avancer d'un pas audacieux.

Aucun de nous deux ne flanche malgré sa taille. Nous sommes plus dangereux que lui. Il pousse un sifflement tout en reportant son attention sur moi.

— Le prince en exil et la faiseuse d'éclairs. Et où est le Lièvre ? Je savais bien que je l'avais entendu.

Le Lièvre ?

La silhouette de Shade surgit derrière Crance, et lui passe un bras autour du cou sans lâcher sa béquille. Il sourit, il rit même, redevenu petit garçon.

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça, gémit-il presque en secouant les épaules de Crance.

— Assume, réplique ce dernier en se libérant.

Il fait un mouvement tressautant avec sa main, hilare, pourtant son sourire s'estompe dès qu'il avise la béquille et les bandages.

— Tu es tombé dans un escalier, ou quoi ?

Crance a beau conserver un ton léger, la gravité assombrit ses yeux vifs. Shade dissipe ses craintes d'un geste et agrippe une de ses épaules musclées.

— C'est bon de te voir, Crance. Le moment est venu de te présenter ma sœur, je crois…

— Inutile, l'interrompt-il en me tendant une main deux fois plus grande que la mienne.

Je l'accepte de bon cœur et il presse mes doigts.

— Enchanté de faire ta connaissance, Mare Barrow, ajoute-t-il. Enfin, pour être honnête, tu as meilleure mine sur les avis de recherche. Et je ne pensais pas que c'était possible.

Les autres grimacent, aussi effrayés que moi à l'idée que mon visage soit placardé sur toutes les portes et fenêtres. *On aurait dû s'y attendre.*

— Désolée de te décevoir, me forcé-je à répondre en retirant ma main.

La fatigue et l'inquiétude ne m'ont pas épargnée. Je sens la crasse sur ma peau, et les nœuds dans mes cheveux.

— Je n'ai pas vraiment pu prendre la peine de me regarder dans un miroir ces derniers temps.

Crance ne se laisse pas démonter par ma pique, et son sourire s'élargit.

— Tu fais vraiment des étincelles, murmure-t-il.

Il ne m'échappe pas que ses yeux s'attardent sur mes doigts. Je résiste à la tentation de lui montrer à quelle foudre il s'expose vraiment et enfonce mes ongles dans la chair de mes paumes. Le pouls de la pile me rappelle en permanence sa présence.

— Alors, tu comptes continuer à faire semblant de ne pas nous avoir encerclés ? insisté-je en désignant les arbres denses autour de nous. Ou est-ce qu'on a un problème ?

— Aucun problème, dit-il avant de lever les mains en un geste moqueur de reddition.

Puis il pousse un nouveau sifflement, cette fois aigu et vif, évoquant un faucon en chasse. Crance a beau s'échiner à garder le sourire et feindre d'être détendu, j'identifie la suspicion dans son regard. Je m'attendrais à ce qu'il garde un œil sur Cal, pourtant c'est de moi qu'il se méfie. *Ou qu'il ne comprend pas.*

Le crissement des feuilles mortes annonce l'arrivée des amis de Crance, vêtus eux aussi d'un mélange de guenilles et d'accessoires plus luxueux, volés. Un uniforme en quelque sorte, et ils sont si dépareillés qu'ils finissent par se ressembler. Deux femmes et l'homme à la montre, abîmée mais qui fonctionne. Aucun ne paraît armé. Ils saluent Farley, sourient à Shade et ignorent comment se conduire avec Cal et moi. Ça vaut sans doute mieux, j'imagine. Je n'ai pas besoin d'amis supplémentaires que je risquerais de perdre.

— Allez, le Lièvre, voyons voir si tu peux tenir le rythme, le taquine Crance en rejoignant Shade.

Pour toute réponse, mon frère saute dans un arbre voisin, sa jambe blessée pendant dans le vide. Quand son regard croise le mien, son sourire disparaît. Il surgit derrière moi un quart de seconde plus tard, si rapide que je l'aperçois à peine. Ce qui ne m'empêche pas d'entendre très distinctement ce qu'il me chuchote :

— Ne fais confiance à personne.

Les tunnels sont humides, sur les parois incurvées s'entremêlent mousse et racines, mais le sol est dégagé de toutes pierres et débris. Pour les Sous-Trains je suppose, si l'un d'eux doit gagner la Rade. Je n'identifie pourtant pas ce crissement du métal sur le métal, ce martèlement aveuglant du

moteur du train fonçant vers nous. Je ne sens que la lampe torche dans la main de Crance, la montre de l'autre homme et la circulation régulière sur la route du Port à une dizaine de mètres au-dessus de nous. Les véhicules les plus lourds sont les pires, leurs circuits électriques et leurs instruments provoquant un gémissement à l'arrière de mon crâne. Je grimace chaque fois qu'il en passe un et je perds rapidement le compte tant ils sont nombreux à filer vers Naercey. S'ils étaient plus rapprochés, je suspecterais un convoi royal transportant Maven en personne, mais ils vont et viennent visiblement au hasard. *C'est normal*, me répété-je, afin d'apaiser mes nerfs et de ne pas court-circuiter la lampe. Sinon, nous risquons d'être tous plongés dans le noir.

Les compagnons de Crance ferment la marche, ce qui devrait me mettre sur le quivive et m'indiffère en réalité. J'ai mes étincelles à disposition, et Cal à mes côtés, si quiconque prend une mauvaise décision. Il est plus intimidant que moi, une main tapissée d'un feu rouge et dansant. Celui-ci projette des ombres vacillantes et changeantes, peignant le tunnel de tourbillons rouges et noirs. *Ses couleurs d'autrefois. Qu'il a perdues aujourd'hui, comme tout le reste.*

Tout sauf moi.

Ça ne sert à rien de murmurer ici, le moindre son porte et Cal ne desserre donc pas les dents. Ce qui ne m'empêche pas de l'observer. Il est mal à l'aise, en lutte contre tous ses instincts de soldat, de prince, d'Argent. Le voilà en train de suivre l'ennemi vers l'inconnu… et pour quelle raison ? Pour m'aider ? Atteindre Maven ? Un jour, ces raisons ne lui suffiront plus pour continuer. Un jour, il cessera de me suivre et je dois m'y préparer. Je dois décider ce que mon cœur autorisera, et quelle solitude je suis prête à supporter. Mais pas encore. Sa chaleur m'accompagne à cet instant, et je ne peux m'empêcher de la vouloir tout près de moi.

Les tunnels ne figurent pas sur notre carte, ni sur aucune de celles que j'ai pu consulter. La route du Port, oui, et je suspecte que nous sommes juste en dessous. Elle conduit tout droit au cœur de la Rade, à travers la Porte Pique, suivant le contour de la baie avant de prendre la direction du nord et des marais salants, de Coraunt, puis enfin des régions limitrophes, glaciales, très loin d'ici. Plus essentiel que la route du Port, le Centre de sécurité, plate-forme administrative de la ville entière, qui contient les registres, et donc les adresses d'Ada et de Wolliver. Celle de la troisième personne, la jeune fille de Ville Neuve, pourrait aussi s'y trouver. *Cameron*

Cole, j’ai retenu son nom même si le reste des informations m’échappe dans l’immédiat. Je n’ose pas sortir la liste de Julian pour regarder, pas quand je suis entourée d’autant d’inconnus. Moins il y a de gens informés de l’existence des sangs-neufs, mieux ça vaut. Leurs noms sont des condamnations à mort, et je n’ai pas oublié la mise en garde de Shade.

Avec un peu de chance, nous aurons mené à bien notre mission d’ici la tombée de la nuit et serons de retour à l’Oiseau noir pour le petit déjeuner, accompagnés de trois nouvelles recrues. Kilorn fulminera sans doute, furieux d’avoir été mis sur la touche, mais dans l’immédiat c’est le cadet de mes soucis. Pour tout dire, je suis impatiente de revoir son visage empourpré et de l’entendre grogner. Malgré la Garde, malgré cette rage nouvelle, le garçon aux côtés duquel j’ai grandi est toujours là, lueur qui se devine sous la surface, et celle-ci est aussi réconfortante que le feu de Cal ou les bras de mon frère.

Shade parle pour combler le silence, plaisante avec Crance et ses compagnons.

— C’est grâce à cet homme que je suis sorti vivant du Goulot, explique-t-il en agitant sa béquille vers Crance. Les bourreaux n’arrivaient pas à avoir ma peau, mais la faim a bien failli s’en charger.

— Tu as volé un chou, je t’ai simplement laissé le manger, répond Crance en secouant la tête.

Le rouge qui lui monte aux joues trahit sa fierté, malgré tout. Et Shade ne le laisse pas jouer les modestes : son sourire pourrait illuminer le tunnel – même si son regard reste éteint.

— Un contrebandier au cœur d’or.

Je suis leur conversation sur le quivive, les oreilles grandes ouvertes, comme si j’assistais à un match. L’un complimente l’autre, évoquant leur évasion du Goulot, leurs techniques pour échapper à la vigilance de la police et des légions. Si une amitié a pu naître entre eux durant ces semaines, celle-ci ne semble plus exister. Aujourd’hui, ils ne sont plus que deux hommes échangeant souvenirs et sourires forcés, chacun essayant de deviner ce que l’autre veut exactement. Je fais de même, et parviens à mes propres conclusions.

Derrière ses grands airs, Crance n’est qu’un voleur. Et cette profession n’a aucun secret pour moi. L’avantage avec les voleurs, c’est qu’on peut compter sur eux pour révéler le pire d’eux-mêmes. Si les rôles étaient inversés et que j’étais la Mare du passé, escortant des fugitifs à Pilotis,

serais-je prête à les trahir pour quelques tétrarques ? Pour quelques semaines de nourriture ou un peu d'électricité supplémentaire ? Je me rappelle parfaitement les hivers rigoureux, les jours de froid et de famine qui semblaient ne jamais vouloir se terminer. Les maladies pour lesquelles il existait des remèdes efficaces mais que nous ne pouvions pas acheter par manque d'argent. Et même la douleur amère du désir brut, celle de prendre quelque chose de beau ou d'utile juste *parce que*. J'ai fait des choses horribles dans ces moments-là, détroussant des gens aussi désespérés que moi. *Pour survivre. Pour nous maintenir tous en vie.* C'est ainsi que je me justifiais à Pilotis, quand je volais des pièces à des familles dont les enfants mourraient de faim.

Je ne doute pas un instant que Crance me remettrait entre les mains de son chef, Egan, s'il le pouvait : c'est ce que je ferais. Me vendrait au Colonel ou pire… à Maven. Par chance, il n'est pas en position de supériorité, et il le sait. Il doit donc garder son sourire. *Dans l'immédiat.*

Le tunnel tourne et s'enfonce plus profondément sous terre. Les rails du Sous-Train s'interrompent alors, à l'endroit où le passage devient trop étroit pour qu'il puisse y circuler. La température chute à mesure que nous descendons et l'atmosphère se fait plus oppressante. Je m'interdis de penser au poids de la terre au-dessus de nos têtes. Les parois finissent par devenir décrépites, fissurées, elles s'effondreraient sans doute sans supports. Des étais de bois nus défilent dans le noir, ils renforcent le plafond du tunnel et nous empêchent d'être enterrés vifs.

— Où ressort-on ? lance Cal à la cantonade.

Le dégoût empoisonne chacun de ses mots. Les tunnels profonds lui mettent les nerfs en pelote, comme moi.

— Sur le flanc ouest de la Résidence de l'Océan, répond Farley, évoquant le palais royal de la Rade.

Crance la contredit d'un signe de tête.

— Le tunnel est raccourci, grommelle-t-il. Il y a des travaux, sur ordre du roi. Il est monté sur le trône depuis trois jours et déjà il m'emmerde.

Je suis si près de Cal que je l'entends grincer des dents. Un accès de colère rend sa flamme plus vive, et les autres prétendent ne pas remarquer la bouffée de chaleur qui se diffuse dans le tunnel. *Sur ordre du roi.* Même malgré lui, Maven contrecarre nos projets. Cal fixe son regard sur ses pieds, stoïque.

— Maven a toujours détesté cette résidence.

Ses paroles se réverbèrent sur les parois, et cet écho étrange de sa mémoire nous enveloppe.

— Trop petite pour lui. Trop vieille.

Les ombres ondulent sur les murs, altèrent nos silhouettes. J'aperçois Maven dans chacune de ces formes tordues, dans chaque flaque d'obscurité. Il m'a dit un jour qu'il était l'ombre de la flamme. Aujourd'hui, je crains qu'il ne devienne l'ombre dans mon esprit, pire qu'un chasseur, pire qu'un fantôme. Au moins, je ne suis pas la seule qu'il tourmente. Au moins Cal perçoit-il sa menace, lui aussi.

— Le marché au poisson dans ce cas.

La réplique bourrue de Farley me ramène soudain à l'instant présent, réduisant le souvenir de Maven à un simple résidu de ténèbres.

— On devra revenir sur nos pas, et on aura besoin d'une diversion à l'entrée du Centre de sécurité, si c'est dans vos cordes.

Je jette un coup d'œil à la carte, l'esprit en ébullition. À ce que j'en vois, le Centre de sécurité est directement relié à l'ancien palais de Cal, ou en tout cas il appartient au même groupe de bâtiments. Quant au marché au poisson – du moins si je ne me trompe pas –, il se trouve à une bonne trotte de là. Nous allons nous exposer rien que pour atteindre notre but, et je ne parle pas de la difficulté de nous faufiler à l'intérieur. À en juger par l'expression renfrognée de Cal, il n'est pas plus impatient que moi.

— Egan se fera un plaisir de s'en charger, dit Crance en réponse à la demande de Farley. Il vous aidera par tous les moyens possibles. Même si vous n'en aurez pas vraiment besoin avec le Lièvre.

Shade ne peut retenir une grimace – il ne se fait toujours pas à ce surnom.

— Vous connaissez bien les Rouges de la Rade ? Vous pensez que vous pourriez identifier quelques noms ?

Je dois me mordre la langue pour me retenir d'insulter mon frère. La dernière chose que je veux, c'est dire à Crance qui nous recherchons. Simplement parce qu'il se demandera pourquoi. Deux Rouges sans liens apparents éveilleront les soupçons même d'un simple contrebandier. Shade se tourne vers moi, sourcils dressés, m'invitant à prononcer les noms tout haut. À côté de lui, Crance s'efforce de conserver une expression impassible, cependant ses yeux luisent. Il est impatient d'entendre ce que j'ai à dire.

— Ada Wallace.

J'ai parlé dans un murmure, comme craignant que les murs du tunnel puissent me voler mon secret.

— Wolliver Galt.

Galt. Ce nom provoque une réaction sur les traits de Crance et il n'a d'autre choix que de hocher la tête.

— Galt, je connais. Une vieille famille qui vit près de la route des Carbonisés. Brasseurs de profession.

Il plisse le front, cherchant à se rappeler davantage.

— La meilleure bière de la Rade. De bons amis à avoir.

Mon pouls se précipite dans ma poitrine devant une telle chance. Ma joie est néanmoins tempérée : maintenant Crance, et le mystérieux Egan, savent qui nous cherchons.

— Je ne connais pas la fille Wallace, poursuit-il. C'est un nom courant, mais personne ne me vient à l'esprit.

Mensonge ou pas ? Je suis incapable de le déceler, et ça me contrarie. Je vais devoir insister, le pousser à parler. Peut-être que Crance laissera échapper une information ou me fournira une arme pour le convaincre plus tard. Tout en veillant à conserver un ton neutre, je l'interroge :

— Vous vous faites appeler les Marins ?

Après m'avoir décoché un sourire par-dessus son épaule, il remonte sa manche pour dévoiler un tatouage sur son avant-bras. Une ancre bleu marine, entourée d'une corde rouge.

— Les meilleurs contrebandiers de Fanal, annonce-t-il fièrement. On trouve tout ce que nos clients nous réclament.

— Et vous êtes au service de la Garde ?

Cette question chasse son sourire et il rabat sa manche. Il hoche vaguement la tête, sans aucune conviction.

— Je suppose qu'Egan est un autre capitaine de l'organisation.

Je presse le pas au point de quasiment toucher les talons de Crance. Ses épaules se crispent et je ne manque pas de remarquer que les poils de sa nuque se hérissent.

— Et alors toi, tu es son lieutenant ?

— On ne s'embête pas avec des titres, rétorque-t-il, esquivant ma provocation.

Mais je ne fais que commencer. Les autres tournent la tête dans ma direction, déroutés par mon attitude. *Kilorn comprendrait. Mieux encore, il jouerait le jeu avec moi.*

— Pardonne-moi, Crance.

Mes mots dégoulinent d’hypocrisie. On dirait une dame de la cour, pas une voleuse faux jeton, et ça l’énerve.

— Je suis simplement curieuse, je veux en apprendre plus sur nos frères et sœurs de la Rade. Dis-moi, qu’est-ce qui t’a persuadé de rejoindre la cause ?

Un silence lourd. Les amis de Crance sont tout aussi silencieux, leurs yeux presque noirs dans le tunnel faiblement éclairé.

— Farley ? Elle vous a recrutés ? insisté-je, à l’affût du moindre signe de faiblesse.

Il ne répond toujours pas et un frisson de terreur me parcourt. Que nous cache-t-il ?

— Ou alors, comme moi, tu es allé chercher la Garde toi-même ? J’avais une très bonne raison de le faire, évidemment. Je croyais Shade mort, tu vois, et je voulais le venger. J’ai rejoint la Garde parce que je désirais tuer ceux qui avaient assassiné mon frère.

Aucune réponse, mais l’allure de Crance s’accélère. J’ai mis le doigt sur quelque chose.

— Les Argents vous ont pris quelqu’un… Qui ?

Je m’attends à ce que Shade me rappelle à l’ordre, pourtant il garde le silence. Il observe en permanence le visage de Crance, essayant de deviner ce que le contrebandier dissimule. Parce qu’il nous cache quelque chose, et nous commençons tous à le sentir. Même Farley est tendue, elle qui semblait si amicale il y a encore quelques instants. Elle vient de comprendre quelque chose, de remarquer quelque chose qu’elle n’avait pas vu avant. Sa main se dirige vers la poche de sa veste, vers ce qui ne peut être qu’un autre couteau. Cal, lui, n’a pas baissé la garde un seul instant. Son feu brûle constamment, menaçant de fendre l’obscurité. Je repense au tunnel, qui m’apparaît de plus en plus comme une tombe.

— Où est Melody ? murmure Farley en arrêtant d’un bras Crance, sans la moindre violence.

Nous nous immobilisons aussi et il me semble entendre nos cœurs pulser contre les parois du tunnel.

— Egan ne t’aurait jamais envoyé seul.

Lentement, je me positionne de sorte à me tenir dos à un des murs, de sorte à voir à la fois Crance et ses acolytes. Cal m’imite. Une flamme jaillit de sa main vide, se nichant dans sa paume. Mes propres étincelles dansent

sur ma peau, minuscules éclairs d'un blanc violacé. C'est bon de les sentir, ces petits filaments de puissance pure. Au-dessus de nos têtes, la circulation s'est accentuée et je soupçonne que nous approchons des portes de la ville si nous ne nous trouvons pas déjà juste en dessous d'elles. *Pas l'endroit idéal pour une bataille.*

Parce que c'est ce qui est sur le point de se produire.

— Où est Melody ? répète Farley alors que sa lame chante dans l'air, réfléchissant l'éclat des flammes de Cal et éblouissant Crance. Réponds-moi.

Bien qu'aveuglé, il écarquille ses yeux, pleins d'un regret sincère. Des frissons de terreur me parcourent l'échine.

— Tu nous connais, tu connais Egan. Nous sommes des criminels, Farley. Nous croyons à l'argent… et à la survie.

Je ne connais que trop bien cette existence. Mais je me suis détournée de ce chemin. Je ne suis plus un de ces rats. Je suis la faiseuse d'éclairs et je possède désormais trop d'idéaux pour les compter. Liberté, vengeance, indépendance, tout ce qui alimente mes étincelles, et la détermination qui me permet de continuer à avancer.

Les mouvements des acolytes de Crance sont aussi prudents que les miens, ils sortent des pistolets d'étuis dissimulés. Trois armes, chacune entre des mains expertes et nerveuses. Je suppose que Crance en a une aussi, même s'il ne l'a pas encore dégainée. Il est trop occupé à s'expliquer, à essayer de nous faire comprendre ce qui ne va pas tarder à arriver. Et je le devine parfaitement. La trahison m'est devenue familière, ce qui ne l'empêche pas de me retourner encore le ventre et de me glacer le sang d'effroi. Je fais tout mon possible pour l'ignorer, pour rester concentrée.

— Ils l'ont enlevée, murmure-t-il. Ils ont envoyé son index à Egan ce matin. C'est la même chose dans toute la Rade, chaque bande a perdu quelqu'un ou quelque chose de précieux. Les Marins, les Crânes de mer, ils ont même pris le petit garçon de Ricket, alors qu'il est retiré des affaires depuis des années. Et je ne parle pas de la récompense…

Il s'interrompt, émet un sifflement énigmatique.

— C'est du sérieux.

— La récompense pour quoi ? soufflé-je, n'osant pas quitter des yeux la femme la plus proche de moi, qui me fixe elle aussi.

Un croassement grave et affligé échappe à Crance.

— Pour toi, la faiseuse d'éclairs. La police et l'armée ne sont pas les seuls à être à ta recherche. Il y a nous aussi. Tous les réseaux de contrebande, toutes les bandes de voleurs, d'ici à Delphie. Tu es traquée, Miss Barrow, en pleine lumière comme dans le noir, par les Argents et par les tiens. Je suis désolé, mais c'est la réalité.

Ses excuses ne me sont pas destinées, elles s'adressent à Farley et à mon frère. À ses amis, qu'il vient de trahir. Mes amis, qui courent un grave danger à cause de moi.

— Quel genre de piège vous avez-nous tendu ? grogne Shade, déployant des efforts surhumains pour paraître menaçant malgré sa béquille. Dans quoi allons-nous mettre les pieds ?

— Ça ne va pas te plaire, le Lièvre.

À la lueur fantomatique du feu de Cal, de mes étincelles et de la lampe torche, je manque presque le mouvement vif de ses yeux. Ils se posent fugacement sur la poutre juste à côté de moi. Le plafond au-dessus de ma tête est craquelé, des bouts de terre s'infiltrent entre les éclats de béton.

— Sale lâcheur, grogne Shade d'une voix trop forte, trop appuyée.

Il semble sur le point de jouer des poings… la distraction parfaite. *C'est parti.*

Les trois Marins arment leurs pistolets, les braquent sur mon frère. L'être le plus rapide du monde. Dès qu'il lève un bras, ils appuient sur la détente… et leurs balles ne rencontrent que le vide. Je m'accroupis, assourdie par les détonations si proches de mes oreilles sans pour autant détourner mon attention de l'essentiel : l'étai. Un éclair fend le bois avec la précision d'une arme à feu et le carbonise aussitôt. Il vole en éclats et cède tandis que je lance un deuxième éclair vers le plafond fissuré. Cal bondit sur le côté, en direction de Crance et de Farley, évitant les blocs de béton qui pleuvent. Si j'avais le temps, j'aurais peur d'être enterrée vive avec les Marins, cependant la main familière de Shade m'attrape le poignet. Je ferme les paupières, me protégeant de la sensation d'oppression, avant de retoucher terre à quelques mètres de là. Maintenant nous avons dépassé Crance et Farley, qui aide Cal à se relever. De l'autre côté, le tunnel qui s'est effondré n'est plus qu'un tas de décombres et de poussière, parmi lesquels trois corps écrasés.

Crance accorde un dernier regard à ses Marins tombés, puis tire son arme cachée. L'espace d'un bref instant d'effroi, je crains qu'il ne me tire dessus.

Au lieu de quoi, il relève ses yeux électrisants et observe le tunnel qui frémit tout autour de nous.

— Courez.

14.

Gauche, droite, gauche encore, grimpez.

Les ordres que Crance aboie nous poursuivent dans les tunnels, guidant nos pas précipités. Notre fuite est ponctuée des *boum* retentissants d'effondrements occasionnels, qui nous poussent à avancer le plus vite possible. Nous avons déclenché une réaction en chaîne, une implosion à l'intérieur des tunnels. À une ou deux reprises, les parois cèdent si près de nous que j'entends le craquement sec des étais se brisant en deux. Des rats courent avec nous, jaillissant de l'obscurité. Je frissonne lorsqu'ils m'effleurent, leurs queues roses m'évoquant de minuscules cordes fouettant mes chaussures. Nous n'avions pas beaucoup de rats à Pilotis – les crues du fleuve les auraient noyés – et les vagues de fourrure noire, graisseuse, me donnent la chair de poule. Je fais de mon mieux pour ravaler ma répulsion. Cal ne les apprécie pas davantage et balaie le sol d'un poing enflammé, repoussant les rongeurs dès qu'ils s'approchent trop près.

Nos talons soulèvent des tourbillons de poussière qui rendent l'atmosphère étouffante, et la lampe torche de Crance est pour ainsi dire inutile dans la pénombre. Les autres se repèrent grâce au toucher, les bras tendus pour sentir les parois du tunnel. Moi, je garde mon esprit rivé sur le monde au-dessus, sur le réseau électrique et les véhicules en mouvement. Ils dessinent une carte dans mon esprit, qui se superpose à celle de papier que j'ai presque entièrement mémorisée. Grâce à eux, mon champ de perception s'étend. Cette sensation me submerge et je la repousse, me forçant à absorber un maximum de choses. Les véhicules hurlent sur la

route, filant vers le premier effondrement. Quelques-uns se précipitent dans des ruelles, sans doute pour éviter les cratères dans la chaussée et les décombres. *Une diversion. Bien.*

Les tunnels sont le domaine de Farley et de Crance, un royaume de poussière, mais il revient à Cal de nous sortir des ténèbres, et l'ironie de la situation ne nous échappe ni à lui ni à moi. Quand nous arrivons au bout d'un cul-de-sac, terminé par une porte de service soudée à son chambranle, Cal n'a pas besoin qu'on lui dise quoi faire. Il avance, les mains tendues, ses deux bracelets crépitant, et une flamme chauffée à blanc s'élève. Elle s'enroule dans ses paumes, lui permettant d'agripper les gonds de la porte, de les faire rougir puis fondre. L'obstacle suivant, une grille recouverte de rouille, lui oppose encore moins de résistance et il s'en débarrasse en quelques secondes.

Une fois de plus, le tunnel fragilisé tremble comme sous l'effet d'un coup de tonnerre, mais qui proviendrait de beaucoup plus loin. Ce dont nous convainquent les rats, qui ont retrouvé leur calme et disparaissent à nouveau dans l'obscurité qu'ils avaient fuie un instant plus tôt. Leurs petites ombres offrent un réconfort étrange et répugnant. Nous avons surmonté la mort ensemble.

Crance nous fait signe de franchir la grille, et Cal hésite, une main brûlante toujours posée sur celle-ci. Lorsqu'il la retire, le métal rougi conserve l'empreinte de ses doigts.

— L'Infime ? demande-t-il en jetant un coup d'œil dans le tunnel.

Il connaît la Rade bien mieux que moi. Après tout, il y a vécu, s'installant dans la Résidence de l'Océan chaque fois que la famille royale venait en visite ici. Je ne doute pas qu'il se soit souvent échappé pour explorer les quais et les ruelles, ainsi qu'il le faisait la première fois que je l'ai rencontré.

— Exact, répond Crance avec un bref hochement de tête. Je ne peux pas vous conduire plus près du centre. Egan m'a demandé de vous amener au marché au poisson, et les Marins vous y attendent, sans oublier la police. Il ne s'attend pas à ce que vous passiez par l'Infime, et il n'y aura personne pour faire le guet.

Au ton qu'il emploie, je sens monter un mauvais pressentiment.

— Pourquoi ?

— C'est le territoire des Crânes de mer.

Les Crânes de mer. Une autre bande, dont les membres portent sans doute des tatouages aussi inquiétants que l'ancre de Crance. Sans les intrigues de Maven, ils auraient pu aider une sœur rouge, ils n'auraient pas été transformés en ennemis presque aussi dangereux que des soldats argents.

— Ce n'était pas le sens de ma question, continué-je en utilisant ma voix de Mareena pour montrer que je ne plaisante pas… et pour cacher ma peur. Pourquoi nous aides-tu ?

Il y a quelques mois, le souvenir de trois corps écrabouillés sous des décombres aurait pu me terroriser. Aujourd'hui j'ai vu bien pire et accorde à peine une pensée à leurs os brisés. Crance, en dépit de ses activités criminelles, n'a pas l'air aussi à l'aise que moi. Ses yeux fouillent les ténèbres, en direction des Marins qu'il nous a aidés à tuer. Ils étaient sans doute ses amis. Mais ça ne me dérange pas non plus, parce que je suis prête à échanger des amis, à abandonner des vies pour garantir ma propre victoire. Je l'ai fait avant. Il n'est pas difficile de laisser mourir les gens quand leur mort donne naissance à autre chose.

— Je ne suis pas très porté sur les serments, les aubes rouges ou toutes les absurdités avec lesquelles vous nous bassinez, marmonne-t-il en ouvrant et fermant le poing. Les mots ne m'impressionnent pas. Seulement vous faites beaucoup plus que parler. En résumé, voilà comment je vois les choses : je trahis soit mon patron… soit mon sang.

Son sang. Moi.

Ses dents brillent dans la faible lumière, jetant un éclat à chaque mot tranchant :

— Même les rats veulent sortir du caniveau, Miss Barrow.

Puis il franchit la grille et se dirige vers la surface, où nous pourrions tous trouver la mort.

Et je le suis.

Je redresse les épaules, me préparant à quitter la sécurité du tunnel. Je n'ai jamais posé le pied à la Rade, mais la carte et ma perception de l'électricité me suffisent. Ensemble ils m'offrent une image des routes, de la circulation et des circuits électriques. Je sens les camions militaires qui roulent vers le fort, et les lumières de l'Infime. De surcroît, la ville est un espace que je comprends. Foules, ruelles, toutes ces distractions de la vie quotidienne constituent le camouflage idéal pour moi.

Le marché de l’Infime est aussi vivant que Grand Jardin à Summerton ou que la place principale de Pilotis. Il est plus sale néanmoins, plus agité, dépourvu de seigneurs argents, il grouille de corps rouges et résonne de cris, de marchandages. *L’endroit rêvé pour se cacher.* Nous émergeons au sous-sol, entrelacs d’étals aux auvents graisseux. Aucune fumée ni puanteur à ce niveau : les Rouges sont peut-être pauvres, mais ils ne sont pas idiots. Un regard vers le haut, en direction de l’énorme ouverture grillagée dans le plafond, m’informe que c’est dans les étages supérieurs que l’on vend le poisson qui pue et la viande fumée, permettant ainsi aux odeurs de s’échapper vers le ciel. Dans l’immédiat, nous sommes entourés de marchands ambulants, de tisserands, d’inventeurs qui cherchent à refourguer leurs marchandises à des clients qui n’ont même pas deux tétrarques en poche. L’argent rend les gens désespérés. Les marchands veulent le récupérer, les acheteurs veulent le garder, et il les aveugle tous. Personne ne remarque la bande de voyous habitués à passer inaperçus et qui surgit d’une ouverture oubliée dans le mur. Je sais que je devrais avoir peur, pourtant j’éprouve un réconfort étrange à être entourée des miens.

Crance est en tête, métamorphosant sa démarche fanfaronne en claudication pour imiter celle de Shade. Il sort une capuche de sa veste afin de cacher ses traits. Pour un observateur lambda, il ressemble à un vieillard tordu, à l’exact opposé de ce qu’il est. Il aide même Shade, un bras soutenant son épaule, et lui permettre ainsi de marcher plus vite. Shade, qui n’a pas à s’inquiéter d’être reconnu, se concentre pour ne pas glisser sur le sol irrégulier du marché. Farley ferme la marche, et je suis rassurée de savoir qu’elle surveille mes arrières. Avec son art du secret, je peux compter sur elle non pas pour repérer un piège mais pour trouver le moyen d’y échapper. Dans ce monde de trahisons, je ne peux pas espérer mieux.

Il y a plusieurs mois que je n’ai rien volé. Quand je subtilise deux châles gris charbon sur un étal, mes mouvements sont rapides et impeccables, cependant j’éprouve un pincement de regret inédit. Quelqu’un a confectionné ces vêtements, quelqu’un a filé la laine, quelqu’un a tricoté ces triangles rugueux. Quelqu’un en a besoin. *Et moi aussi.* Un pour moi, un pour Cal. Il l’accepte sans hésitation, rabattant la laine effilochée sur son front et ses épaules pour cacher ses traits reconnaissables. Je l’imite, et il était temps.

Nos premiers pas dans le marché bondé et faiblement éclairé nous conduisent devant un tableau d’affichage. D’habitude envahi de petites

annonces, de nouvelles, de pétitions, ce tapage rouge a été recouvert d'un damier d'affiches. Quelques enfants agglutinés autour du tableau en arrachent des morceaux à leur hauteur et font des batailles de boules de papier. Parmi eux, seule une fillette aux cheveux noirs en pétard et aux pieds nus, brunis, prend la peine de regarder ce qu'ils déchirent. Elle fixe deux visages familiers, qui l'observent depuis une douzaine d'immenses posters. Sous leurs mines graves et sévères, on peut lire en immenses lettres noires : RECHERCHÉS PAR LA COURONNE, POUR TERRORISME, TRAHISON ET MEURTRE. Je doute que beaucoup de ceux qui se trouvent ici sachent lire, toutefois le message est limpide.

Ce n'est pas le portrait officiel de Cal, sur lequel il apparaît fort, royal et fringant. Non, cette photographie a du grain mais il reste parfaitement reconnaissable, il s'agit d'une image prise par l'une des innombrables caméras de surveillance qui l'ont filmé quelques instants avant son exécution dans le Caveau des Os. Son expression est hagarde, ses traits tirés par la douleur et la trahison, tandis que ses yeux étincellent d'une rage non réprimée. Les muscles de son cou saillent. Il y a même peut-être du sang séché sur son col. Cal évoque en tous points l'assassin pour lequel Maven tente de le faire passer. Les affiches de la rangée du bas qui le représentent sont déchirées ou recouvertes de graffitis, des caractères pointus gravés dans le papier avec une telle violence qu'ils en sont presque illisibles. *Le régicide, l'exilé.* Ces titres déchirent le papier comme si ces mots pouvaient faire saigner la peau photographiée. Et entremêlées avec ces intitulés, ces injonctions : *trouvez-le, trouvez-le, trouvez-le.*

Ma photographie aussi a été prise dans le Caveau des Os. Et je sais précisément à quel moment. Je m'apprêtais à franchir les grilles de l'arène et j'ai entendu Lucas prendre une balle en pleine tête. À cette seconde, j'étais convaincue d'aller à ma mort et, pire, je me savais inutile. Le défunt Arven était à mes côtés, étouffant mon pouvoir, me réduisant à la crasse sous mes ongles. Sur le papier, mes yeux sont écarquillés, effrayés, et je parais minuscule. Je ne suis pas la faiseuse d'éclairs sur cette photo. Je ne suis pas un emblème de la révolution mais une adolescente apeurée. Une adolescente que personne ne voudrait suivre, et encore moins protéger. Je ne doute pas un instant que Maven a choisi cette image lui-même, conscient des sentiments qu'elle susciterait. Certains ne s'y sont pas laissé tromper malgré tout. Certains ont aperçu, fugacement, ma puissance, mes éclairs,

juste avant que la diffusion de notre exécution ne soit interrompue. Certains savent ce que je suis et ils l'ont écrit en travers des affiches.

L'Aube rouge. La Reine rouge. La faiseuse d'éclairs. Longue vie, longue vie, longue vie.

Chaque mot me fait l'effet d'une marque au fer rouge, profonde et brûlante. Nous ne pouvons pas nous attarder près de ce tableau d'affichage. D'un coup de coude, je pousse Cal loin de cette vision cruelle. Il s'éloigne de bon cœur, suivant Shade et Crance dans la foule mouvante. Je résiste à la tentation de m'accrocher à lui, d'essayer de le soulager d'une partie du poids qui l'accable. Quelle que soit mon envie de le toucher, je ne peux pas. Je dois garder mon regard dirigé droit devant, le détourner du prince déchu. Je dois rendre mon cœur froid à la seule personne qui cherche à l'enflammer.

Traverser l'Infime est d'une facilité déconcertante. Un marché rouge ne représente aucun intérêt pour les grands de ce monde, si bien que les caméras de sécurité et les policiers se font rares dans les niveaux inférieurs. Je reste néanmoins sur le qui-vive, guettant les rares lignes électriques alimentant la surveillance qui réussit à pénétrer ce dédale d'étals et de boutiques. Je préférerais les couper une bonne fois pour toutes plutôt que les éviter, si ce n'était pas aussi dangereux. Une coupure mystérieuse ne manquerait pas d'attirer l'attention. Les policiers sont encore plus perturbants, tranchant violemment sur la masse avec leurs uniformes noirs. À mesure que nous gravissons les niveaux de l'Infime, pour remonter à la surface de la ville, ils deviennent de plus en plus nombreux. La plupart ont l'air accablé par l'effervescence de la vie rouge, mais quelques-uns restent vigilants. Leurs yeux fouillent la foule, à l'affût.

— Rentre la tête, murmuré-je en agrippant le poignet de Cal.

Le geste envoie une décharge électrique dans ma main et le long de mon bras, me forçant à le lâcher trop rapidement. Il s'exécute néanmoins, courbant l'échine pour sembler moins grand. Ça risque de ne pas suffire. *Tout ça risque de ne pas suffire.*

— C'est lui qu'il faut surveiller. S'il essaie de déguerpir, on doit se tenir prêts, me répond Cal, les lèvres si près de mon oreille qu'elles l'effleurent presque.

Entre les plis de son châle, il pointe un index vers Crance. Mais mon frère maîtrise la situation, ne desserrant pas ses doigts sur la veste du Marin. Comme nous, il ne fait aucune confiance à ce contrebandier.

— Shade s’en charge. Occupe-toi de garder la tête baissée.

Cal pousse un nouveau soupir exaspéré.

— Ouvre l’œil. S’il décide de fuir, il le fera d’ici trente secondes.

Je n’ai pas besoin de demander à Cal comment il le sait. À en juger par le mouvement de la foule, dans trente secondes nous aurons atteint le sommet de l’escalier en colimaçon branlant et nous serons arrivés à l’étage principal de l’Infime. J’aperçois le cœur du marché, juste au-dessus de nous, inondé du soleil de midi, presque éblouissant après le temps passé sous terre. Les étals paraissent plus durables, plus professionnels et plus rentables. Une cuisine ouverte emplit l’atmosphère de parfums de viande mijotée. Après les rations de l’avion et le poisson salé, j’en ai l’eau à la bouche. Les arcs en bois au-dessus de nos têtes soutiennent un dais de toile déchiré et rapiécé. Quelques-uns des arcs sont abîmés, déformés par des années de pluie et de neige.

— Il ne fuira pas, murmure Farley en se glissant entre nous deux. En tout cas pas pour rejoindre Egan. Il lui en coûtera sa tête d’avoir trahi les Marins. S’il part, ce sera pour quitter la ville.

— Dans ce cas, ne l’empêchons pas de partir, soufflé-je.

J’ai tout sauf besoin d’un nouveau rouge à surveiller.

— Il ne nous est plus d’aucune utilité, si ? ajouté-je.

— Et s’il atterrit directement dans une prison et est soumis à un interrogatoire, qu’arrivera-t-il ?

La voix de Cal, douce, vibre de menace. Rappel à l’ordre glaçant de ce que nous devons faire pour nous protéger.

— Il a laissé mourir trois de ses compagnons pour moi, pour me protéger.

J’ai déjà oublié leurs visages… et c’est pour le mieux.

— Je doute que la torture l’impressionne beaucoup.

— Aucun esprit ne peut résister à Elara Merandus, finit par lâcher Cal. Nous le savons mieux que quiconque, toi et moi. Si elle met la main sur lui, nous serons démasqués. Et les sangs-neufs de la Rade aussi.

Si…

Cal est prêt à tuer un homme sur la base de ce mot terrible. Il voit dans mon silence un assentiment et, à ma grande honte, je me rends compte qu’il n’a pas entièrement tort. Au moins, il ne me forcera pas à le faire, même si mes éclairs peuvent tuer aussi vite que n’importe quelle flamme. Ses doigts plongent sous son châle, pour aller chercher le couteau qu’il garde, je le sais. Dans les plis de ma manche, mes mains se mettent à trembler. Et je

prie pour que Crance tienne bon et que ses pas ne vacillent pas. Pour qu'il ne prenne pas un coup de couteau dans le dos pour avoir osé m'aider.

Le niveau principal de l'Infime est plus bruyant que les étages inférieurs, surcharge sonore et visuelle. Je diminue un peu ma réceptivité sensorielle, me protégeant pour rester attentive. Les lumières gémissent au-dessus de ma tête, animées d'un pouls irrégulier. Leur alimentation électrique est défectueuse, vacillant par endroits. Un de mes yeux est agité d'un tic nerveux. Les caméras sont plus puissantes aussi, concentrées sur le poste de sécurité au centre du marché. Celui-ci, à peine plus grand qu'un étal, est de forme hexagonale, avec cinq fenêtres, une porte et un toit à bardeaux. Sauf que cette boîte-là est pleine de policiers et pas de marchandises bigarrées. *D'un nombre bien trop important de policiers,* réalisé-je avec une horreur croissante.

— Plus vite, chuchoté-je, on doit avancer plus vite.

Mes pieds se règlent sur un rythme plus soutenu, et je dépasse Cal et Farley, viens me poster sur les talons de Crance. Shade me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, le front plissé. Son regard ne s'arrête pourtant pas sur moi, ni sur les autres, mais se fixe sur quelque chose dans la foule. Non, sur *quelqu'un.*

— On est suivis, grommelle-t-il en resserrant sa prise sur le bras de Crance. Des Crânes de mer.

Maudits soient mes instincts, j'écarte un pan du châle pour les apercevoir. Ils ne sont pas difficiles à repérer. Crânes rasés sur lesquels sont tatoués, à l'encre blanche, des têtes de morts aux os irréguliers. Pas moins de quatre Crânes de mer fendent la cohue, nous suivant tels des rats lancés après une souris. Deux sur la gauche, deux sur la droite, nous prenant en étau. Si la situation n'était pas aussi critique, je me moquerais de leurs tatouages. La foule les identifie sans mal et s'écarte pour les laisser passer. Pour les laisser *chasser*.

De toute évidence, les autres Rouges redoutent ces criminels. Pas moi. Les Crânes de mer figurent tout en bas dans la liste de mes inquiétudes. Une poignée de bandits ne font pas le poids face à la douzaine de policiers qui fourmillent autour du poste de sécurité. Il pourrait s'agir de fulgurants, de mains-de-fer, d'oblitérateurs… D'Argents qui peuvent nous extorquer un paiement en sang et douleur. Au moins, je sais qu'ils ne sont pas aussi dangereux que les Argents de la cour, chuchoteurs, soyeux et silentus. Les chuchoteurs comme la reine Elara ne portent pas de modestes uniformes

noirs. Ils contrôlent armées et royaumes, pas quelques mètres carrés dans un marché, et ils sont très loin d'ici. *Pour l'heure.*

À notre étonnement, le premier coup ne vient pas de derrière mais de droit devant. Une petite vieille voûtée appuyée sur une canne, qui n'est pas celle qu'elle veut faire croire, et attrape Crance par le cou avec son bout de bois noueux. Elle le jette à terre et retire son manteau d'un mouvement ample, révélant un crâne chauve sur lequel est tatoué une tête de mort.

— Le marché au poisson ne te suffit pas, Marin ? grogne-t-elle alors que Crance s'étale sur le dos.

Shade tombe lui aussi, entraîné par Crance et par sa béquille. Au moment où je veux me précipiter vers lui, un bras se referme sur ma taille et m'entraîne dans la foule. Certains badauds suivent la scène, avides de ce divertissement qui vient rompre la monotonie du marché. Personne ne remarque que nous nous fondons dans ce mur de visages, pas même les quatre Crânes de mer qui nous suivaient. Nous ne sommes pas leur cible.

— Avance, m'intime Cal à l'oreille.

Je plante pourtant les pieds dans le sol. Je ne me laisserai pas entraîner, même par lui.

— Pas sans Shade.

L'assaillante de Crance le frappe quand il tente de se relever, sa canne s'écrasant dans un bruit retentissant contre les os. Elle est rapide et se tient prête à retourner son arme contre Shade, qui a l'intelligence de rester à terre, les bras levés pour signifier qu'il se rend. Il pourrait disparaître en un claquement de doigts, se mettre à l'abri d'un saut, mais sait qu'il ne peut pas le faire. Pas alors qu'il est le point de mire. Pas alors que le poste de sécurité est aussi proche.

— Des fous et des voleurs, tous autant qu'ils sont, peste une femme qui semble la seule à ne pas apprécier ce spectacle.

Vendeurs, clients et gamins des rues attendent la suite avec gourmandise, impatients d'assister à un combat en dehors de l'enceinte d'une arène. Et les policiers restent les bras croisés, s'intéressant à l'échauffourée avec un amusement à peine voilé. J'en surprends même certains qui échangent des pièces, faisant déjà des paris sur l'issue de la bagarre naissante.

Un autre coup, appliqué cette fois sur l'épaule blessée de Shade. Il serre les dents, s'efforçant de retenir un grognement, qui se réverbère toutefois dans le marché. Je ressens presque sa douleur dans mon corps et grimace en voyant mon frère s'écrouler.

— Je ne connais pas ton visage, Marin, gronde la femme.

Elle le frappe à nouveau, assez fort pour envoyer un message.

— Mais je suis sûre qu'Egan, oui. Et il paiera pour te récupérer, même avec quelques bleus.

Mon poing se serre, appelant à lui des étincelles, et c'est pourtant une flamme que je sens à la place. Une peau brûlante contre la mienne, des doigts qui s'insinuent entre les miens, crispés. *Cal.* Je ne pourrai pas lancer un éclair sans le blesser. Une part de moi en a envie, a envie de le repousser et de sauver mon frère d'un même mouvement. Ça ne nous avancera à rien néanmoins. Comme cette bagarre.

Dans un sursaut, je comprends soudain que nous ne pourrions pas rêver meilleure diversion. *Shade n'est pas une diversion*, hurle une voix dans ma tête, une voix que je voudrais écouter. Je me mords la lèvre, presque jusqu'à la fendre. Je ne peux pas l'abandonner, je ne peux pas. Je ne peux pas le perdre à nouveau. *Mais on ne peut pas non plus rester ici. C'est trop dangereux, et l'enjeu est tellement plus important.*

— Le Centre de sécurité, murmuré-je en m'efforçant de contrôler les tremblements dans ma voix.

Nous devons trouver Ada Wallace, et le centre est notre seule chance. Les mots qui suivent ont un goût de sang.

— On doit y aller.

Au coup suivant, Shade roule sur le côté, ce qui lui donne un meilleur angle. Ses yeux croisent les miens. J'espère qu'il comprendra. Mes lèvres articulent un message silencieux. *Centre de sécurité.* C'est là que nous nous retrouverons quand il se sera échappé. *Parce qu'il va s'échapper. Il est un sang-neuf, comme moi. Ces gens ne sont pas de taille.* J'arrive presque à me convaincre que je prends la bonne décision.

Il se décompose, blessé par la certitude que je ne le sauverai pas. Ce qui ne l'empêche pas de hocher discrètement la tête. Puis la mêlée l'engloutit, le faisant disparaître à ma vue. Je me détourne avant que la canne entre à nouveau en contact avec un os, cependant l'écho du choc violent me poursuit. Je frémis et des larmes me brûlent les yeux. La foule se réjouit, se bouscule pour mieux voir… ce qui facilite notre évasion, vers la rue et au cœur de la ville.

Une part de moi veut se retourner. L'autre a trop honte pour être capable d'autre chose que de continuer à avancer, faire ce qui doit être fait, et oublier ce qui doit l'être.

Les rues qui entourent l'Infime ressemblent au marché : bondées, bruyantes, empestant le poisson et la mauvaise humeur. Je n'en attendais pas moins du secteur rouge de la ville, où les maisons entassées penchent au-dessus des ruelles, formant des arcades ombragées à moitié envahies par les ordures et les mendiants. Aucun policier en vue. Ils ont été attirés par le règlement de compte au marché ou l'effondrement du tunnel plus loin. Cal ouvre la marche maintenant, nous entraînant à un rythme soutenu vers le sud, loin des quartiers rouges.

— On connaît le terrain ? lui demande Farley en lui jetant un regard méfiant lorsqu'il s'engage dans une ruelle sinueuse. Parce que moi, je suis complètement paumée.

Il ne prend pas la peine de répondre, se contentant d'un bref mouvement de la main. Nous longeons une taverne, aux fenêtres déjà obscurcies par les ombres d'ivrognes professionnels. Les yeux de Cal s'attardent sur la porte, peinte d'un rouge éblouissant. L'un de ses anciens repaires, je suppose, quand il réussissait à quitter la Résidence de l'Océan incognito pour aller observer son royaume, sans le vernis argenté de la haute société. *Un bon roi ne devrait jamais faire autrement*, m'a-t-il dit un jour. Mais, ainsi que je l'ai découvert depuis, sa définition d'un bon roi n'était pas irréprochable. Les mendiants et les voleurs qu'il a croisés au fil des ans n'ont pas suffi à le convaincre de la nécessité du changement. Pas plus que la faim et l'injustice, dont il a été témoin. Il ne s'en est inquiété que lorsque son monde l'a rejeté, a fait de lui un orphelin, un exilé, un traître.

Nous le suivons parce qu'il le faut. Parce que nous avons besoin d'un soldat et d'un pilote, d'une arme contondante pour atteindre notre but. Du moins, c'est ce que je me répète en le talonnant. J'ai besoin de Cal pour de nobles raisons. Pour sauver des vies. Pour *gagner.*

Comme mon frère, j'ai une béquille. Simplement, elle n'est pas en métal. Elle est faite de chair, de feu et d'un regard bronze. Si seulement je pouvais m'en débarrasser. Si seulement j'étais assez forte pour accepter de voir le prince partir accomplir sa propre vengeance, de son côté. Mourir ou vivre, selon ce qu'il souhaite. *Sauf que j'ai besoin de lui. Et je ne trouve pas la force de le perdre.*

Nous avons beau être loin du marché au poisson, une odeur pestilentielle envahit la rue. Je plaque mon châle sur mon nez pour essayer de m'en protéger. *Ce n'est pas du poisson*, comprends-je au même moment que les autres.

— Il vaut mieux éviter de passer par là, murmure Cal en me bloquant le passage d’un bras, sous lequel je me faufile.

Farley me suit de près. La ruelle débouche sur ce qui était autrefois une place modeste avec un petit square. Il y règne désormais un silence de mort, les fenêtres des maisons et les vitrines des magasins ont été barricadées à toute allure. Les fleurs ont été brûlées, la terre réduite en cendres. Des dizaines de corps pendent des arbres dépouillés, leurs visages enflés et violacés, des nœuds coulants passés autour de leurs cous. Tous sont nus et tous portent le même médaillon rouge. Rien de très luxueux, des carrés de bois sculpté au bout d’une cordelette épaisse. Je n’ai jamais vu ce genre de collier et je les scrute pour éviter de contempler tous ces visages morts.

Ils sont accrochés là depuis un moment à en juger par l’odeur et les nuées bourdonnantes de mouches. La mort ne m’est pas inconnue, mais ces cadavres offrent un spectacle bien plus atroce que tous ceux auxquels j’ai pu assister… ou participer.

— Les Mesures ? demandé-je tout haut.

Ces hommes et ces femmes ont-ils défié le couvre-feu ? Pris la parole au mauvais moment ? Ont-ils été exécutés à cause des ordres que j’ai donnés ? *Pas tes ordres*, me rétorqué-je machinalement. Ce qui n’allège pas la culpabilité. Rien n’y parviendra. Farley secoue la tête.

— Ce sont des membres du Guet rouge, marmonne-t-elle.

Elle fait un pas en avant puis se ravise.

— Plus les villes sont grandes, plus la communauté rouge est importante. Ils ont leur propre police. Pour maintenir la paix, faire respecter la loi. Les Argents ne s’en occupent pas.

Pas étonnant que les Crânes de mer aient attaqué Crance et Shade en plein jour. Ils savaient que personne ne les punirait. Ils savaient que le Guet rouge était mort.

— On devrait les détacher, dis-je, alors que c’est impossible bien sûr.

Nous n’avons pas le temps de les enterrer, et nous ne voulons pas nous attirer d’ennuis. Je me force à me détourner. Ce spectacle est une abomination qui restera gravée dans ma mémoire, et pourtant je ne pleure pas. Par respect, Cal se tient à distance, comme s’il n’avait pas le droit de pénétrer sur la place. Et quelque part je partage cet avis. Ce sont les siens qui ont fait ça. Les siens.

Farley ne se contrôle pas aussi bien que moi. Elle tente de cacher les larmes qui lui montent aux yeux et je fais mine de ne pas les remarquer.

— Ils devront rendre des comptes, crache-t-elle, la gorge plus serrée que n'importe lequel de ces nœuds coulants.

Plus nous nous éloignons de l'Infime, plus la ville apparaît ordonnée. Les ruelles s'élargissent pour devenir des rues, les virages en tête d'épingle se font plus larges. Les bâtiments ici sont en pierre ou en béton lisse, ils ne semblent pas prêts à s'écrouler au premier coup de vent. Quelques maisonnettes, entretenues avec méticulosité mais petites, doivent appartenir aux Rouges qui ont réussi, si je me fie à la teinte des portes et des volets. Ceux-ci portent nos couleurs, tels des stigmates, afin que chacun sache qui, et quoi, se trouve derrière. Les Rouges qui circulent dans les rues sont tout aussi identifiables, pour la plupart des serviteurs arborant des cordelettes rouges au poignet. Certains ont un insigne rayé sur la poitrine, aux couleurs de la famille qu'ils servent.

Le plus proche de nous en porte un rouge et brun, il est employé par la Maison Rhambos.

Les enseignements de Lady Blonos, décapitée depuis, me reviennent en force, un tourbillon de faits confus. La famille Rhambos, l'une des Maisons Nobles. Gouverneurs de la région du Fanal. Mains-de-fer. Ils ont présenté une fille lors du Choix de la Reine, une petit chose malingre du nom de Rohr, qui aurait pu me me couper en deux. J'ai rencontré un autre Rhambos dans le Caveau des Os. Il était censé être un de mes bourreaux et je l'ai tué. Je lui ai envoyé de l'électricité jusqu'à ce que ses os protestent. Je l'entends encore hurler. Après la place des pendus, ce souvenir me fait presque sourire.

Les serviteurs Rhambos prennent la direction de l'ouest, s'engagent sur une pente légère vers une colline dominant le port. Ils se dirigent vers la demeure de leur maître, sans le moindre doute. C'est l'un des nombreux palais qui se dressent sur l'éminence, fiers de leurs murs blancs immaculés, de leurs toits bleu ciel et des immenses flèches argentées coiffées d'étoiles aux branches acérées. Nous les suivons jusqu'à atteindre les rues au pied de la plus vaste bâtisse de toutes. Celle-ci semble couronnée de constellations, entourée de murs transparents et scintillants – en diamant.

— La Résidence de l'Océan, me confirme Cal, qui a suivi mon regard.

Le palais domine la crête de la colline, gros matou blanc paressant en paix derrière des murs cristallins. Comme Blanche-Flamme, le rebord des toits représente des flammes en métal doré, forgées avec tant d'adresse qu'elles semblent danser au soleil. Ses fenêtres réfléchissent la lumière tels

des bijoux, d’une propreté irréprochable, grâce à qui sait combien de petites mains rouges. Le grondement des travaux qui agitent le palais résonne et intrigue : quels sont les projets de Maven concernant ce lieu ? Une part de moi aimerait le voir et je ne peux m’empêcher de me trouver ridicule. Si je remets les pieds dans un palais un jour, je porterai des chaînes.

Cal ne peut supporter longtemps le spectacle de la résidence. C’est un vieux souvenir dorénavant, un endroit où il n’est plus le bienvenu, un toit sous lequel il n’est plus chez lui.

En un sens, ça nous fait un point commun.

15.

Les mouettes perchées sur les étoiles ornant chaque toit nous regardent traverser les ombres fraîches de la mi-journée. Je me sens vulnérable, un poisson sur le point d'être attrapé pour leur dîner. Cal nous fait avancer à un bon pas, et je sais qu'il sent le danger, lui aussi. Même dans les ruelles, sur lesquelles ne donnent que les portes de service et les quartiers des serviteurs, nous détonnons singulièrement avec nos châles et nos vêtements élimés. Cette partie de la ville est paisible, calme, immaculée… et dangereuse. Plus nous nous enfonçons, plus je me tends. Le pouls discret de l'électricité s'approfondit, bourdonnement constant dans chaque maison que nous dépassons. Le courant décrit même des arcs au-dessus de nos têtes, circulant dans des fils camouflés par de la vigne vierge ou des auvents à rayures bleues. Je ne repère aucune caméra néanmoins, et les véhicules se cantonnent aux rues principales. Jusqu'à présent, nous avons réussi à ne pas nous faire repérer, protégés par deux diversions sanglantes.

Cal nous conduit avec aisance à travers ce qu'il appelle le Secteur étoilé. À en croire les milliers d'étoiles juchées sur les centaines de dômes, le quartier porte bien son nom. Le prince nous entraîne dans des ruelles, veillant à contourner la Résidence de l'Océan, avant de rejoindre une artère principale, où la circulation est dense. Un axe secondaire, perpendiculaire à la route du Port si j'ai bien retenu la carte, reliant le palais royal et ses dépendances au port animé et au Fort des Patriotes plus loin, sur l'eau. Sous cet angle, la ville s'étend autour de nous, peinture blanche et bleue.

Nous réglons notre pas sur celui des Rouges qui se pressent sur les trottoirs. Ici, les pavés blancs de la chaussée sont envahis de véhicules militaires. Ils varient en taille – les plus petits ne peuvent transporter que deux personnes, et les plus grands sont de véritables armoires blindées sur roues – et arborent pour la plupart l'épée rouge, symbole de l'armée. Les yeux de Cal luisent sous sa capuche de fortune, alors qu'il les regarde défiler. Je m'inquiète davantage des véhicules privés. Moins nombreux, ils attirent l'attention par leur éclat et leur capacité à se faufiler entre les différentes files. Les plus impressionnants possèdent des drapeaux colorés, signalant leur appartenance à telle Maison ou l'identité du passager à bord. À mon soulagement, je n'aperçois pas le rouge et noir de la Maison Calore, celle de Maven, ni le blanc et bleu marine de la Maison Merandus, celle d'Elara. Au moins n'ai-je pas à m'attendre au pire pour cette journée.

Le mouvement de la foule nous contraint à marcher pressés les uns contre les autres, Cal à ma droite et Farley à ma gauche.

— C'est encore loin ? murmuré-je en rabattant mon châle sur mon visage.

La carte se brouille dans ma mémoire, en dépit de mes efforts de concentration. Nous avons emprunté trop de tours et détours pour que je puisse suivre le fil.

Pour toute réponse, Cal hoche la tête, indiquant une affluence de piétons et de véhicules devant nous. Je manque de m'étouffer en découvrant ce qui doit être le cœur de la Rade. Le joyau de la colline, cerné de pierre blanche et de murs de diamant. Je n'aperçois pas grand-chose du palais derrière ses grilles bleu vif ornées d'écailles argentées, seules quelques tourelles qui étoilées pointent par-dessus les toits. C'est un beau bâtiment, mais froid, cruel, aussi tranchant qu'un rasoir. Dangereux.

Sur la carte, il s'agissait d'une simple place devant les grilles de la Résidence de l'Océan, reliée au port et aux portes du Fort des Patriotes par une pente douce. La réalité est bien plus complexe. Ici, les deux mondes de ce royaume semblent se mêler, Rouges et Argents attirés les uns vers les autres pour un instant. Dockers, soldats, serviteurs et nobles se croisent sous le dôme de cristal qui recouvre l'immense cour. Une fontaine s'enroule en son centre, entourée de fleurs blanches et bleues qui n'ont pas encore été atteintes par l'automne. Le soleil scintille à travers la cloche translucide, qui diffuse une lumière dansante sur ce royaume chaotique, aux couleurs vives. Les grilles du fort se trouvent au pied de l'avenue, juste en face de nous,

mouchetées par les rayons changeants du dôme. Comme celles du palais, elles sont l'œuvre d'un artiste. Hautes d'une douzaine de mètres, en bronze poli, elles sont ornées d'immenses poissons en argent tressé. Sans les dizaines de soldats et ma terreur absolue, je pourrais les trouver magnifiques. Derrière elles se cachent le pont et, plus loin sur l'océan, le Fort des Patriotes. Klaxons, cris et éclats de rire ajoutent à l'impression d'oppression, si bien que je me retrouve contrainte de baisser le nez vers mes chaussures en retenant mon souffle. La voleuse en moi se réjouit d'une telle pagaille, mais l'autre part est inquiète, fil sous tension s'efforçant de contenir ses étincelles.

— Tu as de la chance que ce ne soit pas la Nuit de l'Étoile, murmure Cal, le regard perdu au loin. La ville entière explose pour l'occasion.

Je n'ai ni la force ni l'envie de lui répondre. Il s'agit d'une fête argent célébrée en souvenir d'une bataille navale vieille de plusieurs décennies. Elle ne signifie rien pour moi. L'expression distraite de Cal m'apprend qu'il en va différemment pour lui. Il a assisté à la Nuit ici même, et il en garde des souvenirs attendris. Musique, rires et soies. Peut-être un feu d'artifice sur l'eau aussi, et un festin royal pour conclure les festivités. Le sourire approbateur du père de Cal, les plaisanteries échangées avec Maven. Tout ce qu'il a perdu. C'est à mon tour de perdre mon regard au loin. *Cette vie n'existe plus, Cal. Elle ne devrait plus te rendre heureux.*

— Ne t'inquiète pas, ajoute-t-il quand le nuage sur son visage se dissipe. On a réussi, dit-il en secouant la tête pour cacher un sourire triste. Le Centre de sécurité est juste là.

Le bâtiment qu'il indique se dresse sur un côté de la place bondée, ses murs blancs tranchent avec la circulation cahotique. Une belle forteresse aux fenêtres épaisses, flanquée de marches conduisant à une terrasse entourée de colonnes sculptées en queues recouvertes d'écailles d'énormes poissons. Des passerelles qui servent pour les rondes enjambent les murs de diamant de la Résidence de l'Océan, la reliant au reste de l'enceinte royale. Le toit est bleu également, décoré non pas d'étoiles mais de piques en fer, cruelles, hautes d'un mètre quatre-vingts et à la pointe acérée. Elles sont là, je suppose, pour permettre aux magnetrons de repousser n'importe quelle attaque. Le reste du bâtiment répond à la même logique et est recouvert d'armes argents. Des lianes et des plantes épineuses s'enroulent autour des colonnes pour les gardiens de la nature tandis que deux immenses bassins

d’eau noire et immobile se tiennent à disposition des nymphus. Sans oublier bien sûr, à chaque porte, les gardes armés de longs fusils.

Pires que les gardes, les bannières. Elles claquent dans la brise océanique, fixées aux murs, aux tourelles et aux colonnes en forme de queues de poisson. Elles représentent non pas la lance argent de la Sécurité, mais la couronne flamboyante. Du noir, du blanc, du rouge, des pointes terminées par des flammes. Ces drapeaux représentent Norta, le royaume, Maven. Tout ce que nous essayons de détruire. Et entre eux, sur des étendards dorés distincts se trouve Maven. Ou plutôt son portrait. Les yeux fixés droit devant lui, la couronne de son père sur la tête, il possède le regard noir de sa mère. Il paraît solide bien que jeune, un prince qui se montre à la hauteur de la situation critique. *LONGUE VIE AU ROI*, voilà ce que clame le message inscrit sous chaque image de son visage anguleux et pâle.

En dépit des moyens de défense impressionnants et du regard obsédant de Maven, je ne peux retenir un sourire. Le Centre vibre de ma propre arme, l’électricité. Une arme qui me rend plus puissante que n’importe quel magnetron, que n’importe quel gardien de la nature, que n’importe quel fusil. Elle est partout et elle m’appartient. Si seulement je pouvais m’en servir librement. Si seulement nous n’avions pas à nous cacher. *Si.* Je hais ce mot débile.

Il flotte dans l’air, assez près pour que je puisse le toucher. Et *si* nous ne réussissons pas à entrer ? Et *si* nous ne pouvons pas trouver Ada ou Wolliver ? Et *si* Shade ne revient pas ? Cette dernière hypothèse me blesse plus profondément que les autres. J’ai beau avoir une vue perçante, exercée dans des rues fourmillant de monde, je ne repère aucune trace de mon frère. Il devrait être facile à identifier avec sa béquille, pourtant il ne semble nulle part.

La panique exacerbe mes sens, me privant un peu de la maîtrise que je me suis tant employée à cultiver. Je dois me mordre la lèvre pour retenir un cri. *Où est mon frère ?*

— Et maintenant, on attend ? s’enquiert Farley.

Sa voix frémit, elle aussi elle a peur. Ses yeux balaient les environs à la recherche de Shade.

— Je ne crois pas que vous puissiez entrer sans lui, même avec vos pouvoirs.

Cal ricane, trop occupé à passer en revue les défenses du Centre pour lui accorder son attention.

— Nous pourrions entrer sans problème, mais ça impliquerait de réduire tout le bâtiment en fumée. Pas la plus subtile des approches.

— Non, en effet, approuvé-je.

Malgré mes efforts pour me concentrer sur mes pieds ou les mains agiles de Cal, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour Shade. Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais réellement douté qu'il nous rejoindrait. C'est un *téléporteur*, personne ne peut être plus rapide que lui, et une poignée de voyous ne devrait représenter aucune menace pour lui. C'est ce que je me suis dit au marché, au moment de le quitter. *De l'abandonner.* Il a pris une balle pour moi il y a quelques jours et je l'ai livré aux Crânes de mer, un agneau au milieu d'une meute de loups.

À Naercey, j'ai dit à Shade qu'il n'avait pas ma confiance. Et je ne mérite sans doute plus la sienne.

Mes doigts se glissent sous le châle pour masser les muscles de ma nuque et tenter de les libérer de leur tension. Ça ne m'apporte aucun répit. Nous sommes là, plantés devant un véritable peloton d'exécution, trois poulets idiots fixant un couteau de boucher. Et si je m'en fais pour Shade, je m'en fais aussi pour moi. Je ne peux pas être arrêtée. Je ne me laisserai pas faire.

— La porte de derrière, dis-je.

Ce n'est pas une question. Toutes les maisons ont une porte, mais elles ont aussi des fenêtres, un trou dans le toit ou une serrure défectueuse. Il y a toujours un moyen de s'y introduire. Cal fronce les sourcils, dérouté pour une fois. Je ne peux pas m'appuyer sur son expérience militaire pour accomplir une mission de voleur.

— On ferait mieux d'attendre Shade. Personne ne se rendra compte qu'il est entré. Encore quelques minutes et…

— À chaque seconde qui s'écoule, on fait courir un risque supplémentaire à tous les sangs-neufs. Et puis Shade n'aura aucune difficulté à nous rejoindre plus tard, rétorqué-je en quittant la route du Port pour m'enfoncer dans une rue adjacente.

Malgré ses protestations balbutiantes, Cal m'emboîte le pas.

— Il lui suffira de suivre la fumée, ajouté-je.

— La fumée ? répète-t-il en blêmissant.

— Un incendie maîtrisé.

Le plan se met en place si rapidement que les mots ont à peine le temps de franchir mes lèvres.

— Un incendie contenu. Un mur de feu juste assez grand pour les tenir en respect le temps d'obtenir les noms dont on a besoin. Quelques soldats nymphus ne devraient pas représenter une véritable menace pour toi et, dans le cas contraire…

J'ouvre le poing et laisse une minuscule étincelle tourbillonner dans ma paume.

— … je suis là. Farley, je suppose que les archives n'ont pas de secret pour toi ?

Elle hoche la tête sans aucune hésitation, le visage luisant d'une fierté déconcertante.

— Enfin, grommelle-t-elle. Je commençais à me dire que ça ne servait à rien de vous trimballer partout.

Le regard de Cal s'assombrit au point de me rappeler l'air menaçant de son défunt père.

— Tu sais ce que ça va déclencher, j'espère ? me met-il en garde comme si j'étais une gamine. Maven saura qui est derrière cette attaque. Il saura où nous sommes. Il saura ce que nous faisons.

Je me tourne vers Cal, furieuse d'avoir à m'expliquer. Furieuse qu'il ne me fasse pas confiance pour prendre la moindre décision.

— Nous avons emmené Nix il y a plus de douze heures. Tu crois que ton frère ne garde pas un œil sur tous les noms de la liste de Julian ? Quelqu'un finira par remarquer le départ de Nix, à supposer que ce ne soit pas déjà le cas. Son absence sera signalée.

Je secoue la tête, ne comprenant pas pourquoi je n'y ai pas d'ailleurs pensé plus tôt.

— Maven est au courant pour la liste. Et il comprendra notre projet à la seconde où il apprendra la disparition de Nix. Ce qu'on fera ici n'a aucune importance. À partir d'aujourd'hui, la chasse à l'homme va débuter pour de bon. Une traque dans toute la ville, avec autorisation de tirer à vue. Pourquoi ne pas essayer de prendre de l'avance ?

Il ne proteste pas, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il est d'accord. Et ça m'est bien égal. Cal ne connaît pas cette face du monde, les caniveaux et la boue dans lesquels nous devons nous jeter. Moi, si. Et pour cette raison, je maîtrise mieux le sujet que lui.

— Il est temps qu'on arrête de retenir nos coups, Cal.

Toujours pas de réponse. Il semble abattu, dégoûté même.

— Ce sont les miens, Mare, finit-il par murmurer.

Un autre hurlerait, mais Cal n'est pas du genre à crier. Ses paroles me blessent en général, pourtant je n'éprouve que de la détermination.

— Je ne peux pas les tuer, ajoute-t-il.

Alors va-t'en. Les mots ont un goût amer et je n'arrive pas à les faire sortir. Son sens de l'honneur, son allégeance tordue ont beau me mettre hors de moi, je ne peux pas me résoudre à l'inévitable. À le laisser partir.

— Alors ne les tue pas, dis-je plutôt. Souviens-toi quand même qu'il n'a pas hésité. À tuer les miens… et les tiens.

Je pointe un index bleui sur les bannières ornées du visage de Maven. Maven, qui a sacrifié des Argents à la Garde écarlate, pour, d'un même mouvement, transformer des rebelles en terroristes et détruire ses propres ennemis. Maven, qui a assassiné tous les membres de la cour connaissant ma vraie nature. Lucas, Lady Blonos, les femmes de chambre… tous sont morts parce que j'étais différente. Maven, qui a participé à l'asssassinat de son propre père, qui a essayé de faire exécuter son frère. Maven, qui doit être détruit.

Une petite part de moi redoute que Cal ne tourne les talons. Il pourrait s'évanouir dans la ville, pour trouver ce qu'il reste de paix dans son cœur. Il ne le fera pas, cependant. Sa colère, même enfouie profondément, est plus forte que sa raison. Il aura sa vengeance, et j'aurai la mienne.

— Par ici, dit-il d'une voix sonore.

Le temps de la discrétion est terminé. Tandis que nous contournons le Centre de sécurité, mes sens se tiennent à l'affût, se concentrant sur les caméras aux murs. Avec un sourire, je m'attaque à elles et les court-circuite. Une par une, elles cèdent sous mon onde.

La porte de derrière est tout aussi impressionnante que l'entrée principale, quoique plus petite. Une large marche qui fait office de perron, un battant recouvert d'un maillage d'acier et quatre gardes armés. Leurs fusils bien polis brillent mais semblent lourds dans leurs mains. *De nouvelles recrues.* Je remarque les brassards de couleur sur leurs bras, signalant leurs Maisons et leurs pouvoirs. L'un d'eux n'en porte aucun – un Argent d'extraction plus modeste, qui n'est pas issu d'une grande lignée et qui possède des dons moins puissants que ses compagnons. À savoir, un sirenus de la Maison Marinos, un frissonneur Gliacon et un main-de-fer Greco. À mon grand plaisir, je n'aperçois pas le noir et blanc de la Maison

Eagrie. Autrement dit, il n'y a aucun visionnaire pour entrevoir le futur immédiat et deviner ce que nous nous apprêtons à faire.

Les gardes nous regardent approcher sans inquiétude. Les Rouges ne constituent aucune menace pour des officiers argents. Ils ne pourraient pas être plus dans le faux.

Ce n'est que lorsque nous nous arrêtons devant la porte qu'ils remarquent notre présence. Le sirenus, à peine sorti de l'enfance, avec des yeux bridés et des pommettes hautes crache à nos pieds.

— Dégagez, vermine rouge, lâche-t-il d'une voix au tranchant douloureux.

Bien sûr, nous n'obtempérons pas.

— Je voudrais déposer une plainte, dis-je bien distinctement tout en gardant mon visage tourné vers le sol.

Je sens une chaleur à proximité et, du coin de l'œil, je remarque que Cal a le poing serré. Les soldats s'esclaffent de bon cœur, échangeant des sourires grotesques. Le sirenus fait même quelques pas dans ma direction et vient se poster devant moi.

— Nous ne sommes pas là pour écouter les gens de ton espèce. Va te plaindre au Guet rouge.

De nouveaux éclats de rire résonnent. Celui du sirenus écorche mes oreilles encore fragiles.

— Je crois qu'ils traînent toujours…

Encore des rires répugnants.

— … du côté du Jardin Désolé.

À côté de moi, Farley plonge la main dans la poche de sa veste, pour sentir son couteau. Je la foudroie du regard, espérant l'empêcher de poignarder quiconque avant que le moment ne soit venu.

La porte blindée du Centre s'ouvre sur un garde. Il s'adresse tout bas à l'un des militaires et je surprends les mots « caméras », « cassées ». Le soldat se contente de hausser les épaules puis file observer les nombreuses caméras de sécurité. Il ne remarque aucune anomalie – le contraire serait surprenant.

— Déguerpillez maintenant ! reprend le sirenus en agitant une main comme il le ferait pour chasser des chiens errants.

Voyant que nous ne bougeons pas, ses yeux s'étrecissent en deux fentes noires.

— Vous préférez être arrêtés pour vous être introduits dans une propriété privée ?

Il s’attend à nous voir détaler. Une arrestation est synonyme d’exécution ces temps-ci. Nous tenons bon. Si le sirenus n’était pas aussi bête et aussi cruel, j’aurais de la peine pour lui.

— Vous pouvez essayer, lui réponds-je en rabattant le châle, qui se déploie telles deux ailes grises sur mes épaules avant de tomber à mes pieds.

C’est bon de pouvoir relever la tête. À la froide surprise succède la peur sur le visage du sirenus. Il m’a reconnue. Je ne possède aucun trait particulier. Des cheveux châtains, des yeux marron, une peau mate. Petite et affamée, je porte les traces de bleus et d’une fatigue extrême. Un sang rouge et un tempérament de feu. Je ne devrais inquiéter personne, pourtant le sirenus a visiblement peur de moi. Il sait quel pouvoir se cache sous mes blessures. Il connaît la faiseuse d’éclairs.

Il recule, trébuche sur les marches et bascule en arrière, ouvrant et refermant la bouche tandis qu’il cherche la force de crier.

— C’est elle, bredouille le frissonneur derrière lui, tendant un doigt tremblant qui se couvre rapidement de glace.

Je ne peux retenir un sourire satisfait alors que les étincelles forment une boule entre mes mains. Leur crépitement est une source de réconfort inégalé.

Cal accentue le caractère théâtral de la scène. Il arrache son déguisement d’un seul geste ample, dévoilant le prince qu’ils ont appris, durant des années, à respecter, puis plus récemment à redouter. Son bracelet cliquète et des flammes s’étendent sur son châle, le transformant en étendard de feu.

— Le prince ! s’écrie le main-de-fer.

Un murmure parcourt les autres hommes. Ils n’en croient pas leurs yeux. Ceux du main-de-fer étincellent, il semble réticent à riposter. Après tout, il y a encore quelques jours, ils voyaient en Cal une légende, non un monstre.

Le sirenus se ressaisit le premier et empoigne son arme.

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! hurle-t-il.

Nous plongeons tous ensemble, esquivant son attaque sonore qui fait voler en éclats les fenêtres derrière nous. La surprise abrutit et ralentit les soldats. Le main-de-fer, qui n’ose pas s’approcher, se débat avec ses pistolets rangés dans leurs étuis, tout en cherchant à canaliser la montée d’adrénaline. L’un d’eux, l’officier qui se tient sur le pas de la porte a le bon

sens de courir se réfugier à l’intérieur du Centre. Nous ne faisons qu’une bouchée des quatre autres. Le sirenus n’a pas l’occasion de pousser un autre cri, puisqu’il reçoit une décharge électrique. L’éclair frappe son cou et son torse puis se fraie un chemin jusqu’à son cerveau. L’espace d’un instant, je sens ses veines et ses nerfs, qui se déploient en réseau dans la chair. Il s’effondre sur place, sombre dans un profond sommeil noir.

Un souffle de froid mordant attire mon attention et je découvre, en faisant volte-face, un mur d’éclats de glace qui arrive sur moi, émanant du frissonneur. Il fond avant de m’avoir atteinte, détruit par une langue de feu. Celle-ci s’enroule ensuite autour du frissonneur et du main-de-fer, les emprisonnant tous deux pour me permettre de finir le travail. Deux nouvelles décharges leur font perdre connaissance et ils s’écroulent à terre. Le dernier soldat, sans caractéristique, tente de fuir par la porte toujours ouverte. Farley l’attrape par le cou, cependant il la repousse. C’est un télépathe, si faible que je n’ai aucun mal à m’en débarrasser. Il rejoint les autres par terre, ses muscles tressautant légèrement sous l’effet de mon attaque électrique. J’envoie une dernière décharge au sirenus pour lui faire payer sa méchanceté. Son corps s’agite sur les marches comme un poisson hors de l’eau.

Il me faut à peine une seconde. La porte, toujours ouverte, pivote lentement sur ses gonds massifs. Je la retiens juste avant que la serrure ne s’enclenche, glissant mon bras dans l’atmosphère fraîche du Centre de sécurité. À l’intérieur, je suis assaillie par une marée électrique en provenance des lumières, des caméras, de mes propres doigts. Dans un seul souffle contrôlé, je coupe tout, plongeant l’entrée dans le noir.

Cal enjambe avec précaution les corps inconscients des soldats, tandis que Farley veille à décocher un coup de pied dans les côtes de chacun d’eux.

— Pour le Guet, grogne-t-elle en cassant le nez du sirenus.

Cal intervient pour l’empêcher de faire davantage de dégâts. Dans un soupir, il passe un bras autour de ses épaules et la soulève. Il la pousse à l’intérieur devant lui. Après avoir jeté un dernier regard vers le ciel, je me glisse dans le Centre et referme soigneusement la porte blindée derrière moi.

Les couloirs obscurs et les caméras neutralisées me rappellent la Résidence du Soleil, la nuit où je me suis faufilée jusqu’aux cachots du

palais pour sauver Farley et Kilorn d’une mort certaine. Mais j’étais presque une princesse là-bas. Je portais de la soie et j’avais le soutien de Julian, capable d’envoûter les gardes sur notre route. Une mission propre, sans autre sang versé que le mien. Le Centre de sécurité est une autre paire de manches. Je peux seulement espérer limiter au maximum les victimes.

Cal sait où aller et il prend donc la tête de l’expédition. Cependant, il ne fait rien d’autre qu’éviter les policiers qui tentent de nous arrêter. Pour une brute, il se montre assez gracieux, esquivant les coups des mains-de-fer et des fulgurants. Il ne veut pas les blesser et se défosse de ce fardeau sur moi. Les éclairs détruisent aussi aisément que les flammes, et nous abandonnons une succession de corps dans notre sillage. Je me convaincs qu’ils sont simplement inconscients, même si dans le feu de l’action je ne peux pas en être certaine. Je ne contrôle pas les décharges que j’envoie avec assez de précision, et il est plus que vraisemblable que j’en aie tué un ou deux. Farley, elle, ne laisse aucune place au doute, plongeant son long couteau dans les silhouettes noires. Il dégoutte de sang argent quand nous atteignons notre destination, une porte quelconque. Ce que je perçois derrière n’a rien de quelconque : une énorme machine vibrante d’électricité.

— Les archives, annonce Cal.

Fidèle à sa parole, il déploie son feu tout autour de nous, créant un mur de flammes ondulantes pour nous protéger pendant que nous travaillons.

Nous poussons la porte. Je m’attends à des montagnes de papier, de listes imprimées comparables à celle que Julian m’a remise, au lieu de quoi je me retrouve nez à nez avec un mur de lumières clignotantes, d’écrans vidéos et de tableaux de bord. Le pouls électrique de l’appareil manque d’énergie, à cause des interférences que je crée. Sans réfléchir, je pose une main sur le métal froid tout en contrôlant ma respiration précipitée. Le ronronnement de la machine s’intensifie. L’un des écrans s’allume et affiche des caractères en noir et blanc légèrement flous. Le texte défile, nous arrachant un petit cri de surprise à Farley et à moi. Nous n’avions jamais imaginé, sans parler de voir, une chose pareille.

— Incroyable, souffle-t-elle en tendant une main hésitante.

Ses doigts effleurent le texte sur l’écran, elle le déchiffre. D’immenses lettres épellent les mots *Recensement et archives*, suivis en caractères plus petits de *Région du Fanal, État de Regent, Norta*.

— Ils n’avaient pas la même chose à Coraunt ? demandé-je, intriguée de savoir comment elle a trouvé le nom de Nix dans le village.

Farley secoue vaguement la tête.

— Coraunt a à peine un bureau de poste digne de ce nom, alors ça…

Avec un sourire, elle presse l'un des nombreux boutons sous l'écran brillant. Puis un autre, et encore un autre. L'écran clignote chaque fois, affichant différentes données. Elle glousse comme une enfant et continue à appuyer.

— Farley, dis-je en recouvrant sa main de la mienne.

— Pardon… Un petit coup de pouce, Votre Altesse ?

Cal ne s'éloigne pas de la porte, à l'affût des policiers.

— La touche bleue. « Recherche. »

Je l'enfonce avant que Farley n'ait pu le faire. L'écran devient noir un instant, puis bleu. Trois options se présentent, chacune inscrite dans un rectangle blanc élouissant. *Recherche par nom, recherche par adresse, recherche par type sanguin.* Sans perdre de temps, je presse la touche « sélection », optant pour le premier rectangle.

— Saisissez le nom qui vous intéresse, appuyez sur « entrée ». Et enfin sur « impression » quand vous aurez les informations nécessaires, la machine vous fournira une sortie…

Cal est interrompu par un juron tonitruant : un policier couvert de cloques a eu la mauvaise idée d'entrer en contact avec le mur de flammes. Une détonation résonne, et je plains l'imbécile qui tente de combattre le feu avec des balles.

— Vite, maintenant, nous dit Cal.

Mes doigts restent suspendus au-dessus du clavier, traquant chaque lettre alors que je tape le nom *Ada Wallace* à une lenteur frustrante. La machine ronronne à nouveau et l'écran clignote trois fois avant qu'un pavé de texte n'apparaisse. Il comporte même une photographie, celle qui figure sur sa carte d'identité. Je m'attarde sur les traits de la sang-neuf, sur la peau caramel et le regard doux d'Ada. Elle a l'air triste, même sur cette minuscule image.

Un nouveau coup de feu retentit et me fait sursauter. Je me concentre sur le texte et parcours les informations concernant Ada. Je connais déjà sa date d'anniversaire et son lieu de naissance, ainsi que la mutation génétique qui fait d'elle une sang-neuf, comme moi. Farley n'est pas en reste, absorbée par ce qu'elle découvre.

— Là.

Je pointe un doigt sur l'information qui nous intéresse, éprouvant une joie que je n'ai pas connue depuis plusieurs jours.

Profession : femme de chambre, employée par le gouverneur Rem Rhambos. Adresse : place de l'Océan, quartier du Canal, la Rade.

— Je connais, annonce Farley en enfonçant la touche « impression ».

La machine crache une feuille de papier reproduisant le contenu du dossier d'Ada. Le nom suivant apparaît plus vite encore, dans un vrombissement.

Wolliver Galt. Profession : négociant, employé par la brasserie Galt. Adresse : intersection du square de la Bataille et de la route des Carbonisés, quartier des Trois-Pierres, la Rade. Crance ne nous a pas menti sur ce point, au moins. Il faudra que je lui serre la main si je le revois un jour.

— Vous avez bientôt terminé ?

Je perçois aussitôt la tension dans la voix de Cal. D'un instant à l'autre les nymphus vont débarquer et son mur ne résistera pas.

— Presque, murmuré-je en pianotant à nouveau sur le clavier. Cette machine ne sert pas seulement pour la Rade, si ?

Cal ne répond pas à ma question, trop occupé à maintenir son bouclier, mais je sais que j'ai vu juste. Avec un sourire, je sors la liste de ma poche et lis en diagonale la première page.

— Farley, mets-toi au boulot aussi.

Elle ne se fait pas prier pour allumer l'écran voisin. La liste circule entre nous deux tandis que nous tapons les différents noms qui s'y trouvent et récoltons les informations imprimées. Tous les noms de la région du Fanal, dix au total. La fille de Ville Neuve, une grand-mère de soixante-dix ans à Cancorda, des jumeaux sur les îles Bahrn, et ainsi de suite. Les feuilles s'empilent sur le sol, chacune m'en apprenant davantage que la liste de Julian. Je devrais éprouver de l'excitation, me réjouir d'une telle avancée, cependant quelque chose entame mon bonheur. *Il y a tant de noms. Tant de gens à sauver.* Et nous avançons si lentement… Jamais nous ne réussirons à les trouver tous à temps, pas comme ça. Pas même avec l'avion, les archives, ou tout le réseau de tunnels de Farley. Nous en perdrons certains, c'est inévitable.

Cette pensée se dissout dans mon esprit au moment précis où le mur derrière moi explose en un nuage de poussière. À travers celui-ci se profile la silhouette accidentée d'un homme à la peau grise et pierreuse, aussi dure

qu’un bélier. *Peau-de-roche* sont les seuls mots que je parviens à formuler mentalement avant qu’il ne charge, attrapant Farley par la taille. Elle agrippe la précieuse bande de feuilles imprimées et l’arrache. Celle-ci la suit, tel un drapeau blanc signalant une capitulation.

— Vous êtes en état d’arrestation ! rugit-il en la plaquant contre la fenêtre la plus éloignée.

Il lui cogne la tête contre le verre, qui se fendille. Les yeux de Farley roulent dans leurs orbites. Soudain, le mur de feu pénètre dans la pièce où nous nous trouvons, accompagnant Cal qui fonce tel un taureau en colère. J’arrache les feuilles à Farley et les fourre dans ma poche avec la liste, de peur qu’elles ne soient brûlées. Cal ne perd pas de temps, oubliant son serment de ne blesser aucun des siens : il entraîne l’assaillant loin de Farley et se sert de ses flammes pour le contraindre à reculer jusqu’au trou qu’il a percé dans le mur. Le feu s’élève devant l’ouverture, empêchant le peau-de-roche de revenir. Pour l’heure.

— C’est fini maintenant ? grogne Cal, ses yeux pareils à deux braises ardentes.

Je hoche la tête puis me tourne vers la machine. Son ronronnemment s’est teinté de tristesse, comme si elle devinait ce que je m’apprête à faire. D’un poing serré, je lui envoie une surcharge qui provoque un court-circuit destructeur. Chaque écran, chaque bouton explose dans un jet d’étincelles, effaçant les données que nous sommes justement venus chercher.

— Fini.

Farley s’écarte de la fenêtre, une main sur la tête, la lèvre en sang, toujours debout néanmoins.

— Je crois que c’est la partie du plan où il faut fuir.

Un coup d’œil par la fenêtre, l’issue la plus évidente, m’informe que nous sommes trop haut pour sauter. Et les bruits en provenance du couloir, hurlements et martèlements de pieds, sont tout aussi inquiétants.

— Oui, mais où ?

Cal se contente d’une grimace en tendant la main vers le parquet ciré.

— En bas.

Une boule de feu explose à nos pieds. Elle entame le bois, carbonise les motifs complexes et le solide plancher dessous, tel un chien rongeant de la viande. Le sol cède instantanément, se dérobant sous nous, et nous tombons à l’étage inférieur, puis à celui d’en dessous. Mes genoux flanchent, mais

Cal m’empêche de m’étaler par terre, me retenant par le col. Il me traîne ensuite sans jamais faiblir vers une autre fenêtre.

Je n’ai pas besoin d’instructions pour savoir ce que je dois faire.

Ensemble, nos flammes et étincelles brisent l’épais carreau de verre, et nous nous jetons dans l’ouverture. Au lieu de rencontrer le vide, comme je m’y attends, nous atterrissons sur l’une des passerelles pavées. Emportée par son élan, Farley percute un garde surpris. Sans lui laisser le temps de réagir, elle le pousse du pont. Un son mat, désagréable, nous apprend que la chute n’a pas été plaisante.

— On n’a pas de temps à perdre ! grogne Cal en se relevant.

Dans le bruit de tonnerre de nos semelles sur la pierre, nous traversons le pont et rejoignons le palais. Plus petit que Blanche-Flamme, bien que tout aussi redoutable. Et tout aussi familier pour Cal.

À l’extrémité de la passerelle, une porte s’entrouvre et j’entends les cris mêlés de gardes, de policiers. Un véritable peloton d’exécution. Au lieu de les affronter, Cal claque la porte et la condamne en la soudant. Farley se cabre, tandis que son regard circule de la porte fermée au Centre de sécurité à l’autre bout de la passerelle. Nous sommes pris au piège, dans le pire des pièges.

— Cal…, bredouille-t-elle, paniquée.

Il l’ignore et tend une main vers moi. Jamais je ne lui avais vu des yeux pareils : deux flammes, un feu pur.

— Je vais te jeter, dit-il sans prendre la peine d’y mettre les formes.

Derrière lui, la porte soudée frémit. Je n’ai pas le temps de protester, ni même d’exiger des détails. Mon esprit s’emballe, contaminé par le poison de la terreur, cependant j’agrippe son poignet et il enserre le mien.

— Déclenche une explosion au moment de l’impact, lâche-t-il, me faisant confiance pour le comprendre à demi-mot.

Avec un grognement, il prend de l’élan et je me retrouve projetée dans les airs, filant vers une autre fenêtre. Elle luit et je croise les doigts pour qu’elle ne soit pas en diamant. Un quart de seconde avant que je ne le découvre, mes étincelles s’acquittent de leur mission. Elles détruisent la fenêtre dans un crissement de verre brisé alors que je passe au travers et atterris dans la bibliothèque du palais, à l’odeur de renfermé. La luxueuse moquette dorée amortit ma chute, mais pas celle de Farley, qui me suit de prêt. Cal a si bien visé qu’elle s’écrase sur moi.

— Debout, Mare ! hurle-t-elle, me déboitant presque le bras pour me relever.

Son cerveau est plus rapide que le mien et elle se précipite à la fenêtre, bras tendus. Encore étourdie, prise d'un vertige, je l'imite.

Au-dessus de nous, sur le pont, policiers et soldats affluent des deux extrémités. Au centre, un brasier se déchaîne. L'espace d'un instant il semble s'immobiliser, alors je comprends. Il fond sur nous, bondit, s'élance et tombe. Les flammes de Cal s'éteignent une seconde avant qu'il ne percute le mur… et rate le rebord de la fenêtre.

— Cal ! hurlé-je, me jetant presque dans le vide.

Sa main effleure la mienne et, alors que les battements de mon cœur s'interrompent, je crois que je vais assister à sa mort. Au lieu de quoi, il se balance dans le vide, son autre poignet pris dans l'étau des doigts de Farley. Elle rugit, contractant ses muscles, et réussit, je ne sais par quel miracle, à soutenir les quatre-vingt-dix kilos du prince.

— Attrape-le ! hurle-t-elle alors que ses articulations blanchissent sous l'effort.

J'envoie plutôt un éclair en direction du pont. En direction des gardes et des armes braquées sur la cible trop facile que constitue Cal. Ils se baissent et des pans de la passerelle volent en éclat. Un autre éclair, et elle s'effondrera.

Je veux qu'elle s'effondre.

— MARE ! hurle Farley.

Je dois attraper Cal et le hisser. Sa main trouve la mienne et manque de me briser le poignet. Nous l'entraînons avec nous à l'intérieur. Dans le silence désarmant de cette bibliothèque pleine de livres inoffensifs. Même Cal semble éprouvé par ce qui vient de se passer. Il reste étendu une seconde, les yeux écarquillés, le souffle lourd.

— Merci, finit-il par lâcher.

— Plus tard ! proteste Farley en m'aidant à le relever. Sors-nous d'abord d'ici.

— D'accord.

Au lieu de se diriger vers l'entrée tarabiscotée de la pièce, il s'élance à l'autre bout, vers un mur d'étagères. Il le scrute un instant, semble à la recherche de quelque chose. Il tente de se souvenir. Puis, avec un grondement, il plaque son épaule contre une partie du mur jusqu'à ce que celle-ci coulisse sur le côté, ouvrant sur un étroit escalier.

— Entre ! hurle-t-il en me poussant à l'intérieur.

Mes pieds dévalent à toute allure les marches usées par un siècle d'utilisation. Elles forment un colimaçon en pente douce, qui s'enfonce dans la terre sous une lumière tamisée, assombrie par la poussière. Les murs sont épais, en pierre ancienne, et si quelqu'un nous suit, je ne l'entends pas. Je tente de me repérer, toutefois ma boussole intérieure tourne trop vite. Je ne connais pas ce palais, je ne sais pas où nous allons. Je dois me contenter de suivre.

L'escalier semble se terminer en cul-de-sac, et alors que je m'apprête à utiliser mes éclairs pour détruire le mur, Cal me retient.

— Doucement, dit-il en apposant la main sur une pierre un peu plus usée que les autres. Il colle son oreille au mur et écoute. Je n'entends rien d'autre que le sang battant à mes tympans et nos respirations saccadées. Cal perçoit davantage, ou plutôt moins. Il se décompose, et une expression sombre que je ne parviens pas à déchiffrer se peint sur ses traits. Ce n'est pas de la peur, même s'il aurait toutes les raisons d'éprouver ce sentiment. Au contraire, il est étrangement calme. Il cligne des paupières à plusieurs reprises, se concentrant sur un bruit de l'autre côté du mur. Je me demande combien de fois il s'est prêté à cet exercice, combien de fois il est sorti en douce de ce même palais.

Sauf qu'à l'époque, les gardes étaient là pour le protéger. Le servir. Aujourd'hui, ils veulent le tuer.

— Restez sur mes talons, finit-il par murmurer. Droite, droite puis à gauche vers la cour.

Farley grince des dents.

— La cour ? Tu comptes leur faciliter la tâche à ce point ?

— C'est la seule issue possible, rétorque-t-il. Les tunnels de la résidence sont fermés.

Elle grimace en serrant un poing. Je suis frappée de voir ses mains vides : elle a perdu son couteau depuis longtemps.

— On a une chance de croiser un arsenal entre ici et là-bas ?

— Si seulement…, soupire-t-il avant de se tourner vers moi et de baisser les yeux sur mes mains. Il faudra que nos pouvoirs soient suffisants.

Je hoche la tête. *On a vu bien pire,* me dis-je.

— Prête ?

Les muscles de ma mâchoire se crispent.

— Prête.

Le mur pivote sur un axe central sans bruit. Nous nous faufilons dans l’entrebâillement ensemble, veillant à ce que nos pas ne résonnent pas dans le couloir. Comme la bibliothèque, cette partie du palais est déserte. Ses meubles et son décor, dans les teintes de jaune, respirent le luxe. Le tout nimbé d’un voile de désuétude, jusqu’aux tapisseries dorées décolorées. Cal est tenté de s’arrêter, le regard attiré par les couleurs, mais il nous presse.

Deux fois à droite. Nous débouchons dans un autre couloir et un étrange cabinet traversant. La chaleur émane de Cal par vagues, tandis qu’il se prépare à la tempête de feu qu’il va devoir déclencher. Je suis dans le même état, les poils se dressent sur mes bras, électrisés. Ils crépitent presque au contact de l’air.

Des voix résonnent de l’autre côté de la porte vers laquelle nous nous dirigeons. Des voix et des bruits de pas.

— Tout de suite à gauche, murmure Cal.

Il veut me prendre par la main, puis se ravise. Nous ne pouvons pas risquer de nous toucher, pas maintenant, alors que ce contact pourrait être mortel.

— Courez, lâche-t-il.

Cal ouvre la voie et le monde se transforme en brasier. Les flammes se déploient dans le gigantesque hall du palais, sur le marbre et les tapis somptueux, avant de grimper sur les murs dorés. Une langue de feu vient lécher la peinture qui domine l’espace. Un gigantesque portrait, récent, du nouveau roi. Maven. Il conserve son sourire suffisant de gargouille jusqu’à ce que la fournaise ait raison de lui, entamant la toile. La chaleur est trop forte, et ses lèvres tracées avec soin commencent à fondre, se déformant en rictus qui s’accorde à sa chevelure monstrueuse. Les flammes épargnent seulement deux bannières dorées, en soie poussiéreuse, accrochées au mur d’en face. J’ignore à qui elles appartiennent.

Les gardes qui nous attendaient prennent la fuite, en hurlant, pour éviter de brûler vif. Cal franchit le mur de feu, nous traçant un passage sûr, à Farley et moi. Prise en sandwich entre nous deux, elle se couvre la bouche pour ne pas inhaler la fumée.

Les policiers qui restent, nymphus ou peau-de-roche, sont peut-être résistants aux flammes… mais pas à mon pouvoir. Cette fois, les éclairs qui jaillissent s’étendent en une toile vive, animée d’électricité. J’ai tout juste la présence d’esprit de protéger Cal et Farley de mon orage. Les autres ne sont pas aussi chanceux.

J’ai beau être une coureuse-née, mes poumons souffrent. Chaque inspiration est plus difficile, plus douloureuse. Je me dis que c’est la fumée. Pourtant, au moment de franchir l’entrée principale du palais, la douleur ne disparaît pas. Elle se transforme simplement.

Nous sommes encerclés.

Des rangées et des rangées de policiers en noir, de soldats en gris obstruent la cour. Tous armés. Tous prêts.

— Rendez-vous, Mare Barrow ! hurle un policier.

Une liane fleurie s’enroule autour d’un de ses bras, tandis que l’autre est prolongé par un pistolet.

— Rendez-vous, Tiberias Calore !

Il bredouille au moment de prononcer le nom de Cal, peu enclin à apostropher un prince de la sorte. Dans toute autre situation, j’aurais envie de rire.

Entre nous deux, Farley plante ses pieds dans le sol. Elle n’a pas d’arme, pas de bouclier, et elle refuse toujours de s’agenouiller. Sa force est stupéfiante.

— Et maintenant ?

Je sais bien qu’il n’y a aucune réponse à ma question. Les yeux de Cal s’agitent, à la recherche d’une solution qu’ils ne trouveront jamais. Ceux-ci finissent par se poser sur moi. J’y découvre un tel abîme… Une telle solitude…

Puis une main se referme avec douceur sur mon poignet. Le monde s’assombrit et je suis comprimée de toutes parts, suffoquée, confinée, piégée un long moment.

Shade.

Si je déteste la sensation de la téléportation, à cet instant précis je m’en délecte. Shade va bien. Et nous sommes vivants. Soudain, je suis agenouillée et je fixe les pavés d’une ruelle humide, loin, très loin du Centre de sécurité, de la Résidence de l’Océan et de la zone de combat.

Quelqu’un vomit à côté de moi, Farley je crois bien. Je suppose que la téléportation, quand on vient de se cogner la tête contre une fenêtre, ce n’est pas l’idéal.

— Cal ? appelé-je dans le vide.

Un frisson de peur commence à monter, première ondulation d’une vague glaciale… Heureusement, sa réponse me parvient à quelques pas.

— Je suis là, dit-il en tendant le bras pour me toucher l’épaule.

Au lieu de m'abandonner à ce contact, de laisser sa chaleur douce et non plus destructrice me consumer, je m'écarte. Avec un grognement, je me relève et découvre Shade. Son expression est grave, crispée par la colère, et je me prépare à recevoir ses foudres. *Je n'aurais jamais dû l'abandonner. C'était une erreur de ma part.*

— Je suis…

Je n'ai pas le temps d'aller au bout de mes excuses : il m'enveloppe, me broyant les épaules plus que les étreignant. Je m'accroche à lui de toutes mes forces. Il frémit légèrement, encore un peu inquiet pour sa petite sœur.

— Je vais bien, le rassuré-je, si bas qu'il est le seul à pouvoir entendre mon mensonge.

— On n'a pas de temps à perdre, crache Farley, avant de se relever péniblement.

Elle observe alentour, toujours un peu déséquilibrée, mais parvient à se repérer.

— Le Square de la Bataille est par ici, à quelques rues vers l'est.

Wolliver.

— D'accord, dis-je en la soutenant.

Nous ne pouvons pas oublier la raison de notre présence, même après une débâcle aussi éprouvante. Ce qui ne m'empêche pas de garder les yeux sur Shade. J'espère qu'il sent ce qui se passe dans mon cœur. Il se contente de secouer la tête, écartant mes excuses. Pas parce qu'il ne les accepterait pas, non, mais parce qu'il est trop gentil pour les vouloir.

— On te suit, dit-il à Farley.

Le regard de Shade s'adoucit un peu face à la détermination tenace de la révolutionnaire, en dépit de ses blessures et de sa nausée. Cal met du temps à se relever également, aussi peu habitué à la téléportation que Farley. Il se remet le plus vite possible, nous suivant dans le dédale du quartier de Trois-Pierres. L'odeur de la fumée s'accroche à lui, comme toujours, ainsi qu'une rage profonde. Des Argents ont trouvé la mort dans le Centre de sécurité, des hommes et des femmes qui suivaient seulement des ordres. *Des ordres qu'il aurait donnés à une époque*. Ça ne doit pas être facile à digérer. Pourtant, je commence à comprendre qu'il n'a pas le choix s'il veut rester avec nous, avec *moi*. Il doit opter pour un camp, et j'espère que ce sera le nôtre. J'espère ne plus jamais voir cet abîme dans ses yeux.

Dans cette partie de la ville, rouge, nous sommes relativement en sécurité, et Farley nous cantonne aux ruelles tortueuses, nous faisant même

traverser une ou deux boutiques vides afin de ne pas attirer l’attention. Des policiers s’agitent en hurlant sur les artères principales, ils regroupent leurs forces, veulent comprendre ce qui vient de se passer au Centre. Ils ne nous cherchent pas ici, pas encore. Ils n’ont pas encore saisi la nature de Shade, la distance à laquelle il peut nous transporter en un clin d’œil.

Plaqués contre un mur, nous attendons qu’un policier nous dépasse. Il est aussi distrait que les autres.

— Je suis désolée, soufflé-je à Shade, quand je réalise que j’ai besoin de prononcer les mots.

Une fois de plus, il secoue la tête. Il me donne même un petit coup affectueux avec sa béquille.

— Ça suffit. Tu as fait ce que tu avais à faire. Et tu vois, je vais bien. Il n’y a pas de mal.

Il n’y a pas de mal. Son corps, peut-être, mais son esprit ? Et son cœur ? Je l’ai trahi, lui, mon frère. *Ça me rappelle quelqu’un.* Je cracherais presque de rage à l’idée que je pourrais avoir quoi que ce soit en commun avec Maven.

— Où est Crance ? demandé-je pour me concentrer sur autre chose.

— Je l’ai emmené loin des Crânes de mer, puis il est parti de son côté. Il a détalé comme s’il avait le feu aux trousses.

Les yeux de Shade se plissent à ce souvenir.

— Il a enterré trois Marins dans les tunnels, ajoute-t-il. Il n’a plus de place ici.

J’imagine très bien ce qu’il doit ressentir.

— Et toi ?

Il incline la tête, vaguement en direction de la Résidence de l’Océan.

— Après tout ça ? insiste-t-il.

Après avoir failli mourir. Encore une fois.

— Je te l’ai dit, ça va.

Shade pince les lèvres, il n’est pas convaincu.

— D’accord.

Un silence pesant s’installe entre nous. Lourdement affalée contre le mur de la ruelle, Farley s’élance dès qu’elle voit passer une bande d’écoliers bruyants. Nous profitons de cette couverture pour traverser l’avenue avant de pénétrer un nouveau réseau de ruelles.

Enfin, nous nous engageons sous une arcade basse – si basse que tous à part moi doivent courber la tête. Je l’ai à peine franchie que Shade pile net

et m’arrête de sa main libre.

— Je suis désolé, Mare.

Ses mots manquent de me faire tomber à la renverse.

— Toi, désolé ? répété-je, riant presque de cette absurdité. Désolé de quoi ?

Il ne répond pas, honteux. Un frisson qui n’a rien à voir avec les températures fraîchissantes de l’après-midi parcourt tout mon squelette alors que Shade recule, me dégageant la vue. L’arcade ouvre sur une place, visiblement réservée aux Rouges. *Le Square de la Bataille.* Simple mais bien entretenu, avec une verdure luxuriante et de nombreuses statues de pierre grise représentant des guerriers. Celle au centre est la plus grande ; un fusil lui barre le dos. Il pointe le doigt en direction de l’est, où se trouvent les docks, un bras sombre déployé dans le vide.

Une corde pend de la main de la statue.

Un corps se balance au bout de cette corde.

Le cadavre n’est pas nu et ne porte pas le médaillon du Guet rouge. Il est jeune et petit, sa peau encore douce. Il n’a pas été exécuté depuis longtemps, une heure environ. Pourtant il n’y a aucun parent, aucun garde. Personne pour le voir pendu au bout de sa corde.

Ses cheveux d’un blond-roux ont beau lui tomber dans les yeux et masquer une partie de son visage, je sais exactement qui est ce garçon. Je l’ai vu sourire sur sa photo d’identité. Aujourd’hui il ne sourira plus. J’étais sûre que ça arriverait. J’en étais sûre. Ce qui n’allège ni ma peine, ni mon échec.

C’est Wolliwer Galt, un sang-neuf, sans vie.

Je pleure pour ce garçon que je n’ai pas connu, pour ce garçon que je n’ai pas pu, par manque de rapidité, sauver.

16.

J’essaie d’effacer les visages des morts. Fuir pour survivre est une distraction efficace, pourtant même la menace constante de l’anéantissement ne peut tout écraser. Certaines pertes sont impossibles à oublier. Walsh, Tristan et désormais Wolliver envahissent un recoin de mon esprit, s’y accrochant telles des toiles d’araignées grises et épaisses. Mon existence les a condamnés à mort. Et, bien sûr, il y a ceux que j’ai tués franchement, par choix, de mes propes mains. Mais je n’ai pas de chagrin pour eux. Je ne peux pas réfléchir à ce que j’ai fait, pas maintenant alors que nous courons toujours un immense danger.

Cal est le premier à se détourner du corps oscillant de Wolliver. Il abrite sa propre parade de visages défunts et ne veut pas ajouter un autre fantôme à ce défilé.

— Nous devons repartir.

— Non… proteste Farley, qui se laisse choir de tout son poids contre le mur.

Elle presse une main contre sa bouche, ravale un haut-le-cœur.

— Là, dit Shade en lui tapotant l’épaule pour la rassurer.

Elle tente de le repousser et il résiste, la regarde cracher dans les fleurs du square.

— Il fallait que vous voyiez ça, ajoute-t-il en nous considérant, Cal et moi, avec indignation. Voilà ce qui arrive quand on échoue.

Sa colère est justifiée. Après tout, nous avons déclenché une véritable bataille au cœur de la Rade, gaspillant ainsi la dernière heure de l’existence

de Wolliver, mais je suis trop fatiguée pour me laisser réprimander.

— L’endroit est mal choisi pour nous faire la leçon, rétorqué-je.

Ce lieu est une sépulture, et le simple fait de parler me paraît irrespectueux.

— On devrait le détacher, ajouté-je.

Avant que j’aie pu faire un pas en direction du cadavre de Wolliwer, Cal me retient par le bras et me tire en arrière.

— Personne ne touche à ce corps ! gronde-t-il.

Sa voix est si semblable à celle de son père que je n’en crois pas mes oreilles.

— Ce corps a un nom ! riposté-je après avoir repris mes esprits. Ce n’est pas parce que son sang n’est pas de la même couleur que le tien qu’on doit l’abandonner !

— Je vais le chercher, grommelle Farley en se relevant.

Shade se met en branle au même moment.

— Je t’accompagne.

— Non ! Wolliver Galt avait une famille, je me trompe ? insiste Cal. Où sont ses parents ?

D’un large geste il englobe le square, désignant les arbres nus et les volets fermés qui nous toisent. En dépit de l’écho lointain d’une ville filant vers le crépuscule, la place est calme et tranquille.

— Vous croyez vraiment que sa mère l’aurait laissé ici seul ? Que personne ne le pleure ? Qu’aucun policier n’a envie de cracher sur son corps ? Qu’il n’y a pas un seul corbeau pour venir lui picorer les os ? Pourquoi, à votre avis ?

Je connais la réponse. *Un piège.*

Je m’accroche au bras de Cal, et mes ongles s’enfoncent dans sa chair brûlante, menaçant de s’enflammer. Une expression d’effroi, qui doit faire écho à la mienne, se peint sur son visage tandis qu’il a les yeux rivés non pas sur moi mais sur la ruelle ombragée. Du coin de l’œil, j’aperçois une couronne… celle qu’un garçon insensé insiste pour porter en toutes circonstances.

Puis, un cliquetis résonne, celui d’un crabe métallique actionnant ses pinces, prêt à dévorer un repas juteux.

— Shade, soufflé-je en tendant la main vers mon frère.

Il nous sauvera, il nous emmènera loin de tout cela. Il n’hésite pas. Il se jette vers nous.

Mais il ne m'atteint pas.

À ma grande horreur, une paire de fulgurants l'attrapent chacun par un bras et le plaquent au sol. Sa tête heurte les pavés avec un bruit mat et ses yeux basculent dans le vide. J'entends vaguement Farley hurler alors que les fulgurants emmènent mon frère, leurs contours brouillés par la vitesse. Ils atteignent l'arcade principale avant que je n'aie pu décocher un seul éclair dans leur direction pour les forcer à revenir sur leurs pas. La douleur grignote mon bras de haut en bas, lames lancinantes chauffées à blanc. Il n'y a pourtant rien d'autre que mes étincelles, mon propre pouvoir. Je n'ai aucune raison d'avoir mal.

Le cliquetis continue, se réverbère dans mon crâne, plus rapide à chaque seconde. Je tente de l'ignorer, de le combattre, seulement ma vue baisse peu à peu. Des taches se mettent à danser dans mon champ de vision, apparaissant et disparaissant à chaque *clic*. Quelle que soit l'origine de ce son, il est en train de me déchiqueter.

À travers le brouillard qui m'enveloppe, je vois deux feux exploser autour de moi. L'un, éclatant et brûlant, l'autre sombre, un serpent de fumée et de flammes. Quelque part, Cal rugit de douleur. *Fuis*, dit-il, je crois. Et c'est ce que j'essaie de faire.

Je me retrouve à ramper sur les pavés, incapable de voir à plus de quelques centimètres devant moi. Même cet effort me coûte beaucoup. *Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? Que m'arrive-t-il ?*

Quelqu'un m'empoigne par le bras, dans un étau mordant. Je me démène à l'aveuglette, cherchant à atteindre le cou de mon assaillant. Mes doigts se referment sur une armure, dont les différents éléments, richement ornés, s'emboîtent dans un ensemble parfait.

— Je la tiens, annonce une voix que je reconnais.

Ptolemus Samos. Je distingue à peine ses traits. Des yeux noirs, une chevelure argentée, une peau couleur de lune d'hiver.

Dans un cri, je rassemble tout ce qu'il me reste de forces et lui décoche un éclair. Je pousse un hurlement aussi retentissant que le sien, agrippant mon bras alors qu'un incendie se déchaîne dans mes entrailles. Non, pas un incendie. Je connais la sensation de la brûlure. Il s'agit d'autre chose.

Un coup de pied me frappe en plein ventre et je ne résiste pas, roulant sur le flanc. Encore et encore, jusqu'à ce que mon visage égratigné, en sang, atterrisse dans la terre du square. L'odeur fraîche est un baume temporaire, m'apaisant assez pour me permettre de recouvrer en partie la vue. Pourtant,

quand j’ouvre les paupières, je regrette plus que jamais de ne pas être aveugle.

Maven est accroupi devant moi, la tête inclinée sur le côté. On dirait un chiot face à un jouet. Derrière lui, les combats font rage. Des combats plus qu’inégaux. Puisque Shade a été neutralisé et que je suis étendue dans la terre, il ne reste plus que Cal et Farley. Elle a trouvé un pistolet, mais il ne lui est presque d’aucune utilité avec Ptolemus qui dévie les balles. Cal, au moins, fait fondre tout ce qui s’approche de lui, brûlant couteaux et lianes à la chaîne. Mais ils ne tiendront pas longtemps. Ils sont acculés. Je dois me retenir de crier. Nous n’avons échappé à une morte certaine que pour aller à la rencontre d’une autre…

— Regarde-moi, s’il te plaît.

Maven se déplace, m’empêchant de voir la scène qui se déroule derrière lui. Je ne lui donnerai pas la satisfaction d’obéir. Je ne poserai pas les yeux sur lui, ne serait-ce que pour m’éviter cette épreuve. Je préfère me concentrer sur le cliquetis, celui que personne d’autre ne semble entendre. Il me lamine de seconde en seconde.

Maven me saisit par le menton et me force à affronter son regard.

— Quel entêtement…, désapprouve-t-il. C’est l’une de tes caractéristiques les plus curieuses. Avec celle-ci, ajoute-t-il en passant le doigt dans une traînée de sang rouge sur ma joue.

Clic.

Ses doigts me compriment la mâchoire et la douleur explose tel un feu d’artifice dans le bas de mon visage. Le cliquetis rend chaque attaque plus virulente, plus pénible. À contrecœur, j’affronte ses iris bleus, si familiers, et son visage pâle, pointu. À mon effroi, il est exactement semblable à mon souvenir. Calme, modeste, tourmenté. Ce n’est pas le Maven de mes cauchemars, un fantôme fait de sang et de ténèbres. Il redevient réel. Je reconnais sa détermination. Je l’ai vu sur le pont du bateau de son père, alors que nous descendions le fleuve en direction d’Archeon, laissant le monde dans notre sillage. Il a déposé un baiser sur mes lèvres ce jour-là, il m’a promis que personne ne me ferait de mal.

— J’avais dit que je te retrouverais.

Clic.

Sa main glisse de mon menton à ma gorge, l’enserre. Juste assez pour me bâillonner, pas pour m’empêcher de respirer. Son contact est brûlant. Je halète, incapable de trouver assez d’oxygène pour crier.

Maven. Tu me fais mal. Arrête, Maven.

Il n'est pas sa mère : il ne peut pas lire dans mes pensées. Des taches apparaissent à nouveau dans mon champ de vision, qui s'obscurcit. Des points noirs qui dansent devant mes yeux, se dilatent et se contractent à chaque terrible *clic*.

— Et j'avais dit que je te sauverais.

Je m'attends à ce qu'il affermisse sa prise, pourtant ses doigts ne bougent pas. Sa main libre s'approche alors de ma clavicule et il applique une paume ardente sur ma peau. D'un doigt brûlant il suit un tracé, dépose sa marque. Je tente de hurler à nouveau et parviens à peine à émettre un gémissement.

— Je suis un homme de parole.

Il incline la tête et ajoute :

— Quand je le veux.

Clic. Clic. Clic.

Mon cœur, qui tente de se caler sur cette cadence infernale, menace d'exploser.

— Arrête…, réussis-je à articuler, en levant une main, en appelant mon frère.

C'est Maven qui prend ma main dans la sienne, et la brûle. La moindre fibre de mon être est en feu.

— Ça suffit…

Je crois qu'il prononce ces mots, mais ils ne s'adressent pas à moi.

— J'ai dit que ça suffisait !

Ses yeux semblent s'épancher, derniers éclats de lumière dans mon monde qui s'assombrit. Un filet bleu pâle défile dans mon champ de vision, dessinant des lignes irrégulières, glaciales, douloureuses. Elles m'encerclent, me prennent au piège. Je ne sens plus rien que la brûlure.

C'est la dernière chose dont je garde le souvenir avant qu'un éclair blanc tonitruant ne fasse voler ma cervelle en éclats. Le monde n'est plus que douleur.

Il y a trop de tout, et étrangement rien. Ni balles, ni lames, ni poings, ni feu, ni lianes étrangleuses. Ce n'est pas un pouvoir que j'ai déjà affronté… parce que c'est le mien. Des éclairs, de l'électricité, des étincelles, une surcharge au-delà de mes propres limites. J'ai déjà déclenché un orage dans le Caveau des Os, et il m'a vidée de mes forces. Cependant cette chose-là, que Maven a faite et que je ne m'explique pas, est en train de me tuer à petit

feu. De me démolir nerf par nerf, de me démembrer, d’arracher mes muscles. Je suis en train d’être détruite dans ma propre peau.

La prise de conscience est subite : *est-ce ce qu’ils ont ressenti, ceux que j’ai tués ? Est-ce ce qu’on ressent quand on meurt frappé par un éclair ?*

Le contrôle. C’est ce que Julian me répétait toujours. *Contrôle ton pouvoir.* Mais là, c’est trop. Je suis un barrage tentant de retenir un océan entier. Même si je pouvais arrêter ce qui déferle sur moi, je n’arrive pas à trouver le moyen d’échapper à ma propre douleur anéantissante. Je ne peux pas en sortir. Je ne peux pas bouger. Je suis prisonnière de moi-même, mes hurlements ne franchissent pas la barrière de mes dents, je n’ai plus aucune arme pour me battre. *Je serai morte bientôt. Et ce sera terminé, au moins.* Sauf que ça n’arrive pas. La douleur se prolonge. Des taches blanches, plus éblouissantes que le soleil, dansent devant mes yeux, jusqu’à ce qu’une explosion de rouge les chasse. Je tente de chasser le voile vermillon, de reprendre le contrôle de quelque chose en moi, mais rien ne semble se produire. Et je ne le saurais pas si c’était le cas.

Ma peau doit avoir disparu à présent, carbonisée par les éclairs déchaînés. Peut-être aurai-je droit à la merci de mes tortionnaires, peut-être me laisseront-ils me vider de mon sang. Ce sera une mort plus rapide que cet abysse blanc.

Tuez-moi. Les mots tournent en boucle, encore et encore. C’est la seule chose que je puisse dire, la seule chose que je désire à présent. Toutes mes pensées —les sangs-neufs, Maven, mon frère, Cal, Kilorn – ont entièrement disparu. Même les visages qui me hantent, les visages des morts, se sont évanouis. Quelle ironie… À présent que je meurs, mes fantômes ont décidé de m’abandonner.

Si seulement ils pouvaient revenir.

Si seulement je n’avais pas à mourir seule.

17.

— Tuez-moi.

Les mots me brûlent la bouche, après avoir tailladé une gorge que les hurlements incessants ont dû laisser à vif. Je m'attends à sentir le goût du sang… non, je ne m'attends à rien du tout. Je m'attends à être morte. Comment aurais-je pu survivre à ce que Maven m'a fait ? Comment suis-je encore en vie ? Et pire, *cela va-t-il recommencer ?* Des larmes montent à cette pensée, menaçant de déborder sur mes joues brûlantes. Le sel ne manquera pas d'irriter mes plaies, pourtant cette sensation est la bienvenue. Après la torture de Maven, mes larmes me feront l'effet d'une douce brise printanière.

La douleur ne vient pas. Et alors que mes sens me reviennent, je me rends compte que je n'ai pas été écorchée vive. Je ne saigne même pas. Je suis entière, même si ce n'est pas l'impression que j'ai. Dans un élan de volonté, j'ouvre les yeux. Ce ne sont pas ceux de Maven ou de ses bourreaux que je croise, mais d'autres plus familiers, verts.

— Mare…

Kilorn ne me laisse pas le temps de reprendre mon souffle. Ses bras se referment sur mes épaules et me pressent contre son torse, me plongeant à nouveau dans l'obscurité. Je ne peux m'empêcher de tressaillir, alors que le souvenir du feu et de l'électricité dans mes os se réveille.

— Tout va bien, murmure-t-il.

Il y a quelque chose d'apaisant dans sa voix grave et vibrante. Il refuse de me lâcher, même lorsque je m'écarte par réflexe. Il sait ce que mon cœur

désire, bien que mes nerfs à vif ne puissent le supporter.

— C’est terminé, tu vas bien. Tu es rentrée.

Je me fige un instant, entortillant mes doigts dans les plis de sa vieille chemise. Je me concentre sur lui pour oublier que je tremble.

— Rentrée ? murmuré-je. Où ça ?

— Laisse-la respirer, Kilorn.

Une autre main, si chaude qu’elle ne peut appartenir qu’à Cal, me prend par le bras. Il exerce une pression légère, avec précaution et contrôle, suffisamment forte pour m’aider à me concentrer. Avec son aide, mon être entier remonte à la surface de ce cauchemar, et je retourne tout entière dans le monde réel. Je me penche peu à peu en arrière, m’éloignant de Kilorn pour voir où, précisément, je me réveille.

Nous sommes sous terre, à en juger par l’odeur humide et boisée, pourtant il ne s’agit pas d’un autre tunnel de Farley. Nous sommes très loin de la Rade, si je peux encore me fier à ma perception intime de l’électricité. Je ne sens pas le moindre pouls, ce qui signifie que nous devons être à l’écart de toute ville. Un abri, creusé à même la terre, camouflé par la forêt. Un édifice rouge, à n’en pas douter, qui a dû servir à la Garde écarlate. Tout y est d’un rose vaguement passé. Les murs et le sol sont en terre battue, le toit en pente est constitué de mottes renforcées par des tiges métalliques rouillées. Il n’y a pas de décoration à proprement parler, à vrai dire il n’y a presque rien du tout. Quelques sacs de couchage, dont le mien, des rations de survie, une lanterne éteinte et quelques caisses de provisions provenant de l’avion, voilà tout ce que je peux voir. Notre maison à Pilotis était un palais en comparaison, mais je ne me plains pas. Je pousse un soupir de soulagement, heureuse d’être tirée d’affaire, d’être débarrassée de cette douleur aveuglante.

Kilorn et Cal me laissent le temps d’observer la pièce dépouillée, de parvenir à mes propres conclusions. Ils semblent défaits par l’inquiétude, transformés en vieillards en quelques heures. Je ne peux pas m’empêcher de m’attarder sur leurs yeux cernés de noir, sur les rides profondes de leur front, de me demander ce qui a pu les blesser à ce point. Puis la mémoire me revient. La lumière filtrant par les étroites fenêtres est d’un rouge orangé et l’air a fraîchi. La nuit approche. La journée est finie. Et nous avons perdu. Wolliver Galt est mort, un sang-neuf massacré par Maven. Ada aussi, je suppose. J’ai échoué à les sauver.

— Où est l’avion ? demandé-je en essayant de me lever.

Tous deux tendent une main pour me retenir, me garder emmitouflée dans mon sac de couchage. Leurs gestes sont étonnamment doux, comme s'ils craignaient de me pulvériser d'un seul contact. Kilorn, qui me connaît le mieux, est le premier à remarquer mon agacement. Il s'écarte, accroupi, pour me permettre de respirer. Il jette un coup d'œil à Cal puis hoche la tête à contrecœur, autorisant le prince à m'expliquer la situation.

— Nous n'avons pas pu voler longtemps vu… l'état dans lequel tu étais, dit-il sans pouvoir me regarder. Nous avons fait quelques dizaines de kilomètres avant que tu ne fasses sauter l'avion telle une ampoule en surtension. Tu as bien failli le faire carrément cramer. Nous avons dû échelonner nos vols, puis partir à pied nous cacher dans la forêt, le temps que tu ailles mieux.

— Désolée…

C'est le seul mot qui me vient. Il balaie mes excuses de la main.

— Tu t'es réveillée, Mare, rien d'autre n'a d'importance pour moi, me dit-il.

Une lame d'épuisement menace de m'emporter et j'hésite à m'y abandonner. Les doigts de Cal se déplacent de mon bras à mon cou. Je sursaute, tournant vers lui de grands yeux interrogateurs. Il reste concentré sur ma peau, sur une chose qui s'y trouve. Ses doigts dessinent d'étranges lignes sinueuses qui forment des ramifications et descendent jusqu'à ma colonne vertébrale.

— C'est quoi ? grogne Kilorn, en foudroyant Cal d'un regard qui ferait la fierté de la reine Elara.

Ma main rejoint celle de Cal sur ma nuque, pour sentir cette bizarrerie. On dirait d'immenses zigzags.

— Je ne sais pas, soufflé-je à Kilorn.

— Ça ressemble…

Cal hésite, effleure du doigt une crête particulièrement épaisse. J'en ai des frissons dans le ventre.

— À des cicatrices, Mare. Des cicatrices en forme d'éclairs.

Je me soustrais à son contact et me lève d'un bond. À mon étonnement, je vacille sur des jambes d'une faiblesse ridicule, et Kilorn est là pour me rattraper.

— Doucement, me serine-t-il sans jamais me lâcher les poignets.

— Qu'est-il arrivé à la Rade ? Qu'a fait… que m'a fait Maven ? C'était lui, non ?

L’image d’une couronne noire est inscrite au fer rouge dans mon esprit. Et ces nouvelles cicatrices ne sont rien d’autre. *Des marques. Les marques qu’il a faites avec son fer.*

— Il a tué Wolliver et nous a tendu un piège. Mais pourquoi es-tu tout rose ?

Comme toujours, ma colère provoque l’hilarité de Kilorn. Cette fois pourtant, c’est un rire creux, forcé, qu’il pousse davantage pour moi que pour lui.

— Ton œil, explique-t-il en m’effleurant la pommette gauche. Un vaisseau a éclaté.

Il a raison, je le constate en fermant une paupièrepuis l’autre. Le monde est radicalement différent quand je le regarde à travers l’œil gauche, teinté de rouge et de rose par des nuages tourbillonnants qui ne peuvent être causés que par du sang. La torture que m’a infligée Maven a aussi laissé cette trace-là.

Cal ne se redresse pas et s’étend même, en appui sur les mains. Je le soupçonne de sentir que mes genoux tremblent toujours et que je m’écroulerai bientôt. Il sait toujours ces choses-là, et ça m’horripile.

— Oui, Maven s’est introduit dans la Rade, répond-il d’un ton sérieux. Il est resté discret, pour qu’on ne soit pas avertis, et il s’en est pris au premier sang-neuf qu’il a pu débusquer.

Je grimace. Wolliver n’avait que dix-huit ans, et sa seule faute était d’être né différent. D’être né comme moi. *Quel pouvait être son don ?* me demandé-je, pleurant le soldat que nous avons perdu.

— Maven n’a eu qu’à attendre, poursuit Cal, alors qu’un muscle de sa joue se contracte. Ils nous auraient tous capturés sans Shade. C’est la seconde fois. Il nous a tirés de ce mauvais pas malgré sa commotion cérébrale. Nous avons eu besoin de quelques sauts et il s’en est fallu de peu à plusieurs reprises, mais il a réussi.

Je libère lentement ma respiration, soulagée.

— Farley va bien ?

Cal hoche la tête.

— Et je suis vivante, dis-je.

Kilorn serre mes poignets plus fort.

— Je me demande bien par quel miracle.

Je porte une main à ma clavicule et la peau sous ma chemise m’élance. Si le reste de mon cauchemar, les autres horreurs infligées à mon corps, se sont

dissipées, la marque de Maven est bien réelle, elle.

— Il t'a fait subir un vrai supplice, observe Cal.

Kilorn part d'un rire cruel, puis cingle :

— Au bout de quatre jours, ses premiers mots ont été « tue-moi », au cas où tu l'aurais oublié. Bien sûr que cette machine lui a infligé un supplice.

Cal ne bronche pas.

Le cliquetis…

— Une machine ? Attendez…, ajouté-je en blêmissant. Quatre jours ? Je suis restée inconsciente si longtemps ?

Quatre jours de sommeil. Quatre jours de néant. La panique chasse les derniers souvenirs de douleur, déferlant dans mes veines tel un courant d'eau glaciale. *Combien d'autres sont morts pendant que j'étais prisonnière de ma propre tête ? Combien pendus aux arbres et aux statues ?*

— Par pitié, dites-moi que vous n'avez pas joué les baby-sitters tout ce temps. Dites-moi que vous avez fait quelque chose.

Kilorn s'esclaffe.

— Je te signale que te maintenir en vie, c'était carrément quelque chose.

— Ce que je voulais dire…

— Je sais.

Il finit par placer une certaine distance entre nous deux. Avec ce qu'il me reste de dignité, je me rassieds sur mon sac de couchage et résiste à la tentation de ronchonner.

— Non, Mare, on n'est pas restés assis à se tourner les pouces, poursuit Kilorn.

Il va s'adosser au mur de terre battue à un endroit où il peut voir dehors.

— On a même pas mal avancé.

— Ils ont continué la traque.

Ce n'est pas une question dans ma bouche, et pourtant Kilorn hoche la tête.

— Même Nix ?

Cal répond cette fois.

— Le petit taureau est pratique, dit-il en effleurant le bleu qui s'estompe sur sa mâchoire. Et il sait se montrer convaincant. Ada aussi.

— Ada ? dis-je, surprise d'entendre ce nom. Ada Wallace ?

Elle n'a donc pas été tuée ?

— Après avoir échappé aux Crânes de mer, Crance l'a fait sortir de la Rade. Il l'a trouvée dans l'hôtel particulier du gouverneur, juste avant que

les hommes de Maven ne débarquent. Ils nous attendaient à l’avion.

J’ai beau être heureuse d’apprendre qu’elle a survécu, je ne peux m’empêcher d’éprouver la morsure de la colère.

— Et vous les avez jetés directement dans la gueule du loup ? Nix et elle ?

Mon poing se crispe sur la chaleur molletonnée de mon sac de couchage et j’essaie d’y trouver un peu de réconfort.

— Nix est un pêcheur, et Ada une femme de chambre. Comment avez-vous pu leur laisser courir un tel danger ?

Cal baisse les yeux, piteux. Kilorn, lui, glousse en regardant la fenêtre, le visage tourné vers la lumière faiblissante du coucher de soleil. Elle baigne sa peau d’un rouge profond, si bien qu’on la dirait badigeonnée de sang. C’est un tour que me joue mon œil, ce qui ne m’empêche pas de sentir monter un frisson. Son rire, dont il se sert habituellement pour dissiper mes peurs, m’effraie plus que tout. Le petit pêcheur continue à ne rien prendre au sérieux. Il descendra dans la tombe en riant aux éclats.

— Quelque chose te fait rire ?

— Tu te rappelles ce caneton que Gisa avait rapporté chez vous ? répond-il, nous prenant au dépourvu Cal et moi. Elle avait neuf ans à peu près et l’avait arraché à sa mère. Elle a voulu lui donner de la soupe…

Il s’interrompt, étouffe un autre gloussement.

— Tu te souviens, Mare ?

Malgré son sourire, ses yeux sont durs et insistants, ils tentent de me communiquer un message.

— Kilorn, soupiré-je en agitant la main. On n’a pas le temps, là…

Il poursuit malgré tout, sans se laisser décourager, et commence à faire les cent pas, comme pour remonter le temps.

— Il n’a pas fallu longtemps avant que sa mère ne débarque, quelques heures peut-être. Elle s’est mise à tourner en rond au pied de la maison, suivie par ses autres canetons. Ils ont fait un de ces boucans, avec leurs coin-coin. Bree et Tramy ont essayé de les chasser, je crois bien…

Je garde un souvenir de la scène aussi précis que celui de Kilorn. Depuis la galerie, j’ai vu mes frères jeter des pierres à la cane. Elle a tenu bon, appelant son petit. Et le caneton a répondu à l’appel, se tortillant dans les bras de Gisa.

— Tu as fini par ramener ta sœur à la raison. « Tu n’es pas une cane, Gisa, vous n’êtes pas faits l’un pour l’autre. » Voilà ce que tu lui as dit.

Ensuite tu as rendu le caneton à sa mère et tu les as regardés détaler en file indienne. Direction le fleuve.

— J'attends de découvrir si ta petite histoire a une morale.

— Elle en a une, murmure Cal d'une voix qui vibre dans son torse.

Il a presque l'air surpris. Les yeux de Kilorn pivotent vers le prince, et il lui adresse un discret signe de remerciement.

— Nix et Ada ne sont pas des canetons, et tu n'es certainement pas leur mère. Ils peuvent prendre soin d'eux-mêmes.

Puis avec un sourire en coin, il retrouve son vieux sens de l'humour.

— Je ne suis pas sûr qu'on puisse en dire autant de toi.

— Sans blague…

Je m'efforce de sourire, juste un peu, pour lui, cependant la peau de mon visage m'élance et, dans son prolongement, celle de mon cou où se trouvent mes nouvelles cicatrices. Elles me brûlent lorsque je parle et se mettent à picoter terriblement dès que j'exerce une pression plus grande. *Encore une chose que m'a volée Maven.* Quelle joie il doit connaître de savoir que je ne peux plus sourire sans souffrir le martyre.

— Farley et Shade les accompagnent, au moins ?

Les deux garçons opinent en chœur et je dois me retenir de rire. Ils sont si opposés en temps normal ! Kilorn est longiligne, Cal a une forte carrure. Kilorn est blond aux yeux verts, et Cal brun avec un regard de braise. Et pourtant à cet instant, dans la lumière déclinante, derrière le film de sang qui voile ma vision, ils commencent à se ressembler.

— Crance aussi, ajoute Cal.

Je cligne des yeux, perplexe.

— Crance ? Il est là ?

— Il n'avait pas vraiment d'autre endroit où aller.

— Et vous… vous lui faites confiance ?

Kilorn fourre les mains dans ses poches avant de me décocher un sourire moqueur.

— Il a sauvé Ada et il nous a aidés à récupérer les autres au cours des jours passés. Pourquoi ne lui ferions-nous pas confiance ? Parce que c'est un voleur ?

Comme moi. Comme moi autrefois.

— Message reçu.

Et malgré tout, je ne peux pas oublier le prix terrible d'une confiance mal placée.

— Rien ne nous permet d’être sûrs, si ? insisté-je.

— Tu n’es jamais sûre de personne, soupire Kilorn, irrité.

Il retourne la terre de la pointe de sa chaussure, désireux d’en dire plus, conscient qu’il ne faut pas.

— Il est parti avec Farley. C’est un bon éclaireur, souligne Cal.

Il soutient Kilorn. Je suis presque sonnée.

— Vous voulez dire que vous êtes d’accord tous les deux ? Je me suis réveillée dans un monde parallèle ?

Un sourire sincère fend le visage de Cal, puis celui de Kilorn.

— Il n’est pas aussi horrible que tu essaies de le faire croire, rétorque-t-il en inclinant la tête vers le prince.

Cal part d’un rire contenu, entaché par tout ce qui a précédé.

— Je te retourne le compliment.

Je donne un petit coup d’épaule à Cal, juste pour m’assurer qu’il est bien réel.

— Apparemment, je ne rêve pas.

— Par mes couleurs, non, murmure Cal, qui a déjà reperdu son sourire.

Il se passe une main sur la mâchoire et sa barbe naissante. Il ne s’est pas rasé depuis Archeon, depuis la nuit où il a vu son père mourir.

— Ada se révèle une aide plus précieuse que les autres bandits, si tu veux bien le croire.

— Je veux bien, oui.

Un tourbillon de pouvoirs défilent dans mon esprit, chacun plus puissant que le précédent.

— Que sait-elle faire ?

— Rien que je n’aie déjà vu, admet-il.

Son bracelet crépite et l’étincelle qui en jaillit se transforme bientôt en boule de feu mouvante. Celle-ci s’attarde dans sa paume un moment, sans jamais brûler sa manche, avant qu’il ne la lance, d’un geste nonchalant vers la petite fosse creusée au centre de la pièce. La chaleur et la lumière qui se dégagent du feu remplacent le soleil qui s’est couché.

— Elle est intelligente, d’une intelligence remarquable. Elle a retenu le moindre mot du moindre livre de la bibliothèque du gouverneur.

Et avec ces simples paroles, ma vision d’une nouvelle guerrière est réduite en fumée.

— Une aide précieuse, ironisé-je. Je n’oublierai pas de lui demander de me raconter une histoire plus tard.

— Je t’avais dit qu’elle ne pigerait pas ! lance Kilorn.

Cal l’interrompt d’un regard noir.

— Tu comprends ce que je t’explique, Mare ? Elle a une mémoire infaillible, une intelligence infaillible. Elle retient chaque instant de chaque journée, chaque visage croisé, chaque mot entendu. Tous les ouvrages médicaux, les livres d’histoire ou les cartes qui lui tombent sous la main… Elle les comprend. Ça s’applique aussi aux leçons pratiques.

Même si je préférerais une arme plus destructrice, je mesure la valeur d’une telle personne. Si seulement Julian était là… Il passerait ses jours et ses nuits à observer Ada, à essayer de comprendre un pouvoir aussi étrange.

— Leçons pratiques ? Tu veux parler d’entraînement ?

Un sentiment qui s’apparente à de la fierté se dessine sur les traits de Cal.

— Je ne suis pas instructeur, mais je fais de mon mieux pour lui enseigner ce que je sais. Elle se débrouille déjà bien avec une arme à feu. Et elle a terminé la lecture du manuel de vol de l’Oiseau noir ce matin.

Un cri étouffé m’échappe.

— Elle peut piloter l’avion ?

Cal hausse les épaules, cependant un petit sourire retrousse ses lèvres.

— Elle a emmené les autres à Cancorda et ne devrait pas tarder à rentrer. En attendant, il faut que tu te reposes.

— Je me repose depuis quatre jours. Toi, repose-toi, rétorqué-je en lui secouant l’épaule.

Il ne bronche pas – il faut reconnaître que je n’ai aucune force.

— Vous avez tous les deux des têtes de déterrés, asséné-je.

— Quelqu’un devait s’assurer que tu respirais encore.

Le ton de Kilorn, léger, pourrait laisser penser qu’il plaisante, mais je le connais trop bien.

— Ce que Maven t’a fait ne doit pas se reproduire.

Le souvenir de la douleur fulgurante est encore trop récent. Je ne peux m’empêcher de tressaillir à l’idée de la subir à nouveau.

— Je suis bien d’accord.

Nous sommes tous abattus par la pensée de ce nouveau pouvoir détenu par Maven. Même Kilorn, toujours en train de marcher ou de gigoter, s’immobilise. Il regarde, par la fenêtre, la nuit qui s’abat tel un mur.

— Cal, tu aurais des conseils, au cas où elle recroiserait la route de cet engin ?

— Si vous comptez me faire un cours, je veux bien un peu d’eau, dis-je, prenant soudain conscience que j’ai la gorge sèche.

Kilorn bondit quasiment, trop heureux de pouvoir aider. Il m’abandonne avec Cal, et la chaleur de plus en plus enveloppante.

— Je crois que c’était un sondeur. Modifié, bien sûr.

Cal scrute à nouveau ma nuque et les cicatrices en forme d’éclairs qui zèbrent mon dos. Avec une familiarité déconcertante, il les suit du bout du doigt, comme s’ils détenaient un indice. La part raisonnable en moi voudrait le repousser, empêcher le prince de feu d’examiner mes marques, mais l’épuisement et le désir annihilent toutes les autres pensées. Son contact m’apaise, physiquement et émotionnellement. Il est la preuve que quelqu’un d’autre est avec moi. Je ne suis plus seule dans l’abîme.

— Nous avons utilisé des sondeurs dans les lacs il y a quelques années. Ils crachaient des ondes radio qui détruisaient les navires des habitants de cette région. Les bateaux ne pouvaient plus communiquer entre eux. Malheureusement, c’était aussi valable pour nous. Tout le monde devait naviguer à l’aveuglette.

Ses doigts descendent plus bas, suivent une branche noueuse de la cicatrice qui remonte sur mon omoplate.

— Je suppose que cet appareil-là projette des ondes électriques de grande ampleur. Assez pour te paralyser, te rendre aveugle et retourner tes éclairs contre toi.

— Ils l’ont construit si vite… Quelques jours seulement se sont écoulés depuis le Caveau des Os.

Je parle tout bas de peur de faire voler en éclats cette paix fragile. La main de Cal se fige, il applique sa paume sur ma peau nue.

— Maven s’est retourné contre toi bien avant le Caveau, Mare.

Je le sais aujourd’hui. Je le sais dans la moindre parcelle de mon être. Quelque chose cède en moi et j’enfouis mon visage dans mes mains. Le mur que j’ai érigé pour me protéger des souvenirs s’écroule peu à peu. Je ne peux pas le laisser m’enfouir sous ses décombres. Je ne peux pas laisser mes erreurs passées m’ensevelir. Lorsque la chaleur de Cal s’enroule autour de moi, que ses bras étreignent mes épaules, que sa tête se pose sur ma nuque, je m’abandonne contre lui. Je l’autorise à me protéger, alors que nous nous étions juré de ne jamais refaire une chose pareille dans la cellule de Tuck. Nous ne représentons rien d’autre qu’une source de distraction l’un pour l’autre, et c’est le genre de chose qui pourrait nous tuer. Pourtant

mes mains trouvent les siennes et nos doigts s'enlacent jusqu'à ce que nos os semblent fusionner. Le feu au centre de la pièce meurt, ses flammes réduites à des braises. Mais Cal est toujours là. Il ne me quittera pas.

— Que t'a-t-il dit ? murmure-t-il.

Je m'éloigne un peu. D'une main frémissante, j'écarte le col de ma chemise, lui montrant ce que Maven a fait. Ses yeux s'écarquillent quand il découvre la marque. Un « M » tremblotant inscrit dans ma chair. Cal le fixe un long moment et je crains que sa colère ne m'embrase à nouveau.

— Il a dit qu'il était un homme de parole, chuchoté-je.

Ces mots ne suffisent pas à arracher le regard de Cal de cette cicatrice dont il ne soupçonnait pas l'existence — Qu'il me retrouverait toujours… et m'épargnerait.

Un rire sinistre m'échappe. *La seule personne dont Maven doit me sauver, c'est lui-même.* Avec délicatesse, Cal rajuste ma chemise pour cacher la marque de son frère.

— Nous savions déjà qu'il avait dit cela. Au moins, maintenant, nous savons pourquoi.

— Pardon ?

— Maven ment comme il respire et il obéit à sa mère au doigt et à l'œil. Mais c'est différent pour son cœur.

Cal ouvre de grands yeux, il m'implore de comprendre.

— Il ne traque pas les sangs-neufs pour protéger son trône, Mare, il le fait pour te blesser. Pour te retrouver. Pour te forcer à revenir vers lui.

Il serre le poing posé sur sa cuisse.

— Maven te désire plus que toute autre chose sur terre.

S'il était là à cet instant, je lui arracherais ses horribles yeux qui me tourmentent encore.

— Oui, eh bien, il ne m'aura jamais.

Je saisis soudain les conséquences de ma déclaration, et Cal aussi.

— Pas même si ça mettait un terme au massacre ? Pas même pour les sangs-neufs ?

Des larmes me brûlent les yeux.

— Je n'y retournerai pas. Pour personne.

Je me prépare à sa désapprobation, pourtant il sourit en baissant la tête. Aussi honteux de sa réaction que je le suis de la mienne.

— J'ai cru qu'on allait te perdre.

Il a choisi ses mots avec soin, les a agencés avec adresse. Je me penche vers lui et pose une main sur son poing. C’est tout l’encouragement dont il a besoin pour poursuivre.

— J’ai cru que j’allais te perdre. Si souvent…

— Et je suis encore là.

Il prend mon cou entre ses mains, comme s’il ne me croyait pas. Son geste me rappelle vaguement l’étau de Maven, mais je m’interdis de flancher. Je n’ai aucune envie que Cal s’écarte.

Je fuis depuis si longtemps. Bien avant que tout cela ne commence. Même à Pilotis, je fuyais. J’évitais ma famille, mon destin, tout ce que je refusais de ressentir. Et je continue à le faire. À me dérober devant ceux qui pourraient me tuer… et ceux qui pourraient m’aimer. Je donnerais n’importe quoi pour m’arrêter. J’aimerais rester immobile sans courir le risque d’être tuée ou de tuer quelqu’un. Or c’est impossible. Je dois continuer à avancer, à me faire du mal pour me sauver, à faire du mal aux autres pour les sauver. Faire mal à Kilorn, à Cal, à Shade, à Farley et à Nix, à tous ceux qui sont assez bêtes pour me suivre. Je les condamne à fuir, eux aussi.

— Alors on se bat contre lui.

Les lèvres de Cal se rapprochent, plus brûlantes à chaque mot. Il me serre plus fort, comme si d’une seconde à l’autre quelqu’un risquait de venir et de m’arracher à lui.

— C’est ce qu’on pensait faire, et on va s’y tenir. On va bâtir une armée. Et le tuer. Lui et sa mère.

Tuer un roi ne changera rien. Un autre prendra sa place. Pas Cal, le prince déchu, mais quelqu’un d’autre. C’est un début malgré tout. Si on ne peut pas distancer Maven, on doit le stopper net. Pour les sangs-neufs. Pour Cal. Pour moi.

Je suis une arme faite de chair, une épée recouverte de peau. Je suis née pour tuer un roi, pour mettre un terme à un règne de terreur avant qu’il ne débute pour de bon. Le feu et les éclairs ont permis à Maven de s’élever, le feu et les éclairs causeront sa chute.

— Je ne le laisserai pas te faire à nouveau du mal.

Son souffle m’arrache un frisson. Une étrange sensation alors que je suis entourée d’une chaleur si puissante.

— Je sais, lui mens-je.

Parce que je suis faible, je m'abandonne entre ses bras. Parce que je suis faible, je presse mes lèvres contre les siennes, à la recherche de quelque chose qui suspendrait ma fuite en avant, qui me permettrait d'oublier. Il est apparemment aussi faible que moi.

Alors que ses mains courent sur ma peau, j'éprouve une autre forme de douleur. Une douleur pire que celle infligée par la machine de Maven, qui m'atteint au-delà de mes nerfs. Une douleur qui s'apparente à un gouffre, à un poids inexistant. Je suis une épée née des éclairs, du feu de Cal… et de celui de Maven. L'un des deux frères m'a déjà trahie, et l'autre pourrait partir à tout instant. Pourtant je ne crains pas d'avoir le cœur brisé. Je ne crains pas de souffrir.

Je m'accroche à Cal, à Kilorn, à Shade pour sauver le plus de sangs-neufs possible, parce que j'ai peur de me retrouver seule. De me réveiller, un jour, face au vide, dans un endroit où mes amis et ma famille auront disparu. Où je ne serai plus rien qu'un simple éclair dans les ténèbres d'un orage isolé. Avec Maven pour seule compagnie. Avec des ombres et des fantômes pour seule compagnie.

Si je suis une épée, je suis une épée faite de verre, et je sens que je commence à me briser.

18.

L’ennui, avec la chaleur, quel que soit le froid que l’on éprouve, quel que soit le besoin que l’on ait d’elle, c’est qu’elle finit toujours par devenir trop forte. Je me souviens de nombreux hivers la fenêtre entrouverte, pour laisser entrer le froid cinglant et contrer le feu brûlant dans le salon. À sa façon, cet air glacial m’aidait à dormir. Et aujourd’hui, de profondes goulées de brise automnale m’aident à m’apaiser, à oublier Cal, resté seul dans l’abri. *Je n’aurais jamais dû faire ça*, me dis-je en pressant une main sur ma peau enfiévrée. Non seulement il représente une distraction que je ne peux pas me permettre, mais aussi un chagrin d’amour inévitable. Un jour il partira, mourra, me trahira comme tant d’autres avant lui. Un jour, il me fera du mal.

Le soleil a complètement disparu à l’horizon, peignant le ciel de traînées rouge et orange qui s’assombrissent. *Peut-être.* Je ne peux pas me fier aux couleurs que je vois. Je ne peux plus me fier à grand-chose.

L’abri est creusé dans l’arête d’une colline, au centre d’une vaste clairière entourée de bois. Elle domine une vallée tortueuse pleine d’arbres, de lacs et des tourbillons d’une brume constante. J’ai grandi dans la forêt, mais cet endroit m’est aussi étranger qu’Archeon ou la Résidence du Soleil. Aucun édifice humain aussi loin que porte le regard, pas la moindre trace d’un village dédié à l’exploitation forestière ou d’un bourg de fermiers. Même si, je suppose, il doit y avoir une piste cachée quelque part – autrement l’avion ne pourrait plus servir. Nous devons être au cœur des terres, dans la campagne profonde de Norta, au nord de la baie de la Rade. Je ne connais

pas bien l'État de Regent, il a l'air de ressembler à la région de Grandbois, une contrée sauvage constituée de montagnes verdoyantes et, à la frontière avec la région des Lacs, d'une toundra glaciale. La population de cet endroit, peu nombreuse, est gouvernée avec douceur par les frissonneurs de la Maison Gliacon. En un mot, c'est le lieu rêvé pour se cacher.

— Tu en as terminé avec lui ?

Kilorn est à peine plus qu'une ombre, adossé au tronc d'un chêne dont les branches se déploient vers le ciel. Une cruche d'eau gît à ses pieds, oubliée. Je n'ai pas besoin de voir ses traits pour savoir qu'il est contrarié. Je l'entends à son ton.

— Ne sois pas désagréable.

Je suis habituée à lui donner des ordres, mais cela ressemble davantage à une requête. Ainsi que je le craignais, il m'ignore et poursuit sa diatribe.

— Il faut croire que toutes les rumeurs contiennent une part de vérité. Même celles que ce sale petit Maven répand. « Mare Barrow, qui a séduit le prince pour le convaincre de tuer le roi. » C'est fou de penser qu'il a en partie raison.

Il avance vers moi d'une démarche féline, m'évoquant un soyeux Iral se préparant à décocher le coup final.

— Parce que le prince est visiblement ensorcelé.

— Si tu ne te tais pas, Kilorn, je vais te transformer en pile électrique.

— Tu devrais penser à te renouveler, rétorque-t-il avec un sourire cruel.

Il s'est accoutumé à mes menaces en l'air au fil des ans, et je doute de pouvoir l'effrayer avec quoi que ce soit, même mes éclairs.

— C'est un homme puissant, dans tous les sens du terme. Ne t'y trompe pas, je suis content que tu tiennes ses rênes.

Je ne peux me retenir de lui rire au nez.

— Content ? Tu es jaloux, oui. Tu n'as pas l'habitude de partager. Et tu n'aimes pas te sentir inutile.

Inutile. Ma pique le blesse. Je le devine au tressaillement des muscles de son cou. Ce qui ne l'empêche pas de venir se placer devant moi et de me toiser, me cachant les étoiles qui apparaissent en clignotant dans le ciel.

— La question est la suivante : es-tu victime d'un charme, toi aussi ? Se sert-il de toi de la même façon que tu te sers de lui ?

— Je ne me sers de personne.

Un mensonge, qui ne nous échappe ni à lui ni à moi.

— Et tu ne sais pas de quoi tu parles, ajouté-je.

— Tu as raison, murmure-t-il.

La surprise manque de me faire tomber à la renverse. En plus de dix années d'amitié, je n'ai jamais entendu ces mots dans la bouche de Kilorn Warren. Il est plus coriace qu'une souche d'arbre, si sûr de lui qu'il se met constamment en danger, un vrai faux jeton la plupart du temps… Mais à cet instant, au sommet de cette colline, il révèle un visage que je ne connais pas. Il paraît petit et faible, une ombre de mon ancienne vie qui s'estompe peu à peu. Je croise les mains pour me retenir de le toucher, de m'assurer qu'il existe encore.

— Je ne sais pas ce qui t'est arrivé quand tu étais Mareena. Je n'étais pas là pour t'aider dans cette épreuve. Je ne dirai pas que je comprends, ou que je suis désolé pour toi. Tu n'as pas besoin de ça.

C'est pourtant exactement ce que j'attends. Pour pouvoir m'emporter contre lui. Pour ne pas avoir à écouter ce qu'il s'apprête à dire. Dommage que Kilorn me connaisse aussi bien.

— Le mieux que je puisse faire c'est te dire la vérité ou, du moins, ce qui me semble être la vérité.

Sa voix a beau être ferme, ses épaules montent et descendent au rythme de sa respiration profonde. *Il a peur.*

— À toi de décider si tu me crois ou pas.

Un sourire douloureux me chatouille les lèvres. Je suis habituée à être tiraillée de tous côtés, manipulée par ceux qui me sont le plus proches, désireux d'influencer mes pensées et mes actions. Même Kilorn est coupable. Et, aujourd'hui, il m'offre la liberté à laquelle j'aspire depuis si longtemps. Un choix, aussi minime soit-il. Il se fie à ma capacité de décider – même si j'en suis dépourvue.

— Je t'écoute.

Il commence à parler, puis s'arrête. Les mots refusent de sortir. Au bout d'une seconde, ses yeux verts me semblent étrangement mouillés.

— Quoi, Kilorn ? soupiré-je.

— Quoi…, répète-t-il en secouant la tête.

Après un long instant, un déclic se produit en lui.

— Je sais que tu ne ressens pas la même chose que moi. Par rapport à nous.

Je suis prise de l'envie subite de m'écraser le crâne contre un rocher. *Nous*. Un sujet ridicule à aborder, une perte de temps et d'énergie. Mais

surtout, un sujet embarrassant. Mes joues s'embrasent. J'ai toujours refusé d'avoir cette conversation avec lui.

— Et ce n'est pas grave, poursuit-il sans me laisser le temps de l'interrompre. Tu ne m'as jamais vu de la façon dont je te vois, même à Pilotis, avant que tout ça arrive. Je me disais que ça pourrait changer un jour, seulement… tu n'es pas faite pour m'aimer, conclut-il en haussant les épaules.

Lorsque j'étais Mare Barrow, de Pilotis, je pensais pareil. Je me demandais ce qui se passerait si je survivais à la conscription, quel avenir m'attendait. Un mariage d'amitié avec l'apprenti pêcheur aux yeux verts, des enfants que nous aimerions, une petite maison sur pilotis. C'était un rêve à l'époque, une impossibilité. Et ça l'est toujours. Ça le sera toujours. Je n'aime pas Kilorn, pas comme il le voudrait. Ça ne changera jamais.

— Kilorn…

Je fais un pas vers lui et il recule de deux.

— Kilorn, insisté-je, tu es mon meilleur ami, presque de ma famille.

Son sourire dégouline de tristesse.

— Et je le resterai jusqu'à ma mort.

Je ne te mérite pas, Kilorn Warren.

— Je suis désolée, bredouillé-je d'une voix étranglée, ignorant quelle autre réponse lui apporter.

Je ne sais même pas pourquoi je m'excuse.

— Ce n'est pas quelque chose qui se contrôle, Mare, rétorque-t-il, toujours aussi loin de moi. On ne choisit pas qui on aime. Et personne ne le regrette autant que moi.

J'ai l'impression d'être écartelée. Ma peau, encore chaude de l'étreinte de Cal, me rappelle notre étreinte. Mais le tréfonds de mon être, lui, voit plus loin que cette clairière, des yeux couleur de glace, une promesse vide et un baiser sur un bateau.

— Tu peux l'aimer de tout ton cœur, je ne t'en empêcherai pas. Mais par égard pour moi, pour tes parents, pour nous tous, je t'en supplie, Mare, ne le laisse pas te contrôler.

De nouveau, je pense à Maven. Maven est loin, une ombre sur les bords tranchants du monde. Il essaie peut-être de me tuer, il ne peut plus me contrôler, plus aujourd'hui. Kilorn pense forcément à l'autre frère royal, le fils déchu de la Maison Calore. *Cal.* Mon bouclier contre les cicatrices et les cauchemars. Il est un guerrier, pas un politicien ou un criminel. Il n'a

pas le pouvoir de manipuler quiconque, encore moins moi. Ça n’est simplement pas dans sa nature.

— C’est un Argent, Mare. Tu ne sais pas ce dont il est capable, ni ce qu’il veut vraiment.

Je doute que Cal lui-même le sache. Le prince exilé est encore plus à la dérive que moi, sans aucune allégeance ou autre alliée qu’une faiseuse d’éclairs caractérielle.

— Il n’est pas celui que tu t’imagines, Kilorn. Peu importe la couleur de son sang.

Un rictus cruel transforme son visage.

— Tu ne crois pas vraiment ce que tu dis.

— Je ne le crois pas, réponds-je avec tristesse, je le sais. Et ça complique tout.

À une époque, je pensais que le sang expliquait le monde entier, la différence entre l’obscurité et la lumière, creusant un gouffre irrévocable et infranchissable. Il rendait les Argents puissants, froids et brutaux, inhumains en comparaison de mes frères rouges. Ils n’étaient en rien semblables à nous, incapables d’éprouver la souffrance, le remords ou la bonté. Cependant des personnes comme Cal, Julian, ou même Lucas, m’ont montré à quel point je me trompais. Ils sont tout aussi humains, tout aussi agités de peurs et d’espoirs. Ils ne sont pas irréprochables, mais nous non plus. Moi non plus.

Si seulement ils étaient les monstres que Kilorn veut voir en eux. Si seulement les choses étaient aussi simples. En silence, dans les replis les plus profonds de mon cœur, j’envie la colère bornée de Kilorn. J’aimerais pouvoir partager son ignorance. J’en ai trop vu, j’ai trop souffert pour cela.

— Nous allons tuer Maven. Et sa mère, ajouté-je avec une assurance glaçante.

Tuer le fantôme, tuer l’ombre.

— Une fois qu’ils seront morts, les sangs-neufs seront en sécurité, précisé-je.

— Et Cal aura le champ libre pour récupérer son trône. Pour faire en sorte que tout redevienne comme avant.

— Ça n’arrivera pas. Personne ne le laissera remonter sur le trône, aucun Rouge ni aucun Argent. Et à ce que j’en sais, il n’en a pas envie.

Je déteste aussitôt le sourire moqueur qui déforme les lèvres de Kilorn.

— Vraiment ? Et qui a eu cette idée ? Celle de tuer Maven ?

Devant mon silence, le sourire s'élargit.
— C'est bien ce que je pensais.
— Merci pour ton honnêteté, Kilorn.
Il est interloqué par mon attitude. Nous avons tous deux changé au cours des derniers mois, nous ne sommes plus les gamins de Pilotis, prêts à se chamailler à propos de n'importe quoi, et à la moindre occasion. Cette fille et ce garçon ont disparu pour toujours.
— Je garderai à l'esprit ce que tu m'as dit, bien sûr.
Mes leçons de bonnes manières ne m'ont jamais été aussi utiles, m'apprenant à congédier Kilorn sans le blesser. Ainsi qu'une princesse le ferait avec un serviteur.
Toutefois Kilorn ne se laisse pas aussi facilement écarter. Ses yeux, étrécis en deux fentes vert foncé, voient à travers mon masque de politesse. Son dégoût est tel que je m'attends à le voir cracher.
— Un jour prochain, tu vas te perdre, Mare, souffle-t-il. Et je ne serai pas là pour te montrer le chemin.
Presque sans un souffle, je tourne le dos à mon plus vieil ami. Ses mots cinglent, et je ne veux pas les entendre, même s'il est loin d'avoir tort. Ses semelles crissent sur la terre dure tandis qu'il s'éloigne à grandes enjambées, m'abandonnant là, face à la forêt. Au loin, un avion bourdonne, revenant vers nous.
Je redoute la solitude plus que tout. Alors pourquoi me conduire ainsi ? Pourquoi repousser ou fuir les gens que j'aime ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?
Je ne sais pas.
Et je ne sais pas comment changer.

Réunir une armée constitue la partie la plus facile. Les archives de la Rade nous conduisent aux sangs-neufs dans les villes et villages de la région du Fanal, de Cancorda à Taurus, puis aux ports à demi submergés des îles Bahrn. La liste de Julian nous aide à poursuivre notre expansion, jusqu'à ce que le moindre recoin de Norta soit à notre portée. Même Delphie, la ville la plus méridionale du royaume, n'est qu'à quelques heures en avion.
Tous les foyers de population, même petits, sont dotés de nouvelles garnisons de policiers argents censés nous attraper et nous livrer au roi. Ils ne peuvent néanmoins pas surveiller toutes les cibles en permanence, et

Maven n'a pas encore suffisamment assis son pouvoir pour kidnapper des centaines de personnes en une nuit. Nous frappons au hasard, sans suivre de plan et, en général, les prenons au dépourvu. Parfois, nous avons de la chance, et ils ne se rendent même pas compte de notre présence. Shade prouve constamment son utilité, tout comme Ada et Nix. Grâce à son pouvoir, elle nous aide à contourner les fortifications des villes, et lui, à les franchir.

Mais c'est toujours à moi que la plus lourde tâche incombe au final. Je suis toujours celle qui expose la situation aux sangs-neufs, qui leur explique ce qu'ils sont et quel genre de danger ils représentent pour le roi. C'est à eux, ensuite, de faire leur choix, et ils optent toujours pour la vie. Ils optent toujours pour nous. Nous garantissons aussi la sécurité de leurs familles, les orientant vers les différents refuges et bases aux mains de la Garde écarlate. *Le Conseil*, dit systématiquement Farley, de plus en plus énigmatique. Quelques-uns sont même envoyés sur l'île de Tuck, pour se placer sous la protection du Colonel. Il déteste peut-être les sangs-neufs, mais Farley m'a assuré qu'il ne chassera jamais de vrais Rouges.

Les sangs-neufs qui rejoignent nos rangs ont peur, certains sont en colère, mais rares sont ceux à être surpris – en général les enfants. Pour l'essentiel, ils ignorent tout de leur vraie nature. Ceux qui se savent différents sont déjà tourmentés par les mutations de notre sang.

Dans les faubourgs de Haven, nous faisons la connaissance de Luther Carver. Un garçon de huit ans, aux cheveux bruns fins, petit pour son âge, fils d'un menuisier. Nous le dénichons dans l'atelier de son père, dispensé d'école pour apprendre le métier. Le menuisier se laisse facilement convaincre de nous ouvrir sa porte, même s'il considère Cal, et Nix, avec suspicion. Quant au garçon, il refuse de me regarder dans les yeux, ses doigts minuscules agités de tics nerveux. Il tremble quand je lui parle et insiste pour m'appeler la faiseuse d'éclairs.

— Ton nom figure sur cette liste parce que tu es spécial. Parce que tu es différent, lui dis-je. Est-ce que tu sais de quoi je veux parler ?

Le garçon secoue violemment la tête, sa longue frange lui balayant le front. Mais son père, qui se tient derrière lui telle une sentinelle, opine du chef avec lenteur et solennité.

— Ce n'est pas grave, Luther, il n'y a aucune raison d'avoir honte.

Je tends une main vers lui, à travers la table encombrée de pièces de bois aux motifs sophistiqués, sans doute les œuvres de son père. Les doigts de

Luther se dérobent et il pose les deux mains sur ses cuisses, tout en se recroquevillant.

— N’y voyez rien de personnel, me dit Carver en plaçant une main réconfortante sur l’épaule de son fils. Luther n’est pas… il ne veut surtout pas vous faire de mal. Ça va, ça vient… C’est de pire en pire, vous voyez. Vous allez l’aider, non ?

Le pauvre homme semble accablé, sa voix se brise. Un élan de sympathie me pousse vers lui, je me demande comment mon père se serait comporté à sa place. Face à des gens qui comprennent son enfant, qui peuvent l’aider… mais doivent le lui enlever.

— Vous savez pourquoi il est comme ça ?

C’est une question que je me suis posée à de nombreuses reprises, une question que presque tous les sangs-neufs me posent. Et à laquelle je n’ai toujours pas de réponse.

— Malheureusement, non. Je suis désolée, monsieur. Nous savons seulement que nos pouvoirs proviennent d’une mutation, une transformation inexplicable de notre sang.

Je pense à Julian, à ses livres et à ses travaux de recherche. Il n’a jamais eu l’occasion de me parler de la Division, cette période de notre histoire où le sang argent s’est distingué du sang rouge. Je sais seulement que cet événement s’est produit et qu’il a abouti au monde tel que nous le connaissons. Je suppose qu’une nouvelle Division a débuté, affectant les gens comme moi. J’étais devenue son sujet d’étude avant sa capture, il essayait de trouver une réponse à cette énigme. Il n’a pas pu aller au bout de ce projet.

Cal s’agite à mes côtés, et lorsqu’il contourne la table je m’attends à le voir afficher le masque intimidant qu’il est si prompt à dégainer. Au lieu de quoi, il sourit avec gentillesse, un sourire si large qu’il contamine presque son regard. Puis il s’agenouille pour pouvoir être à la même hauteur que Luther. Le garçon est subjugué par ce qu’il voit, bouleversé d’être en présence d’un prince et, surtout, d’être l’objet de toute son attention.

— Votre Altesse, couine-t-il, esquissant un salut.

Derrière lui, son père se montre moins révérencieux et fronce même les sourcils. Les princes argents ne sont pas ses hôtes préférés. Le sourire de Cal ne vacille toutefois pas et il garde les yeux rivés sur le petit.

— Appelle-moi Cal, s’il te plaît, dit-il en lui tendant la main.

À nouveau, Luther se dérobe, ce qui ne semble guère déranger Cal. Je parierais même qu'il s'y attendait. Luther s'empourpre, ses joues se colorant d'un rouge charmant.

— Pardon.

— Il n'y a pas de mal, lui répond Cal. Pour tout te dire, je faisais la même chose que toi quand j'étais petit. Un peu plus jeune que toi, mais il faut reconnaître que j'avais beaucoup, beaucoup de professeurs, moi. Et j'avais bien besoin d'eux, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

En dépit de ses craintes, le garçon esquisse un sourire.

— Toi, tu as juste ton papa, non ? reprend Cal.

Luther déglutit, sa minuscule gorge se contracte. Puis il hoche la tête.

— J'essaie…, dit Carver, agrippant une fois de plus l'épaule de son fils.

— Nous comprenons, monsieur, le rassuré-je. Mieux que quiconque.

Luther pousse la pointe de sa chaussure vers la jambe de Cal, sa curiosité l'emportant sur le reste.

— Qu'est-ce qui pouvait bien te faire peur ?

Sous nos yeux, une immense flamme brûlante jaillit dans la paume de Cal. Une flamme d'une beauté envoûtante, un feu lascif qui danse dans l'air. Jaune et rouge, ondulant avec paresse. S'il ne dégageait pas autant de chaleur, il pourrait passer pour de l'art plutôt que pour une arme.

— Je ne savais pas le contrôler, explique Cal alors que les flamèches circulent entre ses doigts. J'avais peur de brûler les gens. Mon père, mes amis, mon…

Sa voix se brise presque.

— … mon petit frère. Mais j'ai appris à faire en sorte qu'il m'obéisse, pour l'empêcher de blesser les gens que je voulais protéger. Tu en es aussi capable, Luther.

Tandis que le garçon dévisage Cal, subjugué, son père se montre plus dubitatif. Il n'est cependant pas le premier parent que nous affrontons, et je suis préparée à la question qui va suivre.

— Ceux que vous appelez sangs-neufs… ils peuvent aussi le faire ? Ils peuvent… contrôler ce qu'ils sont ?

Mes propres mains se couvrent d'une toile d'étincelles, petits filaments sinueux et violets à l'éclat parfait. Ils disparaissent sous ma peau sans laisser la moindre trace.

— Oui, nous le pouvons.

À une vitesse surprenante, l'homme va récupérer un pot sur une étagère et le dépose devant son fils. Il contient une plante, une fougère peut-être. N'importe qui resterait perplexe. Luther, lui, sait très précisément ce que son père attend de lui.

— Vas-y, mon garçon, l'encourage-t-il d'une voix douce. Montre-leur ce qu'ils doivent arranger.

Avant que je ne puisse me hérisser de la formulation, Luther lève une main tremblante. Son doigt effleure le rebord d'une feuille de fougère, avec délicatesse et fermeté. Rien ne se produit.

— N'aie pas peur, Luther, lui dit son père. Tu peux leur montrer.

Le garçon recommence, le front plissé par la concentration. Cette fois, il prend la fougère par la tige, la serrant dans son petit poing. Et, lentement, la plante s'enroule sur elle-même, noircit, se recroqueville… elle meurt. Alors que nous l'observons, captivés, M. Carver attrape autre chose sur l'étagère derrière lui. Des gants en cuir, qu'il dépose sur les genoux de son fils.

— Occupez-vous bien de lui, dit-il.

Il serre les dents pour contenir l'orage qui se déchaîne dans son cœur.

— Promettez, insiste-t-il.

Comme tous les hommes courageux, il ne flanche pas quand je lui serre la main.

— Vous avez ma parole.

Ce n'est qu'une fois de retour à l'abri, que nous avons pris l'habitude d'appeler entre nous le Vivier, que je m'autorise un moment seule. Pour réfléchir, pour me dire que le mensonge était convaincant. Je ne peux pas vraiment promettre que ce garçon, ou les autres, survivront à ce qui les attend. Mais je l'espère, bien sûr, et je ferai mon possible pour que cela soit le cas.

Même si le pouvoir terrifiant de cet enfant est la mort.

Les familles des sangs-neufs ne sont pas les seules à fuir. Avec les Mesures, l'existence est devenue plus difficile qu'auparavant, et de nombreux Rouges ont trouvé refuge dans les forêts et près des frontières, à la recherche d'un endroit où on ne les forcera pas à se tuer à la tâche, où on ne les assassinera pas parce qu'ils se sont écartés du chemin tracé pour eux. Certains passent à quelques kilomètres de notre campement, en route vers une frontière déjà recouverte de neige automnale. Kilorn et Farley souhaitent les aider, leur donner de la nourriture ou des médicaments. Cal et

moi rejetons leur requête. Personne ne doit être au courant de notre existence, et ces Rouges exilés ne font pas exception, en dépit du drame qui les attend. Ils continueront à cheminer vers le nord, jusqu'à la frontière de la région des Lacs. Certains se heurteront aux légions qui garantissent son étanchéité. D'autres auront peut-être la chance de la franchir pour mieux succomber au froid et à la faim dans la toundra. À la place d'une balle dans les tranchées.

Les journées se suivent et se ressemblent. Recrutement, entraînement, recrutement, entraînement. Le seul changement, c'est le temps, à mesure que l'hiver approche. À présent, au réveil, bien avant l'aube, je trouve le sol recouvert d'une épaisse couche de givre. Cal doit se servir de ses flammes pour libérer les roues de l'avion, et ses mécanisme, pris dans la glace. La plupart des fois, il nous accompagne, nous conduit jusqu'à la destination choisie en fonction de tel ou tel sang-neuf. Parfois, cependant, il reste à l'abri, préférant enseigner plutôt que piloter. Ada le remplace, ces jours-là, et se révèle aussi habile que lui aux commandes de l'avion, ayant retenu sa leçon avec autant de rapidité que de précision. Sa connaissance de Norta, qui s'étend du système d'évacuation des eaux aux voies de ravitaillement, est ahurissante. Je n'arrive pas à concevoir que son cerveau puisse contenir autant d'informations tout en conservant de l'espace pour de nouvelles. Elle constitue un miracle à mes yeux, comme tous les sangs-neufs que nous recrutons.

Presque tous sont différents, pourvus de dons étranges dépassant ceux de n'importe quel Argent, et mon imagination. Luther continue ses tentatives prudentes pour contrôler le sien, flétrissant les végétaux, des fleurs aux arbrisseaux. Cal pense qu'il peut utiliser son pouvoir pour se guérir lui-même, mais nous n'avons encore aucune certitude. Une autre sang-neuf, une vieille femme qui se fait appeler Mamie par tout le monde, est capable de transformer son apparence physique. Elle nous a tous collé une sacrée frousse le jour où elle a décidé de se pavaner dans le camp sous les traits de la reine Elara. Malgré son âge, j'espère l'utiliser prochainement pour nos opérations de recrutement. Elle fait des efforts lors des séances d'entraînement dirigées par Cal, pour apprendre à manier un pistolet ou se servir d'un couteau. Bien sûr, pour toutes ces raisons, notre campement est très bruyant et attirerait sans doute l'attention, même au cœur de la région de Grandbois, si nous n'avions pas dans nos rangs une femme du nom de Farrah, notre première recrue après Ada et Nix, capable de manipuler les

sons. Elle absorbe le bruit des détonations et assourdit les pétarades. Ainsi, pas un seul écho de balle ne vient troubler le silence de la vallée.

Alors que les sangs-neufs font fructifier leurs pouvoirs, apprenant à les contrôler ainsi que je l'ai fait avant eux, l'espoir renaît. Cal est un excellent professeur, surtout avec les enfants. Ils n'ont pas les mêmes a priori que les recrues plus âgées, et ont pris l'habitude de le suivre dans le campement y compris après leurs cours. Et les adultes en viennent, à leur tour, à apprécier la présence du prince exilé. Difficile de haïr Cal quand il est entouré d'une troupe d'enfants le suppliant de leur apprendre de nouvelles choses. Même Nix a cessé de lui jeter des regards noirs – il continue néanmoins à refuser de s'adresser à lui autrement que par grognements.

Je ne suis pas aussi douée que le prince exilé, et j'en suis venue à redouter les sessions du matin et de la fin de l'après-midi. J'aimerais imputer mon malaise à l'épuisement. Je consacre la moitié de mes journées au recrutement, reportant mon attention sur le nom suivant de notre liste, mais ça n'explique pas tout. Je suis juste une mauvaise instructrice.

Je travaille plus étroitement avec Ketha, dont le pouvoir, plus physique, s'apparente au mien. Elle ne peut créer ni électricité ni aucun autre élément mais est capable de détruire. À l'image des oblitérateurs argents, elle peut faire exploser un objet, le pulvériser dans un nuage de fumée et de feu. Si les oblitérateurs sont limités aux objets qu'ils peuvent toucher, Ketha ne connaît pas ces restrictions.

Elle attend patiemment, les yeux rivés sur la pierre dans ma main. Je m'efforce de ne pas avoir peur de son regard explosif – je sais quels dégâts il peut causer. Elle nous a rejoints depuis une petite semaine et a déjà fait de grands progrès, passant de la destruction de poignées de papier, de feuilles et même de branches à des pierres solides. Tous les sangs-neufs n'ont besoin que d'une chose : une occasion de révéler leur nature profonde. Leurs pouvoirs peuvent enfin s'exprimer, tels des animaux libérés de leurs cages.

Si les autres gardent leurs distances pendant que Ketha s'entraîne à l'extrémité de la clairière, je ne peux pas faire de même.

— Tout est dans le contrôle, lui dis-je.

Elle hoche la tête. J'aimerais avoir davantage à lui offrir que mes conseils d'une pauvreté lamentable. Je ne me suis moi-même entraînée à perfectionner mon don que pendant un mois, principalement sous la surveillance de Julian, qui n'était pas un véritable instructeur d'ailleurs. De

surcroît, mon rapport à ce pouvoir est si intime que j’ai de grandes difficultés à l’expliquer avec précision à Ketha.

— Le contrôle, répète-t-elle.

Elle plisse les paupières, se concentre davantage. Étonnamment, ses yeux sont du même marron quelconque que la boue, en dépit du pouvoir qu’ils abritent. Comme moi, Ketha est originaire d’un village au bord du fleuve. Elle pourrait être une grande sœur beaucoup plus âgée ou une tante. Sa peau brunie et ses cheveux qui grisonnent aux pointes me rappellent avec sévérité notre origine humble et injuste. À en croire les archives, elle était institutrice.

Au moment de lancer la pierre vers le ciel, le plus haut possible, je repense aux séances avec Arven, notre instructeur au palais. Nous devions viser des cibles, munis de nos pouvoirs, afin d’affûter notre précision de tir et notre concentration. Et, dans le Caveau des Os, je suis devenue sa cible. Il a failli me tuer, pourtant aujourd’hui je suis ici, à reproduire ses méthodes. C’est peut-être mal… mais c’est efficace.

Le pierre est réduite en poussière, comme si une minuscule bombe avait éclaté à l’intérieur. Ketha s’applaudit et je me force à l’imiter. Je me demande si elle éprouvera autre chose quand son pouvoir sera mis à l’épreuve et qu’elle devra viser la chair à la place de la roche. Je pourrais demander à Kilorn de nous attraper un lapin pour la tester.

Il se révèle plus distant de jour en jour. Il a décidé de se charger de nourrir le campement et passe l’essentiel de ses journées à pêcher ou à chasser. Si je n’étais pas aussi occupée par mes propres devoirs de recrutement et d’entraînement, j’essaierais de le provoquer. Mais j’ai à peine le temps de dormir. Et certainement pas de convaincre Kilorn que rien n’a changé entre nous.

Aux premiers flocons, le campement accueille vingt nouveaux sangs-neufs, qui vont de l’ancienne femme de chambre au jeune garçon sautillant. Heureusement, l’abri est plus grand que je ne l’ai d’abord cru, s’étirant sous la colline en un réseau de salles et de tunnels. Si certaines sont dotées de meurtrières, la plupart sont plongées dans le noir et nous nous retrouvons à devoir voler des lanternes dans chaque endroit que nous visitons. Avec l’arrivée de la neige, le Vivier héberge ainsi confortablement vingt-six personnes, et pourrait en accueillir davantage. La nourriture ne manque pas, grâce à Kilorn – et Farrah, qui le métamorphose en chasseur silencieux et

intraitable. De nouvelles provisions accompagnent chaque vague de recrues, vêtements d’hiver, allumettes et même un peu de sel. Farley et Crance exploitent leurs liens dans le milieu de la criminalité pour nous obtenir le nécessaire, mais il nous arrive de recourir aux bons vieux larcins. En un mois, nous sommes devenus une machine secrète bien huilée.

Maven ne nous a pas trouvés et nous gardons au maximum un œil sur lui. Affiches et journaux nous facilitent la tâche : *Le Roi en visite à Delphie, Le roi Maven et Lady Evangeline passent en revue les troupes de Fort Lencasser, Le tour du pays royal se poursuit dans l’État du Roi.* Les gros titres nous renseignent sur sa localisation et nous n’avons aucun mal à lire entre leurs lignes. Des sangs-neufs ont été tués à Delphie, à Lencasser, dans tous les endroits où il s’est rendu. Son prétendu tour du pays royal n’est qu’un nouvel écran de fumée, conçu pour dissimuler une succession d’exécutions.

En dépit de nos pouvoirs et de nos ressources, nous ne sommes pas assez rapides pour sauver tout le monde. Pour chaque sang-neuf découvert et conduit au campement, deux sont pendus, « portés disparus » ou vidés de leur sang dans le caniveau. Quelques cadavres trahissent l’identité de leurs bourreaux, des magnetrons qui les ont embrochés ou étranglés avec des cordes d’acier. Ptolemus sans le moindre doute, et peut-être Evangeline, cherchant à briller devant le nouveau roi. Elle sera bientôt reine, et a tout intérêt à rester près de Maven. À une époque, cela m’aurait rendue folle de rage. Aujourd’hui, je n’éprouve que de la pitié pour elle. Maven n’est pas Cal, et il la tuera si cela l’arrange. Tout comme les sangs-neufs, morts pour garantir ses mensonges, pour nous forcer à fuir, encore et toujours. Morts parce que Maven a commis une erreur de calcul. Il est convaincu que s’il fait assez de victimes je reviendrai.

Il se trompe.

19.

Après trois jours sans aucune autre trouvaille que des sangs-neufs morts, trois jours d'échecs, nous nous rendons à Templyn. Une ville tranquille sur la route de Delphie, essentiellement résidentielle, composée d'immenses propriétés argents et de rangées de maisonnettes rouges entassées au bord du fleuve. Maîtres et esclaves. Templyn se révèle épineux : il ne possède ni forêt, ni tunnels, ni rues bondées où se mêler à la foule. En temps normal, nous utiliserions Shade pour franchir les fortifications, mais il ne nous accompagne pas aujourd'hui. Il s'est tordu la jambe hier, celle qui n'était pas encore tout à fait guérie. Je l'ai forcé à rester au camp. Cal est absent aussi, ayant préféré enseigner et laissant Ada piloter l'Oiseau noir. Elle s'y trouve d'ailleurs à l'heure qu'il est, bien installée aux commandes, plongée dans un livre comme toujours. Je m'efforce de ne pas être nerveuse, de m'inspirer du calme avec lequel Cal commande, cependant je me sens étrangement démunie sans mon frère et sans lui. Je ne suis jamais partie en mission de recrutement sans eux, et c'est mon galop d'essai. L'occasion de prouver aux autres que je ne suis pas seulement une arme de réserve, que je suis prête à me battre à leurs côtés.

Par chance, nous possédons un nouvel atout de taille, du nom de Harrick. Recruté dans les carrières d'Orienpratis il y a deux semaines, il s'agit de sa première mission et, avec un peu de chance, nous ne rencontrerons aucun accroc. Timide et agité de tics, il a la musculature longiligne d'un tailleur de pierre. Farley et moi veillons à l'encadrer dans la charrette, le surveillant discrètement pour le cas où il déciderait de nous fausser compagnie. Ceux

qui nous accompagnent, Nix en face de moi et Crance à la place du conducteur, s'inquiètent davantage de la route devant nous.

Nous nous insérons dans une file de voitures, marchands ou ouvriers qui se rendent en centre-ville pour le travail. Les mains de Crance se crispent sur les rênes, attachées à notre jument, une vieille bête docile tachetée, borgne et blessée à un sabot. Il la presse pour tenir la cadence des autres et se fondre dans la masse. Les limites de la ville se dressent devant nous, un portail ouvert entouré de colonnes en pierre surchargées. Un drapeau est tendu entre elles deux, bannière familière d'une maison que je ne connais que trop. Des bandes rouges et orange, qui se confondent presque dans la lumière du petit matin. La Maison Lerolan, des oblitérateurs, gouverneurs de la région de Delphie. Je cligne des paupières en la fixant, me rappelant les corps des trois oblitérateurs, tous des Lerolan tués lors de la fusillade à la Résidence du Soleil. Le père, Belicos, assassiné par Farley et la Garde écarlate. Et ses fils jumeaux, de tout jeunes enfants, réduits en bouillie par l'explosion qui a suivi. Leurs visages ont été placardés dans tout le royaume, diffusés dans toutes les émissions, devenant un nouveau symbole de mobilisation pour la propagande argent. *La Garde écarlate tue des enfants. La Garde écarlate doit être détruite.*

Je jette un coup d'œil à Farley, me demandant si elle connaît la signification du drapeau. Elle est trop focalisée sur les policiers devant nous. Tout comme Harrick. Il plisse les yeux sous l'effort de la concentration et ferme ses poings tremblants. Sans un mot, je lui effleure le bras dans un geste d'encouragement.

— Tu en es capable, lui murmuré-je.

Il m'adresse un minuscule sourire, et je me redresse en signe de confiance. Je crois en son pouvoir – il s'entraîne dès qu'il en a l'occasion –, mais il doit y croire, lui.

Nix se tend, ses muscles saillent sous sa chemise. Farley est plus discrète, cependant je sais qu'elle brûle de dégainer le couteau caché dans sa chaussure. Je ne trahirai aucune peur, par respect pour Harrick.

Des gardes surveillent l'entrée, scrutant les nouveaux arrivants. Ils examinent les visages et les marchandises sans prendre la peine de contrôler les cartes d'identité. Ces Argents se fichent de ce qui est écrit sur ces morceaux de papier : ils ont pour ordre de nous trouver, moi et les miens, pas de s'inquiéter d'un fermier qui se serait trop éloigné de son village.

Bientôt, c'est au tour de notre équipage, et seule la sueur qui perle sur la lèvre de Harrick trahit qu'il est en train de se concentrer.

Crance arrête la jument et la charrette sur ordre de l'un des gardes. Il conserve les yeux baissés, d'un air respectueux, craintif, tandis que l'homme le dévisage. Comme prévu, rien ne retient son attention. Crance n'est pas un sang-neuf, et son lien avec nous n'a pas été établi. Maven ne le traque pas. Le garde fait le tour de la voiture tout en examinant son contenu. Aucun de nous quatre n'ose bouger ou même respirer. Harrick n'a pas encore assez de maîtrise pour pouvoir agir sur l'ouïe, seulement sur la vue. À un moment, le regard du garde croise le mien, et je me demande si Harrick a échoué. Pourtant, après une seconde durant laquelle mon cœur est au bord de l'implosion, il poursuit sa route, satisfait. *Il ne peut pas nous voir.*

Harrick est un sang-neuf d'une espèce extraordinaire. Il peut créer des illusions, des mirages, forcer les gens à voir ce qui n'est pas là. Et il nous a donc tous cachés au nez et à la barbe de ces gardes, nous rendant invisibles à l'arrière de la charrette.

— Tu transportes de l'air, Rouge ? lance le garde avec un sourire haineux.

— Je viens chercher une cargaison pour la transporter à Delphie, répond Crance, répétant mot pout mot les instructions d'Ada.

Elle a passé la journée d'hier à étudier les axes commerciaux. Une heure de lecture et elle est devenue une experte de la question des importations et des exportations à Norta.

— De la laine filée, ajoute-t-il.

Le garde s'éloigne déjà avec indifférence.

— Allez-y, dit-il en agitant une main gantée.

La charrette s'ébranle et la main de Harrick agrippe la mienne, la serrant de toutes ses forces. Je presse ses doigts à mon tour, l'implorant de tenir bon, de continuer à se battre, de maintenir l'illustion jusqu'à ce que nous soyons à l'intérieur de Templyn, loin des portes.

— Encore une minute, lui soufflé-je. Tu y es presque.

Nous quittons la route principale avant d'arriver au marché, navigant dans des ruelles à demi vides, où s'alignent d'humbles boutiques et des maisons rouges. Les autres ouvrent grands leurs yeux – ils savent quoi chercher –, pendant que je reste concentrée sur Harrick.

— On est presque arrivés, dis-je à nouveau, espérant avoir raison.

D'une seconde à l'autre, sa force vacillera et le mirage se dissipera, nous révélant à la vue de tous. Il a beau s'agir d'un quartier rouge, certains ne manqueront pas de rapporter aux autorités une charrette transportant les fugitifs les plus recherchés du pays.

— À gauche, indique Nix d'un ton bourru.

Crance obtempère. Il dirige la voiture vers une maison à bardeaux aux rideaux cramoisis. Le soleil a beau briller dans le ciel, une bougie brûle à la fenêtre. *Aussi rouge que l'aube.*

Il y a une impasse le long de la maison de la Garde écarlate, occupée par deux autres habitations vides. J'ignore où se trouvent leurs occupants, mais ils ont sans doute fui les Mesures, à moins qu'ils n'aient été exécutés pour avoir tenté de le faire. Nous sommes suffisamment protégés d'après moi.

— C'est bon, Harrick.

Il me répond d'un énorme soupir et je sais que sa protection a disparu.

— Bien joué, le félicité-je.

Sans perdre de temps, nous descendons de voiture et nous faufilons jusqu'à la maison de la Garde, nous servant de l'avancée du toit pour être le plus discrets possible. Farley prend la tête de l'expédition et frappe trois coups à la porte sur le côté. Celle-ci s'ouvre rapidement, ne révélant rien d'autre que l'obscurité. Farley entre sans hésitation et nous lui emboîtons le pas.

Mes yeux s'accoutument rapidement à la pénombre et je suis frappée par la ressemblance avec la maison de mes parents, à Pilotis. Simple, encombrée de bric-à-brac, composée seulement de deux pièces, un parquet constitué de planches noueuses et des fenêtres crasseuses. Aucune ampoule du plafond n'est allumée – qu'elles soient cassées ou manquantes, vendues contre de la nourriture.

— Capitaine, lance une voix.

Une femme âgée aux cheveux acier apparaît près de la fenêtre et souffle la bougie. Son visage est ridé par les ans, ses mains par les cicatrices.

Comme à la Rade, Farley se renfrogne et serre la main de la femme.

— Je ne suis plus…

La femme la coupe d'un geste.

— D'après le Colonel mais pas d'après le Conseil. Ils ne partagent pas les mêmes idées en ce qui vous concerne.

Le Conseil… Il ne lui a pas échappé qu'elle avait éveillé ma curiosité et elle incline la tête pour me saluer.

— Miss Barrow. Je suis Ellie Whistle.

Je hausse un sourcil.

— Whistle ? Avez-vous un lien avec…

Elle ne me laisse pas aller au bout de ma question.

— Probablement pas. Whistle est un nom d'emprunt pour la plupart d'entre nous. Il signifie que je suis une receleuse.

C'est vrai. Will Whistle et son vieux wagon étaient toujours pleins de produits de contrebande ou de biens volés – en grande partie fournis par moi.

— J'appartiens aussi à la Garde écarlate, ajoute-t-elle.

Voilà une chose que je savais, au moins. Farley est entrée en contact avec les révolutionnaires ces dernières semaines, ceux qui ne dépendent pas du Colonel, ceux qui sont prêts à nous aider et à rendre nos déplacements discrets.

— Bien, dis-je. Nous sommes ici pour la famille Marcher.

Pour deux d'entre eux plus précisément. *Tansy et Matrick Marcher, des jumeaux à en croire leurs dates de naissance.*

— Ils doivent quitter la ville, d'ici une heure si possible.

Ellie écoute attentivement, imperturbable. Elle change alors de position et j'aperçois le pistolet à sa ceinture. Elle jette un coup d'œil à Farley : celle-ci hoche la tête et Ellie l'imite.

— C'est dans mes cordes, annonce-t-elle.

— Il nous faut aussi des provisions, ajoute Farley. On prendra de la nourriture si tu en as, mais on manque surtout de vêtements chauds pour l'hiver.

Un nouveau hochement de tête.

— On fera notre possible, répond Ellie. Je vais faire préparer tout ce qu'on peut vous donner. Un coup de main ne serait pas de refus.

— Je m'en charge, propose Crance.

Avec ses bras musclés, il sera efficace. L'enthousiasme d'Ellie me paraît suspect. À Farley aussi. Nous échangeons des regards lourds de sous-entendus, alors que celle-ci se met au travail, ouvrant des placards et soulevant des lames du parquet, sous lesquelles se trouvent des caches, ce un peu partout dans la maison.

— Merci pour ton aide, lui lance Farley, gardant ses soupçons pour elle.

Je surveille le moindre geste d'Ellie. Elle est leste pour son âge, et je me demande si nous sommes vraiment seuls sous ce toit.

— Comme je l’ai dit, je n’obéis qu’au Conseil. Et ils ont fait passer le message. Aidez le capitaine Farley et la faiseuse d’éclairs, peu importe le prix, annonce-t-elle sans prendre la peine de nous regarder.

J’arque les sourcils, agréablement surprise.

— Il va falloir que tu me donnes des explications, murmuré-je à Farley.

Une fois de plus je suis frappée de constater à quel point la Garde écarlate semble organisée et dotée de racines profondes.

— Plus tard, me dit-elle. La famille Marcher ?

Pendant qu’Ellie lui délivre les instructions nécessaires, je rejoins Harrick et Nix. Si c’est la première mission de recrutement pour Harrick, Nix, lui, a déjà l’impression d’être un vieux de la vieille. Il n’a pas tort : j’ai perdu le compte du nombre de fois où il m’a accompagnée en territoire ennemi. Et je lui en suis d’ailleurs reconnaissante.

— Prêts, les gars ? leur demandé-je en pliant et dépliant les doigts.

Nix affiche son plus bel air de vétéran, tout en nonchalance bourrue, et la lueur de peur dans les yeux de Harrick ne m’échappe pas.

— Ce ne sera pas aussi compliqué qu’entrer dans la ville. Tu auras moins de gens à cacher et les policiers ne fouilleront sans doute pas cette fois. Tu n’auras aucun problème.

— Merci, Mare.

Il se redresse, gonfle le torse, m’adresse un sourire pour me rassurer. Je le lui retourne, même si j’ai entendu des trémolos quand il a prononcé mon nom. La plupart des recrues ne savent pas comment m’appeler. Mare, Miss Barrow, la faiseuse d’éclairs, certains me donnent même du « maîtresse ». Tous ces noms me blessent, mais aucun autant que le dernier. Peu importe ce que je fais, peu importe mes efforts pour devenir l’une d’entre eux, je reste différente. Une meneuse ou une lépreuse, toujours une étrangère. Toujours à l’écart.

Dans la ruelle, Crance commence à charger la charrette et ne perd pas de temps à nous regarder disparaître avec la grâce d’ombreurs argents. Contrairement à eux, Harrick ne se contente pas de modeler le monde, de créer des lumières et des ombres… il peut faire apparaître tout ce qu’il désire. Un arbre, un cheval, une personne. À présent que nous sommes dans la rue, il nous masque sous les traits de Rouges aux visages sales encapuchonnés. Nous sommes méconnaissables, même entre nous. Il m’explique que c’est plus facile que de nous rendre invisibles, et une

meilleure solution dans la foule. Les gens n'auront pas à s'étonner de se cogner dans le vide.

Farley ouvre la voie, suivant les indications d'Ellie. Nous devons traverser la place du marché, sous les regards de plusieurs gardes, mais aucun ne nous inquiète. Le vent léger rabat les cheveux sur mon visage, un rideau blond platine. Je me retiens de rire. Moi… blonde.

La maison des Marcher est petite, avec un premier étage construit précipitamment, qui semble prêt à s'écrouler sur nous. Elle est flanquée d'un adorable jardinet envahi de plantes grimpantes et d'arbres dépouillés. En été, ça doit être magnifique. Nous le traversons en évitant au maximum de faire crisser les feuilles mortes sous nos semelles.

— Nous sommes invisibles maintenant, marmonne Harrick.

Lorsque je me tourne vers lui, je me rends compte qu'il a disparu. Je souris, même si personne ne peut le voir.

Quelqu'un atteint la porte de derrière avant moi et frappe. Aucune réponse, pas même un bruissement à l'intérieur. Les Marcher pourraient s'être absentés pour aller travailler. C'est Farley, elle jure dans sa barbe.

— Est-ce qu'on attend ici ? murmure-t-elle.

Je ne peux pas la voir, mais j'aperçois les petits nuages de vapeur que forme sa respiration.

— Harrick n'est pas une machine, dis-je en prenant la parole pour lui. On attendra à l'intérieur.

Je me dirige vers la porte et percute l'épaule de Farley au passage. Je m'agenouille devant la serrure. Un jeu d'enfant. Je pourrais la crocheter en dormant et je le fais d'ailleurs en un clin d'œil. Une ou deux secondes plus tard, j'entends un petit *clic* familier et satisfaisant.

La porte s'ouvre sur des gonds grinçants et je m'immobilise, me préparant à ce qui pourrait se trouver de l'autre côté. Comme chez Ellie, il fait noir et on croirait les lieux à l'abandon. Je prends quand même un moment et tends l'oreille. Aucun mouvement, aucun frémissement électrique. Soit les Marcher n'ont plus de rations, soit ils n'ont jamais fait installer l'électricité. Satisfaite de mon examen, je fais signe aux autres de me suivre. Rien ne se passe. *Ils ne peuvent pas te voir, imbécile.*

— Entrez, chuchoté-je.

Aussitôt je sens Farley sur mes talons.

Une fois la porte refermée, nous redevenons visibles. Je souris à Harrick, appréciant son pouvoir et sa force à leur juste valeur, lorsqu'une odeur me

pétrifie. Une odeur de renfermé, installée depuis un moment, et légèrement aigre. D’un mouvement leste, je récupère un bon centimètre de poussière sur la table de la cuisine.

— Ils se sont peut-être enfuis, suggère Nix.

Quelque chose attire mon attention, un murmure des plus discrets. Pas un murmure humain, non, mais une étincelle. Si faible que j’ai failli la manquer. Elle provient d’un panier près de la cheminée, recouvert d’un chiffon rouge sale. Je me dirige vers elle, attirée par cette minuscule balise.

— Je n’aime pas ça, on doit se regrouper chez Ellie. Harrick, reprends des forces et prépare-toi pour une nouvelle illusion, gronde Farley tout bas.

Je me cogne sur les pierres de l’âtre en m’agenouillant. L’odeur est plus puissante ici, elle provient du panier. Tout comme l’étincelle. Je ne devrais pas faire ça. Je sais que je ne vais pas aimer ce que je vais trouver. *Je le sais* et pourtant je ne peux pas m’empêcher de tirer sur le chiffon. Le tissu a beau être poisseux, je ne m’arrête pas et révèle ce qui se cache dessous. Au bout d’une seconde d’étourdissement, je comprends de quoi il s’agit.

Je tombe à la renverse, me démène pour reprendre mon souffle, me retiens de crier. Je n’aurais jamais cru que des larmes pouvaient couler aussi vite. Farley est la première à me rejoindre, à me prendre dans ses bras pour m’immobiliser.

— Qu’y a-t-il ? Mare, qu’est-ce…

Elle stoppe net, butant sur les mots. *Elle a vu la même chose que moi.* Et les autres aussi. Nix manque de vomir et je suis surprise que Harrick ne s’évanouisse pas.

Dans le panier se trouve un bébé. Il n’a pas plus de quelques jours et il est mort. Mais pas parce qu’il a été abandonné ou maltraité. Quelqu’un lui a tranché la gorge. Le chiffon est imbibé de son sang. Le message est d’une limpidité répugnante. *Les Marcher sont morts.*

Un poing minuscule, devenu rigide, serre un minuscule appareil. *Une alarme.*

— Harrick, murmuré-je entre deux sanglots. Cache-nous.

Il ouvre la bouche, perplexe, et je lui empoigne la jambe de désespoir.

— Cache-nous !

Il disparaît juste à temps. Des policiers surgissent derrière la fenêtre, enfonçant toutes les portes, pistolet au poing, et hurlent :

— Tu es encerclée, la faiseuse d’éclairs ! Rends-toi !

Tous rugissent la même menace, comme si en se répétant ils avaient plus de chances de se faire entendre. Sans bruit, je me faufile sous la table de la cuisine. J'espère que les autres auront la même idée.

Pas moins de douze policiers s'engouffrent dans la maison, martelant le parquet de leurs pas. Quatre montent au premier et une paire de chaussures s'arrête près du bébé. La main libre du policer frémit : il vient de découvrir le minuscule cadavre. Au bout d'un long moment, il vomit dans la cheminée.

— Là, là, Myros, lui dit l'un des autres en l'entraînant à l'écart. Pauvre petit, ajoute-t-il en avisant le bébé. Quelque chose à l'étage ?

— Rien ! répond un policier qui redescend. L'alarme a dû se déclencher toute seule.

— Tu es sûr ? Le gouverneur nous écorchera vif si on se trompe.

— Vous voyez quelqu'un ici, lieutenant ?

Je ravale un cri lorsque ce dernier s'accroupit juste devant moi. Ses yeux balaient le dessous de la table. Je sens une légère pression sur ma jambe – l'un des nôtres. Je n'ose pas répondre à ce geste et retiens mon souffle.

— Non, je ne vois personne, finit par conclure le lieutenant en se relevant. Fausse alarme, tout le monde. Retournez à vos postes.

Ils repartent aussi rapidement qu'ils sont arrivés, mais je ne libère pas mon souffle tant que j'entends encore l'écho de leurs pas. Alors j'avale une énorme goulée frémissante, et Harrick dissipe le mirage, nous faisant tous réapparaître.

— Bien joué, soupire Farley en lui tapotant l'épaule.

Comme moi, il est incapable de parler et a besoin d'aide pour se relever.

— J'aurais pu me charger d'eux, marmonne Nix, qui sort de sa cachette sous l'escalier et se dirige aussitôt vers la sortie. Enfin, bon, je n'ai aucune envie d'être là s'ils reviennent, ajoute-t-il, la main sur la poignée.

— Mare ?

Farley me touche le bras avec une douceur surprenante de sa part. Je me rends compte que je suis clouée devant le bébé, les yeux rivés sur lui. Il n'y avait pas de bébé sur la liste de Julian, aucun enfant de moins de trois ans. Ce n'était pas un sang-neuf, en tout cas pas d'après nos informations – et Maven possède les mêmes. Cet enfant a été assassiné simplement parce qu'il était là. Sans raison.

Sans hésiter, je retire ma veste. Je ne l'abandonnerai pas ainsi, avec son seul sang pour couverture.

— Mare, non. Ils sauront que nous sommes venus…

— Qu'ils le sachent.

Je la dépose sur le petit corps, résistant à l'envie de m'allonger à côté et de ne plus jamais me relever. Mes doigts effleurent le minuscule poing glacial. Il y a quelque chose dessous. *Un message.* Sans un bruit, rapidement, je le glisse dans ma poche avant que quiconque ait pu le voir.

Quand nous rejoignons enfin Ada et l'avion, je trouve le courage de le lire. Il est daté d'hier. *Hier.* Nous étions si près…

22 octobre,

L'enveloppe est cruelle, je le sais. Mais nécessaire. Tu dois prendre la mesure de ce que tu fais, de ce que tu me forces à faire à ces gens. Chaque cadavre est un message que je vous adresse, à toi et à mon frère. Rends-toi et tout s'arrêtera. Rends-toi, et ils vivront. Je suis un homme de parole.

À nos retrouvailles,

Maven

Nous regagnons le Vivier à la nuit tombée. Je ne peux pas manger, je ne peux pas parler, je ne peux pas dormir. Si les autres discutent des événements de la journée, personne n'ose m'interroger. Mon frère essaie et je m'éloigne, me réfugiant dans les recoins de notre tannière. Je me cache dans le trou exigu qui me sert de chambre, me convainquant que j'ai besoin d'être seule dans l'immédiat. La nuit, je déteste l'isolement, la séparation. À présent, je les déteste encore plus, mais je ne peux pas me résoudre à la compagnie des autres. J'attends donc que tous soient endormis pour m'autoriser à déambuler dans les tunnels. J'emporte une couverture, qui se révèle inefficace contre le froid, aussi bien extérieur qu'intérieur.

Je me répète que c'est l'automne glacial qui me conduit à sa chambre, et pas le vide immense dans mon ventre. Pas l'abîme gelé qui s'approfondit à chaque échec. Pas le message dans ma poche, qui me consume au point de me transpercer de part en part.

Un feu danse sur le sol, soigneusement confiné dans le cercle de pierres. Malgré les ombres étranges sur les murs, je devine qu'il est réveillé. Ses yeux sont animés de leurs propres flammes, mais il n'est pas en colère. Pas même perdu. D'une main, il écarte un pan de son sac de couchage et se pousse pour me ménager de la place.

— Il fait froid ici, dis-je.

Je crois qu'il comprend ce que j'essaie vraiment de dire.

— Farley m'a raconté, murmure-t-il quand je le rejoins.

Il pose une main sur ma taille, douce et chaude, qui n'a d'autre intention que de me réconforter. Il applique son autre paume sur mon dos, contre mes cicatrices. *Je suis là*, clame-t-elle.

Je voudrais lui parler de l'offre de Maven. À quoi bon ? Il ne pourrait que la refuser, lui aussi, et aurait à subir les tourments de cette décision avec moi. Cela ne servirait qu'à lui faire du mal, et c'est le véritable objectif de Maven. Or je refuse de le laisser remporter cette victoire. Il a déjà fait de moi sa conquête. Cal ne sera pas la suivante.

Par je ne sais quel miracle, je m'endors. Je ne rêve pas.

20.

À compter de ce jour, la chambre de Cal devient la nôtre. Un accord tacite, qui nous donne à tous deux quelque chose à quoi nous raccrocher. Nous sommes trop épuisés pour faire beaucoup plus que dormir, même si je suis convaincue que Kilorn s'imagine autre chose. Il ne m'adresse plus la parole et ignore Cal. Une part de moi aimerait rejoindre les autres dans les dortoirs, où les enfants chuchotent jusqu'à une heure avancée et où Mamie les fait tous taire. Ça les aide à tisser des liens. Et je ne ferais que les effrayer. Je reste donc avec Cal, la seule personne à ne pas avoir peur de moi.

Il ne cherche pas à me maintenir éveillée, pourtant toutes les nuits je le sens bouger. Ses cauchemars sont pires que les miens, et je devine à quoi il rêve. Cet instant où il a coupé la tête de son père. Je fais semblant de continuer à dormir, sachant qu'il n'a pas envie que je le voie dans cet état. Mais je sens ses larmes sur ma joue. Parfois, j'ai l'impression qu'elles me brûlent, or je ne découvre jamais de nouvelles cicatrices le matin. Du moins pas visibles.

Même si nous passons toutes les nuits ensemble, nous parlons peu, Cal et moi. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire en dehors du nécessaire. Malgré la distance, Maven réussit à s'interposer entre nous. Je le lis dans le regard de Cal, un crapaud tapi dans la tête de son frère, essayant de l'empoisonner de l'intérieur. Il fait la même chose avec moi, aussi bien à travers ses messages qu'à travers mes souvenirs. Je ne sais pas pourquoi je

n’arrive à détruire ni les uns ni les autres, et je n’évoque devant personne leur existence.

Je devrais les brûler, mais je n’y parviens pas.

Je découvre une autre lettre à Corvium, sur une autre recrue. Nous savions que Maven était dans la région, en visite dans la dernière ville importante avant les terres brûlées du Goulot. Nous pensions réussir à le prendre de vitesse. Au lieu de quoi, nous sommes arrivés après son départ.

31 octobre,

Je m’attendais à te voir lors de mon couronnement. Il me semblait que c’était le genre d’événement que ta Garde écarlate aurait adoré tenter de ruiner, même si nous étions en comité réduit. Nous sommes toujours censés pleurer la mort de Père, et une cérémonie trop grandiose aurait paru irrévérencieuse. Surtout que Cal est dans la nature, avec toi et ta racaille. Une poignée de Nobles précieux lui sont restés fidèles d’après Mère, mais ne t’inquiète pas. Le problème est en train d’être réglé. Cette succession n’entraînera aucune crise qui pourrait arracher mon frère à ta laisse. Si tu veux bien, souhaite-lui un joyeux anniversaire de ma part. En lui assurant que ce sera le dernier.

Oh, et le tien approche, non ? Je ne doute pas que nous le passerons ensemble.

À nos retrouvailles,

Maven

J’entends sa voix dans chaque mot, l’encre est une multitude de couteaux. Mon estomac se soulève, menace de recracher mon dîner sur la terre battue. La nausée reflue suffisamment pour me permettre de quitter le sac de couchage, quitter les bras de Cal. Je vais trouver le petit coffre contenant mes affaires dans un coin. Comme chez moi, je cache certaines choses, et deux autres messages de Maven sont d’ailleurs roulés en boule au fond. Tous se terminent de la même façon. *À nos retrouvailles…*

J’ai l’impression que des mains se referment sur mon cou, menacent de m’étouffer. Chaque mot resserre l’étau, à croire que les lettres ont le pouvoir de m’étrangler. L’espace d’une seconde, je redoute de ne plus être en mesure de respirer à nouveau. Pas parce que Maven continue à vouloir me tourmenter. Non, la raison est bien pire.

Moi aussi, je souffre d'une absence. Celle du garçon que je le croyais être… La marque qu'il a laissée sur mon corps devient brûlante à ce souvenir. Je me demande s'il le sent lui aussi.

Cal s'agite dans le sac de couchage, pas à cause d'un cauchemar mais parce qu'il est temps de se lever. D'un geste vif, je cache les messages et quitte la chambre avant qu'il n'ouvre les yeux. Je ne veux pas de sa pitié, pas maintenant. Je ne le supporterai pas.

— Joyeux anniversaire, Cal, murmuré-je dans le tunnel désert.

J'ai oublié de prendre un manteau et le froid de la fin octobre me picote la peau au moment où je quitte l'abri. La clairière est noire avant l'aube, si bien que j'aperçois à peine le feuillage de la forêt. Ada est assise auprès des braises froides d'un feu ; perchée sur un rondin, emmaillottée dans plusieurs couvertures et écharpes qui ne l'empêchent pas de frissonner. Elle prend toujours le dernier tour de garde, préférant se réveiller la première. Son cerveau surpuissant lui permet de lire les livres que je lui apporte tout en gardant un œil sur les alentours. La plupart des matins, elle a acquis une nouvelle compétence avant que le reste d'entre nous soit prêt. Rien que la semaine dernière, elle a appris le tirax, la langue d'une nation étrangère au sud-est, et les bases de la chirurgie. Aujourd'hui, elle n'a pas de livre volé à la main et elle n'est pas seule.

Ketha se dresse au-dessus du feu de camp, les bras croisés. Ses lèvres remuent à toute allure, je n'entends pas ce qu'elle dit. Et Kilorn est assis près d'Ada, les pieds presque enfouis dans les cendres. En m'approchant, je remarque qu'il a le front plissé par la concentration. Muni d'un bâton, il trace des lignes dans la terre. *Des lettres.* Sommaires, au dessin hâtif, elles forment des mots aussi rudimentaires que *bois*, *fusil* ou *abri.* Le dernier mot est le plus long. *Kilorn.* Ce spectacle me fait presque monter de nouvelles larmes aux yeux. Des larmes de joie, auxquelles je ne suis pas habituée. Le gouffre en moi semble se combler, ne serait-ce qu'un peu.

— C'est difficile, mais ça vient, dit Ketha alors que le coin de sa bouche se soulève en demi-sourire.

Une enseignante-née.

Kilorn me repère avant que je n'aie pu m'approcher beaucoup plus près, et brise la branche qui lui sert à écrire dans un *crac* retentissant. Sans même un signe de tête, il se lève et glisse son sac de chasse sur son épaule. Son

couteau luit à sa hanche, aussi froid et affûté que les glaçons, crocs plantés dans les ombres de la forêt.

— Kilorn ? s'étonne Ketha. Ah…, ajoute-t-elle en me découvrant.

— C'est l'heure de la chasse de toute façon, ajoute Ada en tendant une main vers la silhouette de Kilorn.

Malgré les tons chauds de sa peau, la pointe de ses doigts est bleuie par le froid. Il s'échappe déjà et elle ne rencontre que l'air glacial.

Je ne fais rien pour le retenir. Je plante mes talons dans la terre, lui laissant l'espace qu'il réclame à cor et à cri. Avant de se diriger à grandes enjambées vers les arbres, il rabat la capuche de son nouveau manteau, qui obscurcit son visage. En beau cuir brun, avec une doublure en laine polaire, parfait pour lui tenir chaud… et le rendre invisible. Je l'ai volé il y a une semaine à Haven. Je ne pensais pas que Kilorn accepterait un tel cadeau de ma part. Mais il connaît l'importance de la chaleur.

Il n'est pas le seul à être incommodé par ma présence. Ketha m'observe à la dérobée, rougissant presque.

— Il a demandé à apprendre, miss, dit-elle d'un ton qui ressemble à des excuses.

Puis elle regagne, en me bousculant, la chaleur et le confort relatif du Vivier. Ada la regarde s'éloigner. Ses yeux dorés brillent d'une lueur triste. Elle tapote la souche sur laquelle elle est assise, m'invitant à la rejoindre. Elle pose une de ses couvertures sur mes genoux et m'y emmitoufle.

— Et voilà, miss.

Elle était femme de chambre à la Rade et, malgré sa liberté récente, les vieux réflexes n'ont pas encore disparu. Elle m'appelle toujours « miss », même si je lui ai demandé d'arrêter à de nombreuses reprises.

— Je crois qu'ils ont besoin de se changer les idées.

— C'est un bon moyen. Aucun autre enseignant n'est allé aussi loin avec Kilorn. Je penserai à la remercier plus tard.

Si elle ne prend pas à nouveau ses jambes à son cou.

— Nous avons tous besoin de nous changer les idées, Ada, ajouté-je.

Elle soupire en signe d'assentiment. Ses lèvres, pleines et noires, se crispent en un sourire amer et entendu. Je remarque le coup d'œil qu'elle jette en direction du Vivier, où la moitié de mon cœur se réveille à peine. Et vers la forêt, où l'autre moitié se trouve.

— Crance est avec lui, et Farrah les rejoindra bientôt. Il n'y a pas d'ours de toute façon, ajoute-t-elle en observant l'horizon obscur à travers ses

paupières plissées.

En plein jour, elle verra jusqu’aux montagnes distantes.

— Ils resteront tranquilles pour le reste de la saison, précise-t-elle. Ils vont hiberner tout l’hiver.

Des ours… Chez nous, à Pilotis, nous avions à peine des biches, sans parler des monstres légendaires. Entre les exploitations forestières, les dépôts de bois et la circulation sur le fleuve, il y avait de quoi repousser toute bête plus grosse qu’un raton-laveur. La région de Grandbois, elle, fourmille d’animaux sauvages. Cerfs à grands bois, renards curieux et de temps à autre un loup qui pousse un hurlement, tous hantent les collines et la vallée. Il me reste encore à voir un des ours pataudes, mais Kilorn et les autres chasseurs en ont repéré un il y a plusieurs semaines. Seuls le pouvoir d’insonorisation de Farrah et les bons réflexes de Kilorn – il s’assure toujours que le vent n’apportera pas son odeur aux bêtes – les ont préservés de ses crocs.

— Comment en sais-tu autant sur les ours ? demandé-je pour combler le silence avec un sujet plus léger.

Ada n’est pas dupe, cependant elle se prête au jeu.

— Le gouverneur Rhambos aime chasser, répond-elle avec un haussement d’épaules. Il possédait une propriété en dehors de la ville, et ses fils y faisaient venir toutes sortes d’animaux rares pour qu’il puisse les tuer. Des ours surtout. De belles bêtes à la fourrure noire et aux yeux perçants. Ils étaient relativement sages quand on les laissait tranquilles ou que le garde de la réserve s’occupait d’eux. La petite Rohr, la fille du gouverneur, voulait adopter un ourson, mais les ours ont été tués avant de pouvoir se reproduire.

Je me souviens de Rohr Rhambos. Une main-de-fer qui ressemblait à une souris et était capable de pulvériser de la roche entre ses doigts. Elle a concouru lors du Choix de la Reine il y a bien longtemps, à l’époque où je n’étais qu’une domestique, comme Ada.

— Je ne suis pas certaine que l’on puisse réellement parler de chasse en ce qui concerne le gouverneur, reprend Ada, la voix empoisonnée par le chagrin. Il mettait les bêtes dans une fosse où il pouvait les affronter et leur briser le cou. Ses fils s’adonnaient aux mêmes pratiques, pour s’entraîner.

J’ai toujours cru que les ours étaient des animaux féroces et redoutables, mais l’attitude d’Ada me détrompe. Son regard voilé ne peut signifier

qu'une chose : elle a vu la fosse en question et se rappelle chaque seconde de cette mise à mort.

— C'est horrible.

— Vous avez assassiné l'un de ses fils, vous savez. Il s'appelait Ryker. Il faisait partie de ceux choisis pour vous exécuter.

Je ne voulais pas connaître son nom. Je ne me suis jamais enquise de l'identité de ceux que j'ai tués dans le Caveau des Os, et personne ne m'a rien dit. Ryker Rhambos, électrocuté sur le sable de l'arène, réduit à un tas de chair carbonisée.

— Je vous demande pardon, miss. Je n'avais pas l'intention de vous contrarier.

Son masque de calme est revenu et, avec lui, ses manières impeccables de femme élevée pour servir. Au vu de son pouvoir, j'imagine combien il a dû être dur pour elle de voir sans parler, de ne jamais pouvoir démontrer ses talents ni révéler sa véritable nature. Et c'est encore pire de penser que, contrairement à moi, elle ne peut pas se réfugier derrière le bouclier d'un esprit imparfait. L'étendue de son savoir et de son intuition est telle qu'elle menace de l'engloutir. Comme moi, elle doit continuer à avancer.

— La seule chose qui me contrarie, c'est que tu me vouvoies. Et que tu m'appelles « miss ».

— L'habitude, malheureusement.

Elle change de position pour attraper quelque chose sous ses couvertures. Je reconnais le bruit caractérisique du papier chiffonné et m'attends à découvrir un nouveau bulletin d'actualités mentionnant le tour royal de Maven. Au lieu de quoi, Ada me tend un document d'aspect tout ce qu'il y a de plus officiel bien que froissé et légèrement roussi. Il comporte l'épée rouge de l'armée de Norta.

— Shade l'a pris à ce policier de Corvium.

— Celui que j'ai fait frire…

Je triture le papier brûlé, sens la matière rugueuse et noircie qui menace de se désintégrer. Étrangement, ce document a survécu quand son propriétaire, lui, a succombé.

— Des dispositions, soufflé-je en déchiffrant les consignes, pour des légions de relève.

Elle hoche la tête.

— Dix légions pour remplacer les neuf dans les tranchées du Goulot.

Légion Éclair, Légion Marteau, Légion Épée, Légion Bouclier… Leurs noms et numéros sont indiqués en toutes lettres. Cinq mille soldats rouges composent chacune d'entre elles, et cinq cents officiers argents. Ils se réunissent à Corvium avant de se diriger, ensemble, dans le Goulot, pour soulager les soldats au front. Une réalité terrible, mais qui ne constitue aucune nouveauté. Je ne trouve pas grand-chose à dire.

— Une bonne chose que nous nous soyons déjà rendus à Corvium. Au moins avons-nous évité un millier de soldats argents en transit.

Ada pose une main délicate sur mon bras, et je sens combien ses longs doigts agiles sont froids, même à travers ma manche.

— Dix légions pour en remplacer neuf. Pourquoi ?

— Mettre la pression sur le front ?

Je ne vois toujours pas en quoi ça me concerne.

— Maven souhaite peut-être faire étalage de ses forces pour prouver quel grand guerrier il est, pour que tout le monde oublie Cal…

— C'est peu probable. Un assaut dans une tranchée exige au moins quinze légions, cinq pour monter la garde, dix pour avancer.

Un mouvement de va-et-vient agite ses yeux, comme si elle se représentait mentalement la bataille. Je ne peux m'empêcher de hausser les sourcils. À ce que j'en sais, nous n'avons pas de manuels de tactique guerrière qui traînent dans l'abri.

— Le prince connaît bien la guerre, explique-t-elle. C'est un bon enseignant.

— Tu as montré ce document à Cal ?

Son hésitation est une réponse suffisante.

— Je crois que c'est un arrêt de mort, murmure-t-elle. Neuf légions pour relever les autres, et la dixième sacrifiée.

Ce serait de la folie, même pour Maven.

— Ça n'a aucun sens. Pourquoi quelqu'un voudrait-il sacrifier cinq mille bons soldats ?

— Leur nom officiel est la Légion Dague.

Elle indique les lettres sur le papier. À l'instar des autres légions, elle se compose de cinq mille Rouges et se dirige droit vers les tranchées.

— Mais le gouverneur Rhambos les appelle autrement, poursuit-elle. La Petite Légion.

— La Petite…

Mon cerveau finit par saisir le message. Soudain, je suis de retour sur l'île de Tuck, dans l'infimerie, avec le Colonel qui ne me laissait pas respirer. Il avait l'intention d'échanger Cal, de l'utiliser pour sauver les cinq mille jeunes qui font route à présent vers une mort prématurée.

— Les nouveaux conscrits. Les jeunes.

— De quinze à dix-sept ans. La Dague est la première légion de jeunes que le roi a jugée « prête au combat ».

Ada ne cache pas son mépris.

— Après deux mois d'entraînement à peine, et encore, cingle-t-elle.

Je me souviens comment j'étais à quinze ans. Même si j'étais déjà une voleuse, j'étais petite et inconsciente, plus soucieuse d'embêter ma sœur que de songer à mon avenir. Je pensais encore avoir une chance d'échapper à la conscription. Les fusils et les tranchées balayées par les cendres n'avaient pas encore commencé à hanter mes rêves.

— Ils seront tous assassinés.

Ada ajuste les couvertures autour d'elle, l'air sinistre.

— Je crois que c'est l'idée, lâche-t-elle.

Je sais ce qu'elle veut, ce que beaucoup voudraient s'ils étaient au courant des ordres de Maven concernant cette armée juvénile. Les jeunes sur le point d'être envoyés au Goulot sont une conséquence des Mesures, une façon de punir le royaume pour l'insurrection de la Garde écarlate. J'ai l'impression d'avoir moi-même signé leur arrêt de mort, et je ne doute pas que beaucoup partageraient ce sentiment. Bientôt j'aurai un océan de sang sur les mains, et je n'ai aucun moyen de l'empêcher. Du sang innocent, comme celui du bébé à Templyn.

— Nous ne pouvons rien pour eux.

Je baisse les yeux de peur de lire la déception dans ceux d'Ada.

— On ne peut pas combattre des légions entières, me justifié-je.

— Mare…

— Tu vois un moyen de les aider ? l'interromps-je d'un ton rendu cassant par la colère.

Intimidée, elle se réfugie dans un silence vaincu.

— Alors comment le pourrais-je ? insisté-je.

— Bien sûr. Vous avez raison, miss.

Je suis blessée par le vouvoiement et le titre, et c'est bien son intention.

— Je te laisse monter la garde, grommelé-je en me relevant, l'ordre de route à la main.

Lentement, je le plie et le range au fond d'une poche. Personne d'autre n'a besoin de le voir. Personne d'autre n'a besoin de partager ce fardeau.

— Nous partons pour Pitarus dans quelques heures.

Ada connaît déjà nos missions de recrutement de la journée, mais lui rappeler le plan de vol me donne une contenance.

— Cal sera aux commandes, alors remets à Shade une liste de toutes les provisions dont nous pourrions avoir besoin.

— Soyez prudents, me répond-elle. Le roi est de retour à Delphie, à une heure de vol.

À cette pensée, mes cicatrices m'élancent. *Une heure seulement me sépare des manœuvres tortueuses de Maven. De cette machine terrifiante qui a retourné mon propre pouvoir contre moi.*

— À Delphie ? Encore ?

Cal se tient à l'entrée du Vivier, ébouriffé par la nuit. Ses yeux n'ont jamais paru aussi alertes pourtant.

— Oui, pourquoi ?

— J'ai vu un bulletin à Corvium indiquant qu'il était en visite avec le gouverneur Lerolan, explique Ada, déroutée par l'intérêt subit de Cal. Pour présenter ses condoléances en personne.

— Pour Belicos et ses fils.

Je n'ai rencontré Belicos qu'une fois, quelques minutes avant sa mort, et c'était un homme bon. Il ne méritait pas cette mort, dans laquelle j'ai ma part de responsabilité. Et ses enfants non plus.

Cal plisse les paupières, ébloui par le soleil levant. Il voit quelque chose qui nous échappe, une chose que même Ada, avec sa connaissance encyclopédique, ne peut pas comprendre.

— Maven ne perdrait pas de temps avec une telle convenance, même pour sauvegarder les apparences. Les Lerolan ne représentent rien pour lui, et il a déjà tué les sangs-neufs de Delphie… Il ne reviendrait pas sans une bonne raison.

— Laquelle ? demandé-je.

Il ouvre la bouche, comme s'il espérait que la réponse sorte toute seule. Rien ne se produit et il secoue la tête.

— Je n'en suis pas sûr.

Parce qu'il ne s'agit pas d'une manœuvre militaire. Il s'agit d'autre chose, une chose que Cal ne comprend pas. Il a un sixième sens pour la guerre, pas pour les intrigues politiques. C'est le domaine de Maven et de sa

mère, et nous sommes malheureusement très loin d'être à la hauteur sur ce terrain. Le mieux que nous puissions faire, c'est de les défier selon nos propres termes, avec notre puissance de frappe, pas nos cerveaux. *Mais nous avons besoin de plus de puissance. Et vite.*

— Piratus, asséné-je d'un ton définitif. Et prévenez Mamie qu'elle est du voyage.

La vieille femme a demandé à participer dès son arrivée ici, et Cal pense qu'elle est prête. Harrick, d'un autre côté, n'a pas pris part à un seul recrutement depuis Templyn. Et je ne le lui reproche pas.

Je n'ai pas besoin de Cal pour m'indiquer l'endroit où la région des Failles commence. Tandis que nous passons de l'État du Roi à celui du Prince, la frontière apparaît avec une clarté choquante depuis notre point de vue élevé. L'avion survole une série de rifts, séparés par un défilé montagneux. On dirait presque qu'ils ont été tracés par l'homme, longues entailles comme creusées par des ongles dans la terre. Elles sont trop importantes toutefois, même pour des Argents. Cette terre a été façonnée par quelque chose de plus puissant et de plus destructeur, il y a des millénaires. L'automne se déverse sur le paysage, peignant la forêt de toutes les nuances du feu. Nous sommes très au sud par rapport au Vivier, pourtant j'aperçois des plaques de neige, aux sommets, se cachant du soleil levant. À l'instar de Grandbois, les Failles est une autre région sauvage, même si sa richesse se compose d'acier et de fer, pas de bois. Sa capitale, Pitarus, est la seule ville du coin et un centre industriel névralgique. Elle est située à un embranchement du fleuve qui relie les affineries au front, ainsi que les villes minières du sud au reste du royaume. Si la région est officiellement gouvernée par les tisseurs de vent de la Maison Laris, c'est le berceau ancestral de la Maison Samos. En tant que propriétaires des mines de fer et des usines d'acier, ils possèdent le contrôle de fait sur Pitarus et les Failles. Avec un peu de chance, Evangeline sera dans les parages, en train de rôder, et je pourrai lui rendre la monnaie de sa pièce pour toutes ses crasses.

Le rift le plus proche de Pitarus est à près de vingt-cinq kilomètres, mais constitue un endroit suffisamment bien abrité pour l'atterrissage. C'est la piste la plus chaotique qu'il m'ait été donné d'emprunter, et je me demande si nous avons dépassé les bornes. Cal conserve néanmoins le contrôle de l'Oiseau noir et nous nous posons en toute sécurité malgré les secousses.

Mamie applaudit, réjouie par l'expérience, alors que son visage ridé s'éclaire d'un large sourire.

— C'est toujours aussi amusant ? demande-t-elle en nous observant.

Assis en face d'elle, Shade répond par une grimace. Il ne s'est toujours pas habitué à l'avion et fait de son mieux pour ne pas rendre son petit déjeuner sur les genoux de sa voisine, Farley.

— Nous recherchons trois sangs-neufs.

Ma voix qui résonne dans l'appareil fait taire les cliquetis des boucles de harnais. À côté de Mamie se trouve Gareth Baument. Ce sera son troisième recrutement en quatre jours : Cal a décidé que la présence de l'ancien dresseur de chevaux lors de nos missions quotidiennes serait une bonne chose. À une époque, il a travaillé pour Lady Ara Iral en personne, supervisant son immense écurie dans la propriété familiale au bord du Capital. À la cour, tout le monde la surnommait la Panthère à cause de sa chevelure d'un noir luisant et de son agilité féline. Gareth se montre moins élogieux. Il est plus tenté de l'appeler la Garce soyeuse. Par chance, son travail au sein de la Maison Iral lui a permis d'entetenir sa forme et son agilité. Quant à son pouvoir, il n'a rien de négligeable. Quand je l'ai interrogé lors de notre rencontre, lui demandant s'il possédait un don particulier, je me suis retrouvée plaquée au plafond. Gareth avait manipulé les forces de la gravité me permettant de garder les pieds sur terre. Si nous avions été dehors, j'aurais sans doute atterri dans les nuages. Je préfère lui laisser ce plaisir : en plus de pouvoir se débarrasser des gens dans les airs, il peut utiliser son don afin de voler.

— Gareth déposera Mamie dans la ville, et elle s'introduira dans le Centre de sécurité sous les traits du général Laris.

Je lui jette un coup d'œil et découvre un homme âgé, frêle, à la place de la vieille femme que j'ai appris à connaître. Il m'adresse un signe de tête et agite les doigts comme s'il s'en servait pour la première fois. Je ne suis pas dupe : Mamie se cache sous ce déguisement de commandant argent de l'aéronavale.

— Elle nous procurera une impression des trois sangs-neufs vivant à Pitarus et des autres dans la région des Failles. Nous suivrons à pied, et Shade nous extraiera tous.

À son habitude, Farley est la première à quitter son siège.

— Bonne chance avec celui-là, Mamie, dit-elle en pointant son doigt sur Gareth. Si tu as aimé l'avion, tu devrais adorer cette prochaine expérience.

— Je n’aime pas ce sourire, ma petite demoiselle, rétorque Mamie avec la voix de Laris.

J’ai beau l’avoir déjà vue se transformer, je ne m’habitue toujours pas à cette vision étrange. Gareth s’esclaffe avant d’aider Mamie à se lever.

— Farley a volé avec moi la dernière fois. Et elle a redécoré mes chaussures quand nous nous sommes posés.

— Je n’ai jamais fait ça, proteste Farley, qui s’éloigne pourtant aussitôt, sans doute pour dissimuler sa gêne.

Shade la suit, sans surprise, s’efforçant de cacher son rire derrière sa main.

Cal et moi sommes les derniers à rester à bord, alors que je n’ai aucune raison de l’attendre. Il effectue la succession habituelle de petits gestes, tournant des boutons et actionnant des leviers qui éteignent rapidement différents éléments de l’avion. Je sens chacun d’entre eux plonger dans une mort électrique jusqu’à ce que seul subsiste le faible bourdonnement des batteries. Le silence pulse en rythme avec mon cœur, et soudain je suis impatiente de descendre. Il y a quelque chose qui m’effraie dans le fait de me retrouver seule avec Cal, du moins en plein jour. Dès que la nuit tombe, je n’ai envie de voir personne d’autre.

— Tu devrais parler à Kilorn.

Je me fige brusquement au milieu de la rampe.

— Je ne tiens pas à lui parler.

La chaleur croît à chaque instant, tandis qu’il se rapproche de moi.

— C’est marrant, tu mens plutôt bien en général.

Je fais volte-face et me retrouve nez à nez avec son torse. La combinaison, immaculée lorsqu’il l’a enfilée il y a un peu plus d’un mois, montre à présent des signes d’usure. Malgré ses efforts pour rester en dehors de nos conflits, il a été contaminé.

— Je connais mieux Kilorn que toi, et rien de ce que je pourrais dire ne le poussera à faire cesser cette petite crise.

— Tu sais qu’il demande à nous accompagner ? Tous les soirs.

Ses yeux sont noirs, ses paupières lourdes. Exactement comme la nuit, quelques secondes avant de s’endormir. La vie au Vivier m’a fait baisser la garde, mes émotions sont visibles. Je ne doute pas que Cal perçoive la confusion que j’éprouve, ou la jalousie sous-jacente.

— Il t’a parlé ? Il refuse de m’adresser la parole à cause de toi, alors pour quelle raison voudrait-il…

Ses doigts se retrouvent soudain sous mon menton, et il incline ma tête en arrière pour m’interdire de détourner le regard.

— Ce n’est pas après moi qu’il en a. Il n’est pas en colère parce que nous…

À son tour de laisser sa phrase en suspens.

— Il te respecte assez pour te laisser faire tes propres choix.

— C’est ce qu’il prétend.

— Et tu ne le crois pas.

Mon silence est éloquent. Cal reprend :

— Je sais pourquoi tu penses ne pouvoir faire confiance à personne, Mare, je le sais. Mais tu ne peux pas traverser tout ça seule. Et ne dis pas que tu m’as, moi, parce que nous savons aussi bien l’un que l’autre que tu ne le crois pas non plus.

Sa voix trahit une souffrance qu’un autre, moins courageux, serait incapable de supporter. Seuls ses doigts tremblent, je le sens sur ma peau. Lentement, je libère mon visage.

— Ça n’était pas mon intention.

Un semi-mensonge. Je ne me sens aucun droit sur Cal et ne m’autorise pas à lui faire confiance, pour autant je ne suis pas capable de prendre mes distances avec lui. Chaque fois que j’essaie, je reviens vers lui.

— Ce n’est pas un enfant, Mare. Tu n’as plus à le protéger.

Penser que, tout ce temps, Kilorn est en colère parce que je veux le garder en vie. L’idée m’arrache presque un éclat de rire. *Comment osé-je ? Comment osé-je le protéger ?*

— Dans ce cas, emmène-le la prochaine fois. Laisse-le creuser sa tombe.

Je sais que Cal a remarqué les trémolos dans ma voix et qu’il a la délicatesse de les ignorer.

— Et depuis quand tu t’intéresses à lui, d’abord ?

J’entends à peine sa réponse, m’éloignant déjà.

— Je ne dis pas ça pour lui.

Au pied de la rampe, les autres m’attendent. Farley ficelle Mamie au torse de Gareth, à l’aide d’un harnais de fortune arraché à un siège. Shade, lui, n’a pas loupé un seul mot, à en juger par son expression sévère. Il me jette un regard noir au passage, sans rien dire. J’aurai droit à une nouvelle leçon de morale plus tard. Dans l’immédiat, nous devons nous concentrer sur Pitarus et, avec un peu de chance, un nouveau recrutement couronné de succès.

Gareth délivre ses instructions à Mamie :

— Les bras le long du corps, la tête baissée.

Elle se métamorphose à nouveau devant nous, abandonnant l'apparence du général pour redevenir elle-même, petite et mince. Elle règle les lanières en conséquence.

— Je serai plus légère comme ça, explique-t-elle avec un petit gloussement.

Après de longues journées de discussions sérieuses et de nuits sans repos, cette vision provoque mon hilarité. C'est plus fort que moi. Gareth lui tapote maladroitement la tête.

— Tu ne cesseras jamais de m'impressionner, Mamie. N'hésite pas à fermer les yeux.

Elle secoue la tête.

— J'ai fermé les yeux toute ma vie. Plus jamais.

Quand, petite, je rêvais de voler comme un oiseau, je n'imaginais rien de tel. Les jambes de Gareth ne se plient pas, ses muscles ne se tendent pas. Il ne repousse pas la terre. Il place simplement ses paumes parallèles au sol et se soulève lentement. Je sais que la gravité autour de lui se dissipe, tel un fil que l'on dénoue. Il monte avec Mamie, de plus en plus vite, jusqu'à n'être plus qu'un point dans le ciel. Le fil se retend ensuite, attirant le petit point vers la terre, de haut en bas, le long d'arcs réguliers. Un fil lâche puis tendu, jusqu'à ce qu'ils disparaissent par-dessus le rift le plus proche. Vu d'ici, ça paraît presque paisible, mais je doute de le vérifier un jour. Les vols en avion me suffisent.

Farley est la première à détacher ses yeux de l'horizon pour reporter son attention sur la tâche qui nous attend. Indiquant la colline qui nous surplombe, couronnée d'arbres rouge et or, elle lance :

— On y va ?

Pour toute réponse, je prends la tête de l'expédition et fixe un rythme soutenu afin de nous conduire à son sommet. Si l'on se fie à notre collection de cartes, désormais conséquente, le village minier de Rosen devrait se trouver de l'autre côté. Ou du moins, ce qui était autrefois Rosen. Un incendie l'a détruit il y a des années, forçant les Rouges et les Argents à abandonner les mines précieuses, bien que dangereuses. Selon les lectures d'Ada, le village a été abandonné du jour au lendemain et contient vraisemblablement des tonnes de provisions pour nous. Dans l'immédiat, je

compte simplement le traverser, ne serait-ce que pour repérer ce que nous pourrons récupérer au retour.

C’est d’abord l’odeur de cendres qui me frappe. Elle s’accroche au flanc ouest de la colline, s’accentuant à chaque pas. Farley, Shade et moi ne tardons pas à couvrir nos nez avec nos foulards, alors que Cal, lui, n’est pas dérangé par le parfum prononcé de la fumée. *Évidemment.* Il le renifle même, indécis.

— Ça brûle encore, murmure-t-il en scrutant les arbres.

Contrairement à l’endroit d’où nous venons, les chênes et les ormes paraissent morts ici. Leurs feuilles sont rares, leurs troncs gris, et rien ne pousse entre leurs racines noueuses.

— Très bas sous terre, ajoute-t-il.

Si Cal n’était pas avec nous, j’aurais peur de ce feu qui continue à se déchaîner. Même la fournaise des mines ne peut rien contre lui. Le prince pourrait balayer une explosion du revers de la main s’il le souhaitait, et nous continuons donc à travers la forêt qui se meurt, dans un silence plaisant.

Des puits ponctuent le flanc de la colline, condamnés à la hâte. De la fumée s’échappe de l’un d’eux, traînée d’un gris terne qui s’élève dans le ciel brumeux. Farley résiste à la tentation de s’approcher, mais n’hésite pas à grimper sur des branches basses ou des rochers. Elle explore la zone avec une intensité muette, toujours sur ses gardes. Et toujours à quelques pas de Shade, qui ne la quitte pas des yeux. Je repense à Julian et Sara en les voyant, deux danseurs évoluant sur une musique que personne d’autre ne peut entendre.

Rosen est le village le plus gris qu’il m’ait été donné de voir. Les cendres sont partout, recouvrant la moindre surface comme de la neige, flottant dans l’air par rafales, étreignant les bâtiments en congères qui montent jusqu’à la taille. Elles masquent même le soleil, enveloppant le village d’un nuage de brume perpétuel. Je repense aux bidonvilles de Ville grise, cependant, dans ce lieu nauséabond, un cœur apathique et noirci continuait à battre. Rosen est mort depuis longtemps, tué par un accident, une étincelle au plus profond des mines. Seule la rue principale, une artère sale structurée autour d’un carrefour et constituée de quelques boutiques en briques et de maisons en bardeaux, est toujours debout. Le reste s’est écroulé ou a brûlé. Je me demande si de la poussière d’os se mêle aux cendres tourbillonnantes que nous respirons.

— Aucune électricité.

Je ne sens rien, pas même une ampoule. Un nœud de tension se défait dans ma poitrine. Il y a longtemps que Rosen n'existe plus et ne représente aucun danger.

— Vérifiez les fenêtres.

Ils suivent mon exemple, essuyant les vitrines de leurs manches déjà sales. Je colle mon nez contre celle du plus petit bâtiment encore debout, à peine plus qu'un cagibi coincé entre un poste de sécurité et l'école à moitié effondrée. Quand mes yeux s'accoutument à la pénombre, je constate que je suis face à des rangées et des rangées de livres. Entassés sur les étagères, ou en piles branlantes, éparpillés sur le sol crasseux. Je souris contre la vitre, rêvant à tous les trésors que je pourrai rapporter à Ada.

Un bruit me transperce les nerfs et embrase mon sang. Je fais volte-face et découvre Farley postée près d'une vitrine. Elle brandit un bout de bois et des morceaux de verre gisent à ses pieds.

— Ils étaient emprisonnés, explique-t-elle en faisant un geste vers l'intérieur de la boutique.

Une volée de corbeaux s'échappe alors par la vitre cassée. Ils disparaissent dans le ciel, mais l'écho de leurs cris se prolonge longtemps après leur départ. Ils évoquent les pleurs d'enfants qui souffrent.

— Par mes couleurs, jure Cal tout bas en secouant la tête.

Farley se contente de hausser les épaules avec un petit sourire satisfait.

— Je vous ai fait peur, Votre Altesse ?

Il ouvre la bouche pour répondre, esquissant déjà un sourire, mais quelqu'un l'interrompt. Une voix que je ne reconnais pas, appartenant à une personne que je n'ai jamais vue.

— Pas encore, Diana Farley.

L'homme semble surgir des cendres. Sa peau, ses cheveux et ses vêtements sont tout aussi gris que le village mort. Ses yeux, en revanche, sont d'un rouge lumineux et effroyable, couleur de sang.

— Mais ça arrivera, ajoute-t-il. Ça arrivera pour vous.

Cal en appelle à son feu, moi à mes éclairs, et Farley pointe son pistolet en direction de l'homme gris. Rien de tout cela ne semble l'effrayer. Il fait même un pas en avant et son regard cramoisi me trouve.

— Mare Barrow, soupire-t-il comme si mon nom était synonyme de grande souffrance. J'ai l'impression de déjà te connaître, poursuit-il avec émotion.

Aucun de nous ne bouge, pétrifiés par cette vision. Je me convaincs que c’est à cause de ses yeux ou de ses longs cheveux gris. Son apparence est singulière, même pour nous. Néanmoins, ce n’est pas ce qui me cloue sur place. Quelque chose d’autre m’a mise en garde, un instinct que je ne comprends pas. Cet homme a beau paraître courbé par les ans, incapable de donner un coup de poing sans parler de se battre avec Cal, je ne peux m’empêcher de le craindre.

— Qui êtes-vous ?

Ma voix frémissante résonne dans le village désert. L’homme gris incline la tête, nous fixant chacun à tour de rôle. Seconde après seconde, il se décompose, au point que je m’attends à le voir fondre en larmes.

— Les sangs-neufs de Pitarus sont morts. Le roi vous attend là-bas.

Avant que Cal n’ait pu ouvrir la bouche pour poser la question que nous nous posons tous, l’homme gris brandit une main.

— Je le sais parce que je l’ai vu, Tiberius. Comme je vous ai vus venir.

— Comment ça, vu ? grogne Farley, en se précipitant vers lui. Parle !

Elle tient toujours son pistolet bien serré, prête à s’en servir.

— Quel caractère, Diana ! la réprimande-t-il en esquivant l’attaque avec une agilité surprenante.

Elle cligne des yeux, décontenancée, et se jette sur lui pour l’attraper. À nouveau, il l’évite.

— Farley, arrête !

Je suis moi-même surprise d’avoir lancé cet ordre. Elle obéit à contrecœur et contourne l’étranger pour se retrouver derrière lui.

— Quel est votre nom ?

Son sourire est aussi gris que ses cheveux.

— Cela n’a aucune importance. Mon nom ne figure pas sur votre liste. Je viens d’au-delà des frontières de votre royaume.

Je n’ai pas le temps de lui demander comment il est au courant pour la liste de Julian, Farley s’élance de toute sa vitesse, visant le dos de l’homme. Elle a beau ne pas faire un seul bruit, il a beau ne pas pouvoir la voir, il l’esquive sans la moindre difficulté. Elle s’étale dans la cendre tête la première en jurant, mais ne perd pas de temps à se relever. Elle pointe son arme sur le cœur de l’inconnu.

— Ça aussi, vous allez l’éviter ? gronde-t-elle en armant le percuteur avec un cliquetis.

— Je n’en aurai pas besoin, répond-il avec un sourire ironique. N’est-ce pas, miss Barrow ?

Bien sûr.

— Farley, laisse-le. C’est un sang-neuf.

— Vous êtes… vous êtes un visionnaire, souffle Cal, en faisant quelques pas traînants dans la rue couverte de cendres. Vous pouvez voir l’avenir.

L’homme agite une main en ricanant.

— Les visionnaires ne voient que ce qu’ils cherchent. Leur champ de vision se réduit à un brin d’herbe.

À nouveau, il fixe son regard écarlate, triste, sur nous.

— Moi, je vois tout.

21.

Ce n’est qu’une fois que nous pénétrons dans ce qu’il reste de la taverne incendiée de Rosen que l’homme gris reprend la parole et se présente, tandis que nous nous asseyons autour d’une table carbonisée. Son nom est d’une simplicité époustouflante. *Jon.* Et je n’ai jamais été plus déconcertée par la présence de quiconque. Chaque fois qu’il pose sur moi ses yeux couleur de sang, j’ai l’impression qu’il peut voir, à travers ma peau, cette chose tordue que j’appelais « cœur » autrefois. Mais je garde mes pensées pour moi, ne serait-ce que pour laisser à Farley tout le loisir d’exprimer ses griefs. Elle passe des grommellements aux hurlements, affirmant que nous ne pouvons pas faire confiance à cet inconnu surgi des cendres. À une ou deux reprises Shade doit intervenir pour la calmer, posant les mains sur ses bras afin de la tranquilliser. Jon attend que l’orage passe avec un sourire crispé, ne bronchant pas devant les arguments de Farley et n’ouvrant la bouche que lorsqu’elle referme enfin la sienne.

— Je vous connais très bien tous les quatre, il est donc inutile de perdre du temps en présentations, débute-t-il en tendant une main vers Shade.

Mon frère pousse un petit cri étouffé et a un léger mouvement de recul.

— Je vous ai trouvés parce que je savais où vous seriez. Il ne m’a pas été difficile de coordonner mon voyage avec le vôtre, ajoute-t-il en dévisageant Cal, qui blêmit sous le coup de l’émotion.

Jon ne semble guère le remarquer et se tourne vers moi. Son sourire s’adoucit un peu. *Il fera une bonne recrue, malgré son côté inquiétant.*

— Je n’ai aucune intention de vous rejoindre au Vivier, miss Barrow.

C’est à mon tour de m’étouffer. Avant que je n’aie pu retrouver l’usage de ma langue, il répond à ma question, et j’ai l’impression d’un coup de poignard glacial en plein ventre.

— Non, je ne peux pas lire dans vos pensées, mais je vois ce qui va venir. Notamment ce que vous allez dire. Je voulais nous faire gagner du temps.

— Efficace, réussit à lancer Farley.

Elle est la seule à ne pas être paralysée par cet homme.

— Pourquoi ne nous révéleriez-vous pas la raison de cet entretien, qu’on en finisse ? Encore mieux, dites-nous ce qui va se passer.

— Vos instincts sont fiables, Diana, répond-il en inclinant sa tête grise. Vos amis, celle qui se transforme et celui qui vole, seront bientôt de retour. Ils se sont heurtés à des difficultés au Centre de sécurité de Pitarus et auront besoin de soins. Rien dont vous ne puissiez vous acquitter vous-même à bord de votre avion.

Shade fait mine de se lever, et Jon lui signifie de rester assis.

— Du calme, il vous reste encore du temps. Le roi n’a aucune intention de vous poursuivre.

— Pourquoi ? s’étonne Farley, un sourcil haussé.

Les yeux cramoisis croisent les miens, attendant ma réponse.

— Gareth peut voler, ce qu’aucun autre Argent ne sait faire. Pour Maven, personne ne doit voir ça, même les soldats qui lui ont juré fidélité.

Cal hoche la tête à côté de moi, connaissant son frère aussi bien, ou aussi mal, que moi.

— Il a dit au royaume que les sangs-neufs n’existaient pas, et il compte entretenir ce mensonge.

— Une de ses nombreuses erreurs, observe Jon d’un ton songeur et lointain, apercevant sans doute un avenir qu’aucun de nous ne peut saisir. Mais vous le découvrirez bien assez tôt.

Je m’attends à ce que Farley montre les crocs devant ces nouvelles révélations énigmatiques, cependant Shade est plus rapide. Prenant appui sur ses deux mains, il se penche vers Jon et le toise.

— Vous êtes venu ici pour frimer ? Ou pour nous faire perdre notre temps ?

Je ne peux pas m’empêcher de partager les interrogations de mon frère. L’homme gris ne bronche pas, même face à la colère contenue de celui-ci.

— En effet, Shade. Quelques kilomètres de plus et les visionnaires de Maven vous auraient vus approcher. Vous auriez préféré tomber dans son

piège ? Je le confesse, je vois les actes, pas les pensées, peut-être souhaitiez-vous être emprisonnés et exécutés ?

Il nous considère tour à tour. Son ton est d'une légèreté choquante. Un coin de sa bouche se soulève en un demi-sourire.

— Pitarus aurait conduit à la mort, et à des destins encore plus sombres.

Des destins encore plus sombres. Sous la table, la main de Cal se referme sur la mienne, comme s'il sentait le frisson de la terreur se lover dans mon ventre. Sans réfléchir, j'ouvre la paume pour permettre à ses doigts de trouver les miens. Quels destins encore plus sombres nous auraient été réservés, je ne tiens pas à le savoir.

— Merci, Jon, dis-je d'une voix épaissie par la peur. De nous avoir sauvés.

— Vous n'avez sauvé personne, s'empresse d'intervenir Cal en me serrant la main. N'importe quelle décision aurait pu modifier ce que vous avez vu. Un faux pas dans la forêt, le battement d'ailes d'un oiseau. Je sais comment les gens de votre espèce voient, et combien leurs prédictions peuvent être erronées.

Le sourire de Jon s'élargit jusqu'à ses oreilles. Celui-ci ébranle Cal plus que le reste, même l'utilisation de son nom de naissance.

— Je vois plus loin et plus distinctement que n'importe quel visionnaire argent de votre connaissance. Mais il vous revient d'écouter ou non ce que je dois dire. Même si vous viendrez à me croire, ajoute-t-il presque avec un clin d'œil. À peu près au moment où vous découvrirez la prison. Julian Jacos est un ami, non ?

Maintenant nos deux mains sont agitées de tremblements.

— Oui, murmuré-je en écarquillant des yeux pleins d'espoir. Il est toujours vivant, n'est-ce pas ?

À nouveau, le regard de Jon se voile. Il marmonne quelque chose tout bas, des mots inaudibles, et hoche la tête régulièrement. Sur la table, ses doigts se crispent, avançant d'avant en arrière tel un rateau dans les sillons d'un champ. *Creusant quelque chose, mais quoi ?*

— Oui, il est en vie. Cependant son exécution est programmée, ainsi que celle de…

Il s'interromptpour réfléchir.

— Sara Skonos.

Les instants suivants se révèlent étranges : Jon répond à toutes nos questions avant que celles-ci n'aient pu franchir nos lèvres.

— Maven a l’intention d’annoncer leur exécution afin de vous tendre un autre piège, à vous et à vos partisans. Ils sont détenus dans la prison de Corros. Elle n’a pas été abandonnée, Tiberias, elle a été transformée pour accueillir des prisonniers argents. Murs contenant de la pierre du silence, vitres renforcées par du diamant, et gardes militaires. Non, tout ça n’a pas été uniquement conçu pour Julian et Sara. Il y a d’autres dissidents dans les cellules, détenus pour avoir douté du nouveau roi ou contrarié sa mère. La Maison Lerolan s’est révélée particulièrement difficile, tout comme la Maison Iral. Et les prisonniers sangs-neufs se montrent aussi dangereux que les Argents.

— Des sangs-neufs ?

L’exclamation m’échappe, interrompant Jon alors qu’il poursuit sur sa lancée avec un débit de mitraillette.

— Ceux que vous n’avez jamais trouvés, que vous avez pensés morts. Ils ont été arrêtés pour être observés, étudiés, mais Lord Jacos s’y est refusé. Même malgré les tentatives de persuasion.

La bile me monte à la bouche. Persuasion ne peut signifier qu’une chose : torture.

— Il y a pire que la douleur, miss Barrow, ajoute Jon avec douceur. Les sangs-neufs sont désormais à la merci de la reine Elara. Elle a l’intention de les utiliser avec… précision.

Ses yeux se posent sur Cal et ils échangent un regard chargé de compréhension pénible.

— Ils serviront d’armes contre les leurs, contrôlés par la reine et ses partisans, si ces derniers disposent d’assez de temps. Et c’est une route très, très ténébreuse. Vous ne devez pas les laisser l’emprunter.

Ses ongles noirs et craquelés se plantent dans la table, creusant des rainures profondes dans le bois noirci.

— Vous ne devez pas, répète-t-il.

— Qu’arrivera-t-il si nous libérons Julian et les autres ? demandé-je en me penchant vers lui. Vous pouvez le voir ?

S’il ment, je ne m’en rends pas compte.

— Non. Je ne vois que le chemin actuel et ce à quoi il aboutit. Ainsi, je vous vois maintenant, survivant au piège de Pitarus, pour mourir dans quatre jours. Vous attendez trop longtemps pour lancer l’assaut sur Corros. Oh, un instant… Ça a changé depuis que je vous ai parlé. Hmmm.

Un autre sourire, étrange et triste.

— C’est n’importe quoi, s’emporte Cal en démêlant nos doigts.

Il se lève avec une lenteur délibérée, aussi menaçant qu’un coup de tonnerre.

— Les gens deviennent fous en écoutant des prédictions comme les vôtres, détruits par la connaissance d’un futur incertain.

— Nous n’avons pas d’autre preuve que votre parole, intervient Farley.

Pour une fois , elle est d’accord avec Cal, et ça les surprend tous les deux. Elle repousse sa chaise, ses mouvements sont rapides et violents.

— Votre parole et quelques petits tours de passe-passe.

Des tours de passe-passe. Prédire ce qui s’apprête à sortir de nos bouches, prévoir les attaques de Farley avant qu’elles n’aient lieu… n’en sont pas. Il est plus facile de croire que Jon est une impossibilité. Voilà pourquoi tout le monde a cru les mensonges de Maven sur moi et sur les sangs-neufs. Ils ont vu mon pouvoir de leurs propres yeux et ont décidé de se fier à ce qu’ils pouvaient comprendre plutôt qu’à ce qui était vrai. Je leur ferai payer leur folie, mais je ne commettrai pas la même erreur qu’eux. Quelque chose en Jon m’ébranle, et mon instinct me dit d’avoir foi, sinon en l’homme, du moins en ses visions. Ce qu’il nous apprend est vrai, même si sa raison de le faire pourrait se révéler moins honnête.

Son sourire exaspérant s’évanouit, remplacé par un froncement de sourcils qui trahit un penchant pour la colère.

— Je vois la couronne qui dégoutte de sang. Un orage sans éclairs. Une ombre qui se déforme sur un lit de flammes.

La main de Cal est agitée d’un tressaillement.

— Je vois des lacs qui débordent de leur lit, poursuit Jon, engloutissent des hommes d’un coup. Je vois un soldat avec un œil rouge, un manteau bleu, un fusil fumant…

Farley abat le poing sur la table.

— Assez !

— Je le crois.

Les mots ont un goût étrange. Je n’arrive pas à me fier à mes propres amis et voilà que je m’allie à un sombre inconnu. Cal me considère avec autant d’incrédulité que si j’avais deux têtes, son regard me hurlant une question qu’il n’ose pas poser tout haut. Je peux seulement hausser les épaules et éviter le poids brûlant des yeux rouges de Jon. Ils me parcourent de la tête aux pieds, scrutant le moindre centimètre carré de la faiseuse d’éclairs. Pour la première fois depuis une éternité, je regrette de ne pas

porter de soie et une armure argent, pour ressembler au chef que je prétends être. Au lieu de cela, je frissonne dans un pull élimé, m'efforce de cacher les cicatrices dessous. Je suis heureuse qu'il ne puisse pas voir ma marque, même si quelque chose me dit qu'il connaît son existence malgré tout.

Secoue-toi, Mare Barrow. Poussée par un élan subit, je relève le menton et change de position sur ma chaise, pour tourner le dos aux autres. Jon sourit dans la lumière grisâtre.

— Où se trouve la prison de Corros ?

— Mare…

— Tu pourras me déposer en route, rétorqué-je à Cal sans me donner la peine de constater l'effet de ma repartie. Je ne les laisserai pas devenir les marionnettes d'Elara. Et je n'abandonnerai pas Julian, pas une seconde fois.

Les rides sur le visage de Jon se creusent, exprimant plusieurs décennies de souffrance. Il est moins vieux que je ne le pensais, cachant sa jeunesse sous les rides et les cheveux gris. Combien de choses a-t-il vues pour devenir ainsi ? *Tout*, comprends-je soudain. *Les plus horribles comme les plus merveilleuses. La mort, la vie et tout ce qui se trouve entre les deux.*

— Vous êtes à la hauteur de toutes mes attentes, murmure-t-il en recouvrant mes mains des siennes.

Les veines tissent une toile bleue et violette sous sa peau, un sang rouge y circule. Cette vision me procure un tel réconfort…

— Je suis heureux de vous avoir rencontrée, ajoute-t-il.

Je lui offre un sourire crispé, mais aimable. Je ne peux pas faire mieux.

— Où est la prison ?

— Ils ne vous laisseront pas partir seule, dit-il en observant les autres par-dessus mon épaule. Et nous le savons tous les deux, n'est-ce pas ?

Le rouge me monte aux joues, et j'opine. Après m'avoir répondu par le même geste, Jon considère la table d'un air rêveur et retire ses mains. Puis il se lève sur des jambes mal assurées, continuant à observer une chose que nous ne pouvons voir. Enfin il renifle et remonte son col, nous invitant à l'imiter.

— La pluie, nous prévient-il quelques secondes avant qu'une averse ne s'abatte sur le toit au-dessus de nos têtes. Dommage que nous ayons à marcher.

Je suis trempée comme une soupe lorsque nous arrivons à l'avion, après avoir cheminé dans la boue sous une pluie torrentielle. Jon nous a fait

avancer à un rythme constant, nous demandant une ou deux fois de nous arrêter pour « aligner les éléments ». Quelques secondes après que l'avion s'est matérialisé à l'horizon, je comprends ce qu'il voulait dire. Gareth déboule du ciel, météore de vêtements mouillés et de sang, qui ralentit puis se pose. Le petit paquet dans ses bras, un bébé apparemment, jaillit dans les airs et se transforme sous nos yeux. Les pieds de Mamie heurtent le sol si violemment qu'elle vacille et pose un genou à terre. Shade se précipite pour la soutenir, tandis que Farley passe un bras sous ceux de Gareth. Il prend volontiers appui sur elle pour soulager sa jambe ensanglantée.

— On est tombés dans une embuscade à Pitarus, halète-t-il sous l'effet de la colère et de la douleur. Mamie a pu passer, mais ils m'ont encerclé. J'ai dû retourner un pâté de maisons entier avant de pouvoir m'enfuir.

Même si Jon nous a garanti que Maven ne nous enverrait pas ses hommes, je ne peux m'empêcher de scruter le ciel qui s'assombrit. Le moindre nuage déformé m'évoque un avion, pourtant je n'entends rien, je ne ressens rien à part les frémissements lointains du tonnerre.

— Ils ne viendront pas, miss Barrow, me dit Jon, assez fort pour couvrir le bruit de la pluie.

Son sourire inquiétant est de retour. Gareth le considère avec perplexité puis hoche la tête malgré tout.

— Je ne crois pas qu'on ait été suivis, dit-il avant de pousser un grognement de douleur.

Farley ajuste sa position pour supporter la quasi-totalité du poids de Gareth. Même en l'aidant à regagner l'avion, elle garde un œil sur Jon.

— Le petit monstre était là ?

Gareth opine du chef.

— Il y avait des Sentinelles, le roi ne devait pas être loin.

Elle lâche un chapelet d'insultes, et j'ignore à qui elle en veut. À Maven pour avoir pris nos amis en embuscade, ou à Jon pour avoir vu juste.

— La jambe est moins amochée qu'il n'y paraît, signale Jon en montrant Gareth, qui remonte la rampe appuyé sur Farley.

Son doigt se dirige ensuite vers Mamie, toujours accroupie contre Shade.

— Elle est épuisée et glacée. Des couvertures devraient suffire.

— Je ne suis pas un vieux débris que l'on emballe et range dans un coin, crache Mamie toujours à terre.

Elle se relève en jetant un regard noir à Jon.

— Laisse-moi marcher, Shade, ou tes oreilles vont tellement chauffer qu’elles risquent de tomber.

— C’est toi qui vois, Mamie, rétorque-t-il en retenant un sourire.

Shade ne s’éloigne pas de plus d’un pas. Elle regagne l’avion d’une démarche fière, la tête haute, droite comme un piquet.

— Tu l’as fait exprès, grogne Cal, qui bouscule Jon au moment de le dépasser.

Il ne prend pas la peine de jeter un coup d’œil par-dessus son épaule lorsque l’homme gris aboie un éclat de rire.

— Et ça a marché, dit-il, si bas que je suis la seule à l’entendre.

Fie-toi aux visions, pas à l’homme. Une bonne leçon à retenir.

— Cal a une dent contre les jeux d’esprit, le mets-je en garde tout en levant une main.

Une étincelle s’enroule autour de mon doigt. La menace est limpide.

— Et moi aussi.

— Je ne joue jamais, répond Jon en se tapotant la tempe. Déjà quand j’étais petit. J’avais un peu de mal à trouver des partenaires, voyez-vous…

— Ce n’est pas…

— Je sais ce que vous vouliez dire, miss Barrow.

Son sourire placide, qui me déconcertait il y a peu, est devenu frustrant. Je tourne les talons et me dirige vers l’avion. Au bout de quelques pas rapides, je constate que Jon ne me suit pas. Ses yeux écarquillés et brillants sont fixés sur la pluie. Il n’est pas sujet à une vision. Il reste juste immobile, se délectant de l’eau froide et propre qui lave les cendres sur sa peau.

— Nos routes se séparent ici.

Le pouls de l’avion qui reprend vie se réverbère dans ma cage thoracique, mais il me paraît lointain, sans importance. Je suis hypnotisée par Jon. Dans la lumière faiblissante de ces pluies torrentielles, il s’estompe peu à peu. Gris comme la cendre et comme la pluie, aussi insaisissable que les deux.

— Je pensais que vous alliez nous aider pour la prison…

Ma voix dégouline de désespoir, et je ne fais rien pour le cacher. Jon n’en est pas ébranlé et j’essaie une autre tactique.

— Maven est à vos trousses, aussi. Il tue tous nos semblables, et il vous tuera quand il en aura l’occasion.

Ma remarque provoque une hilarité telle qu’il se plie en deux.

— Vous pensez que j’ignore le moment de ma mort ? Il ne m’est pas inconnu, miss Barrow, et ce ne sera pas de la main du roi.

L’irritation me fait grincer des dents. *Comment peut-il partir ? Tous les autres ont choisi de se battre, pourquoi pas lui ?*

— Je peux vous forcer à venir avec nous, vous savez.

Dans l’averse grise, mes éclairs semblent deux fois plus éblouissants. D’un blanc violacé, ils crépitent sous la pluie et s’entortillent entre mes doigts, provoquant des frissons de plaisir qui remontent le long de ma colonne vertébrale. À nouveau, Jon sourit.

— Je sais que vous le pouvez, et je sais que vous ne le ferez pas. Mais ayez confiance, miss Barrow, nous nous reverrons.

Il incline la tête, réfléchit.

— Oui, oui, nous nous reverrons.

Je ne fais seulement que suivre mes engagements. Je lui laisse le choix. Et pourtant, il me faut convoquer toute ma force de volonté pour ne pas le traîner à bord.

— Nous avons besoin de vous, Jon !

Il s’éloigne déjà. Chaque pas trouble un peu plus ses contours.

— Faites-moi confiance quand je vous dis que non ! Mes instructions vous suffiront : rendez-vous dans les faubourgs de Siracas, jusqu’au lac de Petite Épée. Protégez ce que vous y trouverez ou vos amis emprisonnés seront condamnés.

Siracas, le lac de Petite Épée. Je répète les mots jusqu’à ce qu’ils se gravent dans ma mémoire.

— Pas demain, pas ce soir, maintenant. Vous devez partir tout de suite.

Le rugissement des moteurs s’intensifie, au point que l’air se met à vibrer.

— Que cherchons-nous ? crié-je pour couvrir leur fracas tout en me protégeant le visage des bourrasques de pluie. Elle me pique les yeux mais je les garde ouverts, bien que plissés, pour continuer à voir la silhouette de l’homme gris.

— Vous le saurez !

La réponse semble venir de la pluie.

— Et dites à Diana… Lorsqu’elle doutera, dites-lui que la réponse à sa question est *oui*.

— Quelle question ?

Il agite le doigt d’un geste de réprimande.

— Occupez-vous de votre propre destin, Mare Barrow.

— Et quel est-il ?

— De vous élever. Seule.

Ses paroles se prolongent en écho tel le hurlement d'un loup.

— Je vois celle que vous pourriez devenir, ajoute-t-il, plus seulement l'éclair mais l'orage. L'orage qui engloutira le monde entier.

L'espace d'une seconde, j'ai l'impression que ses yeux s'embrasent. Rouges sur la masse grise, ils me vrillent pour étudier les différents futurs. Ses lèvres se retroussent pour former ce sourire insupportable et ses dents luisent dans la lumière argentée. Puis il disparaît.

Quand j'entre dans l'avion, seule, Cal a le bon sens de me laisser mariner dans ma colère. Il n'y a que le désespoir pour noyer ma rage. *M'élever seule. Seule.* Je plante mes ongles dans ma paume, tentant de chasser la tristesse avec la douleur. *Les destins peuvent se modifier.*

Farley n'a pas autant de tact que Cal. Occupée à bander la jambe de Gareth, les doigts poisseux de sang écarlate, elle relève la tête et raille :

— Bien, on n'avait pas besoin de ce vieux timbré de toute façon.

— Ce vieux timbré aurait pu remporter cette guerre tout seul, proteste Shade en lui donnant un petit coup sur l'épaule, ce qui lui vaut un regard noir. Pense à ce qu'il peut faire avec son pouvoir.

Depuis son poste de pilote, Cal donne libre cours à sa colère.

— Il l'a déjà bien assez exploité.

Il m'observe tandis que je m'installe à côté de lui, bouillant de rage.

— Tu as vraiment l'intention de prendre d'assaut une prison secrète construite pour des gens comme nous, Mare ?

— Tu préfères laisser Julian mourir ?

Aucune réponse à part un sifflement furieux.

— C'est bien ce que je pensais, asséné-je.

— Bon, soupire-t-il alors que l'avion s'ébranle.

Les roues tressautent sur la piste irrégulière.

— Nous devons nous réunir, élaborer un plan ensemble. Tous ceux qui voudront participer seront les bienvenus, à l'exception des enfants.

— Pas d'enfants, confirmé-je.

Je pense aussitôt à Luther et aux autres. Trop jeunes pour se battre, et pas assez pour être épargnés par la traque de Maven. Ils n'apprécieront pas d'être tenus à l'écart, mais je sais combien Cal tient à eux. Il ne permettra jamais que l'un d'eux se retrouve face au canon d'un fusil.

— Quels que soient vos projets, j'en suis, déclare Gareth en se tournant vers nous, les dents crispées de douleur. Même si j'aimerais bien savoir à

quoi je m’engage.

Mamie lui décoche une petite tape d’une main osseuse.

— Ce n’est pas parce que tu as reçu une balle dans la jambe que tu ne dois pas être attentif. On parle d’attaquer une prison.

— Exactement, Mamie, confirme Farley. Et pour rien, si vous voulez mon avis. Tout ça sur la foi d’un fou furieux.

Même Mamie n’a plus le cœur à faire des blagues. Elle pose sur moi un regard qui ne peut venir que d’une grand-mère.

— C’est vrai, Mare ?

— Fou furieux, c’est un peu excessif, marmonne Shade, sans nier ce qu’ils pensent tous.

Je suis la seule à croire Jon, et ils me font assez confiance pour suivre mon intuition.

— Il avait raison pour Pitarus et tout le reste. Pourquoi aurait-il menti au sujet de la prison ? ajoute mon frère.

S’élever. Seule.

— Il n’a pas menti !

Mon cri les réduit tous au silence, uniquement troublé par le grondement des moteurs. Celui-ci se transforme peu à peu en ronronnement sourd qui fait trembler toute la carcasse de l’appareil et, bientôt, nous quittons la piste. La pluie éclabousse les vitres, nous empêchant de voir, toutefois Cal est un trop bon pilote pour que je m’inquiète. Au bout de quelques instants nous traversons les nuages d’acier et découvrons un beau soleil de midi. C’est comme si on s’était débarrassés d’un poids.

— Emmène-nous au lac de Petite Épée, murmuré-je. Jon a dit qu’on y trouverait quelque chose, quelque chose qui nous aidera.

Je m’attends à de nouvelles protestations, pourtant personne n’ose me contredire. Mieux vaut éviter de contrarier une faiseuse d’éclairs quand on est enfermé avec elle dans un tube de métal volant.

Le tonnerre gronde plus bas, dans les nuages que nous surplombons, signe avant-coureur de l’orage qui se déchaîne parmi les trombes d’eau. De grands éclairs frappent la terre, et chacun d’eux me semble une extension de moi-même. Fluides mais aussi tranchants que du verre, brûlant tout sur leur passage. Le lac n’est pas loin, à la lisière nord de l’orage, et il réfléchit tel un miroir le ciel en train de se dégager. Cal en fait le tour, caché dans les nuages pour dissimuler notre présence, avant de repérer une piste d’atterrissage à demi enfouie parmi les collines boisées qui entourent

l’étendue d’eau. Dès que nous avons touché terre, je bondis quasiment de mon siège, même si j’ignore ce que je suis venue chercher ici.

Shade me suit de près lorsque je dévale la rampe, impatiente d’atteindre le lac. Il se trouve à moins de deux kilomètres au nord, si ma mémoire est bonne, et je laisse ma boussole intérieure m’orienter. Cependant j’ai à peine atteint les arbres qu’un son familier m’arrête net.

Le bruit d’un fusil qu’on arme.

22.

Elle tient mal son fusil. Même moi je m'en rends compte. Il est trop grand pour elle, en métal noir luisant, avec un canon long d'une trentaine de centimètres. Plus adapté à un soldat entraîné qu'à une adolescente frêle et frémissante. *Un soldat*. La prise de conscience est d'une clarté glaçante. *Une Argent.* C'est avec le même genre d'arme qu'une Sentinelle m'a tiré dessus, il y a bien longtemps, dans les cellules enfouies sous la Résidence du Soleil. La balle m'avait fait l'effet d'un coup de marteau et m'avait traversé la colonne vertébrale. Je serais morte sans l'intervention de Julian et du guérisseur de sang qu'il manipulait. Malgré mon pouvoir, je lève les mains, paumes ouvertes en signe de reddition. Être la faiseuse d'éclairs ne me rend pas imperméable aux balles. L'adolescente y voit une menace plutôt qu'une soumission et se crispe, son doigt tremblant trop près de la détente.

— Pas un geste, lance-t-elle avant d'oser faire un pas de plus dans ma direction.

Sa peau foncée, d'une belle couleur ébène, lui offre le camouflage parfait dans la forêt. J'aperçois toutefois une teinte rouge dessous, ainsi que les minuscules veines écarlates dans le blanc de ses yeux. Je retiens un cri de surprise. *Elle est rouge.*

— N'y pense même pas ! gronde-t-elle.

— Promis, dis-je en inclinant la tête. Mais je ne peux pas me prononcer pour lui.

La perplexité lui plisse le front. Elle n'a pas le temps d'avoir peur. Shade apparaît derrière elle, surgissant du vide, et l'immobilise d'une prise experte, militaire. Le fusil lui échappe et je le rattrape avant qu'il ne tombe sur le sol rocheux. Elle se débat, montre les dents, mais les bras de Shade lui bloquent si bien la nuque qu'elle n'a d'autre choix que se laisser tomber à genoux. Il suit le mouvement, sa bouche formant un pli déterminé : une gamine maigrelette n'est pas de taille face à lui.

Le fusil me fait l'impression d'un objet inconnu dans ma main. Ce n'est pas l'arme que je préfère… je n'ai même jamais tiré. Ça me donne presque envie de rire. Être arrivée si loin sans avoir jamais tiré un seul coup de feu…

— Enlève tes sales pattes d'Argent ! grogne l'adolescente en se démenant.

Elle n'est pas puissante mais ses longs muscles font d'elle une liane insaisissable. L'immobiliser est aussi difficile que si elle était une anguille.

— Je n'y retournerai pas, ça non ! Vous devrez me tuer !

Des étincelles grésillent dans ma main vide, tandis que l'autre agrippe toujours le fusil. Elle se pétrifie dès qu'elle voit mes éclairs. Seuls ses yeux restent mobiles, écarquillés par la peur. Sa langue jaillit pour humecter des lèvres sèches et gercées.

— Il me semblait bien t'avoir reconnue.

La chaleur de Cal le précède, m'enveloppant tel un cocon protecteur quelques secondes avant qu'il me rejoigne. La peur a allumé des flammes bleues au bout de ses doigts, et celles-ci s'éteignent quand il découvre la fille.

— J'ai un cadeau pour toi, soufflé-je à Cal en lui collant le fusil dans les mains.

Il le considère avec sévérité, voyant exactement la même chose que moi.

— Comment te l'es-tu procuré ? demande-t-il à la fille en s'accroupissant pour être à sa hauteur.

Son ton, froid et ferme, me rappelle la dernière fois que je l'ai vu interroger quelqu'un. Le souvenir des hurlements de Farley, de son sang congelé, continue à me soulever l'estomac. Devant le silence de l'adolescente, Cal se tend tel un ressort, tous ses muscles bandés.

— Ce fusil ? D'où vient-il ?

— Je l'ai volé ! rugit-elle en se tortillant, ce qui fait craquer ses os.

J'ai mal pour elle et regarde mon frère.

— Lâche-la, Shade. Je crois qu'on contrôle la situation.

Il acquiesce aussitôt, content de pouvoir libérer l'adolescente gesticulante. Déséquilibrée, elle manque de peu de mordre la poussière. Elle repousse Cal lorsqu'il tente de l'aider.

— Ne me touche pas, le rupin.

Elle montre les dents et semble prête à mordre.

— Rupin ? répète-t-il, aussi perplexe que la fille.

Shade fronce les sourcils.

— Rupin… Les Seigneurs, les Argents. Des expressions de bidonville, nous explique-t-il. D'où viens-tu ? lui demande-t-il d'un ton beaucoup plus doux que Cal.

Déroutée, elle l'observe à la dérobée. La peur a beau gagner ses yeux noirs, ceux-ci restent aimantés par les petits filaments électriques entre mes doigts.

— Ville Neuve, finit-elle par répondre. Ils m'ont prise à Ville Neuve.

C'est à mon tour de m'accroupir pour l'étudier tout mon soûl. Elle semble mon exact opposée, grande et élancée quand je suis petite, ses cheveux tressés d'un noir luisant quand les miens offrent un dégradé du châtain au gris. Elle est plus jeune que moi, je le vois sur son visage. Quinze ou seize ans, peut-être. Son regard, néanmoins, exprime une lassitude qui surpasse amplement son jeune âge. Ses doigts sont longs et noueux, sans doute cassés par des machines, si souvent qu'elle a perdu le compte. Si elle vient du bidonville de Ville Neuve, elle est une technicienne, condamnée à travailler dans une usine, sur une chaîne de montage, dans une ville née de la fumée. Elle porte des tatouages sur son cou, mais rien d'aussi superflu que l'ancre de Crance. *Des lettres et des chiffres. VN-MRPI-188907.* De grands caractères épais, de cinq centimètres, qui s'enroulent autour de sa gorge. Je ne peux m'empêcher de tâter la mienne, à la peau intacte, avec effroi.

— Pas joli joli, hein, la faiseuse d'éclairs ? ironise-t-elle en remarquant mon geste.

Le mépris dégoutte de ses paroles comme du venin des crocs d'un serpent.

— Mais tu n'aimes pas t'encombrer avec les vilaines choses, ajoute-t-elle.

Son ton m'irrite et je suis tentée de lui montrer à quel point je peux être vilaine, au lieu de quoi, me reportant à mes cours de bonnes manières, je lui

oppose ce que j'ai subi si souvent : un petit rire suffisant. C'est moi qui tire les ficelles et elle doit le savoir. Son expression s'aigrit sous l'effet de l'agacement.

— Tu l'as pris à un Argent ? insiste Cal en indiquant le fusil.

Son incrédulité ne fait aucun doute.

— Qui t'a aidée ? reprend-il.

— Personne. Tu devrais être bien placé pour le savoir, lui rétorque-t-elle. J'ai dû me débrouiller toute seule. Le garde Eagrie ne m'a pas vue approcher.

— Quoi ?

Seules mes leçons avec Lady Blonos me retiennent de hurler franchement. Un soldat de la Maison Eagrie. La Maison des visionnaires. Tous leurs membres peuvent voir l'avenir immédiat, dotés d'une version moins performante du pouvoir de Jon. Il est presque impossible pour un Argent de les attaquer sans qu'ils le devinent, sans parler d'une fille rouge. *Impossible.*

Elle se contente de hausser les épaules.

— Je croyais que les Argents étaient censés être coriaces, mais je n'en ai fait qu'une bouchée. Et j'ai préféré me battre plutôt que de moisir en cellule. Et attendre de découvrir le sort qu'ils me réservaient.

En cellule. Je bascule sur mes talons en prenant la mesure de cette révélation.

— Tu t'es échappée de la prison de Corros.

Ses yeux se posent sur les miens tandis que sa lèvre inférieure frémit. C'est le seul indice qui trahisse la peur se cachant derrière son apparence enragée. Cal me prend le coude pour m'aider à retrouver l'équilibre.

— Quel est ton nom ? lui demande-t-il, d'un ton radouci.

Il la traite comme un animal effrayé et rien ne pourrait plus s'apparenter à une provocation pour elle. Elle se relève brusquement, les poings serrés, ce qui fait saillir les veines de ses bras couverts de cicatrices, causées par des années de travail en usine. Elle plisse les yeux et, l'espace d'un instant, je crains qu'elle ne détale. Au lieu de quoi, elle plante ses pieds dans la terre et se redresse de toute sa hauteur avec fierté.

— Je m'appelle Cameron Cole, et si ça ne vous dérange pas, je vais continuer mon chemin.

Elle est aussi gracieuse et élégante que n'importe quelle dame de la cour. Le sommet de mon crâne atteint à peine son menton quand je me relève à

mon tour, toutefois le vacillement de la peur reste perceptible en elle. Elle sait très bien qui je suis, ce que je suis.

— Cameron Cole, répété-je.

La liste de Julian envahit mes pensées, son nom et les informations qui l'accompagnent. Puis les archives de la Rade, plus détaillées encore. J'ai l'impression d'être comme Ada lorsque je recrache ce dont je me souviens, d'un débit rapide et assuré.

— Née le 3 janvier 305 à Ville Neuve. Profession : apprentie mécanicienne, sous contrat avec *Montage et Réparations*, dans le secteur de la Petite Industrie. Adresse : appartement 48, immeuble 12, Secteur résidentiel, Ville Neuve. Type sanguin : néant. Mutation génétique, lignée inconnue.

Sa mâchoire se décroche et un petit cri lui échappe.

— Je ne me suis pas trompée ?

Elle arrive à peine à hocher la tête. Son murmure est encore plus faible.

— Non.

Shade siffle tout bas.

— Bon sang, Jon, murmure-t-il, incrédule.

Je lui adresse un signe d'assentiment. Il ne nous a pas envoyé trouver quelque chose mais quelqu'un.

— Tu es une sang-neuf, Cameron. Comme Shade et moi. Un sang rouge, un pouvoir argent. C'est pour cette raison qu'ils t'ont enfermée à Corros, et c'est pour cette raison que tu as pu t'enfuir. Ton pouvoir, quel qu'il soit, t'a libérée pour que tu puisses nous retrouver.

Je fais un pas dans sa direction, aspirant à embrasser ma nouvelle sœur, et elle se dérobe.

— Je ne me suis pas enfuie pour vous retrouver, crache-t-elle.

Je lui adresse mon plus beau sourire dans l'espoir de la mettre à l'aise. Après les innombrables recrutements, les mots viennent tout seuls. Je sais exactement quoi dire, et comment elle réagira. C'est toujours la même chose.

— Rien ne te force à nous suivre, bien sûr, mais tu mourras seule autrement. Le roi Maven te retrouvera…

Un autre pas en arrière, qui me déroute. Elle secoue la tête, railleuse.

— Je n'irai qu'à un endroit, au Goulot, et ni toi ni tes éclairs ne pourront m'en empêcher.

— Le Goulot ? m'exclamé-je, perplexe.

À côté de moi, Cal s’efforce de rester courtois. Et ses efforts ne sont pas très payants.

— C’est stupide ! Le Goulot grouille d’Argents, et tous auront reçu l’ordre de t’arrêter ou de tirer à vue. Si tu as de la chance, tu seras renvoyée à Corros.

Le coin de sa bouche frémit et elle se retient de nous rire au nez.

— Au Goulot, il y a mon frère jumeau et cinq mille autres jeunes qui filent tout droit vers leur tombe. Je serais à leurs côtés sans ce truc qui m’a fait atterrir en prison. Ça ne vous dérange peut-être pas d’abandonner les vôtres, moi si.

Sa respiration est forte, saccadée. Je peux presque voir la balance qui oscille dans son crâne, tandis qu’elle soupèse ses options. Je lis en elle comme dans un livre ouvert : ses pensées et ses émotions s’inscrivent dans chaque mouvement de son visage. Je ne bronche pas lorsqu’elle s’élance en direction des arbres. Nous ne la suivons pas, et je sens les regards de Shade et Cal sur moi, attendant de connaître mes instructions pour la suite.

Je m’étais promis de donner le choix à tout le monde. J’ai autorisé Jon à partir, alors même que nous avions besoin de lui. Quelque chose me dit que nous avons encore plus besoin de Cameron, et qu’on ne peut pas laisser cette adolescente prendre une décision aussi cruciale. Elle ignore son importance, quel que soit son don. Elle a réussi à quitter Corros, et elle va nous y reconduire.

— Attrapez-la, soufflé-je en ayant l’impression de commettre un crime.

Shade disparaît, l’air grave. Au fond des bois, Cameron hurle.

J’ai dû changer de place avec Farley : elle s’installe à côté de Cal pour que je puisse m’asseoir en face de Cameron et garder un œil sur elle. Elle est solidement ficelée, les mains attachées avec une ceinture de sécurité supplémentaire. Entre ça et l’altitude à laquelle nous nous trouvons, elle ne devrait pas pouvoir filer à nouveau. Mais je ne suis pas prête à courir ce risque. À ce que j’en sais, elle pourrait être capable de voler ou de survivre à une chute depuis un jet. Et même si je voudrais profiter du trajet de retour pour rattraper le sommeil en retard, je garde les yeux ouverts. *Elle a pris la mauvaise décision*, me répété-je chaque fois que la culpabilité m’assaille. *Nous avons besoin d’elle, et elle a une valeur trop grande pour qu’on puisse la perdre.*

À côté d'elle, Mamie est intarissable, la régalant d'anecdotes du Vivier aussi bien que de sa propre vie. Je ne serais pas surprise de la voir sortir les photographies abîmées de ses petits-enfants, comme toujours, cependant Cameron ne cède pas, contrairement à nous tous. Même la vieille femme chaleureuse ne parvient pas à dérider l'adolescente bourrue, qui conserve le silence et fixe ses pieds.

— Quelle est ton pouvoir, ma grande ? Une insolence surhumaine ? finit-elle par lancer, lasse d'être ainsi ignorée.

Mamie réussit à provoquer une réaction de Cameron, qui arrache son regard au sol. Elle ouvre la bouche pour rétorquer et se retrouve nez à nez non pas avec une grand-mère mais avec elle-même.

— Non, je… sans blague !

Elle ouvre de grands yeux et se tortille pour tenter de libérer ses mains.

— Je suis la seule à voir ça ?

Je ricane intérieurement et ne prends pas la peine de masquer ma satisfaction. On peut compter sur Mamie pour faire sortir Cameron de ses gonds.

— Elle peut changer d'apparence, expliqué-je. Gareth, lui, manipule la gravité.

Il lui adresse un signe depuis son brancard improvisé, fixé à une paroi de l'avion.

— Tu es déjà au courant pour les autres, ajouté-je.

— Moi, je ne sers à rien, lance Farley, qui joue avec un couteau, démentant par là même cette affirmation.

Cameron s'esclaffe, suivant du regard la lame où se réfléchit la lumière.

— Comme moi, assène-t-elle.

Il n'y a pas une once d'apitoiement dans sa voix, c'est un simple constat.

— Faux, dis-je en tapotant le journal sur mes genoux. Tu as réussi à tromper un visionnaire, je te rappelle.

— Oui, eh bien je n'ai jamais rien fait d'autre.

Les liens autour de ses bras s'entortillent et résistent malgré tout.

— Je ne te servirai à rien, la faiseuse d'éclairs. Tu perds ton temps avec moi.

Venant de n'importe qui d'autre, ça pourrait paraître triste, mais Cameron est plus maligne que ça. Elle pense que je ne vois pas ce qu'elle fait. Quoi qu'elle dise, quels que soient ses efforts pour sembler inutile, je ne tomberai pas dans le panneau. Son nom est sur la liste, et il ne peut pas s'agir d'une

erreur. Peut-être ignore-t-elle encore ce qu'elle est, mais nous le découvrirons. Et je ne suis pas aveugle. Même lorsque je soutiens son regard d'un air de défi, lui laissant croire que je suis dupée, ses véritables intentions ne m'échappent pas. Ses doigts agiles, formés dans une usine, s'échinent sur ses entraves avec lenteur et efficacité. Il ne lui faudra pas longtemps pour être libre, même si ça ne l'avancera pas à grand-chose au milieu des nuages.

— Tu connais Corros mieux qu'aucun d'entre nous.

Mamie profite que je parle pour reprendre son apparence normale.

— Ça me suffit, ajouté-je.

— Tu as un voyant sous la main ? Parce que c'est la seule façon que tu as d'obtenir une seule info de ma part.

Je m'attends presque à ce qu'elle crache à mes pieds. En dépit de mes efforts, je commence à perdre patience.

— Tu es inutile ou tu es rebelle ? Choisis ton camp.

Elle hausse un sourcil, surprise par mon ton.

— Si tu comptes mentir, fais-le bien.

Un sourire en coin s'immisce sur ses lèvres, cruel.

— J'oubliais que tu étais une spécialiste.

Je hais les gamins.

— Pas la peine d'être aussi arrogante, insiste-t-elle.

Le bourdonnement de l'avion emplit le silence entre deux phrases. Les autres ont l'oreille tendue, Cal tout particulièrement. Je m'attends à sentir la température monter d'un instant à l'autre.

— Tu n'es plus une rupine aujourd'hui, et peu importe le nombre de personnes que tu commandes. Coucher avec un ancien prince ne fait pas de toi la reine des hors-la-loi.

Les lumières vacillent au-dessus de sa tête, seul signe de ma colère. Du coin de l'œil, je vois que Cal crispe les doigts sur les commandes de l'avion. Comme moi, il s'efforce de rester calme et raisonnable. Mais cette garce insiste pour nous compliquer la tâche. *Pourquoi Jon ne nous a-t-il pas envoyé une carte plutôt ?*

— Cameron, tu vas nous dire comment tu as réussi à t'enfuir de cette prison.

Lady Blonos serait fière de mon calme.

— Tu vas nous décrire les lieux, nous expliquer où sont les cellules, les gardes, où ils enferment les Argents, les sangs-neufs et tout ce que tu as pu

retenir, jusqu’au moindre détail. C’est bien compris ?

D’un mouvement de tête, elle ramène une de ses nombreuses tresses sur son épaule. C’est la seule chose qu’elle puisse bouger sans avoir à tirer sur ses liens.

— Et qu’est-ce que j’ai à y gagner ?

— Une conscience tranquille.

Je reprends mon souffle avant de poursuivre :

— Si tu continues à faire ta mauvaise tête, tu abandonneras tous ces prisonniers à leur destin.

Les paroles de Jon me reviennent, écho d’une mise en garde qui me tourmente.

— Ils mourront ou pire. Je te sauve de cette culpabilité.

Un poids que personne d’autre ne devrait avoir à porter.

Je sens une petite pression sur mon épaule : Shade. Sa façon à lui de me témoigner son soutien, de me dire qu’il est là. Un frère de sang et d’armes, prêt à partager la victoire… et les reproches. Au lieu d’accepter – ce que ferait toute personne sensée –, Cameron paraît encore plus en colère qu’avant. Son visage s’assombrit, véritable tourbillon d’émotions.

— Je n’arrive pas à croire que tu aies le culot de dire ça, toi qui as abandonné je ne sais combien de personnes après les avoir condamnées aux tranchées.

C’est plus que Cal ne peut en supporter. Il abat le poing sur son accoudoir et le coup résonne dans l’habitacle.

— Ce n’était pas son ordre…

— Mais c’était votre faute. Vous et votre bande ridicule de serpillières rouges.

Elle jette un regard noir à Farley, lui interdisant toute réplique, avant de poursuivre : — Vous avez joué avec nos familles, nos vies, pendant que vous couriez vous planquer dans la forêt. Et aujourd’hui, vous vous prenez pour des héros dans votre avion, allant sauver tous ceux que vous jugez « spéciaux ». Tous ceux à qui la faiseuse d’éclairs est prête à consacrer un peu de son temps si précieux. Je parie que vous traversez les bidonvilles et les villages pauvres sans jeter un seul coup d’œil. Je parie que vous ne vous rendez même pas compte de ce que vous nous avez fait.

Le sang afflue avec la colère, colorant ses joues d’une teinte sombre, vive. Je ne peux pas faire grand-chose d’autre que la dévisager.

— Sangs-neufs, Argents, Rouges… c'est du pareil au même, encore une fois. Il y a ceux qui sont spéciaux, ceux qui se croient meilleurs que le reste et ceux qui n'ont toujours rien.

La nausée monte dans mon ventre, vague de terreur menaçante.

— Que veux-tu dire ?

— Diviser. Favoriser les uns par rapport aux autres. Tu es lancée dans une chasse aux gens comme toi, pour les protéger, les entraîner, les convaincre de faire ta guerre. Pas parce qu'ils le voudraient, mais parce que tu as besoin d'eux. Et ces gamins envoyés au front ? Tu te fiches d'eux. Tu les échangerais tous contre un autre feu d'artifices sur pattes.

Les lumières clignotent à nouveau, plus vite. Je perçois chaque tour effectué par les moteurs de l'avion, en dépit de leur vitesse époustouflante. Une sensation qui me fait perdre la raison.

— Je tente de sauver les gens de Maven. Il compte transformer les sangs-neufs en armes, ce qui n'aboutira qu'à plus de morts, plus de sang…

— Tu fais exactement la même chose qu'eux.

Elle lève ses mains liées vers Cal. Celles-ci tremblent de colère. Je connais ce sentiment et tente de dissimuler les frissons de rage dans mes propres doigts.

— Mare…

Je fais la sourde oreille à l'avertissement de Cal, obnubilée par mon pouls qui bat la chamade. Cameron crache du venin. Elle y prend plaisir.

— Il y a des siècles, quand les Argents étaient une nouveauté, qu'ils n'étaient qu'une poignée, traqués par ceux qui les trouvaient trop différents.

J'agrippe le bord de mon siège pour m'accrocher à quelque chose de solide. *Garder le contrôle.* À présent l'avion gémit dans mon oreille, un crissement à me fendre les os. Nous tressautons dans les airs, et Gareth pousse un hurlement tout en empoignant sa jambe.

— Cameron, tais-toi ! lui crie Farley en s'emparant de son harnais.

Les boucles s'ouvrent rapidement, les unes après les autres.

— Si tu ne la fermes pas toute seule, je te ferai taire ! ajoute-t-elle.

Mais l'attention et la colère de Cameron sont entièrement dirigées sur moi.

— Réfléchis un peu à l'endroit où mène cette route, grogne-t-elle, se penchant vers moi autant que le lui permettent ses liens.

Sans l'avoir décidé, je suis sur mes pieds, déstabiliséepar les mouvements de l'avion. Je l'entends à peine avec les vociférations

métalliques qui se déchaînent dans mon crâne. Ses mains se sont libérées et elle défait les attaches de son harnais avec une précision époustouflante. Elle se lève d'un bond et sort les crocs.

— D'ici cent ans, un roi sang-neuf sera assis sur le trône que tu lui auras construit avec les crânes de ces jeunes.

Quelque chose se fissure en moi. La barrière entre l'humain et l'animal, entre la raison et la folie. Soudain, j'en oublie l'avion, l'altitude ou tous ceux qui dépendent de ma capacité faiblissante à me contrôler. Je ne suis obsédée que par une seule pensée : donner une leçon à cette sale morveuse, lui montrer exactement ce que nous essayons de sauver. Quand mon poing s'écrase contre sa mâchoire, je m'attends à voir des étincelles danser sur sa peau.

Sauf qu'il n'y a rien à part mes jointures meurtries.

Elle me fixe, aussi surprise que moi. Tout autour de nous, les lumières cessent de clignoter et l'avion se stabilise. Le gémissement dans ma tête s'interrompt brusquement et le silence vient étouffer toutes mes sensations. C'est aussi violent qu'un coup de poing dans le ventre, et je pose un genou à terre. Shade m'attrape le bras une seconde plus tard et le serre avec une inquiétude fraternelle.

— Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ?

Dans le cockpit, le regard de Cal circule du tableau de bord à moi, sa tête agitée d'un mouvement vif.

— Stabilisé, marmonne-t-il. Mare…

— Je n'y suis pour rien.

Des sueurs froides coulent sur mon front et je dois ravaler une nausée subite. Ma respiration est hachée, comme si l'air était expulsé par saccades de mes poumons. Quelque chose m'étouffe.

— Elle.

Cameron recule d'un pas, trop choquée pour mentir. La peur délie sa langue.

— Je n'ai rien fait, rien, je le jure.

— Tu n'en avais pas l'intention, Cameron.

Elle est sans doute la plus surprise de tous.

— Calme-toi maintenant, arrête… arrête…

Je ne peux plus respirer, je ne peux vraiment plus respirer. J'agrippe le bras de Shade, plante mes ongles dans sa peau. La panique me transperce les nerfs, vulnérables sans mes éclairs. Je m'appuie de tout mon poids sur sa

mauvaise épaule, et il ignore la douleur. Heureusement, il est assez malin pour comprendre ce que j'essaie de dire.

— Tu l'étouffes avec ton silence, Cameron. Tu neutralises son pouvoir, tu la neutralises, elle.

— Je ne peux pas… comment ?

Ses yeux sombres sont emplis de terreur. Des taches surgissent dans mon champ de vision, pourtant je vois Cal débouler. Cameron a un mouvement de recul – toute personne saine d'esprit aurait la même réaction –, mais il sait quoi faire. Il a entraîné les enfants, il m'a entraînée, moi, et il a été témoin de scènes semblables où régnait un chaos surhumain.

— Lâche, dit-il d'un ton ferme et calme.

Il ne s'agit ni de la dorloter, ni de lui permettre de laisser libre cours à sa colère.

— Inspire par le nez, expire par la bouche. Lâche ce que tu retiens.

S'il te plaît, Cameron, lâche. Lâche, s'il te plaît. Je suffoque, chaque respiration plus saccadée que la précédente.

— Libère-la, Cameron.

C'est comme si un bloc de roche m'écrasait la poitrine et cherchait à me vider du dernier souffle de vie, du dernier semblant d'être qu'il me reste.

— Libère-la.

— J'essaie !

— Doucement.

— J'essaie.

Sa voix est plus calme cette fois, plus contrôlée.

— J'essaie, répète-t-elle.

Cal hoche la tête d'un mouvement aussi fluide que celui d'une vague.

— C'est ça, c'est bien.

Une nouvelle bouffée d'oxygène, et cette fois l'air parvient jusqu'à mes poumons. Je peux à nouveau respirer. Mes sens restent émoussés mais reviennent. Ils se précisent à chaque battement de mon cœur qui se fortifie.

— C'est bien, répète Cal en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Ses yeux trouvent les miens et une partie de la tension entre nous se dénoue.

— C'est bien.

Je ne soutiens pas longtemps le regard de Cal. Je dois affronter Cameron, sa peur. Elle a les paupières fermées et le front plissé par la concentration. Une larme, une seule, lui échappe, dévalant le long de sa joue, et ses mains

massent le tatouage sur son cou. Elle n’a que quinze ans. Elle ne mérite pas ça. Elle ne devrait pas avoir aussi peur d’elle-même.

— Je vais bien, me forcé-je à articuler.

Elle rouvre aussitôt les yeux. Avant qu’elle ne referme les portes de son cœur, le soulagement se peint sur ses traits. Il est de courte durée.

— Ça ne change rien à mes sentiments, Barrow, ajoute-t-elle.

Si je pouvais me relever, je le ferais. Mes muscles continuent à trembler, encore faibles.

— Tu veux faire la même chose à quelqu’un d’autre ? À ton frère quand tu le trouveras ?

Et le voici. Le marché qu’il nous faut passer. Elle le sait aussi.

— Tu nous introduis dans Corros, et on fera en sorte que tu saches maîtriser ton pouvoir. On fera de toi la personne la plus dangereuse du monde.

J’ai peur de regretter un jour ces paroles.

23.

Ma voix résonne étrangement dans la large pièce qui sert d’entrée à l’abri. L’orage a fini par nous rattraper et un mélange violent de neige et de pluie glaciale rugit de l’autre côté du mur de terre battue. Le froid l’accompagne et Cal fait de son mieux pour le repousser. Les habitants du Vivier se blottissent les uns contre les autres, essayant de se réchauffer autour du feu de camp qu’il a allumé au sol. Celui-ci se réfléchit dans tous les yeux, qui deviennent autant de bijoux rouges et orange. Ils clignotent à chaque mouvement des flammes, tous rivés sur moi. Quinze paires d’yeux en tout. En plus de Cameron, Cal, Farley et mon frère, tous les adultes du Vivier sont venus écouter ce que j’ai à dire. Assis à côté d’Ada se trouvent Ketha, Harrick et Nix. Fletcher, un guérisseur de peau immunisé contre la douleur, approche ses mains pâles trop près du feu. Gareth l’entraîne en arrière avant que sa peau ne puisse brûler. Il y a aussi Darmian, un invulnérable comme Nix. Et Lory des îles rocheuses de Kentosport. Même Kilorn nous gratifie de sa présence, assis bien droit entre ses compagnons de chasse, Crance et Farrah.

Heureusement, aucun enfant n’est présent. Ils ne prendront pas part à cette mission, et continueront à vivre dans la sécurité que je pourrai leur garantir. Mamie les garde dans leur chambre, les divertissant avec ses transformations, pendant que tous ceux de plus de seize ans m’écoutent expliquer ce que nous avons appris sur la route de Pitarus. Ils m’écoutent, captivés, leurs visages exprimant choc, peur ou résolution.

— Jon a dit que si on attendait quatre jours ce serait trop long. Nous devons donc être prêts dans trois.

Trois jours pour mener une attaque contre une prison, trois jours pour tout planifier. J'ai suivi plus d'un mois d'entraînement soutenu avec les Argents, précédé d'années de formation dans les rues de Pilotis. Cal est un soldat de naissance, Shade a passé plus d'une année dans l'armée et Farley a mérité son grade de capitaine, même si elle ne possède aucun pouvoir. Mais les autres ? Au moment où je passe en revue les forces du Vivier, ma détermination vacille. Si seulement nous avions plus de temps. Ada, Gareth et Nix sont nos meilleurs atouts, leurs pouvoirs étant les plus adaptés à un raid, sans oublier qu'ils ont eu plus de temps que les autres pour s'entraîner. Les autres sont puissants – Ketha peut anéantir un objet d'un clignement d'œil –, cependant ils manquent cruellement d'expérience. Ils ne sont ici que depuis quelques jours, quelques semaines tout au plus, issus du caniveau des villes, ou de villages oubliés, où ils n'étaient rien ni personne. Les envoyer au combat reviendrait à mettre un enfant au volant d'un véhicule. Ils représenteront un danger pour tout le monde, à commencer par eux-mêmes.

Tout le monde se rend compte que c'est de la folie, une mission impossible, et pourtant personne ne dit rien. Même Cameron a l'intelligence de tenir sa langue. Elle fixe le feu avec fureur, refusant de relever les yeux. Je n'arrive pas à l'observer longtemps : elle me met trop en colère, elle me rend trop triste. Elle est tout ce que je m'efforçais d'éviter.

Farley est la première à s'exprimer :

— Même si ce Jon a dit la vérité sur son pouvoir, on n'a aucune preuve qu'il n'a pas menti sur le reste.

Elle se penche en avant et sa silhouette se découpe en ombre chinoise sur le feu de camp.

— Il pourrait être au service de Maven. Il a dit qu'Elara allait prendre le contrôle de sangs-neufs… et si elle le contrôlait, lui ? Et si elle se servait de lui pour nous attirer dans un piège ? Il affirme que Maven nous en tendra un. Et si c'était celui-là ?

Mon estomac se noue quand j'en vois quelques-uns hocher la tête. Crance, Farrah et Fletcher. Je m'attends à ce que Kilorn rejoigne le camp de son équipe de chasseurs, mais il reste immobile et silencieux. Comme Cameron, il se refuse à me regarder.

La chaleur m’assaille de toutes parts : elle provient du feu devant moi et de Cal, derrière, adossé contre le mur de terre battue. Il en produit autant qu’une chaudière. Il a assez de jugeote pour ne pas prendre la parole. Beaucoup ici ne le tolèrent qu’à cause de moi, des enfants ou les deux. Je ne peux pas compter sur lui pour recruter des soldats. Je dois m’en charger moi-même.

— Je le crois.

Ces mots me paraissent si peu à leur place dans ma bouche, même s’ils sont inébranlables. Tout le monde insiste pour me traiter en chef, et j’agirai comme tel. Je les convaincrai de me suivre.

— Je vais à Corros, piège ou pas. Les sangs-neufs là-bas n’ont que deux avenirs possibles… mourir ou être utilisés par la marionnettiste que tout le monde appelle la reine. Les deux sont inacceptables.

Des murmures d’assentiment circulent parmi ceux que je tente de rallier à ma causer. Gareth est leur meneur, il hoche la tête en signe de loyauté. Il a vu Jon de ses propres yeux et n’a pas besoin de plus d’arguments que moi.

— Je ne forcerai personne à y aller. Depuis le début, vous faites vos choix.

Cameron secoue légèrement la tête et pourtant ne dit rien. Shade reste assez près d’elle pour pouvoir l’atteindre dans le cas où elle déciderait de faire encore une bêtise.

— La tâche ne sera pas facile, conclus-je, mais elle n’est pas impossible.

En le répétant suffisamment, je finirai peut-être par y croire moi-même.

— Comment ça ? intervient Crance. Si j’ai bien suivi, cette prison a été construite pour empêcher les gens comme toi d’utiliser leurs pouvoirs. Tu ne devras pas seulement franchir des barreaux et des portes verrouillées. Il y aura des visionnaires à toutes les entrées, une troupe d’officiers argents, un arsenal, des caméras, de la pierre du silence, et encore, ça, c’est seulement si tu as de la chance, la faiseuse d’éclairs.

À côté de lui, Fletcher a du mal à déglutir. L’homme pâle et enveloppé ne ressent peut-être pas la douleur, mais la peur ne lui est visiblement pas étrangère.

— Et si tu n’as pas de chance ?

— Demandez-lui, rétorqué-je en inclinant la tête vers Cameron. Elle s’est enfuie.

Des petits cris de surprise parcourent l’assemblée, à la façon de ronds à la surface de l’eau. Ce n’est plus moi qui concentre tous les regards, et j’en

profite pour me détendre un peu. Cameron au contraire se crispe, ses longs membres semblant se replier à l'intérieur d'elle pour la protéger des nombreuses paires d'yeux.

Même Kilorn redresse la tête, mais pas pour dévisager Cameron. Son regard glisse sur elle pour me trouver alors que je m'adosse au mur. Et tout mon soulagement disparaît, chassé par une émotion que je ne parviens pas à identifier. Ce n'est ni de la peur, ni de la colère. Non, c'est autre chose. De la *nostalgie*. À la lueur du feu mouvant, alors que l'orage se déchaîne dehors, je peux imaginer que nous sommes redevenus jeunes. Un garçon et une fille blottis sous une maison à pilotis, cherchant un refuge contre le rugissement de l'automne. J'aimerais tant que quelqu'un puisse contrôler le passage du temps et me ramener à cette période. Je m'y accrocherais de toutes mes forces, au lieu de me plaindre du froid et de la faim. Aujourd'hui j'ai tout aussi froid, tout aussi faim, et aucune couverture ne parvient à me réchauffer, aucune nourriture à me rassasier. Plus rien ne sera jamais pareil. C'est entièrement ma faute. Et Kilorn m'a suivi dans ce cauchemar.

— Elle parle ? ironise Crance, lassé d'attendre que Cameron ouvre la bouche.

Farley ricane.

— Beaucoup trop à mon goût. Vas-y, Cole, raconte-nous tout ce dont tu te souviens.

Je m'attends à ce que Cameron se montre cassante, voire à ce qu'elle morde Farley, mais la présence d'un public tempère ses ardeurs. Elle a conscience que je la manipule, et pourtant elle se laisse faire. Il y a trop d'espoir dans les yeux posés sur elle, trop de personnes prêtes à se mettre en danger. Elle ne peut pas les ignorer.

— C'est après Delphie, soupire-t-elle, alors que son regard se voile de ces douloureux souvenirs. Quelque part près des Salines, si près qu'on peut presque sentir les radiations.

Les Salines constituent la frontière sud de Norta, obstacle naturel avec le Montpied et les princes argents qui y règnent. Comme Naercey, les Salines sont dans un état de décrépitude trop avancé pour que les Argents souhaitent les reconquérir. La Garde écarlate elle-même n'ose pas s'y aventurer : les radiations n'y sont pas une illusion et une fumée vieille d'un millénaire continue d'y flotter.

— Ils nous isolaient les uns des autres, poursuit Cameron. Un par cellule. Beaucoup n'avaient pas assez de force pour faire autre chose que rester

allongés sur leurs lits. Un truc les rendait malades.

— La pierre du silence, dis-je en réponse à sa question voilée.

Je ne me souviens que trop bien de ce sentiment. À deux reprises je me suis retrouvée dans ce genre de prison, et deux fois cette pierre a aspiré toutes mes forces.

— Il n'y avait pas beaucoup de lumière, pas beaucoup de nourriture…

Elle change de position, plisse les yeux à cause des flammes.

— On ne pouvait pas vraiment parler non plus. Les gardes nous l'interdisaient et ils faisaient des rondes en permanence. Parfois, des Sentinelles venaient et emmenaient des prisonniers. Certains étaient trop faibles pour marcher et ils étaient traînés. Je ne crois pas que le bâtiment était plein malgré tout. J'ai vu des tas de cellules vides là-bas.

Sa voix se fissure.

— Un peu plus chaque maudit jour.

— Décris-nous les lieux, la presse Farley.

Elle donne un coup de coude à Harrick et je devine à quoi elle pense.

— On avait un bâtiment dédié, les sangs-neufs enlevés dans la région du Fanal. Un grand carré, avec quatre rangées de cellules sur chaque côté. Des passerelles reliaient les différents niveaux entre eux, toutes escamotables. Les magnetrons les relevaient la nuit. C'est aussi eux qui se chargeaient d'ouvrir les cellules. Des magnetrons partout ! crache-t-elle.

Je ne lui reproche pas sa colère. Il n'y avait pas d'hommes de la trempe de Lucas Samos à la prison, pas de magnetron généreux comme lui, mort pour moi à Archeon.

— Pas de fenêtres, précise-t-elle, une simple ouverture dans le plafond. Petite, mais qui permettait de voir le soleil quelques minutes par jour.

— Dans ce style ? demande Harrick en se frottant les mains.

Sous nos yeux, il fait apparaître au-dessus du feu un hologramme qui pivote lentement. Un cube constitué de lignes vert clair. Une fois que j'ai trouvé mes repères, je comprends qu'il s'agit d'un schéma en trois dimensions du bâtiment où Cameron était emprisonnée. Elle l'étudie, scrutant chaque détail de l'hologramme.

— Plus large, murmure-t-elle.

Les doigts de Harrick s'écartent aussitôt et le schéma réagit.

— Deux passerelles supplémentaires. Quatre accès au dernier niveau, un sur chaque mur.

Harrick s’exécute, manipulant l’image jusqu’à ce que Cameron soit satisfaite. Il sourit presque. C’est facile pour lui, un jeu d’enfant. Nous observons le résultat en silence, cherchant tous un moyen de nous introduire dans la structure.

— Un puits, gémit Farrah en se prenant la tête à deux mains.

Elle a raison, le bâtiment ressemble à un trou carré et profond. Ada se montre moins défaitiste et tente de disséquer le moindre détail du plan.

— Où mènent les accès ?

Les épaules de Cameron s’affaissent tandis qu’elle soupire.

— À d’autres bâtiments… Je ne sais pas combien au total. J’en ai traversé trois d’affilée avant de sortir.

L’hologramme se modifie, d’autres blocs venant s’ajouter tout autour de celui de Cameron. Le résultat me fait l’effet d’un coup de poing en plein ventre. Tant de cellules, tant d’accès… Tant d’occasions pour nous de trébucher et de tomber. *Mais Cameron a réussi à s’échapper. Cameron qui n’a suivi aucun entraînement et qui ne mesure pas l’étendue de son pouvoir.*

— Tu as dit qu’il y avait des Argents dans la prison.

Cal parle pour la première fois depuis le début de cette réunion, et son humeur est aussi sombre que je le soupçonnais. Il refuse de s’avancer jusqu’au cercle de lumière projeté par le feu. L’espace d’un instant, il se terre dans l’ombre où Maven a toujours prétendu être cantonné.

— Où ?

Un éclat de rire colérique, véritable aboiement, aussi assourdissant que de la pierre sur de l’acier, échappe à Nix. Il pointe un doigt accusateur dans le vide.

— Pourquoi ? Tu veux sortir tes amis de leurs cages ? Les renvoyer dans leurs demeures pour qu’ils puissent y prendre le thé ? Moi, je dis, qu’on les laisse pourrir là-bas !

Il agite une main nervurée en direction de Cal et son rire devient aussi glacial qu’une tempête automnale.

— Tu devrais abandonner cet élément, Mare. Ou mieux encore, le chasser. Il n’a qu’une idée en tête, protéger les siens.

Ma langue est plus rapide que mon esprit, mais pour une fois ils sont du même avis.

— Vous savez tous autant que vous êtes qu’il s’agit d’un mensonge. Cal a versé son sang pour nous tous, il nous a protégés, sans oublier qu’il a formé

la plupart d’entre vous. S’il se renseigne sur la présence d’Argents à Corros, c’est pour une bonne raison, et pas pour les libérer.

— À dire vrai…

Je fais volte-face, les yeux écarquillés, et ma surprise résonne dans la salle.

— Tu comptes les libérer ?

— Penses-y un instant. Ils sont enfermés parce qu’ils ont défié Maven, Elara ou les deux. Mon frère est monté sur le trône dans des circonstances inhabituelles, et de nombreux Argents, très nombreux, ne croiront pas au mensonge que sa mère raconte. Certains sont assez intelligents pour faire profil bas en attendant leur heure, mais pas tous. Leurs intrigues de cour se sont achevées dans une cellule. Et, bien sûr, il y a ceux comme mon oncle Julian, qui a appris à Mare qui elle était. Il a aidé la Garde écarlate, il a sauvé Kilorn et Farley de l’exécution qui les attendait, alors que son sang est d’un argent éblouissant. Il est dans cette prison, lui aussi, avec d’autres qui croient à une égalité au-delà de la couleur du sang. Ils ne sont pas nos ennemis, pas dans l’immédiat.

Il décroise les bras pour les agiter avec frénésie, s’efforçant de nous convaincre.

— Si nous les libérons tous dans la prison de Corros, ce sera le chaos total. Ils attaqueront les gardes et feront leur possible pour sortir. Aucun de nous ne pourra créer meilleure diversion.

Même Nix se dégonfle, intimidé par cette idée convaincante. Il a beau haïr Cal et le tenir pour responsable de la mort de ses filles, il ne peut pas nier que c’est un bon plan. Peut-être bien le meilleur que nous puissions bâtir.

— En prime, ajoute Cal tout en se fondant à nouveau dans les ombres, Julian et Sara seront avec les Argents, pas les sangs-neufs.

Ces mots-là me sont personnellement destinés.

— Rappelle-toi qui ils sont, et ce qu’ils ressentent, insiste-t-il. Ils ne sont pas les seuls à penser que ce monde court à sa perte.

Pas les seuls. La logique veut qu’il ait raison, forcément. Après tout, lors du peu de temps que j’ai passé à la cour, j’ai rencontré Julian, Sara et Lucas, quatre Argents qui se sont révélés moins cruels que je ne les imaginais. Il doit y en avoir davantage. Comme les sangs-neufs de Norta, Maven les élimine, jetant aussi bien les dissidents que les opposants politiques en prison pour qu’ils y pourrissent et soient oubliés.

Cameron mordille sa lèvre et ses dents jettent un éclair. Elle n'apprécie pas plus Cal qu'elle ne m'apprécie, mais de toute évidence elle le respecte pour ce qu'il a fait à bord de l'avion et pour sa rapidité d'analyse.

— Les bâtiments argents sont les mêmes que les nôtres, intercalés à la façon d'un patchwork. Un argent, un sang-neuf, un argent, un sang-neuf, *etc.*

— Un damier, marmonne Cal en hochant la tête. Ils les gardent séparés. C'est plus facile de les contrôler, plus facile de se battre. Et ton évasion ?

— Ils nous font sortir une fois par semaine, pour nous empêcher de mourir. Ça faisait bien marrer un des gardes, il a dit que les cellules nous tueraient s'ils ne nous permettaient pas de les quitter de temps en temps. Les autres pouvaient à peine poser un pied devant l'autre, sans parler de se battre. Pour moi, c'était différent. Les cellules n'avaient aucun effet sur moi.

— Parce que la pierre du silence ne t'affecte pas, dit Ada, d'une voix égale et douce.

Elle me rappelle tellement Julian que ça me fait sursauter. Pendant une seconde fulgurante, je suis de retour dans la salle de classe pleine de livres, et mon ancien professeur m'examine.

— Ton pouvoir est si puissant que la pierre du silence ne marche pas sur toi. Une sorte d'annulation, je suppose. Une forme de silence contre une autre.

Cameron, qui n'accorde aucun intérêt à la question, hausse les épaules.

— Si tu le dis.

— Donc tu t'es échappée pendant la promenade, marmonne Cal, plus pour lui-même que pour les autres.

Il décortique la situation, se met à la place de Cameron, imagine la prison dont elle s'est enfuie pour trouver un moyen d'y pénétrer.

— Les visionnaires n'ont pas pu prévoir ce que tu allais faire et n'ont donc pas pu t'arrêter. Ils gardaient les accès, non ?

Elle opine du chef.

— Un par bâtiment. J'ai pris le fusil de celui qui surveillait le mien, j'ai baissé la tête et j'ai couru.

Crance émet un long sifflement, impressionné par son audace. Cal ne se laisse pas aveugler, lui, et poursuit son interrogatoire :

— Et les accès ? Seul un magnetron peut les ouvrir…

Un sourire fragile se peint aussitôt sur les lèvres de Cameron.

— Il semblerait que les Argents ne soient plus assez bêtes pour confier le contrôle de toutes les cellules et portes à une poignée de personnes capables de manipuler le métal. Il y a un interrupteur actionné par une clé, qui permet d’ouvrir quand on n’a pas de magnetron sous la main… ou d’ajouter un second battant en pierre si quelqu’un a été vilain.

C’est mon œuvre… J’ai utilisé Lucas contre les cellules dans la Résidence du Soleil. Maven prend des mesures pour s’assurer qu’un autre ne pourra pas faire la même chose.

Cal m’observe à la dérobée, il a suivi le même cheminement que moi.

— Et tu as la clé ?

Elle secoue la tête en montrant son cou. Le tatouage est d’un noir plus sombre que sa peau. Il signale son statut de technicienne, d’esclave des usines et de la fumée.

— Je suis une mécano, explique-t-elle en remuant ses doigts déformés. Les interrupteurs possèdent des pignons et des fils électriques. Seul un idiot a besoin de clé pour les faire fonctionner.

Cameron est peut-être pénible, son utilité ne fait aucun doute. Même moi, je dois bien l’admettre.

— J’ai été enrôlée de force, alors même que nous avions du travail à Ville Neuve, poursuit-elle, plus bas.

C’est parti…

— La prison, Cameron, la rappelé-je à l’ordre. On doit se concentrer…

Elle m’interrompt d’une voix plus forte et assurée. Tenter de rivaliser ne servirait qu’à provoquer un concert de hurlements.

— Tout le monde travaille là-bas et avant on ne pouvait pas rejoindre l’armée, même si on le voulait. Les Mesures ont tout changé. Ils ont organisé un tirage au sort. Un sur vingt, pour tous ceux qui ont entre quinze et dix-sept ans. Mon frère et moi avons tous les deux été choisis. Quelle était la probabilité qu’un truc pareil arrive ?

Ada murmure la réponse à sa question.

— Ils nous ont séparés. J’ai été envoyée à la Légion Fanal juste à côté du Fort des Patriotes, et Morrey à la Légion Dague. C’est le sort qu’ils réservaient à tous ceux qui causaient des ennuis. Et il suffisait pour ça de regarder un officier de travers. La Légion Dague équivaut à une condamnation à mort, vous savez. Cinq mille gamins prêts à se battre et qui vont finir dans une fosse commune.

Je grince des dents et pas à cause de son petit récit. Elle se sert de ses tours à elle pour combattre les miens. Le souvenir des ordres militaires a laissé une marque au fer rouge dans ma mémoire.

— C'est une marche de la mort après leur départ de Corvium, une boucherie. Droit vers les tranchées, au cœur du Goulot. Ils y ont envoyé Morrey parce qu'il a essayé d'embrasser notre mère une dernière fois.

La situation, que je contrôlais déjà difficilement, m'échappe peu à peu. Je le lis sur chaque visage, tandis que mes sangs-neufs digèrent les propos de Cameron. Ada est la plus atteinte. Elle me fixe sans cligner des paupières. Ce n'est pas un regard dur, non, c'est un regard vide. Elle s'efforce de ne pas laisser ses sentiments gagner ses yeux, et n'y parvient pas. Le feu qui se déchaîne au centre de la salle donne à ceux-ci un éclat or et rouge, furibond.

Cameron sait qu'elle les tient et assure sa prise lorsqu'elle poursuit :

— Il y a des sangs-neufs dans cette prison, et des Argents. Mais il y a cinq mille jeunes, cinq mille filles et garçons sur le point de disparaître à tout jamais. Vous comptez les laisser mourir ? Vous avez l'intention de la suivre, ajoute-t-elle avec un mouvement de tête dans ma direction, et le prince qui lui sert de toutou ?

Les doigts de Cal frémissent trop près des miens et je retire ma main. *Pas ici.* Ils savent tous que nous partageons une chambre, et qui sait ce qu'ils peuvent bien imaginer d'autre. Je ne donnerai pas à Cameron plus de munitions qu'elle n'en a déjà.

— Elle affirme que vous avez le choix, or elle ignore la signification de ce mot. J'ai été emmenée de force ici, exactement comme la fois où le légionnaire est venu me chercher, puis la Sentinelle quelques jours plus tard. La faiseuse d'éclairs ne laisse le choix à personne.

Elle s'attend à ce que je réponde à ces accusations, pourtant je ne desserre pas les dents. Ces mots ont le goût de la défaite, et elle le sait. Dans son crâne, les rouages de son cerveau se sont mis en marche. Elle m'a déjà fait du mal et elle peut recommencer. *Alors pourquoi reste-t-elle ? Elle pourrait nous étouffer tous et sortir d'ici… Pourquoi rester ?*

— Mare sauve des gens.

La voix de Kilorn me paraît différente, plus mature. La nostalgie revient, lancinante, dans ma poitrine.

— Mare a sauvé chacun d'entre vous de la prison ou de la mort. Elle se met en danger chaque fois qu'elle entre dans vos villes. Elle n'est pas parfaite, mais ce n'est pas un monstre. Croyez-moi sur parole, ajoute-t-il, se

refusant toujours à rencontrer mon regard. J'ai vu des monstres. Et vous en verrez aussi si nous laissons des sangs-neufs à la merci de la reine. Elle fera en sorte que vous vous entretuiez jusqu'au dernier et qu'il ne reste plus personne pour se souvenir de vous.

Je dois me retenir de ricaner. *Elara n'a aucune pitié.* Je ne m'attends pas à ce que l'intervention de Kilorn pèse lourd dans la balance et j'ai tort. Les autres le considèrent avec respect et attention. Ils ne posent pas les mêmes yeux sur moi. Non, ils sont toujours empreints de peur. Je suis leur général, leur chef. Kilorn est leur frère. Ils l'aiment comme ils n'ont jamais pu aimer Cal, ni moi. Ils écoutent.

Et aussi simplement que ça, la victoire échappe à Cameron.

— On réduira cette prison en cendres, gronde Nix en posant une main sur l'épaule de Kilorn.

Il ne contrôle pas sa force, mais Kilorn ne flanche pas.

— J'en suis, ajoute-t-il.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Et moi.

Les voix résonnent dans ma tête. Je n'aurais jamais espéré autant de volontaires. Gareth, Nix, Ada, l'explosive Ketha, l'autre destructeur invulnérable, Darmian, Lory avec ses sens surdéveloppés. Et Mamie, bien sûr, qui s'est déjà engagée à venir. Ceux qui gardent le silence, Crance, Farrah, Fletcher et Harrick l'illusionniste sont mal à l'aise.

— Bien, dis-je en faisant un pas en avant et en posant sur eux le regard le plus déterminé possible. Nous aurons besoin de ceux qui souhaitent rester pour empêcher les petits de détruire la forêt. Et pour les protéger si quelque chose arrive.

Quelque chose. Un autre raid, une attaque qui pourrait aboutir au massacre de ceux que je me suis échinée à sauver. Cependant, rester ici est moins dangereux qu'aller à Corros, et ils laissent échapper des soupirs de soulagement. Cameron les voit se détendre, les traits déformés par la jalousie. Elle resterait avec eux si elle le pouvait… seulement qui l'entraînerait ? Qui lui apprendrait à contrôler son pouvoir et à s'en servir ? *Pas Cal, et certainement pas moi.* Le prix ne lui convient pas, mais elle le paiera.

J'essaie de regarder tour à tour chacun des volontaires, espérant lire de la détermination ou de la concentration sur leurs visages. Au lieu de quoi, je

trouve de la peur, des doutes et, pire que tout, des regrets. Déjà, alors que nous n'avons même pas commencé. Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour la Garde écarlate de Farley, perdue, ou même pour les soldats du Colonel. Au moins ont-ils un semblant de foi dans leur cause, sinon en eux mêmes. *Je dois être convaincue pour nous tous. Je dois remettre mon masque et être la faiseuse d'éclairs dont ils ont besoin. Mare attendra.* Et je me demande, vaguement, si j'aurai un jour la possiblité de redevenir Mare.

— J'ai besoin que tu m'expliques à nouveau le trajet que tu as emprunté, annonce Cal en montrant à Cameron l'hologramme de la prison de Corros qui continue à tourner sur lui-même. Vous autres, mangez bien et entraînez-vous de votre mieux. Dès que l'orage sera terminé, je veux tous vous revoir dans la clairière.

Ils lui prêtent une oreille attentive, incapables de désobéir. Si j'ai dû apprendre à parler comme une princesse, Cal, lui, a toujours su parler comme un général. Il commande. Il a un don pour ça, il est fait pour ça. Et maintenant qu'il a une mission, un objectif au-delà de ceux auxquels il est habitué – recruter, se cacher –, plus rien n'a d'importance. Même moi. Imitant les autres, je le laisse à l'élaboration d'une stratégie. La faible lueur projetée par l'hologramme se reflète dans ses yeux bronze. Il semble ensorcelé.

Je ne suis pas les sangs-neufs dans les profondeurs du Vivier, vers les tunnels et les cavités où ils pourront s'entraîner sans se blesser. Je préfère affronter l'orage et sors donc, frappée de plein fouet par une bourrasque de pluie glaciale. La chaleur de Cal se dissipe rapidement, loin derrière moi.

Je suis la faiseuse d'éclairs.

Les nuages sont sombres au-dessus, chargés de tourbillons de pluie et de neige. Un nymphus n'aurait aucun mal à les manipuler, tout comme un ouranos. Quand j'étais Mareena, j'ai menti et prétendu que ma mère était une ouranos de la Maison Nolle. Elle pouvait agir sur le temps de la même façon que je pouvais contrôler l'électricité. Et dans le Caveau des Os, j'ai convoqué les éclairs dans le ciel, faisant éclater le bouclier violet au-dessus de moi, nous protégeant, Cal et moi, des soldats de Maven qui nous encerclaient. Ça m'a affaiblie à l'époque, mais je suis plus forte aujourd'hui. Je dois l'être.

Mes yeux se plissent pour se préserver de la pluie, ignorant la morsure de chaque goutte glacée. L'eau imbibe mon épais manteau d'hiver, gelant mes doigts et mes orteils. Ils ne sont pas engourdis cependant. Je sens tout ce

que je dois sentir, de la toile qui pulse sous ma peau à cette chose au-delà des nuages, qui bat lentement tel un cœur noir. Plus je me concentre dessus, plus ses battements s'intensifient, et j'ai l'impression qu'il saigne. Des volutes d'électricité statique s'échappent du tourbillon que je ne peux voir, s'emmêlent dans les nuages de pluie les plus bas. Les poils de ma nuque se dressent, je perçois le craquement électrique d'un autre orage qui se prépare. Je serre le poing, agrippant ce que j'ai créé, espérant qu'il va être retentissant.

Le premier coup de tonnerre est faible, à peine un grondement. Un mince éclair suit, atteignant la vallée, à peine visible un instant à travers la brume de neige et de pluie. Le suivant est plus fort, veiné de violet et de blanc. Je retiens mon souffle, à la fois de fierté et d'épuisement. Chaque éclair me procure une sensation merveilleuse tout en me vidant d'autant d'énergie qu'il m'en apporte.

— Tu ne sais pas viser.

Kilorn est adossé à l'entrée du Vivier, s'abritant du mieux qu'il peut sous une avancée du toit. Loin du feu, il paraît plus dur, plus maigre que jamais, alors qu'il mange aussi bien qu'à Pilotis. Les longues heures de chasse et la famine l'ont marqué.

— Et tu tiens vraiment à t'entraîner aussi près de la maison, ajoute-t-il en indiquant la vallée.

Au loin, un grand pin fume.

— Si tu comptes t'améliorer, rends-nous service et va un peu plus loin…

— Tu m'adresses à nouveau la parole ? dis-je en boudant pour cacher combien je suis essoufflée.

Les yeux plissés, je fixe l'arbre fumant. Un éclair s'abat sans énergie à une centaine de mètres, bien au-delà de la cible que je visais.

Il y a un an, Kilorn se serait moqué de mes efforts et m'aurait provoquée jusqu'à ce que je réagisse. Il faut croire que son esprit a autant mûri que son corps. Sa puérilité disparaît. À une époque je la détestais. Aujourd'hui, je la regrette.

Il rabat la capuche de son sweatshirt pour cacher ses cheveux coupés à la va-vite. Il a refusé que Farley les lui rase, comme les siens, à quelques millimètres du crâne, alors c'est Nix qui s'en est chargé et Kilorn se retrouve avec un rideau irrégulier de boucles fauves.

— Tu m'autorises à venir à Corros ? finit-il par demander.

— Tu t'es porté volontaire.

Le sourire qui fend son visage est aussi blanc que la neige qui tombe autour de nous. J'aimerais tellement qu'il n'en ait pas autant envie. J'aimerais tellement qu'il m'écoute, et qu'il reste ici. D'après Cal, Kilorn me fait assez confiance pour me laisser prendre mes propres décisions. Et je dois le laisser prendre les siennes.

— Merci d'avoir pris ma défense, continué-je, avec une sincérité totale.

Il incline la tête pour chasser les boucles dans ses yeux. Il joue avec le mur de terre battue derrière lui et se force à hausser les épaules d'un air détaché.

— On aurait pu croire que tu avais appris à convaincre les gens après toutes ces leçons argents. Mais bon, ce serait oublier que tu es idiote.

Nos rires se mêlent, un son qui me rappelle le passé. À cet instant, nous sommes différents de ceux que nous sommes à présent, redevenus ceux que nous avons toujours été.

Nous n'avons pas parlé depuis des semaines, et je ne m'étais pas rendu compte à quel point il m'avait manqué. L'espace d'un instant, j'hésite à tout lui déballer, pourtant je résiste à ce besoin douloureux. Ça fait mal de retenir ces choses, de ne pas lui parler des messages de Maven, des visages morts que je vois toutes les nuits, ou des cauchemars de Cal, qui l'empêchent de dormir. Je veux tout lui raconter. Il connaît Mare comme personne, et réciproquement. *Seulement Mare et l'apprenti pêcheur sont partis. Il le faut. Ils ne survivraient pas dans un monde pareil.* Je dois être une autre, qui ne compte pas uniquement sur sa propre force. Avec lui, c'est trop facile de me glisser à nouveau dans la peau de Mare, celle que j'étais autrefois, et d'oublier celle que je dois être.

Le silence se prolonge, aussi vaporeux que les nuages formés par nos respirations dans l'air froid.

— Si tu meurs, je te tue.

Avec un sourire triste, il répond :

— Pareil.

24.

Étrangement, je dors mieux au cours de ces trois jours que depuis des semaines. Les entraînements ardus dans la clairière associés à de longues réunions préparatoires nous laissent tous sur les rotules. Nos missions de recrutement ont été suspendues. Elles ne me manquent pas. Chacune de ces missions me coupait le souffle, de soulagement ou d'horreur, et ces deux émotions me détruisaient. Trop de corps sur les gibets, trop d'enfants choisissant de quitter leurs mères, trop de personnes arrachées à leur existence. Pour le pire ou le meilleur, je suis responsable de la situation, et la culpabilité m'écrase. À présent que l'avion reste au sol et que je consacre mon temps à étudier des cartes et des plans, j'éprouve une autre forme de honte. J'ai abandonné ceux qui sont toujours dans la nature, tout comme j'ai abandonné, à en croire Cameron, les jeunes de la Petite Legion. Combien d'autres bébés et enfants vont mourir ? Mais quelle autre option ai-je ? Je ne suis qu'un être humain, une petite fille qui n'arrive plus à sourire. Je la cache aux autres, derrière mon masque d'éclairs. Cependant elle reste là, affolée, les yeux écarquillés, terrifiée. J'ai beau la repousser à chaque instant de veille, elle continue à me tourmenter. Jamais elle ne disparaît.

Tout le monde fait de longues nuits, même Cal, qui prend garde à ce que chacun se repose autant que possible après l'entraînement. Si Kilorn me parle à nouveau, renouant avec cette vieille habitude, Cal est plus distant d'heure en heure. C'est comme s'il n'avait plus de place dans son esprit pour la conversation. Corros l'a déjà pris au piège. Il se réveille avant moi, pour noter d'autres idées, d'autres listes, griffonnant sur le moindre

morceau de papier disponible. Ada est son meilleur atout, et elle enregistre tout avec une telle concentration que je crains que ses yeux ne percent des trous dans les cartes. Cameron est toujours dans les parages. Malgré les ordres de Cal, son épuisement ne cesse de s'approfondir. Des cernes sombres marquent son visage, elle s'appuie contre les murs ou s'assied dès qu'elle en a l'occasion. Elle ne se plaint pas, néanmoins, du moins devant les autres.

Aujourd'hui, le dernier jour précédant le raid, elle est particulièrement de mauvaise humeur. Elle s'en prend à ses compagnes d'entraînement, à savoir Lory et moi.

— Ça suffit, lâche celle-ci entre ses dents serrées.

Elle pose un genou à terre et agite la main dans la direction de Cameron. Cette dernière serre le poing mais retient son pouvoir et le rideau de silence qui nous étouffe se soulève peu à peu.

— Tu es censée neutraliser mon pouvoir, pas moi, ajoute Lory en se redressant avec difficulté.

Elle a beau être originaire de Kentosport, une ville portuaire escarpée, glaciale et à moitié oubliée, déjà battue par la neige et les tempêtes, elle resserre les pans de son manteau sur elle. Le pouvoir de Cameron n'anéantit pas seulement les pouvoirs des sangs-neufs, elle les anéantit tout court. Pouls qui ralentit, vision qui s'obscurcit et température qui chute. Elle réussit même à créer un trouble jusque dans les os.

— Désolée.

Cameron a pris l'habitude d'économiser sa salive. Un changement bienvenu après ses discours interminables.

— Je ne suis pas douée, ajoute-t-elle.

Lory rétorque sur le même ton cassant :

— Oui, eh bien tu ferais mieux de le devenir, et vite. On part ce soir, Cole, et tu ne viens pas seulement pour jouer les guides touristiques.

Ça ne me ressemble pas de mettre un terme aux disputes. Les provoquer, oui, y assister, certainement, mais les arrêter ? Pourtant, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Lory, ça suffit. Cameron, une dernière fois.

La voix princière de Mareena me sert bien dans ces circonstances et toutes deux s'interrompent sur-le-champ.

— Bloque son pouvoir, Cameron. Rends-la normale. Contrôle-la.

Un muscle tressaille sur la joue de Cameron, cependant elle ne formule aucune protestation. Malgré toutes ses plaintes, elle sait qu'elle doit le faire. Sinon pour nous, pour elle. Apprendre à contrôler son pouvoir est la meilleure chose qu'elle puisse faire, et c'est d'ailleurs notre marché. Je l'entraîne, elle nous conduit à Corros.

Lory est moins conciliante.

— Ça devrait être à ton tour, Barrow, grogne-t-elle.

Son accent du nord, prononcé et implacable, est à son image, à l'image de l'endroit rude dont elle est originaire.

— Cole, si je suis encore malade à cause de toi, je t'étripe dans ton sommeil.

Par je ne sais quel miracle, cette sortie fait naître un soupçon de sourire sur les lèvres de Cameron.

— Tu peux toujours essayer, répond-elle en dépliant ses longs doigts tordus. Préviens-moi dès que tu sens quelque chose.

J'observe, à l'affût du moindre signe. Comme avec Cameron, le pouvoir de Lory est un peu difficile à voir. Tous ses sens, ouïe, vue, toucher, odorat, goût, sont incroyablement intensifiés. Elle a un œil de lynx, entend les brindilles qui se brisent à plus d'un kilomètre, peut remonter une piste avec l'aisance d'un chien. Si seulement elle aimait chasser… Lory préfère garder le camp, utilisant ses sens surdéveloppés pour surveiller la forêt.

— Doucement, dis-je à Cameron.

Son front se plisse sous l'effet de la concentration. Je comprends ce qui se passe. C'est une chose de tout lâcher, d'ouvrir les vannes à l'intérieur et de tout laisser se déverser à l'extérieur. C'est plus facile que de se maîtriser, de se réfréner, de procéder avec constance, fermeté et contrôle.

— Ce pouvoir t'appartient Carmeron. Il est à toi. Il t'obéit.

Une lueur s'allume dans son regard. Elle n'exprime pas la colère habituelle. *De la fierté.* Je comprends ce sentiment aussi. Pour des filles comme nous, qui n'avions rien, n'espérions rien, c'est enivrant de découvrir que nous possédons quelque chose, une chose sur laquelle personne d'autre n'a aucun droit, une chose que personne d'autre ne peut nous prendre.

À ma gauche, Lory cligne des yeux, les plisse.

— Ça marche, dit-elle. Je peux à peine entendre ce qui se passe à l'autre bout du camp.

Ce qui est encore loin. Elle n'a pas entièrement perdu son pouvoir.

— Un peu plus, Cameron.

Elle obtempère, déployant son autre main. Ses doigts frémissent en rythme avec ce qui doit être son pouls, façonnant ce qu'elle ressent pour obtenir le résultat souhaité.

— Et maintenant ?

Lory incline la tête.

— Quoi ? demande-t-elle en plissant davantage encore les yeux.

Elle ne voit ni n'entend presque rien.

— Tu as trouvé la bonne mesure.

Sans réfléchir, je pose mes paumes contre les omoplates de Cameron.

— Voilà ce que tu dois rechercher à chaque fois, ajouté-je. Bientôt, ce sera aussi facile que d'actionner un interrupteur, les sensations te seront si familières que tu ne pourras pas les oublier. Ce sera instantané.

— Bientôt ? répète-t-elle en tournant la tête. On part ce soir.

Sans réfléchir, je la force à tourner la tête pour regarder de nouveau Lory.

— N'y pense pas, lui dis-je. Voyons voir combien de temps tu peux tenir sans la blesser.

— Je suis aveugle ! crie Lory, bien trop fort.

Et sourde, semblerait-il.

— Ça marche, soufflé-je à Cameron. Tu n'as pas besoin de nous dire ce que tu as fait pour ça, mais sache, toi, que c'est ton élément déclencheur.

Il y a des mois de cela, Julian m'a donné le même conseil, trouver l'élement déclencheur qui avait libéré mes étincelles dans le Jardin à la Spirale. Je sais maintenant que lâcher prise est ce qui me rend puissante, et apparemment Cameron a aussi découvert ce qui lui permet d'activer son pouvoir.

— Rappelle-toi bien cette sensation.

Malgré le froid, une goutte de sueur coule dans la nuque de Cameron et disparaît sous son col. Elle serre les dents, la mâchoire crispée pour retenir un grognement de frustration.

— Ça deviendra plus facile, poursuis-je en reposant les mains sur ses épaules.

Ses muscles sont durs sous mes doigts, aussi tendus que des cordes sur le point de céder. Son pouvoir, en affaiblissant Lory, l'affaiblit elle aussi. *Si seulement nous avions plus de temps. Une semaine de plus, ou même un jour.*

Au moins Cameron n'aura-t-elle pas à se retenir une fois à Corros. À l'intérieur de la prison, je veux qu'elle cause autant de dégâts que possible.

Entre son tempérament et les souvenirs associés à ce lieu, neutraliser les gardes ne devrait pas lui poser trop de difficultés. Elle nous ouvrira la voie, à travers la pierre et la chair. Mais que se passera-t-il quand la mauvaise personne croisera sa route ? Un sang-neuf qu'elle ne reconnaîtra pas ? Cal ? *Moi ?* Son pouvoir est peut-être bien le plus puissant qu'il m'ait été donné de voir ou d'éprouver, et je n'ai aucune envie d'être à nouveau sa victime. Cette simple pensée me donne la chair de poule. Au plus profond de moi, mes étincelles réagissent, électrisant mes nerfs. Je dois les repousser, me rappelant mes propres leçons pour garder mes éclairs tranquilles, au calme. Même s'ils obéissent, se limitant au bourdonnement discret que je ne remarque presque plus, leur puissance reste perceptible. En dépit de mes inquiétudes constantes et de mes angoisses, mon don semble s'être développé. Il est plus fort qu'auparavant, robuste et vivant. *Une part de moi l'est, au moins.* Parce que sous les éclairs se cache une autre réalité.

Le froid ne me quitte jamais, il ne cesse jamais et il est plus pesant que n'importe quel fardeau. Le froid est un gouffre, il engloutit mes entrailles. Il se répand comme une pourriture, une maladie, et je crains qu'un jour il ne laisse plus qu'une coquille vide, celle de la faiseuse d'éclairs, l'enveloppe corporelle de Mare Barrow.

Lory roule ses yeux aveugles, cherchant vainement à percer la couche d'obscurité.

— Je recommence à le sentir, crie-t-elle.

Le sifflement de ses mots trahit sa douleur. Elle a beau être aussi solide que les rochers salés sur lesquels elle a grandi, Lory ne peut pas étouffer sa souffrance.

— Ça empire.

— Arrête.

Au terme d'un délai trop long à mon goût, les bras de Cameron retombent et son corps se détend. Elle semble se ratatiner, et Lory pose à nouveau un genou à terre. Elle se masse les tempes et cligne des paupières à toute allure, tandis que ses sens reviennent.

— Aïe, marmonne-t-elle en adressant un sourire en coin à Cameron.

Celle-ci ne lui répond pas. Elle pivote – ses tresses suivent le mouvement vif –, pour se retrouver nez à nez avec moi. Ou plutôt avec le sommet de mon crâne. Je perçois sa rage, une rage familière qui lui sera utile ce soir.

— Oui ?

— J’ai terminé pour aujourd’hui, cingle-t-elle, dévoilant des dents d’un blanc éblouissant.

Je ne peux m’empêcher de croiser les bras et de me redresser au maximum. Je lui jette un regard noir digne de Lady Blonos.

— Tu auras terminé dans deux heures, Cameron, et tu devrais regretter que ça ne soit pas plus long. Nous avons besoin de chaque seconde…

— J’ai dit que j’avais terminé, répète-t-elle.

Pour une fille de quinze ans, elle peut se montrer d’une dureté désarmante. Les muscles de son long cou luisent de sueur et sa respiration est saccadée. Mais elle s’interdit d’aspirer de grandes goulées d’air, désireuse de m’affronter sur le même pied. *De se faire passer pour une égale.*

— Je suis fatiguée, j’ai faim et je m’apprête à aller mener une bataille à laquelle je n’ai aucune envie de participer. Encore une. Et il est hors de question que je meure l’estomac vide.

Lory nous observe avec de grands yeux ronds. Je sais ce que ferait Cal. Il y verrait de l’insubordination et il ne faut pas la tolérer. Je devrais pousser Cameron dans ses retranchements, la forcer à faire un tour de la clairière en courant, voir peut-être si elle peut abattre un oiseau rien qu’avec son pouvoir. Le message de Cal ne laisserait place à aucune ambiguité : ce n’est pas elle qui commande. Cal connaît les soldats, mais Cameron n’en est pas un. Elle ne se soumettra pas, ni à moi ni à lui. Elle a obéi trop longtemps aux sifflets qui imposaient un changement d’équipe, aux emplois du temps qui contrôlaient des générations d’ouvriers réduits en esclavage. Elle a goûté à la liberté et ne suivra aucun ordre allant contre sa volonté. Et même si elle proteste en permanence, elle est restée. Malgré son pouvoir, elle est restée.

Je ne la remercierai pas, mais je ne la priverai pas de repas. Sans un mot, je m’écarte sur le côté.

— Trente minutes de repos, et tu reviens.

Ses yeux crépitent de colère et cette vision familière me fait presque sourire. Je ne peux m’empêcher de l’admirer. Un jour, nous deviendrons peut-être même amies.

Si elle n’est pas d’accord, elle n’ose pas protester non plus et s’éloigne. Les autres la regardent traverser la clairière, observent celle qui a défié la faiseuse d’éclairs. Je me fiche bien de ce qu’ils peuvent penser. Je ne suis pas leur capitaine, je ne suis pas leur reine. Je ne suis ni meilleure ni pire

qu’eux, et il est temps qu’ils commencent à me voir telle que je suis. Une sang-neuf comme eux, une combattante comme eux, et rien de plus.

— Kilorn a pris des lièvres, dit Lory pour rompre le silence.

Elle renifle l’air et se lèche les babines d’une façon qui ferait frémir Lady Blonos.

— Et ils sont bien dodus.

— Vas-y aussi, marmonné-je en agitant la main vers le feu où cuisent les bêtes, à l’autre bout de la clairière.

Elle n’a pas besoin de se l’entendre dire deux fois.

— Cal est de mauvais poil, au fait, ajoute-t-elle. En tout cas, il n’arrête pas de jurer et de donner des coups de pied dans les objets.

Cal n’est pas dehors pourtant... mais bien sûr Lory entend presque tout si elle tend l’oreille y compris ce qui se passe à l’intérieur.

— Je m’occupe de lui, lui dis-je avant de m’éloigner d’un pas vif.

Elle tente de me suivre, puis se ravise et me laisse filer. Je ne prends pas la peine de masquer mon inquétude : Cal ne perd pas facilement son calme, et élaborer une stratégie l’apaise, le rend heureux même. Alors ce qui le contrarie m’inquiète aussi, bien plus qu’il ne le faudrait la veille de notre raid.

Le Vivier est pour ainsi dire désert, puisque tout le monde s’entraîne. Même les enfants sont sortis voir leurs aînés apprendre à se battre, viser et contrôler leur pouvoir. Je suis contente qu’ils ne soient pas sous terre, en train de m’agripper les mains, de me harceler avec leurs questions idiotes concernant leur héros, le prince exilé. Je n’ai pas autant de patience que Cal avec les enfants.

Au moment de tourner dans un couloir, je manque de percuter, tête la première, mon frère, qui vient de la direction des chambres. Farley le suit, un petit sourire satisfait aux lèvres, qui disparaît à la seconde où elle m’aperçoit. *Oh oh…*

— Mare, marmonne-t-elle en guise de salutation.

Elle ne s’arrête pas. Il me semble voir réapparaître le sourire sur ses lèvres. Shade tente de l’imiter mais je tends le bras pour le stopper net.

— Je peux t’aider ? me demande-t-il.

Un tic nerveux agite sa bouche, alors qu’il tente de retenir un misérable sourire taquin. C’est une bataille perdue d’avance. Je m’efforce de paraître fâchée, ne serait-ce que pour sauvegarder les apparences.

— Tu es censé t’entraîner.

— Tu as peur que je ne fasse pas assez d'exercice ? Je te rassure Mare, dit-il avec un clin d'œil, on n'arrête pas.

Évidemment. Farley et Shade sont inséparables depuis plusieurs semaines. Je ne peux m'empêcher de pousser un cri.

— Shade Barrow !

— Oh, allez, tout le monde est au courant. Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien pigé.

— Tu aurais pu me le dire, bafouillé-je, cherchant un motif pour lui faire la morale.

Il se contente de hausser les épaules, toujours souriant.

— Parce que toi tu m'as tout dit pour Cal ?

— C'est…

… *différent.* Voilà ce que je voudrais rétorquer. Nous ne nous éclipsons pas en pleine journée, et ne faisons même pas grand-chose la nuit. Mais Shade m'interrompt en levant la main.

— Si ça te va, j'aime autant ne rien savoir. Et si tu veux bien m'excuser, je crois que j'ai besoin de m'entraîner, ainsi que tu l'as si gentiment souligné.

Il s'éloigne à reculons, les paumes tendues vers moi, comme un homme quittant la bataille. Je le laisse partir, tout en retenant un sourire moi aussi. Une minuscule étincelle de joie se déploie dans ma poitrine, sentiment étranger dans cette succession de jours de désespoir. Je la protège ainsi que je le ferais d'une flamme de bougie pour la garder vivante et brillante. Cal la souffle malheureusement d'un coup.

Il est dans notre chambre, assis sur une caisse retournée, un papier que je connais bien sur les genoux. C'est le verso de l'une des cartes du Colonel, recouverte de lignes tracées avec méticulosité. Une carte de la prison de Corros, aussi détaillée que le permettaient les souvenirs de Cameron. Je m'attends à voir les bords du papier fumer, cependant Cal réussit à contenir son feu dans les limites du trou noirci dans le sol. Il projette une lueur rouge changeante qui ne doit pas être suffisante pour lire, mais il s'en contente. Dans le coin de la pièce, mon coffre n'a pas bougé, contenant toujours les messages obsédants de Maven.

Lentement, je récupère une autre caisse et m'assieds à côté de lui. Il fait mine de pas le remarquer. Rien ne lui échappe cependant, il est toujours à l'affût, en vrai soldat. Quand mon épaule cogne la sienne, il ne détache pas ses yeux de la carte mais sa main se faufile jusqu'à ma jambe et il me

transmet sa chaleur. Il la laisse posée là et je ne le repousse pas. Je ne trouve jamais la force de le faire.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandé-je en posant la tête sur son épaule.

Pour mieux voir la carte, voilà ce dont j'essaie de me convaincre.

— À part Maven, sa mère, le fait que je déteste le lapin et ce trou à rats qu'on va attaquer ? Rien du tout, merci de t'inquiéter.

J'ai envie de rire, or j'arrive à peine à sourire. Ça n'est pas son genre de plaisanter, pas dans des moments pareils. Ce mauvais goût-là ressemble plutôt à Kilorn.

— Cameron fait des progrès, si ça peut aider.

— Vraiment ? C'est pour ça que tu es ici au lieu de l'entraîner ?

Les vibrations de sa voix, qui se réverbère dans son torse, parviennent jusqu'à moi.

— Elle a besoin de manger, Cal. Elle n'est pas un bloc de pierre du silence.

Il siffle, observant toujours le schéma de Corros.

— Ne remue pas le couteau dans la plaie, lâche-t-il.

— Elle se trouve dans les cellules, Cal, pas dans le reste de la prison, lui rappelé-je.

Avec un peu de chance, il m'entendra et se ressaisira suffisamment pour sortir de cette humeur étrange.

— Nous irons bien tant que personne ne nous y enfermera, ajouté-je.

— Tu devrais en parler à Kilorn.

À mon déplaisir, il ricanne à sa propre blague, m'évoquant davantage un écolier que le soldat dont nous avons besoin. Pour ne rien arranger, il serre les doigts sur mon genou. Pas assez pour me faire mal, heureusement.

— Cal ?

Je repousse sa main, la chasse ainsi que je le ferais d'une araignée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? insisté-je.

Il finit par relever la tête et me regarder. Il continue à sourire pourtant il n'y a pas une seule lueur de joie dans ses yeux. Quelque chose de noir s'y peint, le transformant en parfait étranger. Même dans le Caveau des Os, avant que son propre frère le condamne à mort, Cal n'avait pas cette expression. Il avait peur, il était désemparé, un prince devenu moins que rien, mais il restait Cal. Je pouvais me fier à lui. Alors qu'aujourd'hui ? Ce garçon rigolard aux mains nerveuses et à l'air désespéré ? *Qui est-il ?*

— Tu veux une liste ? répond-il alors que son sourire s'élargit.

Un déclic se produit en moi. De toutes mes forces, je lui envoie mon poing dans l'épaule. Il a beau être immense, il n'oppose aucune résistance à mon coup et bascule en arrière, me prenant au dépourvu. Je tombe avec lui, et nous atterrissons sur le sol de terre battue. Sa tête produit un bruit creux et il pousse un grognement de douleur. Quand il tente de se relever, je le plaque à terre.

— Tu resteras là tant que tu ne te seras pas ressaisi.

À mon grand étonnement, il se contente de hausser les épaules. Puis il m'adresse un clin d'œil.

— Ce n'est pas ça qui va me motiver.

— Cal…

Autrefois, les dames nobles de Norta se seraient évanouies si le prince Tiberias s'était avisé de leur faire un clin d'œil. Il ne réussit qu'à me nouer l'estomac, et je lui décoche un nouveau coup, cette fois dans le ventre. Il a au moins l'intelligence de garder la bouche fermée.

— Maintenant dis-moi quel est le problème ?

Ce qui débutait comme un sourire se transforme en renfrognement et il laisse sa tête partir en arrière. Ses sourcils se froncent. Il scrute le plafond. *C'est toujours mieux que de se conduire en imbécile.*

— Cal, onze personne nous accompagnent à Corros. Onze.

Il serre les dents. Il a compris où je veux en venir. *Onze personnes qui mourront si on ne s'en sort pas, sans parler de tous ceux enfermés à Corros que l'on abandonnerait à leur sort.*

— J'ai peur, moi aussi.

Ma voix tremble plus que je ne le voudrais.

— Je n'ai aucune envie de les décevoir, insisté-je, je n'ai aucune envie qu'ils soient blessés.

Une fois de plus, sa main trouve ma jambe. La caresse n'est pas insistante, cependant. C'est juste une façon de me rappeler sa présence. *Je suis là.*

— Mais surtout…

Ma voix se brise, s'accrochant aux bords tranchants de la vérité.

— Surtout, j'ai peur pour moi. J'ai peur du sondeur, de connaître les mêmes souffrances. J'ai peur de ce qu'Elara me fera si elle met la main sur moi. Je sais que j'ai plus de valeur que beaucoup, à cause de ce que j'ai fait et de ce que je peux faire. Mon nom et mon visage ont autant de pouvoir

que mes éclairs, et ça me rend importante. Ça me donne le plus de valeur à leurs yeux.

Et ça fait que je suis seule.

— Je déteste penser comme ça, ajouté-je, mais c'est encore le cas.

La déprime de Cal me gagne. Une nuit obscure, je lui ai déballé tous mes secrets, sur une route épaissie par la chaleur estivale. J'étais une fille qui cherchait à lui piquer son argent à l'époque. Aujourd'hui, l'hiver approche et je suis la fille qui lui a volé sa vie. Le pire de ma confession reste à venir, se déchaînant dans mon crâne tel un oiseau en cage, implorant d'être libéré.

— Il me manque, murmuré-je sans réussir à soutenir le regard de Cal. Celui pour qui je le prenais me manque.

La main sur ma jambe se referme en un poing dégageant de la chaleur. *De la colère.* Cal est transparent, et c'est un répit bienvenu après avoir passé si longtemps dans l'antre de loups menteurs.

— Il me manque aussi.

Mes yeux se rivent aux siens, tant je suis incrédule.

— Je ne sais pas ce qui pourrait nous aider à l'oublier. Penser qu'il n'a pas toujours été ainsi, que sa mère l'a empoisonné. Ou au contraire se dire qu'il est un monstre depuis sa naissance.

— Personne n'est un monstre à la naissance. Maven ne fait pas exception à la règle.

Même si j'aimerais que ce soit le cas pour certains. Ce serait plus facile de les haïr, de les tuer, d'oublier leurs visages.

Sans réfléchir, je m'allonge, presse mon cœur contre le sien. Ils battent à l'unisson, reflétant nos souvenirs communs d'un garçon à la langue déliée et aux yeux bleus. Malin, négligé, compatissant. Un garçon que nous ne reverrons jamais.

— Nous devons renoncer à lui, murmuré-je dans le cou de Cal. Même s'il faut le tuer pour cela.

— S'il est à Corros.

— J'en suis capable, Cal. Si tu ne peux pas.

Il conserve le silence durant ce qui me semble une éternité mais qui ne doit pas se prolonger plus d'une minute. Je manque pourtant de m'endormir. Sa chaleur est plus lénifiante que le meilleur lit d'un palais.

— S'il est à Corros, finit-il par répondre, je ne pourrai pas me contrôler. Je me lancerai à ses trousses avec tout ce que je possède d'énergie, à ses

trousses et à celles d’Elara. Elle se servira de ma colère pour la retourner contre toi. Elle me forcera à te tuer, comme elle m’a forcé…

Mes doigts trouvent ses lèvres et l’empêchent de prononcer les mots. Ils lui font tant de mal. À cet instant, j’aperçois un homme qui n’a d’autre but que la vengeance et d’autre cœur que celui que j’ai brisé. Un autre monstre, prêt à révéler sa véritable nature.

— Je ne permettrai pas que ça arrive, lui dis-je en repoussant nos plus grandes peurs.

Il ne me croit pas. Je le vois dans son regard ténébreux. L’abîme, celui que j’ai aperçu à la Résidence de l’Océan, menace de l’engloutir.

— Nous n’allons pas mourir, Cal. Nous sommes arrivés trop loin pour ça.

Son rire est creux, douloureux. Il repousse doucement mes mains sans lâcher mon poignet.

— Sais-tu combien d’êtres chers j’ai perdus ?

Je sais qu’il sent le vrombissement de mon pouls, et je suis trop près pour masquer la douleur qu’il m’inspire. Il raille presque ma pitié.

— Tous. Tous assassinés, par elle.

La reine Elara.

— Elle les tue, poursuit-il, puis elle les efface.

Un autre que moi penserait qu’il parle de son père, ou même du frère qu’il croyait avoir en Maven. Mais je le connais trop bien.

— Coriane, chuchoté-je, prononçant le prénom de sa mère.

La sœur de Julian. La reine chantante. Cal n’a gardé aucun souvenir d’elle, ce qui ne l’empêche pas de la pleurer.

— C’est pour ça que la Résidence de l’Océan était mon palais préféré. C’était le sien. Mon père le lui avait offert.

Je cligne des yeux, convoque mes souvenirs du cauchemar que j’ai vécu au palais de la Rade. J’essaie de me souvenir de ce que j’ai vu pendant que nous nous battions pour nos vies. Vaguement, peu à peu, je revois les couleurs qui dominaient les intérieurs. De l’or. Du jaune. Comme du papier vieilli, comme les tuniques de Julian. La couleur de la Maison Jacos.

Ça explique pourquoi il avait l’air aussi triste, pourquoi il n’a pas pu brûler les bannières. Les bannières de sa mère. J’ignore ce qu’éprouvent les orphelins. J’ai toujours eu une mère et un père. C’est une chance que je n’ai comprise que le jour où ils m’ont été arrachés. J’ai honte de me sentir loin d’eux à cet instant alors qu’ils sont en sécurité, contrairement aux parents de Cal, morts et enterrés. À présent, je hais le froid en moi, et cette peur

égoïste de la solitude. De nous deux, Cal est plus seul que je ne le serai jamais.

Mais nous ne pouvons pas rester prisonniers de nos pensées et et de mémoires. Nous ne pouvons pas nous abandonner au passé.

— Parle-moi de la prison, lui dis-je, changeant de sujet.

Je sortirai Cal de cette déprime, même si ça me tue. Il laisse échapper un soupir si profond qu'il ébranle son corps tout entier. Il est néanmoins heureux de penser à autre chose.

— C'est un puits. Une forteresse protégée par un plan ingénieux. Les accès se trouvent au niveau supérieur. Les cellules sont en dessous et les passerelles actionnées par des magnetrons relient tout. Un mouvement du poignet, et nous chuterons de dix mètres pour nous retrouver au fond du puits. Ils nous massacreront, nous et tous ceux que nous aurons libérés.

— Et les prisonniers argents ? Tu ne penses pas qu'ils résisteront aux attaques ?

— Pas après avoir passé des semaines dans les cellules silencieuses. Ils constitueront un obstacle, rien d'insurmontable. Et leur fuite sera ralentie.

— Tu… tu comptes les laisser fuir ?

Son silence est éloquent.

— Ils pourraient se retourner contre nous lors de l'opération, ou nous pourchasser après.

— Je ne connais rien à la politique, mais je pense qu'une évasion de prison donnera à mon frère plus d'une migraine, surtout si les évadés sont ses ennemis.

Je secoue la tête.

— Ça ne te plaît pas ?

— Je n'ai pas confiance.

— Tu parles d'une surprise, rétorque-t-il avec sécheresse.

L'un de ses doigts dessine des zigzags sur mon cou, suivant les cicatrices que le petit jouet de son frère a créées.

— La force brute ne te permettra pas de remporter cette victoire, Mare. Peu importe combien de sangs-neufs tu rassembles. Ils restent plus nombreux, et ils gardent l'avantage.

Le soldat qui se fait l'avocat d'un autre type de combat. Quelle ironie !

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

Il hausse les épaules.

— Les subtilités politiques ne sont pas vraiment mon fort, néanmoins je suis partisan d'essayer.

— Au risque de déclencher une guerre civile ?

Il y a des mois de cela, Cal m'a dit ce qui arriverait en cas de rébellion. Une guerre des deux camps, où serait versé du sang des deux couleurs. Rouges contre Rouges, Argents contre Argents, et tout le reste au milieu. Il m'a dit qu'il n'était pas prêt à risquer l'héritage de son père pour une guerre pareille, même juste. Le silence s'abat à nouveau sur nous deux. Cal refuse de répondre. Je suppose qu'il ne sait plus quelle est sa position. Ni rebelle, ni prince, il n'est sûr de rien à l'exception du feu dans ses os.

— Ils pourraient être plus nombreux que nous, ce qui ne fait pas forcément pencher la balance en leur faveur, dis-je.

Surpassant les deux. Voilà ce que Julian m'a écrit quand il a découvert ce que j'étais. Julian, que je pourrais bien, à ma grande surprise, revoir.

— Les sangs-neufs ont des pouvoirs qu'aucun Argent ne peut prévoir, ajouté-je. Et toi non plus d'ailleurs.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu te lances dans cette mission comme si tu menais tes troupes, avec des pouvoirs que tu comprends, qu'ils maîtrisent mieux grâce à tes entraînements.

— Et ?

— Et je suis curieuse de voir ce qui va se passer quand un garde tentera de tirer sur Nix ou qu'un magnetron fera tomber Gareth.

Il faut une seconde à Cal pour comprendre ce que je dis. Nix est invulnérable, plus fort qu'un peau-de-roche. Et Gareth, capable de manipuler la gravité, ne risque pas de tomber de sitôt. Nous n'avons peut-être pas une armée, mais nous avons des soldats, et des pouvoirs que les gardes argents ne sauront pas combattre. Lorsqu'il prend la mesure de la situation, Cal m'enserre le visage des deux mains, et se redresse vers moi. Il plante sur mes lèvres un baiser impétueux, bien trop court à mon goût.

— Tu es un génie, souffle-t-il en se relevant d'un bond. Va trouver Cameron, prépare tout le monde.

Il empoigne la carte d'une main, presque enivré par la violence de ses sentiments. Le même sourire moqueur se peint sur son visage, et cette fois il ne me déplaît pas.

— Ça pourrait bien marcher.

25.

Le Vivier vacille derrière moi et je regarde avec terreur ma maison de ces dernières semaines disparaître d'un simple mouvement de la main de Harrick. La colline demeure, ainsi que la clairière, mais tous les signes de notre présence s'effacent, chassés comme des grains de sable d'une surface lisse. Nous n'entendons même plus les enfants qui se trouvaient là un instant plus tôt, nous disant au-revoir en agitant le bras, leurs voix se réverbérant dans la nuit. Farrah les étouffe et, avec Harrick, entoure d'un rideau de protection les plus jeunes sangs-neufs. Personne ne s'est jamais approché de notre repaire, toutefois ces défenses supplémentaires me rassurent plus que je ne veux l'admettre. La plupart des autres poussent des cris de victoire – à croire qu'il y a de quoi se réjouir d'avoir réussi à camoufler le Vivier. J'ai la désagréable surprise de constater que Kilorn est celui qui se réjouit le plus fort. Je ne dis rien, néanmoins, pas maintenant que nous nous parlons à nouveau. Je me contente d'un sourire forcé tout en grinçant des dents. Ça me permet de retenir les mots qui me brûlent les lèvres : *économisez vos forces.* Malgré tout, jouer les rabat-joie ne m'avancera à rien. Je n'ai aucune envie de donner le coup de départ de ce raid sur une fausse note, et je n'empêche donc personne d'acclamer le tour de passe-passe. Si ça leur fait du bien, ils se battront mieux.

Aussi silencieux que moi, Shade vient se placer à ma hauteur. Il ne jette pas un seul coup d'œil à la clairière vide et regarde droit devant lui, vers les bois froids et sombres, vers la mission qui nous attend. Il ne boite presque plus et fixe une cadence rapide sur laquelle je suis contente de me caler,

entraînant les autres derrière nous. La marche jusqu'à l'avion n'est pas longue. Je tente de savourer chaque seconde. L'air nocturne me cingle le visage, cependant le ciel est parfaitement dégagé. Ni neige, ni orages… pour le moment. Car un orage se prépare, que ce soit mon œuvre ou celle d'un autre. Et j'ignore qui survivra pour voir un jour nouveau.

Shade me murmure quelque chose que je n'entends pas, pose une main sur mon épaule. Deux de ses doigts sont repliés – il ne s'est pas entièrement remis du recrutement de Mamie à Cancorda. Un main-de-fer l'a attrapé et lui a écrasé une partie de la main gauche avant qu'il ne puisse s'échapper. Farley l'a soigné, bien sûr, mais je ne peux retenir un frisson dès que je vois ses doigts. Ils me rappellent Gisa, ma sœur, blessée elle aussi à cause de moi. Une autre Barrow brisée pour payer mes crimes.

— Le jeu en vaut la chandelle, répète-t-il, d'une voix plus forte. Nous avons pris la bonne décision.

Je le sais. J'ai beau être terrifiée pour moi et ceux qui me sont proches, je sais que Corros est le bon choix. Même sans les promesses de Jon, j'ai confiance dans le chemin que nous avons choisi. Comment pourrions-nous prendre une autre décision ? Nous ne pouvons pas laisser des sangs-neufs à la merci des manipulations psychiques d'Elara, être tués ou transformés en coquilles vides, dépourvues d'âme. Voilà ce que nous devons faire pour empêcher l'apparition d'un monde encore plus horrible que celui dans lequel nous vivons actuellement. Et malgré tout, les paroles de réconfort de Shade me font l'effet d'une couverture chaude.

— Merci, lui dis-je en posant une main sur la sienne.

Il me sourit en réponse, croissant blanc qui réfléchit la lune décroissante. Dans le noir il ressemble tellement à notre père. Sans les ans, sans la chaise roulante, sans le fardeau d'une vie détruite. Ils partagent la même intelligence, la même méfiance qui leur a permis, à tous deux, de rester en vie sur le front, et qui aujourd'hui protège Shade sur un champ de bataille très différent. Il me caresse la joue, geste familier qui me donne l'impression d'être une enfant, sans que cela me déplaise. C'est une façon de me rappeler que nous partageons le même sang. Pas dans notre mutation, mais de naissance. Quelque chose de plus profond, de plus fort que n'importe quel pouvoir.

Cal me dépasse et je fais mine de ne pas sentir son regard sur moi. Je sais qu'il pense à son propre frère et aux liens du sang qui ont été détruits. Derrière lui, se trouve Kilorn, qui se raccroche à son fusil de chasse,

fouillant les bois à l'affût de la moindre ombre. En dépit de toutes leurs différences, ils sont unis par une étrange connexion. Tous deux orphelins, tous deux abandonnés, avec moi pour seul point d'attache.

Le temps passe trop vite à mon goût. J'ai l'impression que nous embarquons dans l'Oiseau noir et décollons en un clin d'œil. Chaque seconde s'écoule plus vite que la précédente, tandis que nous filons vers la falaise dangeureuse qui nous attend. *Le jeu en vaut la chandelle*, songé-je, répétant en boucle les paroles de Shade. Je dois rester calme, pour l'avion. Je ne dois pas trahir ma peur, pour les autres. Et pourtant mon cœur tambourine dans ma poitrine, si fort que je crains que tous puissent l'entendre.

Pour contrecarrer le tambourinement précipité, je serre contre moi le casque de vol, enlace la forme lisse et froide. Je fixe le métal poli, étudie mon reflet. La fille que j'y découvre m'est à la fois familière et étrangère. Mare, Mareena, la faiseuse d'éclairs, la reine rouge, et personne. Elle n'a pas l'air inquiète. Elle a l'air taillée dans la pierre, avec des traits sévères, les cheveux tressés et plaqués sur son crâne, un enchevêtrement de cicatrices dans le cou. Elle n'a pas dix-sept ans mais est sans âge. Argent mais pas vraiment, rouge mais pas vraiment, humaine… mais pas vraiment. Un étendard de la Garde écarlate, un visage de hors-la-loi sur une affiche, celle qui a causé la chute d'un prince, une voleuse, une meurtrière, une poupée qui peut prendre n'importe quelle forme sauf la sienne.

Les combinaisons de vol trouvées à bord nous donnent l'allure d'une équipe assemblée à la va-vite, aux membres vêtus de noir et casqués d'argent – voilà notre déguisement. Les autres s'agitent pour ajuster leurs tenues. À son habitude, Kilorn tire sur le col, espérant assouplir un peu le tissu raide. La combinaison de Nix est si tendue sur son ventre qu'elle semble prête à se déchirer au moindre faux mouvement. Mamie, qui flotte dans la sienne, ne se donne pas la peine de relever les manches ou les jambes du pantalon, comme j'ai pu le faire. Elle prendra une autre apparence à l'atterrissage, une apparence qui me serre d'avance le ventre et précipite les battements de mon cœur tant s'y déchaînent d'émotions.

Par chance, l'Oiseau noir a été conçu pour le transport et nous tenons largement, tous les onze, à bord. Je m'attends à ce que le poids supplémentaire nous ralentisse, mais à en juger par le tableau de bord, nous avons la même vitesse de croisière que d'habitude. Peut-être même un peu plus rapide. Cal pousse l'appareil au maximum, veillant à éviter le clair de

lune et à bien nous cacher dans les nuages automnaux qui déferlent sur la côte de Norta.

Il jette un regard noir dehors, ses yeux circulant entre les nuages et les nombreux voyants qui clignotent devant lui. Je ne comprends toujours pas ce qu'ils signifient, malgré les nombreuses semaines passées à côté de lui dans le cockpit. Je n'étais pas une bonne élève à Pilotis, et ça n'a pas changé. Mon esprit n'est tout simplement pas conçu comme le sien. J'ai un don pour les raccourcis, les tricheries, les mensonges, le vol, et pour deviner ce que cachent les gens. Et dans l'immédiat, Cal me cache quelque chose. Les secrets de n'importe qui d'autre m'inquiéteraient, cependant je sais que les siens ne peuvent pas être dangereux pour moi. Il chercher à masquer sa propre faiblesse, sa propre peur. Il a été élevé pour croire à la force, au pouvoir et à rien d'autre. La faiblesse est la pire des erreurs. Je lui ai avoué il y a quelques heures que j'avais peur, moi aussi, pourtant quelques paroles chuchotées ne suffisent pas à briser des années de croyance. Comme moi, Cal a revêtu son masque et refuse de me montrer ce qui se trouve derrière.

C'est pour le mieux, se dit la Mare pragmatique. L'autre, celle qui tient plus qu'il ne faudrait au prince exilé, s'inquiète terriblement. Je connais le risque physique que représente cette mission, mais la dimension émotionnelle ne m'avait pas traversé l'esprit avant cet après-midi. Qu'arrivera-t-il à Cal dans la prison de Corros ? En ressortira-t-il indemne ? *En ressortira-t-il tout court ?*

Après avoir passé en revue les troupes, Farley vérifie notre cache d'armes pour la douzième fois. Shade tente de l'aider et elle le repousse. Son geste manque d'énergie cependant. Je surprends un sourire complice entre eux et elle finit par le laisser compter les balles dans une boîte indiquant *Corvium*. Encore de la marchandise volée, sans doute par Crance. Avec l'aide des contacts de Farley, il a réussi à nous procurer un arsenal – fusils, couteaux et autres. Tout le monde sera équipé de son pouvoir et de l'arme de son choix. Pour ma part, je ne veux rien d'autre que mes éclairs. Les autres montrent plus d'intérêt pour cet attirail, jetant leur dévolu sur les poignards, les pistolets ou, dans le cas de Nix, une lance féroce qu'il choie depuis un moment. Il la garde près de lui, laissant courir sans retenue ses doigts sur l'acier affûté. Un autre que lui se serait déjà ouvert la main, mais la peau de Nix est plus épaisse que la normale. L'autre sang-neuf invulnérable, Darmian, l'imite et dépose une épaisse lame en forme de couperet sur ses genoux noueux. La tranche luit, implorant de fendre des os.

Cameron, elle, s’empare d’un petit couteau en tremblant, veillant bien à ne pas le sortir de son fourreau. Elle a consacré les trois derniers jours à travailler son pouvoir, pas le maniement d’une lame, et cette arme n’est qu’un dernier recours, dont elle ne fera pas usage, je l’espère. Elle croise mon regard, l’expression peinée, et un instant je crains qu’elle ne s’en prenne à moi ou, pire, qu’elle voie à travers mon masque. Au lieu de quoi, elle m’adresse un petit mouvement de tête grave. Je le lui rends, nouant l’amitié invisible entre nous. Ses yeux se durcissent alors et elle se détourne. Le message est clair : *nous sommes des alliées, pas des amies.*

— Il ne reste plus très longtemps, annonce Cal en me donnant un petit coup dans le bras pour que je me retourne.

Il est trop tôt ! hurle ma voix intérieure, alors que nous arrivons exactement à l’heure prévue.

— Ça va marcher.

Ma voix tremble et, Dieu merci, il est le seul à l’entendre. Il ne relève pas ma vulnérabilité.

— Ça va marcher.

Ma voix est encore plus faible cette fois.

— Qui a l’avantage ?

Les mots me font l’effet d’un électrochoc, me brûlent puis m’apaisent, dans cet ordre. Arven, notre instructeur, posait la même question lors de nos sessions d’entraînement, quand il faisait s’affronter ses élèves deux par deux, dans des combats où le sang coulait, où l’amour-propre était blessé. Il a reposé la question dans le Caveau des Os, avant qu’un main-de-fer Rhambos ne l’embroche tel un gros cochon nauséabond. Je détestais cet homme, ce qui ne signifie pas que je n’ai rien appris à son contact.

Nous avons l’effet de surprise, nous avons Cameron, nous avons Shade, Gareth, Mamie et cinq autres sangs-neufs dont aucun Argent ne pourrait anticiper les pouvoirs. Nous avons Cal, un stratège de génie. Et nous avons notre cause. L’aube rouge est derrière nous, suppliant de se lever.

— Nous. Nous avons l’avantage.

Le sourire de Cal est aussi peu naturel que le mien, mais il me réchauffe pourtant.

— J’aime quand tu parles comme ça !

Là encore, ses mots agissent tel un électrochoc, une brûlure puis un onguent. Le grésillement subit de la radio me fait sursauter. Je me tourne vers Mamie, qui hoche la tête. Sous mes yeux, son corps se modifie, et la

vieille femme se métamorphose en garçon au regard de glace, aux cheveux noirs et sans âme. *Maven.* Ses vêtements se transforment eux aussi, et la combinaison de vol devient une tenue de cérémonie militaire, noire et immaculée, sans oublier une enfilade de médailles luisantes et une cape rouge sang. Une couronne est nichée dans les boucles brunes et je dois résister à la tentation de la jeter par un hublot.

Les autres l'observent avec fascination, ébahis par l'apparition du faux roi, alors que je n'éprouve que haine et un tout petit pincement de regret. La bonté de Mamie transparaît à travers le déguisement, et sur les lèvres de Maven se peint un sourire doux qui ne m'est que trop familier. L'espace d'une seconde douloureuse, je suis face au garçon que je croyais connaître et pas face au monstre qu'il s'est révélé être.

— Bien, me forcé-je à dire d'une voix voilée par l'émotion.

Seul Kilorn semble le remarquer et détache son regard de Mamie. Je secoue discrètement la tête, pour lui dire de ne pas s'en faire. Il y a des choses plus importantes sur lesquelles nous attarder.

— Base de Corros, ici Aéronef primordial, annonce Cal dans la radio.

Lors des précédents vols, il réussissait parfaitement à feindre l'ennui, ne manifestant pas le moindre intérêt pendant ces appels obligatoires aux différentes bases, mais aujourd'hui il est très sérieux. Après tout, nous nous faisons passer pour l'avion du roi lui-même, qui porte le nom d'Aéronef primordial, un appareil qui échappe à tous les contrôles. Et Cal est bien placé pour savoir quelle coloration donner à cet appel précis.

— Le trône est en approche.

Pas d'indicatif compliqué, pas de demande d'autorisation d'atterrissage. Rien qu'une autorité rigoureuse, et l'opérateur aura du mal à lui refuser quoi que ce soit. Comme prévu, la voix à l'autre bout se met à bredouiller.

— Bien… bien reçu, Aéronef primordial, répond un homme à l'intonation grave et geignarde, qui ne fait rien pour cacher son malaise. Je vous demande pardon, je… nous n'attendions pas son Altesse royale avant demain après-midi…

Demain. Le quatrième jour, le jour où Jon avait prédit notre mort… il avait raison. Maven viendra accompagné d'une armée, composée de Sentinelles et de guerriers aussi mortels que Ptolemus et Evangeline. Nous ne serions pas de taille. J'agite une main dans mon dos, mais Mamie s'est déjà approchée. Sa proximité, sous les traits de Maven, me donne la chair de poule.

— Le roi ne suit d'autre emploi du temps que le sien, dit-elle dans la radio, et ses joues prennent une teinte argent foncé.

Si le ton n'est pas assez cassant, heureusement la voix ne laisse aucune place au doute.

— Et je n'ai aucune explication à fournir à un sous-fifre.

Le bruit qui résonne dans l'appareil ne peut signifier qu'une chose : l'opérateur est tombé de son siège.

— Oui… oui, bien sûr, Votre Altesse.

Derrière nous, quelqu'un étouffe un ricanement dans sa manche. Sans doute Kilorn. Gratifiant Mamie d'un signe de tête, Cal reprend le micro de la radio. Je lis la même douleur sur son visage, celle que je ressens bien trop profondément.

— Nous atterrirons dans dix minutes. Préparez Corros pour l'arrivée du roi.

— J'y veillerai personnell…

Cal interrompt la communication avant que l'opérateur n'ait pu terminer et s'autorise un petit sourire de soulagement. À nouveau, les autres poussent des cris de triomphe, célébrant une victoire inexistante. Oui, nous avons franchi le premier obstacle, mais de nombreux autres nous attendent. Et tous se trouvent sous nos pieds, sur les champs gris-vert à la lisière des Salines désertiques, où se cache la prison qui pourrait nous être fatale.

La lumière du jour filtre à l'horizon, à l'est, pourtant le ciel au-dessus de nos têtes reste du bleu foncé des profondeurs quand l'Oiseau noir se pose sur la piste lisse de Corros. Il ne s'agit peut-être pas d'une base militaire envahie d'escadrons et de hangars, toutefois c'est une installation argent, et une atmosphère de danger palpable enveloppe tout. J'enfile le casque de vol pour cacher mon visage. Cal et les autres m'imitent avant de rabattre la visière. De l'extérieur, nous devons avoir un aspect effrayant. Tout en noir, masqués, accompagnant le jeune roi impitoyable dans sa prison. Avec un peu de chance, les gardes nous accorderont à peine un regard, plus inquiets de la présence du roi que de celle de ses compagnons.

Je ne peux pas rester assise plus longtemps et quitte mon siège précipitamment. Les sangles se balancent dans le vide et les boucles s'entrechoquent en tintant. Je fais ce qui est prévu, ce que j'aurais préféré éviter : je prends Mamie par le bras. *J'ai l'impression de toucher Maven.*

— Ignore les gens, lui dis-je d'une voix assourdie par le casque. Souris sans bonté. Tu n'es pas là pour faire la conversation ni échanger des politesses. Agis comme si tu cachais un million de secrets et que tu étais la seule personne assez importante pour tous les connaître.

Elle hoche la tête, acceptant mes instructions sans sourciller. Après tout, Cal et moi, nous lui avons tous deux expliqué comment se faire passer pour Maven. Il s'agit simplement d'un petit rappel, un dernier coup d'œil au manuel avant le contrôle.

— Je ne suis pas imbécile, répond-elle d'un ton froid et je manque de lui planter mon poing dans la mâchoire.

Elle n'est pas Maven, résonne dans mon crâne, plus fort qu'une cloche.

— Je crois que tu maîtrises à merveille le personnage, déclare Kilorn en se levant.

Il m'agrippe par le bras et m'attire vers lui.

— Mare a failli te tuer, ajoute-t-il.

— Tout le monde est prêt ? hurle Farley, déjà postée à l'arrière de l'avion.

Sa main est suspendue juste à côté de la commande de la rampe, impatiente de l'actionner.

— En position ! aboie Cal, qui ressemble un peu trop à un sergent zélé.

Nous obéissons toutefois et nous déployons en lignes ordonnées, ainsi qu'il nous l'a appris, Mamie en tête. Il vient se placer à côté d'elle, endossant le rôle de son garde du corps le plus dangereux.

— Allons prendre de mauvaises décisions, dit Farley.

Je peux presque entendre son sourire, alors qu'elle appuie sur la commande de la rampe. Un sifflement retentit. Les rouages se mettent en marche, les circuits électriques s'animent et l'arrière de l'avion s'ouvre sur le petit jour, sur ce qui sera, pour certains d'entre nous, le dernier matin.

Une douzaine de soldats attendent à une distance respectable de l'Oiseau noir, en rangs serrés et expérimentés. À l'apparition du sang-neuf qui incarne leur roi, ils saluent aussitôt, dans un geste d'une raideur parfaite, une main sur le cœur, un genou à terre. La visière de mon casque rend le monde plus sombre mais il ne masque pas le gris terne de leurs uniformes militaires, ni le petit bâtiment modeste tapi derrière eux. Pas de portes en bronze, pas de murs en diamant… pas même de fenêtres. Une simple brique de béton plate s'étirant dans un champ à l'abandon de cette région

désertique. *La prison de Corros.* Je m'autorise un dernier coup d'œil à l'Oiseau noir et à la piste qui disparaît au loin, à l'endroit où les ombres et les radiations dansent. Je distingue deux avions dans la pénombre, aux ventres métalliques ronds et pleins. Des avions-prisons, qui servent au transport des prisonniers. Et si tout se déroule selon nos plans, ils décolleront bientôt.

Nous approchons de Corros en silence, nous efforçant de marcher en cadence. Cal accompagne Mamie en première ligne et garde le poing serré le long de son buste. Je suis juste derrière, avec Cameron sur ma gauche, et Shade sur ma droite. Farley et Kilorn occupent le centre de notre formation, armes à portée de main. L'atmosphère semble électrique, ruisselante de danger. Ce n'est pas la mort que je crains, plus à présent. Je l'ai affrontée trop souvent pour la redouter. La prison, en revanche, la perspective d'être capturée, enchaînée, transformée en marionnette stupide de la reine, voilà ce que je ne peux supporter. Je préférerais mourir plutôt que de connaître un tel destin. Et c'est pareil pour chacun d'entre nous.

— Votre Altesse, dit l'un des soldats, osant lever les yeux vers celle qu'il prend pour le roi.

L'écusson sur son torse, trois épées de métal rouge entrecroisées, signale son rang de capitaine. Les barrettes sur ses épaules, rouge et bleu éclatants, correspondent forcément aux couleurs de sa maison. *La Maison Iral.*

— Bienvenu à la prison de Corros.

Ainsi que nous le lui avons demandé, Mamie l'ignore et agite une main pâle pour lui signifier son congé. Ça devrait suffire à convaincre n'importe qui de sa prétendue identité. Pourtant, alors que les soldats se relèvent, le capitaine nous examine, remarquant nos uniformes et l'absence de Sentinelles dans l'escorte royale. Il s'attarde sur Cal, jetant un regard affûté sur son casque. Il ne dit rien cependant, et ses hommes viennent se placer à nos côtés, calant leur pas sur le nôtre. *Maisons Haven, Osanos, Provos, Macanthos, Eagrie*… je reconnais les couleurs familières sur certains uniformes. La dernière, la Maison Eagrie, celle des visionnaires, est notre première cible. Je tire discrètement Cameron par la manche et lui signale l'homme blond et barbu aux yeux à l'affût, et aux barrettes noires et blanches sur l'épaule.

Elle incline imperceptiblement la tête et serre les poings, signe discret qu'elle se concentre. L'opération vient de commencer.

Le capitaine s’est posté de l’autre côté de Mamie, marchant droit devant moi. Sa démarche est si fluide qu’on la remarque à peine. *Un soyeux*. Il a le même teint mat, les mêmes cheveux d’un noir luisant, les mêmes traits anguleux que Sonya Iral et sa grand-mère, l’élégante et dangereuse panthère. Il me reste à espérer que le capitaine n’est pas aussi doué qu’elle en matière d’intrigues, sinon notre mission se révélera bien plus difficile que je ne m’y attendais.

— Vos modifications sont presque terminées, Votre Altesse, dit-il.

Ses mots ont quelque chose d’irritant.

— Chacun des bâtiments peut être isolé, à votre demande, et la prochaine livraison de pierre du silence arrive demain, avec la nouvelle unité de gardes.

— Bien, répond Mamie d’un ton désabusé.

Son pas s’accélère légèrement, et le capitaine s’adapte aussitôt pour rester à sa hauteur. Cal suit aussi le mouvement, et nous derrière. On dirait une poursuite.

Si le Centre de sécurité de la Rade était une belle œuvre architecturale, un spectacle de pierre sculptée et de verre étincelant, Corros est aussi gris et désespéré que le paysage qui l’entoure. Seule l’entrée, une porte unique en métal noir, alignée sur le mur, rompt la monotonie du bâtiment. Ni gonds, ni verrou, ni poignée : la porte évoque un gouffre, une bouche béante. Je sens néanmoins la présence d’électricité, irradiant d’un petit panneau carré juste à côté. *L’interrupteur à clé.* Exactement ce que Cameron avait annoncé. La clé en question se trouve suspendue à une chaîne noire autour du cou de l’Iral, mais il ne la récupère pas.

Il y a des caméras aussi, petits yeux noirs rivés sur la porte. Elles ne me dérangent pas le moins du monde. Je m’inquiète davantage du capitaine soyeux et de ses soldats, qui nous entourent et nous forcent à avancer.

— Je crains de ne pas vous connaître, pilote, ni les autres membres de votre équipe d’ailleurs, lance le capitaine en se penchant pour fixer Cal d’un regard tranchant. Voudriez-vous bien décliner votre identité ?

Je serre le poing pour empêcher mes doigts de trembler. Cal ne s’exécute évidemment pas et tourne à peine la tête, rechignant à accorder de l’importance au capitaine de la prison.

— Pilote me va très bien, capitaine Iral.

Celui-ci se hérisse, bien sûr.

— La prison de Corros est placée sous ma responsabilité et ma protection, *Pilote*. Si vous pensez que je vais vous laisser y pénétrer sans…

— Sans quoi, capitaine ?

Chaque parole de Mamie est aussi affûtée qu'un couteau, et me transperce au plus profond de mon être. Quant au capitaine, il s'arrête net et ses joues se colorent d'argent, tandis qu'il ravale une répartie malvenue.

— Aux dernières nouvelles, poursuit-elle, Corros appartient à Norta. Et qui dirige Norta, vous pouvez me le rappeler ?

— Je ne fais que mon travail, Votre Altesse, bredouille-t-il.

La bataille est déjà perdue. Il pose une main sur son cœur, réitérant son salut.

— La reine m'a chargé de défendre la prison et je tiens seulement à respecter ses ordres aussi bien que les vôtres, ajoute-t-il.

Mamie hoche la tête.

— Dans ce cas, je vous ordonne d'ouvrir la porte.

Il incline la tête, obtempère. L'un de ses soldats, une femme âgée avec une tresse argentée sévère et une mâchoire carrée, se détache du groupe et pose une main sur la porte d'acier. Je n'ai pas besoin des bandes noir et argent sur son épaule pour savoir qu'elle vient de la Maison Samos. L'acier se déforme sous ses doigts de magnetron, éclatant en morceaux acérés qui se replient aussitôt. Une bourrasque d'air glacial nous assaille de plein fouet, apportant une vague odeur d'humidité et un autre parfum, aigre. *Du sang*. Pourtant, l'entrée qui se trouve derrière est tapissée de carreaux d'un blanc immaculé et éblouissant, sans la moindre tache. Mamie entre la première et nous la suivons. À côté de moi, Cameron tremble, et je lui donne un coup de coude discret. Je lui prendrais la main si je le pouvais. J'imagine combien ce doit être pénible pour elle : je préférerais être coupée en deux plutôt que de retourner dans un endroit comme Corros ou Archeon.

L'endroit est étonnamment vide. Pas de portraits de Maven, pas de bannières. N'ayant personne à impressionner, ce lieu n'a aucune raison d'être décoré. Il y a seulement des caméras, dont le sifflement me parvient. Les soldats du capitaine Iral retournent rapidement à leurs postes devant chacune des quatre portes qui nous entourent. Celle de derrière, la noire, se referme dans un crissement de métal assourdissant. Celles à gauche et à droite sont peintes en argent et luisent sous la lumière crue de la prison. Droit devant nous, celle que nous devons franchir, est d'un rouge sang écœurant.

Le capitaine Iral s’arrête brusquement cependant et indique l’une des deux portes argents.

— Je suppose que vous aimeriez voir Son Altesse, la reine ?

Heureusement que nous portons des casques, sinon le capitaine verrait l’horreur se peindre sur chacun de nos visages. *Elara est ici. La reine est ici.* Mon ventre se retourne à la perspective de me retrouver face à elle, et je manque de vomir sous mon casque. Même Mamie pâlit et perd l’usage de sa langue malgré ses efforts. Je sens la présence de Kilorn derrière moi, à quelques centimètres. Il conserve le silence, pourtant j’entends quand même ce qu’il me crie sans un mot. *Fuis, fuis, fuis.* Mais la fuite ne fait plus partie de mes options.

— Son Altesse est ici ?

La question a échappé à Cal et, un instant, je crains qu’il en oublie son rôle.

— Encore ? ajoute-t-il pour se rattraper.

Il a néanmoins éveillé les soupçons du capitaine : je le vois, véritable explosion dans ses yeux. Mamie, bénie soit-elle, s’esclaffe haut et fort. Ses gloussements sont froids et impersonnels.

— Mère a toujours fait ce qui lui chante, tu le sais, dit-elle à Cal d’un ton de réprimande. Je suis ici pour une autre raison, capitaine. Inutile de la déranger.

Le capitaine lui adresse un sourire obligeant qui évoque davantage un rictus et déforme ses traits réguliers en masque immonde.

— Très bien, Votre Altesse.

Kilorn me tape le bras d’un geste frénétique. Il voit la même chose que moi : *le capitaine ne nous fait plus confiance.* Me retournant, j’attrape Cameron par le coude et exerce une pression dessus. Le signal. Sous mes doigts, ses muscles se crispent. Elle utilise toute l’énergie dont elle dispose pour bloquer le pouvoir de l’Eagrie, pour l’empêcher de voir ce qui va arriver. La confusion se peint sur son visage, et il la chasse, s’efforçant de rester concentré. Il ne comprend pas ce qui lui arrive.

— Et que nous vaut le plaisir de votre visite ? insiste l’Iral, sans se départir de son sourire démoniaque.

Il se rapproche d’un pas alangui. Son dernier pas.

— Retirez vos casques, s’il vous plaît.

— Non, réponds-je.

D’une simple inspiration, je prends le contrôle des caméras dirigées sur nous. Alors que l’Iral ouvre la bouche pour hurler, j’expire et les appareils explosent en gerbes d’étincelles, véritable feux d’artifices. Puis vient le tour des lumières, qui clignotent, nous plongeant successivement dans un noir total et une clarté éblouissante. Nous nous y sommes préparés. Pas les soldats de Corros.

Des flammes courent le long des carreaux, projetant une étrange lumière dansante sur le blanc. Le feu bloque tous les accès, jaillissant jusqu’au plafond, enfermant les soldats à l’intérieur de ce cercle où l’obscurité vacille. L’Osanos, un nymphus, absorbe aussitôt l’humidité présente dans l’air, heureusement ce n’est pas suffisant pour combattre le brasier crépitant de Cal. Un peau-de-roche se jette sur moi, et sa peau se transforme en pierre sous mes yeux… Mais il percute un mur connu sous le nom de Nix Marsten. Damian prend part à la mêlée et les deux sangs-neufs entreprennent de mettre en pièces le soldat. Les autres s’en sortent aussi bien. Ketha neutralise le télépathe Provos, déclenchant une explosion dans son cœur qui le déchire de l’intérieur. La femme de la Maison Haven fait de son mieux pour combattre mon obscurité, se servant de son pouvoir pour éliminer les ombres, les rassemblant en une brume noire qui se dissipe soudain sous l’apparition d’une lumière éblouissante. Même nos casques ne permettent pas d’échapper à cet éclat soudain, et je suis forcée de fermer les yeux. Quand je les rouvre, la Haven est à terre et porte une entaille profonde au cou. Elle hoquette du sang argent sur le carrelage, et mon frère se dresse au-dessus d’elle, un couteau à la main. Derrière lui, l’Eagrie tombe à genoux, se prend la tête à deux mains et hurle.

— Je ne vois rien ! gémit-il en se griffant les paupières.

Du sang se mêle à ses larmes de douleur.

— Je ne vois rien, que se passe-t-il ? Qu’est-ce que c’est ? Qui êtes-vous ? crie-t-il dans le vide.

Cameron est la première à retirer son casque. Elle n’a jamais tué avant, même lors de son évasion. Je le lis sur son visage, dans l’horreur qui s’immisce en elle. Elle ne relâche pas sa concentration pour autant. Bravoure ou cruauté, je l’ignore. Son pouvoir continue à exercer son emprise, jusqu’à ce que l’homme à terre cesse de pleurer, de se griffer, de respirer. Il meurt les yeux grands ouverts sur le vide, aveugle et sourd dans ses derniers instants. Il a dû avoir l’impression d’être enterré vivant.

C’est terminé en à peine plus d’une minute. Douze soldats argents sont morts, certains brûlés, d’autres électrocutés, certains atteints par une balle, d’autres la tête écrasée. Les victimes de Ketha sont les plus sales. Son œuvre a éclaboussé un mur entier, et elle halète, s’interdisant de regarder ce qu’elle a fait. Son pouvoir explosif est pour le moins macabre.

Seul Lory est blessée, s’étant attaquée au magnetron avec Gareth. Elle a reçu un éclat de métal dans le bras, mais rien de grave. Farley est la première à se précipiter pour retirer le morceau qui tombe sur le sol dans un bruit sonore. Lory ne pousse même pas un grognement.

— On a oublié les bandages, marmonne Farley en pressant une main sur la plaie.

— Tu as oublié les bandages, tu veux dire, rétorque Ada en sortant un petit rouleau de tissu blanc de sa combinaison.

Avec adresse, elle en enveloppe le bras de Lory. Il se tache une seconde plus tard. Kilorn ricane tout bas : il est le seul à trouver le cœur de rire dans un moment pareil. Je suis soulagée de voir qu’il est entier et recharge déjà son pistolet. Le canon fume et il a fait au moins deux victimes. N’importe qui pourrait le croire insensible, mais je le connais trop bien. Il a beau rire, Kilorn ne prend aucun plaisir à ce massacre.

Et Cal non plus. Il se penche vers le corps du capitaine Iral, et récupère avec précaution la clé noire autour de son cou. *Je ne les tuerai pas*, m’a-t-il dit juste avant notre raid dans le Centre de sécurité de la Rade. Il a rompu sa propre promesse, et la blessure est plus grave que toutes celles qu’il a pu recevoir sur les champs de bataille.

— Mamie, souffle-t-il, incapable de se détourner de l’Iral.

Les doigts tremblants, il lui ferme les yeux pour toujours. Derrière lui, Mamie scrute le visage de l’Iral. Il ne faut que quelques secondes avant qu’elle ne prenne son apparence, et un petit soupir de soulagement m’échappe. Même un faux Maven est plus que je n’en peux supporter.

Un grésillement s’élève de la ceinture de l’Iral, révélant la présence d’une radio.

— Capitaine, que se passe-t-il ? lui demande une voix, sans doute en provenance du centre de commandement. Nous avons perdu le visuel.

— Simple panne, répond Mamie avec la voix de l’Iral. Je ne sais pas si elle est localisée.

— Bien reçu, capitaine.

Cameron se détourne de sa victime et pose une main sur la porte rouge.

— Par ici, dit-elle, à peine.

Le centre de commandement de la prison m’apparaît comme un nerf qui pulse et contrôle toutes les caméras du bâtiment. Il m’attire, m’entraînant à travers ses couloirs qui forment des angles droits. Ils ont le même carrelage blanc que l’entrée, mais leur propreté laisse à désirer. En y regardant d’un peu plus près, j’aperçois du sang entre les carreaux, bruni par le temps. Quelqu’un a essayé de nettoyer les traces de ce qui s’est produit ici et n’y a pas mis assez d’application. *Le sang rouge est difficile à nettoyer.* J’y vois l’œuvre de la reine, quels que soient les cauchemars qu’elle a conçus dans les entrailles de Corros. Elle est ici, quelque part, continuant son travail terrifiant. Elle pourrait même venir à notre rencontre, alertée par le bruit. *J’espère que c’est le cas. J’espère qu’elle va surgir au détour de ce couloir pour que je puisse la tuer.*

À la place de la reine, nous tombons, à la sortie du virage, sur une autre porte comportant un immense D et pas de serrure. Cameron se jette dessus, son couteau à la main et entreprend de dévisser le panneau cachant les commandes électrique. Elle le retire en une seconde et ses doigts plongent dans les fils.

— On doit passer par ici pour atteindre le commandement, dit-elle en inclinant la tête vers la porte. Il y a deux magnetrons de l’autre côté. Soyez prêts.

Cal s’éclaircit la voix et balance la clé devant les yeux de Cameron.

— Ah, lâche-t-elle en rougissant et en la lui prenant.

D’un air renfrogné, elle l’enfonce dans la serrure prévue à cet effet.

— Dites-moi quand vous êtes prêts.

— Gareth…

Cal s’interrompt : notre compagnon s’est déjà avancé pour se poster contre la porte. Mamie se positionne à côté de lui, arborant toujours les traits du capitaine Iral. Tous deux savent ce qu’ils doivent faire.

Les autres sont moins sûrs d’eux. Ketha semble au bord des larmes, elle se touche les bras en permanence, comme si elle craignait d’en avoir perdu un. Farley approche une main réconfortante, et Ketha la repousse. Mon cœur se serre : je ne sais pas ce dont elle a besoin pour se ressaisir. Un câlin ou une gifle ?

— Surveille nos arrières, lui dis-je d’un ton sec, optant pour ce que j’espère être le juste milieu.

Elle frissonne et me foudroie du regard. Sa natte s’est dénouée et elle rejette ses mèches noires. Lentement, elle hoche la tête et décrit un demi-tour sur elle-même pour surveiller le couloir vide derrière nous. Ses reniflements résonnent sur les carreaux.

— Plus jamais, murmure-t-elle.

Mais elle tient sa position. Darmian et Nix la rejoignent, plus par solidarité que par nécessité. Ils constitueront un rempart parfait quand les gardes comprendront ce qui se passe ici. *Ce qui ne devrait plus tarder.* Cal a conscience de l’urgence de la situation, lui aussi.

— Maintenant, dit-il avant de se plaquer contre le mur avec le reste d’entre nous.

La clé tourne. Je sens l’électricité se déverser dans l’interrupteur puis le mécanisme de la porte. Celle-ci s’ouvre en grand et percute le mur, révélant une succession de cellules évoquant une caverne. Le contraste avec les couloirs blancs est frappant : les prisons sont grises, froides, sales. De l’eau goutte quelque part, et l’atmosphère est si humide que c’en est insalubre. Quatre niveaux de cellules s’enfoncent dans le noir, empilés les uns sur les autres, sans paliers ni escaliers pour les relier. Quatre caméras, une dans chaque coin du plafond, surveillent l’ensemble. Je les éteins facilement. La seule lumière, d’un jaune cru, clignote. La petite fenêtre dans le plafond a viré au bleu, trahissant le lever du soleil. Juste dessous, sur une passerelle de métal luisant et réfléchissant, se trouvent deux magnetrons en uniforme gris. Tous deux se retournent, surpris par l’arrivée de Gareth.

— Que se passe t-il… ? commence le premier en faisant un pas vers nous.

Il porte les couleurs de la Maison Samos. Il s’immobilise en apercevant Mamie aux côtés de Gareth.

— Capitaine, reprend-il.

D’un geste de la main, le magnetron fait monter des feuilles de métal du sol, prolongeant sous nos yeux la passerelle et permettant ainsi à Gareth et à Mamie d’avancer.

— Du sang neuf ? glousse l’autre officier en considérant Gareth avec un sourire vicieux. Je ne reconnais pas les couleurs de sa maison. De quelle légion viens-tu ?

Mamie intervient avant que Gareth ne puisse répondre.

— Ouvrez les cellules, c’est l’heure de faire un tour.

Les soldats échangent des regards perplexes.

— Ils sont déjà sortis hier, ils ne sont pas censés…

— Les ordres sont les ordres, et j’ai les miens, rétorque Mamie.

Elle brandit le clé de l’Iral, l’agitant en signe de menace.

— Ouvrez les cellules, insiste-t-elle.

— Alors, c’est vrai ? Le roi est déjà de retour ? s’enquiert le Samos en secouant la tête. Pas étonnant que ce soit la panique au poste de commandement. Il faut faire bonne impression au roi, surtout avec sa mère qui continue à rôder dans les parages.

— Elle est vraiment bizarre, la reine, ajoute l’autre en se grattant le menton. Je ne sais pas ce qu’elle fabrique dans le Puits, et je ne veux pas le savoir.

— Les cellules, répète Mamie d’un ton dur.

— À vos ordres, capitaine, grommelle le premier magnetron.

Il donne un coup de coude à son compagnon et, ensemble, ils se retournent pour faire face aux dizaines de cellules montant du sol au plafond. Beaucoup sont vides, mais certaines contiennent des ombres qui s’éteignent à petit feu sous le poids de la pierre du silence. Des prisonniers sangs-neufs sur le point d’être libérés.

D’autres feuilles d’acier s’emboîtent et on dirait qu’un gigantesque marteau frappe un mur d’aluminum. Celles-ci courent le long des cellules, formant des passerelles sur tout le périmètre du bloc, tandis que d’autres feuilles se déforment et se plient pour donner naissance à des escaliers reliant les différents étages. L’espace d’un instant, l’émerveillement s’empare de moi. J’ai toujours vu les magnetrons se battre, utilisant leur pouvoir pour tuer et détruire. Jamais pour créer. Je n’ai aucun mal à les imaginer fabriquant des avions et des moyens de transport luxueux, transformant du métal déchiqueté en arcs lisses, au fil aussi tranchant que celui d’un rasoir, et à la beauté gracieuse. Ou même les robes métalliques dont Evangeline raffole tant. Avec le recul, je reconnais qu’elles étaient sublimes, même si la fille qui les portait était un monstre. Lorsque les barreaux des cellules s’écartent, et que les prisonniers s’agitent, j’oublie tout émerveillement. Ces magnetrons sont des geôliers, des tueurs, à cause desquels des innocents souffrent et meurent derrière des barreaux sans autres raisons que celles, quelles qu’elles soient, que fournit Maven. Ils suivent les ordres, d’accord, mais choisissent de le faire.

— Allez, on sort.

— Dehors, c’est l’heure de la promenade, les chiens.

Les soldats ne perdent pas de temps, trottinant vers les premières cellules. Ils extirpent les sangs-neufs de leurs lits, poussant vers la passerelle ceux qui ne se lèvent pas assez vite. Une petite fille atterrit dangeureusement près du rebord et manque de tomber. Elle ressemble tellement à Gisa que je fais un pas en avant, et Kilorn doit me retenir.

— Pas encore, grogne-t-il à mon oreille.

Pas encore. Je serre les poings, brûlant d'envie de me déchaîner sur les deux magnetrons qui se rapprochent de plus en plus de la porte. Ils ne nous ont pas encore vus, même si ça ne saurait tarder.

Cal est le premier à être repéré. Le Samos pile net, comme s'il avait reçu une balle. Il cligne des paupières, n'en croyant pas ses yeux. Avant d'avoir le temps de réagir, ses pieds quittent le sol et il file vers le plafond. L'autre le suit, perdant à son tour tout contact avec la gravité. Gareth les fait tous deux se percuter contre le béton et le bruit nauséabond d'os brisés nous informe que c'en est fini d'eux.

Nous nous déversons dans le bloc, progressant le plus vite possible. Je fonce vers la fillette pour l'aider à se relever. Sa respiration est sifflante, son petit corps tremble. Mais la pression de la pierre du silence s'est relâchée, et ses joues moites reprennent peu à peu des couleurs.

— La faiseuse d'éclairs, murmure-t-elle en me touchant le visage.

Ce geste me brise le cœur. Une part de moi voudrait la prendre dans mes bras et fuir, l'emmener loin de tout cela. Cependant notre mission est loin d'être terminée, et je ne peux pas partir maintenant. Même pour la fillette. Je la repose donc sur ses jambes tremblantes et retire doucement ma main des siennes.

— Suivez-nous le plus vite possible ! Et battez-vous de votre mieux ! crié-je à la cantonade.

Je veille à me pencher par-dessus la rambarde de la passerelle pour que tout le monde puisse m'entendre et me voir. Tout en bas, les quelques prisonniers encore en vie ont déjà commencé l'ascension des marches métalliques.

— Nous quittons cette prison, ensemble, et en vie !

Je devrais pourtant avoir appris que le mensonge ne sert à rien. Ils en ont besoin pour continuer malheureusement, et si cette ruse n'en sauve même qu'un, elle mérite que j'y perde mon âme.

26.

Nous comptions sur la neutralisation des caméras pour nous protéger un temps… et ce temps est apparemment écoulé. Ça commence par des explosions dans le couloir. J'entends Ketha hurler à chaque détonation, terrifiée par ce qu'elle a fait et ce qu'elle continue à faire. Chaque cri déchirant résonne dans le bloc caverneux, stoppant les sangs-neufs déjà lents.

— Ne vous arrêtez pas ! aboie Farley.

Son énergie frénétique a disparu, remplacée par une autorité sévère.

— Suivez Ada, suivez Ada !

Elle les attroupe comme des brebis, en hissant plusieurs dans les escaliers. Shade est plus efficace, transportant d'un bond les plus vieux et les plus malades des niveaux inférieurs, même si la plupart sont désorientés par la téléportation. Kilorn les empêche de tomber de la passerelle, ses longs membres se révélant bien pratiques.

Ada agite les bras pour orienter les sangs-neufs vers la porte à côté d'elle. Un gros C noir est inscrit dessus.

— Avec moi ! leur crie-t-elle.

Ses yeux prennent connaissance de tout et de tous, dénombrent. Je dois pousser plusieurs prisonniers vers elle, même s'ils sont inexplicablement attirés vers moi. La fillette saisit le message, elle. D'un pas chancelant, elle rejoint Ada et s'accroche à sa jambe, voulant se protéger du bruit. Le moindre son produit un écho horrible dans le bloc, transformé en hurlement bestial par les murs de béton et les plaques de tôle. Des détonations

retentissent ensuite, suivies par le rire de Nix, reconnaissable entre tous. Mais nous ne rirons plus longtemps si cet assaut se prolonge.

Maintenant vient la partie que je redoute le plus, celle contre laquelle je me suis battue avec le plus de force. Cal a été intransigeant : nous devons nous séparer. Couvrir un maximum de surface, libérer d’autres prisonniers et, plus important, s’assurer qu’ils sortiront sains et saufs. Voilà pourquoi je traverse la masse de sangs-neufs à contre-courtant, suivie de Cameron. Elle jette la clé par-dessus son épaule, et Kilorn la rattrape avec adresse. Il nous regarde partir le cœur lourd, n’osant pas cligner des paupières. C’est peut-être la dernière fois qu’il me voit, et nous le savons tous les deux.

Je n’ai pas besoin de mes yeux être sûre que Cal nous suit. Je sens sa chaleur à plusieurs mètres de distance. Il brûle la passerelle derrière nous, faisant fondre le métal, nous isolant des autres. Quand nous atteignons la porte d’en face, celle qui comporte l’inscription COMMANDEMENT, Cameron s’attaque au panneau derrière l’interrupteur. Je ne peux rien faire d’autre qu’observer tour à tour Kilorn et mon frère pour mémoriser leurs visages. Ketha, Nix et Darmian battent en retraite vers le bloc, fuyant l’assaut qu’ils ne peuvent plus arrêter. Des balles les suivent, percutant le métal et la peau de Nix. Une fois de plus, le monde ralentit et j’aimerais qu’il s’arrête complètement. J’aimerais que Jon soit là, pour me dire quoi faire, pour me dire que j’ai pris les bonnes décisions. Pour me dire qui va mourir.

Une main chaude, presque brûlante se pose sur ma joue, me forçant à me détourner de ce spectacle.

— Concentre-toi, me dit Cal en plongeant ses yeux dans les miens. Mare, tu dois les oublier dans l’immédiat. Aie confiance en ce que tu fais.

Je peux à peine hocher la tête, à peine parler.

— Oui.

Derrière nous, le bloc se vide. Devant, l’interrupteur jette des étincelles. La porte s’ouvre en coulissant.

Cal m’entraîne de l’autre côté et j’atterris à plat ventre sur un autre sol carrelé. Mon corps réagit avant mon esprit et des éclairs se forment tout autour de moi. Ils font voler en éclats les images de Kilorn et Shade, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que le centre de commandement à l’autre bout du couloir et ma mission.

Cameron l’avait bien décrite, cette pièce triangulaire impénétrable, protégée par des parois de diamant ondulé, contenant des panneaux de

contrôle, des moniteurs, six soldats qui s’affairent et les mêmes portes métalliques que dans les cellules. Trois en tout, une dans chaque paroi. Je me précipite vers la première, m’attendant à ce qu’elle s’ouvre, m’attendant à ce que les soldats à l’intérieur veuillent montrer leur valeur. À mon étonnement, ils restent assis à leurs postes, me fixant avec de grands yeux craintifs. Je tambourine à la porte, me délectant de la douleur qui irradie dans ma main.

— Ouvrez ! hurlé-je, comme si ça pouvait avoir un effet.

Le soldat le plus proche frémit et s’écarte du mur. Il porte un insigne de capitaine également.

— Ne le faites pas ! ordonne-t-il en brandissant une main pour retenir ses compagnons.

Au-dessus de nos têtes, une sirène se met en route.

— Si c’est ce qu’ils veulent, marmonne Cal en se dirigeant vers l’autre porte.

Un bruit sourd me fait sursauter et je me retourne, découvrant un bloc de granit qui vient se placer devant la porte métallique que nous avons franchie à l’instant. Cameron considère le panneau avec un sourire et lui donne une petite caresse affectueuse.

— Ça devrait nous offrir quelques minutes de tranquillité.

Ses genoux craquent lorsqu’elle se relève et elle fait une grimace en découvrant le centre de commandement.

— Ces abrutis ont peur, gronde-elle avant de faire un geste très grossier, qui conviendrait mieux aux ruelles de Pilotis. On peut les atteindre à travers le verre ?

Pour toute réponse, je pose les yeux sur les moniteurs. Ils explosent rapidement les uns après les autres, éclaboussant les soldats d’une gerbe d’étincelles et de verre brisé. La sirène pousse un gémissement grave puis s’arrête. La moindre pièce métallique vibre d’électricité, grésillant comme un œuf dans une poêle et forçant les soldats à se regrouper au centre de la salle. L’un deux s’effondre, se prenant la tête dans un geste que je connais bien maintenant. Son corps se balance en rythme avec les mouvements du poing de Cameron, assailli par des vagues qui viennent étouffer son pouvoir. Du sang coule de ses oreilles, de son nez, de sa bouche. Il ne tarde pas à s’étrangler avec.

— Cameron ! s’emporte Cal.

Elle fait mine de ne pas l’entendre.

— Julian Jacos ! hurlé-je en tambourinant à la paroi de verre. Sara Skonos ! Où sont-ils ?

Un autre soldat s'écroule en vagissant.

— Cameron !

Elle ne manifeste aucune velléité de s'arrêter. Et ça se comprend. Ces gens l'ont enfermée, torturée, affamée, et ils n'auraient pas hésité à la tuer. Elle a droit à la vengeance.

Mes propres éclairs s'intensifient, rebondissant à l'intérieur de la boîte de verre, contraignant les soldats à se recroqueviller pour échapper à leur colère. Chacun crache et crépite, s'abattant de plus en plus près des hommes.

— Mare, arrête ! s'époumone Cal, que j'entends à peine.

— Julian Jacos ! Sara Sko…

Le capitaine rampe sur le sol et vient se jeter sur le mur face à moi.

— Bloc G ! hurle-t-il en plaquant sa paume sur le verre, à quelques centimètres de mon visage. Ils sont au bloc G ! Par là !

— C'est bon, venez ! gronde Cal.

À l'intérieur de l'espace triangulaire, les yeux du capitaine se posent sur le prince déchu. Cameron part d'un rire retentissant.

— Tu veux leur laisser la vie sauve ? Tu sais ce qu'ils nous ont fait ? À tous les prisonniers, y compris tes chers Argents ?

— Pitié, pitié, nous suivons des ordres, ceux du roi, ceux de votre frère…

Le capitaine se baisse pour éviter une nouvelle gerbe électrique. Derrière lui, la seconde victime de Cameron se roule en boule, succombant à son pouvoir. Des larmes s'accrochent à ses cils en gouttes de cristal.

— Votre Altesse, j'implore votre pitié…

Je pense à la fillette enfermée. Ses yeux étaient injectés de sang et j'ai pu sentir ses côtes à travers ses vêtements. Je pense à Gisa et à sa main cassée. Au bébé égorgé de Templyn. Des enfants innocents. Je pense à tout ce qui m'est arrivé depuis cet été fatidique, quand la mort d'un pêcheur a marqué le début de tous ces drames. *Non, ce n'était pas sa faute. C'était la leur. Leurs lois, leur conscription, leur décision de nous condamner tous à un destin tragique. Ils sont coupables. Ils ont mérité le sort qui les attend.* Même à cet instant, alors que c'est Cameron et moi qui les détruisons, ils implorent la pitié de Cal. Ils supplient un roi argent et crachent sur des reines rouges.

Les ondulations du verre déforment le visage de Cal, et il ressemble tellement à Maven.

— Mare, murmure-t-il, ne serait-ce que pour lui-même.

Ses paroles ne peuvent plus m'arrêter. J'éprouve une sensation nouvelle, familière et inconnue à la fois. Un pouvoir qui vient non pas du sang mais du libre-arbitre. Qui vient de celle que je suis devenue et pas de celle que j'étais à la naissance. Dans un grognement, je me détourne de l'image difforme de Cal. Je sais que je dois avoir l'air aussi tordue que lui. C'est en tout cas ce que je ressens.

— Les éclairs ne connaissent pas la pitié.

Un jour, j'ai regardé mes frères brûler des fourmis à travers un morceau de verre. C'est pire.

Si le fait que les différents bâtiments soient indépendants rend presque impossible toute évasion des prisonniers, il complique aussi considérablement la communication entre les différents gardes. La confusion est aussi efficace que les éclairs ou les flammes. Les gardes répugnent à quitter leurs postes, surtout avec les rumeurs de la présence du roi sur les lieux, et nous tombons sur quatre magnetrons à cran, en pleine dispute, dans le bloc G.

— Tu as entendu la sirène, quelque chose ne va pas…

— C'est sans doute un exercice, pour épater le petit roi…

— Oui, enfin je n'arrive pas à joindre le commandement par radio.

— Tu les as entendus, il y a un problème avec les caméras, ça a dû s'étendre aux radios. La reine pourrait bien être encore en train de faire des expériences, cette maudite sorcière.

Je décoche un éclair à l'un d'entre eux pour attirer leur attention.

— Méfiez-vous des sorcières !

Avant que la passerelle ne puisse se dérober sous mes pieds, je m'agrippe à la rambarde sur la gauche de la porte, de toutes mes forces. Cal se place sur la droite, et les barres rougissent à son contact, fondant aussitôt. Cameron reste dans l'embrasure de la porte. À l'exception d'un léger film de transpiration sur le front, elle ne montre aucun signe de faiblissement. L'un des magnetrons tombe de son perchoir rétractable, se prenant la tête à deux mains tandis qu'il dévale trois étages jusqu'au sol de béton. Il est assommé sur le coup. Plus que deux.

Une averse d’éclats métalliques acérés fond sur moi en hurlant, autant de minuscules poignards conçus pour tuer. Je lâche la rambarde pour glisser le long des barres et prendre appui sur l’étroit rebord de la cellule en dessous.

— Cal, un coup de main ! crié-je en esquivant une nouvelle attaque.

J’y réponds par une gerbe d’étincelles, mais le magnetron s’écarte. Il devrait tomber dans le vide, seulement la passerelle suit son mouvement, lui permettant pour ainsi dire de courir dans les airs. À mon désespoir, Cal m’ignore et écarte les barreaux fondus des cellules. Son dos se hérisse de flammes qui le protègent d’une éventuelle attaque de l’autre magnetron. Je le distingue à peine à travers les volutes du feu, cependant c’est suffisant. Une rage effroyable s’est emparée de lui, et sa cause n’a rien de mystérieux. Il se refuse toujours à tuer les siens et me déteste d’accomplir ce qu’il s’interdit. Je n’aurais jamais cru voir le jour où Cal, le soldat, le guerrier, aurait peur d’agir. Il se concentre pour ouvrir un maximum de cellules, faisant la sourde oreille à mes appels à l’aide, me contraignant à me battre seule.

— Cameron, fais-le tomber ! hurlé-je en me tournant vers mon alliée la moins naturelle.

— Avec plaisir, grogne-t-elle avant de tendre une main vers le magnetron qui m’attaque.

Il vacille mais ne tombe pas. *Elle faiblit.* Je progresse lentement le long des cellules, mes orteils manquant de glisser, mes doigts de plus en plus douloureux à chaque seconde. Je suis une coureuse, pas une grimpeuse, et je peux à peine me battre dans cette position. *À peine.* Un rasoir tranchant en forme de losange m’effleure la joue et me laisse une plaie sur le visage. Un autre éclat m’ouvre la paume. Quand j’atteins une nouvelle barre, je m’y agrippe sans force et mon propre sang me fait glisser. Je tombe sur les deux mètres qui me séparent du sol et atterris violemment dans les entrailles du bloc. Une seconde, j’ai la respiration coupée, et lorsque je rouvre les yeux, je découvre un énorme clou filant vers ma tête. Je bascule sur le flanc et évite le coup fatal. D’autres pleuvent et je dois zigzaguer sur le sol pour rester en vie.

— Cal ! crié-je sans relâche, plus en colère qu’effrayée.

La pointe suivante fond avant de m’atteindre, mais la masse de métal en fusion m’éclabousse en touchant le sol et me brûle le dos. Un hurlement m’échappe alors que le tissu de ma combinaison fond et s’immisce dans les creux de mes cicatrices. C’est quasiment la pire souffrance qu’il m’ait été

donné d'éprouver, pire qu'une balle dans le ventre, et presque aussi violente que la torture infligée par le sondeur et le coma insoutenable qui a suivi. Mes genoux percutent le sol, envoyant des décharges douloureuses dans mes jambes.

Avoir mal est, semble-t-il, un autre de mes déclencheurs. La fenêtre tout en haut vole en éclats et un éclair zèbre l'air près de moi. Un quart de seconde, on dirait qu'un arbre violet a poussé de terre, se ramifiant pour déployer ses veines dans l'immense cour du bloc G. Il frappe l'un des magnetrons, qui n'a même pas le temps d'émettre un son. L'autre, le dernier garde, est presque neutralisé aussi, réduit à se tapir sur sa dernière plaque de métal, recroquevillé face aux attaques martelées de Cameron.

— Julian ! hurlé-je une fois que l'atmosphère ne crépite plus. Sara !

D'un bond, Cal se pose à l'autre bout du sol, les mains en porte-voix autour de sa bouche. Il refuse de me regarder et préfère fouiller les cellules.

— Oncle Julian ! rugit-il.

— Je vous attends ici, dit Cameron, toujours sur le seuil, tout en haut.

Ses jambes pendent dans le vide. Elle a même le culot de siffloter tout en gardant un œil sur le dernier magnetron gémissant.

Le bloc G est tout aussi humide et froid que le bloc D des sangs-neufs. Et, grâce à moi, à moitié détruit. Un trou fume au centre du sol, seuls restes de mon éclair le plus massif. À ce que j'en vois, les cellules du bas sont plongées dans le noir total, mais elles sont toutes pleines. Quelques prisonniers se sont approchés de leurs barreaux pour observer les dégâts. *Combien de visages vais-je reconnaître ?* Leurs traits sont trop tirés, trop décharnés, leur peau presque bleuie par la peur, la faim et le froid. Je ne suis même pas certaine que je reconnaîtrais Cal après quelques semaines ici. Je m'attendais à un meilleur traitement pour les Argents… Je suppose que les prisonniers politiques sont tout aussi dangereux que des mutants qu'on veut cacher.

— Ici, croasse une voix.

Je manque de trébucher sur le corps d'un magnetron, courant alors même que les brûlures sur mon dos protestent à chacun de mes pas. Cal me retrouve devant la cellule, les mains en feu, prêt à faire fondre les barreaux pour sauver son oncle, pour redresser certains de ses torts.

Le prisonnier paraît faible, aussi vieux et fragile que ses livres bien-aimés. Sa peau a blanchi, les cheveux qui lui restent se sont clairsemés et les rides sur son visage se sont multipliées et approfondies. Je crois qu'il lui

manque même des dents. Malgré tout, je reconnaîtrais entre mille ses yeux bruns et l’étincelle d’intelligence qui continue à les allumer. *Julian.*

Je ne vais pas assez vite à mon goût et m’approche presque trop près du métal en fusion. *Julian. Julian. Julian. Mon enseignant, mon ami, je l’ai récupéré.* La première barre se déforme et Cal l’arrache, ménageant un espace suffisant pour que je puisse me faufiler à l’intérieur de la cellule. Je remarque à peine la pression suffoquante de la pierre du silence et me concentre pour relever Julian. J’ai l’impression qu’il est cassant, comme si ses os pouvaient se briser et, l’espace d’un instant, je me demande s’il va sortir vivant de cette épreuve. Ses doigts s’agippent alors à mes vêtements et la concentration plisse son front.

— Conduis-moi à ce garde, maugrée-t-il, redevenant un peu lui-même. Et libère Sara.

— Bien sûr, Julian. Nous sommes ici aussi pour elle.

Je place son bras sur mon épaule et l’aide à marcher. Il a beau être beaucoup plus grand que moi, il est si léger que j’en suis effrayée.

— Nous sommes ici pour tout le monde, insisté-je.

Quand nous le sortons de sa cellule, Julian vacille mais reste sur ses jambes.

— Cal, grommelle-t-il en tendant le bras vers son neveu.

Il prend le visage du jeune homme entre ses mains et examine le prince en exil comme il le ferait avec un vieux livre.

— Des crimes ont été commis, n’est-ce pas ?

— Oui, gronde Cal.

Il ne regarde pas dans ma direction, pourtant je sens bien que sa colère est dirigée contre moi. La prison a changé l’aspect de Julian, pas sa nature. Il hoche la tête pour marquer sa sollicitude avec beaucoup de solennité. Ce qui réconforte Cal, et pas qu’un peu.

— De telles pensées n’ont pas leur place ici et maintenant. Plus tard, en revanche.

— Plus tard, répète Cal.

Il finit par tourner ses yeux de feu vers moi. Je sens aussitôt leur brûlure.

— Plus tard, me dit-il.

— Allons, Mare, aide-moi à rejoindre ce tas suppurant.

Julian m’indique le garde à terre, inconscient mais toujours en vie.

— Voyons voir si je ne suis pas devenu totalement inutile, ajoute-t-il.

Je m’exécute, servant de béquille à Julian, qui s’approche en boitillant du soldat tombé au combat. Pendant ce temps-là, Cal s’attaque à la cellule de Sara, située en face de celle de Julian. Assez proche pour qu’ils aient pu se voir et se parler. Trop loin pour qu’ils aient pu se toucher. Une autre petite torture à endurer.

J’ai déjà vu Julian exercer son pouvoir auparavant, jamais avec autant d’efforts ou de douleur. Ses doigts tremblent tandis qu’il soulève une paupière du blessé. Il déglutit plusieurs fois pour trouver la voix qui lui manque. *Sa voix de chanteur.*

— Ça ira, Julian, nous nous débrouillerons autrement…

— Autrement nous serons tous tués, Mare. Je ne t’ai donc rien appris ?

Malgré la gravité de la situation, je ne peux retenir un sourire. Je résiste à la tentation d’étreindre mon ancien professeur et tente de cacher mon sourire.

Enfin, Julian souffle, les yeux mi-clos. Les veines saillent sur son cou. Puis il arrondit de grands yeux limpides.

— Réveille-toi, dit-il d’une voix plus belle qu’un coucher de soleil.

Le garde obéit et sa seconde paupière se soulève lentement.

— Ouvre les cellules. Toutes.

Un crissement résonne à tous les niveaux du bloc, les barreaux de chaque cellule se déformant à l’unisson.

— Installe les escaliers et les passerelles. Relie-les.

Clac. Clac. Clac. Chaque parcelle de métal, les poignards, les morceaux détruits par l’électricité et même ceux qui ont fondu s’aplatissent et reprennent leur forme initiale. Les divers éléments s’imbriquent les uns dans les autres.

— Accompagne-nous.

La voix de Julian frémit sur le dernier ordre, cependant le magnetron obéit, même s’il est un peu lent.

— Tu as de la chance d’être venue aujourd’hui, Mare, me dit mon ancien professeur alors que je l’aide à se redresser. Ils nous ont laissés sortir hier. Nous ne sommes pas aussi faibles que d’habitude.

J’hésite à parler de Jon, de son pouvoir, de ses conseils. Cela passionnera Julian. *Après*, me dis-je. *Après.*

Il y aura un après.

Le chaos s'abat sur Corros. Des détonations résonnent dans chaque couloir, derrière chaque porte. La bande d'Argents en haillons nous suit d'un pas faible, pourtant quelques-uns trouvent la force de se plaindre. Je ne leur fais aucune confiance et rebrousse presque chemin pour les surveiller. Beaucoup bifurquent, disparaissent au détour d'un couloir, impatients de quitter cet endroit. D'autres s'enfoncent dans les profondeurs de la prison en quête de vengeance. Quelques-uns restent avec nous, le regard baissé, honteux de suivre la faiseuse d'éclairs. Ce qui ne les empêche pas d'avancer. Et de se battre de leur mieux. C'est comme jeter une pierre dans une mare immobile. Des ondes se forment à la surface, petites au début puis de plus en plus grandes. Chaque bloc tombe plus facilement que le précédent, jusqu'à ce que les magnetrons qui les gardent finissent par fuir devant nous. Les Argents font plus de victimes que moi, fondant sur les traîtres en vrais loups affamés. Malheureusement, ça ne peut pas durer. Lorsqu'un oblitérateur Lerolan détruit un obstacle de pierre pour nous donner accès au bloc J, les débris ne dégringolent pas vers le sol… ils montent. Et, avant que je comprenne ce qui se passe, je suis aspirée par un tourbillon de fumée, d'éclats de tôle et de chuchotements sinistres.

Cameron me prend la main mais elle m'échappe aussitôt, disparaissant dans ce qui doit être une brume. *Un nymphus.* Je ne vois rien à part des ombres et des lumières d'un jaune lugubre, tels autant de soleils lointains et troubles. Avant de disparaître complètement, je cherche, à tâtons, à me raccrocher à quelque chose. Ma main blessée se referme sur une jambe glaciale et inerte, à laquelle je me retiens. Mon corps tout entier ressent l'effet de cet arrêt brutal.

— Cal !

Mon cri est absorbé par le rugissement ambiant. Pantelante, je remonte le long de la jambe. Elle doit appartenir à un cadavre, parce qu'elle ne bouge pas. Une peur glaciale me lacère l'esprit de ses doigts froids et tranchants. Je manque de tout lâcher, redoutant de découvrir le visage qui se trouve au sommet de ce corps. Ça pourrait être n'importe qui. Ça pourrait être tout le monde.

Le soulagement est un sentiment coupable, et pourtant c'est ce que j'éprouve. Je ne reconnais pas l'homme pris dans les barreaux de sa cellule, une jambe repliée sur eux, l'autre pendant dans le vide. Il s'agit sans doute d'un prisonnier, mais je ne le connais pas et je ne le pleurerai pas. J'ai presque l'impression que les brûlures ont rouvert les cicatrices de mon dos,

et je m’autorise, une seconde, à prendre appui contre les barreaux. La gravité a changé ici. Gareth est donc là, ce qui signifie que Kilorn, Shade et Farley ne sont pas loin. Ils sont censés être à l’autre bout de la prison et vider les bâtiments les plus éloignés. Quelque chose les a poussés ici. Ou pris au piège.

Avant de pouvoir lancer un appel, je tombe à nouveau alors que le monde se met à tourner. Ce ne sont pas les cellules qui bougent, c’est la gravité.

— Arrête, Gareth !

Personne ne répond à mon cri dans le vide. Du moins, pas une personne que j’ai envie d’entendre.

La petite faiseuse d’éclairs.

La voix fend quasiment mon crâne en deux.

La reine Elara…

J’en viens à regretter le sondeur. Je voudrais qu’on me tue, qu’on m’offre la sécurité de la mort. Je continue à tomber. Peut-être que cela suffira. Peut-être que je mourrai avant qu’elle ne s’introduise dans mon cerveau, qu’elle ne me force à abandonner tout ce qui m’est cher. Je sens déjà les tentacules s’infiltrer dans ma tête, exerçant leur emprise. Mes doigts remuent à sa guise et des étincelles jaillissent entre eux. *Non. Par pitié, non.*

Je percute l’autre côté du bloc violemment et me casse sans doute le bras, cependant je ne ressens rien. Elle me prive de douleur.

Avec un dernier cri hoquetant, je fais ce qu’il faut et utilise les dernières gouttes de ma volonté pour me glisser entre les barreaux tordus derrière moi, dans une cellule de pierre du silence qui sera mon dernier sanctuaire. Les étincelles s’éteignent, son contrôle s’estompe et une douleur aveuglante transperce mon bras gauche pour remonter dans mon épaule. J’éclate de rire entre deux sanglots. La vie est si bien faite ! Elle a construit cette prison pour nous faire du mal, à moi et aux autres sangs-neufs. Or celle-ci est devenue la seule chose qui l’empêche de parvenir à ses fins.

Étendue sur le mur du fond – devenu le sol je suppose –, j’observe la brume qui tourbillonne. Les coups de feu s’espacent, soit par manque de munitions, soit parce qu’il est impossible de viser tant la visibilité est mauvaise. Un serpent de feu s’enroule à proximité et je m’attends à voir Cal surgir, mais sa silhouette n’apparaît jamais. Ça ne m’empêche pas de l’appeler.

— Cal !

Ma voix est trop faible. La pierre qui m'a sauvée est en train d'agir. Elle me comprime la nuque.

Il ne lui faut pas longtemps pour me trouver. Ses chaussures s'approchent des barreaux de ma cage et, une seconde, je crois être victime d'une hallucination. Ce n'est pas la reine glorieuse et resplendissante de mes souvenirs. Envolés sa robe et ses bijoux, remplacés par un uniforme sévère, bleu marine, avec des liserés blancs. Même ses cheveux, habituellement bouclés à la perfection puis tressés, ont été plaqués en arrière et ramenés en simple chignon. Quand j'aperçois du gris sur ses tempes, j'éclate à nouveau de rire.

— La première fois que nous nous sommes rencontrées, tu étais dans une cellule comme celle-ci, observe-t-elle, se baissant pour mieux me voir. Les barreaux ne m'ont pas arrêtée alors et ils ne m'arrêteront pas plus aujourd'hui.

— Entrez, dis-je avant de cracher du sang.

J'ai carrément perdu une dent.

— Tu n'as pas changé. Je pensais que le monde te transformerait, au lieu de quoi, poursuit-elle en inclinant la tête avec un sourire de chat, c'est toi qui as un peu transformé le monde. Si tu me donnes la main, tu pourras le transformer davantage.

J'arrive à peine à reprendre mon souffle entre deux crises de rire.

— Vous me prenez vraiment pour une idiote ?

Continue à la faire parler. À la distraire. Quelqu'un ne va pas tarder à la voir, c'est forcé.

— À ta guise, soupire-t-elle, se redressant.

Elle fait signe à quelqu'un que je ne vois pas. Des gardes. Quand je le comprends, mon ventre se serre sous l'effet de la résignation. Sa main réapparaît armée d'un pistolet, le doigt déjà sur la détente.

— J'aurais aimé entrer encore une fois dans ta tête. Elle est pleine d'illusions si charmantes.

Une petite victoire, me dis-je en fermant les yeux. Elle n'aura jamais mes éclairs, et elle ne m'aura jamais, moi. *Une victoire, oui.*

Une fois de plus, je sens que je tombe.

Mais ce n'est pas la balle que mon visage rencontre : il s'écrase contre les barreaux. Je soulève les paupières juste à temps pour voir Elara s'éloigner de moi, le pistolet lui échappant. Une expression de rage féroce

déforme son joli visage. Ses gardes disparaissent avec elle dans les nuages jaunes. Et quelqu'un empoigne mon bras droit, m'attirant vers lui.

— Aide-moi, Mare, je ne pourrai pas te faire passer tout seul, peste Shade, qui essaie de m'extirper de la cellule.

Hors d'haleine, je me glisse entre les barreaux, rassemblant toutes les forces qu'il me reste. Et c'est sans doute suffisant parce que le monde s'étrécit soudain, la brume se dissipe et j'ouvre les yeux sur un carrelage blanc éblouissant.

Je manque de m'évanouir de joie. Et quand je vois Sara, qui court vers moi les bras tendus, avec Kilorn et Julian sur ses talons, je ne me retiens plus. Quelqu'un me rattrape, quelqu'un qui dégage de la chaleur. Il me fait basculer sur le côté et je grimace lorsqu'une légère pression s'exerce sur ma fracture.

— D'abord le bras, puis les brûlures et enfin les cicatrices, dit Cal, très sérieux.

Je ne peux retenir un gémissement quand Sara me touche, et un merveilleux engourdissement se répand dans mon bras. Une sensation de fraîcheur gagne mon dos, guérissant les brûlures qui étaient sans doute infectées. Avant que la guérison ait pu s'étendre à mes vilaines cicatrices noueuses, on me relève sur mes pieds pour m'entraîner.

La porte à l'extrémité du couloir explose, détruite par les racines d'un arbre qui poussent à toute allure, en volutes. La brume suit, fondant sur nous à toute allure. Les ombres surgissent en dernier. Je sais à qui elles appartiennent.

Cal lance une boule de feu en direction des branches qui s'entortillent, cependant les braises carbonisées se mêlent joyeusement à la tempête qui fait rage.

— Cameron ? crié-je en me dévissant le cou à la recherche de la seule personne capable d'arrêter Elara.

Elle n'est nulle part.

— Elle est déjà sortie, maintenant vas-y, me hurle Kilorn en me poussant devant lui.

Je sais que c'est moi que veut Elara. Pas seulement pour mon pouvoir, mais pour mon visage. Elle rêve de me contrôler, de m'utiliser à nouveau comme porte-parole pour mentir au pays et agir selon sa volonté. Voilà pourquoi je cours plus vite que les autres. J'ai toujours été rapide. Lorsque

je regarde par-dessus mon épaules, je constate que j’ai plusieurs mètres d’avance et ce que je découvre me glace.

Cal est obligé de traîner Julian, pas parce qu’il est faible, mais parce qu’il veut s’arrêter. L’affronter. Il veut opposer sa voix à l’esprit d’Elara, à ses chuchotements. Pour venger une sœur morte, un amour blessé, une fierté brisée et écartelée. Cependant Cal refuse de perdre le dernier membre de sa famille. Sara reste près de Julian qu’elle tient par la main, incapable de hurler sa peur.

Puis je tourne dans le couloir et heurte quelque chose. Non, *quelqu’un.*

Une autre femme, une autre personne que je ne veux jamais revoir.

Ara, la Panthère, à la tête de la Maison Iral, me foudroie de ses yeux aussi noirs que du charbon. Ses doigts ont conservé la teinte bleu-gris de la pierre du silence et ses vêtements sont en lambeaux. Ses forces reviennent déjà cependant, à en croire son regard d’acier pur. Impossible de la contourner, il faut donc la frapper de plein fouet. Je brandis mes éclairs pour la tuer, elle qui sait depuis toujours que je suis différente.

Elle réagit plus vite que moi, empoignant mes épaules avec une agilité qu’aucun humain ne devrait posséder. Au lieu de me rompre le cou ou de me trancher la gorge, elle me pousse sur le côté et quelque chose m’effleure les cheveux. Une lame incurvée et tourbillonnante, aussi effilée qu’un rasoir, aussi grosse qu’une assiette, passe à quelques centimètres de mon nez. Je heurte le sol, haletant sous l’effet du choc, agrippant la tête que j’ai failli perdre. Et, au-dessus de moi, Ara Iral tient bon, esquivant toutes les lames qui s’abattent sur nous. Elles proviennent de l’extrémité du couloir, où se dresse un autre fantôme du passé, créant des disques de métal à partir des écailles de son armure.

— Ton père ne t’a jamais appris à respecter tes aînés ?

Ara adresse sa question à Ptolemus tout en évitant le coup suivant. Elle arrête même celui d’après et le lui renvoie. Un tour impressionnant mais inutile, puisque qu’il balaie l’attaque avec un sourire suffisant.

— Alors, la Rouge, tu ne vas rien faire ? ajoute-t-elle en me donnant un petit coup dans la jambe.

Je la fixe, ébahie un instant. Puis je me force à me redresser. Un peu de ma terreur se dissipe.

— Avec plaisir, maîtresse.

À l’autre bout du couloir, le sourire de Ptolemus s’agrandit.

— Maintenant, je vais terminer ce que ma sœur a commencé dans l'arène, gronde-t-il.

— Ce que ta sœur a fui, plutôt, rétorqué-je en décochant un éclair vers sa tête.

Il se jette sur le côté, contre le mur, et le temps qu'il reprenne ses esprits, Ada couvre la distance les séparant et bondit. Elle prend appui sur le mur opposé et, se servant de l'élan, lui brise la mâchoire du coude.

Je m'élance et, à en juger par le martèlement de pieds derrière moi, je ne suis pas seule.

Feu et éclairs. Brume et vent. Pluie de métal, spirales d'obscurité, explosions comme de minuscules étoiles. Et des balles, toujours des balles, qui suivent de près. Nous avançons à travers la bataille qui se déchaîne, priant pour que cette prison ait une fin, suivant la carte que nous nous sommes tous efforcés de mémoriser. Cela devrait être ici, non ici, non ici. Avec la brume et les ombres, il est facile de se perdre. Sans oublier Gareth, qui continue à jouer avec la gravité, faisant parfois plus de mal que de bien. Quand nous atteignons enfin l'entrée, la salle avec les portes rouge, argent et noire, je suis couverte de bleus et mes forces faiblissent à toute allure. Je ne veux même pas penser aux autres, à Julian et à Sara, qui pouvaient à peine marcher il y a peu. *Nous devons sortir en plein air. Retrouver le ciel. Les éclairs qui peuvent tous nous sauver.*

Dehors, le soleil s'est levé. Les Salines se dressent à l'horizon, brouillard gris, mais je n'ai d'yeux que pour l'Oiseau noir et l'autre avion sur la piste. Une foule s'accumule au pied des appareils, sangs-neufs et Argents, embarquant à bord du plus proche. Certains disparaissent dans les champs, espérant s'échapper à pied.

— Shade, emmène-le à l'avion, hurlé-je en agrippant Cal par le col tandis que nous courons.

Avant que celui-ci n'ait eu le temps de protester, mon frère s'exécute et téléporte Cal à une centaine de mètres. Je peux toujours compter sur Shade pour me comprendre à demi-mot : Cal est l'un des deux seuls pilotes dont nous disposons. Il ne peut pas mourir ici, pas quand nous sommes aussi près de nous en sortir. Nous avons besoin de lui pour piloter, et bien. Un quart de seconde plus tard, Shade réapparaît pour étreindre Julian et Sara. Ils disparaissent avec lui, et je pousse un petit soupir de soulagement.

Je convoque toute l'énergie qu'il me reste, au plus profond de mes os. Ralentie, affaiblie, j'en appelle à ma volonté pour la transformer en quelque

chose de plus puissant. À mon grand plaisir, le ciel s'assombrit.

Je suis trop concentrée pour remarquer Kilorn qui s'arrête à côté de moi et épaule son fusil. Il tire avec précision, éliminant nos poursuivants un par un. De nombreux hommes se dressent devant la reine pour la protéger, qu'ils suivent leur volonté propre ou la sienne. Elle sera bientôt assez proche pour être à la portée de mon pouvoir… et moi je serai à sa merci. Je n'ai qu'une seule chance.

La scène se déroule au ralenti. La longue lame fine pareille à une gigantesque aiguille transperce le cou d'Ara et fait naître une fontaine argent. Emporté par le mouvement, Ptolemus tourne, cherchant à m'atteindre à travers elle. Je me déplace pour éviter l'attaque, m'attendant au pire. Du moins, je le crois, car je ne peux évidemment pas voir ce qui va arriver.

Une seule personne en a le pouvoir, Jon. Il a tourné le dos à tout ceci. Il a laissé ce qui va suivre se produire. Il n'a pas voulu nous prévenir. Ça lui était indifférent.

Shade surgit devant moi avec l'intention de m'emmener loin de ce carnage. Et à la place il reçoit une cruelle aiguille brillante en plein cœur. Il ne comprend même pas ce qui lui arrive. Il meurt avant que ses genoux n'aient touché terre.

Au moins, Ptolemus a l'intelligence de fuir.

J'oublie tout ce qui suit jusqu'à ce que nous soyons dans les airs, très loin. Mon visage est mouillé de larmes, et mes mains peintes de sang rouge et argent.

27.

Ce n'est pas l'Oiseau noir.

Cal pilote un énorme avion-cargo, conçu pour transporter de lourdes marchandises ou des machines. La soute contient plus de trois cents prisonniers, pour une grande part blessés, tous en état de choc. Beaucoup sont des sangs-neufs, mais il y a aussi des Argents parmi eux, retranchés dans leur coin, attendant leur heure. Pour aujourd'hui du moins, ils se ressemblent tous, avec leurs guenilles, leur épuisement et leur faim. Je n'ai aucune envie de descendre les voir et me cantonne au niveau supérieur de l'avion. Au moins le calme règne dans cette partie, séparée de la soute par un étroit escalier. Quant au cockpit, il est derrière une porte close. Je ne trouve pas le courage de dépasser les deux cadavres à mes pieds. L'un est étendu sous un drap blanc, taché seulement par la fleur de sang rouge sur son cœur perforé. Farley est agenouillée à côté de lui, pétrifiée, une main glissée sous le tissu pour serrer les doigts froids, inertes de mon frère. L'autre cadavre, je refuse de le cacher.

La mort rend Elara laide. Les éclairs ont tordu ses muscles, étiré ses lèvres en un rictus qu'elle n'a jamais pu maîtriser de son vivant. Son uniforme sobre se fond avec sa peau, et ses cheveux d'un blond cendré ont presque disparu, brûlés jusqu'à la racine, n'ayant laissé que quelques plaques éparses. Les corps des autres, de ses gardes, étaient aussi difformes. Nous les avons abandonnés sur la piste. La reine reste reconnaissable. Tout le monde saura à qui appartient ce cadavre. J'y veillerai.

— Tu devrais t'allonger.

Le cadavre provoque le malaise de Kilorn, aucun doute là-dessus. J'ignore pourquoi. Nous devrions danser sur ses os.

— Laisse Sara t'ausculter, ajoute-t-il.

— Dis à Cal de changer d'itinéraire.

Il cligne des yeux, me considère avec perplexité.

— Changer d'itinéraire ? De quoi parles-tu ? On retourne au Vivier, à la maison…

À la maison. Une expression d'une puérilité méprisable.

— Nous retournons à Tuck. Préviens-le, s'il te plaît.

— Mare…

— S'il te plaît, Kilorn.

Il ne bouge pas.

— Tu as perdu la tête ? Tu te souviens de ce qui s'est passé là-bas ? Tu imagines ce que le Colonel te fera si tu reviens ?

Perdre la tête. Si seulement… J'aimerais que mon esprit puisse se séparer de la torture qu'est devenue mon existence. Ce serait un tel soulagement de devenir folle, tout simplement.

— Il peut toujours essayer. Nous sommes trop nombreux maintenant, même pour lui. Et quand il verra ce que je lui amène, je doute qu'il nous refuse cette fois.

— Le corps ? souffle-t-il, tremblant de la tête aux pieds.

Ce n'est pas le cadavre qui l'effraie, comprends-je soudain. *C'est moi.*

— Tu vas lui montrer le corps ? insiste-t-il.

— Je vais le montrer à tout le monde.

Puis je répète, d'un ton plus ferme :

— Dis à Cal de changer d'itinéraire. Il comprendra, lui.

Mes mots, blessants, heurtent Kilorn, mais ça m'est égal. Affichant une façade plus sévère, il s'éloigne pour s'acquitter de sa mission. La porte du cockpit se referme derrière lui, pourtant je le remarque à peine. Je suis préoccupée par des choses plus importantes que des insultes mesquines. Qui est-il pour mettre en doute mes ordres ? Personne. Rien. Un pêcheur protégé par une bonne étoile et ma sottise. Aucune commune mesure avec Shade, un téléporteur, un sang-neuf, un grand homme. *Comment peut-il être mort ?* Et il n'est pas le seul. Non, il y en a sans doute d'autres pour qui cette prison est devenue une tombe. Nous ne le saurons qu'après avoir atterri, lorsque nous aurons vu qui a pris la fuite à bord de l'Oiseau noir. Et

nous nous poserons sur le complexe militaire de l'île, pas à proximité d'une grotte isolée au fond des bois.

— Ton prophète t'avait parlé de ça ?

Ce sont les premiers mots de Farley depuis notre départ de Corros. Elle n'a pas encore pleuré, mais elle a la voix cassée, comme si elle avait passé les derniers jours à hurler. Ses yeux sont horribles, ourlés de rouge, ses iris d'un bleu vif. Ils me transpercent. Je ne suis qu'un morceau de verre pour elle.

— Ce fou, Jon, qui nous a dit de faire ça, poursuit-elle en me dévisageant. Il t'a prévenue que Shade mourrait ? Alors ? Je parie que c'était un petit prix à payer pour la faiseuse d'éclairs, tant que cela lui permettait de mettre la main sur de nouveaux sangs-neufs à contrôler. De nouveaux soldats dans une guerre à laquelle tu n'as absolument rien compris. Que représente un misérable frère contre de nouveaux disciples prêts à baiser tes pieds ? Tu n'as pas fait une mauvaise affaire, hein ? Surtout avec la reine en bonus. Qui se soucie de la mort d'un homme que personne ne connaît puisque tu as pu avoir son cadavre à elle ?

Ma gifle la fait reculer d'un pas, davantage de surprise que de douleur. Elle se prend les pieds dans le drap en tombant et dévoile le visage pâle de mon frère. Ses paupières sont fermées au moins. Il pourrait simplement dormir. Je m'approche pour remettre le tissu en place – je ne supporte pas longtemps cette vision –, mais elle me percute avec son épaule, se servant de toute sa hauteur pour me plaquer contre le mur. Cal doit intervenir pour l'immobiliser et lui donne un coup à l'arrière du genou afin qu'elle perde l'équilibre. Kilorn est moins sophistiqué et se contente de me soulever de terre en m'entourant de ses deux bras.

Quand elle doutera. Jon m'a chargée de lui dire quelque chose. *Quand elle doutera.* Et Farley est évidemment en train de douter. *Ne sommes-nous pas tous dans ce cas ?*

— Jon m'a dit quelque chose, hurlé-je en essayant de repousser Kilorn. Quelque chose pour toi !

Elle s'élance pour m'empoigner et Cal la plaque à nouveau au sol. Il a beau recevoir un coup de coude dans le visage, il ne relâche pas sa prise sur les épaules de Farley. Elle n'ira nulle part, pourtant elle continue à se battre. Farley ne sait pas déposer les armes le moment venu. Autrefois, je l'admirais pour cela. Aujourd'hui, elle m'inspire de la pitié.

— Il m'a donné la réponse à ta question.

Elle se fige aussitôt, aspirant de minuscules bouffées terrifiées. Elle me fixe, les yeux écarquillés. Je peux presque entendre son pouls.

— Il a dit que oui.

Je ne sais pas ce que cela signifie, mais ça l'apaise, ça la met à nu. Elle s'avachit, prend appui sur ses mains et cache sa tête derrière un court rideau de cheveux blonds. Ses larmes ne m'échappent pas. *Elle ne se battra plus.*

Cal l'a compris aussi, et s'écarte de sa silhouette frémissante. Il manque de buter contre le bras déformé d'Elara et a un mouvement de recul.

— Laisse-la un peu respirer, murmure-t-il en m'agrippant si brutalement que j'en aurai un bleu.

Il m'entraîne malgré mes protestations. Je ne veux pas la quitter. Je ne pense pas à Farley, je pense au cadavre d'Elara. En dépit des blessures, des brûlures et des yeux vitreux, je n'arrive pas à croire que son cadavre restera mort. Une crainte insensée et pourtant plus forte que moi.

— Par mes couleurs, qu'est-ce qui te prend ? gronde-t-il en claquant la porte du cockpit derrière nous, faisant disparaître les sanglots de Farley et le renfrognement de Kilorn. Tu sais ce que Shade représentait pour elle…

— C'était mon frère, au cas où tu l'aurais oublié.

Rester polie est loin d'être ma priorité, toutefois je m'y efforce. Ma voix tremble malgré tout. Au moins, je ne pleure pas. *Mon frère préféré. Je l'ai perdu une première fois, et une seconde maintenant. Cette fois, il ne reviendra pas. Il n'y a aucun retour possible.*

— Tu ne me vois pas invectiver les gens.

— Tu as raison, Mare. Toi, tu les tues.

Mon souffle produit un sifflement entre mes dents serrées. *C'est donc de ça qu'il s'agit ?* Je lui ris presque au nez.

— Ça en fait au moins un de nous qui en est capable.

Je m'attends à un concours de cris pour le moins. La réaction que j'obtiens est pire. Cal recule et percute le tableau de bord, cherchant à mettre le plus de distance possible entre nous. D'habitude, je suis celle qui s'éloigne. Plus maintenant. Quelque chose se fissure dans son regard, trahissant les blessures qu'il cache sous sa peau recouverte de flammes.

— Que t'est-il arrivé, Mare ? murmure-t-il.

Mes pieds ne m'ont jamais paru aussi passionnants. *Que ne m'est-il pas arrivé plutôt ? Pas un seul jour sans tourments, voilà quoi. Tout ça pour me préparer à ce destin qui m'est réservé à cause de la mutation de mon*

sang… et des nombreuses erreurs que j'ai choisi de commettre, Cal y compris.

— Mon frère vient de mourir.

Il secoue la tête, sans jamais détourner son regard. Un regard qui brûle.

— Tu as tué ces hommes dans le poste de commandement, avec Cameron, alors qu'ils vous suppliaient. Shade n'était pas encore mort. Ne lui mets pas ça sur le dos.

— Ils étaient argents.

— Je suis argent !

— Tu es différent. Comme je l'étais… à l'époque, quand tu m'a rencontrée.

— J'étais comme eux et tu le sais. Un soldat qui suivait des ordres, qui obéissait à son roi. Ils étaient aussi innocents que moi à l'époque où mon père était encore en vie.

Des larmes me piquent les yeux, suppliant de couler. Des visages dansent dans mon champ de vision, soldats et policiers assassinés, trop nombreux pour que je puisse les compter.

— Pourquoi me dis-tu ça ? murmuré-je. J'ai fait ce que je devais faire, pour rester en vie, pour sauver des gens… pour te sauver, toi, prince de rien, stupide et têtu. S'il y a quelqu'un qui devrait comprendre le fardeau que je porte, c'est toi. Comment oses-tu me culpabiliser ? Tu crois que je ne me sens pas déjà assez coupable ?

— Elle voulait te transformer en monstre.

Il incline la tête en direction de la porte et du corps déformé derrière.

— Je veux juste m'assurer que ça ne se produira pas, assène-t-il.

— Elara est morte. Elle ne peut plus contrôler personne.

Ces mots sont aussi doux qu'un nectar. *Elle est partie, elle ne pourra plus me faire de mal.*

— Mais tu n'éprouves toujours aucun remords pour les morts. Tu t'efforces de les oublier. Tu ne te soucies pas une seconde de ta famille… tu l'as abandonnée sans un mot. Tu ne peux pas te contrôler. La moitié du temps tu refuses d'être un leader et l'autre moitié tu te conduis en martyr intouchable, avec ta couronne de culpabilité, convaincue d'être la seule à vraiment te sacrifier à la cause. Regarde autour de toi, Mare Barrow. Shade n'est pas le seul à avoir trouvé la mort à Corros. Tu n'es pas la seule à faire des sacrifices. Farley a trahi son père. Tu as forcé Cameron à rejoindre nos rangs, tu a décidé de fermer les yeux sur tout sauf la liste de Julian et

maintenant tu veux abandonner ceux qu'on a laissés au Vivier ? Pour quoi ? Pour soumettre le Colonel ? Pour prendre un trône ? Pour tuer tous ceux qui te regarderont de travers ?

J'ai l'impression d'être une gamine à laquelle on passe un savon, incapable de parler, de se défendre, de faire autre chose que retenir ses larmes. Il me faut tout ce qu'il me reste de volonté pour retenir mes étincelles.

— Et tu continues à te raccrocher à Maven, à une personne qui n'existe pas.

Il pourrait aussi bien mettre une main autour de ma gorge et m'étouffer.

— Tu as fouillé dans mes affaires ?

— Je ne suis pas aveugle. Je t'ai vue récupérer les messages sur les corps. Je croyais que tu les déchirerais. Et comme tu ne l'as pas fait… je voulais voir ce que tu allais en faire. Les brûler, les jeter, les lui renvoyer imbibés de sang argent… Je n'aurais jamais imaginé que tu les garderais. Que tu les lirais alors que je dormais juste à côté de toi.

— Tu as dit qu'il te manquait aussi. Tu l'as dit !

Je me retiens de me comporter en sale gosse et de taper du pied par terre.

— C'est mon frère. Il me manque d'une façon très différente.

Quelque chose de tranchant me blesse le poignet et je me rends compte que je me suis gratté au sang, créant une douleur physique pour masquer ma souffrance intérieure. Il m'observe, déchiré.

— Chaque fois que j'ai pris une décision, tu m'as soutenue, dis-je. Si je me transforme en monstre, alors toi aussi.

Il baisse les yeux.

— L'amour rend aveugle.

— Si c'est ton idée de l'amour…

— Je ne sais pas si tu aimes une seule personne, cingle-t-il, si tu vois autre chose que des instruments et des armes. Des gens à manipuler et à contrôler, à sacrifier.

Il n'y a aucune défense à opposer à une accusation pareille. Comment lui prouver qu'il a tort ? Comment lui faire voir ce que j'ai fait, ce que j'essaie de faire, ce que je suis devenue pour garantir la sécurité de tous ceux auxquels je tiens. Que j'ai échoué sur tout la ligne. Que je me sens terriblement mal. Que les cicatrices et les souvenirs sont douloureux. Qu'il m'a profondément blessée avec ses mots. Je ne peux pas prouver l'amour

que j’ai pour lui, pour Kilorn ou ma famille. Je ne peux pas formuler de tels sentiments et je ne devrais pas avoir à le faire.

Voilà pourquoi je ne dis rien.

— Après le bombardement d’Archeon, Farley et la Garde écarlate ont utilisé une émission argent pour revendiquer l’attaque.

Je parle lentement, calme et méthodique dans mes explications. C’est la seule chose qui m’empêche de perdre la raison.

— Je vais faire la même chose, avec le corps de la reine. Je vais montrer au moindre sujet de ce royaume la femme que j’ai tuée, et les gens qu’elle a emprisonnés, sangs-neufs comme Argents. J’en ai assez de laisser Maven contrôler ce jeu et déverser ses mensonges au royaume. Ce que nous avons fait n’est pas suffisant pour provoquer sa chute. Nous devons compter sur le pays pour y parvenir à notre place.

La mâchoire de Cal se décroche.

— Une guerre civile ?

— Maison contre Maison, Argent contre Argent. Seuls les Rouges resteront unis. Et ce sera la cause de notre victoire. Norta tombera, et le jour se lèvera, rouge comme l’aube.

Un plan simple, coûteux et fatal, pour les deux camps, rouge et argent. Mais une étape nécessaire. *Ils nous ont forcés à emprunter cette route il y a longtemps. Je prends seulement la décision qui s’impose.*

— Tu pourras aller chercher les enfants au Vivier après notre atterrissage à Tuck. J’ai besoin du Colonel et de ses moyens pour mettre ce plan sur pied. Tu le comprends ?

Il hoche à peine la tête.

— Ensuite, eh bien, cette fille incapable d’aimer ira dans le nord, au Goulot, rejoindre ceux qu’elle a abandonnés de si bon cœur. Vous pourrez faire ce qui vous chante, Votre Altesse.

— Mare…

Il effleure mon bras et j’ai un mouvement de recul si violent que je me cogne presque au mur.

— Je t’interdis de me toucher.

Les mots me font le même effet qu’une porte que je lui claquerais au nez. Et c’est sans doute ce dont il s’agit.

Tuck est calme, radieuse au point de susciter l’écœurement. Ni nuages, ni vent, un beau jour d’automne frais et ensoleillé. Shade n’aurait pas dû

mourir sous un ciel si resplendissant, et c'est pourtant le cas. Ils sont bien trop nombreux dans ce cas.

Je suis la première à descendre de l'avion-cargo, suivie de près par deux brancards recouverts d'un drap. Kilorn et Farley ne lâchent pas Shade d'une semelle, une main posée sur son corps. C'est l'autre brancard qui m'intéresse dans l'immédiat. Les hommes qui le portent semblent avoir peur de ce cadavre. La dernière poignée d'heures que j'ai consacrées à réfléchir, les yeux rivés sur la dépouille d'Elara, se sont révélées une source inattendue de réconfort. Elle ne se réveillera pas. Et Cal ne m'adressera plus jamais la parole, pas après tout ce que nous nous sommes dit. J'ignore quelle position il occupe dans la file ou s'il compte même descendre de l'avion. Je m'interdis de m'inquiéter. Penser à lui est une perte de temps.

Je dois placer une main en visière pour observer la barricade du Colonel, de l'autre côté de la piste. Perché sur un camion médical, il est entouré d'infirmiers et infirmières en blouses blanches. Ada a dû les contacter par radio pour prévenir que nous aurions grandement besoin d'aide. Son Oiseau noir s'est déjà posé, seule silhouette noire en vue. Lorsque les premiers prisonniers posent le pied sur la piste derrière moi, la rampe noire de l'autre avion s'abaisse. Ceux qui suivent Ada sont moins nombreux que ce à quoi je m'attendais. Elle se dirige d'un pas vif vers le mur de soldats de la Région des Lacs armés, de gardes et d'observateurs curieux. Tout bas, je me maudis. Ma famille sera là, guettant le retour des siens, et ils n'en trouveront qu'un seul sur les deux. *Tu ne te soucies pas une seconde de ta famille.* Cal avait peut-être raison. En tout cas, je les oublie plus souvent qu'une personne saine d'esprit ne le devrait.

— Restez où vous êtes, miss Barrow, aboie le Colonel en brandissant une main.

J'obtempère, m'arrêtant à cinq mètres de lui. À cette distance, je remarque les fusils braqués sur nous, mais surtout les hommes derrière les balles. Ils sont vigilants, pas nerveux. Ils n'ont pas reçu l'ordre de tuer, pas encore.

— Vous êtes venue nous rendre ce que vous nous avez volé ?

Je me force à rire pour nous mettre tous les deux à l'aise.

— Avec un cadeau, Colonel.

Un coin de sa bouche se soulève.

— C'est ainsi que vous appelez…

Il cherche le terme exact pour décrire la troupe déguenillée qui me suit.

— … ces gens ?

— Ils étaient prisonniers ce matin encore, détenus dans un lieu secret du nom de Corros. Enfermés sur ordre du roi Maven, condamnés à servir de cobayes, à être torturés et assassinés.

Je jette un coup d'œil derrière moi, m'attendant à voir des cœurs et des esprits brisés. Or je ne lis sur leurs traits qu'une fierté inépuisable. La fillette, celle qui a failli tomber de la passerelle, paraît au bord des larmes, pourtant elle serre ses petits poings le long de son corps. Elle ne pleurera pas.

— Des sangs-neufs comme moi.

Derrière la fillette, un adolescent protecteur à la peau trop pâle et aux cheveux orange fait office de garde du corps.

— Et des Argents aussi, Colonel.

Il a la réaction attendue.

— Préparez-vous à tirer !

Les soldats, placés sur deux lignes d'une vingtaine d'hommes chacune, obéissent. Leurs fusils cliquètent à l'unisson, tandis que les balles tombent dans les chambres. Ils sont prêts à faire feu. Derrière moi, les prisonniers ont un mouvement de recul frémissant. Mais personne ne supplie. Ils l'ont assez fait.

— Menaces en l'air, dis-je en résistant à l'envie de sourire.

Sa main se place sur le pistolet à sa hanche.

— Ne tentez pas le diable.

— Je connais vos ordres, Colonel, vous n'êtes pas autorisé à tuer la faiseuse d'éclairs. Le Conseil me veut en vie, n'est-ce pas ?

Je repense à Ellie Whistle, l'un des nombreux membres de la Garde ayant reçu pour instruction de m'aider dans la mesure de ses moyens. Elle n'était pas de taille face au colonel, et lui n'est pas de taille face au Conseil, quelle que soit sa composition. Le Colonel perd une partie de son avantage, toutefois il ne recule pas.

— Amenez-la, dis-je d'un ton sec en me tournant vers les brancards.

Les deux hommes s'exécutent le plus vite possible et déposent le cadavre d'Elara à mes pieds. Les fusils suivent leurs pas incertains. Je sens leurs curseurs, sur mon cœur, ma cervelle, sur la moindre surface de mon corps.

— Votre cadeau, Colonel.

Je tends le pied vers le brancard, effleure le corps sous le drap blanc.

— Vous voulez le voir ?

Une lueur s’allume dans son bon œil, presque trop fugace pour que je puisse la remarquer. Celui-ci trouve Farley dans la foule et le pli sur le front du Colonel s’estompe légèrement. Dans un sursaut de nausée, je comprends soudain : il a cru que je l’avais tuée.

— Qui est-ce, Barrow ? Le prince ? Vous avez assassiné votre meilleure monnaie d’échange ?

— Pas vraiment, lance une voix dans la foule.

Cal. Je ne me retourne pas vers lui, préférant rester concentrée sur le Colonel. Il soutient mon regard, ne flanchant pas un seul instant. Lentement, une main au-dessus de la tête, j’attrape le drap de l’autre et l’écarte, la dévoilant à tous. L’état de décomposition est un peu plus avancé, elle a les membres raides. Ses doigts sont tout particulièrement tordus et des morceaux d’os percent la chair de sa main droite. Les soldats sont les premiers à réagir, baissant leurs armes de quelques centimètres. Un ou deux retiennent même un cri en se plaquant une main sur la bouche. Le Colonel demeure parfaitement silencieux et immobile, se contentant de fixer le cadavre. Au bout d’un long moment, il cligne des yeux.

— S’agit-il bien de qui j’imagine ? demande-t-il d’une voix rauque.

J’opine.

— Elara de la Maison Merandus, reine de Norta. Mère du roi. Tuée par les sangs-neufs et les Argents, dans la prison qu’elle leur a construite.

Cette explication devrait réfréner sa virulence dans l’immédiat. Son œil rouge brille.

— Que comptez-vous en faire ?

— Le roi et les siens méritent une chance de lui dire au revoir, qu’en pensez-vous ?

Le Colonel ressemble à Farley quand il sourit.

— Encore, aboie le colonel Farley en reprenant sa place.

— Je m’appelle Mare Barrow, dis-je à la caméra du ton le moins ridicule possible.

Après tout, c’est la sixième fois en dix minutes que je me présente.

— Je suis née à Pilotis, un village dans la vallée du fleuve Capital. Mon sang est rouge, mais à cause de ceci… (Je tends les mains et y fais apparaître deux boules d’étincelles.) … j’ai été conduite à la cour du roi Tiberias VI, où on m’a donné une nouvelle identité, une nouvelle existence

et où on m’a transformée en mensonge. Ils m’ont choisi le nom de Mareena Titanos et ont annoncé au monde entier que j’étais une Argent. C’est faux.

Avec un léger tressaillement je fais glisser la lame d’un couteau sur ma paume, à l’endroit où la chair est déjà entamée. Mon sang scintille telle une myriade de rubis sous l’éclairage cru du hangar vide.

— Le roi Maven vous a dit que j’étais une tricheuse. (Des étincelles jaillissent de la plaie.) C’est faux. Et ceux qui sont nés comme moi, rouges mais dotés d’étranges pouvoirs argents, ne sont pas davantage des menteurs. Le roi connaît votre existence et vous traque. Je vous le dis aujourd’hui, fuyez. Trouvez-moi. Trouvez la Garde écarlate.

À côté de moi, le Colonel se redresse avec fierté. Il porte une écharpe rouge sur le visage – à croire que son œil qui saigne ne suffit pas à l’identifier. Je ne me plains pas, cependant. Il a accepté d’accueillir les sangs-neufs, ayant compris son erreur. Il a pris la mesure de la valeur, et de la puissance, des gens de mon espèce. Il ne peut pas se permettre de se faire des ennemis de nous aussi.

— Contrairement aux rois argents, nous ne faisons aucune distinction entre les autres Rouges et nous. Nous sommes prêts à nous battre pour vous, et à mourir pour vous, si c’est la condition d’un nouveau monde. Posez la hache, la pelle, l’aiguille, le balai. Prenez les armes. Rejoinez-nous. Combattez. Pour qu’un nouveau jour se lève, rouge comme l’aube.

La suite me retourne l’estomac et je voudrais me passer la peau à l’acide. C’est pire qu’un crime. Quand mes doigts se referment sur ses cheveux clairsemé, brandissant sa tête face à la vieille caméra hoquetante, je dois ravaler des larmes. J’ai beau la haïr, je hais encore plus ce que je suis en train de faire. Un acte contre-nature, contre tout ce qu’il peut rester de bon en moi. J’ai déjà perdu Cal en gâchant notre relation, et là j’ai l’impression de sacrfier mon âme. Ça ne m’empêche pourtant pas de prononcer les paroles nécessaires. Je crois en elles, et j’y trouve un léger réconfort.

— Combattez, et gagnez. Voici Elara, reine de Norta, et nous l’avons tuée. Cette guerre n’est pas impossible et, avec votre participation, elle peut être gagnée pour de bon.

Je reste immobile, déployant des trésors d’efforts pour ne pas cligner des yeux. Les larmes couleront si je le fais. Je pense à tout sauf au cadavre dans mes mains. À cet instant précis, des Gardes quittent l’île pour rallier le continent et attendre ceux qui répondraient à notre appel.

— Armez-vous, mes frères et mes sœurs, enchaîne le Colonel en faisant un pas en avant. Vous êtes plus nombreux que vos maîtres, et ils le savent. Ils le craignent. Ils vous craignent, vous et ce que vous deviendrez. Cherchez nos hommes dans les bois. Ils vous conduiront à nous.

Au bout de six tentatives, nous parvenons à terminer dans un ensemble parfait : — Levez-vous, Rouges comme l'aube.

— Quant aux Argents de Norta, ajouté-je en resserrant ma prise sur les cheveux d'Elara, votre roi et votre reine vous ont menti. Ils vous ont trahis. La Garde écarlate a libéré une prison ce matin, où étaient détenus des Rouges ainsi que des Argents. Membres portés disparus des Maisons Iral, Lerolan, Osanos, Skonos, Jacos et j'en oublie. Emprisonnés à tort, soumis à la torture de la pierre du silence, condamnés à une mort certaine pour des crimes inexistants. Ils sont avec nous aujourd'hui, et ils sont vivants. Ceux que vous aviez perdus ont survécu. Levez-vous pour les aider. Levez-vous pour venger ceux que nous n'avons pas pu sauver. Levez-vous, et rejoignez-nous. Car votre roi est un monstre.

Je vrille mon regard dans l'objectif de la camera, sachant qu'il va voir cette vidéo.

— Maven est un monstre.

Le Colonel me considère avec effroi, offensé. La caméra s'arrête. Il arrache l'écharpe d'un geste de colère.

— Que faites-vous, Barrow ?

Je ne me dérobe pas.

— Je vous facilite considérablement la tâche. Diviser pour conquérir, Colonel.

J'indique l'équipe de tournage, dont je n'ai pas pris la peine de retenir les noms.

— Rendez-vous dans les casernes argents, tournez quelques images d'eux. Ne montrez pas les gardes. Croyez-moi, Colonel. Ça va embraser le pays, et même Maven sera incapable d'éteindre cet incendie.

Ils sont d'accord, je le lis sur leurs traits. Je tourne les talons.

— J'en ai terminé.

Le Colonel me suit sans me lâcher d'une semelle, même lorsque je quitte le hangar.

— Barrow, je n'ai pas dit que nous avions terminé… grogne-t-il, s'interrompant net quand je fais volte-face vers lui, les crocs presques sortis.

Je n’ai pas besoin de mes éclairs pour effrayer les gens. L’expression de mon visage peut se révéler tout aussi efficace.

— Forcez-moi à vous suivre, Colonel.

Je lui tends le bras, le mettant au défi de s’en emparer. De me tester.

— Allez-y, insisté-je.

Il n’y a pas si longtemps, cet homme a mis Cal dans une cellule. Il commande Dieu sait combien de soldats et a fait Dieu sait combien de victimes. Je ne connais pas le nombre de batailles à son actif, ni le nombre de fois où il a trompé la mort. Il n’a aucune raison d’avoir peur d’une fille comme moi, pourtant c’est le cas. Je suis revenue à Tuck en ayant acquis un statut égal au sien, meilleur que le sien, et il le sait.

— Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis, colonel ? Parce que je sais que ce n’est pas votre bon sens, ni même les ordres de votre Conseil.

Au terme d’un long silence tendu, il hoche la tête.

— Suivez-moi. Ils ont demandé à vous rencontrer.

28.

Tuck me semble plus petite que dans mon souvenir, avec les trois cents de Corros et les renforts du Colonel qui s'entassent sur l'île. Nous les dépassons tous, à la cadence qu'il a fixée et que j'ai du mal à suivre. Beaucoup de soldats sont originaires de la Région des Lacs et ont passé clandestinement la frontière au nord, à l'instar des fusils et de la nourriture qui se déversent sur les quais, mais il y a aussi bon nombre d'habitants de Norta. Paysans, serviteurs, déserteurs, et même des techniciens tatoués s'exercent entre les casernes. La plupart sont arrivés au cours des derniers mois. Ils sont les premiers d'un grand nombre à fuir les Mesures, et d'autres suivront nécessairement. Je sourirais à cette pensée si sourire ne m'était pas aussi pénible ces temps-ci. Ça tire sur mes cicatrices. Sur la piste s'élève le ronronnement familier d'un avion. L'Oiseau noir monte dans le ciel. Direction le Vivier, je suppose, avec Cal aux manettes. Tant mieux. Je n'ai pas besoin de lui ici, broyant du noir, m'observant et jugeant le moindre de mes gestes.

Unité 1. La dernière fois, je m'y suis introduite en secret. À présent, j'y pénètre en plein jour, accompagnée du Colonel. Nous remontons les tunnels étroits du bunker sous-marin, et ses hommes s'écartent pour me laisser passer à chaque intersection. J'ai une conscience aiguë de cet endroit – un jour j'en ai été la prisonnière –, même si je n'y crains plus rien. Nous suivons les fils électriques au plafond, en direction du cœur qui alimente les casernes et l'île tout entière. La salle de contrôle est petite, mais envahie d'écrans, d'équipements radio et de cartes sur la moindre surface plane. Je

m’attends à voir Farley aboyer des ordres, pourtant elle n’est pas là. Je suis face à un mélange équilibré du bleu de la Région des Lacs et du rouge de la Garde. Deux hommes, qui manient tous deux une radio d’aspect complexe, portent d’épais uniformes vert délavé avec des liserés noirs. Je n’ai pas la moindre idée du pays ou du royaume qu’ils représentent.

— Laissez-nous seuls, murmure le Colonel.

Il n’a aucune raison de crier : ils lui obéissent aussitôt. À l’exception de la paire en vert. J’ai le sentiment qu’ils attendaient ce moment. Leurs mouvements sont étrangement coordonnés et ils se détournent des cadrans de leur radio comme un seul homme. Tous deux portent des écussons sur leurs uniformes, un cercle blanc dans lequel s’inscrit un triangle vert foncé. La même marque que celle que j’ai repérée sur les caisses de contrebande la dernière fois que je suis venue ici.

Il s’agit de jumeaux, le genre troublant. En un sens, pires qu’identiques. Tous deux ont des cheveux noirs, aux boucles si serrées qu’elles forment un casque, des yeux couleur de boue, la peau chocolat et des barbes impeccables. Leur cicatrice est la seule chose qui permet de les différencier : l’un porte un zigzag sur la joue droite, l’autre sur la joue gauche. *Pour les distinguer.* Avec un frisson de malaise, je constate qu’ils clignent même des paupières en même temps.

— Miss Barrow, quel plaisir de vous rencontrer enfin.

Cicatrice Droite m’offre sa main, pourtant je ne suis pas disposée à l’accepter. Il ne semble guère s’en formaliser et insiste.

— Mon nom est Raj, et mon frère…

— Tahir, à votre service, l’interrompt celui-ci.

Ils inclinent leurs têtes d’un mouvement gracieux, dans un ensemble si parfait que c’en est déroutant.

— Nous avons entrepris un long voyage pour vous trouver, vous et les vôtres. Et patienté…

— … un temps qui nous a paru encore plus long, conclut Raj.

Il dévisage le Colonel et j’aperçois une lueur de dégoût au fond de ses yeux.

— Nous vous apportons un message, poursuit-il, et une offre.

— De la part de qui ? D’où ?

J’ai la respiration coupée et la tête qui tourne presque. Visiblement, ces hommes sont des sangs-neufs – leur lien n’a rien de naturel –, et ils ne viennent ni de Norta ni de la Région des Lacs. *Un long voyage…*

Leurs voix forment un chœur mélodieux.
— De la République libre de Montfort.
Soudain, je regrette que Julian ne soit pas à mes côtés, pour m’aider à me rappeler ses leçons, et les cartes qu’il gardait toujours à portée de main. Montfort, un pays montagneux, si lointain qu’il pourrait bien se trouver à l’autre bout du monde. Julian m’a dit que c’était une sorte de Montpied du sud, gouverné par un ensemble de princes, tous argents.
— Je ne comprends pas.
— C’était également le cas du colonel Farley, débute Tahir, interrompu par Raj.
— Car la République est bien protégée, à l’abri des montagnes…
— … de la neige…
— … des murailles…
— … et ce à dessein.
Tout ceci est très perturbant.
— Mes excuses, ajoute Raj, qui a remarqué mon malaise. Notre mutation lie nos deux cerveaux. Ce qui peut s’avérer…
— … déstabilisant, conclus-je à sa place, faisant naître un sourire sur leurs deux visages.
Le Colonel, lui, est toujours renfrogné et son œil rouge scintille.
— Alors vous êtes aussi des sangs-neufs ? Comme moi ?
Un double hochement de tête.
— À Montfort, on nous appelle les Fervents, mais ça change d’un pays à l’autre. Personne ne parvient à se mettre d’accord sur une dénomination pour ces êtres étranges mi-rouges mi-argents, explique Tahir. Nous sommes nombreux, répartis un peu partout dans le monde. Certains connus de tous, comme dans notre république, d’autres cachés, comme dans votre pays.
Il se tourne vers le Colonel, donnant à ses propos un double sens.
— Mais nos liens débordent les frontières des pays. Nous protégeons les nôtres, car personne d’autre n’est prêt à s’en charger. Monfort se cache depuis vingt ans, bâtissant une république sur les cendres d’une oppression brutale. Vous n’avez pas besoin de dessin je crois.
En effet. Je me fiche même d’être en train de sourire, malgré la souffrance que cela occasionne.
— Aujourd’hui, nous ne nous cachons plus. Nous avons notre propre armée et notre propre flotte, qui ne resteront pas inactives plus longtemps. Pas alors que des royaumes tels que Norta, la Région des Lacs et tous les

autres restent encore debout. Pas tant que des Rouges meurent et que des Fervents connaissent un sort encore plus cruel.

Ah… Alors le Colonel nous accepte non par bonté ou nécessité. Par peur. Un autre joueur a rejoint la partie, et il ne l'a pas cerné. Ils partagent un ennemi commun au moins, ce point-là ne fait pas l'ombre d'un doute. *Les Argents. Les personnes de l'acabit de Maven. Nous partageons un ennemi nous aussi.* Un frisson me parcourt néanmoins, un frisson que je ne peux ignorer. *Cal est argent, Julian aussi. Que pensent-ils d'eux ?* Comme le Colonel, je dois m'asseoir et patienter le temps de découvrir ce que ces gens attendent vraiment.

— Le Premier ministre Davidson, à la tête de la république, nous a envoyés ici en tant qu'ambassadeurs, pour tendre une main amicale à la Garde écarlate, dit Raj, alors que sa propre main est agitée d'un tic nerveux sur sa cuisse. Le colonel Farley a accepté de bon cœur cette alliance il y a deux semaines, ainsi que ses supérieurs, les généraux rouges du Conseil.

Le Conseil. Les propos cryptiques de Farley sont plus d'actualité que jamais. Elle n'a pas expliqué ce qu'elle voulait dire, mais je commence à avoir une vision un peu plus large de la Garde. Je n'ai jamais entendu parler de Généraux rouges, toutefois mon visage ne trahit pas ma surprise. Ils ne savent pas tout ce qu'on me dit – ou ne me dit pas. À en juger par la façon dont les jumeaux s'adressent à moi, ils me considèrent comme un cadre dirigeant moi aussi, exerçant un pouvoir de contrôle sur la Garde. *J'exerce à peine un contrôle sur moi-même.*

— Nous nous sommes alliés à différents groupes et sous-sections dans des nations du continent tout entier, formant un réseau complexe comparable aux rayons d'une roue. La république en est le moyeu.

Les yeux de Raj se rivent sur les miens.

— Nous proposons de mettre en sécurité tous les Fervents d'ici, de les conduire dans un pays qui ne se contentera pas de les protéger et leur offrira aussi la liberté. Ils n'auront pas à se battre, seulement à vivre, sans contraintes. Voilà notre offre.

Mon cœur bat la chamade. *Seulement à vivre.* Combien de fois ai-je aspiré à une telle existence ? *Trop pour les compter.* Même à Pilotis, quand je me croyais d'une normalité extrême, quand je n'étais rien, je voulais seulement vivre. Pilotis m'a appris la valeur, et la rareté, d'une vie ordinaire. Mais Pilotis m'a aussi enseigné autre chose, de bien plus précieux. *Tout a un prix.*

— Et qu’espérez-vous en retour ? murmuré-je, ne voulant pas connaître la réponse.

Raj et Tahir échangent un regard lourd de sens, leurs yeux se plissant en un signal muet. Je ne doute pas que les frères puissent communiquer sans paroles, ainsi qu’Elara le faisait autrefois.

— Davidson demande à ce que vous les escortiez, disentils ensemble.

Une « demande ». Ça n’existe pas.

— Vous êtes une agitatrice légitime et serez d’une grande aide dans la guerre qui se prépare.

Ils n’auront pas à se battre. J’aurais dû savoir que ça ne s’appliquait pas à moi.

— Vous aurez votre propre unité, des Fervents sélectionnés par vos propres soins…

Un roi sang-neuf sera assis sur le trône que tu lui auras construit. Voilà les mots que Cameron a prononcés il y a quelques jours, quand je l’ai forcée à nous rejoindre. À présent je comprends précisément ce qu’elle a ressenti et combien ses paroles pourraient se révéler tristement visionnaires.

— Seulement des Fervents ? demandé-je en me relevant. Seulement des sangs-neufs ? Dites-moi comment les choses se passent réellement dans votre république ? Avez-vous simplement troqué des maîtres argents pour d’autres ?

Les frères restent assis et me fixent de leur regard vif.

— Vous nous avez mal compris, dit Tahir en tapotant la cicatrice sous son œil gauche. Nous sommes comme vous, Mare Barrow. Nous avons souffert à cause de notre nature et souhaitons seulement que personne d’autre ne connaisse le même sort. Nous proposons un asile pour ceux de notre espèce. Et vous en particulier.

Des menteurs, tous les deux. Ils ne m’offrent qu’une autre scène sur laquelle me produire.

— Je suis très bien ici.

Je me tourne vers le Colonel, me concentrant sur son bon œil. Il n’a plus les sourcils froncés.

— Je ne fuierai pas, pas maintenant. Il y a des questions à régler ici, des problèmes rouges qui ne vous concernent pas. Vous pouvez emmener tous les sangs-neufs qui souhaitent vous accompagner, mais pas moi. Et si vous tentez de me faire faire quoi que ce soi contre mon gré, je vous ferai griller tous les deux. Je me fiche de la couleur de votre sang, de la liberté dont

vous prétendez jouir. Dites à votre chef que je ne peux pas être achetée avec des promesses.

— Et des actes ? propose Raj en arquant un sourcil parfaitement épilé. Cela vous ferait-il pencher de notre côté ?

Je suis déjà passée par là. J'ai eu ma dose de rois, quel que soit le nom qu'ils se donnent. Et néanmoins, cracher sur les jumeaux ne m'avancera à rien, je me contente donc de hausser les épaules.

— Apportez-moi des preuves et nous verrons.

Avec un petit gloussement, je tourne les talons, puis ajoute : — Apportez-moi la tête de Maven Calore et votre chef pourra m'utiliser comme marchepied.

La réponse de Tahir me glace le sang.

— Vous avez tué la louve. Ça ne devrait pas être difficile de tuer le jeune loup.

— C'est étrange, miss Barrow.

— Quoi ? rétorqué-je en grognant.

Le Colonel ne peut même pas me laisser sortir d'ici tranquillement. Son expression franche me désarçonne : je semble y lire une forme de compréhension. Il est la dernière personne que je pensais capable d'une telle chose.

— Vous êtes revenue ici avec de nombreux partisans… à l'exception de ceux qui vous accompagnent depuis le début.

Il hausse un sourcil et s'adosse au mur froid et humide.

— Le garçon de votre village, votre prince et ma fille vous évitent à ce qu'il me paraît. Et bien sûr, votre frère…

Un pas en avant le stoppe net et le réduit au silence.

— Je vous présente mes condoléances, murmure-t-il au fin du compte. Perdre un membre de sa famille n'est jamais facile.

Je me rappelle la photographie dans sa chambre. Il avait une autre fille et une épouse, toutes deux absentes aujourd'hui.

— Nous avons tous besoin de temps, dis-je en espérant que cela suffira.

— Ne leur en laissez pas trop. Il est dangereux de leur permettre de s'attarder sur vos péchés.

Je ne trouve pas le courage de rétorquer, parce qu'il a raison. Je m'en suis pris à ceux qui m'étaient le plus proches, je leur ai montré le monstre qui se tapissait sous ma peau.

— Et quel est ce problème rouge que vous avez mentionné ? poursuit-il. Pensez-vous que je doive en être informé ?

Dans l'avion, j'ai annoncé à Cal que j'irais au nord. Une part de moi l'a dit par colère, pour lui prouver quelque chose. L'autre part l'a dit parce que c'est mon devoir. Parce que j'ai fermé les yeux sur certaines réalités trop longtemps.

— Il y a quelques jours, nous avons intercepté un ordre de route. La première légion de jeunes est envoyée au Goulot.

Mon souffle se précipite au souvenir des paroles d'Ada.

— Ils vont être délibérément massacrés, recevront l'ordre de dépasser les tranchées et de se rendre sur la zone de combat. Cinq milles jeunes assassinés.

— Des sangs-neufs ? s'enquiert le Colonel.

Je secoue la tête.

— Pas à ma connaissance.

Il pose une main sur son pistolet, se redresse de toute sa hauteur et crache par terre.

— Eh bien, le Conseil m'a ordonné de vous aider. Je crois qu'il est grand temps que nous accomplissions quelque chose d'utile ensemble.

L'infirmerie est paisible, un bon endroit pour patienter. Sara a été autorisée à quitter les unités réservées aux Argents et elle s'est occupée des blessés sans traîner. Les lits sont vides, à l'exception d'un seul. Allongée sur le flanc, je fixe la longue fenêtre devant moi. Le ciel bleu, trompeur, a viré au gris acier. Un nouvel orage peut-être, à moins que ma vision ne se soit obscurcie. Je ne supporterai tout simplement pas un autre rayon de soleil aujourd'hui. Les draps sont doux, usés par de trop nombreux lavages, et je résiste à la tentation de les rabattre sur ma tête. Comme si ça pouvait empêcher les souvenirs de remonter, chacun venant s'échouer dans mon esprit telle une vague de fer. Les derniers instants de Shade, les yeux écarquillés, une main tendue vers moi, avant que le sang ne jaillisse de son torse. Il revenait pour me sauver, et ça l'a tué. Je retrouve les sentiments d'il y a plusieurs mois, quand je suis partie me cacher dans les bois, incapable d'affronter Gisa et sa main brisée. À présent je ne me sens pas de taille à rejoindre ma famille, à découvrir le trou que Shade laisse par son absence. Ils se demandent sans doute où je suis, la fille qui leur a coûté un fils. Ce n'est pourtant pas un Barrow qui me découvre ici.

— Préfères-tu que je revienne plus tard ou as-tu fini de t'apitoyer sur ton sort ?

Je m'assieds d'un mouvement brusque et aperçois Julian au pied de mon lit. Il a retrouvé ses couleurs, et les dents qu'il avait perdues, grâce à Sara. À l'exception de ses vêtements mal assortis, prélevés dans les réserves de Tuck, il a la même allure qu'autrefois. Je m'attendais à un sourire, peut-être même à un merci, pas à une réprimande. Pas de sa part.

— C'est donc impossible d'avoir un moment tranquille, ici ? maugréé-je en retombant sur le mince oreiller.

— Selon mon estimation, tu te caches depuis près d'une heure. Je crois que ça fait plus qu'un moment, Mare.

Mon vieux professeur s'efforce d'être gentil. Ça ne marche pas.

— Si vous voulez tout savoir, j'attends le Colonel. Nous avons une opération à planifier, et il est en train de réunir des volontaires à l'heure où nous parlons.

Et toc ! Sauf que Julian ne se laisse pas décourager aussi facilement.

— Et tu as pensé que ton temps serait mieux employé à faire une petite sieste plutôt qu'à, disons, parler aux autres sangs-neufs, peut-être apaiser une poignée d'Argents très nerveux, te faire ausculter par un médecin ou même aller voir ta famille endeuillée ?

— Je ne peux pas dire que vos sermons m'ont manqué, Julian.

— Tu mens bien, Mare, dit-il avec un sourire.

Il couvre la distance qui nous sépare presque trop rapidement pour venir s'asseoir à côté de moi. Il sent le propre, tout juste sorti de sa douche. Il est si près que je peux voir à quel point il a maigri et le vide dans ses yeux. Même Sara ne peut pas guérir les esprits.

— Un sermon a besoin d'un auditoire, et il est certain que tu ne m'écoutes plus.

Il baisse la voix et me force à incliner la tête pour le regarder. Je suis trop fatiguée pour résister.

— Ni personne d'autre, d'ailleurs. Pas même Cal.

— Vous allez vous mettre à me crier après maintenant ?

Avec un sourire triste, il demande :

— L'ai-je jamais fait ?

— Non, murmuré-je. Non, jamais.

— Et je ne compte pas commencer maintenant. Je suis juste venu te dire ce que tu dois entendre. Je ne te forcerai pas à écouter, je ne te forcerai pas à

obéir. Je te laisse le choix. Comme il se doit.

— D'accord.

— Je t'ai dit un jour que n'importe qui peut trahir n'importe qui. Je sais que tu t'en souviens.

Ça, pour m'en souvenir…

— Et je te le répète. N'importe qui, *n'importe quoi,* peut trahir. Même ton propre cœur.

— Julian…

— Personne ne naît mauvais, tout comme personne ne naît seul. On le devient, par choix et à cause des circonstances. Ces dernières nous échappent, mais le reste… Mare, j'ai très peur pour toi. Tu as subi des choses que personne ne devrait subir. Tu as vu des choses horribles, fait des choses horribles et elles te changeront. J'ai tellement peur de ce que tu pourrais devenir si la mauvaise occasion se présente.

Et moi donc…

Je prends sa main dans la mienne. Ce contact m'apaise, même s'il reste distant. Notre lien s'est distendu, au mieux, et je ne sais comment y remédier.

— J'essaierai, Julian. J'essaierai.

Au fond de moi, je me pose des questions. Julian racontera-t-il mon histoire un jour ? Quand je serai devenue quelqu'un de misérable, à l'image d'Elara, sans rien ni personne pour m'aimer ? Ou resterai-je simplement la fille qui a essayé ? *Non. Je ne peux pas penser ainsi. Je ne céderai pas. Je suis Mare Barrow. Je suis assez forte.* J'ai fait des choses, des choses terribles, et je ne mérite aucun pardon. Pourtant c'est ce que je vois dans les yeux de Julian. Et ça m'emplit d'un tel espoir. Je ne deviendrai pas un monstre, peu importe ce que je serai amenée à faire dans les jours qui viennent. Je ne perdrai pas mon âme, même si ça doit me tuer.

— Maintenant veux-tu que je t'accompagne à la chambre de ta famille ou es-tu capable de trouver le chemin seule ?

Je ne peux retenir un ricanement.

— Vous connaissez vraiment le chemin ?

— Ce n'est pas poli de douter de ses aînés, la faiseuse d'éclairs.

— J'ai eu, à une époque, un professeur, qui m'a appris à douter de tout.

Ses yeux pétillent et il gonfle son maigre torse avec fierté.

— Ton professeur était un homme intelligent.

Je remarque que son regard qui s'attarde sur moi se voile. Il fixe ma clavicule et la marque qui s'y trouve. J'hésite à la couvrir mais décide de ne pas bouger. Je ne cacherai pas le « M » gravé dans ma chair, pas devant lui.

— Sara peut s'en occuper, murmure-t-il. Veux-tu que j'aille la chercher ?

Je me lève sur des jambes tremblantes. Il y a de nombreuses cicatrices que je souhaiterais guérir. Pas celle-ci.

— Non.

Que cela nous serve de rappel à tous.

Bras dessus bras dessous, nous quittons l'infirmerie déserte. Le bruit de nos pas y résonne. Une pièce blanche qui peu à peu devient grise. Dehors, une ombre est tombée sur le monde. L'hiver attend sur notre seuil, il ne tardera pas à frapper. J'aime l'air froid. Il me réveille.

Tandis que nous traversons la cour centrale, en direction de l'unité 3, j'observe les alentours. Quelques visages familiers se détachent des différents groupes, certains s'entraînent, d'autres transportent des marchandises, d'autres enfin tournent simplement en rond. Je repère Ada, qui se glisse sous un véhicule en panne, un manuel à la main. Lory s'agenouille à côté d'elle et trie une pile d'outils. À quelques mètres de là, Darmian se joint à une troupe de Gardes pour un jogging. Ce sont les seules personnes du Vivier que je reconnaisse, et mon ventre se serre. *Cameron, Nix, Mamie, Gareth, Ketha, où sont-ils ?* Je ravale la nausée qui monte. Je n'ai de force que pour pleurer celui dont je sais avec certitude qu'il est mort.

Julian n'est pas autorisé à entrer dans la caserne 3. Il m'en informe avec un sourire crispé, d'une voix dégoulinante de mépris. Aucun moyen n'a été pris pour faire respecter cet ordre, ce qui ne l'empêche pas d'obtempérer.

— J'essaie juste d'être un « bon » Argent, dit-il sèchement. Le Colonel est déjà assez « gentil » de nous autoriser à quitter nos casernes. Je ne voudrais surtout pas trahir sa confiance.

— Je viendrai vous voir après.

Je lui presse l'épaule.

— Ça doit aller plutôt mal là-bas, ajouté-je.

Julian prend un air désabusé.

— Sara prend son temps pour guérir les blessés… On ne veut pas trop d'Argents accablés, affamés et en colère dans un espace restreint. Et ils savent ce que tu as fait pour eux. Ils n'ont aucune raison de poser de problèmes… pour le moment.

Pour le moment. Une mise en garde simple mais efficace. Le Colonel ne sait pas comment gérer autant de réfugiés argents et ne tardera pas à commettre un faux pas.

— Je ferai de mon mieux, soupiré-je avant d'ajouter mentalement l'étouffement d'une possible émeute à la liste des tâches qui m'attendent.

Ne pas pleurer devant maman, présenter des excuses à Farley, trouver le moyen de sauver cinq mille jeunes, couver une bande d'Argents, me cogner la tête contre un mur. Ça paraît faisable.

La caserne est conforme au souvenir que j'en garde, un dédale de couloirs et de tournants. Je me perds une ou deux fois mais finis par trouver la porte avec le foulard violet à la poignée. Celle-ci est fermée à clé et je dois frapper.

Bree m'ouvre. Son visage est rouge à force d'avoir pleuré et je craque presque.

— Tu en as mis du temps, grogne-t-il en s'effaçant pour me laisser entrer.

La dureté de son intonation me fait tressaillir, et je m'interdis de répliquer. À la place je pose une main sur son bras. Mon geste l'étonne, pourtant il ne se dérobe pas.

— Je suis désolée, Bree.

Puis, plus fort, à l'intention des autres :

— Je suis désolée de ne pas être venue plus tôt.

Gisa et Tramy sont assis sur des chaises dépareillées. Notre mère est roulée en boule sur un des lits, et mon père planté sur son fauteuil roulant juste à côté d'elle. Alors qu'elle se détourne pour cacher son visage dans un oreiller, il a la gentillesse de me regarder.

— Tu avais à faire. Nous comprenons.

Il emploie son habituel ton bourru mais n'a jamais été aussi insultant. Je l'ai mérité.

— J'aurais dû être là.

J'avance au centre de la pièce. Comment puis-je me sentir perdue dans un espace aussi exigu ?

— J'ai ramené son corps.

— On l'a vu, cingle Bree en s'asseyant sur la couchette face à celle de notre mère.

Celle-ci s'incurve sous son poids considérable.

— Un petit coup d'aiguille et il est parti.

— Je sais, murmuré-je avant de pouvoir me retenir.

Gisa s’agite sur sa chaise, ses minces jambes repliées sous elle. Elle remue sa main abîmée pour se distraire.

— Tu sais qui l’a tué ?

— Ptolemus Samos. Un magnetron.

Dans l’arène, Cal aurait pu tuer ce maudit homme. Mais il a fait preuve de clémence. Et sa clémence a été fatale à mon frère.

— Je connais ce nom, observe Tramy pour combler le silence tendu. Il était l’un de tes bourreaux. Il n’a pas pu t’avoir… et il a eu Shade.

Ça ressemble à une accusation. Je baisse les yeux sur mes chaussures, incapable de supporter la souffrance dans son regard.

— Tu l’as eu au moins ? lance Bree, qui se relève, incapable de rester immobile.

Il me toise, affectant un air menaçant. Il oublie que je ne suis plus impressionnée par la force brute.

— Alors, Mare ?

— Je ne me souviens pas.

Ma voix se brise, je persévère pourtant :

— J’ai tué beaucoup de monde. Je ne sais même pas combien. Je sais seulement que la reine faisait partie des victimes.

Sur le lit, notre mère se redresse, se décidant enfin à me regarder. Ses yeux sont embués de larmes intarissables.

— La reine ? répète-t-elle, le souffle court.

— Nous avons ramené son corps aussi.

Je mets presque trop de ferveur dans mes paroles. Il m’est plus facile de parler de ce cadavre que de mon frère disparu. Je leur explique donc la vidéo que nous avons tournée, ce que nous espérons accomplir avec elle. Cette horreur devrait être diffusée demain, pendant le bulletin d’informations du soir. Ils sont obligatoires dorénavant, un ajout aux Mesures, et forcent le moindre sujet du royaume à avaler mensonges et progagande au dîner. Un roi jeune et passionné, une nouvelle victoire dans les tranchées, etc., mais pas demain. À la place, Norta verra sa reine morte. Et le monde entendra notre appel aux armes. Bree fait les cent pas, souriant comme un fou à la perspective d’une guerre civile. Et Tramy l’imite, évidemment. Ils jacassent entre eux, rêvent déjà de marcher sur Archeon ensemble et de planter notre drapeau rouge sur les ruines du palais de Blanche-Flamme. Gisa ne partage pas leur enthousiasme.

— Je suppose que tu ne resteras pas ici longtemps, lâche-t-elle avec tristesse. Ils auront besoin de toi sur le continent, pour poursuivre les recrutements.

— Non, je ne m'en occuperai plus, du moins pas avant un moment.

L'espoir qui s'allume en eux, surtout en maman, m'est insupportable. Et si je ne disais rien ? Je suis partie si précipitamment la dernière fois. Je ne peux pas leur refaire subir la même chose.

— Je vais partir au Goulot, bientôt.

Le rugissement de notre père est si tonitruant que je m'attends à le voir tomber de son fauteuil.

— Certainement pas ! Pas tant que je n'aurai pas rendu mon dernier souffle.

Il pousse un râle pour enfoncer le clou.

— Aucun de mes enfants ne retournera dans cet endroit. Jamais. Et ne t'avise pas de me dire que je ne peux pas t'en empêcher, parce que, crois-moi, je peux et je le ferai.

Dans une autre vie, le Goulot lui a pris une jambe et un poumon. Il y a laissé tant de lui-même… Et il doit penser qu'il va aussi me perdre.

— Je ne doute pas une seconde que tu en sois capable, papa.

J'essaie l'humour. En général, ça marche. Cette fois, il balaie ma remarque d'un geste de la main et me rejoint moi si vite que sa jambe valide vient percuter mon mollet. Il me fixe d'un regard démoniaque et pointe un doigt tremblant sur mon visage.

— Donne-moi ta parole, Mare Barrow.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Et je lui explique pourquoi. Cinq mille jeunes, cinq mille fils et filles. Rouges, sangs-neufs, quelle importance désormais. Cameron avait raison sur toute la ligne. Les distinctions du sang sont encore très vivaces et elles ne doivent plus être tolérées.

— Envoie quelqu'un d'autre, tempête-t-il, luttant pour ne pas s'effondrer complètement.

Je n'ai jamais voulu voir mon père pleurer et aujourd'hui je voudrais effacer cette image de ma mémoire.

— Le Colonel, ce prince, quelqu'un d'autre peut s'en charger.

Il s'aggripe à mon bras tel un homme à la mer.

— Daniel…

La voix de ma mère est douce, apaisante, nuage bluanc dans un ciel vide.

— Laisse-la partir.

Au moment de libérer mon poignet, je me rends compte que je sanglote moi aussi.

— Nous irons avec elle.

Bree a à peine terminé sa phrase que déjà je proteste. Le visage de notre père s'empourpre, la tristesse cédant le pas à la rage.

— Tu veux que je meure d'une crise cardiaque ? lance-t-il à mon frère aîné.

— Elle n'est jamais allée au Goulot, elle ne sait pas à quoi ça ressemble, intervient Tramy. Nous, oui. À nous deux, on a passé presque dix ans dans les tranchées.

Je secoue la tête et tends la main pour l'arrêter avant que notre père ne perde complètement pied.

— Le Colonel vient, il connaît le Goulot, pas la peine…

— Peut-être du côté de la Région des Lacs.

Bree a déjà ouvert la malle contenant ses affaires. *Il cherche quoi emporter.*

— Les tranchées de Norta sont conçues différement. Il sera déboussolé en moins d'une seconde.

C'est sans doute la première fois que j'entends une remarque aussi intelligente dans la bouche de Bree. Il ne s'est jamais illustré par sa cervelle, et en même temps il a survécu à près de cinq ans au front. Soit quatre ans de plus que la plupart. On ne peut pas seulement l'imputer à la chance. Je comprends soudain qu'il s'agit de bravoure de leur part à tous deux. Une bravoure que je peine à mesurer. À une époque, je déplorais que mes frères aînés aient raté une si grande partie de ma vie… et la réciproque est vraie. Ils ne sont plus ceux dont je garde le souvenir. Ce sont des guerriers autant que moi.

Mon silence est le signal qu'ils attendent pour commencer à préparer leurs affaires. J'aimerais pouvoir leur dire de ne pas venir. Ils m'écouteraient si j'étais sincère. Mais je ne peux pas. J'ai besoin d'eux, comme j'ai eu besoin de Shade.

Il me reste à espérer que je ne conduirai pas un autre frère à sa tombe.

Au bout d'un moment, constatant que je tremble, je vais m'allonger à côté de ma mère et je la laisse m'étreindre longtemps. Je fais de mon mieux pour ne pas pleurer. Ça ne suffit pas.

29.

Le réfectoire est bondé, pourtant ce n’est pas l’heure du repas. Le Colonel a lancé un appel pour une « opération prioritaire » il y a une heure et la pièce déborde des hommes qu’il a choisis et de volontaires. Les soldats des Lacs sont silencieux, entraînés et stoïques. Les Gardes se montrent plus bruyants, malgré le mutisme de Farley. Elle a été rétablie dans ses fonctions de capitaine et ne semble pas au courant. Assise en silence, elle triture d’un air absent un foulard rouge. Quand je pénètre dans le réfectoire, flanquée de mes frères, le brouhaha s’évanouit et tous les regards se braquent sur moi. À l’exception de celui de Farley. Elle ne relève même pas la tête. Lory et Darmian vont jusqu’à applaudir alors que je traverse la pièce, me faisant rougir. Ada se joint à eux. Puis j’ai le plaisir de voir Mamie se lever près d’elle, ainsi que Cameron. *Elles s’en sont sorties.* Je souffle, essayant d’éprouver du soulagement. Il n’y a toujours aucun signe de Nix, Gareth ou Ketha. *Ils ont peut-être décidé de ne pas venir. Le danger a dû les écœurer.* Voilà ce que je me répète en m’asseyant à côté de Farley. Elle ne réagit toujours pas, alors qu’elle aurait tous les droits de me frapper. Bree et Tramy prennent les chaises juste derrière moi, tels deux gardes du corps.

Nous ne sommes pas les derniers. Harrick se glisse dans la salle, venant tout juste d’atterrir, et m’adresse un bref signe de tête. Il tient la porte à Kilorn. Mon pouls se précipite lorsque Cal lui succède de près, talonné par Julian et Sara. J’ai fait une entrée discrète… celle-ci est tout l’inverse. À l’apparition des trois Argents, de nombreux se relèvent d’un bond, surtout

des soldats de la Région des Lacs. Dans le vacarme, j'ai du mal à distinguer leurs cris, mais le message est clair. *Nous ne voulons pas de vous ici*.

Nos regards à Cal et moi se croisent dans la confusion, ne serait-ce qu'une seconde. Il se détourne le premier, trouvant un siège au fond de la pièce. Julian et Sara ne le quittent pas d'une semelle, ignorant les huées, tandis que Kilorn se dirige vers l'avant. Il traîne une chaise derrière lui et la place à côté de moi puis s'affale dessus. Il hoche la tête de l'air le plus naturel du monde, comme si nous allions simplement passer à table.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il, assez fort pour couvrir le bruit ambiant.

Je dévisage mon ami, perplexe. La dernière fois que je l'ai vu, il cherchait à me séparer de Farley et la vie semblait le dégoûter. À présent il sourit presque. Il sort même une pomme de sa veste et me propose de mordre dedans la première. J'accepte son cadeau d'une main tremblante.

— Tu n'étais pas toi-même, me souffle-t-il à l'oreille.

Il prend la pomme, la croque, et ajoute :

— Oublie. Mais si tu recommences, on devra régler ça façon Pilotis. Entendu ?

Mes cicatrices m'élancent quand je souris.

— Ouais.

Et plus bas, pour qu'il soit le seul à m'entendre :

— Merci.

Il se fige une seconde, étrangement pensif. Puis il agite une main d'un air moqueur.

— Je t'en prie, je t'ai vue dans des états bien pires.

Un mensonge destiné à me rassurer, et je ne proteste pas.

— Alors, c'est quoi ce truc prioritaire ? Ton idée ou celle du Colonel ?

Comme un fait exprès, ce dernier entre justement dans le réfectoire et étend les mains pour réclamer le calme.

— La mienne, murmuré-je alors que les protestations décroissent.

— Silence ! aboie-t-il d'une voix qui claque tel un fouet.

Ses hommes lui obéissent instantanément et regagnent leurs sièges d'un mouvement coordonné. Son regard noir suffit à faire taire les autres.

— Il s'agit bien de trois Argents, oui, mais aussi d'alliés incontestables à la cause. Ils ont ma permission d'être ici.

Tous sont réduits au silence. Pour le moment.

—Vous êtes ici parce que vous vous êtes portés volontaires pour une opération sans savoir en quoi elle consiste. J’y vois le signe d’une véritable vaillance et je vous en félicite tous, poursuit-il en venant se placer devant l’assemblée.

J’ai l’impression que ce n’est pas la première fois qu’il le fait. Dans ce cadre, ses cheveux coupés ras et son œil rouge lui donnent un air d’autorité, renforcé par son ton impérieux.

— Comme vous le savez, l’abaissement de l’âge de la conscription a abouti au recrutement de soldats plus jeunes, à partir de quinze ans. À l’heure qu’il est, une de ces légions est en route pour le front. Cinq mille hommes, âgés de quinze ans, et qui n’ont reçu que deux mois d’entraînement.

Un murmure de colère parcourt le public.

— Nous devons remercier Mare Barrow et son équipe pour cette information.

Je ne peux retenir une grimace. *Mon équipe.* C’est celle de Farley, ou de Cal, mais pas la mienne.

— Miss Barrow est d’ailleurs la première à s’être proposée pour empêcher cette tragédie avant qu’elle n’ait lieu.

Le cou de Kilorn craque tant il tourne vite la tête. Il écarquille ses yeux verts et je n’arrive pas à savoir s’il est fâché ou impressionné. Sans doute un peu des deux.

— On l’a surnommée la Petite Légion, dis-je en m’obligeant à me lever, pour m’adresser à la foule comme il se doit.

Ils me fixent, suspendus à mes lèvres, chacun de leurs regards un coup de couteau. Les leçons de Lady Blonos vont m’être très utiles.

— Selon nos informations, les enfants seront envoyés directement au Goulot, au-delà des tranchées. Le roi veut leur mort et il réussira si nous ne faisons rien. Je propose une opération en deux temps, conduite par le colonel Farley et par moi-même. J’infiltrerai la légion à la sortie de Corvium, à l’aide de soldats qui peuvent passer pour des jeunes de quinze ans afin de séparer les officiers argents des troupes. Puis nous les accompagnerons au Goulot.

Je m’efforce de garder les yeux rivés sur le mur du fond, mais ils glissent constamment sur Cal. Cette fois, c’est à moi de me détourner.

— C’est du suicide ! crie quelqu’un.

Le Colonel me rejoint en secouant la tête.

— Ma propre unité attendra au nord, dans les tranchées de la Région des Lacs. J'ai des contacts dans l'armée et je peux fournir à miss Barrow assez de temps pour traverser. Une fois qu'elle m'aura rejoint, nous nous retirerons au lac Edris. Deux navires de charge devraient nous suffire à traverser. De là, nous serons sur les terres disputées.

— Ridicule.

Je n'ai pas besoin de relever la tête pour savoir que Cal est debout. Il a sans doute les joues argentées, les poings serrés, consterné par un plan aussi grotesque. *Un sans faute.* Je souris presque en le constatant.

— Ça fait un siècle qu'aucune armée de Norta n'a traversé le Goulot. Jamais. Vous pensez y arriver avec une bande de jeunes ?

Il se tourne vers moi, implorant :

— Tu aurais plus de chances de réussir en les ramenant à Corvium, où ils se cacheraient dans les bois. Tout plutôt que traverser le front…

Le Colonel ne se laisse pas abattre.

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas été dans les tranchées, Votre Altesse ?

Cal ne flanche pas.

— Six mois.

— Il y a six mois, les armées de la Région des Lacs avaient neuf légions au front, pour égaler le nombre des hommes de Norta. Aujourd'hui, il n'en ont plus que deux. Le Goulot est ouvert, et votre frère ne s'en rend pas compte.

— Un piège ? Ou une diversion ? bafouille Cal, réfléchissant tout haut au sens de ce changement.

Le Colonel hoche la tête.

— Les troupes des Lacs ont l'intention de franchir le lac Tarion pendant que vos armées s'occupent à défendre des terres désertiques dont personne ne veut. Miss Barrow pourrait traverser les yeux bandés sans récolter une seule égratignure.

— Et c'est précisément ce que j'ai l'intention de faire.

Lentement, sûrement, je fortifie mon cœur. J'espère que j'ai l'air déterminée, parce que je n'éprouve que du doute.

— Qui m'accompagne ?

Kilorn est le premier à se lever, ainsi que je l'avais prévu. De nombreux le suivent : Cameron, Ada, Mamie, Darmian et même Harrick. Mais pas

Farley. Elle reste vissée à sa chaise, laissant ses lieutenants se lever pour elle. Le foulard est noué trop serré autour de son poignet et sa main bleuit.

J'essaie de ne pas le regarder. Oui, j'essaie.

Au fond de la salle, le prince exilé se lève. Il soutient mon regard, comme si ses yeux seuls pouvaient m'embraser. *Trop tard.* Il n'y a plus rien à brûler en moi.

Les tombes du cimetière de Tuck sont récentes, reconnaissables à la terre fraîchement retournée et aux quelques herbes hautes tissées ensembles. Des tumulus de cailloux servent de pierres tombales, tous sculptés avec soin par ceux qui pleurent leurs défunts. Quand nous faisons descendre le cercueil en bois de Shade dans la terre, tous les Barrow réunis autour du trou, je mesure soudain notre chance. Nous avons un corps à enterrer au moins. Beaucoup ne peuvent pas en dire autant. Je pense à Nix, Ketha et Gareth. D'après Ada, ils ne sont jamais montés à bord de l'Oiseau noir ou de l'avion-cargo. Ils sont morts à Corros, avec quarante-deux autres si l'on se fie à son décompte imparable. Mais trois cents ont survécu. Trois cents contre quarante-cinq. *Un bon ratio*, me dis-je. *Un marché avantageux.* Des mots qui m'écorchent, même si je les garde pour moi.

Farley se recroqueville à cause du vent froid et refuse cependant de porter un manteau. Le Colonel est présent aussi, se tenant à une distance respectable. Il n'est pas ici pour Shade, il est ici pour sa fille endeuillée, bien qu'il ne cherche pas à la consoler. À ma surprise, Gisa va se poster à côté d'elle et lui glisse un bras autour de la taille. Je manque de tomber à la renverse en voyant que Farley se laisse faire. J'ignorais qu'elles se connaissaient, et elles semblent si proches. Quelque part, malgré mon chagrin, je réussis à éprouver un soupçon de jalousie. Personne ne vient me réconforter, pas même Kilorn. L'enterrement de Shade est plus qu'il n'en peut supporter et il est allé s'asseoir sur une butte au-dessus, assez loin pour que personne ne puisse le voir pleurer. Il baisse la tête de temps à autre, incapable de regarder Bree et Tramy jeter des pelletées de terre sur le cercueil.

Nous ne disons rien. C'est trop dur. Le vent sifflant me traverse et je rêve de chaleur. Je rêve d'une chaleur agréable, mais Cal n'est pas là. Mon frère est mort et Cal n'a pas trouvé la force dans son cœur têtu de nous accompagner dans cette épreuve.

Notre mère se charge de la dernière pelletée, les yeux secs. Elle a épuisé toutes ses larmes. Ça nous fait un point commun.

Shade Barrow, indique sa pierre tombale. Les lettres ont l'air d'avoir été tracées à coups de griffes, œuvre d'une bête sauvage plutôt que de mes parents. Il ne devrait pas être enterré ici, mais à la maison, au bord du fleuve, dans les bois qu'il aimait tant. Pas ici, sur une île désertique, entouré de dunes et de béton, avec pour seule compagnie le ciel vide. Ce n'était pas le sort qu'il méritait. *Jon savait que ça arriverait. Jon n'a rien fait pour l'empêcher.* Une pensée plus sombre s'empare de mon esprit. *Peut-être s'agit-il d'un autre marché. Peut-être était-ce le meilleur sort qu'il pouvait espérer.* Mon frère le plus intelligent, le plus attentionné, qui volait toujours à mon secours, qui savait toujours quoi dire. *Comment son existence a-t-elle pu se terminer ainsi ? En quoi est-ce juste ?*

Je sais mieux que la plupart que rien dans ce monde n'est juste.

Ma vision se trouble. Je fixe la terre retournée Dieu sait combien de temps, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Farley et moi dans le cimetière. Quand je relève la tête, elle m'observe, orage oscillant entre la colère et le chagrin. Le vent l'ébouriffe. Ses cheveux ont poussé au cours des derniers mois et atteignent presque son menton. Elle les repousse d'un geste si violent que je crains presque qu'elle ne s'arrache le scalp.

— Je ne viens pas avec toi, se force-t-elle à dire.

Je me contente de hocher la tête.

— Tu as fait assez pour nous, plus qu'assez. Je comprends.

Elle ricane aussitôt.

— Non, tu ne comprends pas. Je ne pourrais pas avoir moins envie de me protéger que maintenant.

Ses yeux sont aimantés par la tombe. Une seule larme coule, et elle ne semble pas la remarquer.

— La réponse à ma question, murmure-t-elle sans plus se préoccuper de moi.

Puis elle se secoue de sa torpeur.

— Ce n'était pas vraiment une question de toute façon. Je savais, au fond. Je crois que Shade aussi. Il est… il était très perspicace. Contrairement à toi.

— Je suis désolée pour tous ceux que tu as perdus, dis-je, plus directe que je ne le voudrais. Je suis désolée…

Elle agite une main, balayant mes condoléances. Elle ne me demande même pas comment je suis au courant.

— Shade, ma mère, ma sœur. Et mon père. Il est peut-être vivant, mais je l'ai aussi perdu.

Je revois l'inquiétude sur le visage du Colonel, la brève lueur d'appréhension dans son regard à notre retour sur Tuck. Il avait peur pour sa fille, sentiment dont aucun père sincère ne peut vraiment se défaire.

— Je ne serais pas aussi catégorique.

Le vent rabat un rideau de cheveux sur son visage, cachant presque la surprise dans ses yeux. La surprise… et l'espoir.

— Je crois que je commence à le comprendre, chuchote-t-elle.

Elle pose une main sur son ventre, avec une douceur surprenante. De l'autre, elle me tapote l'épaule.

— Je te souhaite bonne chance, la faiseuse d'éclairs. Tu n'es pas irréprochable, mais tu n'es pas non plus mauvaise.

Ça pourrait bien être la chose la plus gentille qu'elle m'ait jamais dite.

Puis elle tourne les talons et s'éloigne sans un regard en arrière. Quand je pars, quelques minutes plus tard, je fais pareil.

Nous n'avons pas le temps de porter le deuil de Shade ou des autres comme il se doit. Pour la seconde fois en vingt-quatre heures, je dois monter à bord de l'Oiseau noir, oublier mon cœur et me préparer à combattre. C'était l'idée de Cal, d'attendre le soir pour quitter l'île pendant que notre vidéo serait diffusée dans tout le pays. Le temps que les chiens de Maven soient lâchés après nous, nous serons déjà dans le ciel, en route vers l'aérodrome caché dans les faubourgs de Corvium. Le Colonel continuera vers le nord, se servant du couvert de la nuit pour traverser les lacs. Au matin, si le plan se déroule selon nos prévisions, nous aurons chacun pris le contrôle de nos légions, de part et d'autre de la frontière. Et alors nous avancerons.

La dernière fois que j'ai quitté mes parents, je n'ai pas pu les prévenir. En un sens, c'était plus facile. Leur faire mes adieux se révèle si dur que je dois me retenir de courir me réfugier dans l'Oiseau noir, havre familier. Je me force à les serrer tous deux dans mes bras, à leur apporter le peu de réconfort dont je suis capable, même si c'est un mensonge.

— Je veillerai sur Bree et Tramy, murmuré-je en posant ma tête sur l'épaule de maman.

Ses doigts se glissent dans mes cheveux pour les tresser à toute vitesse. Le gris de mes pointes s’est étendu, remontant presque jusqu’à mes épaules.

— Et sur toi, répond-elle. Veille sur toi aussi, Mare. S’il te plaît.

Je hoche la tête contre son épaule, ne voulant pas bouger. La main de mon père trouve mon poignet et le tire gentiment. Malgré son coup d’éclat plus tôt, c’est lui qui me rappelle que je dois partir. Ses yeux s’attardent sur l’Oiseau noir derrière nous. Les autres ont déjà embarqué, laissant les Barrow seuls sur la piste. Je suppose qu’ils veulent m’offrir un semblant d’intimité, même si je n’en ai aucun usage. J’ai passé les derniers mois à vivre dans un trou, et avant cela dans un palais grouillant de caméras et de gardes. Je me fiche d’avoir des spectateurs.

— Je t’ai apporté ça, bafouille Gisa en agitant dans sa main valide un morceau de soie noire.

Le tissu froid glisse dans ma paume, telle de l’huile tissée.

— Un souvenir d’autrefois.

Des fleurs rouges et or ornent la soie, brodées avec un talent d’artiste.

— Je me rappelle, murmuré-je en passant un doigt sur cette perfection inimaginable.

Elle a cousu ces merveilles il y a une éternité, la veille du jour où un policier lui a cassé la main. Son ouvrage est resté inachevé, à l’image de son ancien destin. De celui de Shade. D’une main tremblante, je le noue autour de mon poignet.

— Merci, Gisa.

Je plonge la main dans ma poche.

— Et j’ai quelque chose pour toi, ma belle.

Une babiole de mauvaise facture. La boucle d’oreille, unique, est assortie à ses cheveux rouge sang. Sa respiration se précipite quand elle la prend. Des larmes ne tardent pas à suivre, mais je ne peux pas les regarder. Je leur tourne le dos à tous les trois et monte à bord de l’Oiseau noir. La rampe se referme derrière moi et, le temps que les battements de mon cœur cessent de tambouriner, nous sommes dans le ciel, nous élevant au-dessus de l’océan.

Ma troupe est réduite en comparaison de celle qui a suivi le Colonel dans la Région des Lacs. Après tout, je ne pouvais emmener que ceux qui paraissaient assez jeunes pour appartenir à la Petite Légion, et de préférence ceux qui, ayant fait leur service militaire, savent se conduire en soldats. Dix-huit Gardes répondaient à ces critères et se sont joints à nous. Kilorn

est assis parmi eux, s'efforçant de les associer à notre groupe si soudé. Ada n'est pas là, Darmian et Harrick non plus. Ne pouvant pas se faire passer pour des adolescents, ils ont suivi le Colonel afin d'aider notre cause par n'importe quel moyen. Mamie ne connaît pas les mêmes contraintes malgré son âge avancé. Son apparence vacille, hésitant entre plusieurs incarnations. Bien sûr, Cameron s'est jointe à nous – après tout, c'était son idée au départ, et l'adrénaline lui fait presque faire des bonds. Elle pense à son frère, celui que la légion lui a pris. Je me surprends à être jalouse. Elle a encore une chance de le sauver, elle.

Cal et mes frères seront les plus compliqués à déguiser. Bree a conservé des traits juvéniles, néanmoins il est plus costaud que n'importe quel garçon de quinze ans. Tramy est trop grand, Cal trop reconnaissable. Leur valeur se trouve, non pas dans leur apparence ou leur puissance, mais dans leur connaissance des tranchées. Sans eux, nous serons incapables de nous orienter dans ce dédale quand nous pénétrerons le désert cauchemardesque que constitue le Goulot. Je ne l'ai vu qu'en photographie, dans des journaux et dans mes rêves. Avec la découverte de mon pouvoir, je croyais ne jamais avoir à y mettre les pieds. Je croyais avoir échappé à ce destin. Je me trompais cruellement.

— Trois heures de vol jusqu'à Corvium, lance Cal sans quitter des yeux son tableau de bord.

Le siège à côté du sien demeure remarquablement vide. Il m'est réservé et je refuse de rejoindre Cal après qu'il m'a abandonnée pour l'enterrement de mon frère.

— Le jour se lèvera, rouge comme l'aube ! clament les Gardes à l'unisson en frappant le sol avec la crosse de leur fusil.

Ce cri de ralliement nous prend tous par surprise, même si Cal s'efforce de ne pas réagir. Je ne peux m'empêcher de voir le mépris agiter les commissures de ses lèvres. *Ce n'est pas ma révolution*, a-t-il dit un jour. *Pourtant, on dirait bien, Votre Altesse.*

— Le jour se lèvera, rouge comme l'aube, dis-je à voix basse mais avec assurance.

Cal se renfrogne, fixant le ciel derrière la vitre. Cette expression le fait ressembler à son père, et je pense à celui qu'il aurait pu être. Un prince guerrier et prévenant, marié à cette vipère d'Evangeline. Maven dit qu'il n'aurait pas survécu à la nuit de son couronnement. Je n'y crois pas vraiment. La flamme forge le métal, pas l'inverse. Il aurait survécu, et

gouverné. Pour accomplir quoi… je l’ignore. À une époque, j’ai cru que je connaissais le cœur de Cal, et je réalise aujourd’hui que je me trompais. On ne comprend parfaitement aucun cœur. Pas même le sien.

Le temps s’écoule dans un silence suffoquant. J’aimerais être à Archeon, au milieu du quartier commerçant, regardant le monde changer. Les Argents réagiront-ils comme je l’espère ? Ouvriront-ils les yeux sur la trahison de Maven ? Ou les fermeront-ils au contraire ?

— Il y a des incendies à Corvium.

Appuyé contre la vitre du cockpit, Cal a la mâchoire décrochée.

— En centre-ville, et dans les bidonvilles de la Ville fluviale.

Il se passe une main dans les cheveux, hébété.

— Il doit y avoir des émeutes, conclut-il.

Mon cœur bondit puis se serre. *La guerre a commencé. Et nous n’avons pas la moindre idée du prix que nous risquons de payer.*

Les autres passagers poussent des vivats, applaudissent et échangent des poignées de main. Ne pouvant le supporter, je me lève et manque de trébucher, m’emmêlant les pieds. Je ne trébuche pas. Jamais. J’atteins difficilement l’arrière de l’avion, pourtant. Je suis prise de vertiges et de nausées, prête à rendre le dîner que je n’ai pas avalé. D’une main, je trouve le métal de la paroi et laisse le froid m’apaiser. Ça marche un peu, même si ma tête continue à tourner. *C’est ce que tu voulais. Ce que tu attendais. Ce que tu as provoqué. C’est le marché. La transaction.*

La façade que j’ai travaillé si dur à maintenir se fissure déjà. Je sens la moindre palpitation de l’avion, la moindre rotation des réacteurs. Elles se déploient dans ma tête, dessinant une carte blanche et violette, trop éblouissante pour que je la supporte.

— Mare ? s’inquiète Kilorn en se levant à son tour.

Il fait un pas vers moi, le bras tendu. Il me rappelle Shade lors de ses derniers instants.

— Tout va bien.

Mon mensonge agit comme un signal. Cal se retourne et croise mon regard un quart de seconde plus tard. Il traverse l’avion d’un démarche puissante et délibérée, ses talons claquent sur le sol en métal. Les autres le laissent passer, ils ont trop peur du prince de feu pour l’arrêter. Je ne partage pas leur frayeur et lui tourne le dos. Il me force à faire volte-face, sans craindre de me brusquer.

— Calme-toi, m’ordonne-t-il.

Il n’a pas de temps à perdre avec une crise de nerfs. Je suis prise d’une envie impérieuse de le repousser, cependant je comprends ses intentions. Je hoche la tête, tente de me rallier à sa raison, de suivre son ordre. Ça le rassure un peu.

— Mare, calme-toi, répète-t-il, cette fois pour moi seule, d’une voix aussi douce que dans mon souvenir.

Sans le pouls électrique de l’avion, nous pourrions être au Vivier, dans notre chambre, dans notre sac de couchage, emmitouflés dans nos rêves.

— Mare…

L’alarme résonne une seconde avant que la queue de l’avion n’explose. La puissance du coup me plaque sur le dos, si violemment que je vois des étoiles. Au goût du sang s’ajoute la sensation d’une chaleur insoutenable. Sans l’intervention de Cal, je serais déjà brûlée vive. Le feu lui lèche les bras et le dos, aussi inoffensif qu’une caresse maternelle. Il diminue aussi vite qu’il a cru, repoussé par le pouvoir de Cal, bientôt réduit à quelques braises. Cependant, le prince ne peut rien pour l’arrière de l’appareil… ou pour nous empêcher de dégringoler dans le vide. Le bruit menace de me fendre le crâne, un rugissement de train, pareil aux cris de mille sirenus. Je me raccroche à n’importe quoi, métal ou chair.

Quand ma vision s’éclaircit, j’aperçois un ciel noir et des yeux bronze. Nous nous raccrochons l’un à l’autre, deux enfants prisonniers d’une étoile filante. Tout autour de nous, l’Oiseau noir s’effeuille, pièce par pièce, chacune s’arrachant dans un crissement métallique à vous figer le sang. D’instant en instant, l’avion disparaît un peu plus, jusqu’à ce qu’il ne reste qu’une fine armature métallique. Le froid est si glaçant que la respiration est difficile, et il m’est impossible de remuer la moindre partie de mon corps. Je m’accroche à la barre sous moi de toutes les forces qui me restent. À travers mes paupières plissées, je vois le sol noir qui se rapproche à chaque seconde terrifiante. Une ombre file soudain près de nous. Elle possède un cœur électrique et des ailes luisantes. *Gueule-de-loup.*

Mon estomac plonge avec les restes de l’Oiseau noir. Je ne trouve même pas l’énergie de hurler. Mais les autres, oui. Je les entends, tous, criant, implorant, priant pour échapper à l’attraction terrestre. La structure est parcourue d’un frémissement, suivi d’un bruit sourd familier. Métal entrechoquant le métal. *L’avion se reforme.* Le souffle coupé, je comprends ce qui se passe.

L’avion n’est plus un avion. C’est une cage. Un piège d’acier. Une tombe.

Si je pouvais parler, je dirais à Cal que je l’aime. Le vent et la chute me privent de ma voix. Je suis à court de mots. Ses doigts me sont douloureusement familiers. La main posée sur ma nuque m’implore de le regarder. Comme moi, il est muet. Ce qui ne m’empêche pas d’entendre ses excuses et de voir qu’il reçoit les miennes. Nous ne voyons plus que l’un l’autre. Disparus les lumières de Corvium à l’horizon, le sol sur lequel nous allons nous poser et le destin qui nous attend. Il n’y a plus rien que ses yeux. Même dans l’obscurité ils scintillent.

Le vent est trop fort, qui malmène mes cheveux et ma peau. Les tresses de ma mère se défont, dernier souvenir d’elle qui m’est arraché. Je me demande qui lui dira comment je suis morte, si quelqu’un saura quelle fin nous avons connue. Quelle mort idéale du point de vue de Maven ! Ce doit être son idée… nous tuer ensemble et nous laisser le temps de comprendre ce qui nous arrive.

Lorsque la cage s’arrête brusquement, je hurle.

Des brins d’herbe rêche me chatouillent les bras et embrassent le bout de mes doigts. *Comment est-ce possible ?* J’ai du mal à trouver mon équilibre quand je me relève et tombe. La cage bascule sous l’effet de ma chute, balançoire accrochée à un arbre.

— Ne bouge pas, gronde Cal en replaçant sa main sous ma nuque.

De l’autre, il empoigne une barre d’acier qui rougit dans son poing. Je suis son regard vers la clairière et découvre les gens disposés en large cercle autour de nous. Leurs chevelures argentées ne permettent pas de douter. Des magnetrons de la Maison Samos. Ils étendent leurs bras, se déplaçant comme un seul homme et la cage descend lentement. Ils la lâchent sur les derniers centimètres, ce qui nous arrache à tous un cri.

— Allez-y !

La voix me fait l’effet d’une décharge. Je me libère des doigts de Cal et bondit sur mes pieds pour me précipiter vers le bord de la cage. Avant de l’avoir atteint, les barres d’acier cèdent sous moi et mon élan m’entraîne trop loin. Je tombe à genoux dans l’herbe à demi givrée et dérape sur elle. Quelqu’un me décoche un coup de pied dans le visage et je vais m’étaler dans la boue. Je lance un éclair dans la direction de mon assaillant, mais il est plus rapide. Mon attaque touche un arbre qui s’affaisse dans un *crac* retentissant.

Le main-de-fer écrase son genou sur mon dos, me plaquant si puissamment au sol que mes poumons se vident de tout oxygène. Des doigts bizarres, recouverts de plastique – de gants ? – se referment autour de ma gorge. Je tente d'agripper mon assaillant, de lui envoyer des décharges, rien n'y fait. Il me soulève sans le moindre effort, me forçant à chercher la terre avec mes orteils pour ne pas m'étrangler. Je tente de hurler, ce qui ne sert à rien. La panique me transperce et mes yeux s'arrondissent, en quête d'une issue. Je ne découvre que mes amis, toujours prisonniers de la cage, s'échinant sur les barreaux en vain.

Le métal pousse à nouveau son cri déchirant, se déformant et s'enroulant, chaque barreau devenant une prison à part entière. À travers mon œil au beurre noir, je vois ces serpents métalliques s'enrouler autour de Cal, Kilorn et les autres, entravant leurs poignets, leurs chevilles et leurs cous. Même Bree, de la taille d'un ours, est impuissant face à ces liens qui se lovent autour d'eux. Cameron se débat de son mieux, étouffant les pouvoirs d'un magnetron après l'autre. Ils sont trop nombreux néanmoins. Dès que l'un s'écroule, un autre prend sa place. Seul Cal peut vraiment résister, enflammant les lianes qui s'approchent trop près. Mais il vient de tomber du ciel. Il est déboussolé, pour dire le moins, et du sang coule d'une plaie au-dessus de son sourcil. Une barre le percute à l'arrière du crâne et il perd connaissance sur le coup. Ses paupières frémissent et je me dis qu'il va se réveiller. Au lieu de quoi les serpents s'enroulent autour de lui, de plus en plus serrés. Celui qui a élu domicile sur son cou est le pire, s'enfonçant dans sa chair, menaçant de l'étrangler.

— Arrêtez ! haleté-je en me tournant vers la voix.

Je ne me débats plus qu'avec l'aide de mes faibles muscles pour tenter de me libérer du main-de-fer, à l'ancienne. Rien ne pourrait être plus vain.

— Arrêtez !

— Tu n'es pas en position de marchander, Mare.

Maven joue le timide et reste dans l'obscurité, dans l'ombre. Je regarde sa silhouette approcher, remarque la couronne à pointes sur sa tête. Quand la lumière des étoiles l'éclaire soudain, j'éprouve un bref accès de satisfaction. Son visage ne trahit pas la même assurance que son intonation traînante. Il a des cernes si sombres qu'on dirait deux bleus sous ses yeux et un film de sueur brille sur son front. La mort de sa mère l'a affecté. Les mains autour de ma gorge se desserrent légèrement, me permettant de

parler. Je reste néanmoins suspendue dans le vide, mes orteils glissant sur l'herbe givrée et la boue glaciale.

Ni transaction, ni marché.

— C'est ton frère, dis-je sans prendre la peine de réfléchir.

Maven s'en fiche.

— Et ? demande-t-il, haussant un sourcil noir.

Kilorn se démène contre ses liens d'acier, à terre. Ceux-ci se resserrent et sa respiration devient saccadée, sifflante. À côté de lui, les paupières de Cal papillotent. Il revient à lui… et Maven ne va sans doute pas hésiter à le tuer. Je n'ai pas le temps, plus le temps du tout. Je donnerais tout pour les sauver tous les deux, n'importe quoi.

Dans une dernière explosion de rage, de terreur et de désespoir, je me libère. J'ai tué Elara Merandus, je devrais être capable de tuer son fils et ses soldats. Mais le main-de-fer se tient prêt et exerce une pression sur ma gorge. Ses gants qui le protègent de mes éclairs remplissent parfaitement leur fonction. Pantelante, je tente d'en appeler au ciel au-dessus de moi. Des taches se mettent à danser dans mon champ de vision et mon pouls ralenti résonne dans mes oreilles. Il m'aura étouffé avant que les nuages ne puissent se rassembler. Et les autres mourront avec moi.

Je ferai n'importe quoi pour le garder en vie. Pour le garder près de moi. Pour ne pas me retrouver seule.

Mes éclairs ne m'ont jamais paru si faibles ou si tristes. Les étincelles s'estompent peu à peu, comme les battements d'un cœur mourant.

— J'ai un marché à te proposer, chuchoté-je d'une voix cassée.

— Oh ?

Maven fait un pas supplémentaire. Sa présence me donne la chair de poule.

— Je t'écoute.

À nouveau, l'étau autour de mon cou se desserre. Toutefois le main-de-fer presse son pouce contre ma jugulaire, menace ouverte.

— Je vous combattrai jusqu'au dernier. Moi, nous tous. Et nous trouverons la mort en le faisant. Nous pourrions même t'emmener avec nous, comme ta mère.

Les paupières de Maven frémissent, seul signe de sa peine.

— Tu seras punie pour cela, crois-moi sur parole.

Le pouce réagit aussitôt, s'enfonçant davantage dans ma peau où apparaîtra sans doute un bleu impressionnant. Ce n'est pas la punition à

laquelle pense Maven malgré tout, certainement pas. Le sort qu'il nous réserve sera bien plus terrible.

Les barres autour des poignets de Cal rougissent, chauffé par ses flammes. Ses yeux, réduits à deux fentes, reflètent les étoiles, tandis qu'il m'observe, le souffle court. J'aimerais pouvoir lui dire de rester tranquillement allongé, de me laisser faire ce que j'ai à faire. De me laisser le sauver, lui qui m'a sauvée si souvent.

À côté de lui, Kilorn se fige. Il me connaît mieux que personne et déchiffre mon expression sans aucun mal. Lentement, il serre la mâchoire et secoue la tête avec force.

— Relâche-les, soufflé-je. Épargne-les.

Les doigts du main-de-fer me font l'effet de chaînes, et je me les figure s'enroulant tels des serpents de fer, progressant centimètre par centimètre.

— Mare, je ne suis pas certain que tu comprennes la définition du mot « marché », ironise Maven. Tu dois m'offrir quelque chose en échange.

Je ne retournerai jamais vers lui. C'est ce que j'ai dit à Cal, après avoir survécu à la torture du sondeur, et il a compris ce qui se jouait vraiment. *Rends-toi,* demandait le message de Maven, m'implorant de revenir.

— Nous ne résisterons pas. Je ne résisterai pas.

Quand le main-de-fer me lâche, mes remparts se désagrègent. Je baisse la tête, incapable de la tenir droite. J'ai l'impression de courber l'échine. *Voici mon marché.*

— Tu permets aux autres de partir… et je serai ta prisonnière.

Je me concentre sur mes mains dans l'herbe. Le froid du givre est familier. Il parle à mon cœur, et à l'abîme qui s'y agrandit. La main de Maven me réchauffe le menton, dégageant une chaleur écœurante. Le fait qu'il ose me toucher est un message cruel. Il ne redoute pas la faiseuse d'éclairs, ou du moins c'est l'illusion qu'il veut donner. Il me force à le regarder et je ne vois plus aucun vestige du garçon qu'il était. Il n'y a plus que ténèbres.

— Mare, ne sois pas stupide !

J'entends à peine Kilorn, qui m'implore à présent. Le gémissement dans ma tête est si retentissant, si douloureux. Ce n'est pas le sifflement de l'électricité, mais quelque chose d'autre, en moi. Mes propres nerfs qui hurlent leur protestation. Et en même temps, j'éprouve un soulagement malsain et tordu. Tant de sacrifices ont été accomplis pour moi, à cause de

mes choix. Il est juste que mon tour vienne, que j'accepte la punition que le destin me réserve.

Maven fouille mon âme, à la recherche d'un mensonge qui n'existe pas. Et je l'imite. Malgré ses poses, il a peur de ce que j'ai fait, des paroles de la faiseuse d'éclairs et de leur effet. Il est venu ici pour me tuer, pour me mettre à terre. Et il a obtenu une victoire plus grande, que je lui ai offerte de mon plein gré. La traîtrise a beau être sa seconde nature, il veut tenir sa part du marché. Je le vois dans ses yeux. Je l'entends dans sa voix. Il me veut et fera n'importe quoi pour me tenir à nouveau en laisse.

Kilorn continue à se débattre, en vain.

— Cal, fais quelque chose ! hurle-t-il.

Leurs liens s'entrechoquent dans un son creux.

— Empêche-la de faire ça ! insiste-t-il.

Je ne peux pas le regarder. Je veux qu'il garde un autre souvenir de moi. Sur mes deux pieds, maîtresse de la situation. Pas comme ça.

— Marché conclu ? demandé-je, réduite à mendier, à implorer Maven de me remettre dans sa cage dorée. Es-tu vraiment un homme de parole ?

Maven, qui me toise, sourit en m'entendant le citer. Ses dents brillent.

Les autres hurlent à présent, même Cal, suppliant, vociférant, secouant leurs entraves. Je n'entends rien. Mon esprit s'est refermé sur une seule personne, sur le marché que je suis prête à conclure. Je suppose que Jon l'avait vu.

La main de Maven glisse de mon menton à ma gorge. Il serre les doigts. Moins fort que le main-de-fer, et pourtant c'est tellement plus douloureux.

— Marché conclu.

Épilogue

Les jours s’écoulent. Du moins, il me semble qu’il s’agit de jours. Je passe l’essentiel de mon temps dans un aveuglement terne, sous l’emprise du sondeur. Ça n’est plus aussi pénible. Mes geôliers ont perfectionné le prétendu dosage pour me maintenir inconsciente sans m’infliger une souffrance à me fendre le crâne. Chaque fois que j’émerge de ces profondeurs, ma vision troublée me révèle des hommes en blouse blanche. Ils tournent les boutons et l’appareil redémarre. L’insecte creuse un terrier dans mon cerveau en cliquetant, toujours ce cliquetis. Certaines fois, je sens qu’on exerce une pression de l’extérieur, jamais suffisante pour me réveiller. D’autres fois, j’entends la voix de Maven. Alors la prison blanche devient rouge et noire, des couleurs trop tranchées pour que je puisse les supporter.

Cette fois, quand je reprends mes esprits, je n’entends aucun cliquetis. Le monde est trop éblouissant, ses contours légèrement brouillés, mais je ne replonge pas dans les profondeurs. Je me réveille pour de bon.

Mes chaînes sont transparentes, sans doute en plastique ou même en diamant. Elles entravent mes poignets et mes chevilles, trop serrées pour être confortables, et suffisamment lâches pour permettre au sang de circuler. Les menottes sont les pires : acérées, elles entament ma chair sensible. Du sang coule des plaies superficielles qui ne peuvent pas cicatriser. Le rouge forme un contraste frappant avec ma robe fourreau pâle, mais personne ne s’embête à l’essuyer. Maintenant que Maven ne peut plus cacher celle que je suis, il doit le montrer au monde entier, quelles que soient ses intentions

démoniaques. Les chaînes s'entrechoquent et je constate que je suis dans un véhicule blindé. Il doit servir au transport des prisonniers car il n'y a aucune fenêtre et des anneaux sont rivés aux parois. Mes chaînes sont d'ailleurs passées dans l'un d'eux et se balancent légèrement.

En face de moi se trouvent deux hommes en blanc, aux crânes d'œuf. Leur ressemblance avec Arven, l'instructeur, est frappante. Ses frères ou ses cousins sans doute. Ça explique cette sensation d'étouffement et mes difficultés à respirer. Ces hommes bloquent mon pouvoir, me retenant en otage dans mon propre corps. Pourquoi ont-ils aussi besoin de chaînes ? Sans mes éclairs, je ne suis qu'une fille de dix-sept ans, presque dix-huit maintenant. Je ne peux retenir un sourire. Je fête cet anniversaire en prison, de mon propre gré. L'an dernier, je croyais qu'à cette époque je ferais route vers le front. Et aujourd'hui je me dirige Dieu sait où, enfermée dans ce véhicule avec deux hommes qui aimeraient beaucoup me tuer. On ne peut pas parler d'une vraie promotion.

Et je suppose que Maven avait raison. Il m'avait prévenue : nous passerons mon prochain anniversaire ensemble. Il faut croire que c'est un homme de parole.

— Quel jour est-on ?

Aucun ne répond à ma question. Ils ne cillent même pas. Ils se concentrent sur moi et étouffent celle que je suis avec une perfection inaltérable.

Dehors, un grondement sourd commence à s'élever. Je n'arrive pas à l'identifier et n'ai aucune envie de gaspiller de l'énergie à m'y employer. Je le découvrirai bien assez tôt, j'en suis sûre.

J'ai vu juste. Au bout de quelques minutes supplémentaires, le véhicule ralentit puis s'arrête, et la porte arrière s'ouvre en grand. Le grondement appartient à une foule, une foule impatiente. L'espace d'une seconde terrifiante, je crains d'être renvoyée au Caveau des Os, dans l'arène où Maven a déjà tenté de me faire tuer. *Il doit vouloir terminer le travail.* Quelqu'un défait mes chaînes d'un geste brusque et me tire en avant. Je manque de tomber du véhicule mais l'un des silentus Arven me rattrape. Pas par gentillesse, non, par nécessité. Je dois avoir l'air dangereuse, autant que la faiseuse d'éclairs d'autrefois. Personne ne s'intéresse à un prisonnier faible. Personne ne conspue un lâche pleurnichard. Ils veulent voir la conquérante affaiblie, le trophée vivant. Car c'est ce que je suis devenue. Je suis entrée de mon plein gré dans cette cage. Comme toujours.

Mon corps tremble quand je comprends où je suis.

Le pont d'Archeon. Un jour, je l'ai vu s'effondrer et brûler, pourtant ce symbole du pouvoir et de la puissance a été reconstruit. Et je dois le franchir, sur mes pieds nus et écorchés, enchaînée, surveillée de près par mes geôliers. Je fixe le sol, incapable de relever la tête. Je ne veux pas affronter tous ces visages, toutes ces caméras. Je ne peux pas me briser sous leurs yeux. C'est ce que Maven veut et je ne lui donnerai jamais cette satisfaction.

Je pensais que ce serait facile d'être exposée ainsi, après tout je commence à être habituée. Mais c'est bien pire que les autres fois. Les frissons de soulagement que j'ai ressentis dans la clairière sont loin à présent, remplacés par la terreur. Chaque œil me scrute, à la recherche de failles sur mon fameux visage. Et ils en trouvent de nombreuses. J'essaie de ne pas écouter leurs cris et, durant quelques secondes, j'y parviens. Puis je réalise ce que la plupart d'entre eux disent et les choses horribles qu'ils brandissent sous mon nez. *Noms. Photographies. Tous les Argents morts ou disparus.* J'ai joué un rôle dans leur destin tragique. Ils m'invectivent, m'assaillent de paroles plus blessantes que n'importe quel objet.

Le temps que j'atteigne l'extrémité du pont et la place César, bondée, les larmes jaillissent, trop vives pour que je puisse les retenir. Tout le monde les voit. À chaque pas, mon corps se tend. J'appelle de mes vœux ce que je ne peux pas avoir, le pouvoir qui ne peut pas me sauver. Je réussis tout juste à respirer, comme si la corde passée autour de mon cou était déjà serrée. *Qu'ai-je fait ?*

De nombreux citoyens sont réunis sur les marches du palais de Blanche-Flamme, impatients d'assister à ma chute. Les nobles et généraux portent tous le noir du deuil, pour la reine à présent. La robe d'Evangeline est difficile à ignorer, pointes de cristal bleu nuit qui luisent à chacun de ses mouvements.

Un seul homme est vêtu de gris, la seule couleur qui lui aille. *Jon.* Ses yeux, rouge sang, contiennent des excuses que je n'accepterai jamais. *Je n'aurais pas dû le laisser partir,* me maudis-je. Un jour il a dit que je m'élèverais seule. Je sais qu'il a menti. Car ma chute ne fait aucun doute.

Le devant de l'estrade qui domine tout le reste est vide. L'endroit idéal pour une exécution, si Maven est d'humeur. Il m'attend, assis sur un trône que je ne reconnais pas.

Mes geôliers me poussent vers le roi. Je me demande s’il m’assassinera devant tout le monde et repeindra les marches de son palais avec mon sang. Je frémis quand il se lève. Je me rends compte que nous sommes face à face, telsdes fiancés devant une foule de visages. Sauf qu’il ne s’agit pas d’un mariage. Cela pourrait bien être mes funérailles, ma fin.

Quelque chose brille dans son poing. *L’épée de son père ? Une lame de bourreau ?* Un froid terrible m’envahit lorsqu’il fixe l’objet en question autour de mon cou. *Un collier.* Orné de bijoux et doré, un bel ouvrage horrifique. Les larmes m’empêchent de distinguer précisément la scène qui se déroule devant moi, et bientôt je ne suis plus sûre que de la présence du roi en armure noire et de la marque sur ma clavicule.

Une chaîne est attachée au collier. Une laisse. *Je suis un chien.* Il la tient fermement dans son poing et je m’attends à ce qu’il me force à descendre de l’estrade. Au lieu de quoi il se redresse de toute sa hauteur.

Si son expression est indéchiffrable, ses intentions sont limpides. D’une main, il désigne ses pieds. Ses doigts sont plus blancs que dans mon souvenir.

J’obéis à son ordre.

Je m’agenouille.

REMERCIEMENTS

Avant de remercier quiconque, je voudrais commencer par le reste de pizza que je suis en train de manger. Elle est vraiment bonne.

Comme la dernière fois, je dois dire merci à tellement de personnes que je vais faire de mon mieux pour mentionner tout le monde. D'abord et avant tout, mes parents, Heather et Louis, qui continuent à me témoigner un soutien incroyable. Je n'aurais sincèrement pas pu débuter cette aventure, et la poursuivre, sans vous deux. Sans oublier, bien sûr, mon petit frère, Andrew, qui est devenu un adulte. Je ne sais pas quand c'est arrivé, mais je suis fière de toi et impatiente de te voir continuer à grandir. Je tiens à exprimer tout mon amour, et ma gratitude, à mes grands-parents — George et Barbara, Mary et Frank. Vous m'êtes tous très précieux, et ceux d'entre vous qui sont loin me manquent tellement… Je pense aussi au reste de la famille élargie, tantes, oncles, cousins, *etc.* Merci pour vos encouragements et votre amitié. Une mention spéciale à Michelle, que je félicite car elle sera bientôt publiée.

Les remerciements de l'an dernier étaient très longs, je vais donc essayer d'être un peu moins bavarde cette fois. Je remercie tous mes amis sur les deux côtes. Désolée de ne pas être normale. Un grand merci du fond du cœur à Morgan et Jen, qui supportent, et parfois même encouragent, mes bizarreries.

J'éprouve la gratitude la plus infinie envers l'équipe de Benderspink, qui continue à faire de grandes avancées dans son combat pour porter *Red Queen* à l'écran, sans parler de m'aider à poursuivre ma propre carrière de

scénariste. Christopher Comos, Daniel Vang, les Jake, JC, David, et tous les stagiaires et leur travail. Et, bien sûr, un grand merci à Gennifer Hutchinson et Sara Scott. Je suis impatiente de savoir ce que va devenir ce projet. Enfin, je n'oublie pas mon avocat Steve Younger, qui m'a toujours soutenue quelles que soient les circonstances.

Je pourrais remplir des pages de remerciements pour l'équipe de New Leaf Literary, mais je vais vous épargner ça et résumerai ma pensée : ils sont, sans le moindre doute, les meilleurs. De long en large et de haut en bas. Chacun des membres de cette agence littéraire possède un talent scandaleux, et je suis reconnaissante à ma bonne étoile d'en avoir fait la mienne. Jo, Pouya, Danielle, Jackie, Jaida, Jess, Kathleen et Dave : merci d'exister et d'accepter de travailler avec moi. Je le répète sans arrêt à Suzie, mais uniquement parce que c'est vrai : tu es merveilleuse, unique et sans toi je ne ferais pas ce que je fais.

Au cas où mes effusions ne seraient pas assez exubérantes, je vais continuer. Je considère sincèrement le succès de *Red Queen* comme un petit miracle, ce qui fait sans doute des éditeurs de HarperTeen des saints. En tout premier lieu, merci à Kari Sutherland, ma première éditrice, la seule à avoir fait une offre sur mon texte, à avoir cru en lui et à avoir tout entrepris pour lui. À mon autre trésor d'éditrice, Kristen Pettit, bergère aux vêtements élégants et surtout au sens imparable du récit. J'ai une dette infinie envers votre travail perpétuel et votre persévérance pour façonner mes idées aussi informes que de l'argile en magnifique sculptures narratives. Je pense aussi à Elizabeth Lynch(pin), qui met tant de cœur à l'ouvrage et me supporte si bien. Le reste de l'équipe de Harper ne démérite pas : Kate Jackson (même si ton blog culinaire m'obsède), Susan Katz, Suzanne Murphy, Jen Klonsky, toutes des magiciennes. Je remercie au service marketing l'infatigable Elizabeth Ward, Kara Brammer, la véritable superstar Margot Wood, et tous les autres membres d'Epic Reads. *Red Queen* n'aurait jamais fait sensation sans vous. Merci à Gina, ma délicieuse attachée de presse, qui me permet de rencontrer des lecteurs encore plus délicieux. Ma gratitude va aussi au service de la fabrication, Alexandra Alexo, Lillian Sun, Stephanie Evans, Erica Ferguson, Gwen Morton et Josh Weiss. Sans vous, *Red Queen* et *Glass Sword* ne seraient que des masses incohérentes. Je remercie Andrea Pappenheimer, Kerry Moynagh, Kathy Faber, Susan Yeager et Jen Wygand au service des ventes. Et je tiens à faire une mention spéciale à Kaitlin Loss, qui s'occupe des relations avec mes éditeurs internationaux. Enfin, mais

surtout, l'équipe de graphistes, qui sont peut-être bien des êtres magiques… Non mais sérieusement, vous avez vu mes couvertures ? Je ne vois pas comment des humains auraient pu les faire. Je vous remercie pour le visuel, Sarah Kaufman, Alison Donalty, Barb Fitzsimmons, ainsi que Toby & Pete. Et je vous ai à l'œil !

Maintenant que j'ai été publiée et que je suis officiellement entrée dans le monde des lettres, je mesure à quel point il est étendu… et combien il peut être effrayant. Un immense merci à tous ceux qui m'ont aidée à passer de l'état de bébé-auteur à celui d'auteur publiée, dans la douceur et la simplicité. Aux bloggeurs, vloggeurs, twittos, lecteurs, pigeons voyageurs qui continuent à promouvoir *Red Queen*, et aujourd'hui *Glass Sword*, merci, merci, merci. À mes collègues écrivains qui ne sont qu'encouragement, votre amitié m'est précieuse. Je donnerais volontiers des noms si vous n'étiez pas aussi nombreux. Et si je ne craignais pas de me vanter en vous appelant mes amis. Une fois encore, je tiens à mentionner Emma Theriault, qui dévore *Red Queen*, n'est jamais avare de commentaires et toujours prête à discuter.

Comme le veut la tradition que j'ai instaurée, je tiens aussi à exprimer ma gratitude à un certain nombre d'objets. Enfin, le premier est en réalité un groupe de gens. L'équipe de football américain, les New England Patriots. L'an dernier, je vous ai remerciés et vous avez remporté le Super Bowl. Essayons d'en faire une habitude. Vive Free Brady ! Merci à Wikipédia, au service des parcs nationaux, à l'Écosse, aux magasins Target, au Comic-Con de San Diego, au passage des saisons, aux écharpes en cachemire, à ma fabuleuse nouvelle imprimante, aux mappemondes, au café avec trop de crème dedans, à mes points de fidélité Delta, et aux brunchs. Sans oublier mes sources d'inspiration : Tolkien, Rowling, Martin, Spielberg, Lucas, Jackson, Bay. Oui, je viens de citer Michael Bay, et j'assume !

J'ai presque fini. C'est le moment de me répéter, mais ces personnes sont importantes et si vous avez lu jusqu'ici, vous pouvez bien continuer encore un peu. À Mogran. À Suzie. Et à mes parents. Ça commence et ça se termine avec vous.